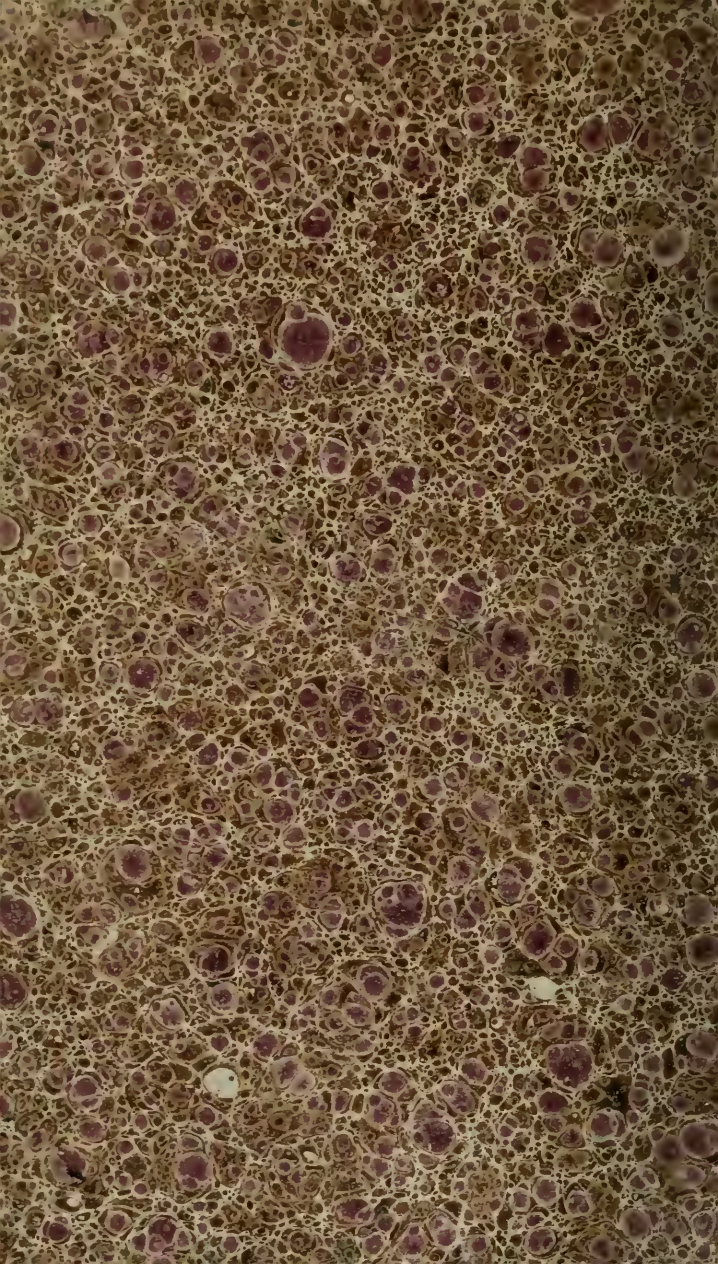
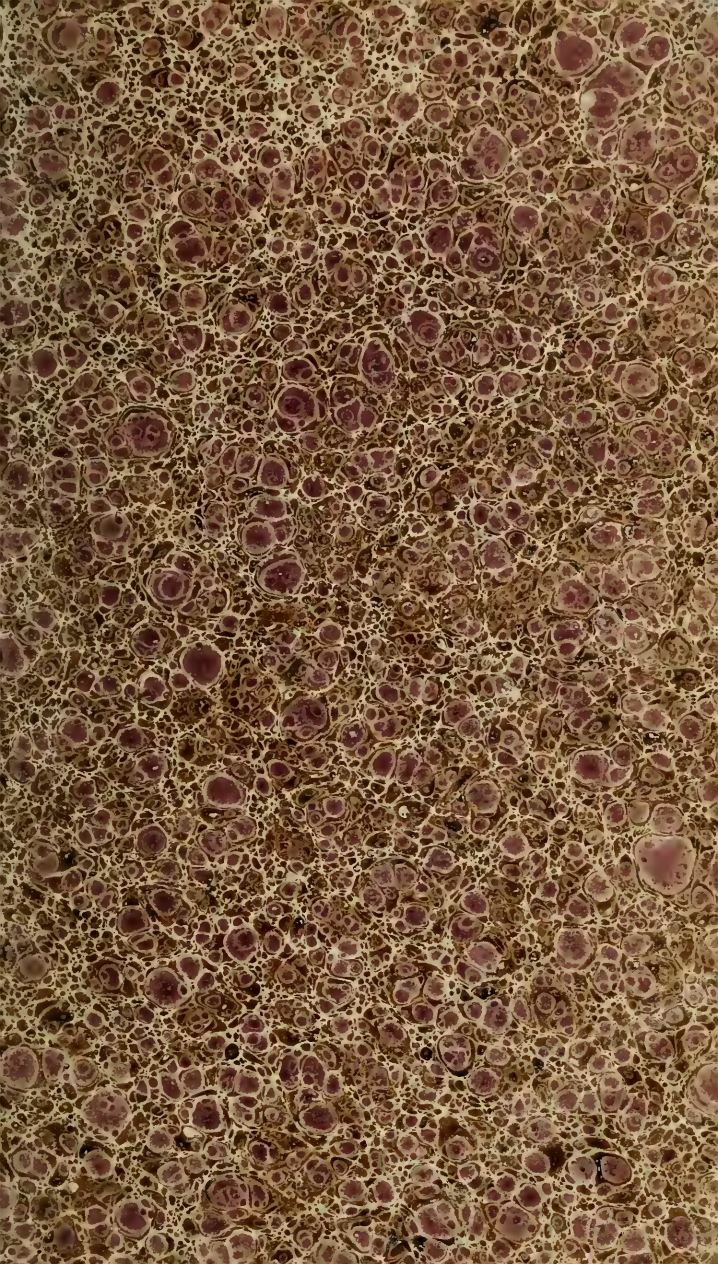




E52.8
.A5
H3
1840
v.1
SMRS

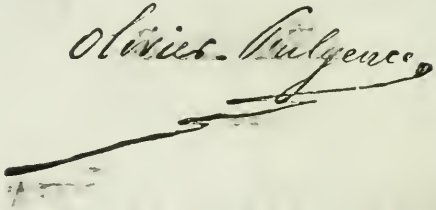
Les 2 volumes
25

# MÉMOIRES

D'UN

# PRISONNIER D'ÉTAT.

» Tout exemplaire de cette seconde édition non revêtu de ma signature sera réputé contrefaçon.



Batignolles-Monceaux, imprimerie d'Auguste Besrez, rue Lemercier, 24.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/memoiresdunpriso01andr

*Fernando Wood*

# MÉMOIRES

D'UN

# PRISONNIER D'ÉTAT

Par Alexandre Andryane.

DEUXIÈME ÉDITION,

revue par l'auteur, ornée de son portrait et d'autographes,
et augmentée d'une Notice sur le sort actuel de ses compagnons de captivité.

TOME I.

PARIS,

OLIVIER-FULGENCE, LIBRAIRE,
RUE CASSETTE, 8.

—

1840.

# AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

Si le livre d'Alexandre Andryane a été si fort goûté et recherché du public malgré le haut prix de la première édition, ce n'est pas seulement parce que la simplicité digne et convenable du style donne la couleur vraie des sentimens qui s'y dépeignent; ce n'est pas seulement non plus parce que nos passions nationales y sont amorcées du récit d'un Français détenu par l'Autriche dans les cachots du Spielberg. Non, le véritable intérêt n'est pas là.

Mais les *Mémoires d'un Prisonnier d'État* sont un drame complet, drame qui se passe tout entier dans l'âme du prisonnier. Entré presque athée sous les plombs, on le voit ressortir, après un combat pénible contre lui-même, libre de son double esclavage, et plus heureux peut-être et plus reconnaissant envers Dieu, de l'avoir délivré de l'erreur que délivré de la prison.

Voilà ce qui donne tout le charme et le piquant d'un roman à un livre où pas un mot,

pas une pensée toutefois, ne sauraient effrayer la mère la plus prudente. Voilà ce qui prête toute la beauté et la magnificence de la plus vaste scène à cet étroit et obscur cachot : c'est que dans le silence de cette étreinte, une lutte s'accomplit, la plus grande de celles dont le monde puisse s'occuper ; une lutte entre un homme énergique et fort contre les puissances instinctives et si naturellement chrétiennes de son âme, une lutte entre un homme et Dieu.

Cependant, hâtons-nous de l'observer, le mérite religieux n'est pas le seul à signaler dans les *Mémoires d'un Prisonnier d'État*. Plus d'un enseignement politique s'y rencontre ; plus d'une leçon de patience et de modération ; mœurs locales, faits spéciaux, grands souvenirs, une noble page enfin de l'histoire de notre siècle.

On ne s'étonnera pas après cela que depuis longtemps M. Andryane ait été maintes fois sollicité de donner de son ouvrage une édition moins chère ; une édition que le jeune homme pût avoir sur ses économies de la semaine, que le chef d'institution pût mêler à ses prix, une édition classique enfin.

Certes, il mérite bien l'honneur d'être vendu à bon marché et publié pour la jeunesse, le livre qui a consolé tant d'âmes souffrantes en leur montrant les bénéfices de l'épreuve ; le livre qui, comme celui de Silvio, prêche d'exemple

et par le seul tableau d'une infortune admirablement supportée; le livre enfin qui pour tant d'esprits encore incertains entre l'erreur et la vérité, entre la modération et la prudence, entre la révolte et la soumission, a déterminé la balance.

Après des raisons d'un intérêt si général et si réel de faire apprécier le livre que nous offrons sous cette nouvelle forme, est-il nécessaire d'avertir le lecteur que si quelques longueurs dans les conversations, quelques négligences de style ont disparu de cette seconde édition, pas un fait, pas une pensée significative ne s'y trouvent en moins que dans la première.

L'auteur a revu son livre, et il y a ajouté une conclusion propre à en compléter l'intérêt : je veux parler d'une notice sur le sort actuel de ses compagnons de captivité. Nous ne disons rien du portrait et des autographes, chacun en sentira de soi-même le mérite historique.

O. F.

A LA MÉMOIRE

DE

LA COMTESSE

# TERESA CONFALONIERI,

MARTYRE DE L'AMOUR CONJUGAL,

CONSTANT OBJET DE L'ADMIRATION,

DES REGRETS

ET

DE LA RECONNAISSANCE

DE CELUI

**DONT ELLE SAUVA LES JOURS.**

ALEXANDRE ANDRYANE.

# 1834.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas vos Mémoires? me demandait souvent un de ces amis de cœur que Dieu n'accorde qu'une fois et qu'il m'avait fait retrouver au retour de ma longue captivité. Pourquoi toujours différer à nous faire connaître plus intimement, plus complétement encore une époque de votre vie qui doit, en excitant vivement notre intérêt, en touchant profondément notre cœur, reporter nos pensées vers cette providence miséricordieuse qui n'a pas voulu sans doute que vous fussiez seul à profiter des leçons d'une grande adversité?

Et je lui répondais : — Ah! laissez-moi goûter en paix le bonheur si doux que je n'espérais plus, de passer au milieu des miens des heures, des journées

entières dans de tendres épanchemens qui me consolent et me raniment! Laissez-moi, quand le désir m'en vient au cœur, quand je me sens à l'étroit dans les murs qui m'entourent, jouir à mon gré d'une liberté si longtemps attendue, en allant tout le jour porter mes pas dans nos forêts, sur nos collines, où tout pour moi est souvenir, où le vieil arbre que je retrouve est un ami, où l'oiseau qui gazouille semble chanter ma délivrance, où le soleil, que je ne croyais plus revoir, m'éclaire et m'échauffe comme s'il n'était aux cieux que pour moi, comme s'il voulait, par ses douces et vivifiantes clartés, me faire oublier de longues années de ténèbres.

Laissez-moi, quand l'astre bienfaisant ne brille plus, que l'horizon est sombre, qu'il pleut et que je ne puis errer dans la campagne, rajeunir longtemps encore mes idées, retremper mon esprit par l'attachante lecture de ces ouvrages d'élite que les hommes ont produits depuis quinze ans, tandis que moi, pauvre captif privé de toute occupation, privé de livres, je sentais avec désespoir mes facultés s'affaiblir et mes pensées s'éteindre sous la mortelle influence de l'horrible prison d'où je n'espérais plus sortir.

Et cet homme si bon, si tendre, si indulgent qui lisait dans mon âme, qui voyait sur mes traits l'empreinte profonde d'une affreuse captivité, disait : Venez, ami, allons gagner de la vie, allons faire du bonheur ; c'est là, je le sens, ce qu'il faut vous donner

avant tout ; c'est là le but qu'il faut atteindre avant de retracer la déplorable histoire des terribles épreuves auxquelles Dieu vous avait destiné.

Si j'entreprends enfin aujourd'hui le long récit d'une infortune de dix années, c'est qu'ils m'ont dit, ceux qui m'estiment, ceux qui m'aiment, ceux qui avaient pleuré ma perte et se sont réjouis de mon salut, qu'en tardant davantage, mes souvenirs pourraient se décolorer, et que la dette du cœur que j'avais à payer ne le serait pas aussi pleinement qu'à cette heure, où les événemens sont encore si présens à ma mémoire.

Alors j'ai cédé, je suis sorti de ce vague d'esprit, de cette atonie intellectuelle qui sont devenus le premier besoin de celui que la souffrance a longtemps visité dans le silence du cachot.... Alors j'ai pris la plume pour raconter dans la candeur de mon âme ce que j'ai vu, ce que j'ai supporté depuis l'instant où les verrous de la prison de Milan se tirèrent sur moi jusqu'à l'heure où les portes du Spielberg s'ouvrirent enfin à la voix de celle qui fut dans mon malheur la *providenza mia salvatrice*, à cette sœur si dévouée qui avait travaillé pendant dix ans entiers pour obtenir ma délivrance.

Aucune influence du passé ne viendra, je l'espère, altérer le langage de modération et de consciencieuse vérité que je me suis proposé de tenir. Quoique mes maux me soient venus des hommes, je n'ai dans le cœur ni amertume, ni fiel, ni désir de vengeance :

l'adversité, quand elle est noble, grande et de longue durée, quand elle a été soutenue avec résignation et fermeté, n'aigrit et n'exaspère que les âmes qui dans le malheur n'ont pas su remonter à une source plus haute et plus pure que celle de la volonté humaine.

Ce que j'ai perdu, ce que j'ai souffert pour la cause que j'avais embrassée si ardemment, Dieu seul l'a voulu, Dieu seul le sait !... Et lui seul peut me récompenser ici-bas des sacrifices que je me suis imposés pour elle.

# I.

Destiné sous l'empire à l'état militaire, j'entrai de bonne heure au service et j'y étais depuis quelque temps lorsque les événemens de 1814 et de 1815 me forcèrent à renoncer à la carrière des armes, que j'avais embrassée avec tant d'ardeur et d'espérance!..... Libre désormais de mon temps et de ma personne, il m'était difficile d'échapper aux dangers que devait rencontrer à Paris un jeune homme de dix-huit ans dont le père jouissait d'une fortune considérable et dont l'éducation première, ainsi que cela avait lieu alors, avait été trop spécialement dirigée vers l'école de bataillon pour qu'il pût de suite se livrer à de nouvelles études ou s'adonner à des occupations utiles qui le missent à l'abri des périls de l'oisiveté, de la fougue des passions et des séductions de l'amour-propre. Je m'abandonnai donc aveuglément et sans réserve pendant quelques années aux dangereux plaisirs qui s'offrent en foule à Paris à celui qui, comme moi à cette époque, a de l'or pour satisfaire les goûts les plus ruineux, et un excès de jeunesse et de vie pour soutenir les folies de tout genre que l'exemple suggère et que la vanité nous porte sans cesse à outrepasser. Je devins un jeune homme à la mode, que l'on citait pour sa mise, pour ses chevaux, pour son jeu et ses extravagances; déplorable réputation dont je jouissais sans être heureux et que je m'efforçais de mériter chaque jour davantage, quoiqu'il y eût dans mon cœur une secrète

honte d'user ainsi ma vie, tandis qu'autour de moi plus d'un compagnon d'armes, jaloux de ne pas rester au-dessous de la studieuse jeunesse de l'époque, refaisait avec zèle et persévérance son éducation négligée. Esclave de l'habitude et de la vanité plutôt que des creuses jouissances que je commençais à prendre en dégoût, j'allais, j'allais toujours... quand une circonstance fortuite vint m'arrêter tout à coup sur la pente fatale où m'entraînait cette vie d'oisiveté et de désordre, en me faisant enfin prêter l'oreille aux sages conseils d'une sœur qui était pour moi une seconde mère et ne cessait de gémir sur mes erreurs... Alors mes yeux commencèrent à s'ouvrir, alors je rougis de mon ignorance, de ma nullité, et, pleurant des jours, hélas! si follement perdus, je résolus de quitter pour longtemps cette ville de perdition où j'aurais en vain tenté d'entreprendre avec fruit la régénération morale et intellectuelle qui devait me réhabiliter à mes propres yeux et à ceux des personnes respectables dont j'ambitionnais les suffrages et l'estime. Sans être retenu ni par la fausse honte d'abandonner ainsi les compagnons de ma joyeuse vie ni par la séduisante image des enivrans plaisirs, des douces voluptés qui me criaient comme à saint Augustin : Tu veux donc nous quitter?... ni par les regrets de me séparer de mon vieux père, je m'éloignai de Paris, je partis pour le midi de la France, que je voulais parcourir avant de me rendre à Genève, où j'arrivai dans le courant de janvier 1820.

Là, je me mis à l'œuvre, et, profitant des ressources littéraires et scientifiques que cette ville de savans offre à ceux qui veulent véritablement s'instruire, je me fis étudiant, je pris des leçons, je suivis des cours, je m'enfonçai dans les livres, je me clouai sur mon pupitre des journées, des semaines, des années entières, triomphant de mon inaptitude au travail, de mes découragemens

momentanés, de l'inconstance même de mon caractère, par une force de volonté qui devenait plus tenace, plus opiniâtre à mesure que le champ des connaissances à acquérir s'étendait devant moi et que les difficultés à vaincre pour atteindre le but que je m'étais proposé se présentaient plus clairement à mes yeux. Grâce à cette persévérance, je m'habituai peu à peu à vivre dans la retraite la plus sévère, dans la simplicité la plus grande, dans l'économie la plus exemplaire : la chambre que j'occupais était si modeste, mes repas quotidiens si sobres, mes besoins si restreints que je dépensais à peine en un an à Genève ce que je prodiguais en quinze jours à Paris ; et pourtant cette mesquine existence d'écolier, qui contrastait à un si haut degré avec la vie de luxe du fashionable de la capitale, était à chaque instant pour moi une source de jouissances nouvelles.

Bientôt même cette vie studieuse et toute d'ordre eut pour moi tant de charmes qu'aucun sacrifice ne m'eût coûté pour la continuer et que rien n'aurait pu sérieusement m'en distraire si les événemens politiques qui agitaient alors la France, l'Espagne et l'Italie n'étaient venus exciter vivement mon intérêt et ma sympathie. Comment, en effet, aurais-je pu rester spectateur impassible de la lutte mortelle de la sainte-alliance contre le libéralisme, moi qui me préparais avec conscience, avec ardeur à défendre les droits et les institutions qu'on attaquait avec tant d'acharnement?

Plein d'enthousiasme pour la grande cause de la liberté et de vénération pour ses véritables défenseurs, dont je recherchais la société, j'avais appris à connaître et admirer un de ses plus dévoués partisans dans la personne de Michel-Angelo Buonarotti, vieillard à cheveux blancs, républicain indomptable, que les persécutions ne purent jamais abattre ni changer, et qui, fier de son in-

dépendance, gagnait sa vie à Genève à donner des leçons de musique et d'italien. C'est auprès de ce moderne Procida, dont l'existence entière n'avait été qu'un continuel sacrifice à ses convictions politiques, que je connus tout ce que peuvent, même dans une position *inférieure*, pour accomplir de grands desseins, une énergique volonté, une persévérance de tous les instans, une invariabilité à toute épreuve dans les mêmes désirs, dans le même but; c'est en cherchant à imiter son abnégation, son désintéressement, sa constance, que je parvins à me mettre de plus en plus au-dessus des besoins factices du monde et de la vanité. Je me crus donc honoré quand il me proposa de m'initier à une société nombreuse de bons patriotes qui travaillait avec zèle à assurer le triomphe des libertés publiques, sans acception de pays et de religion.

Quoique je fusse loin de partager ses opinions ultra-démocratiques et malgré mon esprit d'indépendance, je fus soumis dès lors à son influence, soit que je fusse subjugué par l'ascendant de son caractère, soit que le mystère dont il s'entourait, en parlant à mon imagination, lui donnât à mes yeux quelque chose d'extraordinaire et de supérieur qui me faisait l'écouter comme le génie de la liberté. Je pris part à Genève à des réunions où des hommes graves de tous les rangs discutaient avec talent et profondeur les plus hautes questions politiques, et où l'on s'efforçait de combiner les moyens les plus capables d'étendre dans toute l'Europe les ramifications d'une société dont nous étions le centre et qui comptait déjà dans son sein un grand nombre de personnages marquans. Je fus chargé de plusieurs missions sur lesquelles on fondait de grandes espérances, mais qui demeurèrent infructueuses parce qu'il y avait alors en France (1822) trop d'intérêts divers et trop de désunion dans les différens partis contraires aux Bourbons, pour que l'on pût espé-

rer d'arriver à un résultat satisfaisant. C'est ce qui me fit renoncer à m'occuper désormais des affaires de mon pays, où tout était loin d'aller suivant mes désirs, il est vrai, mais où les lumières me semblaient assez généralement répandues pour faire triompher à la longue la cause libérale par les moyens légaux et sans avoir recours à ces partis extrêmes, à ces appels à main armée qui réussissent si rarement et font peser une si grande responsabilité sur la tête de ceux qui les emploient, quand le joug qu'on veut secouer n'est pas un joug de fer et quand les gouvernans *ne sont pas étrangers*.

Je résolus donc d'éviter à l'avenir de me mêler des complots que l'on tramait encore en France ; je me décidai même, autant pour ne pas succomber à la tentation que pour continuer en paix mes études, à passer un ou deux ans en Italie, pour en connaître à fond les arts et la littérature. C'est alors que Buonarotti, apprenant mon projet de voyage et de séjour à Florence, conçut l'idée de me charger d'une mission secrète ; il m'en parla, et j'acceptai avec joie..... Travailler au rétablissement de l'indépendance italienne, à la conquête de ses libertés, était à mes yeux une noble et sainte tâche que j'entreprenais avec d'autant plus d'empressement que, vivant depuis longtemps à Genève au milieu des exilés italiens, j'avais appris à les plaindre, à les aimer, à m'identifier à leur cause..... L'Italie!..... Ah! comme mon cœur s'enorgueillissait à la pensée que j'allais me dévouer pour sa délivrance..... Comme j'étais fier du choix qu'on avait fait de moi pour aller ranimer le courage de ceux qui gémissaient sous le joug étranger et pour réorganiser les patriotiques associations qui avaient si puissamment contribué aux révolutions de Naples et de Piémont, associations qui devaient, on s'en flattait du moins, maintenir en Italie le désir et l'espoir de la na-

tionalité. Avec quelle ardeur je me livrais aux études nécessaires pour m'initier plus encore à l'histoire d'un pays dont je parlais déjà la langue avec facilité et dont il me semblait que j'étais moi-même banni, tant j'avais fraternisé avec ses proscrits, tant je regrettais de n'avoir pas versé mon sang pour son indépendance au moment des événemens de 1821. Toutes mes pensées se reportèrent alors sur cette aventureuse entreprise, qui me parlait au cœur autant qu'à l'imagination. J'eus, quand il en fut temps, de longues conférences avec Buonarotti et plusieurs autres Italiens; je recueillis d'eux les renseignemens nécessaires, je fus mis au courant de tout ce qu'on avait fait avant 1821 dans les différentes provinces et villes de la Péninsule; on me donna les noms des personnages les plus marquans qui avaient pris une part active aux mouvemens révolutionnaires, soit qu'ils eussent déjà fait partie des sociétés secrètes, soit qu'ils fussent propres à y être agrégés; on me promit de leur écrire d'avance pour leur annoncer mon arrivée; rien enfin ne semblait avoir été négligé pour assurer le succès de ma mission, sur laquelle nous étions parfaitement d'accord, à l'exception toutefois d'une quantité considérable de pièces, tels que statuts, diplômes, chiffres, dont Buonarotti voulait à toute force me charger, tandis que je les refusais comme inutiles et dangereux. Il fallut cependant céder à ses instances et entasser dans un grand portefeuille cette liasse de papiers de tout genre, auxquels s'adjoignirent de nombreuses lettres de recommandation, dont une adressée par Buonarotti à son frère, avocat à Florence; seulement il fut convenu que je ne serais point porteur de ces documens en passant la frontière d'Italie, et qu'un de nos affidés me les ferait tenir dans la première ville du Piémont ou de la Lombardie dans laquelle je m'arrêterais.

Telles furent les circonstances qui m'entraînèrent à donner accidentellement à un voyage d'agrément et d'études un but secret et politique. Jamais missionnaire ne se prépara avec plus de conviction et de zèle à aller prêcher le nom de Jésus-Christ aux peuples idolâtres que je ne me préparai moi-même à ranimer dans les cœurs italiens l'amour de l'indépendance et la haine de l'étranger. Pour remplir dignement ce périlleux apostolat, pour que les fruits qu'il devait porter fussent utiles et durables, j'aurais donné mes biens, j'aurais donné ma vie..... Heureux de pouvoir me dire en mourant que j'avais contribué par mon dévouement à hâter de quelques jours, de quelques heures le moment de la délivrance d'un peuple dont j'avais toujours pleuré l'asservissement et maudit les oppresseurs !... Ce n'était pas une tâche facile, je ne l'ignorais pas ; mais j'étais jeune, plein de confiance dans mon étoile, et cette tâche avait alors à mes yeux d'autant plus d'attrait qu'elle présentait plus de périls et de difficultés à surmonter. Il me semblait beau et digne d'un cœur vraiment patriote de travailler à rallumer le feu sacré de la liberté dans un pays où les souverains alliés rassemblés à Vérone tenaient encore leur congrès pour mettre le dernier sceau à leurs projets liberticides. Au lieu de m'effrayer de leur puissance, de leurs gigantesques moyens de répression, je sentais croître en moi l'audace et la résolution. Plus l'entreprise était hardie, plus je me disais qu'il serait glorieux de la mener à bien, plus je comptais sur mon habileté, sur mon courage, sur ma persévérance pour en sortir à mon honneur et à l'avantage des principes sacrés et inaliénables que je défendais. C'était là de la présomption, de la témérité, je ne le nierai point ; mais la cause en était si respectable qu'aujourd'hui même, encore tout brisé que je suis par la captivité, j'oublie l'erreur de l'inexpérience pour ne considérer que le but du dévouement.

Ayant fixé mon départ pour l'Italie vers le commencement de 1823, je quittai Genève en 1822 pour aller passer quelque temps chez un compatriote, un ami, que j'avais connu dans mon jeune âge et qui habitait près de Lausanne depuis plusieurs années. Il me reçut avec une telle affection, je fis de suite si bien partie de sa bonne famille que j'aurais sans doute prolongé longtemps encore mon séjour dans cette maison patriarcale, si l'arrivée subite d'une femme qui m'était bien chère, d'une Anglaise charmante que j'avais connue à Genève et dont je me croyais séparé pour toujours, n'était venue changer ma résolution et hâter le moment de mon départ. Ce fut pour ne pas troubler le repos de cette douce et chaste créature que je quittai mes excellens hôtes, m'acheminant, au milieu d'un hiver rigoureux, vers cette Italie qui devait m'être si fatale!..... M'éloigner ainsi de Lucy quand son cœur allait parler peut-être!..... Ah! je n'en aurais pas été capable quelques années auparavant..... Mais dans la solitude et la méditation j'avais appris ce qu'exige le véritable honneur et que la première condition de bonheur pour l'homme de bien est de ne reculer jamais devant un sacrifice quand sa conscience lui en fait une loi.

Quoi qu'il dût m'en coûter, je partis donc pour Milan le 18 décembre 1822, malgré les prières de mes amis, malgré les conseils d'une tendre sœur, qui m'écrivait lettre sur lettre pour me détourner de ce voyage, dont elle était pourtant loin de soupçonner les périls. J'allai à Berne pour faire signer mon passe-port par l'ambassade d'Autriche, puis à Lucerne, en me dirigeant par le Saint-Gothard vers Bellinzona, capitale du canton du Tessin, où je devais m'aboucher avec quelques réfugiés italiens. Ce ne fut pas sans quelques dangers que je parvins à franchir les montagnes qui séparent le canton d'Altorf de

celui du Tessin; la route, que personne ce jour-là n'avait frayée avant moi, était tellement encombrée de neige que mes quatre guides eurent mille difficultés à pratiquer un sentier pour le traîneau sur lequel se trouvaient mes bagages. Souvent nous perdions toute trace du chemin; souvent aussi quelques-uns de nous s'enfonçaient tout à coup dans des neiges profondes dont on les retirait à grande peine; plus d'une fois je ne dus qu'à l'intrépidité et à l'adresse de mes courageux montagnards de n'être pas englouti dans quelque précipice; rien ne les arrêtait pour sauver la vie de l'imprudent voyageur que l'agitation de son âme, que le besoin de trouver une diversion à ses douloureux regrets dans des émotions saisissantes, avaient pu seuls porter à braver les dangers d'un semblable passage, dont on avait vainement tâché de le détourner; ils étaient si zélés que non-seulement ils veillèrent à ma sûreté, mais qu'ils coururent malgré moi des risques assez grands pour sauver mon bagage, alors que quelque culbute détachait du traîneau les paquets, les malles et les boîtes qui roulaient à droite et à gauche dans les ravins qui bordaient le sentier. C'est ainsi que l'un d'eux, jeune et déterminé, se fit attacher une corde autour du corps et se laissa glisser dans une fondrière pour aller retirer une caisse contenant une guitare dont j'aurais d'autant plus vivement regretté la perte qu'elle m'avait été donnée par ma sœur. C'est ainsi que, suspendu sur un abîme, il voulut à toute force me rendre mon portefeuille de voyage, qui s'était accroché en tombant aux branches d'un buisson d'épines : sauvant aux périls de ses jours les malheureux papiers cause prochaine de ma ruine!..... Ce dévouement infatigable nous fit enfin parvenir sains et saufs, malgré la nuit, qui nous avait surpris à Aïrolo, premier village du canton du Tessin que l'on rencontre en descendant du Saint-Go-

thard. Quoique l'auberge, la seule du pays, fût des moins confortables, je m'y reposai avec délices des fatigues de la journée. Le lendemain, après avoir payé largement mes braves guides, je partis pour Bellinzona, où j'arrivai sans trop d'encombre à la fin du jour.

## II.

Pour me conformer aux instructions que j'avais reçues de Buonarotti, je me mis en rapport à Bellinzona avec quelques réfugiés italiens, dont le plus actif et le plus capable, prévenu de mon arrivée, était spécialement chargé de s'entendre avec moi pour prendre les mesures convenables au succès de ma mission. C'était un homme de cœur, sur le dévouement et la discrétion duquel on pouvait compter, mais qui manquait malheureusement de jugement et d'expérience pour me donner les conseils et les renseignemens nécessaires à cette scabreuse entreprise. Peu versé dans la politique européenne, Malinverni ne voyait qu'une chose, l'indépendance de l'Italie, et qu'un seul moyen pour y parvenir, les sociétés secrètes. Témoin des résultats que les complots des carbonari avaient amenés dans son pays, membre influent lui-même de cette association, dont il avait été en Piémont un des plus ardens propagateurs, il n'avait pas d'autre but, d'autre espoir que sa réorganisation dans toute la Péninsule. Il m'accueillit donc avec joie, loua mon dévouement, m'encouragea dans mes projets, ne négligeant aucun moyen pour dissiper les doutes que la réflexion avait fait naître dans mon esprit sur l'opportunité de ma dangereuse mission. — Que craignez-vous, me disait-il, n'êtes-vous pas annoncé, attendu? Je comprendrais vos hésitations si vous deviez arriver en Italie sans être connu de personne; mais les

difficultés du premier abord n'existent plus pour vous... A peine vous serez-vous nommé que vous serez accueilli avec confiance, que tout marchera comme par enchantement..... Ah! jeune homme! que je voudrais être à votre place! et qu'elle est facile et belle la tâche que le génie protecteur des peuples asservis vous a réservée! — Ne serait-il pas prudent au moins, lui dis-je en lui montrant les papiers que Buonarotti m'avait confiés, de laisser de côté les statuts, diplômes, réglemens de sociétés secrètes, qui m'exposeraient à des dangers continuels et me perdraient peut-être s'ils venaient à être saisis sur moi? — Y pensez-vous, mon cher! ces papiers sont vos titres de créance. — Cela peut être vrai pour les lettres de recommandation, lui dis-je; mais les autres pièces?... — En sont le complément obligé, répliqua-t-il vivement; comment voulez-vous qu'on ajoute foi à vos paroles si l'on ne voit pas qu'il y a derrière vous une longue chaîne d'associations dont chacune des affiliations nouvelles est un anneau de plus, qui en accroît la force et l'importance? Les hommes, croyez-en mon expérience, et chez nous plus qu'ailleurs, ont besoin qu'on les initie à des secrets, à des mystères, pour être convaincus que l'on agit sérieusement et qu'ils vont devenir quelque chose en faisant partie d'une secte d'autant plus puissante qu'elle est plus occulte à leurs yeux.—Tout cela peut être fort juste, lui répondis-je, sans cependant diminuer les inquiétudes que j'éprouve à me charger de ces dangereux témoignages..... — Vous savez, reprit-il, que vous ne les aurez pas sur vous en passant la frontière; c'est un des nôtres qui vous les portera à Milan ou partout ailleurs; mais il est indispensable que vous en soyez muni, vous ne feriez rien de bon sans cela près de mes compatriotes, je vous l'assure. — Eh bien! soit, dis-je alors, j'y consens, mais à une seule

condition, c'est que vous attendrez une lettre de moi pour m'expédier ces papiers.

J'avais à peine achevé ces mots que je vis entrer dans la chambre où nous étions un jeune homme d'une figure charmante. — Tenez, me dit Malinverni, c'est monsieur qui sera le porteur de mon message pour vous; c'est un brave auquel on peut se fier et que sa position particulière met à même de nous servir d'intermédiaire. D'accord sur ce point, nous nous entendîmes sur d'autres arrangemens, tels que moyens de correspondance, lieux de ralliement, agens sûrs et communs, etc..... prolongeant ainsi, pendant la journée du 24, un entretien auquel vinrent prendre part successivement plusieurs réfugiés, qui firent chorus avec nous pour plaindre l'Italie, dont les souverains alliés avaient rivé les fers dans leur congrès de Vérone, l'Italie, dont ils pleuraient l'asservissement, eux, pauvres proscrits, que l'Autriche menaçait à chaque instant de chasser du refuge où ils avaient encore la consolation de parler leur langue et de n'être qu'à quelques lieues des frontières de leur patrie.

Le lendemain 25, après avoir pris congé de mes nouveaux amis, je partis pour Lugano plus déterminé que jamais à tout tenter pour contribuer à rendre à l'Italie son indépendance.

C'est dans cette disposition que j'arrivai d'abord à Lugano et que je m'acheminai ensuite, la nuit et par un temps effroyable, vers la retraite d'un Piémontais qui habitait à quelques lieues de la ville et dont nous eûmes toutes les peines du monde à trouver la modeste chaumière. C'était un vieillard qui avait l'expérience des hommes et des événemens politiques, au milieu desquels il avait vécu depuis trente ans; moins enthousiaste, moins rempli d'illusions que son compatriote de Bellin-

zona, il me reçut avec confiance, avec cordialité, mais il fut loin de me donner les mêmes espérances et les mêmes encouragemens : selon lui, il n'y avait autre chose à faire en ce moment pour l'Italie que d'attendre des temps meilleurs..... — Qu'iriez-vous tenter, me disait-il, dans un pays où règnent la terreur et la consternation, où les hommes les plus capables et les plus déterminés ont été obligés de s'expatrier pour échapper à la prison ?..... Est-ce à Milan que vous comptez trouver des adhérens ? Mais vous ne savez donc pas, jeune homme, qu'il y a dans cette ville une commission inquisitoriale qui exerce sur la Lombardie, sur toute l'Italie même une surveillance continuelle et un pouvoir presque absolu ? Ignorez-vous que cette commission tient dans ses prisons plus de cent détenus et qu'elle fait chaque jour de nouvelles arrestations ? Ne vous a-t-on pas dit que Confalonieri est au nombre des prisonniers et que sans lui il n'y a désormais rien à faire à Milan ? — Ce sont là des obstacles que l'on peut surmonter et des dangers dont on peut se garantir avec de la prudence et de la volonté, lui répondis-je. — En vérité, me dit-il, vous croyez cela, jeune tête !..... et vous cherchez près de moi des avis, des recommandations !..... Je le veux bien, d'autant plus que ceux à qui je vous adresserai sont d'excellens patriotes qui, comme moi, ont trop vécu pour rien donner au hasard. Mon ami Buonarotti est moins prudent, sans doute..... Je parierais qu'il vous a chargé d'un tas de papiers plus inutiles, plus dangereux les uns que les autres, qui suffiraient pour compromettre la moitié de l'Italie ; des statuts, des chiffres et autres balivernes de ce genre..... hem ? C'est sa marotte ; si vous avez de ces marchandises-là, *amico mio*, ne les portez pas avec vous ; les sociétés secrètes ne sont plus de saison..... dans quelques années, à la bonne heure ;

mais tirer de ces bordées-là dans les eaux de ce damné de Salvotti, chef de la commission inquisitoriale, ce serait se jeter à pieds joints dans le précipice. — Il n'y aurait donc rien à faire selon vous? lui dis-je à mon tour, de l'air d'un homme déçu tout à coup dans ses espérances... — Ce n'est pas ainsi que je l'entends, *il mio caro giovane* (mon jeune ami); seulement, je désire vous mettre en garde contre des méprises funestes : me croyez-vous homme à ne pas profiter pour ma pauvre patrie de tout ce qui mène à son affranchissement?..... Tout porte son fruit avec le temps, mais je ne suis pas de ceux qui s'écrient : Périsse le semeur, pourvu que la graine mûrisse!..... Quoique mes jours soient nombreux et que plus qu'un autre je doive être pressé de jouir de ce que tout Italien qui a du cœur doit désirer avant tout, l'indépendance de son pays... je m'en remets au temps et aux moyens de lente propagation pour l'accomplissement de ce grand acte de justice nationale. Quand les événemens ne dépendent plus de nous, il ne faut pas lutter de front contre la destinée. L'an dernier j'ai pensé agir autrement, parce que j'espérais que la poire était mûre pour une révolution générale en Italie et qu'on pouvait risquer de secouer le joug de l'étranger..... Nous avons échoué, et, quelque dur que soit l'exil à mon âge, je ne me repens pas d'avoir fait partie des braves gens qui n'avaient pas désespéré du salut de leur pays; mais tout est différent aujourd'hui : il ne s'agit plus d'agir ni même de conspirer sourdement; à l'exception de la Romagne et de quelques cantons du royaume de Naples, il n'y a pas un coin de l'Italie où vous trouveriez à réunir six individus face à face pour parler d'association..... Individuellement, tous seraient bons et sûrs..... en nombre, vous les verriez hésiter, faiblir, dans la crainte que quelque délation ne vînt com-

promettre leur liberté. Ainsi, vous n'avez rien de mieux à faire que de voir, d'abord un à un, les partisans de notre cause, de les encourager, de les prévenir de ce qui se passe en France et ailleurs ; cela leur donnera du cœur, et quand viendra le moment, vous les trouverez disposés à réagir énergiquement contre nos oppresseurs. Quand votre mission ne servirait qu'à redonner du courage aux anciens carbonari, qu'à prendre des informations pour en créer de nouveaux en temps meilleurs, elle aurait été de la plus grande utilité à notre cause..... Vous savez le proverbe : Il ne faut qu'une brebis pour faire sauter tout le troupeau..... D'ailleurs, vous jugerez vous-même sur les lieux. En attendant le souper frugal que je vous offre, je vais écrire mes lettres. — Je ne puis avoir l'honneur de souper avec vous, lui dis-je, il est tard, il faut que je retourne à Lugano. — C'est juste, mais un verre de vin s'accepte, surtout lorsque c'est pour porter un toast à la délivrance de l'Italie..... En quelques minutes il écrivit sur le coin de la table quatre ou cinq bouts de lettres à ses amis de Milan. — Tenez, *carissimo*, me dit-il en me les remettant, allez en toute sûreté vous adresser à ces vieux-là, et croyez-les..... ce sont des fidèles.

La pluie continuait à tomber par torrens. — En vérité, reprit-il, vous feriez mieux de passer la nuit près de moi, les chemins sont si mauvais d'ici à Lugano..... Le gîte que je vous offre n'est pas trop bon, mais pour nous autres conspirateurs, ajouta-t-il en riant, qu'est-ce qu'il faut?..... un toit pour se garantir des injures du temps, un matelas pour reposer sa tête, du pain pour se nourrir, du vin, quand on en a, pour boire avec un ami au triomphe de la cause commune..... C'est là mon lot, et n'est-ce pas assez quand on a quelques années de plus que la soixantaine? Les confiscations! je m'en ris, mes

petits-enfans sont pourvus..... Nous bûmes quelques verres de vin blanc en échangeant encore quelques paroles sur les affaires de France et d'Italie, puis nous nous embrassâmes comme si nous nous étions connus depuis vingt ans. Au moment de monter en voiture, il me ramena un instant dans la chambre, me prit la main.....—Vous êtes un brave jeune homme..... au nom du ciel, ne vous chargez pas de ces maudits papiers..... Tenez-vous en garde contre la police, et quand vous parlerez de ces choses-là, toujours avec un seul, entendez-vous..... jamais plus! Devant la loi, une négation vaut une affirmation..... on a ainsi son sort entre ses mains. Vous avez compris?..... — Parfaitement, lui répondis-je..... — Au revoir donc, mon ami, et que Dieu vous conserve! En disant ces derniers mots il renfonça son bonnet sur sa tête, referma sa porte, tandis que je remontais dans ma voiture, qui reprit au grand trot le chemin de la ville.

Les paroles de cet homme, ses observations, ses avis, avaient fait impression sur mon esprit; ce qu'il m'avait dit était trop juste, trop sensé pour que ma confiance n'en fût pas un peu ébranlée..... Non que je renonçasse à préparer l'affranchissement de l'Italie ni que je conçusse le moindre doute sur l'utilité finale de mon apostolat politique; mais j'étais revenu à mon opinion première sur l'inopportunité des sociétés secrètes, par conséquent sur l'inconvénient d'avoir avec moi des témoignages aussi irrécusables que les papiers remis par Buonarotti et laissés à Bellinzona. Ma mission, me disais-je, doit plutôt avoir pour objet de remonter le moral des individus que de les lier entre eux par de vaines formules..... C'est décidé, je vais écrire à Bellinzona que je ne veux plus absolument me charger des papiers..... le bien de la chose le veut.

Tandis que je me livrais à ces réflexions, la pluie tombait toujours, le vent soufflait, et il faisait si sombre que mon cocher ne trouvait plus son chemin... Tout à coup les chevaux s'effraient, reculent, se cabrent, font quelques pas sous le fouet, puis s'arrêtent... Nous étions au milieu d'un torrent tellement gonflé par les pluies que la calèche entrait déjà dans l'eau jusqu'au-dessus des moyeux..... Quelques tours de roue de plus, et là se terminaient mes politiques aventures..... mais Dieu, qui me réservait à de si longues calamités pour que je reconnusse la main divine qui me frappait et que je bénisse un jour son saint nom, Dieu me sauva de ce péril comme il m'avait sauvé des précipices de la montagne... A force de tirer les rênes, le cocher parvint à reculer et à sortir de cette position d'autant plus critique qu'il me fallait rester enfermé dans la voiture sans pouvoir l'aider en rien; grâce à l'instinct des chevaux, que le conducteur laissa marcher à leur guise, nous arrivâmes enfin à Lugano, à l'auberge des frères Rossi. Un jeune homme dont on m'avait parlé à Bellinzona m'y attendait. — Prévenu de votre arrivée par Malinverni, me dit-il aussitôt, je viens vous offrir mes services; vous avez tant tardé, ajouta-t-il, que je commençais à craindre qu'on ne nous eût trompés. — Vous comptiez donc sur moi? lui dis-je. — Comment, si nous y comptions! Ici, comme à Como, comme à Milan et partout, vous êtes annoncé. Vous nous apportez des nouvelles favorables, j'espère? — Cela va bien en France et en Espagne, lui répondis-je, les choses marchent. — Bravissimo! Combien je regrette de n'être pas déjà dans la légion du brave colonel Olini! mais avant qu'il soit peu je m'y rendrai. — Croyez-vous, lui demandai-je, que je réussirai auprès de vos compatriotes? — Je n'en doute pas. On est partout si fatigué des Autrichiens que le moindre encouragement produira

un effet merveilleux sur les esprits. — Mais la police, me dit-on, est sur le qui-vive?—La police, mon Dieu!... Si vous la connaissiez, vous en ririez..... Imaginez-vous que, malgré cette canaille, j'irais, moi proscrit, j'irais à Milan, s'il m'en prenait l'envie; l'autre jour ces coquins n'ont-ils pas violé le territoire suisse pour nous arrêter un de mes amis et moi; mais nous étions prévenus, et ils étaient bien heureux d'être en nombre, car nous leur aurions fait un mauvais parti. Mon Dieu! mon Dieu! quand mon pauvre pays sera-t-il délivré de cette domination étrangère qui pèse sur nous comme un fléau de Dieu? Quand serons-nous Italiens?..... Vous ne savez pas ce que c'est, vous autres Français, que d'avoir sans cesse sous les yeux un uniforme odieux, que d'entendre toujours à ses oreilles un idiome étranger, que de se dire : Voilà nos maîtres! — N'avons-nous pas eu les alliés en 1815? — Oui, mais ce n'était que temporaire..... Si au lieu d'une simple invasion vous eussiez eu en permanence ces hordes ennemies, qu'auriez-vous éprouvé, qu'auriez-vous fait? — Nous nous serions réunis tous pour les chasser; royalistes et libéraux, napoléonistes et républicains auraient marché sous la même bannière pour redevenir Français, quitte à s'arranger entre eux ensuite. — Bravo! s'écria mon jeune homme, et c'est aussi ce qu'auraient dû faire les Italiens, Piémontais, Lombards, Florentins, Romains, Napolitains, tous en faisceau comme un seul homme, contre l'ennemi commun, contre cette Autriche qui nous opprime et veut arrêter pour toujours, depuis Nice jusqu'aux Calabres, le moindre élan national, le moindre essor de la pensée! Pourquoi faut-il que notre pays soit si fertile, que l'aisance y soit si générale..... Mais l'homme ne vit pas seulement de pain, dit l'Évangile, et le rôle de *Papatacci* qu'on veut nous faire jouer est si honteux qu'un

jour viendra où les Italiens sortiront de leur apathie pour reprendre place parmi les nations libres et pensantes. — C'est pour parvenir à ce noble but qu'il faut travailler, lui dis-je alors en lui offrant la main. — Et de quelle utilité puis-je être désormais? reprit-il les yeux pleins de larmes..... Je suis exilé de mon pays, où je ne puis rentrer sans être mis en prison comme tant de mes camarades; je suis trop jeune pour avoir d'autre coopération à offrir que ma bonne volonté et mon courage... Ah! que je voudrais être à votre place et que c'est une belle mission que la vôtre! — Pourvu qu'elle réussisse!..... — Elle réussira, n'en doutez pas, les Autrichiens sont tellement haïs! Demain vous les verrez, demain vous entrerez dans ma belle patrie, dans Milan, que je ne reverrai peut-être plus!..... Ah! je vous en supplie, ne vous laissez pas effrayer par les premiers obstacles..... Ils auront confiance en vous, ils vous écouteront! Quant à moi, tout ce que je pourrai faire pour vous être utile, je le ferai; j'écrirai à ma famille, je veillerai ici, tant que j'y serai, à ce que les communications soient bien établies; vous pouvez comptez sur mon zèle.

Nous continuâmes quelques instans encore cette conversation si différente de celle que j'avais tenue deux heures auparavant avec le vieillard..... Jeune et confiant comme je l'étais, il n'est pas étonnant que mes idées reprissent la couleur de celles de mon ardent interlocuteur. Le projet d'écrire à Bellinzona fut ajourné jusqu'à nouvel ordre; j'aurais eu honte de montrer quelque hésitation aux yeux de ceux qui comptaient ainsi sur moi..... Le jeune homme me donna quelques mots au crayon pour un ami qu'il avait à Como. — S'il y en avait beaucoup comme celui-là, me dit-il, les choses iraient mieux qu'elles ne vont..... Puis il ajouta d'une voix émue en prenant congé de moi: — Allez voir mes chers parens et

dites-leur bien que le pauvre Pippo les aimera jusqu'à son dernier jour!..... Adieu! Nous nous embrassâmes avec effusion..... Dans aucun moment je n'avais été plus disposé à risquer ma vie pour la cause de l'Italie.

## III.

Le 26, bien avant le jour, je continuai ma route pour Como, heureux de voir enfin cette Italie que je rêvais depuis si longtemps. En m'éveillant, mes idées étaient riantes et mon cœur tout rempli d'heureux pressentimens; rien ne put altérer cette disposition d'âme..... ni l'accident affreux qui faillit nous arriver par la maladresse d'un batelier en traversant le lac de Lugano, ni le triste aspect que donnait à tout le pays l'épaisse couche de neige qui couvrait la terre. O ma belle Italie! m'écriai-je quand j'en eus touché le sol, je te vois enfin! J'étais, hélas! bien loin de penser alors que, quelques mois plus tard, cette terre que je saluais avec tant de joie et d'enthousiasme verrait mon tombeau s'entr'ouvrir!..... Il fallut à Mendrisio subir la visite des douaniers; mais je ne m'en inquiétais guère, je n'avais rien avec moi qui pût être suspect, si ce n'est quelques livres français, qu'on laissa passer cependant sans difficulté. Nous eûmes bientôt franchi la distance qui sépare le village de la douane de Como; là, à peine descendu de voiture, encore indécis si je m'y arrêterais tout le jour, je me fis conduire chez une des personnes auxquelles on m'avait annoncé et recommandé..... Ce ne fut pas sans hésitation et sans une sorte d'anxiété, je dois le dire, que j'entrai pour la première fois dans une maison italienne pour y ranimer la haine contre l'étranger et y concerter les

moyens d'en secouer le joug..... C'était un pas décisif, et je sentais que j'étais désormais sur une terre où l'on ne joue pas avec les conspirations..... Aussi me montrai-je d'abord troublé, interdit, malgré le bon accueil de celui chez qui je me présentai..... Je ne tardai pas cependant à me remettre; je parlai avec conviction, avec chaleur, et bientôt je vis disparaître la défiance que mon air embarrassé devait avoir fait naître dans l'esprit de celui qui m'écoutait; mais à peine eus-je commencé à l'entretenir des amis qu'il avait en Suisse et des espérances que ces amis fondaient sur leurs compatriotes, qu'il mit un doigt sur sa bouche et me dit à voix basse : — Mes amis, comme tous ceux qui languissent loin de leur patrie, s'abusent sur la position actuelle de notre pays. — Je ne le pense pas, repris-je, mais ils comptent sur le zèle de leurs anciens compagnons. — C'est une illusion, s'empressa-t-il d'ajouter, au moins dans les provinces soumises à la domination autrichienne. Que voulez-vous qu'on tente aujourd'hui, quand nous avons perdu, par l'exil ou la prison, tous les hommes de tête et d'action sur lesquels on pouvait raisonnablement fonder quelque espérance? Les désastres de 1821 ont jeté dans tous les lieux l'alarme et l'abattement, qu'augmentent encore les persécutions continuelles, les arrestations de la police et les bruits de délation que la commission inquisitoriale ne cesse de faire répandre parmi nous..... Quelle que soit l'indignation qu'une semblable oppression nous fait éprouver, vous ne trouverez personne en Lombardie qui veuille maintenant exposer sa liberté, sa fortune, son existence pour travailler à l'indépendance de l'Italie. Nous sommes, pensez-y donc, nous sommes entourés de milliers de baïonnettes et sous le couteau de cette infernale commission qui a pour chef un fils de Satan, un Tyrolien, âme damnée du pouvoir, qui peut lancer d'un bout à l'au-

tre de l'Italie un mandat d'amener contre qui il lui plaît..... En Lombardie, je le répète, il n'y a rien à tenter.

Quoique un peu ébranlé par ces catégoriques paroles, dont je reconnaissais la justesse, je m'empressai pourtant de lui répondre : — Et parce qu'on a échoué une fois, doit-on pour cela se laisser abattre ? L'oppression étrangère en est-elle moins pesante, moins odieuse ? Est-il permis alors à tout Italien qui aime sa patrie de négliger la moindre circonstance si elle peut contribuer à son indépendance ? Vous êtes asservis, écrasés, il est vrai ; mais d'un instant à l'autre il peut arriver un de ces événemens qui changent le sort des nations..... Qu'une bonne guerre générale arrive, et l'Italie peut voir poindre le soleil de sa nationalité en s'associant aux efforts des peuples constitutionnels ; il faut que cette Italie, si longtemps opprimée, si longtemps nulle dans la balance politique, compte enfin comme partie essentielle dans cette ligue naturelle des peuples libres du Midi contre la sainte-alliance : c'est le but auquel il faut tendre, où il faut arriver..... Que ce soit aujourd'hui, que ce soit dans dix, dans vingt ans qu'on y parvienne, il n'importe..... l'avenir de votre pays est là. Que vous vous refusiez maintenant à toute coopération active, je le conçois ; mais que vous vous teniez prêt, à tout événement, à seconder les tentatives de vos amis du dehors, que vous unissiez vos efforts à ceux des patriotes qui vous entourent pour préparer le peuple à s'insurger contre les Autrichiens quand le moment sera venu, c'est ce qu'il est de votre intérêt, de votre devoir de faire, et c'est ce que vous ferez, parce qu'il ne faut pas un cœur bien chaud ni une éloquence bien entraînante pour sentir et faire sentir aux autres qu'on peut tout tolérer peut-être d'un gouvernement national, mais qu'il y a manque d'âme, lâcheté, dans quel-

que étroite sphère que Dieu nous ait placés, à ne pas contribuer autant qu'il est en nous à chasser l'étranger qui opprime notre patrie.

Quelque chaleureuses que fussent mes paroles, je ne pus néanmoins me méprendre un instant sur l'embarras où elles mettaient mon interlocuteur et sur le peu d'effet qu'elles produisaient sur son esprit. Je vis à n'en pouvoir douter qu'il n'était nullement disposé à compromettre sa tranquillité et son avenir pour servir une cause qu'il regardait comme désespérée. Je m'abstins donc d'aller plus avant, et je pris congé sans lui avoir fait aucune des ouvertures dont nous étions convenus avec les réfugiés. — Au nom du ciel, me dit-il au moment où je m'éloignais, si vous allez chez d'autres habitans de Como, n'allez pas leur confier que vous m'avez vu.

Si celui sur lequel on comptait le plus est si réservé, si timide, qu'attendre des autres ? me disais-je après l'avoir quitté. Je le vois, ce que me disait hier le vieux proscrit de la chaumière se réalise : je ne trouverai partout que gens défians que la peur a paralysés ; continuons sans plus tarder notre voyage..... Si pourtant il y avait parmi ceux qui me restent à voir quelque tête plus forte, quelque cœur plus ferme, plus courageux..... allons ; il ne faut rien négliger.

Je me rendis, en effet, chez deux d'entre eux ; mais je les trouvai si craintifs, si embarrassés de ma présence, si peu prévenus du but de ma visite que je me bornai à les complimenter au nom de leurs amis ou de leurs parens exilés, sans articuler un seul mot qui pût avoir rapport aux affaires politiques. Et c'est avec de pareils trembleurs que vous espérez vaincre les Autrichiens, messieurs les exilés ! murmurai-je en regagnant au plus vite mon auberge..... Que Dieu me tienne à jamais loin de la France si je m'expose davantage à de semblables désappointe-

mens!..... Mon prudent vieillard avait raison, il n'y a rien à faire maintenant en Italie.

Déçu dans mon attente, craignant que ce triste essai ne fût le prélude d'essais plus malheureux encore, je n'avais plus dans l'âme ni gaîté ni contentement!..... j'étais découragé; et la neige, qui continuait à tomber, donnait à mes pensées une teinte si sombre que le mal du pays me vint soudain au cœur..... Le souvenir des miens, de ma sœur, de mes amis, l'image de Lucy, excitèrent alors en moi de si vifs regrets que je fus sur le point de retourner à Lugano au lieu de me diriger sur Milan..... mais le cœur de l'homme est si changeant dans le jeune âge qu'il suffit à mon hôtelier de me rappeler que le théâtre de la Scala s'ouvrait le soir même et qu'on devait y entendre le fameux Lablache, pour donner un autre cours à mes pensées et me faire changer de résolution. Je demandai de suite les chevaux, et quelques minutes après, je cheminais sur la route de Milan, ayant à mes côtés un jeune prêtre que mon voiturier avait recruté dans la ville de Como. La physionomie de l'ecclésiastique était si douce et si prévenante que nous eûmes bientôt lié conversation. — Monsieur est Français? me dit-il dès que nous eûmes échangé quelques mots. — Oui, monsieur, lui répondis-je, tout mortifié que mon accent étranger m'eût si facilement trahi. Vous m'avez donc reconnu à la prononciation? — C'est que j'ai encore dans l'oreille les accens de votre belle langue, que j'entendais parler avec tant de charmes dans une famille française amie de la nôtre. Nous nous entretînmes alors de notre littérature, qui lui était familière, et de nos principaux poëtes, dont il appréciait justement le mérite, quoiqu'il les plaçât fort au-dessous des grands poëtes italiens. — Je conviens, lui dis-je, que votre poésie a des beautés qui lui sont propres et qui lui donnent peut-être une su-

périorité sur la nôtre, mais j'attribue cette supériorité plutôt à la richesse de votre mélodieuse langue qu'à l'excellence de vos écrivains. — Voilà une concession qui se ressent d'une partialité nationale que je suis loin de blâmer, s'empressa de répondre le bon abbé; honneur à ceux qui aiment et soutiennent leur pays! quoique, hélas! l'amour de la patrie coûte souvent bien cher!..... Et il soupira. — Qui en offre une plus touchante preuve que les exilés italiens? dis-je alors..... L'abbé leva sur moi des yeux humides..... — En auriez-vous connu quelques-uns? me demanda-t-il avec empressement. — J'en ai vu beaucoup à Genève, où je me suis lié avec eux; ce sont de braves gens que j'aime et estime parce qu'ils savent supporter leur malheur avec résignation et dignité. — *Poveretti!* ils souffrent bien! s'écria l'abbé.....! mais leurs parens, leurs amis, souffrent au moins autant qu'eux! Et des larmes baignèrent la figure du pauvre prêtre..... — Quelqu'un des vôtres, lui dis-je avec intérêt, gémit donc dans l'exil? — Hélas! oui, *caro signor!*... mon frère, la pauvre Gaetano D.! — Gaetano D.! je l'ai connu, c'est un excellent jeune homme qui se conduit admirablement, que tout le monde aime..... — Et que nous pleurons tous ici, reprit-il en essuyant ses larmes; ma pauvre mère surtout, qui ne peut se consoler de l'absence de ce fils et dont je cherche en vain à calmer la douleur! Ah! *caro signor*, si mon frère avait pu prévoir quels chagrins il nous préparait, il ne se serait jamais exposé à de si grands dangers!..... — L'imprudence peut être grande, sans doute, mais le but ne l'excuse-t-il pas?.... — Gardez-vous de croire, mon cher monsieur, que j'accuse notre Gaetano!..... je le plains; il s'est laissé entraîner par l'exemple, par cette soif d'indépendance qui s'était alors emparée de tous les cœurs italiens..... et, si vous le connaissez, vous savez....

— Qu'il est plein de dévouement et d'amour pour son pays, dis-je avec force; qu'il a les sentimens les plus nobles et les plus généreux ; qu'il est bon, franc, cordial, de mœurs pures et d'une douceur, d'une modestie qui le font chérir de tous ceux qui sont assez heureux pour vivre près de lui..... — Ah! oui, oui, vous le connaissez bien, notre Gaetano! s'écria l'abbé ; c'est bien lui..... lui que nous regrettons à toute heure, parce qu'il était la lumière et la consolation de notre maison!..... Ah! mon cher monsieur, ce fut un grand aveuglement que celui dont furent frappés les yeux de tant de pauvres victimes qui gémissent maintenant dans l'exil ou dans la prison!..... Séduits par leur imagination, entraînés par tout ce qui se passait autour d'eux et par l'espoir de redevenir Italiens, ils ont cru que toutes nos provinces allaient se lever en masse, que leurs opinions étaient partagées par le plus grand nombre, que le moment était venu d'arborer l'étendard national et qu'il y avait chance de succès ; tandis qu'ils ne formaient qu'une faible minorité, dont les appels ne pouvaient trouver d'échos ni dans les classes aisées, qui ne veulent pas compromettre leur commode existence pour conquérir une indépendance dont ils ne sauraient que faire, ni dans le peuple, qui se soucie peu de constitution et de liberté pourvu que sa *polenta* soit bien épaisse et qu'il y ait du pain et du lard à la maison..... Erreur fatale! qu'ils paient trop cher, hélas! pour ne pas les plaindre de toute notre âme et ne pas demander à Dieu, comme je le fais chaque jour, qu'il rende à leurs familles désolées ces victimes d'une généreuse illusion!.....

Nous nous arrêtâmes longtemps encore sur ce sujet si intéressant pour moi... et la conséquence que je tirai de notre entretien fut qu'en Italie et particulièrement en Lombardie le peuple était d'une part trop arriéré, et de

l'autre dans une aisance trop grande pour qu'on pût penser à secouer jamais le joug de l'étranger sans un appui du dehors. — Quelques milles avant d'arriver à Milan, je dus, à mon grand regret, me séparer de mon compagnon de voyage, qui me dit en partant : — Puisse Dieu vous accorder ses joies et ses bénédictions !... Que de fois sans doute il aura plaint le jeune Français qui lui avait parlé avec tant d'intérêt de son frère et avec tant de chaleur du bonheur de l'Italie !...

L'impression que la conversation du digne ecclésiastique avait produite sur moi aurait probablement eu pour résultat l'abandon immédiat de mes desseins si l'aspect des soldats autrichiens aux portes de Milan, les demandes de passe-port, les inquisitions d'une police vexatoire, les prescriptions qu'elle m'imposa, n'eussent donné un autre cours et une nouvelle couleur à mes idées... C'était l'inévitable effet de la domination étrangère, dont le triste spectacle vous serre si péniblement le cœur dès que vous touchez le sol de la Lombardie.

A peine fus-je descendu à l'hôtel de la Croix-de-Malte que je m'empressai, pour me distraire, d'aller au théâtre de la Scala ; mais tout ce que je voyais à chaque pas en parcourant la ville ne pouvait qu'exciter mon sombre mécontentement. Là de vastes corps de garde, là des patrouilles aussi fréquentes, aussi nombreuses que si la ville eût été en état de siége ; plus loin, sur une place, des canons braqués et prêts à faire feu... Ah ! qui pourrait exprimer le sentiment de surprise et de colère qui s'empara alors de mon cœur... Les poings fermés, les yeux ardens, je m'arrêtai devant ces emblèmes de la force, qu'un roi a surnommés avec tant d'insolence *ultima ratio regum*. C'est donc ainsi, me disais-je, que vous êtes gouvernés, ô mes pauvres Italiens !... et vous pouvez le souffrir !... et vous ne versez pas jusqu'à la

dernière goutte de votre sang pour secouer ce honteux esclavage!... La seule vue de ces instrumens d'oppression ne doit-elle pas empoisonner toutes vos jouissances, porter le deuil dans tous vos plaisirs?... Malheur à vous! malheur à vous!... Puis la pitié me gagnait l'âme et je pensais qu'elle était bien à plaindre la nation que la nécessité et l'habitude ont réduite à voir, à supporter sans honte et sans indignation ces odieux témoignages d'une domination ennemie!... L'étonnante grandeur du théâtre de la Scala, la magnificence des décors, l'admirable voix de Lablache, ne purent dissiper la tristesse de mes pensées... Comment aurais-je joui du spectacle quand j'avais devant moi deux grenadiers autrichiens plantés dans le parterre comme pour rappeler que la nation conquise ne peut agir ou s'amuser qu'avec le bon plaisir de ses maîtres... Rien de ce qui se passait sur la scène, rien de ce qu'on jouait à l'orchestre n'attira mon attention, si ce n'est les accens mélancoliques d'un violoncelle au moment de la mort d'Octavie, dans un ballet qui, je crois, portait ce nom. Soit que cette musique fût en harmonie avec les dispositions de mon âme, soit qu'elle fût exécutée avec une grande perfection, elle me frappa, m'attendrit, et je n'ai cessé de me la rappeler ensuite, chaque fois que j'étais exposé à quelque nouveau tourment ou que je fléchissais sous mes longues souffrances!

Le lendemain, à mon réveil, ce ciel d'Italie, que j'avais tant de fois rêvé tout éclatant de lumière, était si sombre, l'air que j'avais espéré si doux était si froid, si âpre, que je m'assis près de ma cheminée, où j'entassais bûches sur bûches, pensant aux jours heureux que j'avais passés à Genève dans ma chambrette, où je grelottais aussi, mais où je travaillais en paix, tout entier à mes études, mes chères études, que je négligeais depuis

des semaines, que j'allais négliger encore... et dans quel but, dans quel espoir?... Je n'osais, hélas! m'en rendre compte, tant ce que j'avais vu jusque-là différait de ce que l'on m'avait promis en Suisse! Mon hôtesse, femme aimable et gracieuse, m'ayant fait prévenir qu'il était temps d'aller me présenter à la police pour obtenir un permis de séjour, je m'arrachai tout transi de mon ardent foyer et je me fis conduire jusqu'au bureau des voyageurs. Là, l'on m'apprit, après d'interminables formalités, que je ne pouvais séjourner à Milan que sous la garantie de deux personnes notables du pays. —Vous avez là un singulier usage, dis-je alors aux employés de la police... Et mon passe-port signé à Berne par votre ambassadeur, à quoi donc me sert-il? — A passer la frontière; pour séjourner ici, c'est autre chose.

Quelle que fût mon humeur, il me fallut donc chercher mes répondans, que je trouvai facilement, grâces aux nombreuses lettres de recommandation dont j'étais pourvu; une fois en règle sur ce point, j'employai la première journée et les deux suivantes à parcourir la ville, que je voulais connaître afin de pouvoir trouver seul la demeure de ceux avec lesquels je devais m'entendre sur les objets relatifs à ma mission; c'était une précaution indispensable dans un pays où les étrangers sont suivis pas à pas par les suppôts de la police, et j'eus lieu de m'en applaudir par la suite, car nul soupçon ne plana sur les personnes que j'avais ainsi visitées.

## IV.

D'après les renseignemens que j'avais reçus et les observations que j'avais faites moi-même, il était évident que les réfugiés italiens s'étaient abusés sur les dispositions de leurs compatriotes et sur les ressources du parti national. Je l'écrivis à Buonarotti en lui annonçant que, vu cet état de choses, je devais forcément renoncer à la mission que je lui avais promis de remplir... J'adressai en même temps une lettre au Piémontais Malinverni de Bellinzona, pour le prier de garder les papiers que je lui avais laissés.

Dès ce moment même j'aurais continué mon voyage pour Florence, sans autre but que mon plaisir et mes études, si tout ce que j'avais vu jusqu'alors de Milan ne m'avait donné le désir de connaître plus à fond les habitans, les monumens, les objets d'art de cette belle et riche ville. Je me disposai donc à y faire un séjour de quelques semaines et je quittai l'hôtel de la Croix-de-Malte pour aller me loger dans un modeste appartement que je louai dans la *contrada Santa-Margarita*.

Grâce à l'aimable accueil de quelques familles distinguées, je ne tardai pas à sortir de ce malaise, de cette tristesse d'isolement que l'étranger éprouve pendant les premiers instans de séjour en des lieux où tout lui est inconnu. Habitué à la froideur génevoise, je jouissais de l'abandon et de la cordialité du caractère milanais, caractère plein de charmes et de sûreté pour les relations

privées, parce que l'absence de vanité et la probité en sont les deux principales bases; caractère qui, sous l'influence d'institutions libres et nationales, perdrait bientôt cette mollesse, cette puérilité, cette insouciance, inévitables fruits de la domination étrangère, et grandirait, socialement parlant, parce qu'aux qualités précitées, essentielles, indispensables à toute régénération politique, le Milanais joint un esprit juste, une aptitude au travail, une facilité pour apprendre qui le rendent capable d'études sérieuses et des plus hautes spéculations.

Comment s'étonner alors qu'on se sente au cœur un immense désir de rendre à la liberté des hommes et un pays si bien faits pour la comprendre et en jouir sagement! Il n'y a qu'un être avili, dégradé moralement et intellectuellement qui puisse dire qu'un peuple n'a rien à désirer, qu'il est heureux quand il a en abondance de quoi bien manger, bien boire, bien se vêtir... Il n'y a qu'un égoïste qui puisse blâmer ou ridiculiser les hommes généreux qui se dévouent pour délivrer enfin ce peuple de sa dégradante servitude. L'indépendance est pour les nations ce qu'est la liberté pour les individus : le premier, le plus précieux des biens!... Qu'on enferme l'homme dans la vallée heureuse de Rasselas ou dans les cachots du Spielberg, qu'il soit entouré de tous les biens de la vie ou privé de tout ce qui est nécessaire à l'existence, il n'en sentira pas moins à la longue le besoin de rompre ses chaînes. Qu'un peuple nage dans l'abondance ou qu'il languisse dans la misère, dès qu'il ne s'appartient plus, dès que ses destinées dépendent de la volonté arbitraire *d'un autre peuple*, il doit gémir sur son humiliation et sa servitude, il doit en rougir et tout tenter pour secouer le joug honteux qui l'accable.

Pour que l'homme puisse développer le plus beau don

que Dieu lui ait fait, l'intelligence, il faut qu'il soit libre; pour qu'il arrive au dernier degré de bonheur que la Providence lui a réservé sur cette terre, il faut que le règne de la pensée et de la justice remplace le règne brutal de la force... Sachez-le, Italiens, pour qui j'ai tant souffert, et n'oubliez jamais que le sceau de l'esclavage devient un stigmate d'infamie lorsque les opprimés, se complaisant dans une honteuse insouciance, semblent abdiquer l'inaliénable droit de leur nationalité...

J'ai dit que tout ce que je voyais à Milan m'avait promptement convaincu que la mission dont je m'étais chargé était désormais aussi intempestive que dangereuse, et cependant l'intérêt que je portais à la cause italienne était si profondément enraciné dans mon cœur que je cherchais à m'abuser encore sur la réalité des choses. Je voulus de nouveau ranimer le courage des partisans de l'indépendance, que l'omnipotence de la commission inquisitoriale tenait en alarmes; mais quel que fût mon désir, je dus y renoncer et m'abstenir même, pour ne pas les compromettre, de toute visite ultérieure. Et pourtant, que de précautions ne prenais-je pas pour qu'on ne me vît ni entrer ni sortir des maisons de mes nouveaux amis! que de soins pour ne leur parler que seul à seul!... que de réserve, que de prévoyance pour éloigner des catastrophes qui, grâces à Dieu, ne sont tombées que sur moi!...

Les rigueurs de la commission, les tourmens qu'elle faisait endurer à ses prisonniers, étaient bien faits d'ailleurs pour me commander la plus grande circonspection. Tantôt c'étaient des arrestations nouvelles ordonnées et exécutées à Brescia, à Mantoue, à Lodi, etc.; tantôt des révélations que devait avoir faites un malheureux détenu et les incarcérations qui pouvaient en être la suite. Un jour on me disait que Salvotti, l'inquisiteur, était parti pour

Vienne avec une liste effrayante de personnes à arrêter; le lendemain, que le marquis Palavicini, un des détenus, était devenu fou à force de mauvais traitemens; que Confalonieri avait été mis à la torture pour le forcer à parler; que sa femme, la belle comtesse, devait être conduite en prison, et mille autres nouvelles aussi peu rassurantes.

Partout on me tenait ce langage; partout je rencontrais la même terreur de la commission, la même horreur de ses actes arbitraires. Deux noms surtout surgissaient dans les récits de ce douloureux drame et se trouvaient dans toutes les bouches, l'un comme un objet d'admiration et de pitié, l'autre comme un objet d'animadversion et d'effroi... Confalonieri et Salvotti semblaient représenter aux yeux des Milanais l'ange de la liberté et le démon de l'esclavage... luttant entre eux, non plus pour le succès de leur cause, mais pour le triomphe particulier de leur individualité. Sur Confalieneri se réunissaient les vœux des honnêtes gens, des hommes de cœur, des femmes surtout, qui voyaient en lui un être malheureux, persécuté, que l'adversité revêtissait de tout le lustre du dévouement et du courage. Sur Salvotti venaient se concentrer la haine d'une population entière, qui le regardait comme un de ces lâches et perfides ambitieux capables, pour parvenir au pouvoir et à la fortune, de fouler aux pieds tout ce que l'honneur et la justice ont de plus sacré. Quelques-uns, il est vrai, accusaient Confalonieri d'ambition et d'orgueil, d'imprudence ou de faiblesse; mais il était facile de voir que les accusations partaient, ou de la bouche d'hommes jaloux de la supériorité de son caractère, ou de ces vils échos qui répètent les calomnies que la police autrichienne sait jeter en avant pour perdre dans l'opinion ceux que le gouvernement redoute le plus.

Ce que j'apprenais successivement sur Confalonieri,

en m'intéressant de plus en plus à son sort, augmentait à chaque instant mon désir d'être à même de le connaître un jour.

Je sus tout ce qu'il avait tenté en 1814 pour assurer l'indépendance de l'Italie, ainsi que tout ce qu'il s'était efforcé de faire depuis pour introduire dans son pays les idées et les découvertes nouvelles, telles que l'enseignement mutuel, la navigation à vapeur sur le Pô, l'éclairage par le gaz, etc. Je sus aussi quelles peines il s'était données, quels sacrifices il avait faits pour réagir contre le système d'abâtardissement, de stagnation et d'ignorance que l'Autriche voulait introduire lentement, mais d'une manière sûre, dans ses possessions italiennes; je connus mieux encore son dévouement à la cause nationale, et l'habileté qu'il avait montrée dans les derniers événemens de 1821. On ne me laissa ignorer ni son énergie, ni la sûreté de son jugement, ni l'éloquence de sa parole; on m'entretint enfin de l'admirable fermeté avec laquelle il soutenait, quoique gravement malade, l'épreuve si longue et si difficile d'un procès où il avait contre lui et l'acharnement de la commission et la faiblesse de ses coaccusés.

— Savez-vous d'où je viens? me dit un soir la signora ***, chez laquelle j'avais été présenté dès les premiers jours de mon arrivée; j'en suis malade !...—Eh ! qu'est-ce donc ? lui dis-je... —Cet ami de Brescia dont je vous ai parlé, cet ami prisonnier, Monpiani!... la commission a permis que je le visse ce matin... L'infortuné... comme il était pâle et souffrant ! En m'apercevant il s'est jeté dans mes bras et s'est mis à pleurer... il est si admirablement bon ! Le juge était là, présent à notre entrevue; ah ! *caro signor*, vous ne sauriez comprendre quelle impression m'ont faite cette prison, ces geôliers, ces gendarmes qui entouraient Monpiani...

Monpiani, le meilleur de tous les hommes, le plus religieux, le plus charitable des chrétiens !... lui, en prison ! et pourquoi ?... parce qu'il est l'ami de notre digne Confalonieri, parce qu'ils disent qu'il a tous ses secrets, qu'il les a recueillis à son lit de douleurs lorsqu'il vint le soigner en 1820 ; il y a déjà plus d'un an qu'ils l'ont arrêté, au risque de faire mourir sa pauvre vieille mère... Arrêté ! lui ! Mais imaginez donc à quel degré de persécution il faut être arrivé pour accuser de conspiration un homme qui n'est qu'en Dieu et en bonnes œuvres, un homme qui a consacré une partie de sa fortune et de son existence à élever des sourds et muets qui le pleurent maintenant comme un père.

Si vous l'aviez vu, ce digne ami, reprenait-elle après avoir donné un libre cours à ses larmes, il vous aurait ému, il vous aurait édifié, tant il est calme et résigné ! Il était d'abord profondément abattu, puis, quand il m'a vue si affligée, c'est lui qui cherchait à me consoler : « Dieu, me disait-il, ne m'abandonnera pas... » Ah ! quelle belle âme, quelle religion douce et éclairée !... comme il sait bien allier les devoirs du chrétien avec ceux qu'il doit à sa patrie !... comme il prouve qu'on peut être à la fois bon catholique et se dévouer, mourir s'il le faut pour les libertés de son pays ! Monpiani, *caro signor*, est un ange qui sortira blanc comme les ailes d'un chérubin de l'épreuve à laquelle il est soumis aujourd'hui. Que Dieu permette que sa santé ne succombe pas à tant de secousses, elle s'altère visiblement, je l'ai vu ce matin.

Le sort de Confalonieri l'afflige plus que le sien..... il l'aimait tant, il en était si fier !... et il avait raison, car c'est un homme de tête que notre Confalonieri, le seul qui aurait pu nous tirer de la fange où nous croupissons ; mais on ne l'a pas compris ici..... Dans notre malheureux pays, tout homme qui a l'âme élevée et un vérita-

Le patriotisme est certain d'être taxé d'imprudence, de folie, d'ambition, par les esprits étroits et faibles, dont le nombre est si grand. De quoi ne l'ont-ils pas accusé ! Ne disent-ils pas encore aujourd'hui qu'il était orgueilleux, arrogant, parce qu'il était trop grand de cœur et de pensée pour vivre à leur exemple, dans l'insouciance et la joie, quand l'Italie devenait chaque jour plus asservie ! N'ont-ils pas prétendu qu'il ne voulait chasser les Autrichiens en 1820 que pour se faire président de la république, ou roi... que sais-je !... Les reptiles !... comme ils savent couvrir de venin la réputation d'un homme généreux dont la supériorité les humilie ! Heureusement, continua-t-elle, qu'il y a encore à Milan de braves gens qui avaient su l'apprécier et qui lui sont restés fidèles sous les verrous comme dans la prospérité ; ceux-là ne l'abandoneront pas, ne le trahiront pas..... ils vengeront un jour sa mémoire s'il est sacrifié.....

— On croit donc qu'il sera condamné ?... m'écriai-je avec le sentiment d'une profonde douleur...— Hélas ! qui en doute !... il est perdu, l'infortuné..... ils ne le relâcheront plus, ils ont trop peur de lui, mon Dieu ! et puis ils l'ont tant fait souffrir qu'ils craindraient qu'il ne dévoilât leur infamie ! Pourriez-vous croire que, malade comme il l'est, ils le traînent à la commission, où il est obligé de soutenir des interrogatoires de huit et dix heures..... pauvre âme ! c'est le bouc émissaire sur lequel ils font tout retomber..... mais il reste inébranlable comme un roc ; Monpiani me l'a dit, sans que le juge pût l'entendre..... et ce sont des hommes de cette trempe que l'on persécute !...

La signora *** parlait encore lorsqu'on annonça une jeune dame dont les parens gémissaient aussi sous les verrous de la commission. L'entretien se continua donc avec un redoublement de chaleur. Il fut de nouveau ques-

tion de Monpiani, Confalonieri, Felberg, Visconti, Trechi, tous prisonniers pour la même cause; on déplora leur sort..... —Et dire, s'écria la jeune dame, qu'il n'y aura pas un seul parmi nous qui se dévouera pour tenter leur délivrance!... Ah! s'ils avaient, ces hommes, autant de résolution que nous autres pauvres femmes!... mais ils sont trop riches, trop habitués à leurs aises, nos Milanais... Vous devez avoir, reprit-elle en s'adressant à moi, une bien triste idée de notre pays..... les gens de cœur en sont exilés ou sont emprisonnés. Ah! c'est pitié! il n'y a plus que les femmes qui valent quelque chose..... La comtesse Confalonieri, la Frecavali, la Demboski, si vous les connaissiez, obtiendraient votre estime et votre admiration..... la comtesse surtout, l'infortuné Thérèse, cet ange de bonté qui soutient son infortune avec autant de force et de dignité que Confalonieri lui-même. Comme elle est belle et noble dans le vêtement de deuil qu'elle porte depuis l'arrestation de son mari!... quel respect et quelle vénération elle inspire à toute la ville!... Il faut sur ce point rendre justice aux Milanais, ils ont au moins compris que le malheur, quand il est soutenu avec tant de grandeur, est *une royauté* à laquelle tous les cœurs doivent rendre hommage!

C'était le 10 janvier que j'écoutais ces paroles, qui redoublèrent l'intérêt que j'éprouvais déjà à un si haut degré pour Confalonieri et ses compagnons d'infortune. Que de regrets n'avais-je pas dans l'âme de ne pouvoir les secourir, les sauver!... que d'efforts d'imagination ne fis-je pas alors pour lutter contre la réalité et me persuader qu'à force de persévérance et de résolution on parviendrait peut-être à les arracher au sort qui les menaçait!... Ce n'étaient que de vains désirs qu'un instant d'examen faisait disparaître et qui me laissaient ensuite triste et découragé pendant des journées entières. La

musique de Rossini, que j'allais entendre chaque soir à la Scala, pouvait seule chasser cette mélancolie, en me faisant passer par une suite d'émotions douces et profondes, de jouissances inconnues et indicibles; c'est alors que je comprenais ce que le fameux poëte Monti disait à ceux qui s'étonnaient de le voir si souvent aux représentations de la Scala: « Il y a tant de poésie dans cette musique, s'écriait-il, que je viens y chercher des idées et des inspirations. »

Je fus assez heureux pour me trouver quelquefois avec cet homme célèbre, dont les vers harmonieux m'avaient si souvent charmé; j'admirai sa noble tête, son front large et élevé, son aspect vénérable; j'entendis sa voix si accentuée, si belle encore, et je regrettai de n'avoir pas le bonheur de lui entendre déclamer, comme à Mme de Staël, l'épisode du comte Ugolino; peut-être aurais-je obtenu de lui cette faveur si j'avais continué à le voir; mais le moment approchait où j'allais être condamné à ne plus entendre d'autres voix humaines que celles des geôliers et des inquisiteurs !...

Comme tous les grands poëtes, Monti était simple et bon; ses paroles, pour peu que l'on s'entretînt avec lui, vous laissaient voir la candeur et l'innocence de son âme; lui, qu'on avait dépeint comme étant si craintif, si réservé, je l'entendis parler avec force contre les vexations et la tyrannie du gouvernement autrichien et de ses agens; je l'entendis ouvrir son cœur sur Confalonieri et ses compagnons, et plaindre, en termes dignes de son génie, Pietro Borsieri, jeune poëte plein d'espérance, disait-il, et qui aurait fait honneur à sa patrie...

Un autre poëte me restait à voir, c'était Manzoni, chez lequel on devait me présenter, Manzoni, l'honneur de l'Italie comme écrivain; comme chrétien, le modèle de toutes les vertus..... Manzoni, que j'ai appris depuis à

si bien connaître, à tant admirer, par tout ce que m'a dit de lui son ami Confalonieri, mon compagnon d'infortune, et par tout ce que j'en ai lu en recouvrant la liberté. L'espoir de me trouver avec lui ne se réalisa pas ; je l'ai regretté dans la prison, je le regretterai toujours..... car les hommes qui comme lui réunissent le génie à la modestie, les élans sublimes du poëte aux humbles vertus de la piété, sont rares sur cette terre et dans un siècle où l'esprit s'élève trop souvent sur les ruines du cœur... — Plus rares encore ceux qui peuvent, à son exemple, se dire avec conscience qu'ils n'ont employé la haute intelligence dont Dieu les avait doués que pour inspirer aux hommes l'amour de la vérité et de la religion.

Aucune lettre de France ou de Suisse ne m'était encore parvenue depuis mon arrivée à Milan. Vainement allais-je me présenter chaque jour à la poste, on m'y répondait avec assurance qu'il n'y en avait point; ma correspondance était donc surveillée, interceptée même, on me le disait..... Peut-être aurais-je dû m'en inquiéter sérieusement ; mais que pouvais-je craindre? pourquoi me serais-je alarmé d'une circonstance qui, du reste, se renouvelait chaque jour pour les étrangers ?

Le 16 au matin, on me remit enfin une lettre, la première et l'unique, elle était de Buonarotti et en réponse à celle que je lui avais écrite dès le premier jour de mon arrivée à Milan, sur l'inopportunité de la mission dont je m'étais chargé et sur la résolution où j'étais de ne plus m'en occuper désormais. Surpris de ce changement inattendu, Buonarotti m'en exprimait son déplaisir et son étonnement. Ce n'était pas, disait-il, ce qu'il attendait de mon zèle, de ma persévérance ; il laissait voir combien il était mécontent d'être forcé de renoncer aux espérances qu'il avait fondées sur moi. Cette lettre, si elle me fût parvenue quelques jours plus tôt, m'aurait

peut-être excité de nouveau à redoubler d'efforts pour parvenir au but que l'on m'avait fixé; mais je m'étais trop convaincu de l'inutilité de toute tentative ultérieure pour ne pas vaincre par le raisonnement les regrets et les désirs que les paroles de Buonarotti avaient ranimés dans mon cœur.

Le jour suivant je visitai l'hôtel de la monnaie et quelques ateliers de peinture; le soir j'entrai à la Scala pour entendre le *Barbier de Séville* de Rossini, délicieuse musique, où le compositeur s'est élevé à la hauteur de Beaumarchais, l'a surpassé même par la richesse et la féconde variété de son imagination..... J'étais en extase, j'étais électrisé..... j'applaudissais avec fureur..... Lablache surtout, dont la voix timbrée et sonore remplissait la salle, et dont la puissante verve animait tout. Ce fut une ravissante soirée : j'entendais le *Barbier de Séville* pour la première fois, et je lui dus mes dernières heures de jouissance, car celle des épreuves douloureuses allait bientôt sonner!.....

Ému, transporté de tant de suaves mélodies, je sortis du théâtre et regagnai gaîment ma demeure en chantant la cavatine du *Barbier,* dont les dernières notes retentissaient encore dans mon escalier quand mon hôtesse vint au-devant de moi pour m'annoncer qu'un monsieur, un jeune homme, m'attendait depuis longtemps. — Quel est-il? — Je l'ignore, me dit-elle. La porte s'ouvrit, et je reconnus aussitôt l'Italien qui, à Bellinzona, avait promis de se charger des papiers que j'avais laissés entre les mains de Malinverni. — Je vous ai bien fait attendre, me dit-il après m'avoir souhaité le bonsoir; mais je n'ai pu venir plus tôt. — Malinverni n'a donc pas reçu la lettre par laquelle je le priais de ne pas m'envoyer ces papiers? — Je l'ignore : les voici bien intacts, comme vous voyez; ma parole est remplie.

Que devais-je faire?..... Refuser de le décharger de ce dangereux dépôt était impossible; ne pas le remercier des risques qu'il avait courus pour me l'apporter aussi fidèlement eût été manquer de convenances et de cœur... Je le pris donc, je lui rendis grâce..... sans oser pourtant lui déclarer qu'il m'était désormais inutile. Ce fut une de ces fausses hontes comme il s'en présente si souvent dans la vie, et celle-là me fut fatale!

En lui communiquant la cause de mon changement, qui sait s'il n'eût pas approuvé la résolution d'anéantir sur-le-champ ces périlleux documens? et cette approbation aurait, sans aucun doute, déterminé l'auto-da-fé que je projetai après son départ, mais que je n'exécutai malheureusement pas, retenu par la crainte que Buonarotti ne m'accusât de pusillanimité, en ne conservant point des pièces, des instructions, des diplômes dont il devait m'indiquer l'ultérieure destination. Ébranlé par ces considérations et par une foule d'autres de même nature où l'amour-propre jouait le principal rôle, j'hésitai, je retins ma main prête à lancer dans le feu le fatal paquet, et je me dis : Pour obvier à tout reproche, pour mettre à couvert ma responsabilité, je le déposerai en mains sûres; si Buonarotti tient à ces documens, il saura où les faire prendre.....

J'ouvris alors le portefeuille, je parcourus rapidement les pièces qu'il contenait; j'en brûlai quelques-unes, de nature à compromettre les personnes que j'avais vues et celles qui me restaient à voir. Puis je remis le tout sous enveloppe, avec l'intention d'aller le lendemain de grand matin prier le comte ***, sur qui je pouvais compter, de se charger de la garde de ces papiers; je me rendis effectivement chez lui de bonne heure, après avoir eu toutefois la précaution de mettre dans une cachette introuvable le dangereux portefeuille; mais, par une déplorable

fatalité, mon ami était parti la veille pour la campagne, d'où on ne l'attendait que dans la journée. Ce ne fut qu'après avoir été frapper plusieurs fois à sa porte que je le rencontrai enfin dans la soirée; nous convînmes alors qu'il viendrait le jour suivant, entre neuf et dix heures, pour chercher le dépôt que je devais lui confier.

L'esprit en repos de ce côté, j'entrai un moment au théâtre afin de prier Lablache, dont j'avais fait la connaissance, de venir chez moi le lendemain, vers les dix heures, pour me donner quelques conseils sur le chant et sur les maîtres que je devais prendre tant à Naples qu'à Florence; puis je m'en revins au logis, satisfait de la résolution que j'avais prise de quitter Milan sous peu de jours, rêvant un riant avenir, jouissant par avance de l'heureuse vie que j'allais mener dans le midi de l'Italie quand les jours seraient longs et chauds, que le ciel aurait repris cette sérénité, cette transparence qui répand la lumière et la joie sur toute la création !..... Puis après m'être longtemps bercé de si douces espérances, je pris en main la *Vie d'Alfieri*, que je lisais depuis quelques jours avec un intérêt toujours croissant : c'est que cette vie était la mienne en beaucoup de points; c'est qu'à l'exemple de ce grand poëte, je sentais ce que pouvait faire une volonté énergique, indomptable, pour arriver à la célébrité en surmontant les obstacles. Cet Alfieri, qui à vingt-sept ans savait à peine sa langue, et à quarante remplissait l'Italie et l'Europe entière de son nom, était pour moi le stimulant le plus actif que je pusse jamais rencontrer: Si je n'ai pas son génie, me disais-je, j'ai du moins comme lui cette opiniâtreté de vouloir, ce besoin impérieux de sortir de la médiocrité, cet acharnement au travail, cette conviction d'arriver que rien ne décourage, rien ne détourne du but projeté. Je poussai fort avant dans la nuit cette attachante lecture, que j'in-

terrompais souvent pour me dire : Oui, c'en est fait, je reprends ma paisible carrière ; je vais me remettre avec ardeur, et sans plus désemparer, à mes studieuses occupations ; demain je fixerai le jour de mon départ de Milan, où la vie est trop désœuvrée, l'existence trop molle pour que je puisse risquer d'y demeurer quelques semaines encore ; c'est arrêté, je ne veux plus songer désormais qu'à m'obstiner au travail comme Alfieri..... Et, en m'endormant, ma dernière pensée fut, il m'en souvient encore, que j'avais vingt-quatre ans, un long avenir d'études et d'espérances ! et mes rêves, dans mon sommeil, furent des rêves de bonheur et de gloire !

## V.

Le 18 janvier, à mon réveil, il était tard, plus tard que ne l'annonçait le jour, car il neigeait et le temps était froid et triste..... J'étendis sur mon lit ma carte d'Italie; j'y cherchai Florence et Naples; je pensai aux belles journées qui m'y attendaient, aux douces heures que l'amour de l'étude me préparait, puis aux voyages, aux excursions que je ferais en Toscane, dans les États romains, en Sicile, en Calabre. Jamais mon imagination n'avait été plus riche et plus riante.

L'horloge voisine sonnait neuf heures : quelques pages encore de la vie d'Alfieri, puis je me levai. D'un instant à l'autre pouvait arriver le comte *** pour chercher les papiers; je tirai donc bien vite, et non sans peine, le portefeuille de sa cachette; je le mis ensuite sous un des coussins de mon canapé pour l'avoir plus tôt sous la main quand mon ami viendrait. On sonna..... C'est lui! me dis-je..... J'allai ouvrir; ce n'était qu'un inconnu, un domestique qui venait me demander, de la part du marquis de..... si je serais chez moi à midi. Je continuai ma toilette en fredonnant quelques airs du *Barbier de Séville;* on sonna de nouveau..... Si ce n'est pas celui que j'attends, ce sera sans doute Lablache, mon gros Lablache, avec sa belle voix et sa joviale humeur..... Ouvrons..... Ce n'était pas Lablache, mais un monsieur en manteau brun, d'une figure sinistre et livide..... der-

rière lui plusieurs individus en uniforme et armés..... Le sourire s'éteignit sur mes lèvres..... je devins pâle; une pensée..... une seule, mais terrible, mais foudroyante, se présenta à mon esprit..... C'en est fait de moi! impression poignante, que je maîtrisai soudain pour demander d'un air poli et dégagé au personnage en manteau, qui était debout à la porte, ce qu'il y avait pour son service. — Excusez-moi, me répondit-il, je suis envoyé par la douane pour m'assurer si vous n'auriez pas des marchandises prohibées. — Je ne suis pas négociant; on doit le savoir à la douane. — Pardonnez-moi; mais c'est notre devoir..... et il s'avança dans l'appartement, lui et ses alguazils.

Une idée, une lueur de salut, se glissa dans mon esprit..... le feu brûlait dans ma cheminée..... y jeter les papiers en engageant une lutte avec les prétendus douaniers était chose à tenter..... je fis donc rapidement deux ou trois pas vers le canapé; mais j'avais affaire, je le vis bien, à un homme qui n'était pas novice dans ces sortes d'expéditions, car il avait placé de suite deux de ses gens devant le foyer; j'aurais persisté néanmoins dans mon projet, m'en fiant à ma force, si je n'eusse réfléchi aussitôt que les papiers étaient contenus dans un maudit portefeuille de cuir, qui ne pouvait s'enflammer sur-le-champ..... la position était fatale, les moyens d'échapper nuls..... Si j'avais eu des armes, j'aurais sans doute risqué quelque tentative désespérée, mais je n'avais même pas une canne!.....

Pris au dépourvu, je fus obligé de ronger mon frein, de faire bonne contenance, pendant que les agens de police visitaient un à un les tiroirs de ma commode et mes armoires. Le moindre de mes mouvemens, de mes regards, était suivi de l'œil par le chef de la troupe, soit qu'il espérât découvrir plus tôt en m'observant ainsi

l'endroit secret où j'avais déposé les objets suspects, soit qu'il craignît que je ne trouvasse tout à coup quelque moyen de les faire disparaître. Pour gagner quelques secondes, je m'approchai d'eux au moment où ils visitaient les papiers de mon bureau; je plaisantai même sur plusieurs articles de mon journal de voyage, dont je lus quelques lignes à l'employé principal, ainsi que de la lettre de Buonarotti, dont il semblait ne pouvoir déchiffrer l'écriture..... mais toutes ces diversions n'étaient pas de nature à dépister le signor comte Bolza, vrai limier de police et maître passé dans l'art des arrestations. Une dernière ressource se présenta encore à mon esprit : celle de m'emparer du portefeuille, d'ouvrir ma fenêtre et de le lancer sur les toits des maisons voisines, alors couvertes de neige, tandis qu'au même instant je profiterais de la surprise de mes gardiens pour me précipiter dans la rue..... parti extrême qui ne m'aurait conduit à rien et qu'une seconde de plus rendit inexécutable. Déjà plusieurs des agens étaient parvenus dans leur perquisition jusqu'au canapé, vers lequel s'avança tout à coup comme par instinct le commissaire Bolza; à peine a-t-il soulevé le premier coussin qu'il voit le portefeuille, s'en empare rapidement, le montre..... et moi, je sentis, au froid mortel qui me pénétra jusqu'au cœur, que la destinée de ma vie entière venait de se décider!

Fier de son heureuse capture, dont il soupçonnait déjà l'importance, Bolza, fixant sur moi les regards durs et fauves d'un serpent qui vient de saisir sa proie, commençait à ouvrir le portefeuille lorsque je l'en empêchai d'un geste impératif, en lui enjoignant, sous sa responsabilité, de le mettre sous enveloppe et de le cacheter immédiatement. — Conduisez-moi, lui dis-je, chez le directeur général de la police : lui seul doit prendre connaissance de ces papiers. Il acquiesça de suite à ma de

mande et cacheta soigneusement devant moi le paquet, pendant que ses sbires continuaient à faire une visite minutieuse dans tout l'appartement.

Le mal était sans remède, et désormais il ne me restait plus qu'à soutenir dignement l'épreuve à laquelle j'allais être appelé. Je conservai donc avec les agens de police un maintien plein d'assurance et de politesse qui leur commandait les égards dont ils ne manquèrent pas un instant avec moi. Sans la moindre apparence de trouble, avec autant de tranquillité que j'en aurais eue s'il se fût agi de faire une visite à une personne amie, je sortis de ma chambre avec Bolza, qui m'accablait de marques de déférence et de respect. Sur l'escalier, dans la cour, à la porte, où je trouvai un fiacre, j'aperçus bon nombre de soldats de police que l'on avait embusqués pour empêcher toute tentative d'évasion..... — J'avais pris mes précautions, me dit le prudent commissaire d'un air capable et satisfait; nous vous connaissions, et sur ma foi, je n'aurais pas voulu me charger de votre arrestation si l'on ne m'eût donné main-forte..... — Et vous eussiez bien fait, lui répondis-je.

En quelques minutes nous fûmes à la direction générale de la police, où, sous bonne escorte et gardé par Bolza, j'arrivai aux appartemens du directeur, dans le cabinet duquel on nous fit entrer immédiatement. Le portefeuille cacheté lui fut remis. Il le prit, en rompit l'enveloppe, l'ouvrit, en feuilleta les papiers; puis, en me priant de m'asseoir, il donna l'ordre à Bolza d'en examiner le contenu et de les parapher; lui-même se remit à son bureau pour y continuer son travail.

Le silence dans lequel nous nous trouvions et qu'interrompait seulement le bruit des parchemins que le commissaire de police tirait un à un du portefeuille, ou le grincement de la plume du directeur en courant sur le

papier, me rendit entièrement à moi-même..... J'entrevis mieux encore l'abîme dans lequel j'étais tombé! Aucune chance de salut ne s'offrit à mon esprit..... Je suis au pouvoir des Autrichiens, je suis perdu..... je le vois, je le sens. C'était tout ce qui se présentait à ma pensée... Fatigué de cette pénible attente, je demandai au directeur de police la permission de prendre un livre dans sa bibliothèque, ce qu'il m'accorda fort gracieusement (celui qui me tomba sous la main était le fameux compte rendu du ministère tory, sur la position politique et surtout financière de l'Angleterre en 1822). J'ouvris ce livre, j'en feuilletai les pages, j'en lus même quelques-unes, dont je m'efforçais, mais en vain, de comprendre les mots et les phrases, et d'où mes yeux se levaient souvent pour jeter un regard furtif sur tout ce qui m'entourait. Parfois une lueur d'espérance pénétrait dans mon âme, et je me disais : Qu'ai-je fait après tout pour que l'on m'arrête? Peut-être va-t-on me renvoyer simplement sous bonne escorte à la frontière..... Et déjà je traversais les Alpes, j'arrivais en Suisse, j'étais à Genève..... Trop courte illusion que détruisit bientôt la voix du directeur de police, qui me pria de vérifier avec Bolza et de parapher moi-même chaque pièce du portefeuille : pas un mot, pas un geste n'avaient du reste trahi son intention à mon égard. Poli, quoique réservé, il avait les manières d'un homme comme il faut, qui n'oublie pas qu'aucune circonstance ne donne le droit d'être moins distingué, moins civil que celui que le malheur a frappé..... Je lui en sus un gré infini, et, lorsqu'il m'eut dit que c'était avec peine qu'il était obligé de me garder à la direction, je le remerciai, avant de m'éloigner, de ses égards et de sa politesse. Si ses formes eussent été rudes et grossières, j'aurais sans doute beaucoup plus senti l'horreur de ma position..... Conduit dans

une autre chambre, on m'y déshabilla de la tête aux pieds : première visite de geôlier, où commença cette longue série de vexations qui dura jusqu'au dernier moment de ma captivité. Sorti des mains de cet habile homme, qui, peu flatté de ne rien trouver de suspect, m'aurait volontiers retourné les paupières pour y découvrir quelque chose, on me fit descendre dans une salle basse, où je retrouvai Bolza, qui me conduisit aussitôt dans les prisons de la police. Pour y arriver nous traversâmes une vaste cuisine, où deux ou trois chefs en veste blanche travaillaient, me dit mon guide, au dîner des nombreux prisonniers de la commission. — Vous voyez que Sa Majesté veut qu'on fasse bonne chère en prison, ajouta-t-il en me montrant les fourneaux garnis de casseroles..... Nous avons ici le premier cuisinier de Milan, le fameux Cisalpino, et vous serez très-bien..... — Vraiment, lui répondis-je en regardant les friands morceaux étalés sur la table, je ne savais pas que l'empereur traitait si bien ses prisonniers. — Quand on est en cage, qu'a-t-on de mieux à faire que de manger? reprit en riant un gros homme que Bolza me présenta comme le geôlier en chef. — Vous ne serez pas trop bien aujourd'hui, dit de nouveau le commissaire, la prison est petite, mais dans quelques jours..... Est-ce prêt? demanda-t-il à un porte-clefs qui arrivait à l'instant même..... — *Si*, *signor*. — Allons donc, lui dis-je.... Et il me conduisit dans le même bâtiment où trois ans auparavant Silvio Pellico avait été renfermé; mais les filles du repentir n'y étaient plus, et leurs salles, changées en prison, contenaient les infortunés patriotes que la commission avait arrachés du sein de leur famille..... Arrivés sous un corridor bas et sombre, donnant sur une petite cour entourée d'un mur élevé, le geôlier ouvrit un étroit guichet garni de fer, dont mes yeux avaient été de

suite tristement frappés !..—Donnez-vous la peine d'entrer, me dit Bolza....

J'entrai, la lourde porte se referma..... Puisse Dieu me tenir compte un jour de la douleur poignante qui tomba sur mon cœur dans ce fatal moment !

## VI.

Le dernier verrou était à peine tiré que l'aspect de la prison, devenu plus triste encore par la disparition subite de la lumière, me fit retourner brusquement vers le guichet, que je contemplais, muet, immobile, dans une angoisse que nulle plume ne saurait dépeindre, que nul homme ne saurait supporter une heure sans que sa raison s'en altérât!..... Je n'avais pas de pensées, pas de vouloir..... je n'avais que de la souffrance, et une souffrance qui s'exhalait par ces seuls mots : Ah! mon Dieu! mon Dieu!..... que mes lèvres murmuraient sans que mon cœur y prît part encore. Cette porte, que je ne quittais pas des yeux, comme si l'on eût dû sur-le-champ la rouvrir, m'avait enlevé, en se fermant sur moi, toute la présence d'esprit que j'avais conservée jusqu'alors..... Mon courage m'abandonna tout à coup..... je ne sentais plus rien qu'un indéfinissable besoin de revoir la lumière du jour, qu'une horrible tentation de me briser le crâne contre les murs de mon cachot.

Je ne saurais dire combien de temps dura cette douloureuse stupeur ; seulement, je me souviens que j'avançai les mains vers les barres de la porte, et qu'en la secouant fortement j'éprouvais un tel accès de désespoir que mes genoux fléchirent et ma tête alla frapper rudement contre les planches épaisses du guichet. Les pas précipités de la sentinelle, qui accourait à ce bruit, son *Was ist das?* (qu'est-ce que c'est?) me rendirent à moi-

même..... Je me relevai, je m'élançai vers la fenêtre, je levai les yeux vers le ciel, qu'on apercevait à peine par l'ouverture étroite où pénétrait une faible lueur du jour ; mais je les abaissai bientôt pour les reporter machinalement sur les murs de ma prison, où je ne distinguais rien encore, où tout était pour moi douleurs et ténèbres... Machinalement aussi je me mis en mouvement ; je marchais, j'allais avec précipitation de la fenêtre à la porte, je revenais pour retourner encore, et toujours et plus vite, pendant une heure entière..... C'était une diversion suggérée par l'instinct.

Peu à peu mes sens se ranimèrent, mes idées revinrent, je vis ma prison telle qu'elle était : sa fenêtre grillée et garnie jusqu'en haut d'un abat-jour qui ne laissait arriver qu'une lumière douteuse, qu'interceptaient encore les branches couvertes de neige d'un arbre voisin ; pour tout meuble un poêle, pour toute étendue trois pas de large sur cinq de long..... Oui, je vis tout, et je pus me dire que c'était là désormais ma demeure, que c'était là que j'avais de longs jours à gémir, de rudes épreuves à supporter!..... Mon isolement, mon abandon, ma position funeste, se manifestèrent alors dans toute leur accablante vérité..... Ce que j'avais quitté, ce que j'avais perdu, ma patrie, ma famille, ma sœur, ma pauvre sœur, ma belle Lucy, mes études, mon avenir s'offrirent seuls à ma pensée ; mon voyage d'Italie, Milan, ce que j'y avais fait, tout était disparu.

Quelquefois, fatigué, étourdi de ce continuel va et vient dans un espace si restreint, je m'arrêtais..... je cherchais une chaise, un lit, une place où m'asseoir, et, n'en n'apercevant pas, je me sentais si accablé que j'étais prêt à m'étendre sur les dalles pour y chercher du repos, y gémir, y pleurer..... L'étroitesse de la prison, son obscurité, sa nudité, m'apparaissaient plus affreuses

encore; et lorsque, effrayé de son lugubre aspect, je cherchais un soulagement en levant de nouveau les yeux vers le ciel, en le voyant si pâle, si obscurci par les flocons de neige qui tombaient pressés et sans bruit, je laissais retomber ma tête sur ma poitrine, frappé de cette idée terrible : que ma prison était une tombe d'où je ne devais plus sortir..... Alors je restais immobile, anéanti, perdu dans cette fatale pensée, jusqu'à ce qu'une voix, un verrou qu'on tirait, des chaînes qu'on secouait, en m'éveillant comme en sursaut, me rendissent le sentiment de moi-même, et avec lui le besoin irrésistible d'un mouvement précipité, d'une agitation violente.....

Ma course recommença si vite, si convulsive que je heurtais à chaque instant les murs de mon cachot... Ce n'était pas assez encore..... je me mis à danser, à sauter, et, pour que le délire fût complet, je poussai à deux ou trois reprises des cris inarticulés, des éclats de rire... qui ramenèrent bientôt au guichet la sentinelle hongroise..... *Still ! still!* ( silence ! silence ! ) s'écria-t-elle, et je me tus. Épuisé, haletant, je cherchai un meuble, une place pour y poser mon corps.... rien !... Circonstance fortuite qui contribua peut-être plus que le reste à me plonger momentanément dans un tel état de prostration physique et d'abattement intellectuel que j'aurais succombé, je le sens, si le juge inquisiteur me fût apparu en ce moment, s'il m'avait offert la liberté au prix de quelque faiblesse, de quelque révélation..... Dieu heureusement ne m'avait pas condamné à mourir sous le poids d'une telle infamie.

Au lieu du juge inquisiteur, ce fut le geôlier et ses seconds qui vinrent enfin me visiter, apportant un lit, une chaise, une commode, une table même, que je regardai avec le doux espoir que sur cette table je poserais des livres et que je pourrais écrire..... A mesure que ce

modeste mobilier se rangeait autour de moi, mes idées redevenaient plus calmes, plus suivies.....: Mes traits décomposés s'étaient tranquillisés, j'avais repris insensiblement un maintien plus résigné, plus convenable, plus digne ; je pouvais sans effort parler à mes gardiens. Je leur adressai quelques demandes indifférentes dans le seul espoir d'interrompre leur ouvrage et de les garder plus longtemps près de moi, tant la solitude m'effrayait!

— Du courage, du courage, me dit Riboni, le geôlier en chef ; gardez-vous bien, parbleu! de vous laisser abattre..... Que voulez-vous manger pour votre dîner? — Ce que vous voudrez, un potage. — Quelle plaisanterie! repartit le gros homme, qu'une telle sobriété n'arrangeait pas, vous avez de l'argent, mon cuisinier est le meilleur de tout Milan ; faites donc bonne chère ; voyez-vous, quand vous vous laisserez mourir de faim, il n'en sera ni plus ni moins : en prison il faut manger, c'est toujours quelque chose..... et puis ça soutient, ça fait passer le temps, ça fait dormir ; je dirai à Cisalpino de vous soigner, soyez tranquille, vous verrez ça! — Faites comme il vous plaira, lui dis-je. — Allons, dehors! cria-t-il à ses porte-clefs, et pour la seconde fois je me retrouvai seul avec mes pensées et ma douleur.

Mais déjà cette douleur avait moins de prise sur moi ; ce peu de meubles, en faisant disparaître la nudité de la prison, en me donnant la preuve que j'allais être traité comme un homme et non comme une bête fauve, avait relevé mes esprits abattus..... Il faut, hélas! si peu de chose pour ranimer un pauvre prisonnier qui se croit abandonné de tous et destiné à tout souffrir !

Je fis encore quelques pas... mais bientôt je me jetai sur mon lit, enveloppé dans mon manteau..... Là j'éprouvais un sorte de bien-être, un délassement momentané !

L'accès de mon agitation se calma, je repris haleine, et si je n'étais pas encore au-dessus de la souffrance, du moins je n'étais plus entièrement dominé par elle ! Le lit est un refuge si salutaire pour le captif !.... Mes pensées, il est vrai, étaient sans suite, ou plutôt je n'en avais qu'une seule qui absorbait toutes les autres et revenait toujours peser comme un cauchemar horrible sur mon cœur et sur mon esprit, la perte de ma liberté..... A peine fermais-je les yeux, vaincu par la fatigue, que je les rouvrais tout à coup comme pour m'assurer si ce qui oppressait mon âme était bien vrai, bien réel... les grilles de la prison ne le disaient que trop !... Alors je les refermais de nouveau, et je pensais à tout ce qui aurait pu me faire éviter cette funeste arrestation, aux moyens que j'aurais pu employer pour m'y soustraire. Comme j'aurais reçu ces agens de police, me disais-je, si les papiers n'eussent plus été chez moi... et à quoi cela a-t-il tenu ?... A dix minutes peut-être !... Ce portefeuille qui les contenait, si j'avais pu le brûler ? Si j'eusse pu m'enfermer dans ma chambre au moment où ils étaient sur le palier de mon escalier et livrer aux flammes ces misérables pièces pendant qu'ils auraient cherché à enfoncer ma porte ! quelle joie ! quel triomphe !... Le tableau était sous mes yeux, devant moi... je voyais leurs figures étonnées, leur désappointement, leur dépit ; je m'entendais dire avec ironie, en leur montrant la cheminée et les restes brûlés du fatal portefeuille : « Une minute plus tôt, messieurs, que de choses vous auriez trouvées... visitez cependant.... »

Dans un autre moment je m'étais échappé par le toit d'une maison voisine où j'avais trouvé asile.... et mon imagination me reportait au Saint-Gothard, où j'étais enfin arrivé malgré les poursuites des sbires..... Dernières illusions d'un malheureux qui, n'osant encore con-

templer de face la calamité qui vient de fondre sur sa tête, cherche instinctivement quelque adoucissement au coup qui l'a frappé, en rêvant aux chances qui auraient pu l'y soustraire.

Je m'étais assoupi : le son d'une horloge me réveilla.... elle sonna trois heures ; trois heures !.... c'était le moment de la journée où mon maître de chant entrait régulièrement chez moi. Encore sous l'influence de cette somnolence, je saute à bas du lit.... « Maître, je vous salue! » dis-je à haute voix.... *povero me !*.... Quel serrement de cœur quand mes yeux plus ouverts, ma pensée plus présente, m'eurent fait voir qu'il n'était plus pour moi ni musique, ni chant, ni liberté !.... Mes larmes coulèrent alors pour la première fois. La tête appuyée contre le mur de la prison, en proie aux plus douloureux regrets, je pleurais ma jeunesse, mes projets... je pleurais aussi sur l'horrible chagrin qu'allait éprouver ma famille..... L'idée de mon isolement revint avec plus d'amertume..... Qui s'intéressera ici à mon sort ? Personne, mon Dieu! personne !.... Qui me soutiendra, qui m'aidera à être plus fort que la souffrance ?... Seul, abandonné, je subirai la prison, seul je marcherai peut-être à l'échafaud.... Ah ! c'est une décourageante pensée que celle qui brise le cœur d'un pauvre étranger captif, dont nul ne prendra la défense et qui se dit : Désormais je n'aurai plus avec les hommes d'autre contact, d'autres rapports que ceux d'un accusé avec ses juges, d'un condamné avec ses bourreaux !....

Dans cette tristesse amère, mon âme s'éleva vers Dieu ! ce ne fut qu'un premier élan, qu'un premier cri de l'infortune vers celui dont tout procède.... les blessures et la guérison !.... Mais il suffit alors pour m'empêcher de tomber dans un second accès d'abattement et de désespoir !.... Quelques momens après, lorsque le com-

missaire de police Bolza se fit ouvrir ma prison pour venir s'enquérir de ce dont j'avais besoin, il me trouva aussi libre, aussi calme dans mes réponses que le matin même ; mes larmes étaient séchées, et j'offrais l'aspect d'un homme qui connaît la gravité de sa position sans être dominé par elle. Charmé de son expédition, Bolza me traitait à peu près comme un adroit chasseur qui, tout fier de sa capture, la soigne et la caresse en s'en promettant honneur et profit. Lui ayant demandé s'il pouvait me faire avoir des livres, il me dit que cela dépendait du directeur général, et qu'il allait lui en parler sur-le-champ ; puis il ajouta : — J'ai pris soin de vos bagages ; ils sont en lieu de sûreté. — Pas autant que moi, sans doute... repris-je en souriant... — Tranquillisez-vous! qui sait si dans quelques jours vous ne serez pas libre... Il suffit que vous soyez docile..... que vous vous conduisiez comme un brave jeune homme..... Je m'en vais de ce pas chez le directeur.

Déjà il était nuit close, tout bruit avait cessé... La crainte d'être obligé de passer ainsi la plus grande partie de mes journées dans les ténèbres vint s'emparer de moi. Que faire, mon Dieu ! pour résister aux sombres pensées qu'une telle obscurité vous inspire ?..... Je m'étais recouché ; je pensais que la veille, à pareille heure, je partais de chez moi pour aller au théâtre, que j'étais libre, que je pouvais encore partir, m'échapper, et que maintenant... Je pris, à cette idée, ma tête entre mes mains ; je la serrai avec force, comme pour en arracher cette fatale conviction ou pour empêcher qu'elle n'y revînt. C'est dans cette position que me surprirent les porte-clefs qui m'apportaient à dîner. — Il dort, dit l'un d'eux... Signor... eh !... réveillez-vous ; voilà votre dîner, voilà de bonnes choses. — Me laisserez-vous de la lumière ? dis-je aussitôt. — Cela va sans dire. — Vraiment ?

— Mais naturellement, pour manger il faut bien y voir.

Ils s'en furent, mais la lumière me restait, et avec elle moins de solitude et de délaissement. Depuis lors, la journée s'est toujours divisée pour moi en deux parties bien distinctes pour la durée et la douleur : pendant le jour je n'étais jamais un instant sans éprouver le mal de la prison ; le soir je l'oubliais souvent, parce qu'avec des livres et une lampe il me semblait rentrer dans la position ordinaire de la vie.

Le geôlier avait dit vrai : le cuisinier méritait sa réputation, et, quoique je ne fisse pas honneur aux mets qu'il m'avait servis, je pus cependant me convaincre, à leur apparence, que les consolations de la bonne chère n'étaient pas refusées à ceux qui voulaient en profiter. — Quoi ! vous n'avez mangé que la soupe, me dit le geôlier en revenant chercher les plats ; cela n'est pas sage ; gardez quelque chose pour la nuit. Est-ce que vous n'êtes pas content de la cuisine de Cisalpino ? — Merci, mon cher. — Vous n'avez plus besoin de rien ? *Buona sera*. — *Buona sera*, répétais-je pendant que le ravissant final du *Barbier* me revenait à la mémoire et que toutes ses délicieuses mélodies se présentaient tour à tour à mon souvenir.... Alors je me rappelai que j'avais, pour ce jour même, donné rendez-vous à Lablache, et qu'il avait dû venir dans la matinée. Qu'aura-t-il pensé ? Heureusement qu'il ne pouvait être compromis ; mais celui qui devait venir prendre cet infernal portefeuille... grand Dieu ! s'il était arrêté ! Mais non, Bolza me l'aurait dit.

Cette idée si cruelle fut bientôt chassée par une autre plus cruelle encore, par celle de la douleur que mon arrestation allait causer à mon vieux père, à ma famille, à ma sœur, qu'un pressentiment funeste n'avait cessé de tourmenter au sujet de ce voyage, dont elle voulait me détourner. La pensée de Lucy vint ajouter à tant

de maux !... Lucy, que j'avais fuie pour ne pas compromettre sa destinée et la mienne !...Un regret du sacrifice fait à l'honneur et à la vertu s'empara de mon cœur..... mais je le repoussai..... « Dieu m'en récompensera !... dis-je en soupirant..... » Des heures se passèrent ainsi à revenir par la pensée à des temps qui ne pouvaient plus renaître... Allant des lieux où s'était écoulée mon enfance à ceux où j'avais mené, il y avait peu de mois, une vie si remplie et si studieuse... tout à coup je m'arrêtais dans mes douloureuses rêveries, dominé par la crainte de ne pouvoir plus ni lire ni étudier... Une captivité perpétuelle se présentait à moi, sans ressources, sans livres... Ah ! mieux valait mourir ! mon sort alors m'apparaissait horrible, insupportable. — Être enseveli si jeune, si plein d'espérances et de bonnes résolutions, tu ne le permettras pas, ô mon Dieu ! dis-je en me mettant à genoux !... Puis l'idée que ce Dieu, que j'avais oublié depuis si longtemps, ne pouvait écouter ma prière venant à poindre dans mon âme, je me relevais en m'écriant : « Je ne me plains pas, je ne me plains pas, Dieu puissant, je l'ai mérité ! »

Je cherchai dans mon lit quelque répit à tant d'agitations, mais je ne pus trouver le sommeil ; et si mes yeux se fermaient un instant, le sentiment confus de mes maux me forçait bientôt à les ouvrir ; pendant quelques secondes je me demandais où j'étais, ce qui avait eu lieu; douloureuse investigation qui se terminait toujours par une oppression accablante que peuvent seuls connaître ceux qu'une grande calamité a tout à coup frappés et qui, comme moi, se sont débattus des heures et des nuits contre l'idée fixe, le cauchemar fatal qui sans cesse vous poursuit, sans cesse reparaît et vous crie, quand la lassitude et le sommeil commencent à vous délivrer de la conscience de votre adversité : « C'est vrai, c'en est fait,

tout est fini pour toi ! » J'étais sans doute dans un de ces légers assoupissemens où les sens semblent enchaînés par le sommeil, mais où l'âme est encore en proie à d'effrayantes images qui flottent confusément devant elle et lui causent à la fois le mal de la réalité et l'oppressante douleur des mauvais songes, quand le bruit des verrous vint interrompre ce fébrile sommeil ; j'ouvre les yeux à demi, je vois deux hommes entrer avec mystère, s'avancer vers la fenêtre, en tâter les barreaux..... puis revenir en tournant vers moi la lumière de leur lanterne sourde. Cette étrange visite, ces gens enveloppés de manteaux, cette demi-obscurité me frappèrent tellement l'imagination que je me dressai sur mon séant, les yeux fixes, les cheveux en désordre, l'air effaré, en m'écriant : — Que me voulez-vous ? j'y vais, me voilà..... — Calmez-vous, restez au lit, me dit l'un d'eux... c'est la visite de nuit. En disant ces mots, il s'éloigna en ajoutant à voix basse à son compagnon : — Voilà un coq qui amènera plus d'une poule au poulailler.

Le sens de ces paroles, qui n'avaient frappé d'abord que mon oreille, se révéla bientôt à mon esprit dans toute son expressive vérité ; je me levai..... et pieds nuds, en chemise, dans une agitation, dans un délire plus violent que tout ce que j'avais déjà éprouvé, je recommençai à marcher à grands pas ; la responsabilité qui pesait sur ma tête se montra dans toute son étendue... Je vis quels devoirs il me restait à remplir !.... devoirs que je n'avais pas encore envisagés, tant avaient été grands, dans cette première journée, mon étonnement et ma stupeur.... Me croyant perdu, sacrifié, j'avais oublié et les papiers, et les personnes compromises, et le procès qui devait s'ensuivre. En ce moment, je fus frappé des conséquences fatales qui pouvaient résulter de mon arrestation, les craintes des personnes avec lesquelles j'avais eu des rap-

ports, les embûches, les piéges qu'on allait me tendre, les tourmens qu'on allait me faire éprouver... Tout ce que l'on m'avait dit de la procédure autrichienne, des actes arbitraires de la police, de sa persévérance à découvrir les complots, me revint à la mémoire; je frémis en songeant que le sort de mes amis allait peut-être dépendre de ma présence d'esprit, de mon maintien, de la moindre de mes paroles..... L'idée qu'un seul d'entre eux pouvait être arrêté m'accablait; mes dangers, ma perte, disparurent; je ne vis plus que les périls des autres, que leur sûreté, que leur salut !... Dans mon émotion, dans mon anxiété, je m'agenouillai sur la pierre... J'élevai mon âme vers Dieu, je lui offris ma liberté, ma vie, pour qu'il me donnât la force d'écarter tout soupçon de ceux qui pouvaient être indirectement compromis à cause de moi... Je lui demandai, je lui promis d'être fidèle à ma parole, à l'honneur... je mis en lui mon espérance... et je me relevai plus résigné, plus fort, parce que j'avais désormais un devoir à remplir, un but, une ligne d'action. J'étais plus agité, plus inquiet peut-être qu'auparavant; mais cette inquiétude ne comprimait plus mes facultés; la souffrance était aussi poignante, mais ce n'était plus une souffrance passive, et mon esprit en travail se ranimait. L'adversité était là, terrible et certaine, mais j'avais pour lutter contre elle l'abnégation et le dévouement.... Dès ce moment mon âme se retrempa, je me sentis à la hauteur de l'épreuve... j'étais prêt !....

## VII.

Toute la nuit et le lendemain matin je cherchai à me rappeler les moindres circonstances, les moindres détails de ce que j'avais fait et dit depuis mon arrivée en Italie; je fis aussi des efforts de mémoire pour me rappeler le contenu des papiers saisis; mais j'y échouai, le nombre en était trop grand. Parti précipitamment de Suisse et deux mois plus tôt que je ne l'avais résolu, j'avais emporté ces dangereuses pièces sans avoir eu le loisir de les examiner. Dieu l'avait voulu!..... sa main puissante était marquée dans toute la fatalité qui s'attacha à cette mission.

A neuf heures Bolza vint me visiter et m'annonça qu'il allait me conduire devant les autorités supérieures de la police; je le suivis..... C'était un premier interrogatoire que je devais subir. Trois personnages m'attendaient, assis devant une table sur laquelle était posé le portefeuille..... Je les saluai avec cette politesse dont jamais depuis je ne me suis départi en aucune occasion. Nier tout ce qui pouvait être nié, refuser toute explication, tout aveu, faire durer ces examens préparatoires aussi longtemps que possible, afin de me mettre en garde sur l'usage qu'on pourrait faire contre moi, et surtout contre d'autres, des pièces contenues dans le portefeuille, fut le plan que j'adoptai et que je suivis strictement dans cet examen. Il me fut facile de voir, par la manière de procéder des interrogateurs, que Bolza m'avait dit la

vérité en m'annonçant qu'on attachait une extrême importance à mon arrestation.

Dans cette première séance on me remit d'abord deux lettres de ma sœur qu'on avait retenues à la poste; ma main trembla en les ouvrant et mes yeux se remplirent de larmes; dès les premières lignes je fus saisi d'une émotion si vive que je ne pus en continuer la lecture. Je portai à mes lèvres ces chères lettres, témoignages si vrais de l'amitié dévouée de celle qui ne pensait pas en me les écrivant qu'à l'heure où elles me parviendraient je serais prisonnier, répondant aux interrogations des chefs de la police de Milan! A peine eus-je terminé cette lecture, tant de fois interrompue par l'excès de mon attendrissement, qu'on recommença les questions, en m'exhortant à être plus docile, à mériter qu'on me traitât avec douceur..... Mes réponses furent les mêmes; l'émotion produite par les lettres, sur laquelle on avait compté sans doute pour jeter dans mon cœur le trouble et l'hésitation, ne servit au contraire qu'à me rendre plus fort, qu'à me faire dire intérieurement : « Que dirait-elle de moi, cette sœur que je révère, si je faiblissais un instant?»

— Vous courez à votre perte, me dit alors un des assistans; votre affaire est grave, très-grave..... et, au lieu de la rendre meilleure, vous l'empirez par votre obstination. Connaissez-vous cette écriture? ajouta-t-il en me mettant entre les mains deux lettres timbrées de Bellinzona dans lesquelles Malinverni m'annonçait en termes de commerce que les marchandises allaient arriver, et signait *Mithridate*. — Quel est ce Mithridate?..... — Je ne le connais pas. — Et bien! moi, je vais vous le dire, s'écria Bolza : ce Mithridate n'est autre que Malinverni le Piémontais, que vous avez vu en passant à Bellinzona, et qui était chargé de vous expédier ces pa-

piers. — Je ne sais pas un mot de tout cela, répondis-je sans la moindre hésitation. — C'est à merveille. Dans quelques jours vous pourrez bien avoir l'honneur de le voir ici, *questo signor* Malinverni, et gare à lui si on lui met la main dessus..... Vous aviez là un fameux correspondant, par ma foi!... Mithridate... Imbécile! comme si nous en étions à savoir que c'est là un nom de guerre, un nom de secte..... Je vous conseille de le ménager... c'est à lui que vous devez d'être arrêté. Quant au porteur des papiers, nous sommes sur ses traces...

Un léger frisson me parcourut tout le corps... — Le porteur, dites-vous, mais vous l'avez déjà..... Il est devant vous, ajoutai-je avec bonhomie. — Allez conter à d'autres que l'on passe pour la première fois la frontière avec semblable marchandise : quelqu'un est venu vous les apporter. — Eh bien! il faut le prouver. — Nous y viendrons, soyez tranquille.

L'examen dura plusieurs heures; quand on me ramena dans ma prison, Bolza me reconduisit jusqu'à la porte et me dit : — Vous prenez là un mauvais chemin; si vous persistez à nier ainsi, vous serez remis à la commission, vous tomberez dans les mains de Salvotti : au lieu qu'en disant les choses de suite et franchement, vous en seriez quitte, j'en répondrais, pour être renvoyé à la frontière; on ne verrait en vous qu'un jeune homme exalté, que des intrigans ont séduit et poussé..... — Je vous suis infiniment obligé de vos conseils, monsieur, mais il ne dépend pas de moi de les suivre; veuillez me rendre le service de demander de ma part un moment d'entretien au directeur de la police. Bolza me le promit, espérant sans doute que je serais plus docile à la voix de son chef que je ne l'étais à la sienne.

Satisfait du résultat de mon premier interrogatoire, je me préparai au second, et cela m'occupa toute la soirée.

Au moment du repos, je remerciai Dieu de m'avoir accordé le sang-froid que je lui avais demandé; je le suppliai avec plus de ferveur encore de me faire la grâce de ne compromettre personne..... Mon sommeil fut moins agité, et s'il fut souvent interrompu, du moins le réveil n'était plus accompagné de cet abattement, de ces désespoirs de la nuit précédente..... pourtant mon sort était le même, peut-être pire encore à mes yeux! Lorsque le souvenir des miens, plus vif, plus douloureux depuis les lettres de ma sœur, m'attendrissait trop, je l'éloignais..... me réfugiant dans cette pensée, qu'il fallait tout souffrir, tout affronter plutôt que de souiller mon nom de la moindre tache de faiblesse.

Le lendemain Bolza vint me chercher de nouveau pour me conduire à l'interrogatoire. — J'ai communiqué votre demande à M. le directeur de la police, me dit-il; il m'a promis de se rendre à votre prière. Eh bien! avez-vous réfléchi depuis hier? — Certainement, lui répondis-je; imbécile ou fou, on réfléchirait à moins.— Et qu'avez-vous résolu? — Mais vous l'entendrez bientôt.

Arrivé dans la salle des examens, j'y trouvai le comte Torresani, directeur de la police; c'était un homme encore jeune, dont la physionomie n'avait rien de cette fausseté qui se remarque ordinairement sur la figure des employés de sa classe. — Vous m'avez fait demander? me dit-il. — Oui, monsieur, je sollicite de votre bienveillance la permission d'écrire à ma famille pour adoucir le funeste coup que la nouvelle de mon arrestation doit lui porter..... Je demanderais aussi qu'on voulût bien m'accorder des livres. Le directeur leva les yeux sur moi et me dit: — Mais ce sont des faveurs que vous sollicitez là..... les avez-vous méritées? — C'est à l'humanité de monsieur le comte que je m'adresse, et je ne pense pas que rien dans ma conduite ait pu motiver une

rigueur..... — Votre conduite, interrompit-il, est celle d'un jeune homme bien élevé, poli, plein de douceur et d'aimables manières, je le sais ; mais ce n'est pas tout encore : quand on a manqué, il faut réparer ses fautes et se tirer du danger en montrant au gouvernement qu'on se repent de son erreur..... Votre obstination vous perdra..... Votre sort m'intéresse, parce que je vois en vous un pauvre jeune homme dont le cœur généreux et l'imagination ardente ont été exploités par les fauteurs des sociétés secrètes et par nos émigrés..... On vous a sacrifié ! voudriez-vous maintenant vous suicider vous-même pour rester fidèle à des hommes qui ont agi avec vous comme avec un enfant perdu ?..... Pensez-y quand il est temps encore, rachetez par votre soumission le coup de tête dont vous vous êtes rendu coupable..... Sa majesté l'empereur attachera la plus grande importance à tout ce que vous nous confierez sous le sceau du secret..... il vous pardonnera. Songez à votre vieux père, à votre famille, que vous pourriez revoir bientôt..... et que vous ne reverrez de longtemps si..... — Monsieur le comte, lui dis-je d'une voix émue, je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien prendre à mon sort, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'améliorer..... Je n'ai rien fait dans les États de l'empereur qui puisse me faire encourir les peines prononcées par les lois..... J'ai commis une grande imprudence, je l'avoue, mais une imprudence n'est pas un crime. — Vous le dites ainsi, mais nous savons le contraire ; nous sommes instruits de ce que vous avez fait à Milan..... — Et que voulez-vous, grand Dieu ! que l'on y fasse ?..... lui répondis-je ; monsieur le directeur sait mieux que moi qu'à Milan on boit, on mange et on ne conspire pas..... — Je le sais, je le sais, dit-il en souriant, je connais mes Milanais !.....

— Du moins, ajouta-t-il, vous ne pourrez pas nier que

vous avez connu en Suisse des émigrés italiens et qu'il ne tiendrait qu'à vous d'éclairer le gouvernement de sa majesté..... — Je suis désespéré, monsieur, de ne pouvoir répondre à ce que vous semblez attendre de moi; les apparences me sont défavorables, les charges accablantes si l'on ne s'en tient qu'aux suppositions, et je ne puis malheureusement les détruire par l'exposé de la vérité..... je préfère donc garder le silence, pour ne pas m'exposer à une peine de plus..... celle de passer pour menteur en disant vrai. — Vous vous perdez, vous vous perdez, jeune homme!..... une fois sorti de mes mains, vous passerez sous la juridiction de la commission, et alors..... — Alors, monsieur le comte, je gémirai comme à présent d'avoir été placé par le sort dans la triste position de ne pouvoir me sauver en donnant au langage de la vérité la couleur de la vraisemblance. — C'est votre dernier mot? — Je m'inclinai..... Mon dernier mot sur ce point, mais non sur la reconnaissance que me font éprouver les procédés de monsieur le comte à mon égard..... Il me salua avec politesse et ordonna en s'éloignant qu'on me donnât tout ce qu'il fallait pour écrire. — Quant aux livres, vous attendrez encore, ajouta-t-il.

Après que le directeur fut sorti, on procéda à l'interrogatoire, dont Bolza avait été spécialement chargé.

Longtemps je dus subir des demandes sur les nombreux documens que contenait le portefeuille; et comme il m'importait de les connaître pour ma défense ultérieure, je répondais moins brièvement que je ne l'eusse fait sans cette considération; cependant, comme le résultat définitif était,.... *je ne sais rien* ou *je ne puis m'expliquer sur ce que vous me demandez*, nous arrivâmes à la fin de l'examen au bout de quelques heures. Lorsque nous eûmes terminé, Bolza me dit: — Si vous voulez écrire, voilà tout ce qu'il faut.

Je pris la plume et traçai quelques mots à mon père pour le rassurer sur la catastrophe qui m'avait frappé, le suppliant de modérer son affliction et de me pardonner le chagrin que je lui causais par mon imprudence!..... imprudence qui, je l'espérais, n'aurait d'autre suite que de me priver de voyager en Italie. — Mon père est fort âgé, dis-je en remettant la lettre à Bolza; puis-je espérer que ces lignes lui parviendront à temps pour le calmer?..... Je sais quel sort je dois attendre, je ne m'abuse pas, croyez-le bien..... mais ce digne vieillard serait frappé au cœur s'il pouvait se douter de ce qui me menace.

Bolza me fit espérer que ma lettre partirait.— Voulez-vous, me dit-il, lire une fois encore les lettres de madame votre sœur, avant de retourner en prison? Je le remerciai cordialement de cette attention, et je relus ces pages si pleines d'inquiétude sur mon voyage et de regrets de me savoir pour si longtemps loin de la France et des miens..... Mes larmes coulèrent de nouveau! mon pauvre père, ma pauvre sœur revenaient à chaque instant sur mes lèvres..... — Quel mal je vais leur faire! m'écriai-je..... — Surtout quand il ne tiendrait qu'à vous de le leur épargner, dit Bolza..... Là! je vous le demande, à quoi sert-il de vous sacrifier ainsi..... et pour qui? vous si jeune, si bien fait pour jouir des plaisirs de la vie..... Voulez-vous avoir la bonté de signer les feuilles de l'interrogatoire? ajouta-t-il en voyant que je gardais le silence. Je les signai en effet; arrivé à la dernière, Bolza me dit: — Ah! si vous le vouliez, quel parti vous pourriez tirer de votre position! Je le regardai sans lui répondre. — Allons, c'est fini, retournons à votre prison..... Chemin faisant il ajouta : — Je n'aurai probablement plus rien à faire avec vous..... J'en suis fâché, car il est impossible de vous connaître sans s'intéresser

à votre sort; en remplissant mon devoir, j'aurais voulu qu'il ne tombât pas sur vous..... Pensez donc que vous n'avez que vingt-quatre ans! et que la vie est belle à cet âge!..... — Je vous sais gré de votre bon vouloir, lui dis-je au moment de rentrer dans ma cellule; je n'ai qu'à me louer de vos procédés, je vous en remercie..... Adieu, recommandez-moi au directeur pour ma lettre et des livres.

Il était tard; fatigué de l'interrogatoire, ébranlé par les émotions diverses que la seconde lecture des lettres de ma famille m'avait causées, je m'assis sur mon lit pour me remettre un peu d'une si longue tension d'esprit..... Devant un tribunal ordinaire et dans un pays où la sûreté des citoyens est sous la sauvegarde des lois, ma position, il me semblait du moins, n'aurait rien eu de bien alarmant; mais j'étais en Italie, sous le régime autrichien, peu favorable, je le savais, à la défense des prévenus politiques. Je devais donc être, pour ce qui m'était personnel, dans une incertitude ou plutôt dans l'attente de la plus funeste destinée; l'importance que l'on me donnait en raison du contenu des papiers saisis me faisait craindre qu'on n'usât à mon égard de quelque mesure politique, après qu'il aurait été bien constaté que, ne voulant rien avouer, tout s'arrêtait à moi.....Ce qu'il m'adviendrait alors je l'ignorais..... et je m'en remettais à Dieu !..... Ce qu'il adviendrait aux autres, c'est là ce qui m'importait, c'est là où se tournaient toutes mes réflexions; éloigner tout soupçon de ceux avec qui j'avais conféré sur les affaires de l'Italie était le but vers lequel tendaient toutes mes facultés, toutes mes espérances..... Y parvenir d'après les interrogatoires que j'avais soutenus me paraissait une entreprise facile. Je ne savais pas malheureusement contre quelle espèce d'inquisition j'allais avoir bientôt à me débattre. Lorsque

j'avais trouvé quelque bonne réponse, quelque explication satisfaisante, j'élevais ma pensée vers Dieu, et mon âme éprouvait un soulagement indicible!..... Entraîner dans ma chute et par ma faute de nouvelles victimes était pour moi une idée si affreuse que j'aurais préféré vingt fois la mort à cette torturante anxiété.

## VIII.

Le détenu politique qui n'a que sa personne et sa vie à défendre est sans doute dans une situation bien pénible ; mais quelle différence, mon Dieu ! avec celle du prévenu dont la sûreté personnelle disparaît devant la responsabilité qui pèse sur lui pour le destin des autres..... Ah ! c'est une cruelle épreuve que cette incertitude sur le sort de ceux dont l'existence est accidentellement unie à la vôtre, et quand cette épreuve dure des mois et des années et qu'on n'y succombe pas, on doit, quoi qu'il arrive ensuite, rendre grâce à la Providence d'un tel bienfait !

Je n'en étais pas encore là malheureusement..... Sans livres, sans la moindre distraction à mes tristes pensées, il me fallut pendant de longs jours tourner dans le même cercle d'idées, d'hypothèses et de craintes. Pour échapper à cette agitation d'esprit que rien ne calmait, j'eus recours à ma mémoire, je repassai ma vie..... Mais hélas ! je la trouvai si vide, si dénuée de bonnes œuvres, que je reculai devant cette sincère et triste revue de mes jours passés !..... Des regrets amers s'emparèrent de mon âme..... et lorsque je songeais qu'il fallait renoncer peut-être à réparer un temps si tristement perdu, que ma carrière était finie..... ah ! je me sentais alors si à plaindre que je n'osais même prier le Dieu dont je n'avais pas nié l'existence, il est vrai, mais auquel je n'avais jamais eu recours avant les jours de l'affliction !..... C'était la première halte que je faisais dans la vie, le premier

moment où je regardais le chemin parcouru avec volonté de tout apercevoir ; faut-il s'étonner si j'en détournai d'abord les yeux ?..... Mais j'y revins ensuite..... et souvent !..... pour pleurer mes fautes, pour demander à Dieu de ne pas me les imputer dans ce moment d'épreuve, où la seule grâce que j'invoquais de sa miséricorde était le salut de mes amis et la paix de ma famille.

Ces accès de pieuse exaltation ranimaient mon courage, me faisaient prendre foi en l'avenir..... j'en sortais plus sûr de moi, mieux préparé à faire abnégation entière de tout mon être, pour ne songer qu'au salut de ceux qui chaque matin sans doute devaient s'éveiller en tremblant que le soir n'arrivât pas sans que leur liberté fût compromise. C'était la religion d'un premier malheur, le retour d'un cœur déchiré, dont le monde et ses erreurs n'avaient pas ébranlé la croyance en un Être suprême, souverainement bon et juste ; déisme poétique qui, bien loin de faiblir, ne devint que plus exalté à la vue de l'échafaud, mais qui ne put résister dans mes longues années de captivité à des épreuves plus difficiles que celles du sacrifice de la vie !

Pour sortir de l'incertitude où je me trouvais, je cherchais à faire parler le geôlier et ses aides quand ils venaient m'apporter ma nourriture ou balayer ma prison ; je les interrogeais sur la commission, sur les détenus ; mais la seule réponse que j'en pouvais obtenir était : « Je ne sais pas. » Une fois seulement le geôlier, à qui ma qualité de Français inspirait sans doute intérêt et confiance, me dit : — On parle bien de vous à la commission ; avant peu vous serez conduit devant elle, préparez-vous..... — Est-ce par-devant Salvotti que je serai obligé de paraître ?..... Un des gendarmes assistans s'approcha, Riboni se tut.....

Quelques momens après, un porte-clefs à qui j'avais

demandé quelles étaient les fenêtres grillées que j'apercevais en face de ma prison me répondit avec satisfaction et importance, en me montrant de la main le bâtiment élevé dont je ne voyais que le troisième étage : — Toutes ces chambres que vous voyez dépendent de la commission..... — Alors vous ne devez pas manquer de besogne ? — Ah ! cela ira mieux encore, s'empressa-t-il de dire en me regardant, on fait de nouvelles prisons..... qui grâce à vous seront bientôt remplies, aurait-il pu ajouter s'il eût complété sa pensée. — Vous devez demander alors à Dieu que cela dure ? — Ça durera, ça durera, répondit le drôle en secouant ses clefs..... Belle vie pour tous ! l'empereur le veut, il faut que tout le monde en profite ; si vous vous voyiez les autres, ah bath ! ils ne sont pas tristes, allez !..... ils mangent, boivent et ne pensent pas au lendemain..... Vous avez de l'argent, vous devriez faire comme eux..... à quoi sert de vous chagriner, cela ne change rien à votre affaire..... C'est ce que je disais encore au comte Confalonieri..... — Est-il ici dans cette prison ? est-il malade ?..... Mais le porte-clefs, qui déjà s'était aperçu qu'il en avait trop dit, demeura muet ; sans ajouter un mot de plus, il se hâta de fermer les verrous et me laissa seul avec mes doutes et ma curiosité.

Ce fut une diversion à mes pensées inquiètes..... L'idée que ce Confalonieri, dont j'avais entendu parler par tant de personnes, pouvait être près de moi me donna le désir de savoir quels étaient les malheureux qui se trouvaient dans les prisons voisines de la mienne. A peine le geôlier fut-il parti que j'allai coller mon oreille au guichet, où j'écoutai avec plus d'attention encore que je ne l'avais fait jusque-là !..... Chaque porte qui s'ouvrait, chaque mot qui se prononçait dans le sombre corridor, était un nouveau stimulant à ma curiosité..... Je

ne connaissais pas Confalonieri, mais j'avais si souvent pensé à lui qu'il me semblait que je devais reconnaître sa voix comme celle d'un ami..... De la porte, où je restais des heures entières, je passais à la fenêtre, j'en examinais mieux les barreaux, l'abat-jour..... puis je touchais les murs, sur lesquels on avait appliqué d'épaisses planches de chêne; à deux pieds de moi, à droite et à gauche, je le savais, il y avait deux prisonniers; qui étaient-ils? comment apprendre leur nom?..... c'était une pensée qui ne m'était pas venue pendant les trois premiers jours que j'avais passés dans cette triste demeure..... Le nom de Confalonieri venait de la faire naître, et ce fut à lui que je dus de trouver un soulagement aux tourmens qui m'accablaient dans la recherche des moyens à employer pour me mettre en communication avec mes compagnons d'infortune. Parvenir à connaître ceux qui étaient près de moi, m'entretenir avec eux, devint l'objet de mes investigations, de mes tentatives. Parler d'une porte ou d'une fenêtre à l'autre était impossible à cause des sentinelles qui nous surveillaient... corrompre mes geôliers?..... il ne fallait pas y songer; ils n'entraient jamais que trois ensemble, y compris un gendarme, et pour les gagner il fallait avoir à sa disposition de l'argent ou des bijoux, moyen de séduction qu'on avait eu grand soin de m'ôter. Chanter n'était pas permis; frapper au mur n'aboutissait à rien qu'à faire comprendre vaguement au voisin qu'on voulait lui donner signe de vie.... Comment donc arriver à s'entendre, à causer?..... C'était un problème à résoudre qui m'occupa vainement dans ces premiers jours, où les heures sont si longues, où la moindre distraction est une conquête sur l'agitation et la douleur.

Chaque fois que la porte de la prison s'ouvrait, je croyais qu'on venait me prendre pour me conduire à la

commission inquisitoriale. Les livres que j'avais prié le directeur de m'accorder ne venaient pas ; je fis demander Bolza, mais il ne parut plus..... L'isolement, le secret profond dans lesquels on me laissait, augmentaient encore mon incertitude, mon impatience de connaître enfin ceux qui seraient chargés de prononcer sur mon sort : tantôt je m'imaginais qu'on viendrait tout à coup me prendre pour me conduire dans quelque forteresse, comme Ypsylanti, et qu'on m'y laisserait languir à jamais ; tantôt je me croyais transporté à Vienne, en présence de l'empereur et du prince Metternich, qui m'interrogeait, m'excitait à parler sous peine de mort..... Dans un autre moment je combinais un projet de fuite, je sortais de ma prison, j'arrivais en France, chez mon père, au milieu des miens..... je jouissais de leur étonnement, de leur joie..... Parfois aussi je me figurais être enfermé seul pour des années, avec des livres et les moyens d'écrire ; je me voyais travaillant, acquérant des connaissances profondes, composant des ouvrages utiles aux hommes et dignes de tirer mon nom de son obscurité ; je me voyais sortir de cette prison vieux d'années, mais grand de science et de gloire, et je sentais que c'était là une destinée qui, loin de m'effrayer, aurait pour moi des attraits et des charmes. Plus souvent encore l'échafaud se dressait à mes yeux, j'y marchais avec résignation, avec courage, portant dans le cœur une consolation, une récompense..... celle de ne pas avoir failli à l'honneur et d'avoir racheté devant Dieu, par une belle et noble fin, les écarts d'une jeunesse que je jugeais alors avec une extrême sévérité. Il faut avoir passé par la cruelle épreuve d'une arrestation en pays étranger, sans autre fin prochaine que la mort, pour savoir à quel point le prisonnier peut poursuivre dans toutes les phases chacune des positions sur lesquelles son imagination s'ar-

rête et travaille tour à tour !..... Il n'y a que l'expérience seule qui puisse donner une idée juste de la puissance de cette faculté créatrice dans une semblable situation ; grâce du ciel, ressource immense pour le malheureux captif, qui succomberait aux tourmens de l'attente s'il devait incessamment contempler sous une même face le sort affreux qui lui est réservé.

## IX.

Au soir du cinquième jour que je passais en prison, j'allais, comme à l'ordinaire, du guichet à ma fenêtre, m'agitant avec rapidité pour me rompre de fatigue et gagner le sommeil, qui fuyait mes yeux, tantôt retenant ma respiration pour écouter le moindre bruit, ou sondant les parois de ma cellule, qui restaient muettes aux coups légers que je frappais de distance en distance..... tantôt encore mettant ma lumière sur les dalles pour guetter, immobile, si quelque araignée, quelque insecte attiré par la lueur ne s'en approcherait pas et ne donnerait pas, comme à Pélisson, un compagnon de captivité..... Cette silencieuse curiosité durait depuis longtemps déjà quand tout à coup des pas précipités se firent entendre au bout de la galerie. Je me relève en sursaut, je saute au guichet; j'écoute..... on approche, des voix entremêlées arrivent à mon oreille..... celle du geôlier, celle de Bolza et d'autres encore, parmi lesquelles une s'éleva en disant : — Où me conduisez-vous, mon Dieu !..... Cette voix, je la connaissais, c'était celle de G..... Un froid glacial m'étreignit au cœur !..... Collé sans mouvement à la porte maudite, n'ayant plus qu'un sens, celui de l'ouïe, qu'une idée, celle de l'arrestation d'un de ceux que j'avais connus..... je restai là, dans la mortelle attente qu'un son, une parole, vinssent de nouveau me confirmer l'horrible réalité !.....

Mais je n'entendis plus rien, ils passèrent en silence

devant mon guichet ; le bruit seul de leurs pas résonnait dans la galerie ; puis ils s'arrêtèrent, ouvrirent une porte, entrèrent, et au moment de ressortir, la voix, la même voix prononça ces tristes paroles : *Per carità, non lasciarmi senza letto* (par pitié, ne me laissez pas sans un lit). — Plus de doute pour moi, c'était l'infortuné G... !

Quoique tout fût rentré dans le silence, je n'en demeurai pas moins fixé au guichet. Plus d'une demi-heure s'était ainsi écoulée quand les porte-clefs revinrent, traînant un lit..... je redoublai de vigilance, comptant leurs pas pour savoir à quelle distance la prison qu'ils allaient ouvrir était de la mienne, attendant avec anxiété que les verrous se tirassent, que la porte s'ouvrît encore pour saisir au passage le moindre accent..... mais mon espoir fut vain !..... Les verrous crièrent, le lit fut introduit..... rien n'arrivait jusqu'à moi que des sanglots !

Les cris de désespoir d'un frère qu'on aurait égorgé sous mes yeux n'auraient pas percé mon cœur d'une blessure plus poignante, plus mortelle ! car j'étais convaincu jusqu'à l'évidence que c'était lui, hélas ! lui, qui ne m'avait écouté parler qu'en tremblant de ce qu'il avait fait pour son pays lors des événemens de 1821..... lui, que j'avais trouvé près de sa jeune femme..... lui, qui devait me maudire de l'avoir compromis..... et qui serait perdu par moi !..... Pensée funeste, auprès de laquelle les tourmens de l'enfer m'eussent semblé doux !

Peu à peu cependant mes esprits se calmèrent ; je pus penser, réfléchir sur ce qu'on pouvait mettre à sa charge ; ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait dit, n'était connu que de lui et de moi, et quand bien même il serait assez faible pour avouer qu'il m'avait vu, qu'il m'avait parlé, il n'y avait rien eu dans nos rapports qui pût en aucun lieu et en aucune façon constituer le crime de haute trahison. Je respirais donc, j'espérais même..... jusqu'à ce

que l'idée fatale que nous étions sous le régime arbitraire de l'Autriche vint de nouveau détruire mes illusions. Alors toute confiance, toute sécurité, disparaissaient, et je ne voyais plus pour lui que malheur et captivité! A quelle torture ne mis-je pas mon imagination pour trouver les moyens de le sauver! et quel soulagement n'éprouvai-je pas en prenant la résolution de tout prendre sur moi, de tout avouer, tout..... pour prix de sa délivrance. C'était une lueur de salut qui brilla dans mon âme comme une lumière soudaine aux yeux du voyageur égaré dans les ténèbres..... Je remerciai Dieu de cette inspiration, qui calma pendant quelques instans les cruelles angoisses de mon cœur.

Une partie de la nuit s'était écoulée dans cette agitation ; ma lumière, près de s'éteindre, éclairait à peine ma prison, minuit sonnait..... Je comptais un à un les coups que le marteau frappait sur la cloche..... Hier, à pareille heure, je n'avais à défendre que ma tête, mais aujourd'hui, mais demain!... Un bruit de clefs et de portes m'annonça la visite de nuit ; je me hâtai de me mettre au lit dans la crainte d'être surpris debout à cette heure, et je feignis de dormir pendant que les geôliers entraient pour s'assurer de ma présence et du bon état des barreaux ; mais à peine furent-ils éloignés que je m'élançai vers la porte pour écouter..... Pauvre infortuné! quelle impression funeste ne vas-tu pas éprouver!... et c'est moi qui te condamne à cette terrible douleur! Aucune voix, aucun bruit, ne se mêlèrent à celui des verrous... s'il pouvait dormir!... « Dieu de bonté! m'écriai-je, donne-lui le repos et accorde-moi la grâce infinie de le rendre à sa famille..... Fais, ô mon Dieu! qu'en mourant je n'aie à rendre compte devant toi que de mes erreurs, et non du mal causé à d'autres..... Jamais, Dieu puissant! jamais, tu le sais, je n'ai volontairement fait

couler les larmes de personne..... Ne me condamne donc pas à cette horrible douleur ; accepte ma vie, mais que je sois la seule victime !

Après cette prière, qui jaillit de mon âme aussi fervente qu'il en sortit jamais des lèvres d'un affligé, je sentis renaître ma confiance, je restai moins troublé, moins effrayé, et je m'endormis enfin avec l'espoir que je parviendrais à rendre à la liberté celui qui, je le croyais, gémissait à vingt pas de moi ; mais mon sommeil ne put résister au trouble de mon esprit... vingt fois avant que le jour parût je m'étais éveillé, et malgré moi, je m'étais dit que mon projet était impraticable, qu'il ne sauverait rien.... Il fallut donc le rejeter..... — S'il parle, je dirai que l'effroi lui tourne la tête, qu'il est fou, que je ne le connais pas !... Et ce fut ainsi que s'acheva la nuit la plus pénible, la plus orageuse que j'aie passée dans la prison.

Aucune observation, aucun indice ne purent le lendemain me donner le moindre éclaircissement ; quoique sans cesse aux aguets à la porte, je n'entendis plus rien ; il me fallut rester sous le poids de cette incertitude terrible, dont j'attendais à chaque instant la fatale confirmation, soit par une confrontation, soit par un nouvel interrogatoire ; mes prévisions ne se réalisèrent pas..... la journée se passa dans l'attente. Des heures entières furent employées à chercher des moyens de communication ; m'adresser aux geôliers, c'eût été tout révéler ; parler haut, pis encore... prononcer son nom, une imprudence..... que faire ? que résoudre ? Assis sur mon lit, à ma place favorite, je pensais, je cherchais, je creusais mon cerveau... Tout à coup un éclair brilla dans ma nuit..... c'était une idée lumineuse, une révélation du ciel..... Je me relève, je ne doute pas du succès..... je vais au mur, je frappe doucement : un, deux,

trois..... du côté où se trouvait la prison du pauvre malheureux..... Pas de réponse : je refrappe encore, persuadé que celui qui était près de moi comprendrait que je voulais lui parler par le moyen *des lettres de l'alphabet*..... Il l'ignorait sans doute, car il ne donna aucun signe de vie ; déçu dans mon attente, je renonçai avec douleur à l'espoir d'établir une correspondance qui m'aurait peut-être arraché de suite à mon anxiété, et je ne cherchai pas à faire une nouvelle expérience.

Harassé d'esprit et de corps, dans l'impossibilité de détourner ma pensée de celui qui me faisait oublier l'horreur de mon propre sort pour ne songer qu'à son malheur, je me traînai d'heure en heure, sous l'influence de cette fatale idée, jusqu'à la fin du jour, jusque bien avant dans la nuit ; mon lit, ce refuge assuré contre les douloureuses agitations du cœur, me reçut enfin ; mais le sommeil, même par intervalles, même pendant des secondes comme les premières nuits, ne vint pas m'y visiter.

Je n'étais pas encore levé le lendemain que les geôliers entrèrent pour la seconde fois dans ma prison pour balayer, nettoyer, mettre tout en ordre ; soins inaccoutumés qui me parurent être l'annonce de quelque visite. Je les questionnai à ce sujet, ils ne répondirent pas. Peu de temps après j'entendis successivement les guichets s'ouvrir à distance, par intervalles de cinq, de dix minutes au plus ; quelqu'un entrait dans les prisons, tandis que d'autres restaient à attendre. Qui pouvait-ce être? Quelque inspecteur, sans doute... Malgré moi le cœur me battait, et la pensée d'obtenir de lui quelques lumières sur l'arrestation de mon malheureux ami me faisait désirer ardemment de le voir bientôt paraître.

Il vint enfin... c'était un homme encore jeune, assez grand de taille, dont les traits, passablement réguliers,

n'offraient rien dans leur insignifiance qui pût donner l'idée de son caractère. Fort embarrassé de sa personne, il était facile de voir au premier abord que les manières de la bonne compagnie lui étaient étrangères et qu'il devait se présenter dans un salon avec aussi peu d'aisance qu'il en montrait en entrant dans ma prison.—Je suis, me dit-il après m'avoir salué, le conseiller Minghini, attaché à la commission inquisitoriale et chargé de visiter les prisonniers. Je m'inclinai.—Comme étranger, vous avez plus besoin qu'un autre que l'on ait soin de vous..... Les journées doivent vous sembler bien longues, ajouta-t-il; mais d'ici à quelques jours, quand vous aurez subi les premiers interrogatoires de la commission, on vous donnera des livres. — Les interrogatoires de la commission!... lui dis-je; mais qu'y a-t-il dans mon affaire qui puisse ressortir de sa juridiction? Elle doit être du ressort de la police..... Il me regarda en souriant. —Ce n'est pas ainsi qu'on a jugé votre position..... elle est grave. — Sous quel point de vue? lui demandai-je. Minghini fit un signe de tête accompagné d'un regard qui voulait dire : Vous le savez mieux que moi!... —Vos papiers, reprit-il, en disent tant! ils font de vous l'agent le plus actif et le plus instruit des sociétés secrètes de l'Europe.

— Vraiment, monsieur le conseiller, mais c'est incroyable!...

— Si peu incroyable que le jour de votre arrestation on a expédié une dépêche à sa majesté, ainsi qu'à son altesse le prince de Metternich, pour leur annoncer l'importante capture. — Que le ciel me soit en aide! repris-je à mon tour en voyant qu'il s'était arrêté de peur d'en trop dire..... au moins ces malheureux papiers ne sauraient prouver que j'aie tramé quelque chose contre le gouvernement autrichien avec les sujets de l'empereur...

Je regardais bien fixement le conseiller en prononçant ces mots ; il ne répondit pas. — Et quand il sera constaté que je n'ai rien fait en Lombardie ?

— C'est un point essentiel, sans doute, mais c'est ce qu'il faudrait établir, et.....

— Monsieur le conseiller, répétai-je, je défie qui que ce soit de prouver que j'aie rien tramé de coupable dans les États autrichiens ; grâce à Dieu, personne ne pourra être inquiété par rapport à moi ; à cet égard je puis être en paix.

— Jusqu'à présent, oui ; mais attendons.

Que Dieu te rende le bien que tu m'as fait, cher Minghini, en laissant échapper ces rassurantes paroles, qui furent pour mon cœur, si torturé, si crispé par le doute, une douce rosée du ciel !

A peine fus-je seul que je me mis à faire des sauts et des bonds dans ma prison... Il n'était point arrêté, c'était une fausse alarme... Que Dieu soit béni, m'écriai-je, mon cœur est soulagé ! Je n'étais plus captif, je ne sentais que la joie de n'avoir plus sur la conscience cette crainte funeste, cette responsabilité de la calamité d'autrui qui paralyse toute votre énergie, tout votre courage, et vous fait plier la tête sous une adversité que vous n'êtes plus seul à affronter..... Ce fut le premier moment de répit que j'éprouvai, le premier soulagement à l'oppression de mon âme..... J'en jouis avec abandon, avec ivresse, et qui m'eût vu dans cet instant aurait pu croire que l'on m'avait annoncé ma prochaine délivrance : le bonheur comme le malheur n'arrive jamais seul..... Tranquillisé sur le sort de celui dont sans doute j'avais cru trop facilement reconnaître la voix, me reposant sur les paroles du conseiller, dont je ne voulais pas trop examiner la portée dans la crainte d'ébranler ma confiance, je recommençai l'épreuve de l'alphabet du côté où je ne

l'avais pas encore tentée... Quel fut mon étonnement, ma joie, lorsque je crus entendre quelques coups répondre à ceux que j'avais hasardés..... J'appliquai mon oreille contre le mur, on frappait..... mais si doucement qu'il fallait toute l'attention dont j'étais capable pour saisir le bruit des battemens..... Un, deux, trois..... et puis un temps d'arrêt..... *a*, *b*, *c*... c'est un *c*. D'autres coups suivirent, je les comptai à deux ou trois reprises différentes, il y en avait huit..... c'était un *h*: je les répétai pour faire voir que j'avais compris.

Lentement et distinctement neuf autres petits coups suivirent les premiers..... Cette lettre était un *i;* mais dans ce moment j'étais si ému, si surpris que ce ne fut qu'après maintes et maintes répétitions que j'en eus l'assurance. Deux coups détachés et plus rapprochés que les autres avaient suivi spontanément les neuf... Quelle était cette lettre? Un *b* dans l'ordre alphabétique... Mais le sens de ces quatre lettres, *c h i b*..... je ne le trouvais pas..... Pourtant mon voisin ne battait plus... vainement je cherchais à m'expliquer ce que voulait dire *chib* en italien..... J'y renonçais, lorsque de nouveau je fus au mur; on recommença les mêmes coups plus lentement, dans le même ordre, dans le même nombre..... puis, à plus d'intervalle, les deux coups vivement battus... Quel était donc ce signe? Je demeurai longtemps à le chercher, jusqu'à ce qu'à force de me tendre l'esprit je compris, à ma grande satisfaction, que ces deux battemens indiquaient sans doute que le mot était fini, et qu'ainsi, en détachant le *b* de *chib*, il restait *chi* (qui?).

Je doute que Champollion ait éprouvé plus de contentement à sa première interprétation des hiéroglyphes d'Égypte que je n'en ressentis à cette découverte... Je voulus de suite m'en assurer; j'appelai au mur mon patient interlocuteur..... Je frappai les trois premières let-

tres, puis le signe de la conclusion du mot..... Il me répondit par deux autres battemens que j'interprétai comme un signe qu'il avait compris.

Désormais, certain que j'avais saisi le mécanisme du langage mural, il passa à un autre mot. Dix-sept coups d'abord, puis cinq, puis neuf, et le signe final. Je les avais écrits avec une épingle sur le dos de ma chaise; je comptai les lettres de mon alphabet qui correspondent à dix-sept, cinq et neuf, je trouvai *q*, *e*, *i*, lettres vides de sens..... Vite, recommençons; je devais m'être trompé; mais le nombre des battemens, qui m'arrivaient plus distincts, plus mesurés, resta le même. C'est en vain que j'abusai de la patience de mon compagnon de captivité, je ne pus parvenir à rien. Triste, découragé, je passai des heures et des heures à chercher ce problème, dont la solution était pour moi plus importante que toutes les questions d'algèbre et de mathématiques que j'eusse examinées en ma vie. Si l'on pouvait se faire une juste idée de l'effet moral produit par l'isolement et la solitude des premiers jours d'une semblable situation, on comprendrait facilement quel était mon désir de l'alléger et quelle fut ma douleur lorsque je me dis qu'il fallait renoncer peut-être au moyen de communiquer avec un autre malheureux captif, aspirant comme moi à connaître celui qui souffrait près de lui... Ce besoin de savoir, de parler avec un cœur à l'unisson du vôtre par les mêmes douleurs et les mêmes ennuis est quelque chose de si impérieux, de si envahissant aux lieux où je me trouvais, qu'il n'est peut-être dans la vie aucune position, aucune attente qui puisse, par la comparaison, vous en faire deviner les angoisses. Vaincre cette difficulté devint l'objet unique de mes pensées..... rompre le secret, le silence qui m'entouraient, mon but le plus immédiat, le plus puissant..... La commission et

Salvotti disparurent devant cette importante tâche, et ce fut un bien, car je me serais torturé l'esprit et le cœur en y songeant, sans rien ajouter à mes moyens de défense. Ainsi, lorsque la coupe amère est trop pleine et le calice trop lourd, Dieu nous envoie, pour l'adoucir et en soutenir le poids, quelque soulagement imprévu en signe de sa miséricorde !

Ce soulagement, il fallait à tout prix l'obtenir... Je ne me lassai point de faire épreuves sur épreuves, combinaisons sur combinaisons ; à chaque instant j'allais au mur..... mais on ne m'y répondait pas toujours, ou bien je sentais à la manière de battre que mon partenaire perdait courage..... Grâce à ces tentatives réitérées, la journée s'était écoulée comme une heure ; le soir étant venu, il était tard..... je me mis à genoux ; je remerciai Dieu de m'avoir délivré de mon incertitude ; je lui demandai de m'aider dans mes recherches..... Et j'avais foi dans ma prière !... tant l'adversité avait ranimé dans mon cœur les souvenirs religieux, la croyance, qui si longtemps y étaient restés inertes et assoupis. Je poursuivis la nuit mon travail du jour ; cette dix-septième lettre, qui, jointe aux autres, ne formait qu'un assemblage sans syllabe, je voulais la trouver... J'avais trop bien compté, et trop souvent, pour douter du nombre des coups..... il y avait donc une cause à ce non sens. Était-ce pour n'avoir pas bien classé mon alphabet que nous ne pouvions nous accorder dans la collocation des lettres ? Je le crus, je changeais et rechangeais, et toujours inutilement ; je n'arrivais à rien de satisfaisant... Fatigué de ces tentatives vaines, je m'étais dit dans mon découragement : «N'y pensons plus, dormons...» mais le sommeil ne venait pas !... Tout à coup une idée me frappa, une idée si simple, si naturelle que je restai d'abord surpris, honteux de ne l'avoir pas eue plus tôt : c'est que l'alpha-

bet italien différait du nôtre, et qu'ainsi..... Dans mon transport je me serais levé sur-le-champ pour m'en convaincre, si la réflexion ne me fût pas venue qu'il fallait, avant tout, trouver cet alphabet italien que j'ignorais ; une partie de la nuit fut employée à cette importante recherche.

Bien avant que le jour éclairât ma prison, j'étais debout ; j'avais donné le signal, auquel, hélas ! on ne répondit pas ; il me fallut attendre jusqu'à la matinée, déjà bien avancée ; enfin le bruit ordinaire se fit entendre. J'étais là..... nous recommençâmes..... Le premier mot, *chi*, alla à merveille. Le second..... j'allais le connaître, car, à force de chercher, je m'étais convaincu que la lettre *k* n'existait pas en italien et qu'il ne devait pas y avoir de *j*, puisque aucun mot à moi connu ne commençait par l'une ou l'autre de ces lettres. L'alphabet, ainsi diminué, me donnait *s* pour lettre correspondante au nombre dix-sept..... laquelle *s*, mise en tête de *e*, *i*, formait le mot *sei*..... Je répétai moi-même les battemens, et, transportés tous deux de cette victoire, nous fîmes un roulement de coups vifs et légers, un signe de triomphe.

*Chi sei?* (qui es-tu?.....) phrase première et sacramentelle des prisonniers..... *Qui es-tu?*..... demande à laquelle il fallait répondre..... Là, nouveaux obstacles, parce que je m'embrouillais dans le nombre des coups, dans les lettres, dans les mots, tellement que le soleil allait disparaître avant que je fusse parvenu à faire comprendre au pauvre captif quel était celui qui montrait si peu d'intelligence malgré son bon vouloir et sa persévérance. La crainte d'être entendu et surpris par les geôliers, jointe à l'extrême tension d'esprit où me tenait cette fatigante manière de converser, n'avait pas peu contribué à m'empêcher de m'expliquer clairement. Le

visage pourpre et baigné de sueur, la tête lourde, le corps brisé, je me retirais de quart d'heure en quart d'heure pour me reposer et donner trêve aux éblouissemens qui m'assaillaient après tant d'efforts inutiles ; puis je reprenais avec une ardeur nouvelle..... si bien qu'au terme de la journée, je réussis enfin à coudre ensemble ces paroles : *Io sono Francese* (je suis Français), et mon nom,..... premier pas dans ce secret langage qui devait ensuite me donner tant de consolation !... A mon tour je voulus frapper le *chi sei*, mais il cessa et ne répondit plus à mes appels ; j'en fus attristé, et pourtant j'avais immensément gagné dans cette journée. Je commençais à connaître exactement l'alphabet jusqu'au *t*... j'avais appris que gratter au milieu ou à la fin d'un mot était le signe qu'on n'en avait pas saisi le sens et qu'il fallait recommencer ; je savais que deux coups frappés au milieu d'une parole indiquaient qu'elle était comprise et qu'il était inutile de la battre tout entière ; je m'étais fait entendre, les mots que l'on m'avait battus, je les avais relevés. La langue était donc connue, j'en avais la clef, il ne fallait plus, je l'espérais, que l'exercice pour m'en servir rapidement.....

J'employai le reste de ma soirée à m'habituer à réciter l'alphabet, à battre des mots, des phrases entières, pour me rendre maître du mécanisme. Demain, me disais-je, je serai plus habile, je comprendrai plus vite... et demain, si impatiemment attendu, parut... Je donnai une fois, deux fois, le signal... nul battement ne répondit aux miens ; j'essayai à plusieurs reprises, à des heures différentes, même silence ! Alors l'idée me vint qu'on s'était aperçu de quelque chose, qu'on avait enlevé d'auprès de moi mon compagnon d'infortune ; et mon isolement, ma prison, retombèrent sur mon cœur ! Tout autour de moi fut plus que jamais affliction et souffrance !

Ma découverte, qui peu d'instans auparavant faisait mon espoir et ma joie, ne me parut plus qu'une cruelle déception du sort..... qu'un leurre du génie du mal pour me ranimer un moment et me laisser ensuite retomber plus bas qu'avant d'avoir espéré. Mélancolique et sombre, je n'adressai plus, comme à l'ordinaire, la parole aux geôliers. — Vous êtes triste, me dit l'un d'eux; *fatevi corragio*..... (prenez courage). — Oui, il en faut, lui répondis-je, pour passer ainsi des journées entières, désœuvré, au secret, dans cette étroite et obscure prison.

— Patience, patience..... buvez et mangez.

— Bravo! m'écriai-je; oui, oui, engraissez-vous pour ce beau moment, et cela disant, je faisais le signe de la pendaison.....

Mes gardiens se prirent à rire..... rire qui augmenta lorsque Riboni dit en patois : On ne tue pas tout ce qui est gras.

Quoique le jour suivant le silence des murs ne fût interrompu ni à droite ni à gauche par quelques-uns de ces coups qui eussent alors semblé plus doux à mon oreille, bien plus mélodieux que les accens de la Catalani, je n'en continuai pas moins à m'exercer dans ce nouveau langage dont je pouvais d'un moment à l'autre me servir si utilement. Cette application avait d'ailleurs le grand avantage, en fixant ma pensée, de me soustraire aux tristes souvenirs, aux regrets, aux inquiétudes qui venaient si souvent s'emparer de mon âme.....

J'échappais en partie à l'influence accablante d'un secret, d'une oisiveté voulue et calculée de tout temps par les inquisiteurs comme un moyen certain d'abattre le moral du prévenu, d'affaiblir son intelligence et de le livrer sans défense, ainsi brisé par les angoisses de la crainte et du doute, aux suggestions, aux demandes

captieuses, aux tortures de ceux qui veulent lui faire avouer sa culpabilité et tirer de lui des révélations. Peut-être, sans cette heureuse diversion, aurais-je été moins préparé à soutenir les rudes assauts qui m'attendaient, moins fort, moins de sang-froid dans ma défense; peut-être y aurais-je apporté cette fougue, cette exaltation qui suivent ordinairement une trop longue concentration des facultés du cœur et de l'âme sur les dangers à craindre et les sacrifices à accomplir, et qui, dans la position critique où j'allais me trouver, auraient mis en péril, non ma propre sûreté, car c'en était fait de moi, mais la sûreté de ceux dont le sort dépendait bien plus de ma présence d'esprit que de mon inébranlable résolution de ne pas les trahir.

Alors donc que le lendemain, sur les huit heures, les geôliers ouvrirent ma porte et m'annoncèrent que j'étais appelé devant la commission, je ne me troublai pas à l'idée que j'allais enfin paraître devant ce redoutable tribunal qui faisait trembler Milan et toute l'Italie..... Sans montrer la moindre agitation, je priai les geôliers d'attendre que je fusse habillé; je soignai ma toilette, je voulais faire belle et bonne contenance devant l'ennemi acharné des Italiens indépendans, devant ce Salvotti, qu'on m'avait dépeint comme un démon à face d'ange... L'émotion que j'éprouvais était un mélange de curiosité inquiète, d'anxiété, qui agite le sang, mais ne domine ni l'intelligence ni le cœur.....

Après avoir traversé un long corridor donnant sur une cour entourée de bâtimens dont les fenêtres grillées indiquaient la destination, nous arrivâmes à un escalier étroit que nous montâmes lentement : une porte s'ouvrit..... nous étions dans l'antichambre de la commission..... Mon cœur battit plus vite, la respiration me manqua; je m'arrêtai un instant pour reprendre haleine,

mais quelques secondes suffirent pour me remettre. Je fis quelques pas vers la porte du fond, qu'un gendarme entr'ouvrit, j'avançai... J'étais devant le tribunal si redouté dont ma vie allait dépendre!....

Au lieu d'une vaste salle, de juges en robes et en simarres, de tout l'appareil enfin dont j'avais revêtu dans mon imagination cette trop célèbre commission, je ne voyais qu'une chambre étroite, une table carrée, près de laquelle était assis un homme encore fort jeune, à figure pâle, à cheveux noirs et frisés, ainsi que deux autres personnages beaucoup plus âgés, vêtus comme lui d'un simple habit bourgeois. A droite, sur la même table, un secrétaire taillait une plume qu'il essayait. Cette simplicité, si différente de l'apparat que je m'étais figuré, contribua sans doute à me rendre toute ma présence d'esprit. Je saluai celui qui semblait présider l'assemblée, et, sur un signe qu'il me fit, je m'assis sur une chaise placée devant la table, en face de lui et des autres juges.

Il y eut moment de silence. Salvotti, car c'était bien lui, fixait sur moi ses yeux noirs et perçans, soit pour m'intimider, soit pour deviner sur mes traits et mon maintien à quelle espèce d'homme il allait avoir affaire et de quel langage, de quels argumens il devait se servir pour l'attaquer tout d'abord par l'endroit faible et le forcer à rendre les armes..... Ses regards scrutateurs, pleins d'intelligence, d'orgueil et de fine malignité, sa figure expressive et belle, même à mes yeux, malgré son cachet de fausseté et de mauvais vouloir, sa physionomie spirituelle, contrastaient si étrangement avec la curiosité stupide qui se peignait sur les traits vulgaires des juges assesseurs et du greffier, que je regardais tour à tour ces quatre personnages si disparates sans pouvoir me persuader qu'ils fussent faits pour mar-

cher sur la même ligne et vaquer aux mêmes fonctions.

Lorsque Salvotti eut fini de regarder à son aise le nouveau patient qu'il allait tenir sur la sellette, il m'adressa la parole en italien et en ces termes :

— Le crime dont vous vous êtes rendu coupable dans les États de l'empereur vous amène aujourd'hui devant la commission qui est spécialement chargée par sa majesté de faire le procès de ceux accusés et convaincus comme vous du crime de haute trahison. Vous êtes, j'aime à le croire, assez persuadé de la gravité de votre délit pour vous soumettre à une juridiction dont l'unique but est de chercher la vérité et d'offrir aux coupables les moyens d'atténuer leurs crimes en donnant à l'autorité souveraine des preuves de repentir. — Je n'avais pas cru, dis-je avec calme, que mon affaire fût de nature à sortir des voies ordinaires de simple police. Salvotti fit un sourire d'incrédule pitié et regarda les assesseurs du coin de l'œil... — Parlez italien, parlez italien, me dirent-ils. Mais je continuai de m'exprimer en français. — Puisque l'on en a jugé autrement, je n'ai aucune difficulté à me soumettre à des lois que je n'ai jamais voulu enfreindre et dont j'attends bonne et prompte justice... — Prompte, oui, n'en doutez pas, et entière, reprit Salvotti en prenant une prise de tabac, penchant la tête et me regardant d'une manière qui ne pouvait admettre d'autre interprétation que celle-ci : Quelle que soit ta défense, ton sort est décidé..... Il passa de suite à l'interrogatoire, me demanda, suivant l'usage, mes noms, mon âge, mon domicile, ma profession..... d'où je venais, où j'allais... questions banales qui ne l'empêchaient pas de feuilleter les pièces du portefeuille étalées devant lui, d'en montrer quelques-unes aux juges assesseurs, qui lui souriaient d'un air d'intelligence..... — Et c'est avec des témoignages aussi accablans, dit-il à l'un d'eux, que

ce pauvre égaré prétend ne ressortir que de la police... Puis, se tournant vers moi, il ajouta :

—L'examen scrupuleux que j'ai fait, depuis huit jours, des papiers saisis chez vous et paraphés de votre main chez le directeur de la police, m'a démontré jusqu'à l'évidence que vous êtes un des principaux agens des carbonari de France et de Suisse; que vous connaissez tout ce qui s'est tramé jusqu'ici contre les gouvernemens légitimes; que vous avez été en rapport immédiat avec les exilés italiens; que vous avez été chargé par eux d'une mission dont vous avez cherché à vous acquitter dignement dès votre entrée dans les États de sa majesté, en vous y livrant, avec les sujets impériaux, à des menées, à des trames qui constituent au plus haut degré le crime de haute trahison, prévu par la loi et puni par elle du dernier supplice. Le système de dénégation que vous avez adopté dans les premiers interrogatoires de la police ne saurait se soutenir ici, vous le comprenez, avec aucune apparence de raison et de succès; convaincu de mensonge et d'opiniâtreté, vous seriez bientôt réduit par l'aveu même de vos complices..... — Mes complices, m'écriai-je, je n'en ai pas..... — On saura les trouver, gardez-vous d'en douter; nous savons tout. Croyez-vous qu'il nous ait fallu beaucoup de temps pour découvrir vos sourdes intrigues, vos allures? Bientôt je vous ferai voir que vous vous perdez en niant ce que d'autres ont avoué. — C'est impossible, dis-je sans me troubler; ces aveux, s'ils existent, ne sont que des inventions et des impostures. — On les prouvera, monsieur, on les prouvera, et c'est moi, ajouta-t-il avec vivacité, moi qui en prends l'engagement.

Je fis de la main et de la tête un signe négatif.....

— J'aurais cru, reprit Salvotti après quelques secondes, que les réflexions que vous avez dû faire depuis que vous

êtes arrêté, en vous convainquant de l'inutilité d'un pareil système, vous auraient enfin porté à l'abandonner pour vous faire adopter celui de la franchise et de la vérité, seule ancre de salut qui vous reste dans votre fatale position. Les papiers dont vous étiez porteur, leur contenu, votre conduite en Italie, vous le savez, sont plus que suffisans pour attirer sur votre tête une sentence capitale, sans qu'il soit besoin de passer outre..... Je vous le dis ici, votre mort est certaine si vous persistez à refuser à la justice de sa majesté les lumières qu'elle est en droit d'exiger de vous et qu'elle saura obtenir, n'en doutez pas, malgré les vains et coupables efforts que vous pourriez faire pour altérer ou nier la vérité. Vous êtes perdu, jeune homme, perdu à tout jamais, entendez-vous, si vous persistez dans ce silence, dans ces dénégations causées par l'exaltation et la fausse appréciation de vos moyens de défense. Qu'espérez-vous, je vous le demande, en vous conduisant ainsi?..... De conserver votre tête?... mais ce que nous avons ici entre les mains l'a déjà mise sous la hache du bourreau!... De garder les secrets des sectes coupables dont vous faites partie?... mais le gouvernement de l'empereur en sait déjà bien assez pour arriver à connaître le reste sans votre participation... De sauver vos complices du dehors et ceux de Milan?.... mais cela n'est plus désormais en votre pouvoir. Persuadez-vous bien, tandis qu'il en est temps encore, que vous ne cacherez rien, ne sauverez personne et que vous périrez... La clémence de sa majesté est aussi grande que sa puissance; soyez assez ami de vous-même, assez sage pour y recourir; à l'intérêt qu'inspire votre jeunesse joignez le mérite de la sincérité; rachetez votre vie par des aveux qui ne changeront rien à la position des choses, puisque tout est connu, mais qui seront au moins de votre part une preuve que vous avez

été plutôt coupable d'imprudence que de méchanceté. Vous êtes jeune, plein d'avenir ; ce que j'ai entendu dire de vous, ce que j'en ai lu, m'a fait apprécier votre cœur et votre esprit ; c'est pourquoi je plains votre sort et je voudrais arracher à la rigueur des lois un accusé dont le crime est plutôt digne de pitié, s'il se repent, que d'indignation et de sévérité. J'espère que ce sont là les sentimens dont vous serez animé désormais, et que vous ne laisserez à la commission d'autres devoirs à remplir que celui de recommander à la grâce de sa majesté l'empereur un malheureux jeune homme que les conseils et les suggestions des pervers ont seuls égaré.

Après ce discours, que Salvotti avait tour à tour prononcé d'une voix forte et menaçante, d'un ton insinuant et plein d'intérêt, il attendit, les yeux toujours fixés sur les miens, le résultat de ses paroles, auxquelles je répondis en réclamant d'abord la faculté de parler en français..... faveur qui me fut accordée à grand'peine et qu'on me refusa souvent par la suite.

— Je remercie, dis-je, monsieur le Conseiller de l'intérêt qu'il veut bien prendre à moi et des conseils qu'il me donne, sans doute, pour mon plus grand avantage ; mais je suis dans la cruelle nécessité de lui dire que je ne puis les suivre en aucune manière : c'est une des conditions de ma funeste position..... S'il est vrai, comme il le dit, qu'une sentence capitale pèse déjà sur ma tête par le fait seul des papiers saisis, je n'ai plus qu'à attendre avec résignation le sort qui m'est réservé, quelque cruelle, quelque injuste que puisse me paraître une telle sentence ; mais si, comme je n'en saurais douter, je dois défendre ma liberté et ma vie devant un tribunal incapable d'aucun acte arbitraire, j'espère assez dans la justice de ma cause pour me flatter qu'on ne confondra pas une simple intention, un projet *sans commencement d'exécution*,

abandonné même, avec ce que les lois exigent pour constituer le véritable crime de haute trahison..... Quant à l'importance qu'on veut donner à ma mission, à ma personne, je conçois qu'on ait pu s'y laisser prendre d'abord; mais je m'étonnerais qu'un homme de l'habileté de monsieur le Conseiller pût tomber lui-même dans une erreur qu'un examen attentif des vaines formules contenues dans ces papiers devrait suffire pour détruire à ses yeux. Je n'ignore pas que ces pièces diverses et nombreuses sont de nature à frapper des esprits inexpérimentés; mais je parle ici à des juges versés dans ces sortes de matières et je me repose entièrement sur leur sagacité pour réduire à sa véritable valeur tout le fatras de statuts et de formules de cette franc-maçonnerie politique..... La procédure fera justice, je n'en doute pas, de ces apparences si fausses et si dangereuses pour moi, de personnage important, de chef de conspiration..... et me montrera tel que je suis en effet, un pauvre jeune homme qui s'est laissé entraîner un moment par son imagination..... moment bien court! et qui fit bientôt place à la réflexion et à d'autres idées. C'est avec plus de certitude encore que je compte sur les débats du procès pour faire constater jusqu'à l'évidence que je n'ai rien dit, rien fait, rien tramé avec les sujets autrichiens contre le gouvernement de l'empereur; mon innocence sur ce point, j'en ai la conviction, ressortira pleine et entière, soit devant l'instruction à laquelle je vais être soumis maintenant, soit devant le tribunal où je suis appelé à plaider ma cause, aidé d'un défenseur.....

Le sourire d'insolente pitié qui passa sur les lèvres de l'inquisiteur et se fixa sur celles de ses dignes acolytes aurait seul suffi pour me faire hésiter dans mon discours si Salvotti ne se fût hâté de m'interrompre pour me dire: — C'est devant la commission *seule* que vous plaiderez vo-

tre cause, il n'y a pas pour vous d'autre tribunal..... et quant au défenseur, c'est moi qui vous en servirai.....

La surprise, le doute dans les yeux et sur la figure, je regardai Salvotti, qui continua ainsi : — Et nous croyez-vous assez simples pour faire monter nos accusés sur le piédestal de l'amour-propre et de la célébrité, comme en France ou en Angleterre, pour donner à l'Europe le scandale de vos cours d'assises, où les prévenus et leurs insolens avocats prêchent, sous les yeux mêmes de leurs juges, le mépris et la haine du pouvoir ? Nous sommes en Autriche et plus sages et plus justes : en voulant la fin nous voulons aussi les moyens ; nous traitons les procès politiques sans apparat, sans publicité, *en famille*, comme vous voyez ici ; l'empereur, toujours bon, regarde ses sujets coupables, même de haute trahison, comme des enfans égarés, sur les fautes desquels il faut jeter le voile mystérieux d'une paternelle indulgence. L'accusé, livré à lui-même, sans espoir de gagner de misérables bravos par l'affectation de son maintien, ou de tromper la justice par les phrases dorées de son avocat, n'a plus chez nous d'autre conduite à tenir, d'autre chance de salut que la vérité et le repentir.

— Mais est-ce bien sérieusement que vous parlez ? dis-je alors à Salvotti. — Lorsque vous me connaîtrez un peu plus, vous saurez, répondit-il brusquement, que la plaisanterie n'entre pas dans mon caractère.

— Quoi ! m'écriai-je, c'est ici, devant vous seul que se passera mon procès ? c'est vous qui en ferez l'instruction, vous qui conduirez les débats, vous qui me jugerez ? — *Così è* (c'est ainsi), dit Salvotti. — Et je n'aurai, moi, pauvre étranger, qui ne connais ni votre langue ni vos lois, je n'aurai ni conseil pour m'assister ni avocat pour me défendre ?

A chacune de ces interrogations Salvotti inclinait la

tête et souriait malignement en répétant d'un air de triomphe : C'est ainsi. — Les garanties que les lois accordent en tous pays aux malheureux prévenus, je n'en vois aucune ici ; leur liberté, leur existence, y dépendent de ceux-là mêmes qui sont les plus intéressés à les trouver coupables !..... Un *basta* (il suffit) de Salvotti, accompagné d'un geste impératif pour me commander le silence, ne m'empêcha point d'ajouter : — Loin de moi toute idée injurieuse contre des hommes que je ne connais pas ; mais dans cette lutte inégale entre l'inquisiteur et l'accusé, qui garantira ce dernier de l'irritation, de la colère, de l'animosité, qui doivent si facilement s'emparer de l'âme de son juge quand il n'obtient pas du prévenu tout ce qu'il s'était imaginé devoir en obtenir? Qui soutiendra le prisonnier dans une procédure longue et difficile? qui l'empêchera d'aggraver sa position par ignorance des lois, par des paroles innocentes en elles-mêmes, mais fatales peut-être ?..... — Moi ! moi ! vous dis-je ! s'écria Salvotti ; moi, que sa majesté honore de toute sa confiance ; moi, qui puis à mon gré vous sauver ou vous perdre..... moi, qui tiens dans mes mains les preuves de votre culpabilité, qu'aucun plaidoyer, qu'aucune défense ne sauraient ni atténuer ni faire disparaître, et dont le juste et terrible châtiment ne peut être adouci que par une conduite soumise et repentante.

— Si le juge qui doit prononcer sur mon sort me déclare coupable même avant de m'avoir entendu, quel espoir pourrait-il me rester d'éclairer sa conscience et de lui prouver mon innocence ?... Je le demande au nom de la justice, quand on est ainsi condamné d'avance, à quoi sert la vaine formalité d'une procédure ? mieux vaudrait me faire marcher de suite à l'échafaud, on éviterait au moins le supplice de l'attente. — Ce moment-là viendra, n'en doutez pas, dit Salvotti d'une voix altérée par

la colère ; vous y monterez sur cet échafaud, je vous en réponds..... mais avant que vous y portiez votre tête, il faut répondre et rendre compte à la commission de ce que contiennent ces papiers, de ce que vous avez fait avec vos complices. — Si j'étais seul, repris-je aussitôt, si je ne craignais pas que mon silence pût être imputé défavorablement contre les personnes que vous vous plaisez à nommer mes complices, je m'abstiendrais de toute réponse et j'attendrais en silence la destinée dont vous me menacez. — Elle est sûre, rien ne pourra vous y soustraire ! cria de nouveau l'inquisiteur, dont les yeux lançaient des éclairs de fureur et de vengeance.

— Je vous crois, monsieur..... vous êtes à la fois accusateur et juge ; le moyen de vous échapper !..... Vous pouvez m'interroger, je répondrai, non pour défendre ma vie, contre laquelle, je le vois, la sentence est déjà portée, mais pour remplir le devoir que m'impose ma conscience de détourner des soupçons que l'on pourrait faire planer sur des innocens et compromettre leur sûreté ; parlez, monsieur l'inquisiteur, je vous écoute.

L'interrogatoire recommença : de temps en temps Salvotti levait les épaules, commentait pièce sur pièce pour me prouver que rien ne m'était inconnu et que j'étais initié aux secrets les plus graves et les plus importans ; puis il s'écriait à chaque instant : — Peut-on rien voir de plus obstiné que ce jeune homme ! vous imaginez-vous donc avoir affaire à des imbéciles ?... Et croyez-vous que nous nous contentions de dénégations aussi absurdes ? Les pièces sont là ; elles parlent, elles disent que vous appartenez à la société secrète la plus ancienne, la plus active, la plus influente ; que vous êtes un de ses coryphées ; que vous connaissez tout ce qui se machine en Europe contre les gouvernemens légitimes, et vous prétendez ne rien savoir, ne rien connaître, ne rien avouer !...

Mais approchez donc, venez lire avec moi ces statuts, ces instructions..... et répondez encore si vous l'osez que vous ne pouvez vous expliquer là-dessus..... Voyons, qu'avez-vous à dire? — Que les apparences sont contre moi, mais que toutes ces vaines formules, véritables enfantillages, ne prouvent rien, si ce n'est une grande imprudence de ma part d'avoir apporté en venant en Italie des papiers dangereux, qui ne l'étaient pas en Suisse.

De là nouvelle série de questions auxquelles je répondais tantôt en italien, tantôt en français, malgré l'intimation de Salvotti, qui prétendait que les assesseurs devaient me comprendre..... assesseurs-juges qui jamais ne disaient mot, quoiqu'ils fussent soi-disant là en qualité d'hommes probes (*probi viri*) pour protéger l'accusé contre le zèle et le mauvais vouloir de l'inquisiteur. C'étaient de dociles instrumens du pouvoir, qui, pour être plus sûr d'eux, les avait choisis parmi les juges tyroliens.

La continuelle tension d'esprit à laquelle j'étais forcé pour deviner et saisir la portée des interrogations de l'inquisiteur m'avait tellement fatigué la tête pendant cette longue séance que je demandai quelque repos. Sans tenir compte de ma prière, Salvotti poursuivit l'examen quelque temps encore, jusqu'à ce que, fatigué lui-même, il termina en me disant : — Vous vous moquez de la commission, mais sachez qu'on ne raille pas en vain la justice impériale; vous serez pendu !..... (*lei sarà appiccato*). Paroles accompagnées d'un geste de main parfaitement en harmonie avec l'expression de colère et de dédain qui se lisait sur sa pâle figure..... — C'est un malheur pour moi, un très-grand malheur, dont vous m'avez menacé déjà trop de fois pour que je n'en sois pas entièrement convaincu; mais que puis-je y faire? si ce n'est de déplorer la fatalité de ma position qui, ne me permettant pas de faire passer la conviction dans l'esprit

de mes juges, me fera monter innocent sur l'échafaud. — Vous serez pendu, reprit Salvotti..... — Pendu, soit ; c'est un *memento mori* que j'aurais attendu de toute autre bouche que celle du juge qui doit aussi être mon avocat..... Je vous promets de ne pas l'oublier, je m'y préparerai..... cependant avant de m'éloigner, je solliciterai une grâce. — Dites, dites, répliqua vivement l'inquisiteur..... — C'est la communication du code criminel. — Impossible, inutile; vous n'en avez pas besoin. — Comment ! dis-je avec feu, sans défenseur, sans avocat, on me refuse *même le code ?*..... Alors je ne suis plus un accusé, mais une victime..... — Une victime, non ; mais vous serez pendu..... Puis il ajouta en ricanant : — Vous n'êtes pas ici en France, où les stupides jurés laissent échapper les plus grands coupables ; le changement de votre sort dépend de vous, et de vous seul..... Vous avez compris?... Allez.— Il sonna, les gardes entrèrent, et l'on me reconduisit dans ma prison rompu, exténué de fatigue et de besoin.

## X.

Les réflexions auxquelles je me livrai en me trouvant seul n'étaient pas de nature, on peut le croire, à me tranquilliser sur le résultat de mon procès : ma perte me parut certaine ; j'étais, je n'en pouvais douter, condamné d'avance, et le mode de juridiction qui venait de m'être appliqué ne me laissait aucun espoir de modifier l'arrêt fatal dont me menaçait Salvotti.... Quelque funeste que fût une semblable destinée, je m'y serais résigné pourtant si l'essai que je venais de faire des talens et du caractère de l'inquisiteur ne m'eussent trop justement alarmé pour les personnes dont j'étais si désireux d'écarter tout danger, toute inquiétude !....

La nuit se passa sans que le sommeil vînt un seul moment clore ma paupière... Le lendemain de bonne heure, le geôlier Riboni arriva pour me conduire devant mes juges. En entrant dans la cuisine, que l'on était obligé de traverser pour se rendre à la commission, il s'arrêta un instant pour me faire admirer les plats appétissans du cuisinier Cisalpino, dont il me conseillait pour mon bien de faire un meilleur usage. Mais tandis qu'il me parlait ainsi de l'importante affaire du dîner, j'aperçus au fond de la cuisine, presque entièrement caché derrière une porte, un groupe de femmes qui me regardaient avec curiosité : deux se montraient tout à fait, pendant qu'une troisième, plus qu'à demi masquée par les deux autres, ne me laissait voir qu'une chevelure d'un noir d'ébène,

qu'un front blanc et dégagé, que deux yeux veloutés, auxquels l'intérêt, la pitié donnaient quelque chose de si doux et de si tendre que j'en fus touché jusqu'à l'âme, comme si l'on m'eût dit que ce regard, si plein de compassion, était l'expression d'un cœur ami qui me plaignait et pleurait sur mon sort! Malheureusement Riboni s'étant aperçu de leur présence m'emmena au plus vite à la commission, que le soin de ses intérêts lui avait fait oublier un instant. Arrivés à quelques pas d'une grande cour où étaient renfermés les prisonniers de la police, il me montra de loin un Français, soi-disant duc de Normandie, fils de Louis XVI, que Silvio Pellico mentionne dans ses Mémoires et qui depuis quatre ans végétait dans les prisons de Milan.....

A peine avais-je paru à la porte de la commission que Salvotti, sans presque me donner le temps de m'asseoir, fixa sur moi des yeux qui me semblèrent ceux du malin esprit, à moi si plein encore du doux regard de la jeune fille... — Eh bien, me dit-il, nous revenez-vous plus sage? la nuit vous a-t-elle porté conseil, jeune homme, qui voulez votre ruine malgré tout ce que l'on désirerait faire pour vous? Croyez-vous que la commission puisse voir sans intérêt un insensé qui s'immole pour ne pas compromettre des misérables qui l'ont poussé sur le bord du précipice et se sont dit : « Qu'importe qu'il tombe, pourvu que son cadavre serve à combler l'abîme..... » Non, ne croyez pas que nous soyons sourds à la pitié, que nous ne déplorions pas, malgré la sévérité de nos fonctions, la destinée d'un pauvre étranger qu'une fausse exaltation conduira à sa perte, tandis que d'un mot il pourrait être rendu à son vieux père, qui succombera sous le poids de sa douleur en apprenant l'horrible destinée d'un fils dont il attendait la consolation de sa vieillesse..... Salvotti, s'apercevant que ses paroles me cau-

saient une émotion que je ne pouvais maîtriser, donna une telle expression de commisération et d'intérêt à sa figure, et à sa voix une telle douceur, que quiconque l'eût vu dans ce moment pour la première fois aurait juré qu'il était le type de la bonté et de la candeur.

— La ligne que vous vous êtes proposé de suivre n'est pas tenable, ajouta-t-il; vous avez trop d'esprit pour vous y tromper un instant; elle ne sauve rien et vous perd..... Je vous l'ai dit hier, nous connaissons tout ce qu'il nous importe de savoir, et si je reviens encore aujourd'hui vous exciter à être sincère, à ne plus rien cacher, c'est que j'éprouve les plus vifs regrets de voir que, par une obstination mal calculée, vous anéantissez pour jamais une carrière que votre amour pour l'étude promettait de rendre brillante et utile..... Ayez donc pitié de vous-même, de votre famille, de votre père, de tous ceux qui vous aiment.... et sachez que vos paroles ne sortiront pas d'ici.

— Je remercie la commission de sa sollicitude; mon sort est digne de pitié sans doute, puisque aucune voie de m'y soustraire ne se présente à mes yeux et qu'il me faudra expier une imprudence de quelques jours, une intention abandonnée par la perte de la vie..... Je sais désormais que c'est la déplorable fin qui m'est réservée, et je m'y soumets sans murmurer comme à un décret de Dieu. Si je ne réponds pas aux bonnes intentions que M. le conseiller semble avoir pour moi, ce n'est ni par opiniâtreté ni par fanatisme..... mais uniquement par impossibilité..... — Salvotti se mordit les lèvres et bourra son nez de tabac..... — Vous le voulez? Eh bien, soit!

Il me fit alors une première demande qui se rapportait à l'explication de quelques pièces écrites en chiffres, et qui fut suivie sans interruption, pendant des heures, de

questions de la même nature, auxquelles je répondis soit évasivement, soit en disant que j'ignorais ce que contenaient les papiers. Infatigable dans ses investigations, le patient inquisiteur avait lu, étudié un à un les nombreux documens qu'il déployait devant lui avec une sorte de complaisance ; pas un signe, pas un mot, pas une ligne qu'il n'eût analysée avec sagacité et dont il n'eût tiré la quintessence pour s'en servir de preuves contre moi, qui apprenais à connaître de lui, je l'atteste, la plupart des prétendus secrets qu'il découvrait dans ces maudits papiers, auxquels j'avais toujours attaché si peu d'importance que je n'en avais pris qu'une connaissance superficielle. Il s'arrêtait complaisamment sur les sermens, les principes, les opinions exagérées, les grands mots de liberté, de république, qui formaient le fond usé de ce catéchisme démocratique, où les phrases ampoulées de 93 se trouvaient enchâssées dans le cadre connu de toutes les fédérations politiques.....

Ayant lui-même fait partie des sociétés secrètes de l'Italie, Salvotti savait aussi bien que moi que toute cette fantasmagorie de paroles et de maximes anti-monarchiques n'était considérée par les patriotes éclairés que comme des théories absurdes, bonnes au plus pour les républicains *quand même* de la révolution française.

Il n'ignorait pas non plus que les partisans des libertés constitutionnelles, réduits à conspirer pour réagir contre l'absolutisme, s'étaient groupés dans les premiers momens autour des associations déjà existantes, en avaient adopté les formes, les hiérarchies, les règlemens sans y attacher la moindre importance. Mais il entrait dans ses vues et dans celles de son gouvernement de faire paraître les libéraux comme des énergumènes, des ennemis de l'ordre et du repos public, et je dus, quoique

j'en passe dire, le laisser s'ébattre tout à son aise sur ce fertile sujet.

L'interrogatoire, qui s'était étendu longuement sur les généralités, tomba ensuite sur les individus que j'avais dû connaître... — Comment pouvez-vous soutenir, s'écriait Salvotti avec colère, que vous ignorez les noms de ceux qui ont écrit ces documens?... — C'est ainsi cependant. — Et ces lettres de recommandation sans signatures, vous ne savez pas non plus sans doute de qui elles sont? Eh bien! moi, je m'en vais vous le dire..... Et il se mit à me nommer tous les Italiens réfugiés que j'avais dû rencontrer à Genève..... — Vous en savez plus que moi, lui dis-je sans m'inquiéter de son irritation et des épithètes injurieuses dont il assaisonnait chacune de ses phrases..... — Et celle-ci, ajouta-t-il en me faisant approcher de la table et en me montrant une feuille entière écrite de la main de Buonarotti, au bas de laquelle j'avais ajouté moi-même quelques lignes sous sa dictée, soutiendrez-vous encore que vous ne la connaissez pas? Autant vaudrait renier votre propre écriture, qui l'accompagne!..... Voyez donc, comparez la lettre de Buonarotti à son frère, avocat à Florence, n'est-elle pas de la même main que toutes ces pièces principales?..... — C'est possible, mais je l'ignore. — Nous n'avons que faire de vos aveux, reprit-il; la chose est claire et prouvée, et malheur à lui s'il tombe dans nos mains. Cette lettre, qu'on a trouvée, ajouta-t-il, c'est encore lui qui vous l'a écrite, et elle prouve que..... — J'avais renoncé à toute idée, à tout projet hostile au gouvernement autrichien, et qu'il serait injuste et contraire au droit des gens de vouloir punir une intention presque aussitôt abandonnée que conçue, repris-je avec force. — Ah! vous croyez? dit Salvotti d'un ton moqueur.... Est-ce là toute votre science en jurisprudence criminelle?... Vous

ne verrez que trop tôt combien vous êtes ignorant sur ces matières-là.

— En France.....

— Eh ! vous n'êtes pas en France, faut-il vous le dire chaque jour, mais en Autriche, qui a trois cent mille baïonnettes pour faire respecter ses volontés absolues et pour écraser les révolutionnaires d'Italie, de Suisse et de France même. Jamais, tant que l'Autriche existera, les idées libérales ne se feront jour en Italie... Elle y sacrifiera plutôt jusqu'à son dernier homme et son dernier zvanzig..... Jamais elle ne fera grâce aux insensés qui oseraient lever la tête et parler d'affranchissement... Je connais la volonté de l'empereur, j'ai toute sa confiance ; je saurai la mériter en livrant ses ennemis à la rigueur des lois... — Mais, monsieur le conseiller, je ne suis ni l'ennemi de l'empereur d'Autriche ni son sujet ; je n'ai rien à me reprocher contre lui.....

— Rien à vous reprocher !... Et comptez-vous pour peu d'être arrivé dans ses États avec des projets révolutionnaires ?... d'avoir porté ses sujets à la révolte ?.....

— C'est ce qu'il faut prouver.

— On le démontrera ; on fera mieux, on vous contraindra à l'avouer.

— Jamais, jamais !

— Eh bien ! qu'importe... vous n'en irez pas moins à la potence..... Et ceux que vous épargnez si sottement riront à vos dépens. Retournez dans votre prison, et priez Dieu d'avoir pitié de vous.... car vos jours sont comptés, allez.

Je partis indigné d'une semblable manière de rendre la justice et résolu plus que jamais à déjouer les projets de cet ambitieux qui ne m'avait que trop laissé voir, malgré sa finesse, combien il attachait de prix à mes révélations et combien il regarderait comme flatteur pour

son talent d'inquisiteur et avantageux à sa fortune de m'arracher par l'astuce, la force ou la persuasion les secrets dont on me croyait dépositaire.

Je cherchai, mais en vain, en regagnant ma prison, les yeux noirs, si beaux et si jeunes, qui le matin me regardaient avec tant de pitié. — Dans deux minutes, me dit le geôlier, je vais vous faire apporter de quoi vous restaurer; savez-vous qu'il y a neuf heures que vous êtes à la commission?... Ça va plus vite avec les autres, excepté avec un pourtant... — Le comte Confalonieri? lui dis-je..... *Basta*, *basta* (suffit, suffit).

Dans quelque position fâcheuse, désespérée même pour le présent et pour l'avenir, que se trouve le prisonnier, il est dans sa nature de saisir avec avidité la moindre lueur, la moindre chimère qui puissent lui donner l'espoir de recouvrer sa liberté..... Ces belles tresses aussi noires que les yeux, dont le souvenir parlait si doucement à mon imagination, devaient appartenir à une jeune fille tendre et sensible que mon sort avait touchée... Qui était-elle?..... Je l'ignorais; mais elle avait accès dans la prison; mais elle avait pitié de moi, et peut-être, grâce à elle, à sa compassion, à son dévouement, pourrais-je m'échapper un jour... Un plan d'évasion suivit bientôt dans ma pensée cette première idée; j'en calculais les chances, les moyens..... j'en voyais, j'en éprouvais tour à tour toutes les anxiétés, toutes les joies... et je jouissais de cette illusion, que j'embrassais avec transport, sans songer au mal qui me saisirait l'âme quand je me réveillerais de ce songe consolateur! Le bien était réel, et je combattis le désenchantement en me recommandant à Dieu et en me félicitant de résister avec courage et dignité aux menaces et aux flatteries de l'inquisiteur.

Depuis deux jours je n'avais pas renouvelé les essais

du langage mural, je m'y remis : sans réponse à mes appels de gauche, j'allai à droite... Ah ! bonheur ! on m'entendit..... quelques coups firent écho aux miens.....— *Chi sei ?* (qui es-tu ?) demandai-je... On battit un *c*, un *o*, un *n*, puis un *f*; mon attention redoubla... Oh ! si c'était Confalonieri !... Un, deux, trois ; je n'écoutais plus, je ne comptais plus, car ce n'était pas lui ; et l'autre, n'ayant pas eu le signal de la compréhension, s'était arrêté : peut-être me suis-je trompé... Je grattai vivement ; il recommença plus lentement ; les premières lettres faisaient *conf*, la cinquième était un *o*, la sixième un *r*.... Il n'y avait plus à espérer, et le batteur allait toujours... enfin, à force de ténacité, je parvins à assembler le nom de Confortinati ; je dis le mien à mon tour. — De quel pays es-tu ? — Français, de Paris... — Paroles qu'il me fallut répéter plusieurs fois, tant celui qui les écoutait les trouvait étranges sans doute... C'était un matin que nous parlions ainsi, lorsque le bruit des portes voisines, que l'on ouvrait successivement, nous fit interrompre cette conversation si pénible et pourtant si intéressante que j'y aurais passé des journées entières.

Le conseiller Minghini fut bientôt dans ma prison. — Suis-je appelé à la commission ? lui dis-je. — Je l'ignore, mais je ne le crois pas. Le geôlier referma la porte sur lui. — Salvotti est bien mécontent de vous, reprit-il. — Et pourquoi ?

— Parce qu'il vous aurait cru plus docile.

— En quoi ai-je manqué de docilité ? n'ai-je pas répondu à toutes ses questions (Minghini se mit à rire) ? Se plaint-il de mes manières ?

— Non, non ; ce n'est pas de cela qu'il se plaint, mais de votre aveuglement, de votre obstination... Écoutez-moi, reprit-il avec intérêt, je ne suis point chargé de vous interroger ; je n'ai donc aucun motif personnel

pour vous engager à changer de système. Si je vous conseille de renoncer aux dénégations, c'est pour votre bien, pour votre salut... Salvotti a tout pouvoir, et vous pouvez vous sauver sans nuire à qui que ce soit..... il me l'a dit... Vous me faites une grande pitié, je vous assure, car vous êtes étranger et un bon jeune homme... Qu'est-ce qui vous saura gré de votre dévouement? qu'est-ce qui vous plaindra? Personne..... L'empereur fait grâce à ceux qui font amende honorable; je le sais, moi, j'ai été inquisiteur; mais pour ceux qui résistent à la justice il n'a pas de pitié. Si vous mécontentez Salvotti, il vous perdra, n'en doutez pas.

— Pour le contenter, monsieur le conseiller, il faudrait inventer, et je ne le puis.

— Il faudrait tout simplement dire ce que vous savez, avec pacte que cela resterait secret; à Vienne on vous ferait des ponts d'or.... Si l'on ne découvre rien, vous pouvez être sûr qu'on usera de rigueur à votre égard... et c'en est fait de vous, je le dis à regret.

— Mais lorsqu'il sera prouvé que je n'ai point agi contre les lois en Lombardie, que j'ai abandonné sur l'heure jusqu'à l'intention de m'occuper de l'imprudente mission dont je m'étais chargé, pourra-t-on en bonne justice me condamner à mort, m'exécuter, pour me punir d'avoir oublié que je n'étais plus en Suisse?

— Vous avez dans les mains le moyen d'éviter ce funeste sort, parlez.....

— Mais si je suis dans l'impossibilité de parler, si je ne sais rien, il faudra donc mourir innocent sur un échafaud, faute d'avoir pu rompre le silence? Est-ce là de la justice?.....

— Calmez-vous, calmez-vous... je vous veux du bien, votre position est digne de pitié! Ne sacrifiez pas ainsi toute une existence de bonheur à des chimères..... son-

gez à votre père et ne vous faites pas d'illusions sur votre avenir, car si vous ne cédez pas, vous ne reverrez plus votre patrie.....

— C'est Dieu qui l'aura voulu, monsieur le conseiller, je me soumettrai à sa volonté suprême. Puisque vous avez la bonté de vous intéresser à moi, veuillez me faire donner quelques livres, c'est un soulagement que je vous demande.

— Aujourd'hui, non; mais demain ou après-demain au plus tard; je vous en donne ma parole, pourvu que Salvotti ne le sache pas. Réfléchissez à mes conseils, ils sont désintéressés; songez-y, pauvre jeune homme!

Ces paroles m'avaient ému, attendri..... tous mes souvenirs, tous mes regrets se réveillèrent : la mort qui m'attendait, le supplice, la douleur de mon père, de ma famille, la vie perdue au moment d'en jouir... Lucy, dont l'image présente à ma pensée semblait me dire : « Pourquoi m'as-tu quittée ?... » Les biens que j'avais connus, ceux que l'avenir me réservait, flottaient devant mes yeux revêtus de riches couleurs; et d'un mot, me disais-je, d'un mot je pourrais les retrouver !... Oh ! mon Dieu ! soutiens-moi ! Vous que j'aime, venez à mon aide. Malheureux que je suis, quels chagrins je vais vous causer, que de larmes ! Elles ne couleraient pas, ces larmes, si je voulais me racheter, moi !.... Mais à quel prix ? pour vous faire rougir ?.... Non, non, je subirai mon sort..... et pour consolations, ma conscience me dira que je me suis conduit en homme d'honneur.... Que Salvotti m'appelle donc, il me trouvera inébranlable.

J'attendis vainement un nouvel interrogatoire; les heures se succédèrent et ma porte ne s'ouvrit pas. La conversation fut reprise avec mon voisin de droite; je lui demandai avec beaucoup de peine et de temps quel était son pays, depuis quelle époque il était en prison.

Il me répondit qu'il était des environs de Rovigo et prisonnier depuis quatre ans ; je le fis répéter... Arrêté depuis quatre ans... grand Dieu ! quel était donc cet infortuné, qu'avait-il fait ? La curiosité me fit surmonter la fatigue, je collai de nouveau mon oreille au mur, tandis que l'autre était aux écoutes pour surveiller les geôliers et les sentinelles... Je frappai doucement, il vint : — Que faisais-tu avant d'être en prison ? — *Io era fisionomista* ( j'étais physionomiste ).

Je crus avoir mal entendu ; quatre ou cinq fois nous recommençâmes pour m'assurer de la dernière parole, dont je ne pouvais m'expliquer le sens... *Fisionomista ?* lui demandai-je. — Oui. — Qu'est-ce que cela veut dire ? Il resta quelque temps sans répondre. — Cela veut dire que j'étais capable de lire sur la figure de quelqu'un sa destinée future... Explication qui me coûta tant de fatigues et de temps à comprendre qu'il me fut impossible d'ajouter autre chose si ce n'est :—Tu es donc astrologue ? — Justement, répondit le pauvre diable, que je regardais dans le premier moment comme un mauvais plaisant et dont j'eus lieu ensuite de plaindre le triste sort.

Il serait difficile de se faire une juste idée des peines et des efforts que me coûta l'apprentissage de cette méthode de converser ; il n'y a qu'un captif capable d'une telle patience.... J'étais rompu en finissant et si fatigué physiquement et intellectuellement qu'il m'aurait été impossible, je crois, de soutenir un interrogatoire d'une heure. On le comprendra aisément quand on pensera qu'il faut battre cent trente coups, par exemple, pour le seul nom de Confortinati, lorsqu'on ne fait pas d'erreur, qu'on ne recommence pas quatre, cinq et même dix fois, comme cela m'arrivait dans ces premiers essais, où j'avais contre moi le mécanisme, l'alphabet et la langue.

Qu'on y joigne la crainte d'être surpris, et l'on verra si chaque mot compris n'était pas pour moi une conquête plus difficile et plus précieuse que ne l'est pour l'orientaliste le déchiffrement de quelque antique manuscrit, dont l'interprétation doit lui donner la clef de tout un système historique et religieux.

Les quatre années de prison, la qualité de *fisionomista*, excitaient au plus haut degré ma curiosité... Que de choses cet homme n'avait-il pas dû éprouver et ne pouvait-il pas m'apprendre ! Combien ne m'importait-il pas de connaître son histoire..... Qu'avait-il fait pour languir depuis si longtemps captif ? « Dussé-je me donner une fièvre cérébrale, je le saurai, me disais-je en continuant encore, malgré ma lassitude, à m'exercer à battre ; demain matin je recommencerai...» Le lendemain en effet nous nous mîmes à l'œuvre bien avant le jour, et nous battions depuis trois ou quatre heures quand on vint me prendre pour comparaître devant la commission. La tête aussi fatiguée que si je me fusse appliqué à résoudre les problèmes les plus abstraits, je fus amené en présence de Salvotti et de ses deux suivans, qui me semblaient placés là tout exprès plutôt pour jouir des tourmens que l'inquisiteur faisait subir aux accusés que pour suivre la procédure.

Jugeant sans doute que toute allocution était inutile, Salvotti commença sur-le-champ l'interrogatoire, qui roula principalement sur des listes de noms trouvés dans mes papiers, sur des lettres adressées à des Italiens, ou sur ceux que j'avais dû voir en Suisse. A côté de ces malheureux noms étaient des chiffres. — Que signifient ces signes ? me demanda Salvotti. — Je l'ignore. — Mais cela n'est pas possible, ils sont de votre main. — Je ne le crois pas. Alors s'engagea entre nous une vive discussion, un démêlé pressant, interminable, où l'inquisiteur et le

prévenu redoublèrent, l'un d'insistance et de menaces, l'autre de résistance et de fermeté. Ces signes, il le voulait, devaient indiquer ceux qui étaient déjà membres d'une société, ceux qui pouvaient le devenir. Et de quelle importance n'était-il pas pour lui personnellement d'être éclairé sur ce point! que d'arrestations auraient suivi mon adhésion à ces opiniâtres demandes; que de nouveaux procès à conduire, à juger; mais surtout quel mérite n'acquerrait-il pas aux yeux de l'empereur d'avoir mis la main sur les ennemis de son gouvernement, sur des gens dangereux, dont il fallait se débarrasser pour la plus grande tranquillité de l'État...— Vous croyez peut-être, me disait-il en interrompant parfois ce virulent examen, que vous sauverez les coupables?... Ils seront tous arrêtés; ils le sont déjà en partie : ce que vous niez aujourd'hui, ils le confesseront demain, ils vous le diront en confrontation.

— Et moi je leur répondrai que je ne les connais pas et qu'ils sont fous...

— Pas si fous, jeune obstiné, car en se conduisant ainsi ils pourront mériter la clémence de sa majesté; et vous, au contraire, vous accumulez sur votre tête les foudres de son inexorable justice... Vous persistez donc à refuser à la commission l'explication de ces signes?

— Je ne saurais en donner la clef.

— Bravo! mentez, mentez toujours.... s'écria-t-il en fronçant ses noirs sourcils; mais sachez que la loi nous accorde les moyens de contraindre les récalcitrans à dire la vérité [1].

— La torture? appliquez-la, dis-je avec une indignation que je comprimais à peine, je la soutiendrai... Et

[1] Il est permis, dans le code autrichien, d'appliquer la bastonnade à l'accusé.

je regardai avec tant de mépris celui qui osait dans ce moment même fixer sur moi des yeux brillans d'une cruelle joie, qu'il fut obligé de les baisser pour échapper à mes regards. — Vous ferez ce qu'il vous plaira, ajoutai-je; Dieu m'a rempli le calice, je le boirai jusqu'au fond... — Dieu, Dieu, répéta-t-il en me montrant les statuts de la société secrète, l'invoquait-on dans de tels pandémoniums de jacobins et d'impies?...

— Si on n'y prononçait pas le nom de Dieu, on n'y violait pas au moins ses commandemens les plus sacrés en élevant sa fortune sur la ruine de son prochain.

— Donc vous avez assisté à ces réunions? reprit vivement Salvotti.

Et nous passâmes de nouveau en revue toutes les pièces qui établissaient ma coopération aux travaux des sociétés de Genève; puis il revint à sa liste, à tout ce que j'avais dû faire en France, à toutes les intelligences que je devais avoir eues avec les réfugiés italiens; mélange odieux de suggestions perfides, de questions imprévues, d'observations en apparence indifférentes, mais qui n'étaient que des acheminemens à de nouveaux interrogatoires ou des piéges tendus pour me faire tomber en contradiction en m'arrachant quelque parole irréfléchie de nature à donner lieu par la suite à des inculpations nouvelles. J'échappai, grâces à Dieu, aux embûches, comme je résistai aux menaces; quelle que fut la longueur de ce captieux examen, je ne perdis pas de vue un seul instant la fin que se proposait Salvotti, et je sus rendre inutiles toutes les manœuvres, toutes les perfidies qu'un inquisiteur expérimenté et aussi peu scrupuleux que lui sur les moyens de réussir pouvait seul inventer et se permettre.

Quoique les premiers examens d'un procès politique aient lieu en France seulement entre le juge d'instruc-

tion et le prévenu, qui n'a point encore de conseil ni d'avocat, l'un et l'autre savent bien cependant qu'ils ont à répondre de leurs faits et de leurs paroles, soit devant la chambre du conseil et celle de mise en accusation, qui sont là pour décider si l'arrestation est légale et s'il y a lieu à poursuivre, soit devant la cour d'assises, où l'accusé peut se plaindre de l'abus de pouvoir qu'on a exercé contre lui; cette instruction première ne peut donc être conduite de manière à ce que le juge puisse tout se permettre contre l'accusé. La loi y a pourvu, de même qu'elle a garanti le prévenu contre les réponses et les aveux qu'on peut lui arracher dans les premiers momens de trouble; mais il n'en est pas ainsi en Autriche : ces interrogatoires, si arbitrairement, si frauduleusement conduits, formaient tout le procès; c'est sur eux qu'on devait me juger, sans qu'il me fût possible, comme on le verra par la suite, de savoir sur quels chefs d'accusation il fallait me défendre, sans qu'il me fût permis de me plaindre des moyens coercitifs employés par l'inquisiteur dans tout le courant de la procédure. Ainsi, toute garantie contre l'arbitraire, contre le mauvais vouloir, contre la vengeance d'un juge irrité, est enlevée en Autriche au prévenu politique, qui n'a pour se défendre que ce que sa conscience et sa présence d'esprit lui inspirent, car toute communication, toute consultation lui sont interdites pendant la durée du procès, jusqu'au jour où on lui fait lecture de sa sentence. Toujours au secret, toujours exposé aux tortures morales d'un inquisiteur dont l'amour-propre blessé se mêle et envenime les délicates fonctions de magistrat, le pauvre prisonnier n'a donc aucun espoir d'échapper à la cruelle guerre d'un homme qui a tout pouvoir sur lui, qui ne craint aucun contrôle, aucune réprimande et qui sait qu'en le traitant en ennemi et

en coupable, il se fera bien venir et récompenser par l'autorité suprême.

— Votre sort dépend de moi, répétait Salvotti, j'ai plein pouvoir... je puis vous envoyer à l'échafaud ou vous faire pourrir dans les prisons..... il n'y a pas ici d'autre autorité que la mienne, j'ai la confiance de l'empereur, sachez-le bien : s'il me faut dix ans pour l'instruction d'un procès, je les prendrai.... qu'importe le temps ! Nous sommes au-dessus de la loi ordinaire, comme commission spéciale, et moi, j'en suis le chef. Il ne me le prouvait que trop ! Tel était l'instrument dont se servait le gouvernement autrichien pour décider le sort des deux cents prévenus qui gémissaient dans les prisons ; telle était la procédure arbitraire à laquelle ils étaient soumis.

Quand Salvotti fut las de retourner dans tous les sens les points sur lesquels il espérait avoir quelque lumière, il me renvoya dans ma prison, où, pour toute consolation, tout appui, j'eus le contentement de n'avoir pas prononcé un mot qui pût s'interpréter contre qui que ce fût !... Quelque besoin de repos que je pusse avoir, j'appelai au mur le pauvre Confortinati, dont je commençais à connaître la déplorable histoire ; cette série de malheurs, que j'apprenais ainsi lentement et coup par coup, m'inspirait un tel intérêt et s'harmonisait si bien avec ma triste position que ma curiosité fut plus forte que la fatigue et le sommeil ; c'était aussi un moyen de faire diversion à l'inquiétude qui me dévorait sur le sort de bien des pères de famille tant que durerait une semblable procédure, où le moindre soupçon pouvait leur valoir des années de prison, de tourmens et de tortures.....

Les interrogatoires se suivirent, se multiplièrent, tantôt le matin lorsque j'étais à peine éveillé, tantôt le

soir ou la nuit même, selon que Salvotti jugeait l'heure favorable pour renouveler ses persécutions. Un jour c'étaient mes relations avec telle ou telle personne de Milan qu'il avait découvertes et dont il voulait déduire la preuve que les individus m'avaient écouté ou faisaient partie des sociétés secrètes; un autre jour il me tourmentait pendant des heures entières pour me faire avouer que l'on m'avait apporté les papiers à Milan et me faire nommer le porteur; le lendemain il revenait sur la Suisse, sur la France, plaidant le faux pour savoir le vrai et ramenant vingt fois le même sujet avec des argumens nouveaux, sans jamais se lasser, sans jamais désespérer de m'embarrasser, de me troubler par la longueur interminable de ses accablans examens.

Un matin la porte de la prison s'ouvre..... Au lieu des geôliers ou de Minghini, c'est Salvotti qui entre et m'apostrophe ainsi :

— Vous êtes un menteur, j'en ai la preuve; j'ai fait arrêter le colonel X..... et il a tout avoué..... — Vraiment, lui répondis-je en m'efforçant de surmonter la terrible impression que produisait sur moi cette fatale nouvelle..... vraiment, que vous a-t-il donc dit?

— Vous l'entendrez tout à l'heure, et il faudra que vous soyez bien impudent pour soutenir que vous n'avez pas conspiré avec lui.....

— Impudent, non, monsieur le conseiller, mais vrai... Il sourit ironiquement; puis, ce sourire s'humanisant peu à peu, il me dit : — Quoique vous ne méritiez guère ma pitié, je suis venu vous trouver pour vous ouvrir encore une voie de salut..... Toute réticence, toute dénégation devient désormais inutile, le colonel X... a parlé, vous dis-je..... Pendant que nous sommes seuls, confiez-vous à moi, rien de ce que vous me révélerez ne sera su de la commission ni de qui que ce soit; l'empereur

seul en sera instruit; ainsi donc votre responsabilité sera à couvert; si vous laissez échapper cette occasion, elle ne reviendra plus!..... Tous ceux que vous avez vus à Milan ont été appelés devant la commission, et tant de charges pèsent sur vous qu'il n'y a que votre jeunesse qui puisse me porter à faire cette dernière tentative, dictée par la compassion.

— Je suis reconnaissant, monsieur le conseiller, de cette démarche, dont votre bon vouloir me garantit l'intention, et je n'en regrette que plus de ne pouvoir y répondre.

— Ainsi vous repoussez la main protectrice que je vous tends?

— Ce n'est pas ma faute, lui répondis-je en le saluant.

— Eh bien, vous périrez, et je me lave les mains de votre mort; c'est vous qui l'aurez voulu..... On va vous amener devant nous, où vous serez accablé par les dépositions du colonel X.....

Je restai longtemps dans cette cruelle expectative avant de paraître à la commission. Salvotti, qui calculait tout, avait sans doute compté sur l'effet de ses paroles et sur la crainte où devait me plonger l'annonce de l'arrestation et des dépositions du colonel. Mon agitation fut grande, terrible, j'en conviens..... Non qu'il se fût rien passé entre le colonel et moi qui pût donner lieu à la moindre investigation inquisitoriale, mais parce qu'il suffisait que son nom se trouvât avec tant d'autres inscrit dans mes papiers, pour que ce malheureux homme, père de cinq enfans, fût condamné à languir en prison pendant des mois et peut-être des années. Quelles inquiétudes, quels regrets n'éprouvai-je donc pas..... Enfin l'on vint m'arracher à cette mortelle anxiété; j'allais connaître la triste vérité.

— Voyez cette signature, me dit en entrant dans la salle de la commission Salvotti, qui, debout, quelques feuilles de papier en main, semblait m'attendre pour frapper de suite et plus fort le coup sous lequel il espérait m'abattre; voyez cette signature, reprit-il, le colonel X..... le colonel X..... au bas de chaque page; il est long, cet interrogatoire, ajouta-t-il d'un air de triomphe; et ce qu'il contient est un témoignage accablant contre vous; le colonel a dit la vérité..... il a parlé..... et si vous aviez l'effronterie de le démentir, il est là tout prêt et demande à être confronté avec vous.

Un silence de quelques minutes suivit ces péremptoires paroles; Salvotti, qui ne me perdait pas de vue un instant, me crut ébranlé. Il s'approcha de moi :—Allons, allons, laissez-vous toucher, soyez vrai..... Abandonnez la négative, c'est folie; vous le voyez. ... on sait tout! Ouvrez-nous votre cœur, c'est le seul moyen de racheter.. .. Il n'acheva pas. — Attendrez-vous que le colonel vienne vous le dire en face?..... — Eh! que pourrait-il dire?..... m'écriai-je enfin. — Que vous êtes un agent provocateur, que vous lui avez parlé de sociétés secrètes, de complots; tout est consigné dans les interrogatoires qu'il vient de soutenir.

— J'en demande la lecture.

— Vous n'avez pas le droit de rien demander ici.....

— Mais.....

— Il n'y a pas de mais, c'est ainsi.

— Comment voulez-vous que je me défende si vous ne me communiquez pas les charges qui pèsent sur ma tête? Puisque le colonel X..... a déposé contre moi, je demande non-seulement la lecture de son interrogatoire, mais la confrontation immédiate.....

— Taisez-vous! d'où vient tant d'audace! Le colonel

a bien su vous connaître, il s'est défié des paroles d'un homme.....

— Qui ne lui a fait qu'une seule visite, ainsi que je vous l'ai déjà dit; visite de quelques minutes au milieu de ses enfans et deux ou trois autres personnes; visite dont je n'aurais jamais songé à vous parler, vu son peu d'importance, si son nom ne s'était trouvé sur cette malheureuse liste et si je n'eusse craint d'aggraver encore vos injustes soupçons en me taisant sur une circonstance innocente en elle-même, mais qui aurait pu prendre une sorte de gravité apparente par mon silence. Ce que le colonel dit sur moi, je demande de nouveau à le connaître.....

— Et de nouveau je vous commande d'être plus respectueux envers la commission.

Des paroles fort vives s'échangèrent encore longtemps entre nous; moi, toujours protestant contre les dépositions du colonel et insistant pour les connaître; lui, cherchant par de grandes phrases, des mots à double entente, des menaces à me donner le change, à me laisser dans le doute sur une arrestation qui n'existait pas et sur de prétendues révélations qui n'étaient pas plus réelles. Las enfin de son infructueuse insistance, il termina l'interrogatoire par sa phrase ordinaire : — Eh bien, vous serez pendu... A quoi je répondis comme de coutume : — Que puis-je y faire? Puis je rentrai dans ma prison, et à genoux je soulageai mon cœur en fondant en larmes et en remerciant Dieu d'avoir échappé à ce nouveau piége et à cette nouvelle épreuve.

Dans un autre examen, après maintes et maintes questions indifférentes, maintes et maintes causeries qui semblaient n'avoir aucun rapport à l'interrogatoire, Salvotti, prenant en main la fatale liste, m'interpella tout à coup : — Comment lisez-vous ce nom?— Mussotti l'astronome.

— Bravo ! et ce signe qui est joint à ce nom ? — Je l'ignore.

— Eh bien, moi, je le sais : vous avez vu ce Mussotti...

— Oui, à la Specola, à l'Observatoire, dont il m'a gracieusement montré les instrumens, et pas davantage.

— Il n'y a pas eu entre vous de discours politiques ?

— Non, certes.

— Eh bien, Mussotti est..... Il s'arrêta sur ce mot, me regarda pour lire sur mes traits ce qui se passait dans mon âme, mais il n'y vit aucune altération..... Mussotti est en fuite, continua-t-il ; au lieu de se rendre à l'appel de la commission, il s'est sauvé, preuve qu'il devait craindre d'être compromis, preuve qu'il était entré avec vous dans de coupables menées.

— Voilà une singulière logique, monsieur le conseiller ; parce qu'un homme prend la fuite dans un moment où vous faites chaque jour des arrestations nouvelles pour choses étrangères et antérieures à mon arrivée à Milan, vous arguez de là qu'il était mon complice..... En vérité, pour un homme d'esprit la déduction est étrange, c'est avoir une grande envie de trouver des coupables ; si M. Mussotti s'est éloigné de Milan, c'est qu'il avait ses motifs sans doute ; mais quant à ce qui me concerne, je vous proteste qu'il pouvait y demeurer en paix. Ce que je disais alors à Salvotti, il y a douze ans, devant la commission, je le répète aujourd'hui : Mussotti était parfaitement innocent de ce qu'on lui attribuait ; la circonstance seule de l'insertion de son nom dans les papiers du portefeuille, non par moi, mais par quelques-uns des réfugiés italiens, le fit appeler à la commission par l'inquisiteur, qui n'aurait pu, sans mensonges, se servir d'une seule de mes paroles pour la moindre charge, la moindre accusation.

Mais cette tentative échoua comme les autres, et nous

retombâmes dans les déclamations ordinaires jusqu'au moment où je demandai d'établir par témoins : 1° que je devais quitter Milan pour me rendre à Florence huit jours après mon arrestation ; 2° que je m'étais expliqué avec telles ou telles personnes dont je citais les noms de façon à ne laisser aucun doute sur la manière dont je jugeais l'état de l'Italie en général et la Lombardie en particulier. C'était pour moi une chose fort importante que ces témoignages qui seraient venus corroborer et la lettre de Buonarotti, de laquelle il résultait évidemment mon désistement, mon abandon de toute mission politique, et l'impossibilité où se trouvait la commission de me prouver la moindre accointance criminelle avec les sujets italiens. J'insistai donc pour obtenir la déposition de ces témoins à décharge ; mais Salvotti me répondit que les accusés politiques ne pouvaient invoquer aucun témoignage et que c'était à l'inquisiteur seul à décider si cela lui convenait, oui ou non.

— Le prévenu est donc ainsi entièrement privé de moyens de défense, dis-je avec douleur..... puisqu'on lui refuse ce que la loi accorde aux derniers des bandits..... — En Autriche on évite avant tout le scandale ; la justice s'y rend sans bruit, dans le secret, *patriarcalement*..... La sûreté de l'État ne peut qu'y gagner..... — Et celle des accusés, monsieur le conseiller ? — Celle des accusés, reprit Salvotti souriant comme le loup de la fable souriait à l'agneau, elle est entre nos mains..... nous sommes leurs avocats autant que nous sommes leurs juges. Il me fallut tout mon empire sur moi-même pour ne pas éclater en écoutant de telles impudences..... — Vous assumez là sur votre tête une bien grande responsabilité, me contentai-je de répondre..... — Pas avec vous pourtant, jeune homme ; le seul fait des papiers, leur nature, leur contenu, vous rendent passible de la

peine de mort. — Dites-moi, monsieur le conseiller, pourrait-on appliquer la peine de mort à celui qui, dans un moment d'altération mentale, aurait conçu le projet insensé de poignarder quelqu'un, mais qui, revenu à la raison, rejetterait avec horreur ce coupable enfantement de son délire? Pourrait-on, dis-je, le condamner parce qu'on saisirait chez lui les armes dont il avait le projet de se servir dans son accès de fureur?... N'en appellerait-il pas à la justice de ses juges, en leur disant que cette intention criminelle avait été abandonnée?... Et s'il le prouvait, que pourrait-on contre lui?... Je suis dans le même cas : vainement me répondez-vous que la possession seule de ces papiers constitue un crime de lèse-majesté et que je n'avais pas renoncé à mes projets, puisque je les gardais..... Je vous répondrai, moi, que la conservation de ces papiers n'était qu'une imprudence, une légèreté d'esprit d'un jeune homme étourdi; imprudence qui par elle-même pourrait seule prouver combien peu d'importance il attachait à sa mission ; je répondrai encore qu'il n'y a pas eu commencement d'action, que les interrogatoires le prouvent, et qu'il résulte de la lettre de Buonarotti que l'intention même était abandonnée... Abandon que j'établirais jusqu'à l'évidence s'il m'était accordé de faire constater par témoins et mon départ, et mon opinion sur l'Italie, et mes projets : or, dans cet état de choses, peut-on, sans une odieuse injustice, peut-on je le demande, me condamner à la peine capitale? — Si on le peut!... Vous le verrez en montant à l'échafaud et quand il ne sera plus temps de dire *mea culpa*.

L'on me ramena dans ma prison, il était nuit; à quelques pas de l'escalier de la commission, une voix de femme, douce et tendre, me dit : *Che si faccia corraggio!* (prenez courage). Cette voix, cet encouragement dans ces instans d'orage et d'affliction, descendirent dans mon

âme comme une approbation du ciel! L'impression en fut si bienfaisante que mes pensées s'en ranimèrent, que mon imagination, flétrie, abattue par l'aride torture des interrogatoires, se plut de nouveau à former de la jeune fille aux yeux tendres, aux paroles de compassion et de charité une céleste créature que la Providence m'envoyait pour me soutenir dans mes malheurs..... Ah! comme je la bénissais d'avoir ainsi pitié d'un pauvre étranger abandonné de tous et destiné à mourir sans qu'une main amie serrât sa main au moment de marcher au supplice!... Cette touchante commisération me fut d'autant plus précieuse, d'autant plus salutaire qu'après avoir, comme de coutume, donné le signal à Confortinati, il ne répondit pas, lui dont l'oreille semblait clouée au mur, tant il mettait d'empressement à répéter le signal de nos conversations..... Je recommençai à battre, croyant qu'il était endormi ou malade; mais je battis seul, le soir comme le lendemain..... Seul! et la perte que je faisais me laissa triste et découragé, comme si ma tombe, un moment entr'ouverte, se fût tout à coup refermée sur moi!

## XI.

Ce que m'avait conté cet infortuné pendant les dix ou douze jours que nous fûmes en communication, le voici tel que ma mémoire me l'a conservé, tel que je l'entendis dans mon obscure prison quand tout était silence et que les battemens seuls de sa main tremblante faisaient palpiter mon cœur de pitié et d'indignation :

« Je gagnais, me dit-il, tranquillement ma vie à dire la bonne aventure, à vendre de ville en ville des drogues et des médicamens, allant tour à tour de Ferrare à Venise, de Rovigo à Modène; j'étais heureux, quand tout à coup je fus arrêté en 1818, comme soupçonné d'avoir servi d'intermédiaire entre les carbonari des États du pape et ceux de la province de Venise. C'était faux et je niai... Mais Salvotti voulait à toute force que je fisse des aveux, parce qu'il disait que je savais beaucoup de choses, que je devais connaître tous les carbonari... J'avais beau dire non, il disait toujours *si*, quoiqu'il n'eût pas de preuves. Alors il me mit au pain et à l'eau pour m'affaiblir, me fit mettre aux fers sous les plombs, ensuite dans les puits[1]... De temps en temps il venait dans ma prison pour voir si je voulais avouer... Et que pouvais-je avouer, moi qui ne savais rien !... Parfois il me menaçait de me

[1] Prisons souterraines où l'inquisition de Venise renfermait les infortunés captifs qui ne devaient plus revoir la lumière. Ces cachots étaient appelés *pozzi* (puits).

(*Note de l'éditeur.*)

faire périr sous la bastonnade si je persistais à lui cacher les noms des carbonari; moi, je lui disais :—Faites comme vous voudrez pourvu que cela finisse. Mais cela ne finissait pas. « Quand les autres seront jugés, me disais-je, il faudra bien qu'on me juge aussi... » Une première sentence fut prononcée contre les carbonari de Rovigo sans que j'apprisse rien sur mon sort... Je me désolais; Salvotti vint et il me dit : Une sentence?... Vous pourrirez dans votre cachot, c'est là tout ce que mérite un coquin tel que vous. Alors l'espoir m'abandonna. Je me coupai avec un morceau de verre les veines des bras. C'était dans la nuit; le lendemain les geôliers m'auraient trouvé mort si mes bras, en se contractant, n'eussent empêché le sang de couler.

« Quand ils entrèrent, ils crurent que c'en était fait de moi; tout effrayés, ils allèrent prévenir l'inquisiteur, qui accourut avec le médecin. On me banda les veines, on me soigna, on me rappela à la vie... Et le juge était là pour profiter de ma faiblesse et me faire avouer... Il me disait que j'étais coupable, puisque j'avais voulu me tuer; que j'étais un misérable, un gibier de potence, qu'on laisserait crever si on ne le réservait pas pour l'échafaud... Et moi, je lui répondis que j'avais voulu en finir parce que ma patience était à bout, parce que ma santé était détruite par tant de tourmens, tant de tortures, parce que je ne voyais plus de terme à ma captivité... Je lui dis aussi que j'étais innocent et que si l'empereur savait l'horrible traitement qu'il me faisait endurer... Alors il ricana et dit :—Voulez-vous du papier et de l'encre pour faire un placet à sa majesté, je le ferai porter... Je lui montrai mes pauvres bras en lui disant : —Vous savez bien que je ne sais pas écrire.—Infâme menteur, s'écria-t-il en me repoussant... Qu'on surveille ce coquin... Il s'en alla, et je m'évanouis !... Plus tard, re-

venu à moi, je demandai pardon à Dieu d'avoir voulu m'ôter ainsi la vie et je lui promis de ne plus commettre un semblable péché. Je me suis remis peu à peu, mais les nerfs se sont raccourcis, et mes bras, surtout le droit, ne peuvent plus se redresser... C'est pour cela que j'ai de la peine à battre au mur, voyez-vous.

« On continua de me faire toute sorte de vexations, et il y avait déjà bien des mois d'écoulés depuis que je m'étais coupé les veines quand on publia la sentence de Silvio Pellico et de Maroncelli... «Voilà qui est fini avec les carbonari de Venise ; qu'est-ce qu'on fera de moi ? me disais-je... quand me jugera-t-on ? » Un jour on vint me prendre dans ma prison. — Allons, prépare-toi, me dirent-ils en me maltraitant, ça va être bientôt fait... — Le plus tôt sera le mieux, leur dis-je... et je pensais qu'ils allaient tout bonnement me mettre dans un sac et me jeter dans le canal, ou bien me descendre tout en bas dans les puits... m'attacher là et m'y laisser mourir de faim... Je recommandai à Dieu ma pauvre famille, que je n'avais pas vue depuis mon arrestation ; j'étais leur gagne-pain ; hélas ! que sont-ils devenus sans moi ?... Ces méchans guichetiers me traînaient de cachot en cachot, et ils s'arrêtaient de temps en temps comme si j'avais dû leur demander grâce... Mais je ne parlais pas !... Enfin ils me portèrent dans une salle basse, où l'on me mit de grosses chaînes aux pieds, à moi qui pouvais à peine me tenir sur mes jambes. Lorsque ça fut fini, le geôlier me dit : —Quand on t'ôtera ces jarretières-là, il n'y aura plus de peau sur tes os... — Ce ne sera pas long, lui répondis-je, s'il plaît à Dieu, car il n'y a pas de Samson capable de résister à votre régime... — Prends garde à ce qui t'attend, me dit-il, charlatan... et si tu as un spécifique contre les os cassés, demande-le... car... Moi j'éclatai et je lui dis : —Bourreau ! Alors ils m'accablèrent d'injures et de

coups jusqu'à la gondole qui m'attendait... En y montant, je pensais qu'ils allaient me conduire en mer pour me noyer... Deux heures se passèrent sans dissiper mes craintes. Enfin, à force d'aller, nous prîmes terre à Palestrine. — Où allons-nous ? demandai-je pour la vingtième fois à mes sbires... et comme toujours, ils me répondirent : — A ta destination...

« On me fit monter en voiture... « Sûrement, me dis-je, ils vont me conduire en Hongrie, dans quelque forteresse où l'on n'entendra plus parler de moi... » J'aurais mieux aimé être noyé dans la lagune, car la prison en Autriche, *signor mio*, mieux vaut la tombe !... Je reconnus bien vite la route de Padoue, et je respirai. Arrivés à Mantoue, les sbires me quittèrent ; en partant, l'un d'eux me dit : — Il n'y a plus de prisonniers à Venise, vous allez à Milan. Je restai stupéfait... qu'avais-je à faire à Milan, et en prison encore ?... Au bout de quelques jours que j'étais ici, Salvotti vint me voir et me dit : — Eh bien, vous voyez que je vous protége ; partout où je vais, vous venez... Serez-vous plus docile à Milan qu'à Venise ?... Je répondis, comme avant, que j'étais innocent... — Bravo ! me dit-il, nous verrons qui se lassera ; tant qu'il y aura une commission et des prisonniers vous nous suivrez, et après, si vous êtes encore de ce monde, on vous enverra à la maison des fous. — Dieu est meilleur que les hommes, lui répondis-je, il aura pitié de moi !... Et voilà quatre ans et plus, *caro signor*, que j'attends que l'on prononce sur mon sort... Quand il me rendrait la liberté maintenant, qu'en ferais-je ?... J'ai perdu mon état, ma santé, je ne puis plus gagner ma vie... sans ma famille, je demanderais au bon Dieu de finir bientôt mes jours dans ma prison... mais que sa volonté soit faite ! »

Ce douloureux récit, qui ne me parvenait que par fragmens, excitait en moi un tel degré d'intérêt qu'il m'est

arrivé de passer au mur des nuits presque entières pour en connaître plus tôt les déchirans détails. Souvent, accablé de lassitude, succombant aux efforts que j'étais obligé de faire pour entendre et les mots et le sens de chaque phrase, le cœur ému, oppressé de tels malheurs, je retombais sur mon lit, d'où l'insomnie et ses anxiétés me faisaient bientôt relever pour aller de nouveau recueillir une à une les touchantes paroles d'une histoire qui n'était pour moi qu'un présage certain, qu'une trop sûre confirmation de la destinée qui m'attendait... « Si l'on traite ainsi, me disais-je, un pauvre diable qu'on soupçonne seulement d'avoir servi de simple intermédiaire, de porte-lettres entre les carbonari, que ne doit-on pas me faire, à moi, qu'on est autorisé, d'après la possession du portefeuille, à regarder comme un des initiés aux sociétés secrètes, le plus au courant des complots des partisans de l'indépendance. » La mort, je n'en pouvais douter, la mort m'était réservée !..... Ainsi, plus d'avenir pour moi que la prison, les tourmens et la potence... plus d'espérance, plus de refuge qu'en Dieu, vers lequel j'élevais un cri de détresse lorsque ma croix était trop lourde et qu'accablé par la contemplation de mon inévitable et cruel destin, je disais dans mon angoisse, comme le pauvre Confortinati : « Mais que ta volonté soit faite, ô mon Dieu !... »

Cependant les interrogatoires étaient suspendus depuis quelques jours : la perplexité, l'excitation dans lesquelles ces orageux et funestes débats avaient tenu mon âme firent place peu à peu à ce relâchement général qu'on éprouve après une longue et pénible lutte. Tant que le combat durait et qu'il fallait, à chaque heure du jour et de la nuit, tendre tout son esprit pour prévoir et déjouer les surprises et les embûches d'un inquisiteur tel que Salvotti, ou recueillir toutes les forces de son cœur

pour ne pas succomber aux inquiétudes déchirantes, aux doutes funestes sur la sûreté et le salut des autres, j'avais été comme un soldat valeureux qui, combattant pour tout ce qu'il a de plus cher, reçoit une blessure mortelle, dont il s'aperçoit à peine pendant la chaleur de l'action, mais dont les douleurs et la gravité se font sentir et reconnaître dès qu'il a cessé d'être soutenu par la nécessité d'échapper aux périls et par l'enthousiasme du dévouement... Comme lui, le coup qui m'avait frappé était sans espoir ; mais où étaient les compensations à mon sacrifice?... J'étais seul! je devais mourir seul! sans cet appareil, cette publicité, qui animent et exaltent ceux qui, s'étant sacrifiés pour une cause politique ou religieuse, se préparent à marcher au supplice avec l'encourageante conviction que leur mémoire restera honorée parmi leurs partisans et que leur mort, comme celle des martyrs, fera de nouveaux prosélytes...

Non, ce n'était pas là le sort qui m'était réservé!..... mais une mort obscure, dont rien ne devait adoucir l'amertume et glorifier la fin!... et jusqu'au moment de cette mort une captivité dont nul ne viendrait adoucir les horribles ennuis... Je n'avais devant moi qu'une prison muette, qu'une hideuse potence, et pour soutien ici-bas, dans cette fatale attente, que la voix de ma conscience et de l'honneur qui me disaient : « Tu as bien fait, persévère.... »

Mais perdre ainsi la vie à vingt-quatre ans, et la perdre sans gloire, était une pensée affreuse devant laquelle tout mon être se révoltait!... J'avais trop de liens qui me rattachaient à la terre ; j'y laissais trop de regrets, trop d'espérances déçues, pour que la pensée d'une autre vie, pour que ma confiance en la miséricorde de Dieu pussent constamment adoucir le coup terrible qui m'avait atteint à la fleur de la jeunesse... Hélas! le Dieu au-

quel je revenais à l'heure de l'infortune, je ne le connaissais pas... Je l'invoquais, il est vrai, chaque jour ; je lui offrais ma vie pour le salut des autres ; mais ma croyance en lui, ma foi dans sa bonté soudainement réveillées n'étaient pas telles encore qu'elles dussent me tenir lieu désormais de toute consolation, de tout espoir..... En s'élevant vers l'Être suprême, mon âme se sentait soulagée dans les momens d'exaltation, mais elle retombait ensuite et s'abandonnait aux regrets, comme si tout finissait avec la vie.....

Bien des pleurs ont coulé de mes yeux lorsque, malgré moi, je m'appesantissais sur le passé et sur l'avenir ! Bien des pensées douloureuses venaient dominer mon âme et l'abattre quand mon imagination me peignait tout ce que j'avais perdu sous des couleurs mille fois plus belles encore que la réalité !... Que les journées étaient longues, mon Dieu ! et que déjà j'étais las de leur monotonie !....

Qu'on juge donc, s'il est possible, de ma surprise, de ma joie lorsqu'un soir le geôlier entra dans ma prison portant plusieurs livres, sur lesquels mes yeux s'attachèrent aussitôt. — Les voilà, me dit-il, ces livres que vous avez tant demandés ! j'ai voulu les apporter moi-même. Le décharger de son précieux fardeau, ouvrir chaque volume, les tenir dans mes mains pour être sûr qu'ils étaient à moi, sauter de joie, fut l'affaire d'un moment. — Qui m'envoie ces livres ? — Le conseiller Minghini. — Remerciez-le pour moi, je ne les espérais plus !..... Et je feuilletais, je lisais quelques lignes, sans songer que le geôlier était planté devant moi, souriant de mon bonheur, auquel, prétendait-il, il n'avait pas peu contribué... — Ce n'était pas facile à obtenir. — Je reconnaîtrai ce service-là, lui dis-je. — N'est-ce pas que vous dînerez bien demain ? — Oui, oui, une fête, un banquet!

je vous donne carte blanche, bonsoir! — Ce n'est pas aujourd'hui comme les autres jours, vous nous reteniez, et maintenant..... — Bonsoir, bonsoir, répétais-je.

Il me laissa seul enfin ; mes livres étaient sur ma table, mes chers livres!... je les baisai l'un après l'autre : la vie d'Alfieri, un Pétrarque, un Labruyère, les lettres de Jacopo Ortis en anglais, un volume du Dante et un petit dictionnaire italien-français, telles étaient mes richesses.

Ces consolateurs qui m'arrivaient lorsque mon esprit commençait à faiblir et mon cœur à se troubler, je les contemplais... et maintenant que j'étais seul, je n'osais plus les ouvrir.... La dernière fois que je les avais lus j'étais libre... Alfieri!... en l'ouvrant, je tombai juste à la page, à l'endroit qui m'avait fait éprouver une émotion si grande le jour de mon arrestation, là où il dit : « *La fiamma della gloria, si avvampante in me traluceа.* » (La flamme de la gloire, en brillant à mes yeux, électrisait tellement mon âme.....)

Mes yeux se remplirent de larmes : tous les projets, les résolutions, les espérances que m'avaient inspirés ces lignes me revinrent à l'esprit ; je fermai le livre et je sentis plus profondément, plus amèrement que jamais l'irréparable changement survenu dans mon sort..... La carrière studieuse que j'aurais parcourue se développa dans ma pensée et s'y présentait si belle que je pleurai la perte de cette imaginaire célébrité bien plus que les plaisirs et les joies de ma jeunesse, bien plus qu'une longue vie que j'aurais pu passer au milieu des richesses... Au lieu des joies que j'espérais donner à tous ceux que j'aimais, je leur avais causé un horrible chagrin que rien ne pouvait réparer... J'avais donc tout perdu, tout sacrifié, et pourquoi?..... Pour une cause qui n'était pas la mienne, pour un pays qui ne devait pas payer

d'un regret le dévouement d'un malheureux jeune homme périssant victime de son honneur et de son amour pour l'Italie!...

Ces pensées funestes, accablantes, m'ôtèrent dans ce moment toute envie de me servir de ces livres si longtemps, si ardemment désirés... ou, si je les prenais un instant, c'était pour les ouvrir au hasard, regarder sans les lire les pages que je feuilletais pour les remettre de nouveau sur ma table avec un sentiment de peine, semblable à celui que nous causerait la vue de quelques souvenirs d'un être bien-aimé et perdu pour toujours!.. Le dictionnaire seul, une fois que je l'eus pris, demeura dans mes mains... Les mots sans suite que contenaient les pages frappaient mes yeux sans me forcer à les comprendre ; bientôt l'idée de l'alphabet italien me revint à l'esprit...« Que de peines n'aurais-je pas évitées, me disais-je en passant d'une lettre à l'autre, si je t'avais eu dès les premiers jours ! » Et je tournais les feuillets un à un jusqu'au dernier... m'assurant si j'avais bien classé les dernières lettres ; de là je me mis à battre indistinctement tous les mots que le hasard me présentait..... continuant machinalement cet exercice jusqu'au moment où ma lumière fut presque entièrement consumée.

Il était jour à mon réveil ; ma première pensée fut pour mes livres... J'y portai mes regards, ils étaient là, ce n'était pas un rêve; j'en remerciai Dieu. L'impression douloureuse que j'avais éprouvée la veille en les revoyant fut moins forte que la jouissance donnée par leur lecture : ce fut Pétrarque que je choisis d'abord ; je le lisais avec une attention extrême quand arriva le conseiller Minghini. —Déjà à l'œuvre, me dit-il... Je me levai et j'allai lui prendre la main. — Cela n'a pas été sans peine, je vous le jure, ajouta-t-il ; Salvotti ne le voulait pas, et c'est contre son gré que l'on vous a permis d'avoir des

livres ; il croit même que vous ne les aurez que dans quelques jours. Je remerciai Minghini de cette preuve de bonté.

— Pauvre jeune homme! qu'êtes-vous venu faire en Italie?... Que votre famille est à plaindre!... J'adoucirai votre sort autant qu'il sera en moi. — Veuillez, lui dis-je alors, me permettre d'avoir tous les ouvrages que j'avais avec moi et m'en procurer d'autres. Il me reste encore une grâce à solliciter de votre bienveillance, ce serait de me faire porter ici ma guitare.

— Pour chanter? me dit-il, cela n'est pas permis.

— Non pour chanter, je n'en aurais pas le cœur, mais pour être assuré qu'elle se conservera et dans l'espoir qu'elle sera renvoyée par vos soins à ma sœur, qui me l'avait donnée...

— Je ferai tout ce que vous me demandez : plût à Dieu que vous fussiez assez bien inspiré pour vous mettre dans le cas d'aller la lui rapporter vous-même..... Adieu.

Deux heures après, ma guitare et de nouveaux livres m'avaient été apportés. En prison, chaque objet dont on se servait aux beaux jours de la liberté porte avec lui ses souvenirs, et chacun de ces souvenirs est une douleur, un regret. Cette boîte, dont les fers étaient déjà rouillés, me rappela les neiges du Saint-Gothard, où elle avait manqué s'engloutir, et de là, par une transition subite et naturelle, je pensai à ce portefeuille de voyage qui nous avait coûté tant de fatigues et de dangers à retirer du précipice où mon bon ange aurait dû m'inspirer de le laisser...

Ce fut avec une émotion pénible que j'ouvris la caisse, que je pris l'instrument dans mes mains. Quelle différence, mon Dieu! avec le jour où, pour la première fois, je sortis avec tant de joie de sa boîte cette guitare si belle

et si harmonieuse, que ma sœur s'était fait un plaisir de m'envoyer à Genève. Je la baisai avec respect, j'y passai légèrement les doigts, effleurant à peine les cordes, faisant quelques accords dont le vibrement était si faible qu'ils ne pouvaient parvenir qu'à mes oreilles ; puis, craignant de succomber à la tentation d'en tirer quelques sons plus sonores, je la remis dans son étui en soupirant, pour l'y reprendre chaque jour à la même heure, la voir, la toucher..... et la remettre encore quand mon cœur était trop plein, mes souvenirs trop sombres, quand je me sentais près d'exhaler mes douloureuses émotions par quelque chant plaintif, quelque phrase touchante qui aurait soulagé mon âme oppressée en interrompant le silence de ma prison !

En possession d'un assez grand nombre d'ouvrages, je résolus de me remettre à l'étude, seul moyen d'abréger la longueur des journées et de me sortir de cet état d'inquiétude et de doute qui me brûlait le sang..... Je consacrai la matinée aux auteurs italiens ; je me proposai de connaître à fond la langue, l'histoire, la littérature du pays pour la cause duquel j'étais destiné à périr..... Je voulais mourir Italien !....

Le soir je lisais de l'anglais dans un livre que m'avait donné Lucy, les lettres de Jacopo Ortis, par Foscolo [1] ;

[1] Les lettres de Jacopo Ortis, publiées en 1800 par Ugo Foscolo, eurent alors un de ces immenses et populaires succès que les circonstances favorisèrent sans doute, mais que le mérite seul peut faire sanctionner par le temps. Quoique ce roman ne soit à vrai dire qu'une imitation du Werther de Göthe, l'auteur a su néanmoins donner tant d'intérêt et d'originalité à la personne de l'infortuné Jacopo Ortis, si jeune encore dégoûté de la vie, fuyant Venise, sa chère patrie, par haine des étrangers qui l'oppriment, et se donnant la mort plutôt que de troubler les jours de l'angélique femme au cœur candide et dévoué qui pouvait seule le rattacher à l'existence, qu'on peut à juste titre regarder

attachante lecture, dont le mélancolique sujet était trop en harmonie avec mes propres sentimens et ma position pour ne pas exciter dans mon cœur une exaltation qu'aucune parole ne saurait exprimer.

Il me semblait que le pauvre Jacopo, banni de son pays, dégoûté des hommes, dont il connaissait la bassesse, las d'une existence qu'il ne pouvait plus consacrer ni à sa patrie ni à la gloire, appelant la mort comme la fin de ses maux, avait quelques rapports avec moi; ses plaintes, ses illusions, son indépendance et son amour s'exhalaient dans une langue et par des mots qui étaient la langue et les mots de mon âme affligée! Je m'identifiais à ses douleurs et j'éprouvais une sorte de soulagement en parcourant ses entraînantes pages, si pleines de passion et de poésie. Après avoir lu sa résolution de quitter la vie plutôt que de courber la tête devant les oppresseurs de sa patrie, j'étais plus fort dans ma résignation, plus déterminé à tout souffrir plutôt que de compromettre la dignité de mon caractère; ses accens patriotiques sur l'esclavage de l'Italie ranimaient mon amour pour cet infortuné pays, regrettant, moi aussi, de ne pouvoir utilement verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

L'homme ne peut contenir dans son âme toutes ses douleurs... il faut qu'il les épanche ou dans le sein de Dieu ou dans celui d'un ami vrai, d'un être charitable, ou bien, quand il est seul, privé de sa liberté, sur les murs de sa prison, comme le Tasse; sur une table, comme Pellico. Ainsi, malgré la crainte d'être lu, je traçai avec une tête d'épingle, sur les marges de Jacopo Ortis, des

cet ouvrage plein d'imagination et d'entraînement, de richesse de style et d'élévation de pensées, comme une des productions les plus remarquables de la moderne littérature italienne.

(*Note de l'auteur.*)

caractères, des lignes entières à peine visibles à l'œil, où j'exprimais les regrets, les anxiétés, les amertumes dont mon cœur surabondait si souvent dans cette funeste situation!... Ce que deviendrait le livre, je l'ignorais, je ne me le demandais même pas. Longtemps j'écrivis pour soulager mon cœur, sans espoir qu'une main amie vînt jamais feuilleter les mélancoliques pages où je déposais ainsi mes dernières pensées. Qui m'aurait dit alors que le précieux dépôt de mes solitaires douleurs serait recueilli, conservé par ma sœur, et qu'il me servirait un jour à retrouver quelques impressions de ces tristes momens dont nul souvenir ne saurait rappeler la poignante réalité!

## XII.

Jacopo, cet être tendre et mélancolique que rien n'attachait plus à la vie, ce cœur qui avait besoin du rayon de l'amour pour percer les ténèbres épaisses qui l'entouraient, devait dès les premières lignes trouver en moi, pauvre captif dont les jours étaient comptés, des pensées aussi sombres, un besoin aussi grand de mépriser les plaisirs d'ici-bas et de s'entretenir avec la mort. Nulle âme ne pouvait être mieux préparée que la mienne à s'identifier à ses douleurs comme à ses consolations, à ses abattemens comme à ses poétiques exaltations. Ainsi, quand je lisais les éloquentes pages où il peint si bien les douces sensations, les extases qu'il éprouve lorsqu'il se rend à Arques à la maison de Pétrarque avec Thérèse, cette jeune fille dont l'innocence et la beauté ont ravivé son cœur mort à l'espérance; lorsque, ranimé par cette passion naissante et par la présence de l'objet aimé, il sent de nouveau, comme au temps de sa fraîche jeunesse, tout ce qu'un lever du soleil a d'imposant dans les montagnes, tout ce que les collines et les vallées couvertes de verdure et de fleurs ont de frais, de suave au retour du printemps... et qu'il s'écrie : « J'ai pitié du malheureux qui peut voir tant de beautés, tant de bénédictions sans que ses yeux se remplissent des larmes précieuses de la reconnaissance, » j'écrivais à côté :

« 4 *février* 1823. — Ce soleil du printemps, cette nature si riche d'espérance, ces vallons ombragés, ces

fleurs si belles, je ne les verrai plus!... Jacopo... plus jamais! Pour moi il n'est plus de saisons, et le jour où je pourrai admirer cet astre radieux dont la présence fait sourire l'univers sera peut-être le dernier de ma vie!... C'en est fait, il faut se le dire, s'y préparer..... la mort m'attend! elle viendra prompte, inévitable! Oh! Jacopo, moi qui n'ai pas le choix du moment pour abandonner la vie, il ne m'est pas donné comme à toi de réciter à voix basse, le cœur tout plein d'amour et d'harmonie, les vers divins de Pétrarque:

*Chiare, fresche e dolci acque,*
*Di pensiere in pensiere,*
*Di monte in monte* [1],

que tu allais chantant à l'âme de ton âme, à ta douce Thérèse!..... Hélas! Jacopo, ce retour à la vie, cette joie enivrante qu'un rayon d'espoir faisait descendre dans ton cœur, ces inspirations, ces élans vers un vague avenir n'existent pas pour un captif! S'il chante, lui, c'est d'une voix aussi basse, aussi lugubre que les litanies des agonisans..... s'il redit ces vers que tu cites, c'est avec un soupir, c'est les yeux pleins de larmes, le cœur plein de regrets; car pour lui, Jacopo, ces ondes fraîches et pures, ces monts et ces forêts ne sont plus que des souvenirs aussi pénibles, aussi amers que ceux conservés par les damnés du Dante de la belle terre où l'on respire (*della bella terra dove si vive*). »

« Formons-nous, dit plus loin Jacopo, un trésor de tendres et chères souvenances, qui puissent nous rappeler dans les années qui nous restent encore que nous n'avons pas toujours vécu dans l'affliction..... » Douce prévision d'un cœur malheureux qui renaît à l'espoir et à laquelle je répondais par ces mots:

[1] Ondes fraiches et pures, de pensées en pensées, de colline en colline..

« 10 *février*. — Il est trop tard pour me créer de nouveaux souvenirs qui servent de baume à mon âme affligée! Le présent et l'avenir ne m'appartiennent pas; je n'ai plus que le passé, et ce passé, Jacopo..... je n'ose l'évoquer des champs de la mémoire, dans la crainte que ces riantes images ne me fassent trop répéter avec la Francesca : *Nessun maggior dolor che ricordarsi del tempo felice nella miseria* (il n'est point de plus grande douleur que de se rappeler dans les jours du malheur les jours où l'on fut heureux). Et puis, ma vie a été si vide de bonnes œuvres, si remplie d'erreurs..... que le passé m'effraie! Car le temps s'approche où celui dont la main puissante s'est appesantie sur moi va me demander compte de mes pensées, de mes actions!..... Mon Dieu! moi qui suis si plein de vie, il me faudra donc mourir!... Mourir sans avoir réparé mes fautes, sans que nul vienne pleurer sur ma tombe!..... Ah! mes chers souvenirs, seuls biens qui me restent, venez!..... Mais non, mon cœur est trop faible... Les heures que je viens de passer à revivre par la mémoire m'ont laissé triste, abattu..... S'il faut des forces pour le fatal moment, il en faut encore plus pour l'attente. Lisons..... lisons..... Hélas! je ne le puis! Le passé est là avec ses regrets poignans, avec ses tardifs repentirs... Il est vrai que je puis dire avec Jacopo qu'aucun vice au temps de mes erreurs ne s'était emparé entièrement de moi, qu'aucune bassesse n'a souillé mon âme, que je n'ai pas vendu mon intégrité, ni abjuré la vérité, ni fait trafic de mon honneur. Mais ce qui satisferait les hommes suffira-t-il à Dieu, lui qui scrute les cœurs et qui sait que souvent c'est plutôt la honte du blâme que l'amour de la vertu qui me faisait éviter le mal?..... lui qui connaît toutes mes faiblesses, lui qui me demandera : « Qu'as-tu fait des généreux penchans, de la sensibilité, de la bonté, des fa-

cultés enfin dont je t'avais doué?... » Que lui répondre, hélas!...

« J'ai cherché dans ma vie quelques traits de bonté, quelque action vertueuse... Qu'il y en a peu, Dieu puissant, que je puisse t'offrir! Que de faits loués par le monde te paraîtront réprouvables, à toi qui connais et les intentions et les causes cachées!... Ces actes de courage, de dévouement, de charité dont je m'applaudissais alors, que sont-ils maintenant à mes yeux? Des fruits de l'amour-propre ou des résultats éphémères de ce premier mouvement de sensibilité, bientôt émoussée par l'égoïsme et la légèreté!... Ah! qu'elle est désolante cette triste revue d'une coupable vie!..... Le fleuve de mes jours s'est écoulé sans qu'aucune trace de fertilité, sans qu'aucune fleur de vertu vienne embaumer ses rives arides!..... Aucune! non, mon Dieu! non!..... Je sens au soulagement que mon cœur éprouve à ce souvenir que je fus bon un jour, que je fis le bien pour le bien. Ce jeune soldat mourant de ses blessures et de faim... que j'ai porté quatre heures sur mes épaules..... que j'ai sauvé..... au lieu de soustraire aux flammes les derniers restes de nos propriétés incendiées dans la guerre de 1814. Il m'a béni en me parlant de sa mère... Ses bénédictions, ô mon Dieu! tu t'en souviendras au jour de ta colère!...

« 19 *février*.—Mon âme, ne cède pas à ta tristesse..... Qu'est-ce donc que cette vie pour que tu la pleures?..... qu'est-ce donc que les hommes pour que tu regrettes de ne plus être au milieu d'eux? Presque tous ceux que tu as connus, aimés, que te semblent-ils maintenant que tu les as soumis à l'épreuve impartiale de tes méditations? Hélas! ils sont tous pétris de petitesse, d'indifférence, d'égoïsme ou de fausseté; courtisant le riche et méprisant le pauvre, flattant le vice doré et bafouant la vertu qui n'a rien pour se couvrir..... Race abjecte dont

quelques éclairs de générosité rappellent par intervalles la céleste origine, comme en un jour de ténèbres et d'orage un rayon de soleil perçant l'obscurité nous dit que la lumière n'a pas disparu pour toujours. Ah! mon âme, ma pauvre âme, ce que tu pleures de cette vie, je le sais... Ce sont ces anges que Dieu envoie de loin en loin sur la terre pour ranimer la vertu et inspirer aux cœurs tristes et persécutés l'amour de la nature humaine..... C'est le souvenir de ces adorables créatures, de ces femmes dont l'âme céleste brille dans chaque trait de leur douce figure qui te fait soupirer..... Ah! Lucy! Lucy! beauté du ciel! je ne verrai donc plus ton sourire qui béatifie! je n'entendrai plus tes touchantes paroles! je ne respirerai plus auprès de toi cet amour du bien, cet amour de la gloire, qui embrasaient mon cœur en t'écoutant!

« Et toi, ma pauvre sœur, à qui Dieu a donné la bonté, le dévouement et la vérité, il faut donc te dire adieu pour toujours..... Ah! que je vous regrette, que je vous pleure, vous toutes, femmes bonnes et vertueuses, dont le suave souvenir me fait à cette heure si amèrement sentir que l'existence peut être belle, la félicité se trouver en ce monde quand votre amour, votre affection nous sont donnés en partage..... Au lieu de ce paradis, je dois mourir..... Ah! mon âme, abandonne-toi à ta tristesse!

« 25 *février*.—Les doux rêves de ma première jeunesse sont présens à mon cœur... J'erre par la pensée dans les lieux où s'écoula mon enfance; toutes les joies, tous les plaisirs de ces jours de bonheur, je les ai sous les yeux... Ces prairies où j'allais courir, cette rivière où tant de fois je risquai ma vie pour cueillir une fleur, ces bois où je m'égarais, je les revois..... je les parcours; tout revit dans ma mémoire. Chantilly, pays charmant, pourquoi

ton souvenir se retrace-t-il si souvent à ma pensée?... Ah! c'est que j'ai habité au centre de tes bois, près de tes belles eaux; c'est que ce village était pour moi une retraite de prédilection, que j'y étais aimé, que j'y ai connu le bonheur que l'avenir..... L'avenir, ah! mon Dieu! il n'en est plus pour moi. Les rêves se sont évanouis, et me voilà en présence de la réalité, n'ayant plus rien..... rien que des larmes et la mort!

« 4 *mars*.—Mourir sur un champ de bataille, les armes à la main, combattant pour ma cause..... quelle fin! et qu'elle eût été belle!.... — La potence..... une foule silencieuse..... insouciante, voilà ce qui m'attend!

« 5 *mars*.—Ce hideux tableau de corde et de bourreaux me poursuit..... Mourir défiguré, les traits contractés... ah! c'est ignoble! et cette exposition du gibet, ce cadavre..... affreux spectacle d'une populace stupide..... Une telle mort, comment la soutenir dignement!..... Le sang fait frémir, mais il ennoblit..... Non, je ne puis supporter cette idée repoussante; je mangerais du pain, je bénirais la torture pourvu que la hache remplaçât la corde..... Salvotti le sait bien quand il me répète avec tant d'ironie : *Lei serà appiccato* (vous serez pendu)!... C'est donc ainsi, ma mère, que ton fils doit finir?..... Ton fils dont tu étais si fière lorsqu'au milieu de nombreux enfans tu t'écriais : — C'est le plus beau!....

« 10 *mars*.—Depuis trois jours le démon du suicide s'était emparé de moi; il me souriait comme un ange de salut... Grâce à lui, je me riais des hommes, j'étais maître de mes jours, certain de mourir sans avoir faibli ni plié devant l'infortune; la tranquillité était descendue dans mon âme, où toute illusion, tout désir était éteint, où la crainte et l'espoir ne venaient plus tour à tour verser leurs baumes et leurs poisons! Mes pleurs ne coulaient plus..... mes pensées étaient presque sereines,

je me croyais calme, résigné pour toujours..... La vue de ma guitare, que j'avais délaissée, un son que j'en ai tiré par hasard ont suffi pour amollir mon cœur..... pour me rendre le bienfait des larmes..... pour me ramener à la pensée de mon père, au souvenir de Lucy, de ma sœur... La triste satisfaction de pouvoir à mon gré mettre un terme à mes souffrances ne m'a plus paru qu'une joie insensée, qu'un délire, qu'une affreuse ingratitude envers Dieu !..... Puis-je en effet présumer de l'avenir, assurer avec certitude que tout est fini pour moi, que rien ne peut changer ma destinée, et suis-je sûr que le suicide n'est pas un crime aux yeux du Tout-Puissant ?... Un crime irréparable, le seul qui n'admette pas de repentir, d'expiation..... et alors ?... tous mes sens en frémissent !..... les peines d'une autre vie !..... Pardonne-moi, mon Dieu, ce moment d'égarement !..... je ne lirai plus Jacopo..... Non, la tentation serait trop forte !..... Je chasserai cette pensée, elle vient de l'enfer, je m'entourerai de mes souvenirs..... Je placerai ma vie sous l'égide de la promesse sacrée que je fais aujourd'hui devant toi, ô mon Dieu ! à mon père, à ma sœur, à Lucy, que j'ai tant aimée, tant respectée, de ne pas devancer l'heure fatale, de ne pas donner à mes ennemis le droit de noircir ma mémoire.

« 16 *mars*.— Deux oiseaux en gazouillant se sont posés sur le bord de ma fenêtre..... le printemps et les amours !..... Chantez, chantez, oiseaux, quand vous êtes libres encore !..... Pour moi, pauvre captif, il n'est plus de chant, plus d'amour !..... Mon cœur, si jeune, si ardent, ne battra plus aux doux accens de celle qu'il aime... Ma voix ne répondra plus à sa voix, aucune main ne passera plus dans ma blonde chevelure, aucune !..... que celle du bourreau !.....

« 20 *mars*. — Je ne puis, je ne puis me détacher de la

terre, oublier qu'il est un monde et ne penser qu'au ciel... On ne brise pas ainsi, quand on est plein de jeunesse et de vie, le fil de ses jours..... L'avenir pour moi était si beau, si coloré!.....

« 25 *mars*.—Hélas! mon nom mourra donc avec moi!... Si Dieu m'eût accordé des jours, je l'aurais arraché à son obscurité..... j'aurais tant travaillé! — Une carrière m'était ouverte, j'y marchais; la terre tout à coup a manqué sous mes pas..... je suis tombé pour ne plus revenir..... fatalité!..... et tu sais bien pourtant, mon Dieu, que ce n'était pas une vaine célébrité que j'ambitionnais, que je n'aspirais qu'à celle qui a pour base et pour but la vertu et l'utilité!..... Vingt ans d'études, ma vie entière eussent été consacrés à l'œuvre que je projetais..... Tu en as décidé autrement, Dieu puissant, il faut se soumettre! Mais je ne saurais, non, je ne saurais encore dire avec Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.* »

## XIII.

Quand mon âme était triste, abattue, découragée, quand l'incertitude, torturant mon esprit, dominait l'attention, c'est ainsi que je confiais aux larges marges de mon livre favori mes pensées, mes impressions, mes regrets les plus chers. Ces mystérieux épanchemens soulageaient mon cœur et me permettaient de me livrer ensuite avec plus de calme à mes lectures ordinaires.

— Ne vous dérangez pas, me dit un matin le conseiller Minghini, restez à votre table ; c'est un plaisir au moins que de vous donner des livres, vous en usez..... — Ah ! lui dis-je, que je me regarderais heureux si je pouvais être renfermé pendant dix ans dans une forteresse, pourvu que j'eusse des livres pour m'instruire et du papier pour écrire mes pensées.

— Il ne tient qu'à vous d'obtenir cela, et mieux, avec un peu de complaisance.

— Mon sort ne dépend pas de moi, je vous l'ai dit, *caro signor consigliere ;* c'est Dieu et mon étoile qui le veulent ainsi, conservez-moi votre bienveillance..... — Oh ! ne voyez-vous pas, dit-il en me serrant la main, que j'ai soin de vous comme d'un orphelin ! tous les adoucissemens que je pourrai vous donner, vous les aurez ; mais la sentence, je n'y puis rien, et malheureusement, je le répète, elle sera capitale et elle s'exécutera si..... Il n'acheva pas. — Si les décrets du ciel l'ont ainsi décidé,

ajoutai-je en lui faisant mon salut d'adieu, *grazie, grazie*.....

Avant de reprendre ma lecture, j'écrivis sur mon livre : *But i shall die un contaminated* (mais je mourrai sans être souillé). Minghini m'ayant donné l'assurance que je ne serais pas appelé devant la commission de quelque temps, je continuai avec plus d'assiduité que jamais mes études sur l'italien, j'arrangeai plus méthodiquement encore l'emploi de mes journées; me réglant sur l'horloge d'une église voisine, je faisais tout à des heures fixes, comme à Genève, où la Providence semblait m'avoir appelé pour y faire un apprentissage d'une vie de prison.

Un jour, c'était, je crois, vers le 1er de mars, je crus entendre le signal donné au mur de gauche..... J'écoutai..... mon oreille ne s'était pas trompée, c'était bien l'appel ordinaire, les coups battus à distance et légèrement..... J'y répondis..... l'émotion redoubla les battemens de mon cœur..... « Si c'était le même prisonnier, me disais-je, qui le premier m'avait parlé au mur ?... » Lentement, lentement, il battit le *chi sei*. Ma réponse fut prompte; je dis mon nom. — Et toi, qui es-tu ? lui demandai-je à mon tour. — Je suis le colonel Moretti..... nom que j'avais entendu prononcer plusieurs fois avant mon arrestation, comme celui d'un brave officier de Brescia que l'on avait traîné mourant en prison. Mon désir d'entrer en communication avec cet infortuné compagnon de captivité ne pouvait donc qu'en devenir plus vif, plus absolu. C'était bien lui avec qui j'avais parlé d'abord, mais il était malade et il lui avait été impossible depuis de venir continuer notre conversation. Chaque jour nous restions au mur tant que ses forces le lui permettaient. Devenu plus habile pour parler et comprendre, je lui contai qui j'étais, d'où je venais, pourquoi j'avais été arrêté, ce qui s'était passé depuis que j'étais en prison...

— Pauvre infortuné, répétait-il chaque fois que nous terminions une séance..... qu'es-tu venu faire dans notre malheureux pays ? pourquoi n'es-tu pas mort sur quelque champ de bataille, sous les yeux du grand homme que nous avons servi tous deux ! Lorsque j'eus terminé ma triste histoire, il commença la sienne, dont les déchirans détails me forcèrent souvent à l'interrompre pour donner quelque trêve à mon émotion.

« Destiné, me dit-il, à une autre profession que l'état militaire, je pris cependant les armes en 97 pour entrer dans les légions italiennes que le grand capitaine organisa bientôt après ses premières victoires sur les Autrichiens. Qui n'aurait pas répondu à son appel ! quel Italien n'aurait pas senti battre son cœur à ses proclamations, aux promesses d'indépendance et de nationalité qu'il nous faisait à nous, tristes esclaves des Autrichiens et des despotes vénitiens ? Quelques affaires heureuses me valurent mes premiers grades ; j'étais lieutenant lors du traité de Campo-Formio ; quel moment pour notre patrie !... Mais celui qui nous avait affranchis quitta les lieux témoins de ses victoires, et bientôt l'Italie retomba sous le joug des Austro-Russes. Je me retirai en Suisse avec l'armée française ; notre exil était dur, mais le dieu de la guerre reparut, et d'un seul jet de son éclatant génie il délivra l'Italie des odieux étrangers : j'étais à Marengo, j'y fus fait capitaine et j'entrai dans la garde. En 1804, je vins à Paris avec mon régiment pour assister au couronnement. A Austerlitz, je commandais une compagnie de grenadiers, j'y fus blessé ; quels beaux temps que ceux-là !..... Bientôt après je passai aide de camp du général Lecchi, et je fis avec lui plusieurs campagnes ; puis je rentrai dans l'infanterie, où je fus successivement major et colonel dans les campagnes de 1812, 13 et 14. Oh ! quel régiment ! c'était le plus beau de l'armée !..... une

discipline, une tenue, une instruction !..... Le grand homme l'admira en le passant en revue.

« En 1814, nous faisions partie de l'armée d'Italie sous Eugène ; vaillantes troupes qui auraient fait des prodiges si elles eussent été bien commandées ; mais Napoléon était trahi partout.... Malgré son admirable campagne de France, il succomba, et nous avec lui !... nous qui fûmes réduits, après quinze ans d'indépendance, à rentrer sous le joug autrichien ! — Le vice-roi, qui pour sauver ses millions avait abandonné notre cause, fit la capitulation de Mantoue, que l'on n'observa que pour lui ; toutes les autres stipulations furent violées ; notre armée, qui devait rester ce qu'elle était, fut menacée de désorganisation, de licenciement ; alors quelques généraux, plusieurs colonels et officiers supérieurs s'entendirent pour prendre les armes contre les Autrichiens : j'étais du nombre. — Nous fûmes dénoncés, arrêtés avant qu'aucune tentative eût eu lieu ; transportés dans la citadelle de Mantoue, nous y fûmes jugés par une commission militaire. Après un long et pénible procès, plusieurs d'entre nous furent cassés de leurs grades et condamnés à la détention... On me conduisit à Kœnisgratz, forteresse située sur les frontières de la Silésie. J'y restai quatre ans ; au bout de ce temps l'on me remit en liberté. — De retour à Brescia, ma patrie, il fallait vivre... J'étais sans demi-solde et presque sans patrimoine... J'avais appris l'allemand pendant ma captivité, je m'en servis pour traduire plusieurs ouvrages, dont je retirai quelque fruit, et je vivais ainsi tranquille, si ce n'est heureux, lorsque survinrent les événemens de 1821 : toutes les têtes se montèrent, celles des Brescians plus que les autres. Quelques-uns des premiers de la ville s'étaient concertés pour prendre des mesures dans le cas où les Piémontais entreraient en Lombardie. Un jour je

me présentai chez l'un d'eux au moment où ils étaient réunis ; on y parla, c'était naturel, des révolutions de Naples et de Piémont, de la possibilité d'une invasion, mais rien de plus ; je n'y restai qu'un moment, et ne me doutais guère en m'éloignant que cette visite fortuite me coûterait la liberté et la vie !... Les Autrichiens eurent le dessus, les persécutions commencèrent. Au bout de quelques mois on passa aux arrestations, d'abord à Milan, puis à Mantoue, à Brescia. J'aurais pu me réfugier en Suisse, mais je n'avais nul sujet de craindre et je restai chez moi. J'y dormais une nuit bien tranquille, quand les gendarmes vinrent cerner ma maison ; il fallut leur ouvrir et me laisser conduire au palais de la délégation de Brescia ; une demi-heure après on me fit monter en voiture avec un commissaire de police et deux gendarmes... — Ce n'est que pour une simple déposition qu'on vous conduit devant la commission, m'avait dit le préfet ; mais je connaissais la police autrichienne !... « Si l'on m'arrête, me dis-je, c'est qu'on a des soupçons parce qu'on m'a dénoncé ; sur quoi ? Je l'ignore, puisque je n'ai rien fait... mais ma première affaire a laissé des préventions contre moi, on me considérera comme relaps, et en Autriche il n'y a pas de pardon pour la récidive politique. J'aurai beau nier, protester de mon innocence, ils ne me croiront pas, me tortureront..... je les connais ! » Tous les maux d'une captivité sans fin se présentèrent alors à mon esprit, je ne me sentis pas le courage de les affronter ! Il était nuit, mes gardiens semblaient dormir ; j'avais dans ma poche un petit canif que les gendarmes y avaient laissé par mégarde en me visitant ; je le pris, je l'ouvris doucement, et, pour en finir avec la vie et ses misères, je me fis au cou, près de la veine carotide, une large et profonde entaille... Le sang...»

Moretti continuait que je n'écoutais plus.... mes jam-

bes avaient fléchi, j'étais presque sans connaissance..... Cette plaie horrible, cet homme expirant, s'étaient présentés si vivement à mes yeux que le cœur me manqua..... L'impression fut si pénible et si forte qu'il me fut impossible de la surmonter et de retourner de suite au mur, malgré mon désir d'apprendre le triste résultat d'une si funeste résolution. Je dis à Moretti la cause de mon interruption, il en fut touché.

« La blessure était large, continua-t-il, le sang coulait à flots ; bientôt je perdis connaissance, et ce fut mon malheur ; car ma tête, en s'affaissant du côté de la plaie, referma une partie de la blessure, dont les lèvres se rapprochèrent, et le sang s'y figea.... Sans cet accident j'aurais maintenant cessé de souffrir.

« Arrivés à Milan au point du jour, au lieu d'un prisonnier, les gendarmes ne trouvèrent plus qu'un cadavre dans la voiture..... Consternés, ils me transportèrent dans la prison, me mirent sur un lit, où je ne donnai aucun signe de vie. Les médecins accoururent, on prévint l'inquisiteur ; j'avais perdu tant de sang que l'évanouissement résista longtemps aux remèdes ; enfin je revins à moi. A mon chevet était un docteur; au pied de mon lit un homme vêtu de noir, que je reconnus plus tard pour Salvotti ; mais ma vue était si faible que je ne distinguai rien encore..... Peu à peu je me ranimai. — Vous êtes un grand coupable, me dit-il. Je le regardai. — Celui qui ne craint rien n'attente pas à ses jours. Déjà gracié une fois, vous avez reculé devant le sort qui vous était réservé : nous savons tout... On prendra des précautions pour que vous n'échappiez pas à la peine qui vous attend. J'étais épuisé, je ne pus répondre ; bientôt même je retombai en défaillance et je restai ainsi plusieurs jours entre la vie et la mort. J'ai su qu'un des juges restait presque constamment près de mon lit pour

épier jusqu'à la moindre parole qui pourrait m'échapper dans le délire, tandis qu'un porte-clef me gardait à vue pour m'empêcher sans doute d'attenter à ma vie en déchirant l'appareil..... C'était inutile : la première tentative manquée, j'ai dit comme le grand homme à Fontainebleau : « Le destin ne le veut pas, je vivrai. » A peine fus-je capable de remuer les lèvres que les interrogatoires commencèrent ; tous ont déposé contre moi : d'abord, on leur avait fait accroire que j'étais en fuite, puis que je m'étais suicidé ; et les malheureux pour se disculper ont fait de moi le bouc émissaire sur lequel devaient retomber les péchés d'Israël..... — En Autriche, mon jeune ami, il n'est ni grâce ni rémission pour celui qui ne paye pas au pouvoir un tribut de bassesse et d'infamie... Soyez vil, et l'on vous pardonnera d'avoir allumé le feu de la guerre civile dans toute une province ; soyez ferme et digne, et l'on vous punira du dernier châtiment pour avoir poussé un soupir sur l'asservissement de votre infortunée patrie !...

« Quant à mes dénonciateurs, je n'appellerai sur leur tête ni mon sang ni mes malheurs ; c'est à leurs remords que je les abandonne. Quant à Salvotti, je regarderais comme une grâce d'être roué vif, pourvu qu'auparavant on l'enfermât ici seul avec moi et des armes..... Avec quelle joie je le verrais pâlir, ce lâche !..... à qui nos cadavres serviront de gradins pour monter aux honneurs !..... Malheur à nous d'avoir pour inquisiteur, pour juge, un homme qui foule aux pieds ce que la conscience a de plus sacré ; un homme qui devient l'ennemi personnel des détenus qui ne veulent pas céder à ses perfides promesses, à ses menaces ! »

Et je répétai lentement, coup par coup :— Malheur à nous !

Ce triste récit, que je donne ici sans interruption,

exigea bien des journées pour le faire passer d'une prison à l'autre, à force de lettres, de syllabes et de mots battus et recueillis un à un. Mais que ne peut la persévérance!... Souvent l'infortuné Moretti, faible encore des suites de sa blessure, suspendait l'entretien pour reprendre des forces; souvent aussi je l'interrompais moi-même pour rassembler mes esprits; puis nous reprenions cette attachante communication, à laquelle nous dûmes renoncer, hélas! trop tôt, et que nous reprîmes ensuite pour la première fois, au bout de trois ans, dans les cachots du Spielberg, où l'infortuné Moretti devait finir sa vie!

Les jours étaient devenus plus longs, l'atmosphère moins humide, le ciel moins nébuleux. On sentait, même sous les verrous, que le printemps était proche; j'avais ouvert ma fenêtre pour respirer cet air frais encore, mais déjà tempéré par les rayons d'un soleil de mars..... Le front contre les barreaux, je restais longtemps immobile, plongé dans ces douloureuses rêveries où l'âme, sans les approfondir, passe alternativement de tristesse en tristesse et flotte ainsi entre la terre, qu'elle rejette, et le ciel, qu'elle n'ose invoquer... Tantôt, levant les yeux vers la seule ouverture d'où pénétrait la lumière, je suivais les nuages qui glissaient dans les cieux; je les voyais tour à tour changer de teintes et de formes, se mêler, se confondre, disparaître..... Et dans mon cœur s'élevait la pensée que bientôt il en serait de moi comme de ces vapeurs éphémères qui se montrent un instant pour s'évanouir ensuite pour toujours!..... Tantôt je tournais mes regards vers la cime du saule, dont les rameaux commençaient à bourgeonner, à reverdir, et un sentiment indéfinissable de douleur et de regrets s'emparait de mon être en songeant que les beautés dont Dieu orne la terre au retour du printemps ne devaient plus réjouir mes yeux! Alors je détournais la tête, et, morne, j'examinais

l'intérieur de ma prison..... Voilà donc tout l'espace qu'il m'est accordé de parcourir, mon univers, jusqu'au fatal moment où je quitterai cette vie pour m'engloutir dans l'éternité!.... C'est ici que s'écouleront le peu de jours qui me restent encore!..... Ici, seul!..... sans que mes soupirs soient entendus, sans que mes dernières pensées!..... Ah! si du moins j'avais un compagnon, si j'étais avec Moretti, que ce mur sépare de moi.....Donnons-lui le signal.

Je le donnai, je le répétai; mais il ne répondit pas!... Je crus qu'il était souffrant, cela arrivait quelquefois. Je pris un livre; mais je revins bientôt au mur, et quoique j'eusse frappé plus fort, aucune réponse..... Sa blessure se serait-elle rouverte? Mais non, hier encore il me parlait! Et puis, quand il était trop faible pour converser, il me l'annonçait par quelques coups détachés... Je sautai à la fenêtre, je me collai aux barreaux; hors de moi, j'allais l'appeler quand la voix du geôlier me rendit à moi-même. Il s'approchait, j'écoutai : la porte de la prison de Moretti fut ouverte, on y entra; mais en sortant je n'entendis pas tirer les verrous..... Plus de doute! l'infortuné avait été transporté ailleurs, la nuit peut-être, pendant mon sommeil..... Ma seule consolation m'était enlevée! Il me semblait que le dernier anneau de pitié, de confiance, de mutuelle douleur qui m'unissait à mes semblables venait de se briser..... que je rentrais, pour n'en plus sortir, dans le silence et l'isolement.

Ah! c'est qu'il n'est pas au monde de sympathie plus douce et plus forte que celle qui attire deux pauvres prisonniers qui souffrent pour la même cause, que le même sort attend, qu'un seul mur sépare et qui, grâce à leur persévérance, à leur ingénieuse invention, déjouent le secret rigoureux dont leurs gardiens voudraient les

entourer. C'est qu'il n'est rien qui puisse donner une idée du soulagement éprouvé réciproquement dans une telle solitude, alors que s'établit une correspondance dont les difficultés, le mystère et les dangers redoublent l'intérêt et l'importance.....

Ce fut donc pour moi une douleur bien grande que la perte du pauvre Moretti, que j'avais plaint, que j'avais aimé comme un frère d'infortune envoyé par la Providence pour adoucir les anxiétés de l'attente par les douceurs de la pitié. Nos entretiens étaient devenus pour nous une partie essentiellement indispensable de notre précaire existence; y renoncer ainsi brusquement était un nouveau coup de l'adversité qui nous poursuivait. — Pendant quelques minutes encore je frappai à plusieurs reprises cette muraille qui demeurait muette..... C'était une illusion, je le savais, et pourtant je continuais mes appels comme si mon pauvre compagnon pouvait encore me répondre!

Trop sûr enfin qu'il n'était plus près de moi, je revins à la fenêtre plus sombre, plus découragé encore qu'en la quittant..... Ne venais-je pas d'avoir une dernière preuve que tout ce qui était en dehors de la pensée ne m'appartenait plus, qu'il fallait renoncer à tout lien, à toute consolation terrestre, et que mon âme n'avait désormais d'autre patrie, d'autre espérance que la céleste demeure où ceux qui pleurent sèchent leurs larmes, où ceux qui souffrent sont consolés!

Le soleil, qui répandait des flots de lumière, ne m'avait pas tiré de mes sombres rêveries..... Je m'y abandonnais avec une sorte de charme, comme le malheureux qui, frappé par le sort dans ses plus chères espérances, se plaît dans sa douleur à revêtir les vêtemens de deuil et se dit : « Je ne les quitterai plus..... » Vainement les oiseaux sur les toits, sur les branches m'annonçaient par

leurs chants que les beaux jours allaient venir : je les laissais chanter, prendre leurs joyeux ébats sans que mon âme en reçût une impression ou plus triste ou moins sombre; je ne sentais plus que ma douleur, la terre n'existait plus pour moi.....

Mais qu'il faut peu de chose pour nous rattacher au monde quand on est prisonnier et qu'on a vingt-quatre ans!..... Le son d'une voix de femme, des pas vifs et légers que j'entendais non loin de moi, attirant mon attention, me firent chercher dans l'abat-jour une fente d'où mon œil eût pu découvrir celle qui venait sans doute dans la cour pour jouir des salutaires rayons du soleil. Ma recherche fut vaine; tout était clos, hermétiquement clos. Je montai sur la fenêtre doucement, bien doucement, dans la crainte de donner l'éveil à la sentinelle..... Je me hissai sur la pointe du pied; mais le maudit abat-jour s'élevait encore bien au-dessus de ma tête, et du haut en bas il n'offrait qu'une surface unie, impénétrable à la lumière. J'étais depuis quelques minutes dans cette position fatigante, me désespérant de ne pouvoir ni entendre ni voir, quand un bouquet de violettes, lancé adroitement, vint tomber à mes pieds..... Lâcher les barreaux auxquels je m'étais attaché, sauter légèrement en bas de la fenêtre, m'emparer du charmant bouquet fut l'affaire d'une seconde, et bien m'en prit d'être leste, car la porte de la prison s'ouvrit à l'instant même, et je n'eus que le temps de cacher dans mon sein les violettes, dont le parfum aurait pu me trahir.....

Heureusement que le geôlier entrait chargé de livres envoyés par Minghini. « Bravo! mon cher Riboni; voilà de la pâture pour l'esprit. Combien je vous en remercie! — Pour moi, j'aimerais beaucoup mieux un flacon de vin de Piémont, reprit-il en rangeant les livres sur mon lit. A quoi sert de se fatiguer comme ça les yeux? On devient

triste, on se consume sans rien changer à son affaire... — Eh bien, Riboni, faites-moi donner deux bouteilles du meilleur vin de Piémont; non, mieux que cela, du vin de France... première qualité, entendez-vous. — De suite, signor. — Et dans quelques jours, pour ma fête, nous ferons travailler Cisalpino et ses aides. — Bravo! c'est parler comme un Français. Il m'est avis que vous ne vous trouverez pas mal de ce régime-là..... J'ai toujours aimé les Français. Tous ceux que j'ai eu à soigner dans la prison militaire dont j'étais concierge étaient, il faut le dire, de bons enfans, gais et gaillards, buvant et chantant une heure avant que d'être fusillés..... Il y en avait un surtout, grand comme vous, bel homme, qui avait tué son brigadier en duel; quand on vint le chercher pour le mener sur le terrain, il sifflait comme un merle et s'écria : « Attendez que je finisse ce dernier verre..... A votre santé, Riboni..... » Et il but tout d'un trait..... « Ça me fait de la peine, lui dis-je alors, de voir un beau garçon comme vous périr de la sorte..... » Bath!... il me prit la main : « Mieux vaux douze balles dans le corps et en finir, me répondit-il, plutôt que de traîner le boulet..... » Ah! mon Dieu, il marchait plus vite que les gendarmes. Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux; il ne se mit pas à genoux et commanda le feu..... C'était un compagnon, j'espère..... Et croyez-vous qu'il aurait été si résolu s'il n'avait pas humecté un peu son gosier avec quelques bonnes bouteilles?..... — Au lieu de votre infâme potence, qu'on me fasse fusiller! m'écriai-je, et vous verrez, Riboni, si je ne marcherai pas à la mort aussi tranquillement que ce Français. — Oh! bath, il ne faut pas songer à cela; il faut être gai..... Je vais chercher du vin de Bourgogne, et du fameux. Amusez-vous en attendant à regarder vos livres. — Du temps des Français, on chantait dans les prisons, lui dis-je;

mais sous les Autrichiens..... » Riboni leva les épaules. « Il faut avoir patience, » se hâta-t-il d'ajouter en fermant la porte.

A peine seul, je repris mon joli bouquet, adressant dans mon cœur des actions de grâces à la jeune fille compatissante qui avait eu pitié du pauvre étranger, car, je n'en pouvais douter, c'était elle, la charitable enfant, qui m'avait jeté ces fleurs..... Mon cœur se ranima; la tristesse en était bannie.....

C'était la Providence qui m'avait envoyé cette grâce imprévue pour réparer la perte du pauvre Moretti..... J'en remerciai Dieu en jetant les yeux avec confiance, avec bonheur sur son ciel, tout brillant de clarté. Il me semblait qu'il ne me le montrait si beau que pour me donner l'espoir de le revoir longtemps encore dans des jours meilleurs.

Consolé par ce présage, mon bouquet sur mon cœur, je revins à mes livres nouveaux, que je n'avais pas encore ouverts..... Je les pris un à un, les feuilletant, en lisant quelques pages au hasard, m'applaudissant des longues heures que demanderait une telle lecture, et les fermant ensuite pour prendre mes chères violettes, en aspirer le parfum, tandis que ma pensée prêtait à celle qui m'en avait fait don les grâces et la bonté d'une innocente jeunesse..... Ces douces rêveries furent interrompues par l'exact Riboni, qui, lui troisième, m'apportait et flacons et dîner. « Goûtons un peu quel est ce vin de France, dis-je avec gaîté..... Riboni, faites chercher des verres. » Quand ils furent là, je les remplis. « A la santé *del signor Francese*, dit le geôlier. — A sa santé, répétèrent les guichetiers en vidant leurs verres d'un seul trait. — Hum!..... qu'en pensez-vous? ajouta Riboni en faisant claquer ses lèvres; est-ce du vin, ça? — Une autre rasade pour confirmer le jugement, lui dis-je. —

Eh bien! vous autres, en avez-vous bu souvent de cette qualité-là? demanda-t-il encore à ses porte-clefs. — *Il vin di Palazuolo* (le vin de Palazuolo), reprit l un d'eux. — Bah! avec ton vin de Palazuolo..... on voit bien que tu n'as pas mis le nez hors du pays..... Mais laissons dîner le signor. Buvez quelques coups de vin du pays ; ça vous remettra, me dit-il ensuite. Foi d'honnête homme, quand vous êtes triste, ça nous fait mal..... Un brave jeune homme comme vous, si doux, si bon!..... Allons, allons, vous autres, Cisalpino nous attend. »

La compassion de cet homme, l'intérêt qu'il montrait par momens à mon sort m'avait touché plus d'une fois, car tout en remplissant strictement ses devoirs, il savait en adoucir la rigueur, et pour ma part je me plais à rendre ici hommage à son humanité. Souvent, par quelque bonne parole, il ramenait dans mon cœur le calme et la résignation, et je me croirais coupable d'ingratitude si je ne rendais justice à sa conduite à mon égard.

Quand ils m'eurent laissé seul, je mis dans un verre, sur ma table, le pauvre bouquet de violettes, déjà flétri, et, l'espérance au cœur, je terminai, pour la première fois sans tristesse, sans amertume, mon solitaire repas.

Quelques gouttes de vin de mon pays achevèrent de donner à mes pensées une couleur riante. La soirée s'écoula rapide et joyeuse : l'avenir n'était plus enveloppé de ténèbres, le destin n'était plus inexorable; je revivais!

Le lendemain j'ouvris la fenêtre comme la veille, dans l'attente d'un nouveau bouquet. L'heure se passa, le jour aussi sans que mon oreille eût pu saisir d'autres pas que ceux des geôliers ou des sentinelles. « Elle n'aura pu venir, me dis-je au soir en fermant ma fenêtre, que j'avais laissée ouverte malgré l'air vif qui me pénétrait; demain je serai plus heureux..... » Mais mon espoir fut

encore trompé : les jours suivirent les jours sans que la jeune fille reparût dans la cour.....

Le 18 mars, jour de ma fête, Riboni m'apporta, d'après ma demande, un énorme bouquet de violettes. Elles étaient belles, odorantes ; mais ce n'était pas le cœur qui les avait données : aussi les laissai-je sans les toucher, sans respirer leur parfum, triste et songeant à ces temps regrettés où les présens et les fleurs de famille me rendaient si joyeux !..... « Nul ne me souhaitera plus ma fête ! traçai-je sur mon livre..... Plus d'attentions, plus de surprises, plus de ces épanchemens qui réunissent des cœurs que de légers dissentimens refroidissent parfois..... Quand cet anniversaire reviendra, dans un an, l'herbe croîtra sur ma tombe, et l'oubli, triste linceul des morts, aura effacé jusqu'à mon nom du souvenir des vivans ! »

Je demeurai longtemps sous l'influence de ces accablantes pensées, que je ne pouvais combattre que par la lecture. Aussitôt que la tristesse s'emparait de moi, je me donnais la tâche d'apprendre par cœur quelques passages du Dante, du Tasse, de Pétrarque ou de l'Arioste. Je ne quittais pas que je ne les susse parfaitement, et répétant ensuite ceux que j'avais appris les jours précédens, je me sauvais ainsi, par cet exercice forcé de la mémoire, des peines de l'imagination et de celles du cœur..... Mais que ce calme factice était facile à troubler !

## XIV.

— Tenez, me dit un jour Minghini en me montrant tout à coup une lettre, connaissez-vous cette écriture?... J'y jetai les yeux, c'était celle de Lucy..... — Ah! donnez-moi cette lettre! m'écriai-je..... Et mon émotion fut si vive que je me soutenais à peine, que ma main tremblait, que mes yeux, pleins de larmes, ne pouvaient distinguer ni les caractères ni les mots..... Quelques minutes se passèrent avant que je pusse me remettre de cette agitation. Minghini me parlait avec bonté : — Calmez-vous, calmez-vous, me disait-il; si je pouvais vous laisser cette lettre, je le ferais; mais en vous la montrant, j'ai déjà outrepassé mes instructions; c'est à l'insu de mes collègues que j'ai pris sur moi de vous la communiquer, ne perdez donc pas de temps.

Ces paroles me rendirent à moi-même; je lus ce que m'écrivait ma douce Lucy, que la nouvelle de mon arrestation avait frappée au cœur.

— Pauvre femme! pauvre Lucy! combien elle doit souffrir! m'écriai-je à chaque ligne, sans songer à la présence de Minghini..... — Mais il ne dépend que de vous de faire cesser son chagrin, me dit-il avec douceur..... Je le regardai... — *Caro signor Minghini*, épargnez-moi, épargnez-moi..... Vous savez ce que je vous ai déjà dit à cet égard : c'est la volonté de Dieu que cela soit ainsi. Je vous remercie sincèrement de la bonté que vous avez eue de me montrer cette lettre, de me la laisser lire.....

Je garderai religieusement le silence sur cette preuve de votre intérêt. — *Dio mio!* s'il ne dépendait que de moi, vous ne resteriez pas longtemps ici!..... Tout ce qu'il sera possible de faire pour adoucir votre sort, je le ferai; mais je ne puis vous sauver. Vous seul pouvez ouvrir les portes de cette prison pour retourner en France, pour revoir vos parens, vos amis, que votre mort..... Hélas! elle est inévitable, je vous le jure, si vous ne parlez pas; ayez donc pitié de vous-même, de tous ceux qui ne vivent que pour vous. Je vous l'ai déjà dit, Salvotti peut auprès de l'empereur plus que tous les souverains de l'Europe; il a reçu plein pouvoir de sa majesté; ce qu'il promet est toujours sanctionné. Je tenais encore la lettre dans mes mains. — Reprenez-la, dis-je à Minghini après y avoir jeté les yeux pour la dernière fois, que Dieu vous récompense du bien que vous voulez me faire..... Il voulut continuer son discours, mais je l'interrompis..... — Traitez-moi, je vous en supplie, comme un malade dont le mal est incurable et qu'on délivre de tout remède pour le laisser mourir en paix..... Minghini fit un signe de pitié et s'éloigna.

A peine le lourd guichet fut-il retombé que ma tête s'inclina, que mes larmes coulèrent vite et pressées comme les gouttes d'une pluie d'été..... Lucy! dont jamais l'image ne s'était montrée à ma pensée si belle, si angélique, était devant mes yeux..... Sa douce figure, rendue plus ravissante encore par la douleur, m'apparaissait dans toute sa pureté, son innocence..... C'était elle pleurant sur mon sort, elle qui me disait : « Oh! si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis votre départ, depuis la fatale nouvelle de votre arrestation!..... Si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour ne pas voler près de vous, pour vous secourir, pour essuyer vos larmes!... »

Et l'illusion du cœur fut si complète que je lui par-

lais, que j'étais auprès d'elle..... quand le bruit d'un verrou tiré près de ma porte me rendit à moi-même et à la triste réalité... « Oui, je suis captif, me dis-je alors, et cette captivité, la mort seule la terminera !..... Je ne verrai plus cette fleur de beauté, de grâce, de perfection, cette femme dont la présence répandait dans mon âme les joies du ciel lorsqu'elle me souriait et que dans sa candeur elle me laissait lire dans son cœur!..... Hélas! c'en est fait à jamais, tous les regrets sont superflus, la séparation est éternelle! Il faudra marcher à l'échafaud sans la revoir, sans que ses larmes se mêlent à mes larmes, sans que son regard d'ange m'ait révélé une fois encore tous les trésors de tendresse et d'amour dont le ciel a doué son cœur..... O mon Dieu! elle est terrible, cruelle, cette pensée!... mon âme en est déchirée!... » Jamais, jamais je n'avais compris comme en ce moment la grandeur du sacrifice que j'ai fait à l'honneur, à la vertu en m'éloignant de cette femme tant aimée, que je ne devais plus revoir!

Tout le reste de ce triste jour je ne pensai qu'à Lucy; elle s'était emparée de mon âme! Les lieux où je l'avais vue, les instans que j'avais passés près d'elle, les paroles qu'elle m'avait dites, celles que je lui avais adressées, l'expression de sa figure, de son regard, la pose de sa tête, sa mise et tout, jusqu'à la moindre ondulation de ses beaux cheveux, le moindre pli de sa robe, tout revivait dans mon souvenir et venait tour à tour béatifier ou déchirer mon cœur!... Souvent je gémissais sur la perte que j'avais faite par ma propre volonté; souvent des larmes de désespoir coulaient de mes yeux, et des sanglots, que je n'étouffais pas, faisaient retentir les murs de la prison à cette idée fatale, contre laquelle mon âme était sans force : plus d'amour, plus d'amour..... et je n'ai pas vingt-cinq ans!

Nous étions arrivés aux derniers jours de mars, je n'étais plus appelé à la commission. Les heures s'écoulaient silencieuses et tristes..... La lettre de Lucy avait jeté dans mon âme un sentiment de regrets et de douleur que l'étude ne pouvait plus vaincre!..... Son souvenir ne me quittait pas!.....

C'était en vain que je luttais contre la tristesse et l'abattement que me causait la conviction qu'aucun des êtres que j'aimais le plus n'assisterait à mes derniers momens! Cette fatale pensée revenait sans cesse m'accabler! C'était en vain aussi que je cherchais à ne plus songer qu'à Dieu, qu'à une autre vie!..... Ma foi n'était pas assez vive, mon espoir, ma conviction religieuse assez fermes pour opérer en moi ce détachement des choses d'ici-bas qui nous donne une soumission entière aux décrets de la Providence! Je ne murmurais pas contre elle, il est vrai, je l'invoquais même, je l'appelais à mon aide; mais ces élans vers Dieu, ces appels à sa miséricorde étaient loin de faire descendre dans mon cœur cette patience, cette mansuétude, cette paix dans les épreuves, cette constante résignation, cette foi aux béatitudes célestes que le véritable chrétien éprouve seul au milieu des maux les plus cruels et des approches de la mort!..... Je n'avais pas encore, comme lui, dans la personne du Sauveur du monde, un frère, un rédempteur, un Dieu d'amour et de miséricorde, auquel offrir avec joie en sacrifice toutes mes angoisses, toutes mes larmes! Je ne savais pas encore que notre lot en ce monde est la souffrance!..... et que souffrir devient une ineffable jouissance quand on le supporte par amour pour le Dieu dont la parole et les promesses ne passeront pas!

J'étais doux, patient, résigné à mourir; mais mon âme était triste et sombre, et si l'espoir des récompenses

d'une autre vie y descendait parfois, ce n'étaient que de vagues et passagères lueurs qui l'éclairaient un instant sans l'échauffer, sans la vaincre..... Je priais, mais le baume de la prière, quand les épreuves sont rudes et longues, n'a de consolantes influences que sur les cœurs qui dès longtemps appartiennent à Jésus-Christ ou bien sur ceux que la lumière de l'Évangile a tout à coup frappés et qui, dans leur ferveur nouvelle, bénissent le malheur qui vient d'ouvrir leurs yeux à l'éternelle vérité! Mais pour ceux qui croient en Dieu, comme je le faisais alors, par sentiment, par poésie, la prière au jour de douleur ne saurait être qu'un cri de détresse, que l'épanchement d'une âme qui, pliant sous le poids de ses peines, cherche du soulagement à la source suprême des biens et des maux, s'en trouve ranimée un instant pour retomber ensuite dans les tourmens de l'incertitude et l'amertume de l'adversité. Ma religion n'était que la croyance du malheur, et je m'en contentais, parce que le temps n'était pas encore arrivé où l'infortune devait être plus forte que mon courage et que ma volonté.

Les heures s'écoulaient donc lentement, les journées étaient longues, pesantes, la captivité et ses douleurs l'emportaient sur moi. Parfois, doutant encore de l'avenir, je passais des heures à tirer des présages des phrases et des mots qui se présentaient à mes yeux en ouvrant au hasard les livres que je lisais. Et je me réjouissais ou m'attristais selon que les épreuves avaient été favorables ou contraires..... Superstition innée qui dort au cœur de l'homme dans les circonstances ordinaires de la vie, mais qui se réveille dès que l'adversité et ses orageuses péripéties l'atteignent et le soumettent à de longues luttes où ce qu'il a de plus cher est compromis.

Un jour, c'était le 2 avril, j'avais dès le matin tenté

force présages..... tous m'avaient réussi ; la disposition de mon âme en devint moins sombre ; je lus mieux, avec plus de fruit ; et lorsque le soleil vint inonder de lumière la voûte céleste, j'ouvris ma fenêtre pour jouir aussi de sa bénigne influence. L'arbre, que je n'avais pas revu depuis quelques jours, s'était couvert de feuilles ; mes yeux se reposèrent avec délices sur cette tendre verdure, emblème du printemps, sur ces flexibles rameaux dont je n'apercevais que la cime et dont je suivais les gracieuses ondulations ; il me semblait que ce premier feuillage, si frais, si vert, était pour moi d'un favorable augure.....

C'était pour mon cœur attendri un doux symbole d'espérance ; mes pensées en devinrent plus riantes, plus sereines, et, songeant au réveil de la nature après le triste et long sommeil de l'hiver, je me disais : « Qui sait si Dieu, qui conserve sous les frimas jusqu'au brin d'herbe pour le ranimer par son soleil, ne me tirera pas de ce tombeau pour me rendre à la vie, au bonheur ?... »

Longtemps je contemplai les branches de mon arbre, dont le balancement était si calme, si régulier que je le comparais à la respiration d'un jeune enfant au souffle pur, à l'âme candide..... Alors la douce image de la fille de mon frère, de ma chère petite Louise vint dans mon souvenir..... Mon cœur se troubla, et j'allais retomber dans la douleur et les regrets quand..... ô bonheur !..... je crus entendre les pas rapides et légers de la jeune fille !... Je retins mon haleine pour mieux écouter..... je ne me trompais pas, c'était bien elle... Elle sautait, s'approchait de ma fenêtre, s'en éloignait dès que la sentinelle y revenait..... puis tout à coup s'en rapprochait encore..... Vingt fois je fus prêt à lui indiquer que j'étais à mon poste par un son, par un signal, mais un rien pouvait éveiller les soupçons, et je me tus.

Elle continuait à marcher, à courir, passant quelquefois

si près de mon grillage que je l'entendais respirer..... Alors mon cœur battait si vite que je me cramponnais aux barreaux pour me forcer à rester immobile. Elle entendit pourtant, l'aimable enfant, que j'étais là, car, s'arrêtant tout à coup pour s'assurer sans doute que la sentinelle ne pouvait l'apercevoir, elle me jeta un autre bouquet de violettes et s'éloigna rapidement... Que le ciel te récompense, ô jeune fille ! pour ta douce pitié ! Si jamais ces lignes que j'écris aujourd'hui dans ma patrie, entouré des miens, près de la sœur qui m'a sauvé, te tombent sous les yeux, sache que le pauvre prisonnier n'a jamais oublié l'émotion consolante que lui causèrent les preuves de ta compassion ! Sache que durant les longs jours de sa captivité, il appela plus d'une fois sur ta tête la grâce et les bénédictions du ciel !..... et qu'à cette heure encore il serait heureux s'il pouvait t'exprimer sa reconnaissance !

Ces fleurs, don de la jeunesse, don d'un cœur bon et tendre, achevèrent de me redonner foi dans l'avenir. J'avais le pressentiment que quelque chose d'heureux allait m'arriver ; que Dieu, dans sa clémence, m'enverrait consolation et secours ! Tout le jour se passa dans cette heureuse disposition ; la nuit étant venue, je pris un livre.....

C'était la vie d'Alfieri, que je n'avais pas osé ouvrir depuis longtemps. Séduit, entraîné par la rapidité du style, la vigueur des pensées et l'attachante vérité du récit, je parcourais avec un plaisir indicible l'histoire de cet homme bizarre et orgueilleux, dont l'opiniâtreté dans les études, dont la soif de gloire avaient toujours fait naître en moi un si vif désir de l'imiter. Souvent, frappé par quelque passage éloquent, par l'aveu de quelque faiblesse ou par le récit des difficultés vaincues à force de persévérance, je me levais de ma chaise pensant à ce que

l'homme peut faire quand il le veut bien, à ce que j'aurais fait moi-même si Dieu m'eût accordé une longue carrière; puis détournant les yeux pour ne pas m'attrister d'un avenir qui ne m'appartenait plus, je revenais à ma table, je reprenais mon livre pour le quitter bientôt dès qu'une idée saillante, une noble pensée, en me parlant à l'âme, me forçaient de nouveau à revenir sur moi-même et sur mes espérances déçues !.....

Mais ces tristes retours à la réalité s'effacèrent spontanément alors qu'en m'asseyant sur ma chaise je vis une énorme araignée qui, descendant du mur, vint malgré ma présence se poser sur mon livre..... Je ne la chassai pas, je ne l'écrasai pas..... non..... car cet adage populaire : *Araignée du soir, espoir*, dont je m'étais moqué tant de fois aux jours de bonheur, se présenta tout à coup à ma pensée, et je l'accueillis avec crédulité, avec confiance !..... Tout ranimé, je regardai longtemps avec complaisance le hideux insecte qui venait m'annoncer, je l'espérais, des changemens heureux, des temps meilleurs, et je le laissai regagner paisiblement par le même chemin son obscure retraite.

Si quelques mois plus tôt l'on m'eût dit qu'un jour j'ajouterais foi à cette superstition de vieille femme, j'en aurais ri sans doute; mais depuis lors la triste influence de la prison, la solitude et les angoisses de l'attente, en ébranlant mon âme, l'avaient rendue accessible à ces folles croyances que la raison combat, que le bonheur ignore.....

Je m'abandonnai donc aux plus douces espérances..... rêvant, attendant une consolation, un bonheur prochain. Aucun raisonnement, aucune analyse, n'auraient pu ébranler ma foi dans le soulagement inconnu qui allait m'arriver. Ces heureuses illusions me tinrent sur pied une partie de la nuit..... Enfin, cédant à la fatigue, j'allai

chercher le repos en me disant : « Qui sait ce qui m'adviendra demain !..... »

Mon sommeil, d'abord paisible, devint bientôt agité : un songe en était la cause..... un songe qui dans ce moment encore est aussi frais dans ma mémoire que le matin même où je me réveillai tout plein des douces émotions qu'il avait laissées dans mon cœur. Il me semblait que de loin je voyais les Alpes, leurs neiges et leurs glaciers ; que sur la cime des montagnes, qu'aux flancs des rochers j'apercevais une route étroite et glissante, et que sur cette route où chaque pas était un péril, où chaque chute entraînait la mort, j'entrevoyais bien loin, bien loin les amis chers à mon cœur..... Je voyais leurs traîneaux, j'entendais le son des cloches de leurs mulets.....

L'excès de mon émotion me réveilla tout en larmes et respirant à peine..... Longtemps l'agitation me tint les yeux ouverts, et lorsque le sommeil vint de nouveau les fermer, le songe recommença..... Les Alpes..... toujours les Alpes et le tintement qui résonnait sans cesse à mes oreilles.

## XV.

Le lendemain vers les neuf heures la porte de ma prison s'ouvrit avec rapidité : c'était Minghini, le sourire sur les lèvres, l'empressement sur le visage, Minghini un papier à la main. —Lisez, lisez! s'écria-t-il sans me saluer..... Je pris la feuille qu'il me présentait, j'y jetai les yeux ; mais dès les premiers mots je tombai à genoux en m'écriant : — Mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie !

Minghini, respectant ce premier élan de reconnaissance, ne m'interrompit pas dans mon action de grâce... Il me laissa prier, lire à genoux, fondant en larmes, la lettre de ma sœur, qui m'annonçait son arrivée à Milan avec son mari et sa fille..... Puis, lorsqu'en me relevant je vis des pleurs dans ses yeux, que je me jetai dans ses bras, il ne me repoussa pas et me serra sur son cœur avec autant d'effusion et de bonté que s'il eût été mon frère ou mon ami. — Ils sont ici, ils sont ici ! répétais-je en sanglotant. Mais il est bien vrai ? est-ce bien sûr ? — C'est votre sœur, me disait Minghini, qui vient d'écrire ce billet ; je viens de la voir, de lui parler à l'instant même. — Vous lui avez parlé ?... Comment est-elle, ma pauvre sœur ? Sa santé n'est-elle pas altérée de tant de fatigues et de chagrins ?... Sa fille ? mon frère ?...

Ah! Dieu de bonté ! qui m'eût dit que je connaîtrais encore une telle joie !... —Merci, merci, monsieur le conseiller, de l'intérêt que vous me montrez, des bontés que vous avez pour moi ; reportez-les sur ma famille, sur ma

sœur, qui a dû tant souffrir!..... Pourrais-je les voir bientôt, de suite? — Si c'était en mon pouvoir, aujourd'hui, demain au plus tard, me répondit-il; mais vous êtes entre les mains de Salvotti, c'est à lui qu'il faut vous adresser, et je crains bien..... — Il me refuserait! m'écriai-je..... Quoi! il aurait la barbarie de m'empêcher d'embrasser ma famille, qui vient de faire plus de deux cents lieues, bravant pour me voir et me consoler les rigueurs de l'hiver et le passage des Alpes. Non, je ne puis le croire; tant de cruauté n'est plus de nos jours!... — Je le voudrais, dit Minghini..... Voyez Salvotti, je vous le conseille; voyez-le promptement, aujourd'hui même, pour obtenir qu'il ne tente pas de faire repartir de suite votre famille de Milan..... — Repartir! mais ce serait infâme, et il n'en aurait pas le pouvoir..... — Oh! ne vous y fiez pas, il peut beaucoup, je vous l'ai dit; ce qu'il fait est toujours sanctionné par l'empereur; il est l'arbitre de votre destinée, et d'un mot..... Je vous le répète, si vous voulez que votre famille reste, si vous voulez la voir, faites aujourd'hui une démarche auprès de Salvotti, il en sera flatté. — Eh bien! puisqu'il le faut, puisque vous le croyez indispensable, veuillez lui faire dire qu'il me fasse appeler à la commission..... Et je relisais ces lignes que cette sœur si dévouée venait de tracer si près de moi et je les pressais sur mon cœur!..... Les voici telles que ma mémoire les a conservées, telles que la reconnaissance les a pour toujours consacrées.

« Mon ami, mon frère, nous arrivons, nous sommes près de toi! Ton père nous envoie pour te soutenir et te consoler. — L'homme excellent qui me permet de t'écrire, qui me dit que dans peu d'instans il te remettra ces lignes nous donne la plus grande de toutes les consolations en nous assurant que ton courage, ta résignation, ne se sont jamais démentis, que ta santé

est bonne..... Que Dieu te bénisse, mon enfant! »

« Dieu ne permettra pas, mon cher monsieur, dis-je à Minghini en lui prenant la main, que tant de dévouement reste sans récompense! Il ne permettra pas qu'une si grande douleur nous vienne des hommes..... Repartir sans me voir! mais ils en mourraient! N'est-ce pas que c'est impossible? dites-le-moi.

— Je l'espère..... avec le temps..... Mais Salvotti peut tout, vous le savez.

— Et s'il refuse?

— Alors il ne faudra pas désespérer; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous, pour madame votre sœur; jouissez en attendant de les savoir ici..... Je n'aurais pas espéré qu'on leur eût accordé des passe-ports pour Milan..... C'est une faveur : il ne dépendra pas de moi que ce soit la dernière. — Merci, merci, lui dis-je d'une voix qui trahissait toute mon émotion..... Vous êtes un brave homme, Dieu vous rendra le bien que vous me faites. — Je vous laisse, reprit-il, ne vous abandonnez pas à votre sensibilité, ne vous dites pas trop que vous allez voir bientôt votre famille, cela vous agiterait, vous ferait mal; avant cela, il faudra quelques jours, quelques semaines peut-être... Mais j'oubliais une lettre de monsieur votre père, gardez-la, ainsi que le billet de madame votre sœur; vous les remettrez dans une heure au geôlier... » Et il s'éloigna avant que j'eusse pu le remercier de cette faveur nouvelle.

Mon cœur était si plein de joie et de reconnaissance que la prière pouvait seule, dans ces premiers momens, répondre au besoin d'épanchement qui dominait mon âme! Mes lettres dans la main, je me jetai à genoux près de mon lit, à cette même place où tant de fois déjà j'avais poussé de douloureux soupirs, où j'avais versé des larmes si brûlantes. « Dieu bon, Dieu puissant, murmu-

rai-je à voix basse, sois béni ! J'étais seul, isolé, et tu m'as envoyé ma sœur, mon ange protecteur ! Tu m'as envoyé un frère !..... J'étais abandonné, je croyais fermer les yeux, mourir sans qu'une main serrât la mienne, et les voilà tous près de moi ! Toutes les souffrances passées, toutes les douleurs à venir, je te les offre, ô mon Dieu ! je les accepte pour prix du bienfait que tu m'as accordé ! » Puis, jetant tout à coup les yeux sur la lettre de mon père, je l'ouvris, et la trouvant si bonne, si tendre, si paternelle, j'élevai la voix en m'écriant : « Puisque vous me pardonnez, ô mon père ! Dieu me pardonnera ! puisque vous me bénissez, je mourrai en paix, je mourrai fort... ne regrettant la vie que pour vous et mes frères, appelant sur votre tête de longues années d'existence et de tranquillité ! »

Alors, tantôt relisant mes chères lettres, tantôt les couvrant de baisers et de pleurs, je me mis à parcourir à grands pas mon étroite prison..... Je m'arrêtais, je m'asseyais sur une chaise, sur mon lit, répétant à chaque instant et partout : « Ils sont ici, ils sont ici !... » Dans mon délire j'ouvris ma guitare, je la pris, et en passant mes doigts sur chaque corde, je lui disais : « Oui, ils sont ici ! » Ces transports d'allégresse qui s'étaient emparés de tout mon être, de toutes mes pensées, cette ivresse du cœur dans laquelle s'étaient noyées la tristesse du présent et les douleurs de l'avenir duraient encore quand les verrous crièrent et que le geôlier Riboni vint tout en hâte me demander les lettres..... « Une fois encore je vais les lire. — Non, donnez, donnez ; vous êtes bien content, ha ?... Et moi aussi, parce que vous êtes un bon jeune homme..... donnez donc. » Deux minutes, je crois, ne s'étaient pas écoulées que la porte s'ouvrit de nouveau..... C'était Salvotti.

Son air était riant, sa physionomie gracieuse, préve-

nante même. « Vous m'avez fait demander, dit-il en s'avançant vers moi..... Me voici ; qu'avez-vous à me dire? Votre famille? vous êtes bienheureux de la savoir arrivée? — C'est à cause d'elle que je vous ai fait demander un moment d'entretien, monsieur le conseiller; c'est pour vous prier de vouloir bien permettre que je la voie..

— Mais cela n'est pas en mon pouvoir, dit Salvotti avec une certaine condescendance ; votre procès n'est pas terminé, le secret dure encore, et la loi ne permet pas qu'on le rompe. — Dans des cas ordinaires, je le conçois, mais notre qualité d'étranger ne justifierait-elle pas une exception en faveur de mes parens? — Pour obtenir des grâces particulières, reprit Salvotti d'un ton doux et persuasif, il faut au moins s'en être rendu digne. Écoutez-moi, jeune homme : vous aimez votre famille, vous êtes heureux de la savoir ici? Vous avez dans le cœur le désir le plus vif de lui en témoigner votre reconnaissance?... Eh bien, vous connaissez le proverbe: Qui veut la fin veut les moyens. Parlons ici franchement : oubliez ma qualité de juge et ne voyez en moi qu'un homme désintéressé, qui vient débattre et peser avec vous la gravité de votre position et les moyens de l'améliorer. Vous demandez à voir ceux qui viennent de vous montrer un si touchant dévouement, rien de plus naturel et de plus juste; mais, dites-moi, avez-vous rien fait de ce qu'il faut pour que la commission use envers vous d'indulgence? Lui avez-vous montré la moindre docilité, la moindre déférence? Croyez-vous réellement qu'elle doive être satisfaite de votre obstination à garder le silence, à lui refuser les lumières qu'elle attendait de votre soumission? et pouvez-vous espérer qu'elle adoucisse en votre faveur les rigueurs que la loi commande?..... Il dépend cependant

de vous que ces rigueurs fassent place aux traitemens les plus doux..... Vous n'avez qu'un mot à dire pour voir sur-le-champ votre chère sœur, votre frère, qui sans cela seront forcés, je vous l'assure, de retourner bientôt en France sans vous avoir embrassé... — Pauvre sœur! m'écriai-je... — Ah! bien à plaindre sans doute, ajouta Salvotti d'un air de compassion, car elle devra dire que c'est vous seul qui lui causerez cet horrible chagrin... chagrin que vous pouvez à l'instant même changer en joie et en bonheur, car elle est ici à *dix pas de nous*, elle vous attend, et dans une minute vous pouvez être dans ses bras. » Je passai convulsivement ma main sur mon front, mes doigts s'y crispèrent, et leur empreinte y fut encore longtemps après!.....

« Écoutez-moi, mon ami, reprit Salvotti, votre douleur me peine; écoutez-moi et jugez si j'apprécie bien votre position : vous êtes un jeune homme plein de vigueur et de courage, que les événemens et l'entourage ont entraîné à prendre part aux menées politiques; vous avez de la loyauté, vous avez de l'honneur, et c'est à cet honneur seul que vous sacrifiez aujourd'hui votre vie et vos espérances les plus chères! C'est digne d'une belle âme, d'un noble caractère, et tout homme qui a du cœur, n'importe son parti et son drapeau, ne peut qu'admirer un semblable dévouement et désirer avoir pour ami celui qui en est capable. Je rends donc justice à vos sentimens généreux; seulement, je trouve qu'en cette circonstance vous les appliquez mal et en pure perte; l'honneur a, je le sais autant que qui que ce soit, des devoirs et des lois qu'on ne saurait enfreindre; mais lorsqu'on en exagère les obligations, on tombe, croyez-moi, dans le défaut et les inconvéniens de ceux qui, à force de surcharger les pratiques de piété et les exigences de la religion, donnent dans toutes les petitesses de la bi-

goterie et de la superstition. De quoi s'agit-il dans votre position ? Vous avez promis de ne pas trahir les secrets confiés, de ne compromettre personne, et vous regardez comme un devoir sacré de garder votre parole... Rien de mieux, pourvu toutefois que vous n'alliez pas vous imposer gratuitement et au péril de votre vie des sacrifices dont nul ne vous saurait gré et qui ne profiteraient à qui que ce soit. Que l'on attache un grand prix à ce que son honneur ne soit terni par aucune tache aux yeux du monde, je le conçois, c'est la première condition d'existence pour celui qui veut être respecté dans la société ; que vous eussiez préféré en France de porter votre tête sur l'échafaud plutôt que de faiblir dans un procès politique, c'est une chose voulue, commandée par la publicité de la procédure et par la honte qui est attachée dans votre pays, quand elle est divulguée, à toute action réputée lâche et vile.....

« Le jeune enthousiaste qui dans un moment d'égarement sera devenu conspirateur ne peut devant une cour d'assises, sans se perdre à jamais de réputation, prouver à l'autorité par son repentir que son erreur ne fut que le fruit d'une imagination exaltée ; non, il faut, sous peine d'infamie, qu'il persiste dans ses opinions, qu'il encoure les peines portées par la loi et qu'il reste à jamais l'ennemi d'un gouvernement qui n'aurait pas demandé mieux que d'user envers lui d'égards et de clémence.

« C'est là le triste fruit de votre liberté de la presse et de la publicité des débats, tant vantées par les libéraux. Chez nous heureusement nous n'avons pas à lutter contre ce terrible fléau ; l'autorité peut, sans crainte de voir ses généreuses intentions mal interprétées ou taxées de faiblesses, faciliter à l'accusé les moyens d'améliorer sa position, en même temps que l'accusé peut, sans

danger pour son honneur, lui donner preuve de bonne volonté et de repentir.»

Les yeux de Salvotti, qui n'avaient pas cessé d'être fixés sur moi, prirent alors une expression de bonté, d'intérêt et de persuasion qui acheva de donner à sa belle figure un cachet de séduction que les peintres ont coutume d'apposer sur les traits de l'esprit tentateur.

« Revoir votre famille, votre sœur, est la seule grâce, le seul bonheur auquel vous aspirez aujourd'hui, ajouta-t-il. Mais que diriez-vous si je vous promettais que bientôt vous retourneriez en France avec elle? Je ne vous parle pas de vos études, de la carrière littéraire et politique que vous étiez appelé à parcourir avec éclat et à laquelle vous vous consacreriez plus que jamais... » Je regardai Salvotti sans articuler un mot. « Car j'ai pitié de votre jeunesse, car je connais la portée de votre intelligence, et votre opiniâtreté, votre aveuglement, ne m'empêchent pas d'estimer votre caractère. Où tout cela vous conduira-t-il? Je vous l'ai dit cent fois, au gibet..... Maintenant je vous ajoute : à ne pas embrasser vos parens.

« Pour échapper à l'échafaud, pour leur épargner cette douleur, pour obtenir la liberté, qu'est-ce qu'on vous demande?..... Voyons, est-ce de révéler ce que vous avez fait en Italie, de donner à la commission le nom de ceux avec lesquels vous êtes entré en pourparlers? Pas le moins du monde ; nous sommes maintenant convaincus que vous n'avez eu le temps de rien comploter avec les sujets de sa majesté ; de quoi s'agit-il donc? Le voici : de donner avec sincérité au gouvernement de l'empereur les renseignemens que vous pouvez avoir sur les sociétés secrètes de Suisse, de Piémont, de France, d'Allemagne ; de lui faire connaître tous les membres influens

des carbonari et autres sectes dans les villes de ces différens pays; de lui dévoiler tous les plans, toutes les menées des exilés italiens, en désignant ceux d'entre eux qui continuent à ourdir des conspirations. A ce prix je m'engage, au nom de sa majesté, à vous faire repartir *dans vingt jours au plus* pour votre patrie avec ceux que vous aimez tant.»

En prononçant ces mots, Salvotti cherchait à lire ce qui se passait dans mon âme. « Eh bien! reprit-il après un silence de quelques momens, vous ne répondez pas? vous ne saisissez pas avec empressement, avec transport cette planche de salut? Qui peut vous retenir? Est-ce la crainte qu'on ne vienne à connaître que vous avez donné ces renseignemens au gouvernement impérial? Mais par qui le saurait-on? Chez nous, tout demeure dans le mystère, jamais les secrets d'État ne sont divulgués par les indiscrétions de la presse. Redoutez-vous que les individus que vous aurez nommés soient inquiétés par leurs gouvernemens? Mais vous savez que cela est impossible en Suisse et en France et qu'une simple surveillance est tout ce que pourrait se permettre l'autorité. Qui peut donc vous retenir, je vous le demande, puisque nul ne serait ni arrêté ni compromis directement à cause de vous, puisque vous n'auriez fait de tort à personne? Serait-ce le point d'honneur?... L'honneur! je comprends qu'on y sacrifie ses affections et sa vie même quand on peut se dire, quand on est sûr qu'en y manquant notre mémoire sera flétrie, tandis qu'en l'observant notre nom deviendra célèbre et glorieux... Mais, jeune homme, songez-y!... ce n'est pas cela ici : en cédant à nos conseils, votre honneur reste à couvert; en vous y refusant, au contraire, il peut être compromis. » Je fis un signe de doute et d'horreur... « Oui, compromis, reprit-il froidement, car vous êtes dans nos mains, et il ne dépend

que de nous de ternir votre mémoire, de vous faire passer pour faible quand vous aurez été héroïque ; la procédure n'est-elle pas secrète ? ne pouvons-nous pas donner telle couleur qu'il nous plaira à votre conduite, sans crainte d'être démentis ?

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je en joignant les mains...

— Ainsi donc, pauvre insensé que vous êtes, c'est sur les autels d'une divinité de convention, de cet absurde honneur, que vous vous offrez en victime, que vous étouffez la voix de la nature, qui vous crie : « Conserve tes jours, reprends ta liberté pour la consacrer au bonheur d'un père respectable dont ta mort abrégera l'existence, au bonheur d'une sœur bien-aimée, d'un frère, d'une famille dont tu vas remplir à jamais les cœurs de désolation et de deuil ! » Le véritable honneur, comme la véritable religion, est de ne pas faire de tort, de ne pas faire de mal à ses semblables : en parlant, vous ne nuisez à qui que ce soit ; en vous taisant, vous jetez dans le désespoir les chères personnes qui viennent vous donner une si grande preuve de tendresse et de dévouement... Choisissez, je vous le répète. Si vous écoutez la voix de la raison, si vous avez à cœur d'éviter à votre père, à vos parens la plus horrible de toutes les douleurs, si vous comprenez enfin que vous vous sacrifiez à une chimère et pour des gens et un parti qui, à cette heure, s'inquiètent peu de votre funeste position et ne feraient pas le moindre effort pour vous en délivrer, vous rendrez hommage à la vérité, vous ferez acte de bon vouloir, de soumission méritante envers sa majesté impériale, qui, dans toute sa clémence, j'en prends ici l'engagement solennel, vous permettra d'aller avant vingt jours, au milieu des vôtres, respirer l'air natal et consoler votre vieux père... Songez aussi, ajouta-t-il en donnant à sa voix un accent plus marqué, songez que bientôt il ne sera plus temps

d'acquérir à si peu de frais une si grande faveur ; dès que les pièces du procès seront hors de mes mains, et cela ne peut être long, dès qu'elles auront été envoyées au sénat de Vérone, la position sera changée, l'affaire ne pourra plus être traitée ni secrètement ni facilement, et les grâces que l'on vous accorderait par suite de vos concessions diminueraient en raison même du retard que vous apporteriez à les faire.

« Les renseignemens qui peuvent avoir maintenant quelque importance pour nous en auront beaucoup moins dans quelques mois, alors que le dernier foyer des révolutions, que l'Espagne sera entièrement purgée des jacobins et des anarchistes ; pesez tout cela dans votre sagesse avant de me répondre. Vous avez trop d'esprit pour ne pas rendre justice à la vérité de mes paroles, à la droiture de mes intentions. » Salvotti, voyant que je continuais à garder le silence, m'interpella vivement : « Eh bien ! ne m'avez-vous pas compris ?...—Que trop, monsieur le conseiller, dis-je en faisant un effort inouï pour contenir ma douloureuse indignation... Montrer de loin au malheureux qui se noie la branche de secours qu'il ne saurait atteindre ne peut que redoubler son désespoir dans le fatal moment... Si ma cruelle destinée m'empêche de répondre à vos bonnes intentions, plaignez-moi !...

— Ainsi, reprit-il avec l'ironie qui lui était habituelle, vous restez sourd à mes conseils, vous refusez la vie, la liberté et tout ce que sa majesté ferait dans sa munificence ; et comme un insensé, comme un fils sans cœur, vous condamnez votre famille à vous voir périr sur un gibet ; vous la privez de la consolation de vous embrasser !...

— Au nom du ciel, monsieur le conseiller, assez..... assez ! Ce que vous demandez de moi n'est pas en ma

puissance ; épargnez-moi des épreuves et des tourmens mille fois plus cruels que le supplice dont vous me menacez sans cesse ; si je ne puis serrer sur mon cœur les infortunés qui sont venus de si loin pour me secourir, ce sera une poignante douleur ; mais je l'offrirai à Dieu pour obtenir grâce devant lui au jour de son jugement. Plus miséricordieux que les hommes, il saura distinguer l'imprudence de la perversité !...

« Monsieur le conseiller, dis-je à Salvotti en le regardant avec assurance, traitez-moi aussi rigoureusement que vous le jugerez convenable ; privez-moi de tout, enfermez-moi dans le cachot le plus sombre, je ne vous demanderai ni grâce ni adoucissement ; vous me connaissez assez pour le croire... Mais, au nom de la pitié et de la justice, ne faites pas retomber sur ma famille des rigueurs que vous ne devez exercer que sur moi ; n'employez pas votre pouvoir pour les éloigner de Milan, ne leur ôtez pas l'espoir de m'embrasser un jour... Je vous en supplie au nom de sa majesté l'empereur, dont la bonté est trop grande pour souffrir de telles sévérités.

— Sa majesté l'empereur, s'écria Salvotti, dont la pâle figure avait repris l'expression de l'audace et de la colère, n'a aucune pitié pour les coupables obstinés qui comme vous persévèrent jusqu'au bout dans l'endurcissement et l'impénitence... Adieu, vous venez de mettre aujourd'hui le dernier sceau à votre sentence de mort... Si votre père meurt de chagrin, si votre sœur et votre frère sont dans les larmes, n'en accusez que vous ! J'ai voulu vous sauver, je n'ai pas réussi : que la justice suive donc désormais son immuable cours ! »

L'impression que cette cruelle épreuve produisit sur moi avait été si douloureuse, si accablante que je restai longtemps à la même place, les poings fermés, les dents serrées à les briser, les yeux fixes et secs... La contrainte

que je m'étais imposée était telle que la réaction fut terrible! Bientôt l'indignation, la colère, la rage, s'emparèrent de mon cœur, un tremblement subit agita tous mes membres... des cris inarticulés s'échappèrent de mes lèvres. « Honneur!... lui!... honneur!... Ah! Dieu juste, tu l'as entendu! » Je m'élançai alors avec rapidité vers la porte, je la secouai avec violence; j'aurais dans ce moment payé de mon salut l'horrible joie de tenir Salvotti, de l'étreindre de mes bras nerveux, de l'étouffer!... comme on étouffe un reptile immonde. Dans mon délire je conjurais Dieu de m'accorder le bonheur de la vengeance au prix d'une éternité de peines... Je me demandais comment je ne lui avais pas sauté à la gorge; je taxais ma modération, mon sang-froid de faiblesse, de lâcheté, je me méprisais!... « Ah! s'il était là, s'il était là! m'écriai-je à plusieurs reprises en grattant de mes ongles les barres de fer du guichet... comme je lui ferais payer cher ses odieuses paroles!... Malédiction! il se rit de moi, il est l'arbitre de mon sort! il est le maître... et moi je suis captif... à sa merci... mes menaces, ma colère, ma vengeance, sont impuissantes... Ah! que je suis misérable, mon Dieu! » Ma tête s'égara de plus en plus, ma fureur devint telle qu'au risque de briser ma chaise je la lançai plusieurs fois contre les parois de la prison... puis tout à coup, jetant par terre matelas et couvertures, je m'y laissai tomber, j'y cachai ma figure, tandis que ma main déchirait avec convulsion tout ce qui m'entourait!

Qui pouvait mettre un terme à cette poignante exaspération, à ce paroxisme du désespoir?... Ce fut ta pensée, ô ma sœur, ta pensée, qui me revint au cœur au moment où, dans mon coupable délire, je me plaignais d'être abandonné de Dieu et des hommes! « Mais elle est ici, près de moi... me dis-je en me dressant sur mon

séant... elle est ici! » Et mes larmes coulèrent avec tant d'abondance que mon cœur, oppressé jusqu'à en mourir, fut soulagé, que mes idées me revinrent, que je rougis de mon emportement... Malheur à moi si ma conduite pouvait lui coûter une larme de plus, si un seul mot, une seule imprudence pouvait retarder d'un jour le bonheur de les revoir!... Les revoir, les serrer dans mes bras, m'en retourner avec eux, je le pourrais...

Alors les paroles de Salvotti m'apparurent moins perfides, moins odieuses... ses sophismes sur l'honneur prirent à mes yeux de la spéciosité... « N'a-t-il pas raison, me disais-je, quand il prétend que je me sacrifie à la chimère de mon imagination plutôt qu'à la véritable loyauté? Qui sera compromis par mes paroles? qui en souffrira?... Personne. Et quels sont ceux pour lesquels j'immole ainsi ma jeunesse, mon avenir, ma tendresse pour les miens?... Des hommes qui bientôt auront oublié jusqu'à mon nom..... des hommes qui pour la plupart se raient aussi impérieux, aussi intolérans, si leur cause venait à triompher, que ceux qu'ils veulent renverser aujourd'hui... et j'irais, pour de semblables scrupules, non-seulement périr sur l'échafaud, mais m'exposer à voir flétrir ma mémoire?... C'est qu'ils le peuvent, m'écriai-je en me levant brusquement de mon matelas, ils le peuvent!...

« Qui pénètrera dans les mystères du cachot et d'une ténébreuse procédure pour venger mon honneur? qui le voudra? qui en aura le pouvoir? Voilà donc ce qui m'attend pour prix de mon dévouement à ma cause, de ma scrupulosité à tenir ma parole! L'indifférence et l'oubli de mes soi-disant amis, le doute sur ma fermeté, sur mon courage... tandis qu'en cédant aux désirs de Salvotti je rentrerais sur-le-champ dans le monde, j'y reprendrais mes chères études, j'y retrouverais Lucy, ce

doux soleil de mon âme, je rendrais la santé à mon père, je prolongerais ses jours... Et ma sœur... ma sœur, donc!... dès demain elle serait près de moi avec sa Louise, avec mon frère... et puis dans quinze jours partis... partis ensemble dans la même voiture, passer les Alpes, arriver en France... Ah! Dieu puissant, qui pourrait y résister!... Les saintes obligations de la nature, celles de la reconnaissance, m'en font un devoir, une loi... Allons, il le faut! mon cœur le doit, et Dieu l'ordonne!...»

Aussitôt je me retournai vers la porte et j'y frappai à coups redoublés. La sentinelle accourut. « Riboni... Salvotti, lui criai-je, Salvotti... »

Mais ce dernier nom, en retentissant à mes oreilles, fit sur mon esprit une impression si étrange, si lugubre que je ne puis la comparer qu'à celle que doit faire éprouver le nom du démon évoqué par un infortuné qui, dans son désespoir, appelle à lui les puissances infernales... Une sueur froide coula par tout mon corps ; les regards fixés sur la porte, comme dans l'attente de l'apparition redoutée, j'éprouvais un indéfinissable sentiment de terreur et de dégoût... terreur qu'une lumière subite fit cesser tout à coup pour faire place à la honte!... à la honte, que je ressentis si vivement au cœur que tout mon sang s'y glaça!... Pour cacher la rougeur qui me montait au front, je me couvris la figure de mes deux mains... J'étais sauvé!... La conscience, en me faisant entendre sa voix sévère, avait conjuré l'orage de mon âme et triomphé de l'irrésistible tentation qui m'avait fait chanceler un instant... Mes yeux s'étaient ouverts... Les sophismes de l'esprit, les séductions et les attendrissemens du cœur, bien plus dangereux, bien plus difficiles à vaincre, cédèrent devant cette voix qui me disait : « Et quand le monde entier ignorerait ta chute,

n'en serais-tu pas moins avili à tes propres yeux?.....»

Honteux de la faiblesse que je venais d'éprouver, de l'accès de délire dans lequel j'étais tombé, je m'empressai de refaire mon lit, de remettre tout en ordre pour que le geôlier ne vît aucune trace de ma douloureuse exaltation. Il accourut en effet tout en émoi. « Eh bien, qu'est-ce? cria-t-il en entrant; que voulez-vous, *caro signor Francese?* — Rien autre chose, lui répondis-je, que du papier et de l'encre pour écrire. M. Minghini ne vous l'a-t-il pas dit? — Ah! c'est juste, c'est juste; je l'avais oublié. Quand le conseiller Salvotti vient dans les prisons, voyez-vous, je perds un peu la tête. Mais nous allons réparer cela..... Il est resté bien longtemps avec vous, le conseiller Salvotti? » ajouta-t-il d'un air curieux et respectueux en même temps. Puis voyant que je gardais le silence, il reprit : « C'est qu'il cause bien, cet homme-là! Avec lui les murailles parleraient... — Vous croyez, Riboni? Et mon papier? — Pardon, signor; j'y cours. » En deux minutes il fut de retour. « Nous avons l'ordre de rester près de vous pendant que vous écrirez, et cela ne doit pas durer plus d'un quart d'heure..... Cependant nous avons tant affaire en ce moment que nous vous laisserons la plume, l'encre et une feuille de papier. Ne perdez pas de temps; nous allons revenir. »

A peine eus-je pris la plume pour écrire à mon frère que mes larmes coulèrent dès les premiers mots, tracés d'une main tremblante. La joie, les regrets agitaient à la fois mon âme..... Ce que je sentais si vivement, je ne pouvais l'exprimer... « Merci, mes amis, de votre bonté, de votre dévouement » se répétaient à chaque ligne : c'était le cri de la reconnaissance, le cri du cœur, qui, dans les momens d'émotion profonde, manque de paroles pour rendre ce qu'il éprouve et s'épanche par des exclamations, par des monosyllabes que peuvent seuls com-

prendre ceux qui les lisent sous la même impression que le malheureux qui les a tracés.

Fidèle à sa parole, Riboni vint chercher ma lettre, où quelques lignes à peine étaient écrites. Je la pliai cependant. « Quoi! me dit-il, vous pleurez!..... et votre famille, votre sœur est ici?..... — Ce sont des larmes de joie. — Ah! tant mieux, tant mieux! Demain, si vous voulez, nous aurons le temps; vous pourrez écrire encore une autre lettre à M. votre père : c'est l'ordre du conseiller Minghini. Prenez courage; tout ira bien..... Mais il est tard, et, Dieu me pardonne, vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui; je m'en vais vous envoyer ce qu'il faut et du bon, je vous le promets..... »

Dès avant le jour mes yeux s'étaient ouverts; la consolation, l'espoir, étaient dans mon âme; l'idée que je n'étais plus seul, que je pouvais d'un moment à l'autre recevoir des lettres de mes amis ou les voir peut-être dominait toutes les autres considérations. Je jouissais sans arrière-pensée, sans aucune amertume, du bienfait inespéré que Dieu m'avait accordé.

Vers midi, Minghini entra dans ma prison; je m'avançai vers lui avec empressement. « Eh bien, me dit-il, comment vous trouvez-vous aujourd'hui? La joie vous est-elle un peu revenue au cœur? Êtes-vous remis de vos émotions? Je viens de voir vos parens, votre sœur, que votre billet a consolée et qui m'a remis celui-ci. — Comment vous exprimer ma reconnaissance? » lui dis-je en ouvrant de suite ma lettre. Mais voyant combien j'étais affecté, Minghini me pria d'attendre un instant : « Vous lirez mieux quand vous serez seul, et vous remettrez cette lettre au guichetier quand il viendra vous apporter ce qu'il faut pour écrire à votre père et à M^me^ votre sœur. — Quoi! à ma sœur aussi..... Que de grâces j'ai à vous rendre! Ah! qu'ils seraient heu-

reux, ces amis si bons, d'obtenir la faveur de me voir !.. — Ceci est plus difficile, reprit Minghini, surtout maintenant que vous avez irrité Salvotti contre vous..... J'avais espéré quelque chose de cette entrevue ; mais j'aurais dû penser que vous êtes encore trop exalté. — Vous vous trompez, monsieur le conseiller ; je ne suis que malheureux ! De quoi Salvotti se plaint-il ? Il m'a demandé ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de lui donner. La passion et la colère ne devraient jamais, je pense, entrer dans le cœur d'un juge en présence d'un accusé. Salvotti m'a soumis hier à une torture qu'aucune législation ne saurait tolérer..... Ce qu'il m'a fait souffrir en pure perte est au-dessus de toute expression !..... — Mais c'était pour votre bien, s'empressa de dire Minghini..... — Pour mon bien, juste Dieu ! dites plutôt pour son propre avantage ! Les moyens qu'il emploie sont indignes d'un magistrat, et si l'empereur le savait... — Il le sait, mon jeune ami, n'en doutez pas ; il l'approuve..... Pour parvenir à connaître la vérité, sa majesté nous donne carte blanche. — Alors quelle garantie reste-t-il au prévenu, m'écriai-je, quand il ne peut invoquer ni les lois protectrices ni le chef de l'État, et qu'il se trouve dans les mains d'un homme qui ne conserve des attributs de juge que celui d'accusateur, d'un homme ambitieux qui se propose pour unique but, non de découvrir simplement la vérité, mais de trouver ou de créer des coupables ? »

Ces paroles, que Minghini écouta sans m'interrompre, me confirmèrent dans l'opinion qu'il n'avait pas pour son collègue des sentimens bien affectueux. « Quoi qu'il en soit, continuai-je, ce que je désire, ce que j'espère, c'est que Salvotti m'épargne à l'avenir de semblables scènes, qui ne feront pas avancer le procès d'une ligne et ne serviraient qu'à le déconsidérer de plus en plus à

mes yeux..... Quant à m'empêcher de voir ma famille, il le peut, ajoutai-je. — Nous verrons, nous verrons, reprit vivement Minghini; il ne faut pas désespérer. Je parlerai au président de la commission. Vous êtes dans une position toute différente de celle des autres prisonniers: on ne peut vous appliquer le règlement. Soyez sûr que je ferai tout ce que je pourrai pour vous. Adieu. Lisez votre lettre; je vous promets que vous en recevrez deux chaque semaine. » Exact à obéir aux ordres de Minghini, notre gros geôlier arriva muni de tout ce qu'il fallait pour écrire. « Deux lettres, ce sera long, lui dis-je; aurez-vous le temps de rester à les attendre? — Qu'en penses-tu, *cavalier* Panza? dit-il à un de ses porte-clefs; nous pouvons bien le laisser seul?..... — Certainement, répondit celui-ci; d'ailleurs il n'y a que deux feuilles de papier. »

Je commençai par la lettre de mon père en lui demandant pardon du chagrin que je lui causais. En lui rendant grâce de sa bénédiction, je le suppliais de ne pas s'alarmer, que je le reverrais, que je passerais près de lui les dernières années de sa vie..... que nous devions espérer..... Et en traçant ces lignes, j'avais la triste certitude que jamais il ne me serrerait sur son cœur! Pensée déchirante, que j'écartai de moi pour ne pas donner à ce que j'allais écrire à ma sœur une teinte de tristesse et de découragement... Je m'y montrais au contraire plein de joie et d'espoir..... Bientôt même je ressentis réellement tout ce que je feignais d'abord..... J'avais plus de confiance dans l'avenir, et je m'y abandonnai avec d'autant plus de charme que c'était de mes chers amis, de ma bonne sœur que me venait cette diversion à tant de souffrances. Que faisaient-ils, ces amis si précieux? quelles épreuves avaient-ils à soutenir? C'est ce que j'ignorais entièrement alors et c'est ce qu'il ne m'a été

donné de connaître que dix ans après par la lecture d'un journal sur lequel ma sœur exprimait chaque jour leurs espérances et leurs douleurs. En voici quelques extraits :

« Nous allâmes de suite, mon mari et moi, écrivait-elle le 1er avril, voir M. de Maupertuis, consul de France à Milan, auquel nous étions particulièrement recommandés, pour qu'il nous conduisît chez le directeur de la police, comte de Torresani, afin d'obtenir de lui notre permis de séjour à Milan. Le directeur nous reçut avec beaucoup de politesse. Notre démarche était, disait-il, trop estimable pour qu'il ne fît pas tout ce qui dépendrait de lui pour nous être utile. Il ajouta que le pénible devoir de ses fonctions lui avait fait voir Alexandre plusieurs fois, et que cela avait suffi pour reconnaître en lui un jeune homme excellent, d'une âme belle et généreuse et du naturel le plus aimable; que la lecture de son journal, sur lequel il déposait chaque jour ses plus secrètes pensées, lui avait prouvé que celui qui écrivait ainsi était digne d'estime..... Combien ce discours était consolant pour nous! De là nous sommes allés, toujours accompagnés par notre consul, chez M. le comte Pactha, secrétaire général du gouvernement. C'est un homme jeune, aimable, dont les manières sont fort distinguées. Il nous a comblés de choses flatteuses et nous a promis de parler à tous ceux desquels dépend le sort d'Alexandre. Et lui aussi nous a répété tout ce que le directeur de la police nous avait déjà dit. Tout ce qu'il savait de mon frère lui avait appris à l'estimer. M. Pactha s'est montré rempli d'égards, et je suis charmée de dîner après-demain avec lui chez notre consul. Mon mari a vu le président de la commission inquisitoriale, qui lui a dit que nous ne pouvions pas voir mon frère, mais seulement lui écrire..... Ah! quelle affreuse douleur!

« 3 *avril.* — Je me trouve plus calme aujourd'hui : nous avons dîné chez notre consul avec le comte Pactha, qui a été si excellent pour moi que j'en suis sortie toute ranimée, toute consolée! Il m'a montré le plus vif intérêt pour mon frère. « Je le connais déjà si bien, a-t-il ajouté avec bonté, que je voudrais l'avoir pour ami, quoique nous soyons divisés par nos opinions politiques; la lecture de son journal, écrit pour lui seul, me l'a fait juger et apprécier ; une phrase surtout m'est restée dans le cœur : *Suis-je meilleur aujourd'hui?* — Pauvre frère, ai-je dit avec émotion, il y aura donc ici quelqu'un qui sera juste pour toi! » M. Pactha nous assure que nous devons avoir toute confiance dans la clémence de l'empereur, qui fait toujours grâce pour les délits politiques, alors même que la sentence ne porterait que quelques mois de prison : espérons donc!

« 4 *avril.* — Oh! quel jour heureux! nous avons reçu une lettre de notre cher Alexandre; son âme se ranime à la pensée que nous sommes près de lui!... Le gardien de la prison est venu à onze heures avec cette lettre, qu'il a fallu lui rendre aussitôt après l'avoir lue..... Elle commençait ainsi : « Ah! mon ami, mon frère, que le ciel te bénisse, puisque tu n'as pas abandonné l'infortune! » Il exprime sa reconnaissance avec transport; sa joie tient du délire..... Les caractères étaient presque effacés par ses larmes..... c'est moi qui ai lu à mon mari et à ma fille, chacun de nous pleurait amèrement. Pauvre Alexandre, la consolation est donc en ce moment descendue dans ton cœur!..... Combien de peines et de fatigues sont payées par cette pensée! Il nous prie d'aller voir le conseiller Minghini, qui est le membre de la commission chargé de visiter les prisonniers. Nous irons demain matin.

« 5 *avril.*— Il y a bien longtemps que je n'ai été aussi

heureuse que je le suis en ce moment : nous étions à onze heures au palais de justice pour voir M. Minghini, qui nous a reçus avec la bonté la plus parfaite ; il semblait comprendre nos peines et y compatir avant même que nous eussions ouvert la bouche. Il ne dit pas un mot de français, mais il le comprend ; ah! que je suis heureuse de pouvoir m'exprimer dans sa langue! Mon mari ne sait pas l'italien ; il faudra donc que, seule, je fasse toutes les démarches nécessaires. M. Minghini m'a dit qu'il avait remis hier la lettre à mon frère : en la recevant, en reconnaissant l'écriture, il fit un cri de joie et se précipita à genoux pour rendre grâce à Dieu de tant de bonheur ; puis il se jeta ensuite dans les bras de M. Minghini, et ses sanglots l'empêchèrent de parler. Il disait seulement : « Ils sont ici..... ils sont ici! »

« Les yeux pleins de larmes de celui qui nous faisait ce touchant récit prouvaient la bonté de son cœur! « C'est un si excellent jeune homme, ajoutait-il, il est si sensible! » Un autre vieux conseiller qui se trouvait là s'est approché pour répéter aussi : « C'est vrai, c'est un excellent jeune homme (*è vero, è un ottimo giovane*). » Tous deux nous ont dit qu'Alexandre étudiait douze heures par jour et que tous les livres qu'il désirait pour ses études lui étaient accordés ; il est parfaitement courageux et résigné. « Maintenant il sera gai, continua M. Minghini ; écrivez-lui quelques lignes, madame, et dans un moment je les lui remettrai. » Mon mari et moi avons écrit avec une joie inexprimable. M. Minghini m'a dit qu'il avait eu les soins les plus minutieux de mon frère, par la seule raison qu'il était loin de sa patrie et de sa famille... que dans un mois environ la première instance du procès serait terminée et qu'il nous serait alors accordé de le voir ; il est impossible que ce soit plus tôt, la loi le défend.

« J'ai demandé si la jeunesse de ma fille ne trouverait point grâce et si le bonheur de voir son oncle ne lui serait pas accordé. Il m'a promis de le demander au président de la commission et de me faire connaître sa réponse demain. En attendant la fin de cette première instance, nous pouvons écrire et envoyer nos lettres à M. Minghini le dimanche et quelquefois le jeudi. Je l'ai quitté avec un cœur plein de reconnaissance et soulagé de tout ce qui l'oppressait.

« 6 *avril*.— A onze heures nous avions la réponse d'Alexandre; sa lettre est plus tendre encore, on voit que la joie lui revient à l'âme, le pauvre enfant! M. Minghini m'a fait savoir, en m'envoyant cette lettre, que ma fille pourra voir son oncle demain et qu'il faut que je la conduise à onze heures à la police..... Heureuse Louise!... mais sa jeunesse ne la rend pas capable d'apprécier une telle consolation. Mon mari et moi sommes allés voir le conseiller Salvotti, qui est chargé du procès de mon frère; c'est, dit-on, celui qui fait tout à la commission. Il nous a accueillis avec politesse et nous a parlé d'Alexandre comme d'un jeune homme rempli de moyens. La figure de Salvotti est belle, quoique l'expression en soit sévère et dure; sa conversation annonce un homme supérieur. J'ai pensé, en me voyant tout près de cet inquisiteur si puissant et si redouté, que toute la destinée de notre pauvre enfant était entre ses mains, et je me sentais si oppressée que j'avais peine à respirer.

« 7 *avril*.— Le temps était ce matin aussi sombre que mes pensées. J'ai conduit ma fille à la police, où m'attendait M. Minghini. Le geôlier m'introduisit dans un appartement où était le conseiller, et je suis restée stupéfaite lorsqu'il m'a dit que la prison de mon frère était là, à la police... « Allons donc, » a-t-il dit à Louise, qui

demeurait pâle et interdite. Son pauvre petit cœur battait si fort qu'elle ne pouvait parler..... Elle est partie alors avec M. Minghini, qui la tenait par la main, et je suis restée seule dans cet appartement, pleurant à chaudes larmes.

« Après une demi-heure d'attente, Louise est revenue, et je suis sortie sans pouvoir articuler un mot à M. le conseiller, qui paraissait profondément ému. Ma fille nous a dit qu'elle avait attendu son oncle dans une chambre et qu'il y était arrivé peu de minutes après, conduit par deux gendarmes ; en la voyant, il s'est élancé vers elle, et la pressant sur son cœur, il la couvrit de baisers et de larmes..... Tous les vêtemens de la pauvre petite en étaient inondés... Elle le reconnaissait à peine, et lui-même ne retrouvait plus cette enfant qu'il avait laissée à neuf ans et dont il était séparé depuis près de quatre années. — Son émotion était si forte qu'il n'a pu lui dire que quelques mots pour nous et répéter le nom de Louise en fondant en larmes ! Pauvre Alexandre!..... qu'éprouvera-t-il donc quand il nous reverra! »

## XVI.

L'arrivée de ma famille à Milan m'avait causé des émotions si profondes, j'en avais été si fortement ébranlé qu'aucune autre pensée ne pouvait trouver place dans mon esprit..... Vainement cherchai-je à me remettre à la lecture, à donner un autre cours à mes idées..... Malgré mes efforts, je revenais sans cesse aux chers objets de ma tendresse! Tantôt touché de leur fraternel dévouement, je bénissais Dieu de les avoir près de moi; tantôt alarmé, désolé des angoisses qui les attendaient s'ils restaient à Milan jusqu'à l'exécution de la sentence, je me promettais d'employer tous les moyens de conviction pour les faire retourner en France avant le fatal moment; puis, lorsque je m'étais bien prouvé à moi-même qu'il fallait en agir ainsi, il suffisait de la moindre lueur d'espoir de les embrasser bientôt pour que j'oubliasse toutes mes résolutions..... Les revoir devenait alors ma pensée dominante, le seul bonheur auquel j'aspirasse de toutes les forces de mon âme!..... C'était là que je concentrais mes désirs et mes craintes, c'était là ce qui me faisait vivre dans un tel état d'inquiétude et d'agitation que les journées n'étaient pas assez longues pour en épuiser toutes les douloureuses anxiétés!..... Les reverrai-je, les reverrai-je?..... était l'incessante idée de mes cruelles insomnies.

Tout fatigué d'esprit et sans espoir au cœur, j'étais un

jour plongé dans mes sombres rêveries quand Minghini vint m'annoncer qu'il avait pris sur lui de me faire voir..... « Mon frère! m'écriai-je..... — Non, pas encore..... mais votre nièce : elle est là qui vous attend..... je retourne près d'elle. Riboni vous y conduira dans un moment..... — Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas! — Ne perdez pas de temps, reprit-il en sortant, ce serait autant de moins sur le peu de minutes qui vous sont accordées. »

Cette faveur était pour moi tellement inattendue, tellement inespérée que je doutais encore d'avoir bien entendu quand le geôlier me dit : « Eh bien! monsieur ne s'habille pas? — De suite, de suite, m'écriai-je, mon cher Riboni, me voilà prêt, partons... » Et je marchais si vite que les deux gendarmes qui m'escortaient avaient peine à me suivre. « Arrêtez donc, arrêtez donc, criait derrière moi l'énorme Riboni, je veux vous accompagner aussi, moi!... » Mais je ne l'écoutais pas ; guidé par les gendarmes, je parvins bientôt dans la chambre où m'attendait ma pauvre petite Louise. Quelle ne fut pas mon émotion en revoyant cette chère enfant! Comme je la contemplais, comme j'étais heureux de la retrouver si grande, si embellie! Hélas! mon cœur se brisait à la pensée que je devais pour toujours renoncer au bonheur de la voir croître sous mes yeux! Et les larmes, que je ne pouvois retenir, mouillèrent les cheveux et les vêtemens de la pauvre enfant, qui, toute tremblante et respirant à peine, regardait avec étonnement, avec compassion cet oncle qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps, et dont la longue chevelure, la figure pâle et l'air exalté ne contribuaient pas peu à augmenter l'émotion et les craintes que lui avaient inspirées le triste appareil d'une prison.

« Vous avez dû bien souffrir en traversant les Alpes,

lui dis-je en mettant ses petites mains dans les miennes, ta mère surtout, qui craint tant le froid !..... Ton père est-il bien ? » La pauvre enfant ne me répondait pas ou, souriant tristement, n'articulait que des paroles entrecoupées de soupirs et de pleurs... « Dis-leur, ma Louise, que je les bénis ! que c'est à eux que je devrai les seules consolations que je puisse désormais espérer dans ce monde..... Calme-toi, chère enfant, les larmes que tu me vois verser sont d'attendrissement et de reconnaissance..... Tu leur diras aussi que M. Minghini m'a comblé d'égards et de soins, que je lui dois beaucoup ! que c'est en lui que je fonde mon espoir pour les embrasser un jour. » Louise tournait les yeux vers Minghini comme pour le remercier et pleurait..... « Il ne faut pas pleurer, chère enfant, lui dit-il, cela vous fait mal ainsi qu'à votre oncle... » Alors la chère petite essuyait ses yeux et s'efforçait de sourire.

« Ce ne sera pas la dernière fois que vous le verrez, ajouta-t-il en essayant de cacher les larmes qui mouillaient sa paupière..... ayez donc bon courage. — Mais peut-être auras-tu peur de revenir, lui dis-je, car c'est une vilaine chose qu'une prison..... — Oh ! non, mon oncle, pour te voir... — Dis-toi, chère enfant, pour t'encourager, que tu fais du bien, que tu consoles le pauvre prisonnier ! — Ah ! je n'aurai pas peur, soit tranquille, mon oncle, je ne pleurerai plus..... et puis maman viendra, n'est-ce pas, monsieur ? » Minghini ne répondit pas... « Dis à ta mère qu'elle se tranquillise, assure-la bien, ainsi que ton père, que votre présence ici est le plus grand bonheur que Dieu pouvait m'accorder.

Minghini tira sa montre. « Est-il déjà tant de se séparer ? » lui demandai-je. Il me fit signe que oui. « Viens ici, ma Louise, sur mes genoux, plus près de moi, que je te voie bien encore avant de nous quitter..... Vois-tu,

dans la prison on vit de souvenirs, et je veux que ta douce figure s'imprime dans ma mémoire pour me servir de consolation pendant ton absence..... Maintenant je n'existe que par la pensée..... Non, non, ne nous attendrissons pas, ne pleurons plus! la Providence veillera sur nous! Prie Dieu pour ton oncle, mon enfant, car il a bien souffert! prie-le, chère innocente, il t'exaucera... — *Andiano* (allons), dit Minghini... — Tiens, rends ces baisers à ton père, à ta mère, dis-leur que je les aime... Adieu, adieu! »

Rentré dans ma prison, je restai longtemps sous l'impression, tendre et douloureuse à la fois, de cette première réunion, qui avait réveillé tant de souvenirs dans mon cœur, excité tant de regrets! Cette enfant que j'avais laissée si jeune, si petite, et que je retrouvais maintenant dans l'adolescence, m'avait ainsi rappelé combien de temps s'était déjà écoulé depuis que j'étais éloigné de ma patrie! De là ma pensée, anticipant sur les années, se portait à l'époque de son mariage, et je sentais une amère douleur à l'idée que je n'y serais pas pour jouir de son bonheur et de celui de sa mère! Douleur qui s'augmentait encore à mesure que mon imagination me peignait tous les biens, toutes les jouissances intimes qui auraient pu embellir ma vie!

A la fin de cette journée, si féconde en émotions, j'écrivis sur mon livre: « Comment, ô mon Dieu! pourrai-je supporter ma captivité avec patience, comment pourrai-je quitter la vie avec résignation, si je revois encore ceux qui me la rendent si chère?... Et pourtant, je le sens, si je suis condamné à ne plus les serrer dans mes bras, la mort me sera mille fois plus cruelle! »

« La commission vous demande,» vint me dire le geôlier le lendemain. Un frissonnement subit passa dans tout mon être... « Je vous suis,» répondis-je, dans quel-

ques instans. Le procès et les interrogatoires, que j'avais oubliés depuis plusieurs jours pour ne songer qu'à ma famille, me revinrent alors à la pensée aussi nouveaux et aussi effrayans qu'aux premiers momens de mon arrestation. Comme alors le doute et l'inquiétude s'emparèrent de mon esprit! « Peut-être, me disais-je, a-t-on découvert quelque chose; peut-être Salvotti sera-t-il parvenu à déchiffrer sur mon agenda des signes que je croyais illisibles; et alors qu'adviendra-t-il de ceux qui s'y trouvent nommés? » Ces cruelles anxiétés redoublèrent encore à l'idée que de ces interrogatoires allait probablement dépendre la conduite qu'on tiendrait à l'égard de ma famille; mais j'avais heureusement assez d'empire sur moi-même pour ne laisser paraître sur ma figure aucune trace d'agitation et de trouble. J'arrivai donc comme à l'ordinaire à la commission avec un maintien calme et préparé à soutenir les nouveaux assauts de Salvotti. « Asseyez-vous, me dit-il sèchement : des semaines se sont écoulées depuis que l'impériale commission ne vous a entendu; elle espère que cette retraite vous aura inspiré des sentimens meilleurs, que vous recomparaissez devant elle plus sage et plus véridique, que vous aurez compris, enfin, qu'il n'est de salut pour vous que dans la sincérité. » En prononçant ces paroles d'un ton solennel, Salvotti, qui tenait dans ses mains des papiers dont je connaissais l'importance, fixa sur moi, selon son habitude, ses yeux scrutateurs. Loin de baisser les miens, je le fixai à mon tour et nous restâmes ainsi nous entre-regardant pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il perdit patience et s'écria : « Nous avons heureusement dans les mains de quoi vaincre cette impudence. Au moment où je vous parle le territoire helvétique est purgé de tous les intrigans et de tous les étrangers dangereux; il n'a fallu pour cela qu'une note de notre am-

bassadeur à la diète; l'Autriche, voyez-vous, jeune homme, a quatre cent mille baïonnettes toujours prêtes à faire respecter ses irrévocables volontés... L'Autriche sauvera l'Europe de l'invasion des idées révolutionnaires.»

Malgré toutes les assertions mensongères de Salvotti, je ne tardai pas à me convaincre que toutes ses recherches avaient été vaines et que le procès en était resté juste au point où nous l'avions laissé six semaines auparavant. Vainement s'efforça-t-il de m'alarmer par des menaces ou de me faire tomber dans ses piéges par des suggestions perfides, j'étais maître du terrain et désormais, je me le répétais avec joie, j'avais la certitude que je serais seul en cause, que seul je serais compromis. Cette victoire, dont je me réjouissais dans le fond de mon âme, plaisait peu, on le conçoit, à l'inquisiteur habile et ambitieux qui triomphait presque constamment des pauvres détenus, grâce aux embûches dont il les entourait et aux indignes manœuvres dont il se servait pour les faire succomber. Aussi m'accabla-t-il de reproches, l'interrogatoire terminé, me répétant avec colère sa phrase accoutumée : « Vous serez pendu !... vous serez pendu !... Mais avant d'en venir là nous saurons employer des argumens irrésistibles pour vous faire ouvrir la bouche... On ne se joue pas ainsi, sachez-le, de la justice de l'empereur; une semblable obstination, devant des preuves irrécusables, est sans exemple... Toutes ces pièces, toutes ces lettres, tous ces noms ne signifient rien selon vous! Étrange aberration! vous croyez qu'on se contentera de pareilles dénégations? Non, certes, votre entêtement ne sera pas plus fort que la loi... vous parlerez! vous nous révélerez les secrets... Les gens qui se font ainsi un jeu de la vérité ne méritent pas qu'on ait pour eux le moindre égard : vous ne verrez pas votre famille, que nous obligerons à partir immédiatement

de Milan; vous n'aurez plus la permission d'écrire, on vous ôtera vos livres... Pas d'indulgence pour les coupables endurcis... c'est la volonté de sa majesté, dont vous invoqueriez désormais vainement la clémence. — J'avais espéré, monsieur, dis-je à Salvotti, qu'une fois mon procès terminé, je pourrais voir mes parens. — Eh bien, nous ne le terminerons pas; je puis, si je le veux, le faire durer dix ans encore... Mais consolez-vous, ajouta-t-il avec une ironie amère, vous n'attendrez pas jusque-là le châtiment qui vous est dû; le gibet ne sera que trop tôt dressé pour vous...»

Quels efforts, mon Dieu! ne me fallut-il pas pour réprimer l'indignation qu'excitait en moi un semblable langage!... « Il faut savoir souffrir les maux que le destin nous envoie, » me contentai-je de dire en quittant la commission pour retourner dans ma prison, où je n'étais pas rentré depuis un quart d'heure que Minghini parut.

« Mais à quoi songez-vous, *mio caro?* me dit-il; Salvotti est furieux, il vous accuse plus que jamais d'obstination et de mensonges; il proteste que votre procès ne finira pas de longtemps et veut éloigner vos parens..... Que sais-je! il me reproche d'avoir trop d'indulgence pour vous; que résultera-t-il de tout cela, je vous le demande? Rien de bon. Votre famille, au désespoir, sera contrainte de partir; on vous renfermera dans quelque étroit cachot, sans livres... En vérité, il semblerait que vous faites un jeu de votre existence et de la tranquillité, du bonheur de vos proches. J'avais espoir de vous réunir bientôt à votre sœur; mais tant que votre procès durera, c'est impossible, vous resterez au secret... Pensez à tout cela, je vous en conjure pour vos pauvres amis... pensez-y! » Et je n'avais pas encore ouvert la bouche pour lui répondre que déjà la porte était refermée.

Tout ce que je souffris dans ce fatal moment, Dieu

seul peut le savoir..... Mais quelles que fussent mes anxiétés et mes douleurs, ma ligne était tracée, et je la suivis, bien convaincu que mon frère et ma sœur bien-aimés, tout en gémissant sur notre cruelle séparation, ne pourraient que m'approuver un jour.

Après des journées entières de débats, après des interrogatoires dont l'interminable durée était calculée de manière à fatiguer l'esprit du prévenu, à porter le trouble dans ses idées par une tension prolongée de toutes ses facultés, Salvotti ne put rien savoir, rien découvrir de plus que tout ce que la police connaissait avant lui, que tout ce que disaient les papiers du portefeuille. Ce résultat était peu satisfaisant pour l'amour-propre d'un homme aussi orgueilleux qu'habile, qui s'était flatté d'acquérir des droits à la faveur de son maître en exploitant ma triste position pour remplir les prisons de nouveaux détenus et pour créer un procès politique aussi important que celui qu'il avait déjà dans les mains. Aussi sa haine et son mauvais vouloir ne connaissaient-ils plus de bornes, et il les résumait à chaque instant dans les interrogatoires par sa menace de prédilection... « Quoi que vous puissiez faire ou dire, vous n'échapperez pas au gibet. » Ce satanique refrain me résonnait encore au oreilles lorsque, arrivé près de l'endroit où un jour j'avais aperçu la jeune fille aux violettes, les geôliers, au lieu de me conduire, comme de coutume, à ma prison, me firent prendre une direction nouvelle, monter un escalier, arrêter à une porte qu'ils ouvrirent. « Entrez, entrez, me dit Riboni, tout charmé, c'est là qu'on vous a mis maintenant, ça vaut mieux qu'en bas, allez! »

J'avais en effet devant moi une pièce fort spacieuse, qui aurait sans doute attiré toute mon attention si mes yeux ne fussent tombés de suite sur un homme d'une quarantaine d'années qui s'était levé au bruit des verrous

que l'on avait tirés et s'avançait vers moi d'un air affable en me tendant la main..... C'était un prisonnier auquel on me réunissait, comme je l'ai su ensuite, pour débarrasser les prisons du rez-de-chaussée, destinées aux prévenus nouvellement arrêtés.

La première impression que j'éprouvai en me trouvant tout à coup réuni, après un tel isolement, à ce compagnon d'infortune inconnu, fut un mouvement de joie qui se manifesta sur ma figure et dans mes manières en présence même du geôlier; mais à peine nous eut-il laissés seuls qu'à cette joie se mêla un sentiment d'inquiétude et de doute sur le personnage auquel on venait de m'accoupler : « Qui sait, me disais-je, si ce n'est pas là un de ces faux frères que l'on emploie ordinairement dans les prisons pour découvrir les secrets des détenus? Un tel moyen est digne de Salvotti; observons-nous donc et tenons-nous en garde jusque dans nos moindres paroles. » Mais cette défiance ne pouvait durer longtemps avec un homme du caractère de Rinaldini, le Brescian, dont le cœur était sur les lèvres et chez lequel il était facile de reconnaître que le manque de fermeté et de force ne nuisait en rien à la bonté et à la candeur. Quelques heures s'étaient à peine écoulées que je connaissais toute la famille, toute l'histoire de mon compagnon d'infortune, par quelle fatalité il se trouvait maintenant sous les verrous, depuis combien de temps il était arrêté et ce qui lui était advenu en arrivant dans la prison.

Moi-même je lui fis connaître par quelle bizarrerie du sort j'étais maintenant prisonnier d'État à Milan. « Quoi! s'écria-t-il, vous êtes le Français dont l'arrestation a fait tant de bruit? — Lui-même. — Ah! *corpo di Bacco*, qui m'aurait dit, il y a deux mois, que je serais le compagnon de captivité de ce jeune étranger dont on racontait tant de choses!... On disait qu'il était un neveu de Benjamin

Constant, un fils de Lafayette, un envoyé de Paris, un homme qui savait tout enfin! — En vérité, lui dis-je, on contait tout cela?...

— Et bien d'autres choses encore! — Mais vous étiez donc en liberté lors de mon arrestation? — Sans doute, répondit-il en levant les yeux au ciel, j'étais libre, oui! mais si inquiet que cette liberté-là ne valait guère mieux que la prison. Écoutez un peu comment s'est passée cette malheureuse affaire: « Je vivais à Brescia, heureux comme l'oiseau sur la montagne, jouissant du jour, comptant sur le lendemain, aimé de ma famille, de ma mère, de mes sœurs, qui me soignaient!.. ah! qui me soignaient!..» A ce souvenir le pauvre Rinaldini fondit en larmes. « C'est que je les aimais aussi!... surtout la dernière, la Ghitta, qui était sur le point de se marier..... Et ma mère, ma pauvre mère!... Je disais donc, reprit-il après une pause, que je menais une vie de bienheureux.... Chaque heure était réglée : le matin je restais chez la *mamma*, après la collation je sortais pour aller au cours, puis sur les trois heures j'allais chez une amie..... A quatre heures moins dix minutes je rentrais à la maison, et l'heure sonnant nous étions à table. Après dîner une petite heure de sieste, puis j'allais au théâtre dans la loge de la comtesse..... Pauvre femme! comme cela doit lui paraître triste si elle y va encore! Mais non, elle n'y va plus, j'en suis certain, son pauvre Angel est en prison!...

« C'était là une vie, *caro mio*, à vivre cent ans pour le moins, tant elle était douce et tranquille..... un véritable paradis, surtout pour moi qui pendant des années avais usé mes jours comme employé du gouvernement, sous les Français s'entend..... Et c'est là ce qui fit mon malheur! car au moment où les révolutions de Naples et de Piémont éclatèrent, toutes les têtes se montèrent à Brescia plus qu'en aucune autre ville d'Italie : le

Brescian a la tête chaude et crie beaucoup, c'est le proverbe..... Au moment donc de cette effervescence, des amis vinrent me dire : « Eh bien ! Rinaldini, voilà de grandes choses ! Est-ce que le cœur ne t'en dirait pas de travailler pour ton pays, toi qui as servi sous les Français?..... Ce serait beau de renvoyer les Autrichiens dans leur pays sans tambour ni trompette ! hem?..... » Moi je les écoutais sans répondre, un peu embarrassé, je le confesse. « C'est bien scabreux, dis-je seulement. — Bath ! bath ! me répondirent-ils, c'est le moment ou jamais ; d'ailleurs nous t'expliquerons bien mieux cela dans quelques jours, à une réunion. » Que diable voulez-vous, *caro mio?* c'étaient mes amis intimes qui me parlaient ainsi, et malgré ma prudence, au lieu d'aller au théâtre, je me rendis à leur rendez-vous.

« Ce qu'on y fit, ce qu'on y dit, je veux ne plus revoir ma pauvre maison si nous le savions, moi et bien d'autres ; on y prononça de grands mots : indépendance italienne, dévouement patriotique..... Ils me dirent que je serais capitaine de la garde nationale pour mettre l'ordre en cas d'événemens..... Je ne dis pas non, et voilà !..... Depuis lors je n'en ai presque plus entendu parler. Tout s'en alla, comme vous savez, à la débandade ; au nord comme au midi, chacun rentra dans sa coquille, oubliant ses velléités d'indépendance. Mais le gouvernement autrichien n'oublie pas, lui, et quoique en Lombardie on n'eût pas seulement renversé une guérite, un an après que tout était fini on commença les arrestations, d'abord à Milan, puis ailleurs, puis à Brescia !..... *Dio santo!* jugez un peu de mes appréhensions quand on vint me dire un matin : « Sais-tu que les comtes D..... et M..... ont été arrêtés? » A cette nouvelle, je me sentis pris à la gorge, la respiration me manquait, et depuis lors je ne vivais plus, je ne jouissais plus de rien. — Pourquoi

ne vous êtes-vous pas retiré en Suisse comme les autres? lui demandai-je. — Émigrer, moi!..... Que seraient devenues ma mère et mes sœurs..... et la comtesse! et mes habitudes! Car, voyez-vous, mes habitudes, c'est mon bonheur! c'est ma vie!... « D'ailleurs, me disais-je, que puis-je craindre? qu'ai-je fait? Rien..... Et puis, mes amis ne me trahiront pas; restons, l'orage passera. » Quelques mois s'étaient écoulés, je respirais, quand un beau jour..... mais non, c'était un soir, on vint m'appeler au théâtre... C'étaient eux! les agens de police..... J'ai bien des couleurs, n'est-ce pas? Eh bien! je suis sûr que ma figure devint aussi blanche qu'une des statues de marbre de la cathédrale..... La comtesse heureusement ne se douta de rien, l'infortunée!..... Du théâtre ils me conduisirent chez moi pour visiter mes papiers. Ce fut là le plus rude moment..... Quel coup cela allait donner à ma pauvre mère! Pour lui éviter une si fatale secousse, je suppliai les gens de police de ne pas faire de bruit... Ils eurent égard à ma demande, et la visite se fit en silence..... Je retenais mes sanglots, et la famille ne se douta pas du malheur qui venait de m'arriver..... Mais, hélas! tout se sut le lendemain! Ma mère, déjà malade, fut frappée au cœur! et à cette heure peut-être..... Ah! c'est horrible à penser! »

Et longtemps ses larmes coulèrent.

« Quant à moi, reprit-il, on me fit monter en voiture et partir la nuit. Dans quelle agitation, dans quelle inquiétude je fis ce malheureux voyage! Vous vous l'imaginez facilement! Arrêté, conduit devant cette terrible commission, dont le nom seul me faisait frémir quand j'étais libre encore!..... C'était pour en perdre la tête!... Aussi quand on me descendit de voiture et qu'on m'eut fourré dans un de ces petits cabanons du bas, j'étais, je dois le dire, j'étais sans souffle et sans idées..... Figurez-

vous un peu que la prison est si étroite..... — Je les connais, je les connais... — J'ignore combien il y avait de temps que j'étais dans cette cage quand le gros Riboni, vous savez, vint m'apporter à manger..... Il s'agissait bien de manger, ma foi! je ne faisais que pleurer..... Il remporta sa pitance. Plus tard je refusai encore; mais un des guichetiers ayant dit : « S'il ne veut pas manger de gré, on le fera manger de force, » je pris sur moi de goûter à quelques morceaux pour leur ôter l'idée que je voulais me laisser mourir de faim. Ils parlaient de chaînes, de cachots..... Tout cela n'était pas rassurant..... Mon imagination travailla de plus belle; je ne fis qu'une larme toute la nuit. J'appelais ma mère, mes pauvres sœurs... je leur disais adieu! Je me croyais perdu sans ressources, et j'étais dans une telle agitation, dans un tel abattement quand vint le moment de paraître devant la commission qu'un enfant aurait eu plus de défense que moi!..... Je voulus nier d'abord; mais à quoi bon?..... ils savaient tout : les autres avaient parlé. — Qui, les autres? — Mes amis, donc!..... qui du reste n'en avaient guère fait plus que moi..... De sorte que je ne comprenais pas comment on pouvait nous accuser de haute trahison pour de simples causeries sans consistance et sans résultat. L'inquisiteur ne pensait pas ainsi, car il me dit que mon affaire était claire et que si je n'imitais pas mes amis en avouant tout franchement la chose, rien ne pourrait me soustraire à la rigueur des lois..... Il me montrait leurs interrogatoires, où mon nom était tout au long,.... Que voulez-vous! il m'en dit tant sur ma mère, sur mes sœurs, que mon cœur se fendit. « Puisqu'ils ont tout déclaré, m'écriai-je tout hors de moi, je ne les démentirai pas!..... » Je croyais en être quitte!..... Oh bien oui! l'interrogatoire continua ce jour-là; on le reprit le lendemain et pendant si

longtemps que mes idées tournaient pêle-mêle dans ma cervelle comme des grains de poussière au souffle du vent. Les questions suivaient les questions, comme si l'on pouvait en dire longtemps sur de pareils enfantillages, dont l'inquisiteur faisait à plaisir des affaires d'État. Quand il eut bien vanné la paille, il me renvoya dans mon trou, peu rassuré sur le sort qui m'attendait, car je ne me fiais guère à toutes ses belles paroles. Enfin un beau matin, il y a quelques jours, on me tira de ma tanière pour m'amener dans cette grande salle, où je séchais d'ennui, mais où les journées se passeront bien mieux désormais, puisque mon bon ange m'a réuni à vous, mon brave Français, dont je plains de tout mon cœur la cruelle destinée! »

Tout ce que me disait Rinaldini me faisait reconnaître l'homme sensible et bon, qui n'était certes pas fait pour se mêler à des menées politiques, mais dont les qualités étaient de nature à pouvoir me réjouir de vivre dans la même prison que lui : d'une humeur toujours égale, d'une complaisance inépuisable, d'une régularité parfaite dans tous les arrangemens de la journée, sa société était pour moi souvent agréable, jamais gênante; bientôt même nous fûmes attachés l'un à l'autre, et ce fut avec sincérité que je remerciai le conseiller Minghini de me l'avoir donné pour compagnon. Quand on est deux, on s'abandonne moins à la mélancolie ; au lieu de creuser l'avenir, on cause, et cette diversion à l'idée fixe du prisonnier ramène le calme dans son cœur et le sommeil sur ses yeux. Les journées étaient donc pour moi moins agitées, moins pénibles. Mon esprit, moins en proie aux tourmens de l'incertitude, était plus libre; le rire même revenait parfois sur mes lèvres; mon caractère, si gai, reprenait le dessus. Je me trouvais un jour dans une de ces heureuses dispositions lorsque l'ont vint me prendre

à l'improviste pour me conduire auprès de ma nièce, et je fus avec elle causant et gai comme au jeune âge, comme aux beaux temps de ma vie! Je lui parlai des jeux de son enfance, des tours d'espièglerie que je lui faisais..... Aucune larme ne vint mouiller mes yeux lorsque je l'entretins des soins que sa mère avait pour elle et des espérances qu'elle plaçait sur sa tête; aucune tristesse n'oppressa mon cœur quand je l'interrogeai sur ses plaisirs, sur ses études, sur ses affections : le sentiment de mon infortune avait disparu devant le présent si plein de charmes et l'avenir si radieux de cette enfant, dont la douce figure et la candeur rappelaient à la pensée les anges que le Seigneur envoyait à ses fidèles, à ses martyrs, pour verser du baume sur leurs blessures ou pour les délivrer de leurs chaînes. Je me complaisais dans l'idée que cette âme si jeune et si pure, que cette fleur si tendre et si fraîche exhalerait un jour des parfums de bonté plus suaves encore, et qu'on dirait en la voyant ainsi répandre autour d'elle la joie et le bonheur : « Bienheureuse la mère qui a si bien rempli sa tâche envers Dieu et envers les hommes! » La vue de cette chère enfant, ses grâces enfantines, ses paroles naïves, ses innocentes caresses avaient rafraîchi mon cœur en y versant la consolation et l'espérance!

Il semblait que le souffle de Dieu avait ranimé mon âme et que les sombres inquiétudes avaient disparu pour jamais! « Merci, merci du bien que tu m'as fait, lui dis-je en m'éloignant. Merci, ma Louise, des fleurs que tu m'as données et que j'emporte avec tant de plaisir! Mon compagnon et moi nous en respirerons la douce odeur, et je penserai avec bonheur que cette jouissance me vient de toi, pauvre chère enfant, que la Providence envoie au prisonnier pour lui annoncer que quelques joies l'attendent encore sur cette terre !.....

Adieu, fasse le ciel que tu ne sois pas seule quand je te reverrai ! »

La consolation au cœur et des fleurs dans les mains, je revins auprès de mon compagnon, qui me félicita de cette entrevue..... « Ah ! s'écria-t-il en pleurant, pourvu que je puisse aussi revoir ma pauvre mère ! »

Voici ce que ma sœur écrivait sur son journal à l'occasion de cette seconde visite :

« 20 *avril*. — Cette journée a été bien heureuse, notre cher prisonnier a passé une demi-heure avec ma Louise ; je l'avais conduite avec moi ce matin au palais de justice, où était M. Minghini, qui me pria d'attendre un moment pour parler à Salvotti, qui allait venir, et pour lui demander de permettre à ma fille de voir son oncle. J'ai attendu avec bien de la joie, et Salvotti est arrivé peu de momens après ; il m'a de suite accordé la permission désirée et m'a promis que la première instance du procès serait finie dans deux mois. A midi j'ai conduit Louise à la police, où le geôlier, croyant que la permission existait aussi pour moi, nous a conduites toutes deux dans une chambre de l'intérieur, après nous avoir fait passer par une quantité de galeries et de portes triplement verrouillées. Il nous laissa seules, enfermées, et ma fille me dit aussitôt que cette chambre était celle où elle avait vu son oncle la première fois. Je m'approchai alors de la croisée et je vis une cour dans laquelle était une sentinelle ; un saule pleureur était dans cette cour, et son mélancolique feuillage pouvait seul rappeler aux malheureux prisonniers l'image du printemps. Beaucoup de petites fenêtres grillées avaient vue sur la cour. Je tournais mes regards de tous côtés dans l'espoir d'apercevoir mon frère..... mais bientôt mes larmes ne me permirent plus de rien distinguer..... Louise me dit alors : « Écoute donc, maman, comme on

marche au-dessus de nous..... Si c'était mon oncle?..... » J'entendis en effet le pas égal d'une personne qui se promenait en allant et venant dans la même direction. Hélas! je reconnus bientôt ce pas, et je dis à Louise que j'étais bien sûre que c'était celui de notre pauvre ami.....

« Quelle impression douloureuse et qu'il était pénible, mon Dieu! de se sentir et si près et si loin en même temps de notre cher captif! Le geôlier vint nous reprendre en s'excusant de sa méprise et me conduisit dans l'appartement où m'attendait M. Minghini, qui partit aussitôt, emmenant Louise par la main. Les momens que je passai là seule furent bien pénibles! Ma fille me dit au retour qu'elle avait trouvé son oncle plus gai, qu'ils avaient causé ensemble comme s'il n'eût pas été prisonnier. Elle lui a demandé si sa chambre était au-dessus de celle où il se trouvait; mais elle ne lui a pas dit, dans la crainte de l'affliger, que nous l'avions entendu marcher. La pauvre enfant est toute charmée d'avoir donné un énorme bouquet de belles fleurs à son oncle et qu'on lui ait permis d'en apporter ainsi chaque dimanche. »

## XVII.

Convaincu que la mort me séparerait bientôt pour toujours de mes pauvres amis, que je ne reverrais plus ma patrie ni mon père, je voulus profiter de la permission qu'on me donnait d'écrire tous les huit jours, pour qu'ils eussent au moins quelques souvenirs de celui dont ils devaient pleurer la perte. Ce fut cette pensée qui me fit surmonter la répugnance que m'inspirait la certitude que mes lettres devaient être lues par un des membres de la commission. Que de choses n'étais-je pas forcé de passer sous silence ! que d'impressions ne devais-je pas cacher !... Mais je me répétais : « Quand tu ne seras plus, ils n'auront rien de toi que ces pages, écris donc !... c'est une dernière consolation que tu leur dois !..... »

Je terminais un jour une de ces mélancoliques lettres lorsque le geôlier Riboni entra dans notre prison et nous dit avec gravité : « Messieurs, je suis chargé de vous prévenir que ceux d'entre vous qui voudraient faire leurs dévotions pourront s'entretenir demain et après avec un ecclésiastique que la commission a choisi pour remplir cet office. Êtes-vous déterminés à faire usage de ses services ? C'est ce que la commission m'a ordonné de demander à chacun de vous. » Mon compagnon, sur lequel Riboni avait tourné les yeux, se hâta de répondre : « Certainement, certainement, je suis prêt à voir ce digne prêtre, je le désirais. — Et vous, *signor Francese*, me

demanda-t-il en souriant, le désirez-vous aussi ? — Moi, non. — Mais faut-il vous mettre sur la liste? — Pas davantage; je ne suis point préparé à remplir ce devoir religieux. — C'est bien, dit le geôlier en nous saluant, j'en ferai mon rapport. »

Quelques heures s'étaient écoulées depuis ce message lorsque Minghini nous arriva tout empressé, me prit à part dans un des coins de la chambre et me dit d'un air d'étonnement : « Quoi ! vous refusez de faire vos Pâques ? — Sans doute. — Mais tous les autres prisonniers y consentent. — C'est possible ; mais il s'agit ici d'une chose sacrée, d'une chose de conviction, et ma conscience.....

— C'est très-respectable, je le sais ; mais songez-y bien ! Voulez-vous être le seul dans cette catégorie ? Voulez-vous qu'on dise que vous êtes un athée, un impie? — Aimeriez-vous mieux, repris-je avec force, qu'on m'accusât d'hypocrisie et que moi-même je pusse rougir de cette honteuse capitulation avec ma conscience?

— Bath! bath ! ce sont là des scrupules que je ne saurais comprendre de la part d'un homme d'esprit ; je vous le répète, cela fera le plus mauvais effet, non pas auprès de nous autres juges, mais auprès de sa majesté, qui tient beaucoup à ces devoirs remplis comme preuves de soumission. — Comment ! dis-je avec surprise, l'empereur s'occupe de ces détails?... — Mais ne vous ai-je pas déjà déclaré, reprit Minghini avec vivacité, que l'on adresse directement de fréquens rapports à sa majesté sur la conduite de chacun des prisonniers, sur leurs moindres actions, leurs moindres paroles, et dans cette circonstance vous pouvez être certain qu'on n'y manquera pas. L'empereur, croyez-le, s'en formalisera, s'en irritera contre vous, qu'on aura soin de lui peindre comme un jeune obstiné, imbu de jacobinisme, sans re-

ligion et sans foi..... L'empereur est dévot maintenant, il veut que tout le monde le soit, et surtout les prisonniers d'État. Ce sera, je vous le dis avec certitude, une note fatale contre vous quand viendra le moment de votre sentence. « C'est un pécheur endurci qui ne cède sur rien, se dira sa majesté... » et elle sanctionnera votre condamnation à mort!... Mettez-y donc un peu de complaisance, cela n'engage à rien, tous le font.

— Je vous remercie, mon cher monsieur Minghini, de votre bonne volonté à mon égard, mais agir ainsi serait contraire à ma manière de sentir et à mes principes ; non que je blâme ceux qui font autrement, ou que je rejette les secours de la religion, loin de là!... mais je ne suis pas maintenant préparé à remplir un devoir qu'on ne peut envisager légèrement. Si j'étais prêt, si je me croyais digne de m'approcher de la sainte table, je le ferais alors par conviction, en prison comme en pleine liberté ; aucun respect humain, aucune considération personnelle, ne sauraient sur ce point avoir de poids dans mon esprit. L'empereur, j'aime à le croire, loin d'attribuer mon refus actuel à l'endurcissement et à l'obstination d'un incrédule, n'y verra qu'un louable scrupule, qu'une juste crainte d'une conscience qui sent qu'en matière religieuse, il ne peut y avoir d'accommodemens.

— Désabusez-vous, reprit Minghini, l'empereur ne verra que le résultat sans remonter à la cause, ou plutôt il sera convaincu que le Français est un révolutionnaire qui ne mérite aucune indulgence. Faut-il que je vous parle encore de votre famille, de votre sœur, qui le désire?..... Songez à la peine que vous allez leur faire.

— Épargnez-moi, mon cher monsieur, vos amicales instances, et croyez bien qu'il m'en coûte de ne pouvoir suivre vos conseils.

— Bien, bien!... s'écria Minghini ; après tout, c'est

votre affaire, et ce que j'en dis est uniquement pour votre avantage.

— Personne ne saurait en être plus persuadé que moi; soyez donc assez bon pour ne pas m'en vouloir.

— N'en parlons plus, rien n'est plus sacré que la liberté de conscience; adieu, messieurs. »

Bien persuadé de la convenance de ma conduite en cette circonstance, je restai tout le jour invariablement décidé à ne pas voir l'ecclésiastique, qu'on nous avait annoncé pour le lendemain, jusqu'à ce qu'une idée nouvelle, une réflexion plus sage, eussent modifié et ma manière de voir et ma détermination. Persister dans le refus de me confesser et de communier était une conséquence naturelle et nécessaire, soit de mes principes en matière de religion, soit de ma position même; mais ne pas consentir à voir le ministre de l'Évangile, à lui parler, me parut une exagération qui pourrait faire concevoir de moi une opinion que je ne méritais pas. J'étais prêt à me nuire dans l'esprit de l'empereur plutôt que de mentir à ma conviction; mais il était aussi de mon devoir de me montrer à celui que l'on m'avait choisi pour confesseur tel que j'étais en effet, plein de croyance en Dieu, c'est-à-dire plein de respect pour la religion révélée et non pas incrédule, non pas matérialiste. Je résolus donc de demander le lendemain à être conduit près de l'ecclésiastique aussitôt après que mon compagnon y aurait été appelé.

C'est ainsi en effet que la chose se passa. Dès que mon tour fut venu, je descendis escorté par des gendarmes, et je traversai au milieu d'une double haie de soldats hongrois une cour qui conduisait aux prisons où j'avais passé trois mois au secret. C'est dans une de ces étroites cellules que l'on avait préparé une sorte de chapelle tendue de noir, éclairée par quelques cierges, dont l'aspect

parlait d'autant plus à l'imagination qu'on voyait à côté des ornemens du culte et près des emblèmes de la miséricorde divine les tristes signes de la captivité et du malheur.

Le prêtre se leva à mon approche : c'était un homme de taille moyenne, dont la physionomie, douce et bienveillante, annonçait tout d'abord qu'il savait compatir aux infortunes qu'il était appelé à connaître et à soulager !... Il vint à moi, me prit la main d'un air affectueux en me priant de m'asseoir près de lui. « Peut-être y a-t-il longtemps, me demanda-t-il avec bonté, que vous n'avez rempli vos devoirs religieux ? Les distractions du monde, ses plaisirs, nous empêchent souvent de penser à Dieu et de mettre en pratique les pieuses instructions que nous avons reçues dans notre jeunesse..... C'est, hélas ! la condition de presque tous les jeunes gens favorisés par la fortune et exposés aux séductions de la société ; c'est dans cet oubli de ce qu'il y a de plus important ici-bas pour l'homme, de son salut éternel, qu'ils passent une vie qui touche souvent à son terme, sans que Dieu dans sa miséricorde les ait avertis de revenir à lui ! Heureux ceux qui n'attendent pas pour se convertir que le Seigneur les ait frappés de son tonnerre, comme le grand apôtre saint Paul !... Mais heureux aussi ceux qui, reconnaissant comme lui la main divine dans les adversités qu'ils éprouvent, ouvrent les yeux à la lumière et trouvent dans le sein du Seigneur des consolations à leurs maux présens et de saintes espérances pour l'avenir !... Donnez-moi la joie de penser que vous serez un de ces prédestinés, me dit-il en jetant sur moi un regard de suppliante bonté ; prouvez-moi, ah ! mon fils, qu'un malheur si grand, qu'une solitude si profonde, ont ramené votre cœur à notre sainte religion ! et je remercierai Dieu avec vous d'avoir permis que l'adversité, qui

est venue fondre sur votre tête, ne soit pas restée stérile de consolations et d'impérissables joies !... »

Il me parlait avec tant d'onction, tant de bonté que l'idée que j'avais conçue d'abord qu'il pouvait être un instrument de la commission se modifia peu à peu, que bientôt même la défiance disparut entièrement... « Permettez-moi, lui dis-je en français, de m'exprimer dans ma langue, que vous comprenez sans doute?... — Oui, oui, mon fils, parlez français : les pensées intimes, les pensées du cœur ne se rendent bien que dans la langue maternelle, et je suis heureux maintenant de pouvoir comprendre le langage de votre admirable Bossuet et de votre divin Fénélon.

— J'avais d'abord résolu, continuai-je, de refuser de venir près de vous; mais des réflexions plus sages m'ont fait changer d'opinion et je m'en applaudis maintenant... Je craignais, pour dire toute la vérité, que cette démarche de ma part et dans ma position ne pût paraître un acte de faiblesse, une concession faite aux circonstances..... et j'étais déterminé à m'en abstenir.....

— Ainsi, mon enfant, c'était une fausse honte qui vous empêchait de remplir vos devoirs, de rendre à Dieu l'hommage que vous lui devez?

— Non, mon père, non, une telle considération ne m'eût pas arrêté si j'avais été convaincu, si j'avais pratiqué la religion catholique..... mais la foi, mon père, je ne l'ai pas !.....

— Dites, mon fils, que vous ne l'avez plus !

— Je crois en Dieu, en sa puissance, en sa bonté; j'attends une autre vie, je respecte la religion révélée et j'admire la morale de Jésus-Christ.....

— Et cependant, dit en soupirant le digne prêtre, vous ne pouvez admettre ni la divinité de Notre-Seigneur ni les vérités de l'Écriture sainte !... et vous vous croyez

religieux parce que vous sentez des inspirations vers le Tout-Puissant ! parce que vous l'invoquez dans des momens de sensibilité et d'exaltation !..... Hélas ! ce n'est là qu'une poésie du cœur et de l'imagination, qu'un pur déisme, sans autre consistance, sans autre base que le besoin d'une autre vie que Dieu a mis dans notre âme, mais qui ne saurait résister ni aux sophismes de l'incrédulité ni aux coups de l'adversité.

— Elle a suffi pourtant, mon père, pour me faire supporter avec résignation le sort fatal qui m'attend !...

— Ah ! mon fils, me dit-il alors d'une voix si douce que ses accens me touchèrent le cœur, je sais que dans un caractère comme le vôtre l'exaltation se soutient et s'augmente même en raison de la violence des crises et de l'imminence de la catastrophe... mais que l'épreuve se prolonge, que la prison et ses tristes ennuis succèdent à l'agitation du procès, et cette exaltation tombera, et cette croyance en l'Être suprême, ces élans vers Dieu, qui vous avaient soutenu dans le moment décisif, se refroidiront dans le silence d'une longue captivité ! s'ébranleront sous les sophismes du doute... vous laissant désarmé et sans refuge contre les regrets du passé, le dégoût du présent et l'incertitude de l'avenir !... A Dieu ne plaise, s'empressa-t-il d'ajouter, que je veuille en inférer que c'est là le sort qui vous attend !... Non, mon enfant ; et si notre Sauveur Jésus-Christ exauçait mes prières en touchant votre cœur, en vous reconduisant dans le sein de la sainte Église, il vous rendrait cette liberté, ce bien si cher, dont les captifs seuls connaissent tout le prix !

— Je vous l'ai dit, mon père, je respecte la religion révélée, mais à cette heure et dans ma position il est trop tard pour en examiner la vérité. Si je consentais à feindre, à m'approcher des sacremens dans les dispositions religieuses où je me trouve, n'auriez-vous pas le

droit de m'accuser de légèreté ou d'hypocrisie?... Je ne puis mentir à ma conscience ni m'abaisser jusqu'au point de feindre une croyance que je n'ai pas ; si je me nuis dans l'esprit de l'empereur, j'aurai du moins conservé l'estime de moi-même !

— Mon fils, s'écria-t-il, que sont toutes ces vaines considérations auprès de votre salut! Si cette religion, que vous respectez, que vous révérez, dites-vous, est la vraie, si l'on ne peut être sauvé qu'en la pratiquant, que deviendrait votre âme, ô mon enfant, si Dieu vous destinait à la dernière épreuve, s'il vous enlevait bientôt de ce monde !

— Si je me trompe et si je meurs, mon père, Dieu aura pitié de moi ! Il sait, lui qui scrute les cœurs, que ce n'est point par mépris que je refuse de pratiquer la religion catholique ; il jugera mes intentions et couvrira mes fautes du manteau de sa miséricorde !

— Vous reviendrez à lui, jeune homme, vous y reviendrez! Votre âme est trop sensible, il y a trop de piété dans votre cœur pour qu'un jour notre Dieu sauveur ne vous compte pas au nombre de ses plus chères brebis! Oh! je vous en supplie, foulez aux pieds tous ces respects humains : que sont-ils auprès de l'éternelle béatitude que la révélation seule nous promet et nous assure? Prenez en main les livres saints, que vous ne connaissez pas ; je vous le dis, lisez-les, méditez-les, et vous y trouverez, mon enfant, la sagesse, la vérité ; vous y apprendrez l'humilité, la patience, le repentir, et en voyant que cette morale divine, que ce langage adorable ne sauraient venir des hommes, vous y reconnaîtrez la main de Dieu, qui nous a envoyé son fils pour racheter nos péchés en mourant pour nous et pour nous ouvrir les portes de la vie éternelle... Alors votre esprit, qui n'est maintenant que ténèbres, sera éclairé ; alors votre

cœur, qui se roidit avec peine contre l'adversité, supportera son infortune avec joie, parce qu'il la supportera par amour pour son Dieu! alors vous serez prêt, toujours prêt à quitter la vie si les hommes vous condamnent, ou à soutenir avec résignation les maux d'une longue captivité, ou bien encore à édifier vos semblables par la sainteté de votre vie si vous étiez rendu à la société.

« Avec la religion vous serez partout et en tout temps résigné, heureux, plein d'espérances. Sans elle vous n'aurez ici-bas que désappointemens, regrets, désespoirs, qui ne vous auront pas acheté cette félicité sans fin que Jésus-Christ a seul promise à ceux qui croient en lui et qui ont souffert pour lui. Dieu, mon fils, continua-t-il avec une touchante conviction, n'aura pas en vain appesanti sur vous les rigueurs de sa divine colère..... Vous reviendrez à lui, à ce père miséricordieux, source première, source unique de consolation et de vérité! et quand par sa grâce vous aurez goûté les douceurs et les joies que donnent une foi vive et une pratique efficace, vous bénirez le jour où celui que nous appelons *notre père*, en vous condamnant tout à coup sur cette terre aux afflictions et aux larmes, vous aura rendu le plus précieux, le plus impérissable des biens, la croyance à sa révélation et l'espoir de mériter par vos vertus les éternelles béatitudes.

— Ce que je bénirai, mon père, c'est que Dieu m'ait envoyé dans ma prison un ministre de l'Évangile qui comprenne si bien la mission de paix et de consolation qu'il est chargé de remplir auprès des malheureux captifs... Vos paroles, n'en doutez pas, laisseront des traces dans mon esprit et dans mon cœur, j'y penserai souvent, je les méditerai... Et si jamais la conviction descendait dans mon âme avant mes derniers momens, je supplie-

rais qu'on m'accordât la grâce de vous revoir encore et d'être assisté par vous.

« Si je refuse aujourd'hui d'accomplir les devoirs d'un chrétien, ce n'est ni par mépris de la religion, ni par obstination, ni par athéisme ; mon cœur peut être égaré, mais il n'est pas endurci ; l'exaltation peut l'aveugler et l'entraîner loin de la vérité, mais il est sincère dans ses sentimens, mais il est ennemi de tout accommodement, de toute fausseté, de toute bassesse dans des choses et pour des choses où la conscience ne doit jamais en admettre, au prix même de la vie..... Merci, mon père, dis-je en me levant, merci de votre indulgence et de votre bonté ; quel que soit mon sort, c'est avec reconnaissance, et j'espère avec fruit, que je me rappellerai l'entretien que nous venons d'avoir ; veuillez ne pas garder un souvenir trop défavorable d'un jeune Français dont les opinions politiques ne sont pas plus exagérées, plus exclusives que ses sentimens religieux, et qui n'a d'autre tort que d'avoir trop aimé votre malheureux pays !...» A ces mots, je pris la main du bon prêtre, je la portai à mes lèvres, je la mis sur mon cœur et j'entendis en m'éloignant ces paroles, qui sortaient de sa bouche aussi douces qu'une prière : « Que Dieu, ô pauvre âme, prenne pitié de toi ! »

C'est ainsi que je me séparai de ce respectable ecclésiastique, dont les pieuses exhortations avaient touché mon cœur sans y porter cependant la conviction, parce que mon heure n'était pas encore venue et que de longues épreuves m'étaient réservées avant que mon déisme, que l'attente de la mort ou la vue de l'échafaud n'avaient pas ébranlé, croulât sous les argumens de l'analyse et sous l'accablante influence d'une perpétuelle captivité ! C'est alors, c'est quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir à la lumière que les paroles du digne prêtre me

revinrent à la mémoire et qu'elles portèrent enfin le fruit qu'il en avait espéré pour moi. Puisse-t-il le savoir un jour! Puisse la pensée que ses indulgentes exhortation furent une des causes de mon retour à la vérité lui être douce au cœur et lui donner cette consolation que Jésus-Christ a si divinement exprimée dans sa parabole du bon pasteur!

## XVIII.

Cependant Salvotti, voyant que toutes ses démarches étaient restées sans résultat, résolut, avant de clore la série des interrogatoires et de se dessaisir des pièces du procès, de faire subir un examen à celle qui était accourue si généreusement pour me prodiguer des consolations et des soins, à cette pauvre sœur, qui était loin de s'attendre que son amitié, que la confiance fraternelle que j'avais en elle lui vaudraient l'honneur de comparaître comme témoin devant l'impériale commission. Voici de quelle manière elle rend compte dans son journal de cet arbitraire interrogatoire, que je ne transcris ici que pour donner une idée toujours plus complète de la procédure autrichienne en matière de délit politique.

« *Jeudi* 22 *mai*. — Ce jour a été bien cruel pour moi! Au moment où nous allions sortir pour porter au palais de justice la lettre du jeudi, le concierge de la police est arrivé, apportant quelques mots de M. Minghini, qui me priait de me rendre de suite devant la commission. Aussitôt la pensée m'est venue que j'allais être interrogée comme témoin, que peut-être même j'allais voir mon frère... Hélas! je ne veux pas montrer plus de force que je n'en avais en effet, et il faut bien avouer que tout en m'habillant, mon trouble était si grand que j'avais peine à me soutenir.

« En arrivant au palais, j'y trouvai le vieux juge Pissini, qui se dérangea à peine pour me dire bon-

jour. Le bon M. Minghini prit la lettre que j'apportais, et tandis qu'il la lisait, je restais absorbée dans la pensée de tout ce qui allait arriver... « Pauvre madame, me dit-il à voix basse, venez vous asseoir près de moi et prenez courage ; Salvotti veut vous interroger, il sera ici dans un moment ; j'ai voulu vous écrire moi-même, afin que vous ne soyez pas effrayée ; tranquillisez-vous donc, tranquillisez-vous. »

« M. Minghini me quitta pour aller visiter notre prisonnier, lui remettre ma lettre. Après un quart d'heure d'attente, Salvotti arriva suivi d'un autre jeune conseiller. Deux juges doivent être présens quand l'inquisiteur interroge un témoin, et un greffier écrit la demande qui lui est faite ainsi que sa réponse. Mon calme dut prouver que je ne craignais rien ; mais l'interrogatoire était à peine commencé que Salvotti fut demandé par le président de la commission ; je restai seule pendant deux heures avec le vieux Pissini et le jeune conseiller : nous causâmes en italien de la France, de ma fille, de l'éducation en général. A son retour, Salvotti s'excusa de m'avoir fait attendre si longtemps, et, s'asseyant près de moi, ses regards vifs et pénétrans cherchèrent à lire au fond de mon cœur... J'ôtai mon chapeau en lui disant : « Je ne veux pas, monsieur, que rien vous empêche de lire sur mon front et dans mes yeux. » Je fus interrogée avec insistance sur tout ce que je pouvais savoir de mon frère depuis douze ans, sur son séjour à Genève, sur ses relations dans cette ville, sur ses opinions et ses voyages en France.

« C'était, me dit Salvotti, un jeune homme dissipé qui a causé bien des inquiétudes à son père..... — Vous êtes bien heureux, monsieur, si, dans le cours de votre jeunesse, vous n'avez pas commis d'erreurs, car erreurs de jeunesse ne sont pas fautes contre l'honneur..... — Ma-

dame, je n'ai rien à me reprocher, même pendant ma jeunesse..... — Vous êtes bien heureux, monsieur, » répétai-je..... Ces paroles firent sourire le jeune conseiller. Salvotti interrompit plusieurs fois son interrogatoire pour me parler de mon père, de son mérite ; puis, après maintes et maintes demandes plus captieuses les unes que les autres, il voulut enfin me prouver que nous devions retourner en France, que notre séjour à Milan ne pouvait être d'aucune utilité à mon frère, et que lui-même désirait notre éloignement. Il ne me fut pas difficile de lui prouver que le devoir et la tendresse nous faisaient une loi de rester..... Salvotti devint alors furieux. « Si vous croyez le voir une fois par mois, ainsi que c'est l'usage pour les autres prisonniers, vous nourrissez un vain espoir, madame, car il a été décidé par la commission que vous ne le verrez *qu'une seule fois*, et seulement la veille de votre départ. — Ce ne sont pas là les promesses qui nous ont été faites ; mais cependant, s'il faut nous y soumettre, nous le ferons, sans pour cela consentir à nous éloigner.

— « Il n'y a pas moyen de tolérer, madame, la quantité de lettres que vous et votre mari écrivez. Croyez-vous donc que les conseillers n'ont autre chose à faire qu'à vous lire? Peut-être nourrissez-vous l'espoir de le voir mis hors de cause et de le ramener en France? Peut-être croyez-vous au moins que dans quelques années il sera libre? Sur ce point encore vous vous abusez étrangement.

— « Je ne crois rien, monsieur, je ne sais rien, ni ce dont vous l'accusez ni sur quoi vous pouvez le punir : comment donc pourrais-je savoir ce que nous devons craindre ou espérer ? Si nous écrivons trop, c'était à la commission à nous le dire et à nous fixer sur le terme que nous devons y mettre. » Je parlais d'un ton si ferme que Salvotti dut se convaincre qu'il ne lui était pas facile

de m'intimider. Il n'en devint que plus irrité..... Les autres conseillers gardaient un profond silence. On me lut l'interrogatoire tel qu'il venait d'être écrit par le greffier, et je signai chacune de ses pages. Cet examen, véritable torture, dura depuis dix heures jusqu'à trois et fut constamment fait en italien ; je répondais également dans cette langue, et, par un bonheur que je ne puis expliquer, cela m'était aussi facile que si j'eusse tenu une conversation française : une seule fois, pendant ce long interrogatoire, la pensée que je pouvais peut-être nuire à notre pauvre ami vint glacer tout mon sang..... Je fis un violent effort pour chasser cette funeste idée, qui aurait suffi pour m'ôter tout courage et toute présence d'esprit. Salvotti me demanda si je voulais promettre de ne dire à qui que ce soit que j'avais été mandée devant la commission et interrogée par elle. Je le promis sans hésiter, et en effet je garderai le secret aussi longtemps que je serai à Milan. De retour chez moi, où l'on était bien inquiet de ma longue absence, je donnai un libre cours à mon indignation, à ma douleur !.... Pauvre frère, quel sera ton sort si nous devons ajouter foi aux paroles de Salvotti : *Si vous croyez le voir libre dans quelques années, vous vous abusez étrangement !....* »

Minghini, comme il l'avait promis à ma sœur, m'apporta lui-même la lettre qu'elle lui avait remise pour moi. « Pauvre femme, me dit-il à demi-voix, comme elle doit souffrir maintenant !..... — Qu'est-ce donc, mon Dieu ! lui dis-je avec effroi, qu'est-il arrivé ? — Rien de fâcheux, *carissimo mio*, seulement elle est interrogée dans ce moment par Salvotti. — Quoi ! devant la commission ?.... Mais c'est une barbarie ! examiner une étrangère, une sœur, sur des choses dont elle ne peut avoir aucune connaissance et qui concernent un parent aussi proche, tandis qu'il m'a refusé les témoins à décharge...

Je vous le répète, c'est un abus affreux du pouvoir arbitraire, c'est une vexation, une torture que peut seul se permettre un inquisiteur tel que Salvotti !.... Je suis indigné de ce dernier trait de persécution ! Et qu'espère-t-il de cet interrogatoire ? Des renseignemens que quatre mois de recherches de tous genres n'ont pu lui procurer ? Et c'est par le seul espoir que quelques mots, quelques données, insignifiantes d'ailleurs, le mettront sur la trace de ce qu'il cherche avec tant d'acharnement à découvrir, qu'il va causer à une pauvre femme, à une sœur déjà tant affligée, le saisissement et la frayeur qu'inspirent à juste titre à tous ceux qui en ont entendu parler les mystérieux et vexatoires examens de la commission ! J'ai supporté avec patience, avec résignation toutes les injustices qu'il s'est permises à mon égard. J'ai entendu, sans m'abandonner à l'indignation, toutes les injures, toutes les menaces dont il m'a abreuvé ; mais puisque, sans ménagement pour sa qualité de Française et de proche parente, il a osé soumettre ma sœur à cette cruelle épreuve, je ne contiendrai plus ma colère, je lui dirai..... — Ah ! je vous en prie, dit Minghini, gardez-vous d'aller lui faire voir que je vous ai parlé de cet interrogatoire, vous me compromettriez et de plus vous exposeriez vos chers parens à être renvoyés de Milan : c'est là où Salvotti veut en venir.....

— Je le sais, je le sais.

— Soyez donc prudent sur ce point, et si Salvotti vous parle de l'examen qu'il a fait subir à votre sœur dans votre prochain interrogatoire, modérez-vous, au nom de ceux que vous aimez tant ! car si vous vous emportez contre lui, n'en doutez pas, il fera tout pour éloigner votre famille. Me le promettez-vous ?

— Vous pouvez y compter, quoi qu'il m'en coûte... vous savez si je suis maître de mes mouvemens ! Mais,

dites-moi, cet interrogatoire dont vous me parlez sera-t-il le *dernier ?*

— Je le crois ; on doit même vous y intimer d'écrire votre défense.

— Que Dieu soit loué ! Alors, au moins, mes pauvres amis seront tranquilles et pourront me voir ! — Si je pouvais espérer, reprit Minghini avec le ton de bonhomie et d'intérêt qui lui était ordinaire, que vous suivriez mieux mes conseils cette fois que par le passé, je vous dirais..... » Et il s'arrêta..... « Parlez, parlez. — Je vous suggérerais, mais sous le sceau de votre honneur.... — Parlez, je vous promets de garder le silence.

— Je vous conseillerais de déclarer à la commission que vous n'aviez pas les papiers sur vous en passant la frontière, qu'ils vous ont été apportés et remis très-peu de temps avant votre arrestation,.... Le fait est ainsi, continua-t-il ; mais en l'établissant vous-même vous pourriez soutenir, et cela est des plus importans, que non-seulement vous n'étiez pas porteur de ces dangereux documens à votre entrée en Lombardie, mais qu'ils ne vous sont parvenus qu'après que vous aviez annoncé à Buonarotti que vous renonciez à votre mission ; d'où il résulterait que, loin d'y avoir commencement d'action, vous auriez abandonné jusqu'à l'intention en mettant le pied sur le sol autrichien. Eh bien, qu'en dites-vous ?... Ce serait un point capital, et si Salvotti ne vous a point pressé sur cet incident, c'est qu'il en a connu la portée dans l'intérêt de votre défense. Quels obstacles y pourriez-vous trouver ? L'individu qui vous apporta les papiers ne pourrait être compromis, j'en suis certain, parce qu'il ignorait, selon toute probabilité, ce dont il était porteur, et quant à la personne de Bellinzona qui lui avait donné cette commission, elle est assez connue déjà de la police pour que vous n'ayez aucun scrupule

sur son compte..... Réfléchissez, ajouta Minghini en me quittant, c'est un conseil d'ami ; dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, il ne sera plus temps... pensez-y.»

J'y pensai, je reconnus l'importance de l'avis et ne le suivis pas !

Je ne tardai pas en effet à être appelé devant la commission ; au ton solennel que prit Salvotti en énonçant les premières questions de l'interrogatoire, je vis bien qu'il s'agissait ou d'un nouvel assaut ou d'une dernière séance dans laquelle on devait chercher à parler à l'imagination du prévenu et à l'intimider. « Eh bien! me dit-il d'un air de triomphe en suspendant ses interrogatoires, les Espagnols, sur lesquels le parti révolutionnaire fondait tant d'espérances, ont été écrasés par cette armée française dans laquelle on s'était efforcé de fomenter la trahison et la révolte... Les cortès sont dissoutes, les révolutionnaires sont anéantis ; l'Espagne, qui, selon les gens de votre couleur, devait être cause de la perte des Bourbons comme elle avait été cause de celle de Napoléon, est de nouveau soumise à son roi légitime ; le dernier foyer du jacobinisme vient d'être étouffé, et l'Europe, ajouta Salvotti, l'Europe est désormais purgée de ces prétendues constitutions qui n'étaient autre chose que des catéchismes d'anarchie ; partout, continua-t-il avec emphase, l'insolent drapeau de la révolte et de l'impiété s'est abaissé devant la bannière sacrée de la religion et de la légitimité : tout rentre dans l'ordre, tout se soumet, et la France même sera bientôt délivrée, je l'espère, d'une charte qu'un roi trop généreux n'aurait jamais dû lui octroyer.

« Nous en sommes venus aux mains, mon cher, la lutte s'est engagée, et la bonne cause a remporté une victoire décisive. Toute résistance est donc désormais inutile ; la

partie est perdue pour vous, perdue, répéta-t-il avec une satisfaction toujours croissante..... Il n'y a que les fanatiques, les pervers ou les sots qui ne le voient pas ; il n'y a qu'eux qui puissent hésiter à baisser la tête sous la force des choses et à se réconcilier avec le pouvoir par des concessions ou des rapprochemens. Croyez-vous donc, reprit-il après une courte pause, que tous ceux qui se sont égarés persistent comme vous dans la folle obstination de ne pas racheter leurs erreurs ? Il en est un, et des plus haut placés, qui s'est efforcé de rentrer en grâce auprès de la sainte-alliance par un acte solennel de repentir, et bien lui en a pris, car le brillant héritier du trône de Sardaigne aurait bien pu rentrer dans la nullité d'où les événemens de 1814 avaient tiré le petit prince de Carignan ! »

J'avais écouté Salvotti sans laisser paraître l'impression pénible qu'avaient produite sur moi les nouvelles désastreuses de l'Espagne, et je ne répondis que par le silence à ses exhortations réitérées de sauver mes jours en imitant la conduite d'un prince qu'il stigmatisait lui-même comme un être faible qui s'était déshonoré aux yeux de tous pour désarmer la colère de l'Autriche. Le calme et la modération, dont je ne me suis départi en aucune circonstance durant ma captivité, convenaient peu à Salvotti, dont la tactique inquisitoriale consistait principalement à pousser le prévenu que ses menaces n'effrayaient pas, soit à l'attendrissement, soit à l'indignation, dans l'espoir que quelque élan spontané, quelque parole imprudente pût révéler tout à coup ce qui sans cela serait resté secret. Mais ce moyen, qui ne lui avait que trop souvent réussi auprès des infortunés détenus, venait-il à échouer, alors il tombait lui-même dans un état d'irritation qui, nuisant essentiellement à la sagacité de l'inquisiteur et à la gravité du juge, le plaçait dans une po-

sition fausse et inférieure vis-à-vis de celui qui avait su conserver le modeste maintien d'un accusé et la dignité du malheur! Cette fois, comme toutes les précédentes, Salvotti s'agita, m'accabla de reproches avant de recommencer l'interrogatoire, qui ne roulait plus que sur des choses de peu d'importance; enfin quand il eut bien exhalé son mécontentement et qu'il m'eut adressé encore quelques demandes, il me dit : « Vous avez trois jours pour écrire votre défense, on vous donnera dans votre prison tout ce qu'il faut pour cela. »

« Personne, personne de compromis! » fut la pensée qui me frappa d'abord en entendant ces paroles..... Et cette pensée répandit dans mon cœur une telle joie que j'eus peine à la contenir dans ce premier moment. « Ma défense! dis-je à Salvotti après quelques instans; mais pour la bien faire, cette défense, il faudrait que je connusse quels sont les chefs d'accusation qu'on fait principalement peser sur ma tête. Je demande donc que l'on me donne lecture de tous mes interrogatoires, afin que j'aie bien présent à l'esprit ce qui a été dit et fait pendant une si longue procédure; sans cela ma défense est impossible.— Eh bien! vous ne la ferez pas, s'empressa de dire Salvotti, car on ne vous lira pas vos interrogatoires. — Alors je n'écrirai pas. — C'est ce que vous avez de mieux à faire, jeune homme. Que pouvez-vous dire en effet pour atténuer votre crime? Rien; vous êtes coupable, la loi est là; pour écarter son glaive vengeur de votre tête, vous n'aviez qu'une voie à suivre; vous l'avez rejetée, c'est votre affaire. — Mais, monsieur le conseiller, répliquai-je avec force, on ne peut condamner ainsi un malheureux prévenu sans lui dire auparavant sur quels points principaux repose l'accusation; c'est lui ôter tout moyen de défense, toute possibilité de prouver son innocence s'il est innocent, et de présenter des circons-

tances atténuantes s'il est coupable. Vous m'avez refusé le Code pénal, vous n'avez pas obtempéré à la demande que je vous ai adressée de faire comparaître à ma requête les témoins à décharge; vous avez accumulé contre moi tous les indices, toutes les inductions, toutes les conjectures imaginables, et lorsque les examens sont à leur fin, lorsqu'un procès difficile, qui a duré des mois, grâce à votre insistance, va se clore, vous me dites : « Vous avez trois jours pour votre défense !..... » Mais sur quoi, je le répète, dois-je me défendre, moi qui ignore entièrement et vos lois et vos peines; moi, pauvre étranger, qui aurais eu besoin d'un conseil, d'un avocat pour plaider ma cause, et qui n'ai même pu obtenir de jeter les yeux sur le recueil de ces lois pénales dont l'interprétation pouvait m'être si importante, et dont l'application, je le sais, peut m'être si fatale! Où sont les garanties de l'accusé? où sont ses défenseurs? — Ne vous ai-je pas dit, s'écria Salvotti avec colère, que j'étais votre juge, mais que j'étais aussi votre avocat! — Mon avocat! vous!... mais vous êtes aussi mon accusateur; mais il est impossible qu'un inquisiteur reste impartial quand vient le moment du jugement, et qu'il défende l'accusé avec autant de zèle, autant d'insistance qu'il en a mis à prouver sa culpabilité! Que dirait-on en France si le juge d'instruction et le procureur du roi, dont vous cumulez les attributions, étaient appelés non-seulement à poursuivre les prévenus, mais encore à prononcer, comme juges, sur leur sort?

— Vous êtes en Italie, jeune homme, en Lombardie, entendez-vous? et non dans votre France, où les révolutionnaires peuvent impunément conspirer et insulter le pouvoir : ici c'est bien mieux, les coupables ne sauraient échapper à la justice. — La bonne justice, monsieur le conseiller, ne veut-elle pas, en tout pays, que

l'accusé jouisse de la plus grande liberté possible dans sa défense et qu'on ne l'expose pas à être jugé par ceux qui sont le plus intéressés à le trouver coupable? Je vous réitère ma demande pour la lecture des interrogatoires. — Et moi, je vous réitère que votre demande ne peut être accordée, que tout ce que vous pourrez dire ne servira à rien, que vous êtes perdu, que vous serez pendu... — Si monsieur le conseiller se trouve dans une disposition d'esprit aussi calme, aussi impartiale lorsqu'il sera appelé à voter sur mon sort, il est certain... — Taisez-vous! n'attirez pas sur votre tête des châtimens plus prompts en aggravant vos torts. Vous êtes un insensé, à qui la commission, par commisération, devrait ôter la permission d'écrire sa défense... Allez, et songez que des phrases ne font nul effet sur des juges comme nous.» Je voulais répondre, mais Salvotti avait sonné; les gardes vinrent, et je fus reconduit dans ma prison, où le geôlier m'apporta bientôt de l'encre et quelques feuilles de papier numérotées.

Je fus longtemps avant de me décider à prendre la plume pour écrire une défense qui me semblait une amère dérision. J'avais désormais la certitude que personne ne serait compromis. Mon but était atteint, que m'importait le reste?... Ne savais-je pas, depuis les premiers jours de mon arrestation, que c'en était fait de moi? Tout entier à la satisfaction que j'éprouvais d'avoir triomphé des embûches de Salvotti, d'avoir sauvé de ses mains tant de pauvres Italiens, qu'un seul mot imprudent sorti de ma bouche pouvait rendre à jamais malheureux, je jouissais de cette victoire comme si j'avais eu l'espoir qu'un cœur ami, sachant un jour ce que j'avais sacrifié à ma cause, à ma parole, à mon honneur, rendrait à ma mémoire la justice qui lui était due. Heureux du témoignage de ma conscience et rendant grâce

à Dieu de m'avoir exaucé, j'oubliais qu'après avoir rempli le devoir sacré de sauver les autres, il fallait aussi remplir celui de défendre jusqu'au bout mon existence si menacée !... Le souvenir de mon père, de mes parens bien-aimés me le rappela et me fit surmonter le dégoût que m'inspirait un abus si criant des droits et des choses les plus révérées.

J'écrivis donc ma défense, à laquelle je donnai ensuite d'autant plus de soin que j'appris par Minghini qu'elle serait lue sans aucun doute par l'empereur. D'un ton ferme et modéré, aussi éloigné d'une vaine jactance que d'une honteuse servilité, je m'efforçai de présenter sous son véritable jour et dans toute son entité une affaire dont on avait exagéré l'importance et altéré la nature. Je rappelai d'abord que c'était fortuitement que je m'étais chargé de la mission politique qui avait causé mon arrestation ; je faisais remarquer ensuite que cette mission n'avait pas eu spécialement pour but les provinces autrichiennes, mais toute l'Italie ; puis je classais les faits de manière à prouver non-seulement que je n'avais rien fait ni dit qui fût de nature à me compromettre avec les sujets de sa majesté l'empereur, mais que j'avais renoncé même à toute intention de me mêler de cette mission, comme il résultait évidemment de la lettre de reproches que m'adressait Buonarotti et des autres pièces du procès, pièces que j'invoquais de toutes mes forces pour établir ma non culpabilité envers le gouvernement autrichien. Enfin après avoir soutenu que la simple rétention des papiers, — vu l'absence de tout commencement d'exécution et l'abandon des intentions premières, résultat évident des interrogatoires, — ne pouvait en bonne justice me constituer coupable de haute trahison, je terminais en m'en remettant à la justice des juges appelés, dans les différens ressorts, à prononcer sur ma

destinée, et qui, je l'espérais, ne verraient dans toute cette affaire qu'une imprudence, blâmable sans doute, mais déjà trop punie par les tourmens d'une longue prison et par la douleur de toute ma famille.

En écoutant la lecture de ma défense le bon Rinaldini s'écria : « Quoi ! c'est là tout? D'après les bruits qu'on avait répandus, je m'attendais... — Que j'avais révolutionné le tiers de la Lombardie au moins ? lui dis-je... — Sans doute, sans doute, et il répétait : Quoi ! c'est là tout ! — Mais ce tout, qui nous paraît de si peu d'importance et qui ne serait rien effectivement devant des juges intègres et sous des lois moins arbitraires, me coûtera la vie devant les misérables que le gouvernement autrichien a choisis parmi les juges tyroliens pour former cette commission inquisitoriale, destinée, non à juger équitablement les Italiens, mais à les condamner sans pitié... Ce n'est pas sur ce que j'ai fait qu'on prononcera, mais sur ce que je n'ai pas voulu dire... Ma tête tombera parce qu'elle n'a pas voulu plier ! » Rinaldini joignit les mains en s'écriant : *Poveretto ! poveri noi !*

Le troisième jour je fus appelé à la commission et je remis ma défense à Salvotti. Pendant qu'il la lisait à voix basse, on voyait sur ses lèvres le sourire ironique qui lui était habituel, tandis que de fréquens haussemens d'épaules et les regards d'insolente pitié qu'il jetait sur moi trahissaient le mécontentement et l'impatience que cette lecture lui faisait éprouver. « Et vous croyez que toutes ces belles phrases serviront beaucoup votre cause ? dit-il en me fixant avec dédain... Votre erreur est grande ! ce n'était pas là le moyen d'améliorer votre sort... Vous le savez, toutes les déclamations ne sauraient faire disparaître le corps du délit ; les faits sont là... — Les faits, monsieur le conseiller, pouvez-vous en alléguer un seul? Hors l'existence de ces mal-

heureux papiers saisis chez moi, qu'avez-vous à me reprocher? — Eh! c'est plus qu'il n'en faut pour encourir la peine capitale. — Dans votre opinion, je le crois; mais tous mes juges ne penseront peut-être pas ainsi. »

Salvotti se mit à rire en regardant les assistans. « Vous saurez bientôt, reprit-il d'un air suffisant et dur, que les jugemens de la commission inquisitoriale sont toujours confirmés par les tribunaux supérieurs. — A quoi sert-il donc d'avoir différens degrés de juridiction, lui demandai-je alors, puisque tout se décide ici et qu'aucune de vos sentences n'est infirmée? Pourquoi faire subir aux malheureux prévenus le tourment de l'attente? Pourquoi les autoriser à écrire une défense qui ne peut être ni éclairée ni complète et que je n'ai rédigée que pour obéir à cet amour de la vérité, à ce sentiment de propre conservation que Dieu a mis dans notre cœur et qui nous ordonne de défendre notre nom et notre existence alors même que nous savons que nos paroles ne seront pas écoutées?

— Assez! assez! s'écria Salvotti en accompagnant ces mots d'un geste d'impatience : n'attribuez les malheurs qui vous accablent qu'à vous seul. Écrivez, ajouta-t-il en s'adressant au greffier, auquel il se mit à dicter en italien la défense que j'avais écrite en français et qu'il traduisit avec beaucoup d'élégance et d'exactitude.

— Avez-vous quelques observations à faire sur cette traduction? me demanda-t-il après que le greffier m'en eut donné lecture. — Aucune, répondis-je. — Eh bien, signez-la donc, ainsi que les autres feuilles de cet interrogatoire, qui sera le dernier, à moins que quelque découverte imprévue ne vienne nous donner les moyens de connaître la vérité, que vous avez niée, malheureusement pour vous, avec tant d'aveuglement et d'obstination... Si quelque regret de perdre sitôt la vie venait

vous assaillir dans le silence de votre prison, si un repentir tardif vous prenait au cœur, je serai là, toujours prêt à vous écouter, à vous servir auprès de sa majesté, qui avait espéré de vous plus de docilité et de soumission. Plus tard, quand votre procès ne sera plus entre mes mains, quand vous serez convaincu que je ne suis plus votre juge, peut-être reviendrez-vous à moi... mais sera-t-il temps encore? ajouta-t-il... Je le souhaite pour votre père, qui vous pleure, pour votre famille, pour votre sœur, que votre supplice.... — Ils sauront, comme moi, monsieur le conseiller, se résigner à la terrible épreuve que la Providence nous envoie! »

Quelques momens après, j'étais revenu dans ma prison, où je retrouvai mon pauvre compagnon tout inquiet de ma longue absence. « Je craignais, me dit-il en me sautant au cou, qu'ils ne t'eussent séparé de moi; tu es si bon, tu me consoles si bien! Tes interrogatoires sont-ils terminés? ton procès est-il clos? et ta défense, quel effet a-t-elle produite sur eux? — Aucun, pouvais-tu en douter? — Ah! les vendus... s'écria le bon Rinaldini... et ce sont là des juges! »

Le lendemain Minghini vint me voir. « J'ai lu votre défense, me dit-il; il y a du talent, infiniment de talent dans votre écrit, trop peut-être, car malheureusement cela ne pourra que vous faire tort auprès de l'empereur. — Et que fallait-il donc? lui demandai-je. — Ce qu'il fallait? de l'humilité, de la soumission. — Dites de la bassesse, monsieur le conseiller... » Minghini s'éloigna en me serrant la main et en laissant échapper les signes d'une profonde pitié.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# SECONDE PARTIE.

## I.

Le procès était clos, ma tâche était remplie, remplie à mon honneur, à ma satisfaction... La terrible responsabilité qui jusque-là avait pesé sur mon cœur, celle de la tranquillité et du salut des autres, n'existait plus, je respirais! Délivré de ces craintes mortelles, de ces anxiétés poignantes qu'un seul mot de l'inquisiteur, que le moindre incident renouvelaient dans mon âme, j'avais repris momentanément cette liberté d'esprit, cet essor d'imagination, cette gaieté que pouvaient seuls donner, dans la funeste position où je me trouvais, la conscience d'un grand devoir légalement accompli et, disons-le, le secret orgueil d'avoir triomphé des dangereux assauts de Salvotti.

En me voyant si libre de mes pensées, si causant, si riant même, mon compagnon, tout surpris, tout charmé, me disait : « Tu espères donc que ton procès se terminera heureusement? Le conseiller Minghini t'aura donné quelque bonne parole, j'en suis certain? » Et, en parlant ainsi, l'excellent homme me serrait la main en signe de satisfaction. « Dans trois mois, j'en suis sûr, ajouta-t-il, tu seras en France, à Paris, content et joyeux, tandis que Dieu sait ce qu'il sera advenu du pauvre Rinaldini! — Moi, retourner en France! non, mon cher, non, tu te trompes; je n'en ai pas le moindre espoir, lui répondis-je en soupirant... désormais je n'ai plus de patrie!

— Que dis-tu?... reprit-il, et d'où te vient donc cette gaîté que je ne t'ai pas encore vue? Si j'avais seulement, moi qui te parle, quatre années de *carcere duro* (prison dure) en perspective, je te l'assure, j'en deviendrais fou de chagrin... — Ah! m'écriai-je, si c'était là tout ce que je dusse craindre, j'en rendrais grâce à la Providence comme d'une faveur qu'elle m'aurait accordée.

— Quatre années de *carcere duro!* répétait Rinaldini; mais tu ne sais donc pas qu'on y est traité comme des galériens, les fers aux pieds et sur la paille. — Eh bien, qu'importe!.... qu'est-ce que cela avec des livres? — Qu'est-ce que cela! répliqua mon compagnon en joignant les mains... l'idée seule m'en fait dresser les cheveux!... Le beau soutien, par ma foi, que des livres, quand on a l'estomac creux, qu'on couche sur la dure et qu'on traîne ses chaînes...

— La, la!... Rinaldini, pas tant d'alarmes. Rien ne nous dit que tu seras condamné.

— Minghini t'a parlé de moi, de mon affaire, je le parierais, s'écria mon Brescian, attendant ma réponse avec anxiété... — Justement! et ce qu'il m'en a dit me fait espérer que tu seras traité avec bénignité. — Vraiment, vraiment! tu ne me trompes pas? Il n'y aura rien de *duro* dans ce qui me concerne, n'est-ce pas? Au fait, cela doit être ainsi, continua-t-il en se parlant à lui-même, puisque je ne suis pas chef, que je n'ai assisté à aucune assemblée, à aucun conciliabule... En bonne conscience, pourrait-on me condamner? Il n'y a pas de quoi fouetter un enfant. » Puis, lorsqu'il eut fini de se tranquilliser momentanément par cette énumération de circonstances atténuantes, il revint vers moi et me dit : « Quant à toi, s'ils te condamnent, il faudra dire qu'ils jugent les hommes et non les choses! — Ne sais-tu donc pas, Rinaldini, que la justice n'est pour eux qu'un vain

nom ? Mais quelque triste que soit le sort qui m'est réservé, j'y suis préparé, et rien désormais, je l'espère, n'altérera ma tranquillité et ma résignation. »

Je disais vrai : aux agitations et aux perplexités causées par les interrogatoires et l'incertitude de leur résultat avaient succédé dans mon âme le calme et le repos ; n'ayant plus désormais à soutenir que ma propre infortune, je pouvais, quelque fatale que pût être ma destinée, l'envisager sans trouble et dormir en paix sous le coup même d'une pareille attente... Et si parfois la pensée de tout ce que j'avais perdu ou le souvenir de ceux que j'aimais venaient altérer cette heureuse résignation, elle ne tardait pas à redescendre dans mon cœur.

Instruit par Minghini des mesures que Salvotti, mécontent de l'issue du procès, voulait prendre pour éloigner ma famille de Milan, je m'attendais chaque jour à recevoir la nouvelle de son départ ; ma douleur était grande, mais plus grande encore était celle de mes pauvres amis, qui se seraient vus ainsi forcés d'abandonner l'Italie sans avoir serré dans leurs bras leur frère infortuné ! Afin d'éviter ce malheur il n'est sorte de démarches qu'ils ne firent auprès du vice-roi et du gouverneur général pour obtenir de prolonger leur séjour à Milan. Enfin ils l'emportèrent, et le directeur de la police leur accorda un nouveau permis de quinze jours.

« Tranquille sur ce point, écrivait ma sœur sur son journal, en date du 6 juin, j'allai le matin à huit heures chez M. Minghini, qui m'a reproché de n'avoir pas été près de lui chercher quelques consolations ; il m'a montré tant d'intérêt et de bonté que l'espérance est de nouveau descendue dans mon cœur. « Laissez-moi faire, m'a-t-il dit, ne craignez pas Salvotti, peut-être verrez-vous votre frère sous très-peu de jours. »

« J'ai rendu mille grâces à cet excellent homme et je

l'ai assuré que nous suivrions ses conseils aveuglément. Nous sommes plus tranquilles maintenant, nous avons acquis la preuve que M. Minghini, qui l'autre jour s'était montré sévère pour moi à la commission, ne l'est en effet que devant témoins; il m'a exhortée, dans le cas où nous verrions notre prisonnier, à ne pas montrer trop d'émotion, à ne pas pleurer. « Vous lui feriez trop de mal, a-t-il ajouté... — Ah! non, non, je vous assure que je serai bien forte et bien courageuse! Est-il bien donc vrai qu'il nous est permis d'espérer de l'embrasser bientôt peut-être? »

« *Samedi 7 juin.* — Ah! mon Dieu! nous le verrons demain! A cette seule pensée le cœur bat avec violence! Nous avons reçu à cinq heures, pendant que nous étions à table, une lettre écrite ce matin même par Alexandre et apportée par le domestique de M. Minghini, qui avait écrit sur le revers de cette lettre : « La famille Andryane est priée de se trouver demain matin à huit heures à Sainte-Marguerite. » Combien nous sommes reconnaissans envers M. Minghini! J'ai lu la lettre de notre pauvre ami à haute voix; elle était écrite avec un ton de tristesse et de résignation qui nous déchirait le cœur! Nous pleurions tous et nous disions : « Combien il mérite d'être aimé! »

« 8 *juin.* — Nous l'avons vu, nous l'avons embrassé, ce pauvre frère! mais, ô mon Dieu! quelle vue cruelle, quelle angoisse poignante! le sommeil ne nous a pas fermé les yeux un seul moment toute cette nuit; ne devions-nous pas le voir ce matin même? Nous étions à Sainte-Marguerite à huit heures, et le cœur me battait si fort en y entrant que je ne pouvais plus parler. Le geôlier nous attendait à la première porte et nous conduisit de suite dans une chambre que je reconnus aussitôt pour être celle où ma fille avait déjà vu son oncle et où je

l'avais entendu marcher au-dessus de moi. M. Minghini était déjà là et nous reçut avec la plus grande bonté, mais j'étais trop émue pour dire un seul mot. J'essayai de cacher mes larmes en m'approchant d'un berceau dans lequel dormait un jeune enfant, et une minute n'était pas encore écoulée que j'entendis une voix déchirante qui disait : « Louis !... Louis !... » C'était notre pauvre ami dans les bras de son frère !... Il le quitta pour se précipiter dans les miens... Nous ne pouvions articuler un seul mot ; nos larmes seules parlaient pour nous. Hélas ! un tel moment en aurait arraché aux êtres les plus insensibles ! M. Minghini lui-même ne cherchait point à cacher sa vive émotion.

« Alexandre n'est plus ce beau jeune homme sur les traits duquel la fraîcheur de la jeunesse se mêlait à l'expression du bonheur !.... Pâle aujourd'hui, flétri, les yeux éteints..... on voit que depuis bien des jours la douleur dévore son pauvre cœur !..... Il nous montra dans la cour une prison dont un abat-jour intercepte la lumière et dans laquelle il est resté plus de trois mois au secret, sans avoir aucune nouvelle de sa famille ni de ses amis. « Je ne sais, disait-il en portant tristement la main à son front, comment j'ai pu y conserver ma raison.» Les tourmens qu'il a dû supporter ont donc été bien grands et bien terribles !.... Mais il ne se plaint de rien, ce cher enfant ; il est doux et fort comme s'il souffrait pour Jésus-Christ.....

« J'ai peine à me rappeler ce dont nous nous sommes entretenus pendant la demi-heure passée avec lui ; notre émotion nous empêchait de lier deux idées et de dire deux paroles de suite. Des gendarmes sont venus le chercher sur un signe de M. Minghini, et l'infortuné, se mettant au milieu d'eux avec le sourire sur les lèvres, nous a laissés tout stupéfaits.....

« Depuis ce moment, nous ne voyons que lui, nous entendons sans cesse le son de cette voix si mélancolique qui nous disait avec tant de tendresse : « Ne pleurez pas sur moi, ne pleurez pas, amis..... les peines de ce monde sont de courte durée et Dieu aura pitié de nous !.. Voyez, je suis calme, et le bonheur de vous voir sera pour mon âme une source de consolations...» Puis il ajoutait : « La crise est passée maintenant, je puis, je dois être résigné. »

« Je l'écoutais sans le comprendre..... Aurait-il eu sur son sort des craintes sérieuses qui sont évanouies désormais ?.... Hélas ! tout est mystère, et ses paroles entrecoupées ne pouvaient m'éclairer !.... Ses paroles ! elles étaient si douces et si bonnes que nous cherchons tous à nous en souvenir. Ayant dit à M. Minghini qu'il désirait vivement obtenir la permission d'avoir un crayon afin de noter pour ma fille, sur les marges d'un Pétrarque, la signification des passages difficiles, je lui demandai s'il ne pouvait pas les écrire à la plume. « Mais je n'ai jamais eu ni plume ni encre à ma disposition, » me dit-il. Hélas ! encore une nouvelle privation qui nous fit bien mal ! M. Minghini lui promit de lui en apporter un, mais sous la condition que personne ne le saurait, parce qu'il craignait la jalousie de ses camarades. « A cette condition, je n'en veux pas, dit notre pauvre ami ; je n'ai pas plus de droit à une faveur que mes compagnons d'infortune... » Cette touchante abnégation me fait trembler, hélas ! en songeant de quel sacrifice il est capable. »

« Tu viens de la commission, me dit Rinaldini en me voyant rentrer dans une agitation qui m'empêcha d'abord de lui répondre..... — Non, lui dis-je, je viens d'embrasser ma sœur et mon frère..... — Vrai ! et tu es triste, affligé ? mais c'est bon signe..... — Laisse-moi, laisse-moi, lui répondis-je, j'ai besoin de silence ; ne parle pas, ne fais aucun bruit....., mets-toi sur ton lit,

prends un livre... » Et l'excellent homme se mit à lire, retenant jusqu'à son haleine, dans la crainte de me troubler.

Ce que j'avais demandé à Dieu avec tant d'instance venait de m'être accordé..... J'avais enfin vu mes parens bien-aimés, je les avais serrés dans mes bras avec joie, avec ivresse..... Mais cette ivresse ne dura qu'un instant, et la douleur de les avoir quittés si vite resta seule dans mon âme.

« Encore une ou deux entrevues, me disais-je, et il faudra nous séparer pour toujours..... Quelques minutes passées ensemble dans la contrainte et les larmes, voilà l'unique consolation qui nous sera désormais accordée, jusqu'à cet instant fatal où nos cœurs se briseront, où, malgré notre courage et notre résignation, apparaîtra sur nos visages cette douloureuse agonie qui est si bien dépeinte dans le tableau des derniers adieux d'une victime du tribunal révolutionnaire... » Que de fois j'avais, les larmes aux yeux, contemplé cette déchirante scène! Que de fois j'avais admiré la force d'âme qu'on peut lire sur les nobles traits du pauvre condamné ! Que de fois aussi j'avais plaint sa femme infortunée, sa mère et ses jeunes enfans, groupés autour de leur père, que la hache du bourreau attendait le lendemain !

Cette touchante gravure, les lieux où j'avais l'habitude de la voir aux jours de ma jeunesse, se représentèrent alors si vivement à mon souvenir que je levai les yeux sur la muraille de ma prison, comme si j'eusse eu devant moi cette image funèbre. Que ne peut l'imagination quand elle est ainsi frappée !.... Bientôt les personnages de ce funeste drame prirent l'un après l'autre des traits, une figure qui m'était bien connue..... Cette mère désolée, mais forte encore dans sa douleur, c'était ma sœur !.... Cette enfant si candide, si tendre pour le prisonnier,

c'était ma nièce, ma gentille Louise ; ces hommes, que ma douloureuse imagination faisait paraître dans le fond du tableau, c'était mon pauvre père avec ses cheveux blancs, c'était mon frère, qui pleurait... et le condamné, objet de tant d'amour, de tant de regrets, c'était moi..... qui sentais trop, hélas! que se montrer ainsi calme et résigné dans un pareil moment, que retenir ses larmes, était un courage admirable sans doute, mais que c'était aussi l'épreuve la plus cruelle, la souffrance la plus poignante que Dieu puisse ici-bas envoyer à l'homme.

« Nous exposer volontairement à de telles tortures, à de tels déchiremens, m'écriai-je en quittant brusquement la chaise où j'étais resté longtemps assis dans l'immobilité et la stupeur, serait tenter la Providence..... Non, il faut qu'ils partent, ces chers amis, avant l'instant fatal ; il faut qu'ils me quittent..... Ne pas l'exiger serait de ma part une preuve d'insensibilité et d'égoïsme.»

Et toujours frappé de la déplorable scène des derniers adieux, je pris sur notre table une fourchette d'argent, puis je m'approchai de la muraille, essayant d'y retracer ce groupe d'affligés, dont l'image était sans cesse présente à mes yeux. Mais quelle fut ma surprise : à peine avais-je tracé quelques lignes sur le mur que j'entendis deux ou trois légers battemens, signal indicateur qu'à côté de nous il y avait une prison et que dans cette prison se trouvait un infortuné qui voulait parler avec moi..... Je répondis à l'appel, je dis mon nom et j'écoutai avec attention jusqu'à ce que le nombre de lettres battues sur le mur m'eût appris à mon tour que celui qui me parlait était *Monpiani*.....

La joie dans le cœur, je me retournai vers Rinaldini, qui, debout sur son lit, me regardait avec étonnement, avec pitié, comme s'il eût craint que son pauvre compagnon n'eût tout à coup perdu l'esprit..... « Monpiani,

ton compatriote, le bon Monpiani est là, près de nous, lui dis-je. — Pas possible ! — Il vient de me le dire lui-même, » ajoutai-je avec un contentement toujours plus vif... Rinaldini ouvrait de grands yeux, comme pour se convaincre que j'étais dans mon bon sens ou que je rêvais tout éveillé..... « Ne t'ai-je pas dit qu'il existait un moyen de communiquer malgré les verrous et les murs ? Eh bien ! ce moyen est ce que tu viens d'entendre. — Sérieusement ?.... J'ai cru que c'était une plaisanterie, une idée ; mais comment se peut-il ?.... — Veux-tu t'en convaincre ? Lève-toi, mets ton oreille contre la muraille, puis écoute.» Je frappai aussitôt quelques coups, qui furent répétés immédiatement. « Fais bien attention, ajoutai-je à voix basse, je vais dire à Monpiani que j'ai un compagnon et que ce compagnon est Rinaldini, de Brescia. »

Je battis en effet le nombre de coups voulus pour me faire comprendre de Monpiani. Quand la phrase fut finie, je m'arrêtai. « Et tu es sûr qu'il t'a compris ? me dit Rinaldini d'un air de doute. — Chut ! tu vas l'entendre ; note bien, car le voilà qui me répond..... Écoutons. « Souhaite-lui le bonjour de ma part » furent les paroles que je recueillis une à une, à la surprise toujours croissante de mon compagnon. « Eh bien ! me crois-tu maintenant ?.... — Jour de Dieu ! cela ne me serait pas venu en dix ans. *Ma che invenzion !...* (quelle invention !)— *Che invenzion !* répétai-je en frappant des mains... *Che invenzion prelibata.....* » Et nous voilà tous deux à chanter le duo du *Barbier de Séville*, répétant à l'envi : *Che invenzion ! bravo, bravo, in verita.....* Cet élan de gaîté contrastait trop avec la tristesse qui accablait mon âme quelques minutes auparavant pour que je ne reconnusse pas de nouveau, dans ce soudain changement, la main d'un Dieu bon et clément, qui verse le baume sur

la blessure de l'affligé quand ses forces sont épuisées.

« Pauvre Monpiani, excellent Monpiani, disait par intervalles Rinaldini ; quelle consolation de le savoir près de nous ! — C'est donc en effet un brave homme que ce Monpiani ? demandai-je à mon compagnon. — Lui ! s'écria-t-il avec effusion, c'est l'homme le meilleur, le plus vertueux qui soit, je ne dis pas dans Brescia, mais dans toute la Lombardie ; lorsqu'on l'arrêta, la consternation fut générale parmi nous. « Qui peut être sûr de sa liberté, se disait-on, quand un Monpiani est traîné en prison ; lui qui ne consacrait sa vie et sa fortune qu'à de bonnes œuvres ; lui qui s'est dévoué à l'instruction des pauvres enfans sourds et muets ; lui qui n'a qu'une pensée, celle de secourir ses semblables !... » Chacun tremblait donc, et non sans cause, car depuis lors combien de braves gens ont partagé son sort : les Dugo, les Martinengo, les Dossi, etc., tous gens comme il faut et des premières familles de Brescia.....

« Pauvre cher Monpiani ! pour causer avec lui je vais me mettre à apprendre ce diable de langage ; voyons un peu comment on s'y prend. — Autant de coups qu'il y a de lettres dans l'alphabet, jusqu'à celle dont tu veux te servir inclusivement. — Je comprends : pour un *c* trois coups, pour un *s* dix-sept. — C'est cela — Miséricorde ! mais comment se rappeler les mots et les phrases ? C'est à rompre la tête ; et moi qui n'ai pas de mémoire !

— Maintenant que tu connais le mécanisme, exerce-toi pendant que je vais m'entretenir avec notre cher voisin ; récite ton alphabet vingt fois, cent fois. — C'est entendu, c'est entendu, mais agissons avec prudence. Pendant que tu battras, je me tiendrai à la porte, récitant l'alphabet, et, au moindre bruit, je te donnerai l'éveil. »

A peine eus-je dit au bon Monpiani quelques mots sur

son amie, l'excellence Mme L..., qui m'avait parlé de lui avec tant de chaleur et d'amitié, que notre entretien devint aussi confiant, aussi intime que si nous nous fussions connus avant la captivité. Quelques phrases suffirent pour me convaincre que c'était là une de ces âmes bénies de Dieu, dont la piété tendre, dont la sympathique bonté soulagent et consolent ceux qui souffrent, attirent et s'attachent ceux qui savent aimer..... Aussi, quelque fatigue que me coûtât notre long et pénible langage, j'y aurais dès ce premier jour passé des heures entières si Rinaldini, ennuyé sans doute de la durée de la séance, ne m'eût à plusieurs reprises fait signe de la terminer.

« *Dio santissimo!* quel singulier langage est-ce là! me dit-il en quittant son poste de vedette : j'ai cru que tu n'en finirais plus..... Il t'a donc conté bien des choses, notre Monpiani? Il parle bien, il est vrai, mais c'est bon pour celui qui l'écoute..... Quant à moi, je suis brisé d'être resté collé à cette maudite porte, où le moindre petit bruit me causait des frayeurs!..... — Que serait-ce donc, *amico mio*, si tu devais parler au mur? — Aussi j'y renonce, ce que j'en ai vu suffit pour me décourager..... il y aurait de quoi me donner une attaque d'apoplexie. T'a-t-il entretenu de son procès? craint-il une condamnation? espère-t-il être mis en liberté?... — Diable! comme tu y vas, lui dis-je en m'asseyant sur le bord de mon lit pour me reposer un peu, crois-tu donc qu'avec un semblable mécanisme on peut converser aussi commodément qu'avec la parole? Vingt mots demandent quelquefois plus de temps à dire que tu n'en mettrais à me réciter dix pages de l'Arioste. — Alors à quoi peut servir un langage aussi restreint? reprit mon compagnon, tout au plus à demander comment on se porte, n'est-ce pas? — C'est selon, lui dis-je; cela dépend des personnes avec qui l'on se trouve en contact; il en est avec lesquelles on

se contenterait d'un simple bonjour, il en est d'autres, et Monpiani est du nombre, qui vous font désirer de parler des journées entières. »

Chaque jour, en effet, je passais de longues heures à m'entretenir avec cet homme de bien que la Providence m'avait envoyé pour m'enseigner la patience et la modération. Comme il savait offrir à Dieu les épreuves auxquelles il était soumis! qu'il était simple dans son abnégation! qu'il était doux, qu'il était modeste dans ses paroles, d'où s'exhalait une suave odeur de piété et de confiance dans la miséricorde divine, qui faisait descendre le calme et l'espérance dans le cœur de celui qui l'écoutait... Jamais un mot de récrimination ni de colère contre les auteurs de ses peines; jamais une plainte sur les maux du présent ni sur ceux de l'avenir, mais une soumission entière à la volonté de Dieu, mais une résignation évangélique que pouvaient seules troubler la pensée de sa vieille mère ou celle des pauvres enfans dont il prenait soin.....

« Sans eux, me disait-il, je bénirais sans réserve la main qui m'éprouve en m'envoyant dans ce monde ma part de souffrance et de tribulation..... Mais mon cœur faiblit, je l'avoue, quand je songe à ma mère, dont les jours seront abrégés peut-être par le malheur qui m'a frappé et qui pleure un fils dont elle ne s'était jamais séparée!.....

« Ma résolution m'abandonne aussi quand ma pensée s'arrête sur mon ami de cœur, sur Confalonieri, dont le triste sort est pour moi un continuel sujet de regrets et de larmes! Pauvre Frédéric!..... qui m'aurait dit, hélas! lorsque je le veillais dans cette maladie qui faillit le conduire au tombeau, que nous serions arrêtés tous les deux quelques mois après. Notre intimité ancienne, notre mutuelle affection, ma présence dans sa maison au moment

de la révolution du Piémont, si naturellement expliquée pourtant par les nuits et les jours que je passais au chevet de son lit pour le soigner, voilà l'unique cause de mon emprisonnement.

« Selon l'inquisiteur, je dois connaître les desseins du comte Confalonieri, je dois l'avoir aidé dans toutes ses sourdes menées, tous ses complots, car je ne saurais nier, me dit-il, que j'étais le confident de ses plus secrètes pensées..... J'ai beau lui répondre que notre amitié date de longues années, que je ne connais de Confalonieri que ses projets philanthropiques, auxquels je m'étais associé: Salvotti me tient depuis quinze mois en prison pour me faire avouer que je suis le complice du comte. Dieu m'a mis dans ses mains, qu'il fasse donc de moi ce qui lui plaît, mais dans dix ans, comme aujourd'hui, je lui répondrai que je n'aurais jamais cru que de nos jours il suffisait d'une simple liaison de cœur, d'une ancienne et franche amitié avec une personne accusée de conspiration pour devenir soi-même l'objet d'une semblable persécution.

« Si du moins les tourmens qu'on me fait éprouver pouvaient être utiles à mon pauvre ami en le sauvant de la haine de ses ennemis, je trouverais de douces consolations dans mes peines..... Mais non ! il est destiné, je ne le vois que trop, à servir d'exemple, à payer de sa liberté, peut-être même de sa tête, les craintes que l'agitation des esprits a causées à l'Autriche dans ces dernières années..... L'infortuné succombera ! il sera condamné par des juges qui, pour flatter le pouvoir, foulent aux pieds ce que la justice a de plus sacré !..... Mon pays perdra le premier de ses citoyens; moi, l'ami le meilleur que Dieu puisse accorder sur cette terre, où la franchise, la vérité, le dévouement, se trouvent si rarement réunis dans un même cœur.

« Ah ! quelle belle âme que celle de notre Confalonieri ! nul n'a pu apprécier mieux que moi toute la générosité de son caractère, qui grandissait chaque jour par la réflexion et l'étude, et qui eût fait la gloire de notre belle patrie s'il eût été libre ! Doué d'un esprit vaste et profond, d'un jugement sûr, d'un cœur droit et juste, d'une activité prodigieuse, d'une volonté ferme et puissante, il ne lui a manqué, pour acquérir un nom des plus illustres, pour être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité, que des circonstances propices, qu'un vaste théâtre où il pût exercer librement ses admirables qualités.

« Supérieur à tout ce qui l'entourait, il était bien difficile qu'il ne le fît pas sentir..... Peut-être même ne tolérait-il pas assez l'apathie et la médiocrité de ses compatriotes..... De là ce manque d'indulgence, ces reproches, ces calomnies dont il fut l'objet, soit dans sa vie privée, soit dans sa vie publique. N'ayant pu obtenir en 1814 l'indépendance de son pays, il voulut au moins le doter d'établissemens utiles, le faire jouir des découvertes nouvelles, le faire marcher enfin dans la voie des améliorations et des progrès..... Le gouvernement autrichien en prit ombrage, et ceux qui auraient dû applaudir à ses généreux efforts l'accusèrent de hauteur, d'orgueil et d'ambition. C'est là le sort des bons sur la terre ; c'est la récompense réservée ici-bas à ceux que la Providence a doués des plus heureuses facultés et qu'elle a chargés de répandre sur leurs semblables les trésors de la bienfaisance !

« Si les hommes l'ont mal jugé, s'ils l'ont méconnu trop longtemps, c'est qu'ils ne l'ont pas suivi dans toutes les phases de sa vie ; c'est qu'ils n'ont pas lu comme moi dans son âme, alors que sur son lit de douleur, croyant mourir, il nous tenait ce langage de conscience et de vérité que les influences du monde ne pouvaient plus altérer. »

« Merci du bien que tu me fais, me disait parfois Monpiani après nos longues séances, en m'écoutant ainsi parler de celui que j'aime et que j'estime le plus parmi les hommes ! Il me semble que c'est un hommage rendu à la mémoire de mon malheureux ami, que la Providence seule peut sauver des périls qui l'environnent... Et cette pensée me soulage! Que ne puis-je adoucir les tourmens qu'il endure!..... Le plus cruel de tous est l'affliction de sa compagne bien-aimée, de cette Thérèse qu'il adore et révère comme la plus parfaite de toutes les femmes ! Et c'est quand il la rendait si heureuse qu'il a été arraché de ses bras! c'est quand il reportait sur elle toutes ses espérances, qu'il en faisait le centre de ses projets, de ses affections, qu'il a été frappé par l'adversité ! Ah ! que les décrets de Dieu sont quelquefois terribles !... Mais n'en murmurons pas ! Qui sait s'il ne lui a pas envoyé cette rude épreuve pour qu'il puisse tourner son profond esprit vers la recherche des vérités religieuses, et trouver ainsi dans sa captivité ce qui vaut mieux que les honneurs et la célébrité, la croyance à la révélation. »

Nous en étions là un jour de nos entretiens lorsque Monpiani s'interrompit tout à coup. Quelques minutes se passèrent avant qu'il revînt au mur. « Excuse-moi, me dit-il ensuite, de t'avoir quitté si brusquement; mais j'avais cru entendre la voix de Confalonieri dans la cour de la prison, et je me suis précipité à la fenêtre pour mieux écouter..... A peine convalescent de sa longue maladie lors de son arrestation, il a éprouvé une rechute, et depuis il n'a pas cessé de souffrir ; j'ai demandé qu'on me mît avec lui pour le soigner, je ne l'ai pas obtenu... Ils disaient que c'était pour nous entendre..... Puisse Dieu prendre pitié de toi, pauvre victime, car les hommes ont juré ta perte ! »

Lorsque la fatigue nous forçait à suspendre nos labo-

rieuses conversations, nous nous donnions le dernier adieu du cœur en sifflant tour à tour quelques airs bien tendres et bien mélancoliques. Chaque jour, au coucher du soleil, l'un de nous disait la première phrase de la romance de Desdémona, et l'autre répondait..... nous servant ainsi de ce chant si suave et si touchant pour exprimer les mutuelles tristesses et les sympathiques affections de nos âmes! Souvent, il m'en souvient, en écoutant les sons doux et purs de ce cher Monpiani, je les traduisais en exhortations pieuses, en ferventes prières... Et mon cœur se dilatait, et des larmes baignaient mes paupières, et je me sentais plus pénétré de l'existence d'une autre vie, plus soumis, plus résigné aux décrets du souverain maître de toutes choses! Ces expressifs accens où nos cœurs s'épanchaient venaient-ils à être interrompus tout à coup par quelques gardiens, par quelques rudes commandemens, j'en éprouvais une vive peine, semblable à celle que ressentiraient deux tendres frères qu'on empêcherait d'adresser ensemble à Dieu leur habituelle prière.....

C'était une quotidienne consolation, qui, venant à me manquer, me laissait tout le soir triste et découragé. Que de fois, depuis dans les longs jours de ma prison solitaire, ne me suis-je pas rappelé avec attendrissement les doux accens de ce bon Monpiani, et que de fois aussi, en songeant au soulagement que j'en avais éprouvé, n'ai-je pas compris et récité le psaume des filles de Sion, qui, sur le fleuve de Babylone, pleuraient les peines de l'exil et se consolaient ensemble en répétant les chants de leur patrie!

*Super flumina.....*

## II.

Rinaldini, mon compagnon de captivité, était un homme, je l'ai déjà dit, je crois, ponctuel et précis comme le plus méthodique des bureaucrates ; tout chez lui se faisait à la minute, à la seconde ; *l'orario* (la division des heures) était son idée fixe, son arme contre la longueur du temps, son refuge contre la monotonie et les tristes pensées de la prison. « Grâce à mon esprit d'ordre, à ma régularité d'occupation ou de plaisir, me disait-il, j'ai passé des jours si heureux et si tranquilles qu'aucun nuage n'avait troublé leur sérénité jusqu'au fatal moment où l'on m'a privé de ma liberté. Sûr de faire le lendemain ce que j'avais fait la veille, je me reposais sur cette uniformité, qui est devenue pour moi la condition première de mon existence, l'état normal de mon esprit et de mon âme. Bien des gens souriaient de cette vie simple et réglée, qu'ils comparaient à la marche invariable d'une aiguille sur un cadran ; mais je les laissais dire, et, satisfait de la somme de biens qui m'était accordée ici-bas, j'éprouvais chaque jour plus de contentement par l'habitude même d'en jouir. En paix avec ma conscience, chéri de ma mère et de mes sœurs, dont je faisais la joie, trouvant dans le passé une garantie pour l'avenir, je ne désirais rien que la continuation de cette existence si heureuse dans sa médiocrité et sa monotonie. Les riches d'esprit et de fortune pouvaient-ils donc en dire autant ?...

« Toi-même, ajoutait-il en voyant le sourire qui venait effleurer mes lèvres, crois-tu que tu ne combattrais pas mieux les tourmens de l'incertitude et les ennuis de la prison par la constante répétition des mêmes choses aux mêmes heures que par tes méditations sans fin et tes études irrégulières ?.. C'est moins brillant, mais c'est plus sûr... Imite-moi, et tu t'en trouveras bien. »

Docile aux conseils de ce philosophe pratique, qui pouvait dire avec bien plus de raison que le René de Châteaubriand : *Si je croyais encore au bonheur, je le chercherais dans l'habitude*, je suivis son exemple, je divisai plus exactement encore qu'auparavant les heures de nos longues journées ; je m'astreignis à une sorte de discipline monacale, et je dois dire que les jours où je me sentais plus calme, plus satisfait de moi-même étaient ceux pendant lesquels je ne m'en étais pas éloigné un instant..... Rinaldini battait des mains et répétait en se couchant : « Vois-tu que mon système est bon partout, même en prison !... — Y compris le *carcere duro ?* lui disais-je.... — Au nom du ciel, ne prononce pas cette parole maudite, le frisson m'en passe par tout le corps, non pas de peur, entends-tu bien ; mais c'est qu'une fois soumis à cet infâme régime, je ne serais plus maître de mon corps, c'est que je dépendrais du caprice de mes gardiens, qui m'ordonneront d'être debout quand je voudrais être assis, qui m'astreindront aujourd'hui à une chose, demain à une autre, et alors adieu l'invariable division de mon temps, adieu la patience, adieu la vie... *amico mio*... adieu l'espoir bien faible, hélas ! de revoir ma mère infirme !... Ah ! ma mère ! » L'accent de mon pauvre compagnon en prononçant ces mots était si douloureux que nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre et nous nous mîmes à pleurer en songeant à celles qui nous avaient donné le jour... « Assez, assez ! s'écria-

t-il; si je m'attendris, c'est fait de moi, je n'aurais plus de courage, plus de constance pour couper mes journées... Voilà l'heure, je retourne à mon occupation favorite. »

Cette occupation était le percement d'un trou à travers notre épaisse porte, qui donnait à la fois sur une prison faisant face à la nôtre et sur une galerie par où passaient les détenus renfermés dans cette partie du bâtiment. A force de faire sentinelle à cette porte pour nous garantir des surprises, Rinaldini était parvenu, en écoutant attentivement, à distinguer tout ce qui se passait dans les prisons voisines; tel jour, c'était un Brescian dont il avait reconnu la voix; tel autre, c'était un nouveau prisonnier qu'on avait amené; nul juge, nul geôlier ne venait dans le corridor qu'il ne le reconnût à sa manière de marcher; alors il triomphait de la finesse de son oreille, et si des pas nouveaux pour lui se faisaient entendre, il exploitait le chapitre des conjectures, en concluant presque toujours que c'était quelque nouvelle victime qu'on emprisonnait.

La curiosité est sous les verrous plus qu'en tout autre lieu mère de l'industrie, et le temps ne manque pas pour tenter de la satisfaire..... Entendre était beaucoup, mais voir serait bien mieux encore!... Rinaldini passa donc en revue toutes les planches, toutes les rainures, tous les clous de la porte, y appliquant avec soin son œil scrutateur..... recherche minutieuse qui pendant plusieurs jours ne fut couronnée d'aucun succès..... Pas le moindre rayon de lumière, tout était clos, parfaitement clos... et malgré son envie, force lui eût été de renoncer à cette espérance si, en promenant tantôt les yeux, tantôt les doigts sur le triste guichet, il n'eût enfin découvert qu'une petite cheville en bois, recouverte de cire, servait à reboucher près de la serrure une fente qui, selon lui, devait traverser l'épaisseur de la porte. Dès lors il se mit

à l'œuvre et fit si bien, soit avec sa fourchette, soit avec un morceau de fil d'archal arraché au grillage de nos fenêtres, qu'il vint à bout d'ébranler la chevillette.

Chaque jour il y passait des heures avec une persévérance digne d'un Latude ou d'un Trenck, et lorsqu'elle eut enfin cédé à son infatigable patience, je répondis à son bruyant *eccola quà* (la voilà) par un cri de victoire!...

D'un bond je fus à la porte, j'écartai Rinaldini pour appliquer l'œil à mon tour à l'étroite ouverture..... « Mais on voit, lui dis-je tout ravi...— Sans aucun doute, et parfaitement; demain au grand jour tu distingueras mieux encore; tout ce qui se passera dans la galerie, tout ce qui se fera en face de nous, je le verrai, rien ne m'échappera, je t'en réponds. — *Bravissimo*, mon cher Angel, c'est une conquête! Mais comment feras-tu pour qu'on ne s'en aperçoive pas?... — J'aurai toujours la cheville en main, ou bien la cire qui la couvrait, et dans un clin d'œil, avant qu'ils ouvrent, tout sera en ordre. — Réjouissons-nous donc! »

Ce soir-là nous fûmes gais en effet comme si cette imperceptible ouverture, gagnée au prix de tant de labeurs, eût été le prélude d'une évasion. La vie de prison est si restreinte, si morne, que l'homme, redevenu enfant, accueille avec empressement, avec joie la moindre distraction qui peut en rompre l'accablante monotonie.

Ce mystérieux observatoire, que Rinaldini appelait le *juda* des honnêtes gens contre la sbiraille, nous fut d'une ressource immense pour alimenter nos conversations et détourner notre esprit de la contemplation de l'avenir... Aussi quelle était notre satisfaction quand nous avions découvert quelque chose, et avec quel air de pitié ne regardions-nous pas alors nos discrets geôliers! Presque toujours en embuscade, Rinaldini me donnait à

chaque instant l'éveil par son : « *Attento! guarda*... (attention ! regarde). C'est ce maudit Bolza qui passe avec sa face de réprouvé..... *Guarda*, c'est Salvotti..... Miséricorde, s'il venait ici !... *Guarda*, c'est un détenu..... Il est pâle et défait..... Dieu de mon âme ! c'est Moretti, je crois... » Je me précipitais pour le voir, mais il était passé. « On nous l'avait dit mort, ce cher colonel, un des plus beaux, un des plus vaillans hommes de l'armée d'Italie..... *L'infelice!*... On dit qu'il est perdu, qu'il n'en reviendra pas..... Ah ! si un de mes doigts pouvait le sauver, je le donnerais bien vite.»

Un matin du bruit s'était fait entendre, mon compagnon court à son poste et s'écrie : « En croirais-je mes yeux ! le lieutenant général Zucchi qu'on met là, dans la prison à côté..... C'est pour la seconde fois qu'on l'arrête. Les coquins ! veulent-ils donc mettre tout ce que nous avons de braves gens sous les verrous? »Préoccupé de ce qu'il venait de voir, Rinaldini, dont l'œil ne suivait plus ce qui se passait dans le corridor, fut tellement surpris d'entendre tout à coup la clef dans la serrure qu'il eut à peine le temps de s'éloigner de la porte. « Venez avec nous, M. Rinaldini, lui dit Riboni, le conseiller vous attend. — Moi, reprit mon compagnon..... — *Si signor,* marchons... la besogne presse, quoique les jours soient longs. » Il fallut les suivre, au grand regret du pauvre Rinaldini, qui, nanti de sa cheville, tremblait qu'on n'eût quelques soupçons et qu'on ne le visitât.

A son retour, ses couleurs si vermeilles avaient disparu, la tristesse était dans ses yeux, d'où tombaient d'abondantes larmes..... « Qu'y a-t-il donc, mon ami? m'écriai-je en m'élançant vers lui avant même que les guichetiers n'eussent fermé la porte. Viens-tu de la commission? Aurais-tu été tourmenté pour cette maudite ouverture, que j'ai soigneusement rebouchée pendant

ton absence? » Il ne répondit pas... « Mais qu'as-tu donc? As-tu appris quelque nouvelle fâcheuse, l'arrestation de quelque ami? » Son mouchoir sur ses yeux, il continuait à garder le silence... « Pourquoi, dit-il enfin en sanglotant, sont-ils venus me voir! Ma mère, je ne la verrai plus, mon emprisonnement l'aura tuée..... Pourquoi sont-ils venus! c'est fini... fini! la pauvre femme n'aura pu supporter une si cruelle épreuve! Ils m'ont dit qu'elle était mal, très-mal... Mais elle est morte! et moi, qui ne l'avais jamais quittée, je n'étais pas au chevet de son lit, je ne tenais pas sa main dans les miennes, comme je faisais chaque fois que ses souffrances redoublaient! Ah! mon Dieu! jamais ses larmes n'avaient coulé pour moi pendant quarante ans que j'ai vécu sous ses yeux...

« Dans ses derniers momens elle aura cherché son pauvre Angel... Infortuné que je suis! c'est aujourd'hui que je sens toute l'horreur de la captivité... » Et ses sanglots redoublaient.

« Peut-être t'abuses-tu, lui dis-je doucement.

— M'abuser!... non; n'ai-je pas lu mon malheur sur la figure, dans les paroles de mes parens..... Pourquoi sont-ils venus!... Eh! ma mère! ma tendre mère! est-il possible, je ne t'embrasserai plus! Si je rentre jamais dans notre maison, ta chambre sera vide, ta place inoccupée... et pour te retrouver, pour être près de toi, il faudra que j'aille m'agenouiller sur ta tombe, que les herbes couvriront depuis bien des années!...

« Sais-tu, me dit-il alors en tournant ses regards vers le ciel, que c'est une grande douleur que de perdre sa mère quand on est libre, quand on a la conscience de lui avoir rendu jusqu'au dernier moment les devoirs du cœur; mais quand on est captif! quand on doit se dire que l'on a abrégé ses jours..... mon ami, l'âme succombe sous le poids de son chagrin et de son repentir!.. Hélas!

puisses-tu ne jamais apprendre en prison la mort de l'un des tiens ! »

Je voulus le calmer, lui rendre quelque espoir, mais il m'écoutait parler sans se laisser convaincre ; bientôt même il ne m'entendait plus.... Assis au chevet de son lit, il y cacha sa tête, tantôt pleurant, tantôt murmurant des prières, comme s'il eût assisté à l'agonie de sa mère. Tout le jour je demeurai dans le silence pour ne pas troubler sa douleur. Profondément triste moi-même, je pensais à la poignante affliction qui était réservée à ma chère famille, et je résolus de tout faire pour l'éloigner. Les jours suivans furent employés à consoler le bon Rinaldini, à l'engager à modérer sa douleur, à verser des larmes avec lui..... Jamais fils ne pleura plus amèrement la perte de sa mère ! Longtemps ses habitudes en furent troublées ; mais, grâce à mes exhortations, il les reprit peu à peu, et s'il n'y trouva pas la consolation, il y gagna du moins le calme et la résignation.

De plus en plus convaincu qu'il était de mon devoir d'épargner à mes amis les angoisses de l'attente et les déchiremens des derniers adieux, je saisis la première occasion qui se présenta de leur écrire dans ce sens :

« Oui, mes amis chéris, leur disais-je dans ma lettre du 21 juin, oui, je souffre de vous voir ainsi exposés à tous les tourmens de l'attente ; je souffre de vous savoir loin de la patrie, loin de ceux qui vous aiment, loin de vos occupations..... Dieu, qui lit dans mon cœur, sait si je suis reconnaissant de ce que vous faites pour moi, si j'en suis touché !.... Mais, je vous le demande, ne dois-je pas désirer ardemment de vous soustraire aux cruelles épreuves qui vous attendent encore dans cette triste ville où vous avez déjà versé tant de larmes ?.... Et le seul moyen d'y parvenir, mes bien-aimés, je vous le dis en soupirant, c'est de vous éloigner de moi. Re-

tournez auprès de notre père, dont la vieillesse demande tant de soins. Vous ne pouvez, hélas ! changer mon sort : vous avez rempli envers moi tous les devoirs d'amis, de frères tendres et dévoués..... C'est à moi désormais à remplir les miens, qui me prescrivent de diminuer le poids de votre affliction. »

Je fus grondé pour cette lettre..... on m'accusa de déraison, on me signifia tendrement que mon père avait ordonné de rester à Milan..... et moi, touché de ce témoignage de fraternelle bonté, je me soumis, je demandai pardon, et je fus heureux dans le moment de n'avoir pas été écouté et de pouvoir me dire encore : « Ils sont là !..... »

« Pourquoi donc Monpiani ne t'a-t-il pas sifflé ce matin à l'heure ordinaire ? me dit un jour Rinaldini ; il est dix heures, et rien ne s'est fait entendre. — Tu as raison, c'est qu'il l'aura oublié, ou bien qu'il aura dormi plus tard qu'à l'ordinaire, je vais l'appeler.» Je sifflai quelques notes, pas de réponse..... Je recommençai doucement, rien encore..... « Il y aura quelqu'un dans sa prison, attendons.» Au bout d'un quart d'heure je me remis à siffler la romance du Saule, que Monpiani chaque matin ne me laissait jamais finir. Cette fois j'allai jusqu'à la dernière note, mais en terminant l'on m'entendait à peine, tant mon cœur était oppressé ! « Serait-il parti ! » m'écriai-je..... Pour m'en assurer, je me hâtai d'aller donner au mur le signal convenu : même silence. Je frappai à plusieurs reprises, tout était muet.....

Les douces paroles *me voilà* ne venaient plus, hélas ! charmer mon oreille..... Les coups se suivaient vite, précipités, sonores, tant mon cœur affligé se refusait à croire la triste réalité..... « Doucement, doucement, je t'en supplie, me dit Rinaldini, tu frappes si fort qu'on pourrait nous entendre. » Mais je ne l'écoutais pas, je

continuais à battre comme si Monpiani eût été là encore: ces entretiens m'étaient une si douce chose !.... je m'y étais si vite habitué !.... y renoncer me navrait l'âme! Enfin il fallut bien cesser d'appeler celui qui m'était devenu si cher, celui que je n'avais pas vu et dont je pleurais la disparition comme celle d'un consolateur que Dieu m'avait donné.

Trop triste pour continuer mes lectures, je passais tout le jour auprès de la fenêtre, sifflant mélancoliquement les airs que nous avions tant de fois répétés ensemble... Vainement Rinaldini cherchait-il à me ranimer, vainement me parlait-il des temps meilleurs où les amis de la prison se retrouveraient : je continuais tristement mes chants ! C'est qu'il y avait en moi une autre voix qui me disait : « Bientôt il te faudra renoncer à toutes les joies du cœur..... depuis les doux épanchemens de la confiante amitié jusqu'aux effusions enivrantes d'un mutuel amour, car tu ne t'appartiens plus, car il faut dire adieu et pour jamais à tout ce qui t'attachait à la vie..... »

Je tombai dans un abattement profond que rien ne put ni calmer ni distraire ; ma destinée était devant mes yeux ; j'en contemplais une à une toutes les fatales phases. Vainement appelais-je à mon aide la prière et la raison, l'accès était trop fort, je succombais.....

« Je souffre tant que je ne puis rester debout, dis-je à Rinaldini ; cette séparation m'a fait mal, m'a brisé le cœur ! ma tête est brûlante.... Ah ! c'est une fatale chose que la prison !.... — Qui le sait mieux que moi, s'écria mon compagnon en poussant un soupir, ma pauvre mère ne l'a que trop compris !—Si je venais à être malade, lui dis-je, si nous nous quittions, promets-moi de dire à Monpiani combien j'ai été sensible à sa perte, combien je l'ai regretté! Tu le verras, mais il n'en sera pas ainsi de moi.

— Bah ! quelle idée ! me répondit Rinaldini en m'aidant à me coucher; tu es jeune, la vie est longue, et quelques années de prison se passent bientôt... » Je souris tristement et m'enfonçai dans mon lit, où la fièvre ne tarda pas à me prendre ; légère d'abord, elle augmenta promptement d'intensité ; le mal fit des progrès..... Une chaleur sèche et brûlante se répandit dans tout mon être; la tête, de plus en plus ardente, douloureuse, s'embarrassait..... Craignant le délire, j'appelai Rinaldini, que j'avais forcé à se coucher. « Que veux-tu ? me dit-il en étendant sa main vers moi..... Miséricorde ! mais tu as une fièvre horrible ! Pourquoi m'avoir ainsi laissé dormir..... Je vais frapper, appeler les gardiens, tu ne peux rester dans cet état..... — N'en fais rien, je t'en supplie, donne-moi seulement à boire, j'ai soif à en mourir..... — Mais je n'ai que de l'eau à te donner, laisse-moi demander du secours..... — Non, n'appelle personne ; couvre-moi de nos habits ; de l'eau, de l'eau, je sens dans la poitrine un feu dévorant. »

Sans se donner le temps de se vêtir entièrement, le bon Rinaldini me donna à boire, me souleva la tête, refit mon lit, que j'avais dérangé en me retournant sans cesse, me soigna, me veilla. La fièvre redoublait, chaque parole que j'articulais me causait des douleurs atroces ; mes idées commençaient à n'avoir plus de suite ; des images, des scènes bizarres, incohérentes, monstrueuses, flottaient devant mes yeux..... La vue en était si odieuse que je jetai un cri, que je revins à moi... « J'ai froid, Rinaldini, couvre-moi. — Mais ta peau est brûlante. — J'ai froid, te dis-je, jette sur moi tout ce que nous avons ici.»

Il entassa sur mon lit toutes ses couvertures, toutes nos hardes, j'en étais suffoqué. « Je t'en supplie, de l'eau, toujours de l'eau ! — Il n'en reste plus, me dit-il avec tristesse..... Attendre jusqu'à demain..... — C'est

impossible. — Mais écoute.... on vient..... — Ah ! c'est la visite de nuit, je l'avais oubliée.»

J'étais déjà retombé dans mon affaissement. Quand le geôlier et ses suivans furent entrés, Rinaldini s'empressa de leur dire, pour calmer leur étonnement de le voir debout à cette heure : « Mon compagnon est malade, il a une fièvre ardente et rien à boire..... — Pauvre jeune homme, dit alors Riboni, je m'étais bien aperçu aujourd'hui qu'il avait quelque chose : toi, grenadier, va-t'en vite en bas chercher des citrons et de l'eau, vous lui ferez de la limonade, cela lui fera du bien.» Tandis que le soldat hongrois était allé prendre ce qu'on lui avait ordonné, je me mis sur mon séant en m'efforçant de siffler la romance de Desdémona..... C'était Monpiani que j'appelais ainsi dans mon délire... Je recommençai à plusieurs reprises, penchant la tête par intervalles, comme quelqu'un qui écoute..... Rinaldini était sur les épines !.... « Que diable fait-il donc ? lui dit Riboni : on dirait qu'il appelle quelqu'un. » Ne recevant pas de réponse, j'allais sans doute me mettre à battre au mur, parler de Monpiani, lorsque mon compagnon me secoua rudement pour me forcer, disait-il, à rentrer sous mes couvertures. « Qu'y a-t-il ? lui dis-je en jetant sur lui des regards effarés..... — Voilà Riboni qui vient savoir comment tu te trouves. — Ah !... c'est bon ; dis-lui que ça va mieux, que ce n'est rien..... Je brûle, ayez pitié de moi !»

Le Hongrois, qui n'avait fait qu'un saut jusqu'à la cuisine pour me soulager plus vite, s'approcha de mon lit et remplit avec empressement mon verre d'une eau pure et fraîche ; la compassion était dans ses yeux, sur ses traits, et jamais depuis lors je ne le vis sans que sa bienveillante figure ne m'exprimât toute la bonté de son cœur.

Restés seuls, Rinaldini voulut me conter la frayeur que je lui avais faite ; mais déjà je ne le comprenais plus.

Brisé par la fièvre, accablé par le poids de tout ce que j'avais sur le corps, respirant à peine, je demeurai jusqu'au matin dans un tel état de surexcitation fébrile que mon compagnon craignit, avec raison, les plus fâcheux résultats. Enfin, grâce à la force de mon tempérament, la fièvre céda, et il ne me restait plus qu'une extrême faiblesse lorsque le médecin vint me visiter, accompagné de Minghini.

« Vous avez échappé, j'espère, à une maladie grave, dit le docteur en apprenant le traitement que j'avais suivi; maintenant il n'y a plus rien à craindre.....—Tant pis! dis-je tout bas à Minghini, qui s'était penché vers moi pour me demander s'il fallait parler de cet accès de fièvre à mes parens, mieux vaudrait en finir ainsi !.. mais que ce qui est écrit là-haut s'accomplisse ! »

A peine furent ils sortis que je m'endormis. Mes yeux, à mon reveil, tombèrent sur mon charitable ami, qui n'avait pas bougé une seconde du chevet de mon lit, me soignant avec autant de tendresse et d'amour que si j'eusse été son fils. Touché de sa bonté, je lui tendis la main, je voulus me lever pour l'embrasser. « Prends garde, prends garde, s'écria-il, le docteur a recommandé que tu ne prennes pas l'air..... Je vais te donner à boire. — Laisse-moi te remercier de tes bons soins, lui dis-je ; sans toi que serais-je devenu ?»

A ces mots le pauvre Rinaldini m'embrassa et se mit à pleurer. « Hélas! mon cher ami, ajouta-t-il en soupirant, Dieu sait ce qui nous attend dans l'avenir ; mais je te l'avoue, l'idée d'être réduit à ne pas avoir une main amie qui me tende un verre d'eau quand je serai malade me donne une tristesse qui me tue..... Moi qui n'avais pas un rhume, pas une douleur de tête que ma mère et mes sœurs ne fussent là dans ma chambre à me veiller, à prévenir jusqu'au moindre de mes désirs... *Povero me!*

que deviendrai-je dans cette maudite prison dont m'a parlé Salvotti..... Si on me met seul, vois-tu, c'est fait de moi..... l'ennui, le regret, le découragement, s'empareront de mon cœur, je mourrai.....

— Écoute, écoute, mon cher Rinaldini, lui dis-je en l'interrompant, n'est-ce pas Monpiani?... » Nous prêtâmes l'oreille pendant quelques minutes..... Le son que j'avais cru saisir ne se fit plus entendre. Trop faible encore pour pouvoir siffler, je priai Rinaldini de me remplacer; mais c'est en vain qu'il se pinçait les lèvres et se gonflait les joues, il n'en sortait que du vent, et ses efforts avaient quelque chose de si comique que je partis d'un éclat de rire aussi franc, aussi sonore que ceux qui m'échappaient aux jours heureux du collége quand un certain maître de clarinette, que Rinaldini me rappela tout à coup, s'efforçait de nous montrer, à nous malins écoliers, quelle devait être l'embouchure de l'instrument criard. Les pensées mélancoliques cédèrent aux plaisantes idées que ce souvenir me suggérait; nous en rîmes tous deux ensuite de si bon cœur que la tristesse fut momentanément bannie, que la santé s'en trouva mieux et que, le soir arrivé, nous nous dîmes : « Dieu, qui nous a donné la gaîté de ce jour, saura bien, s'il le veut, nous rendre à nos familles et au bonheur. »

## III.

« Oh! pour le coup, Rinaldini, je ne me trompe pas, c'est bien lui!..... c'est bien le son doux et clair de notre Monpiani..... Pauvre ami, il faut qu'il soit loin de nous, car ses accens parviennent à peine à mon oreille. Je vais répondre; mais non, j'aime mieux le laisser exhaler son âme, le laisser finir... » Et nous écoutions tous deux religieusement les airs tendres et mélancoliques de cet homme de bien, dont le cœur était tout en Dieu.

J'étais trop ému, trop attendri pour pouvoir exprimer de suite tout ce que ce touchant appel m'avait fait éprouver. Enfin je commençai, et jamais chants d'amour ne furent plus expressifs que ce souffle du cœur, qui disait mieux qu'aucune parole combien j'aimais et regrettais mon pauvre Monpiani.

Que de fois, sous les voûtes du Spielberg, n'ai-je pas soulagé mon cœur, qui pliait sous ses peines, en faisant passer toutes ses tristesses, toutes ses douleurs dans les mélancoliques inflexions que mes compagnons d'infortune, cramponnés comme moi aux barreaux de leur prison, écoutaient en pleurant. Que de fois, en me promenant sur l'étroite plate-forme où l'on nous envoyait un à un prendre un peu d'air et de vie, n'ai-je pas entendu la voix douce et touchante de notre Pellico, qui me disait de sa fenêtre, toute voisine du lieu où nous marchions : « *Alessandro mio*, sifflе-moi quelques-uns de ces airs de France que j'entendais à Lyon dans ma jeunesse

et qui toujours me sont restés au cœur comme un doux souvenir de mes jours de bonheur..... » Et appuyé sur le parapet du bastion, tout près de ce Silvio, que j'aimais comme un frère, je sifflais doucement les airs de mon pays jusqu'à ce qu'une sentinelle moins complaisante que les autres vînt interrompre ces tendres souvenances en nous criant : « Silence, galériens, silence ! »

Longtemps Monpiani m'avait laissé siffler..... Il répondit encore, mais ses sons étaient si faibles que nous les saisissions à peine. « Il est en bas, sans doute, me dit Rinaldini, dans les prisons éloignées qui donnent sur la cour ; si nous n'avions pas devant nous ces maudits abat-jour, nous les verrions. — Vraiment ? Mais regarde donc un peu, lui dis-je, ils ne montent pas jusqu'au bord de la fenêtre, il s'en manque de plus d'un pied..... Si l'on pouvait s'exhausser, je suis sûr qu'on apercevrait quelque chose..... Ah ! quelle heureuse idée ! si je me hissais sur ce poêle ? — Y penses-tu ! s'écria Rinaldini, il croulerait. — Non, non, il est garni de fer, aide-moi seulement ; vite, une chaise, plante-toi là contre le mur, croise tes mains... C'est cela... Je vais y mettre un pied en me tenant aux barreaux de la fenêtre ; ne fléchis pas, surtout courbe un peu les épaules..... M'y voilà ! mon pied touche la partie supérieure du poêle, elle est solide, elle ne bougera pas..... J'y suis, j'y suis ! Je découvre une partie de la cour intérieure en face de nous ; au fond c'est un mur élevé ; au-dessus de ce mur, de l'autre côté de la rue sans doute, on voit quelques maisons, des fenêtres sans barreaux, un balcon, des fleurs ; ah ! quelle vue ravissante ! Rinaldini, cela rafraîchit l'âme..... — Et Monpiani, me dit alors mon compagnon, peux-tu voir où il est ? — Hélas ! c'est impossible, toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, dont je n'aperçois pas la partie supérieure, sont indistinctement fermées d'abat-

jour bien plus élevés que le nôtre; ma tête toucherait le plafond, que je ne verrais rien. — Alors il faut descendre. — Non pas encore; laisse-moi reposer mes yeux sur ces paisibles demeures; il y a si longtemps qu'ils sont fatigués par les tristes emblèmes de la captivité! et puis on respire mieux ici; la douce brise du soir m'apporte les suaves odeurs des plantes qui garnissent le balcon..... Ah! c'est une jouissance ineffable! »

Ainsi plongé dans le charme de ma découverte, j'oubliais qu'à chaque instant on pouvait nous surprendre. « On vient! on vient, me cria tout à coup Rinaldini..... — Comment veux-tu que je saute de si haut, pour briser le poêle ou ma tête?..... Approche-toi..... plus près..... bien, c'est assez. » En deux secondes j'étais à terre..... Déjà la porte tournait sur ses gonds..... une minute plus tard et nous étions pris.

« Crois-tu qu'ils ne reviendront plus? me demanda Rinaldini aussitôt que nous fûmes seuls. — Non, assurément; mais que t'importe? — C'est que je voudrais bien, moi aussi, jouir de la charmante vue du balcon. — Y songes-tu! grimper là-haut, au risque de te rompre le cou : pour tenter l'escalade, il faut être leste et souple..... — Et qui te dit que je ne le suis pas? — Mais ta rotondité, tes quarante ans. — Ah! jeunesse présomptueuse! ce qui me manque en agilité, l'adresse y suppléera. D'abord au pied du poêle je vais porter la table, sur la table une chaise, puis tes livres, qui m'exhausseront au moins d'un pied, et de là... Tiens, regarde plutôt, s'écria-t-il, tout fier, après avoir établi son échafaudage, sans avoir besoin de ton aide, me voilà tout en haut..... — Oui, mais si l'on entrait, qui est-ce qui ferait disparaître le corps du délit?..... — *Per Bacco!* tu as raison; mais pour ce soir, n'est-ce pas, il n'y a rien à craindre? Holà! hé!... Je vois le balcon, je vois le bal-

con... il y a une tente au-dessus ; mes yeux sont bons, j'ai la vue longue, aussi j'aperçois... — Eh bien, q'aperçois-tu ? — Un salon qui donne sur le balcon ; dans le salon il y a une harpe, un sofa, des peintures..... Ah! bon Dieu... je vois quelque chose de blanc; c'est une femme... Elle vient sur le balcon ; elle est jeune, elle est belle.... ses regards sont tournés vers nous.....

— Descends, descends, Rinaldini *mio ;* je veux monter..... » Mais il ne bougeait..... « Descends donc, ou je m'élance à tes côtés, au risque de tout briser..... — Au nom du ciel! n'en fais rien..... Elle rentre dans l'appartement ; mais la voilà qui revient sous la tente, ses yeux ne quittent pas nos fenêtres..... Qu'a-t-elle donc dans ses mains? Maudit soit le soleil! pourquoi se couche-t-il si-tôt aujourd'hui? je commence à ne plus y voir..... *Dio buono!* je ne m'abuse pas, ce sont des rubans colorés, de petits drapeaux..... plus de doute, ce sont des signaux. »

Je sautai sur la table, je saisis d'une main maître Rinaldini par la jambe, tandis que de l'autre je me cramponnai aux barreaux..... « Miséricorde ! je tombe si tu persistes..... » Mais je ne l'écoutais pas : un pied sur la chaise, je montais, quand le fragile échafaudage se renversa avec fracas..... Encore un peu, et j'entraînais dans ma chute le pauvre Rinaldini, aux vêtemens duquel je m'étais accroché. « Ah ! *madonna!* ne t'es-tu pas blessé ? s'écria-t-il avec anxiété du haut de sa niche..... — Quelques contusions, voilà tout, lui répondis-je en me relevant aussitôt. — C'est bien..... c'est bien ; mais ce tapage va donner l'alarme, les geôliers vont venir ; dépêche-toi, je t'en supplie, que je puisse descendre... »

Alors je levai les yeux vers Rinaldini, et le voyant la tête basse, ramassé, pelotonné sur le haut de son poêle comme s'il allait faire un plongeon, je trouvai sa posture si bizarre, si grotesque que le rire me gagna et qu'il me

fut impossible pendant quelques minutes de répondre à ses lamentations et à ses cris d'alarmes... « Bath ! bath ! personne ne vient, lui dis-je enfin en reprenant mon sérieux'; reste encore pour regarder notre belle inconnue. — Au diable la belle inconnue ! veux-tu donc me faire rompre les os en me forçant à sauter par terre ? — Dieu m'en garde ! seulement redresse-toi et jette encore un regard sur le balcon. La dame y est-elle ? — Comment la distinguerais-je ? il fait sombre. — Allons, console-toi, voilà tout arrangé, descends... — Je veux bien qu'on me mette au pain et à l'eau pendant six mois si l'on m'y rattrape ! Je suis brisé, moulu... la sueur coule de tous mes membres, j'en ferai une maladie, c'est certain, et je vais me coucher. — Bonsoir, Rinaldini, repose et dors pendant que je vais tâcher d'apercevoir l'ange adorable de consolation dont la vue doit être si douce pour le prisonnier qu'elle aime ! »

Je remontai alors à grand'peine sur le poêle, où, crainte d'accident, j'appuyais à peine un pied tandis que mes mains cramponnées aux barreaux de la fenêtre soutenaient tout le poids de mon corps, que j'inclinais tout d'un côté. J'attendis longtemps dans cette position pénible la ravissante apparition dont avait joui l'heureux Rinaldini, mais j'avais beau fixer sur le balcon des regards longs et pénétrans, rien ne paraissait... Quelquefois seulement, lorsqu'une fleur se balançait dans l'ombre ou qu'un rideau s'agitait sous le vent, mon cœur battait plus vite, mes yeux se contractaient, et, plein de joie, je disais : « C'est elle, la voilà ! » Illusions attrayantes que j'abandonnais seulement par la fatigue et en espérant que le succès du lendemain me consolerait de ma triste déception.

Quoique j'eusse pu me plaindre avec plus de raison encore que Rinaldini et m'écrier comme lui : « Mes mem-

bres sont brisés, je tombe de fatigue, mon lit... mon lit...» je continuai à me promener silencieusement plus d'une heure avant d'aller chercher le repos..... Cette femme! j'aurais voulu la voir! je me la figurais belle comme un archange, j'enviais le sort de celui qu'elle pleurait..... Une pensée... elle était folle, mais elle brilla dans mon âme : si c'était Lucy!... ne devait-elle pas venir en Italie, n'avait-elle pas pu voir Minghini, l'entretenir, savoir de lui que j'étais à Santa-Margarita... qu'on voyait ma prison de telle maison, de telle fenêtre, où elle aurait été s'installer, où chaque jour elle reviendrait contempler ma triste demeure jusqu'à ce qu'une inspiration du cœur, une de ces révélations sorties du sein de Dieu en récompense de ma vertueuse abnégation, m'eussent fait découvrir qu'elle était là pour me dire par sa présence, par les signes de son ingénieux amour : « Ami, j'ai tout quitté pour venir, j'ai tout bravé pour te revoir et tenter ta délivrance. »

Ce n'était qu'une lueur d'imagination ardente, mais le cœur est si crédule quand il aime et qu'il s'est exalté dans la solitude et les souffrances de la prison, que déjà la conviction y prenait place... quand un doute survint, un seul, il fallait l'éclaircir : « Rinaldini, Rinaldini, dis-je en secouant fortement mon pauvre compagnon, qui dormait paisiblement, ne m'as-tu pas dit que la jeune femme du balcon était blonde? —*Cosa c'è* (qu'y a-t-il?)? s'écria-t-il en faisant un effort pour se réveiller; *cosa c'è, per carità?* — La jeune dame? — Eh bien! — Elle est blonde, n'est-ce pas? — Que le diable t'emporte, mauvais plaisant! reprit-il en se retournant de l'autre côté pour se rendormir : elle est noire comme jais. »

Mes espérances, ma joie, mes rêves d'amour et de dévouement s'évanouirent à ces mots comme un brillant nuage sous le souffle des vents... La lumière de mon âme

s'éteignit, les voûtes de la prison, que j'avais entr'ouvertes, se refermèrent sur moi, je me revis captif, abandonné... Ah! non! je demandai pardon à Dieu d'en avoir eu la pensée! ma famille et ma sœur, ma bonne sœur, n'étaient-elles pas près de moi!

Les premières heures du jour s'étaient à peine écoulées que déjà nous avions épuisé avec mon compagnon le chapitre fécond et interminable des conjectures; mais ce n'était que le soir, après la dernière visite des geôliers, que nous pouvions nous hasarder à grimper sur le poêle pour obtenir quelque lumière; jusque-là chacun de nous devait tenir en bride son impatience et sa curiosité.

« En vérité, s'écria Rinaldini après que les gardiens nous eurent renfermés pour toute la nuit, j'ai cru que ces drôles-là n'en finiraient pas.... Maintenant à l'ouvrage. — Quoi! sérieusement!..... mais je te croyais entièrement dégoûté d'une si périlleuse escalade?—Bah! c'était un moment d'humeur et de fatigue, la nuit a tout réparé, et sur ma foi, pour voir ce beau visage, je suis homme à risquer encore quelques courbatures. Veux-tu que nous tirions à la plus belle lettre celui qui montera le premier? continua-t-il d'un air résolu. — Non, d'honneur, car je ne pense pas qu'une fois là-haut tu t'y trouves si bien que tu refuses d'en descendre..... Passe donc le premier. — Non pas, non pas, il y aurait injustice; hier je l'ai vue, c'est à ton tour aujourd'hui. »

Je me rendis volontiers à cette raison, et je parvins plus facilement que la veille à la place peu commode d'où nous pouvions apercevoir le balcon. La fenêtre en était ouverte; le salon, qui restait dans l'ombre, me paraissait désert, rien ne bougeait... « Elle ne viendra pas aujourd'hui, dis-je à voix basse à Rinaldini, qui s'était mis aux écoutes pour veiller à notre sûreté; je n'en puis plus, mes mains se roidissent, viens tenir la table, que je

descende... Maintenant le poste est libre, veux-tu monter? — Non, j'attendrai, j'ai trop peur que l'idée ne passe à ce gros fine oreille de Riboni de revenir nous visiter. »

Nous nous promenions depuis un quart d'heure peut-être quand le son d'une harpe vint m'arrêter tout à coup. « Chut! ne marche plus, Rinaldini, n'entends-tu pas? » Quelques accords nous arrivèrent plus distinctement..... « C'est elle, m'écriai-je... Rinaldini, laisse-moi monter, Rinaldini, je t'en supplie...—Va, va, dit-il, j'aurai mon tour... » Je l'aurais embrassé si je n'eusse été si pressé d'apercevoir enfin la charmante créature dont les doigts légers parcouraient si gracieusement les cordes de l'harmonieux instrument. « Que je suis malheureux! m'écriai-je, les rideaux de la tente sont tirés, il est dit que je ne la verrai pas. — Mais tu l'entends au moins, » murmura Rinaldini en souriant. J'écoutais en effet, sans oser respirer, ces ravissans préludes, qui donnaient à mon âme épanouie un avant-goût de la divine extase qu'éprouvent les élus du ciel quand, à leur dernière heure, ils entendent déjà les célestes accords des anges radieux.

Plus cette douce et mystérieuse musique se prolongeait, plus l'impression qu'elle faisait sur moi devenait profonde, envahissante... Bientôt même elle pénétra tellement dans tout mon être que mon émotion devint une souffrance qu'il m'eût été impossible de supporter plus longtemps si d'abondantes larmes ne fussent venues donner un soulagement à cet excès de sensibilité!... Plongé dans une ivresse délicieuse, traduisant dans mon cœur chaque modulation, chaque inspiration heureuse par une pensée de dévouement et d'amour, j'oubliais la douleur de mes membres meurtris contre les barreaux de la fenêtre; je ne sentais, je n'entendais plus rien que les sons mélodieux de cette femme, que je me dépeignais

belle comme la mère des miséricordes... et qui, je l'espérais, j'en étais sûr dans ce moment d'extase, ne faisait entendre ces suaves accords que pour moi!..... Car l'homme est ainsi fait que dans les fers ou dans les joies de la liberté il rapporte tout à lui, depuis la grande voix des orages qui retentit au loin dans les montagnes jusqu'aux accens doux et plaintifs du tendre rossignol qui chante pour tous dans la vallée...

Vaincu par la fatigue, je redescendis enfin dans la prison, où je marchais à pas précipités lorsque Rinaldini, que l'heure plus avancée et la curiosité avaient déterminé à se hasarder jusqu'à notre observatoire, me dit d'une voix suppliante : « Au nom du ciel, tais-toi..... tu fais tant de bruit que je n'entends plus rien. J'étais silencieux, moi, comme un moine qui dit ses oraisons!... — C'est juste, lui répondis-je, je ne bougerai plus.

—J'en ai assez, j'en ai assez, s'écria Rinaldini au bout d'un quart d'heure, mes doigts sont entamés à force de serrer ces maudites barres... Eh! mais.... la tente s'ouvre, la robe blanche... la même femme, elle s'asseoit à la place d'hier, elle a la tête tournée de ce côté... faut-il que je sois obligé de descendre! Aide-moi, aide-moi, ou je vais de fatigue dégringoler tout d'un trait...» En moins d'une minute Rinaldini était en bas et moi en haut.

Le jour était déjà si douteux que je la distinguais à peine ; elle était immobile, le corps penché sur le balcon, la tête appuyée sur une de ses mains, dont la blancheur, même à cette heure, ressortait dans sa noire chevelure comme un christ d'ivoire sur un fond d'ébène. La grâce de sa pose était mélancolique ; la douleur, on le voyait, avait jeté son voile sacré sur cette jeune fleur, et lorsqu'en se levant elle mit une main sur son cœur, tandis que de l'autre elle montrait les cieux, il me sembla qu'ange de fidélité, de foi et d'espérance, elle allait à mes yeux

prendre son vol vers la céleste demeure! L'ombre du crépuscule devenait plus épaisse, elle était toujours là, mais je n'entrevoyais que les reflets de sa blanche parure.

Quelques minutes après j'entendis le bruit d'une fenêtre qui se fermait près de la mienne; puis, en reportant les yeux vers le balcon, je ne découvris plus rien..... ils s'étaient vus, compris, c'était assez pour eux !.... mais non pour moi, pauvre martyr, dont les blessures se rouvraient à la vue de ces témoignages d'amour, de ce langage du cœur, que je devinais si bien, que j'aurais exprimé avec tant d'éloquence si l'ange que j'invoquais me fût apparu alors dans ce lieu de souffrances.

Que de regrets, de douleurs vinrent assaillir mon âme! que de larmes, grand Dieu! coulèrent de mes yeux quand, redescendu dans ma prison, je pensai à tout ce que j'allais laisser sur la terre!.... La nuit entière se passa à gémir..... et pourtant le lendemain et plusieurs soirs à la même heure, malgré l'horrible peine que j'en ressentais, j'assistai à ces muettes entrevues dont je respectais le mystère en m'efforçant de rester caché aux yeux de la belle consolatrice.

Ce qu'ils étaient, ces bienheureux, je l'ignorais; ce qu'ils se disaient, je n'essayai jamais de le savoir, quoique Rinaldini prétendît qu'ils avaient des signaux que l'on pouvait comprendre. Leurs secrets n'étaient-ils pas sacrés? Et si j'étais parvenu à les connaître, si plus tard j'avais appris leurs noms, que serait devenu le charme du mystérieux souvenir qui flotte encore dans ma pensée comme une apparition venue des cieux?.... Non, non, jamais je n'eusse voulu soulever le voile de leurs affections!.... Et lorsqu'un jour, surprise, désolée que son appel fût resté sans réponse, elle m'apparut, la ravissante créature, comme une colombe éplorée qui a perdu ses chères amours, je ne me

montrai pas pour essayer de lui faire comprendre que l'ami de son cœur n'était plus près de nous : un seul moment d'erreur, un seul signe qu'elle m'aurait adressé, eût été à mes yeux la profanation d'un sentiment dont je connaissais trop bien l'exclusive essence pour m'approprier la plus légère, la plus insignifiante de ses émanations.

La voir, cependant, était devenu pour moi une habitude, un besoin de l'âme, un bien dont la jouissance m'était trop chère pour que sa perte ne laissât pas dans mes jours et dans mes pensées un vide que rien d'abord ne put combler..... Vainement cherchai-je à le remplir par les objets nouveaux qu'offrait à notre curiosité l'étroite ouverture du guichet, d'où Rinaldini ne bougeait pas et que Dieu, disait-il, lui avait donnée comme soulagement dans le malheur. Quel intérêt pouvaient avoir pour moi les personnages qui chaque jour passaient et repassaient sous nos yeux? Ne les connaissais-je pas?

J'évitais donc désormais d'aller chercher pâture à nos quotidiennes remarques, laissant de grand cœur ce fatigant office à mon curieux compagnon.

« As-tu entendu ces allées et ces venues, me demanda-t-il un matin, ce bruit de portes, ce trépignement de pieds? — Sans doute. — Eh bien! ce sont nos voisins de face qui viennent d'être transportés ailleurs ; mais la cage ne restera pas longtemps vide, car on la balaie, on y refait un lit; que ne donnerais-je pas pour voir le pauvre oiseau qu'ils vont y ramener..... qui sait, ce sera peut-être un Brescian?.... »

Une demi-heure se passa sans qu'on parût ; enfin des pas se firent entendre : Rinaldini était à son poste. « Je l'ai vu, me cria-t-il sans déranger son œil de l'ouverture, je le vois encore, mais pas de face ; Bolza l'accompagne,

il a l'air de le consoler ; il pleure, il sanglote, l'entends-tu ?.... il se jette sur son lit, il se relève.... *poveretto !*... sa douleur redouble !.... il s'avance vers la porte ; voilà, voilà comme j'étais..... Ah ! mon Dieu ! je crois le reconnaître..... il cache sa figure dans ses mains.»

Je m'étais rapproché de mon compagnon, j'entendais les pleurs étouffés..... les mots entrecoupés de cet infortuné..... « *Mi chek... mi chek...* s'écriait-il avec un accent qui m'allait à l'âme..... — Que dit-il? demandai-je à Rinaldini. — Il appelle ses enfans..... Oui, oui, continua mon compagnon, je l'ai vu quelque part ; c'est ça, c'est ça, chez le comte D.... — Son nom ? — Je ne m'en souviens plus.....

— Mes enfans ! mes enfans ! répétait d'une voix brisée par la douleur la pauvre victime. — Voilà Bolza qui le fait taire, reprit Rinaldini..... Face de Judas !.... va, si on t'accusait d'avoir vendu le Christ, il n'en est pas un au jugement dernier qui répondrait : « Cela n'est pas vrai !.... » Ça fend le cœur ! les voilà qui referment la porte. — L'infortuné ! m'écriai-je, quelle souffrance il doit éprouver dans ce cruel moment ! » Rinaldini se releva, me prit la main. « Mes cheveux se dressent sur ma tête rien que d'y penser, dit-il, car moi, vois-tu, je me sentis frappé, anéanti, comme si l'on m'eût tiré d'un seul coup tout le sang de mes veines..... — Comme père de famille, le malheureux qu'on vient d'amener doit souffrir bien plus encore, lui dis-je. Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas le soulager ! une parole, une seule, dans ce fatal moment, ranimerait son âme..... Mais on revient ; à mon tour, Rinaldini, je veux le voir, ce pauvre affligé. »

On ouvrit... Il était assis en face de moi, sur le bord de son lit, dans l'attitude du désespoir ; sa figure, brûlée par le soleil et décomposée par la douleur, offrait cependant

encore un caractère de douceur et de bonté, qui ne fit qu'augmenter l'intérêt qu'il m'inspirait; ses cheveux, crépus, noirs, indiquaient la force; quarante ans paraissaient être son âge. A la vue des geôliers, il releva ses yeux pleins de larmes, comme pour se convaincre que tout était bien vrai..... que son malheur était sans remède. Il les regardait sans faire un mouvement, sans parler..... et quand ils s'éloignèrent, sa tête retomba sur sa poitrine et nous entendîmes de nouveau : « Mes enfans ! mes enfans !....» Ce cri de paternelle détresse me pénétra d'une telle pitié que j'allais m'écrier : « Prends courage ! » quand Rinaldini m'arrêta dès la première syllabe qui sortit de mes lèvres, en me disant : « Au nom du ciel, tais-toi, les geôliers sont à deux pas, je les entends, ils sont là ! »

Nous restâmes quelques minutes dans le silence. « Ils se rapprochent, continua mon compagnon à voix basse. — Ah ! ils ont rouvert la porte du nouveau détenu, et ils restent dehors. C'est quelque conseiller, Minghini peut-être..... —Minghini ? lui dis-je en m'approchant de lui; ne devines-tu pas que c'est là une proie nouvelle pour Salvotti, et que dans ce moment il torture les entrailles de ce malheureux père pour lui arracher des aveux ? Que Dieu ait pitié de lui !....— Et de nous, ajouta Rinaldini. Allons, allons, chassons ces tristes pensées, reprit-il en passant, selon son habitude, sa main sur ses cheveux pour les ranger et les unir, plus ils en arrêteront et moins ils en pourront punir : il n'y aura que les gros poissons de pris, le reste, le fretin, s'échappera par les mailles. — Et tu comptes bien être de ce nombre-là, lui dis-je..... Quant à moi..... » Je n'achevai pas, mais les dernières paroles de mon compagnon rembrunirent encore les pensées de mon âme, que la vue du nouveau prisonnier avait profondément attristée.....

Je restai pendant plusieurs jours sous l'influence d'un mélancolique abattement qui paralysait mon intelligence et mes forces ; le besoin de revoir ma famille devenait plus pressant, plus impérieux. Le temps qui me restait à vivre, hélas! devait être si court que chaque soir, en priant Dieu, je me disais : « Qui sait si je les embrasserai encore!... »

Grâce aux continuelles instances de mes parens, ce bonheur me fut enfin accordé le 4 août. Voici comment ma sœur rend compte dans son journal de cette seconde entrevue :

« *4 août.* — Tous les jours nous avons fait des démarches pour déjouer les projets de Salvotti, qui veut à toute force nous faire partir. Le bon M. Pactia nous a montré un touchant intérêt ; il m'a confié combien l'inquisiteur a mis d'acharnement auprès du gouverneur pour qu'il nous obligeât à quitter Milan ; mais le comte de Strassoldo, irrité de tant d'audace, lui a signifié de rester dans ses fonctions de juge et de ne pas se mêler de la police : quel motif de mécontentement pour Salvotti !

« Nous avons été ce matin pour trouver M. Minghini au palais ; il nous a annoncé qu'Alexandre allait passer de la prison de Sainte-Marguerite à celle de Porta-Nuova. « C'est pour son bien, a-t-il ajouté, il pourra se promener dans un vaste corridor, il sera mieux. » Je me hâtai de lui exprimer l'impatience où nous étions de revoir mon frère... « Vous nous l'aviez fait espérer pour cette semaine. — Il est vrai, me dit-il, mais aujourd'hui je ne sais... je ne peux... Voyez Salvotti, peut-être obtiendrez-vous de lui la permission que vous désirez. » Je répondis avec beaucoup de force que nous ne consentirions jamais à prier Salvotti, qui a été si cruel pour nous... et j'ajoutai, en répandant des larmes amères, que sans doute le sort de mon frère devait être décidé d'une

manière bien terrible, puisqu'on nous refusait la joie de l'embrasser chaque mois, tandis que cette grâce était accordée aux familles des autres prisonniers. « C'est sans doute parce que nous sommes étrangers, ajoutai-je avec douleur... — Ah! ne le croyez pas, madame, répondit Minghini, qui paraissait touché de mes larmes... C'est Salvotti... — Oui, dis-je en l'interrompant, c'est lui qui a voulu nous faire retourner en France, mais nous avons su trouver des protecteurs aussi puissans que lui.—Madame, se hâta de dire Minghini, qui paraissait peiné et mortifié de mes justes reproches, soyez chez vous à midi; je ne vous promets rien, je ne veux pas vous flatter d'un faux espoir, mais enfin je vais faire de nouveaux efforts, et peut-être le verrez-vous aujourd'hui. »

« Nous étions dans une attente difficile à peindre, lorsqu'à midi on nous apporta un billet de l'excellent M. Minghini, qui nous priait de venir de suite à Sainte-Marguerite. Ah! combien de grâces nous lui devons! Il nous attendait déjà lorsque nous arrivâmes dans la chambre, et je n'avais pas encore eu le temps de lui exprimer notre profonde reconnaissance que notre ami était dans nos bras. Sa main tremblait dans les miennes, l'excès de son émotion l'empêchait de parler. Je l'ai trouvé d'une pâleur effrayante et les yeux si éteints! Hélas! que de souffrances auront brisé ce cœur-là!... Il a pu nous dire beaucoup de choses à demi-voix, parce que M. Minghini causait alternativement avec l'un de nous pour nous laisser plus de liberté. Je n'entrevois que trop maintenant combien son sort sera cruel!... Il est persuadé qu'il passera de longues années dans une forteresse, et une fois là, m'a-t-il dit avec un regard d'une mortelle tristesse, une fois là vous n'entendrez plus parler de moi...

« Un horrible soupçon s'est alors présenté à mon esprit, mais je l'ai rejeté..... Comment, en effet, supporter

la pensée qu'en nous parlant ainsi il veut nous cacher quelque chose de plus fatal encore..... qu'il veut nous y préparer..... Ah! mon Dieu!..... mais non, c'est impossible! Quoiqu'il soit bon, courageux, résigné à un tel point qu'aucune parole ne saurait en donner l'idée, il s'exagère les dangers de sa position.

« Notre malheureux ami m'a dit encore qu'il avait subi de nombreux interrogatoires et que chacun d'eux avait souvent duré dix heures sans lui laisser une minute de repos. Hélas! c'est lui qui a dû souffrir par Salvotti! Nous lui avons appris la résolution où nous sommes d'attendre l'empereur, qui viendra dans le courant de septembre..... Il a souri mélancoliquement, comme si tout espoir était mort dans son cœur! En nous quittant il nous a serré dans ses bras d'une manière si tendre et si bonne que nous nous sommes tous mis à fondre en larmes. M. Minghini nous a promis que nous ne serions plus aussi longtemps sans le revoir; il m'a fait mille éloges de notre pauvre Alexandre; il parle de lui avec estime, avec vénération..... « N'est-ce pas qu'il est bon? lui ai-je dit..... — Ah! madame, m'a-t-il répondu, s'il n'était pas si bon, si loyal, il ne serait pas ici, il ne serait plus prisonnier. » Ce témoignage d'une si haute estime dans la bouche de l'un de ses juges m'a fait du bien au cœur en même temps qu'il y a fait descendre l'effroi..... Mon Dieu! ne le prendrez-vous pas sous votre divine protection? »

## IV.

« Je veux vous transporter dans un local plus commode, m'avait dit plusieurs fois Minghini, où vous aurez plus d'air, où vous pourrez vous promener pendant une heure dans un vaste corridor. » Mais je lui répondais : « Laissez-nous aux lieux que nous connaissons, où chacun s'est créé des habitudes que les prisonniers seuls connaissent et que le changement détruirait ; la prison que nous occupons est spacieuse et saine, nous y sommes faits. » Il céda pendant quelque temps à nos prières, puis un jour il nous vint dire que nous quitterions *Santa-Margarita* le lendemain, que tel était l'ordre de la commission. Réclamer davantage eût été inutile ; nous nous résignâmes donc, non sans regret, à notre changement de domicile.

C'est qu'il y a dans le cœur du captif une sorte d'alliance avec les objets qui l'entourent et qui l'ont vu souffrir ; c'est qu'il les identifie à son infortune et qu'il lui semble qu'en les perdant il aura moins d'appuis, moins de forces pour soutenir les épreuves nouvelles qui l'attendent !

Rinaldini disait tout chagriné, en appliquant son œil à sa chère ouverture : « Retrouverai-je à *Porta-Nuova* une porte à percer, donnant sur une prison, sur un passage..... Cette distraction salutaire me manquera, hélas ! à chaque minute du jour ! » Et moi je répondais en arrangeant la table pour monter sur le poêle : « Aurai-je

une fenêtre que je pourrai escalader et d'où je pourrai voir d'autres fenêtres qui ne sont pas grillées, d'autres demeures qui ne sont pas celles de pauvres prisonniers comme nous ? »

Profitant des dernières heures qui nous restaient encore avant d'abandonner ce lieu, Rinaldini se cloua à sa porte, tandis que je fixais mes regards sur le balcon désert, sur l'arbre de la cour et sur la fenêtre de mon premier cachot..... Longtemps je contemplai ce lieu témoin de mes douleurs, de mes luttes cruelles..... et lorsque mes mains fatiguées ne purent plus me soutenir, je dis adieu à cette triste cellule que j'aimais, que je regrettais parce que j'en étais sorti digne et meilleur à mes yeux que lorsqu'on m'y avait enfermé. Le soir, pour clore la journée, bien que depuis une semaine et plus Monpiani ne me répondît plus, je l'appelai, suivant notre coutume ; je lui sifflai tendrement tous les airs qu'il aimait, comme s'il eût pu recevoir un adieu et comprendre par les sons qui partaient de mon âme la tristesse que j'éprouvais à quitter des lieux qu'il devait habiter encore.

Le lendemain matin, lorsque Riboni vint me donner ses comptes et me faire ses adieux, il me dit avec émotion : « Puissiez-vous retourner bientôt dans votre pays!..... — Merci, Riboni, lui dis-je, et une larme mouilla mes yeux..... Vous avez eu pitié de l'étranger, Dieu vous le rendra ; faites-moi venir le caporal hongrois qui vous accompagne ordinairement. — Il n'est pas ici en ce moment, *signor*. — Remerciez-le donc pour moi de tous ses soins et remettez-lui de ma part ce qu'il vous reste d'argent entre les mains ; M. le conseiller le permettra, je n'en doute pas. Vos porte-clefs, dont je n'ai qu'à me louer, se partageront une partie de mes habits, je n'en userai pas beaucoup désormais... Et toi, dis-je à un gendarme qui avait servi sous Napoléon dans l'armée

italienne, je te sais gré des égards que tu n'as cessé de me montrer. — Ah ! *signor mio*, s'écria-t-il en prenant ma main, qu'il baisa, il n'y a pas un de nous ici qui ne vous plaigne et ne vous aime..... »

Vers midi Riboni et ses gens nous remirent entre les mains du comte Bolza, chargé de la translation des prisonniers. « Pauvre jeune homme, me dit-il en me voyant, comme vous êtes changé! — Cela vous étonne? lui répondis-je. Le régime auquel Salvotti tient ses pensionnaires n'est guère fait pour leur tenir le teint frais. — Sans doute, sans doute, » se contenta de dire Bolza en me donnant la main. Nous nous assîmes au fond de la voiture, Rinaldini et moi ; sur le devant se placèrent le commissaire de police et un maréchal des logis de gendarmerie nommé Pavèse, dont j'aurai l'occasion de parler par la suite. « Votre procès a duré bien longtemps, me dit Bolza au moment où nous quittions Sainte-Marguerite. — Très-longtemps, beaucoup trop longtemps, puisque tant d'interrogatoires n'ont abouti qu'aux résultats que vous avez obtenus vous-même. » Le commissaire sourit d'un air capable à son acolyte en lui disant en milanais : « Qu'est-ce que je t'avais prédit ? »

Déjà nous étions sortis de Sainte-Marguerite, déjà la voiture roulait rapidement dans les rues, que je n'avais vues que couvertes de neige et qui me paraissaient maintenant si bruyantes et si animées..... Le soleil y brillait, l'air était chaud ; les habitans que je voyais passer me semblaient tous avoir un air de fête ; hélas ! ils étaient libres, indépendans ; ils vaquaient en paix à leurs affaires, à leurs plaisirs, allant chez leurs amis, rentrant dans leur famille, et moi, je ne m'appartenais plus !... et moi, je devais vivre seul, obéir, passer, au gré de mes gardiens, d'une prison dans une autre, jusqu'au jour où je traverserais de nouveau les rues de cette belle cité pour

aller au supplice au milieu d'une foule immense, avide de voir si le Français savait mourir !

La tristesse alors s'empara de mon âme ; le lugubre cortége, la potence, étaient sous mes yeux, dont les regards glissaient machinalement sur les maisons, sur les boutiques, sur les hommes qui nous croisaient, quand tout à coup deux d'entre eux s'arrêtèrent, se saluèrent, se prirent la main..... Oh ! qui pourrait exprimer l'impression douloureuse que produisit sur moi cette amicale rencontre..... Que de souvenirs, que de regrets se réveillèrent alors dans mon cœur ! Ils furent si poignans que je me rejetai au fond de la voiture, fermant les yeux pour ne plus les rouvrir qu'alors que nous nous arrêtâmes sous la voûte d'entrée de *Porta-Nuova*. Là nous descendîmes ; on sonna ; une lourde grille s'ouvrit, et, guidés par Bolza, nous arrivâmes chez le geôlier en chef, Caldi, que la commission inquisitoriale honorait d'une confiance toute particulière.

« Je vous attendais, messieurs, nous dit-il avec un certain air de politesse ; votre logement est prêt. » Bolza prit congé de nous. « Maintenant, *signori miei*, dit notre nouveau geôlier en prenant un trousseau de clés, suivez-moi ; vous étouffiez à Sainte-Marguerite, mais ici vous serez au frais. » Il nous fit alors descendre un escalier assez obscur, puis il ouvrit une grille donnant sur un rez-de-chaussée, et nous entrâmes à sa suite dans une longue galerie large et élevée, dont les hautes fenêtres, à moitié masquées par des planches, faisaient face à autant de petites portes de prison. « Hein ! quelle promenade, *miei padroni* (mes maîtres) ! j'espère qu'il y a de quoi vous délier les jambes ? Cherchez un peu ça à Sainte-Marguerite..... hi ! hi !..... Puis la chambre donc, ajouta-t-il en tirant les verrous de notre appartement, on y logerait un prince !..... voyez ! »

Rinaldini me regarda d'un air piteux, tant cette prison lui paraissait petite et sombre en comparaison de celle que nous quittions. « N'est-il pas vrai que vous serez bien, continua l'aimable Caldi? Vos lits comme ceci, votre table comme ça; et, sans me vanter, mon cuisinier vaut bien *il Cisalpino*, dont Riboni fait si grande pompe. A propos, vous aurez soin de ne pas monter dans la cage de fil de fer de la fenêtre : voilà le bâton pour ouvrir l'espagnolette. *Signor Francese*, je sais que vous êtes amateur de livres : ma bibliothèque est à vos ordres,.... » Je le regardai à ces mots. « *Si*, *signor*, ma bibliothèque, reprit le lettré geôlier, que j'envisageai alors avec plus d'attention. »

C'était un homme de quarante ans et plus, dont la taille eût été assez belle sans la courbure habituelle de ses épaules; des cheveux gris coupés en brosse à trois lignes de leurs racines, des sourcils épais, couvrant des yeux dont la rapide rotation empêchait de bien distinguer la couleur, un nez droit, un menton fuyant, donnaient à sa figure quelque chose de vil et d'effronté qui contrastait si étrangement avec la ridicule recherche de son trivial langage que force était d'en rire alors même que la tristesse vous remplissait le cœur. C'est ce qui m'arriva lorsqu'il commença à me débiter, moitié en italien, moitié en milanais, la nomenclature de tous les ouvrages de sa bibliothèque..... « Cinq cents volumes au moins, et de bons, comme vous voyez! Lorsque j'étais geôlier de la police, je n'avais que des romans; depuis que j'ai l'honneur d'être avec vos seigneuries, je me suis mis à l'histoire; c'est plus cher, mais les volumes sont plus gros, et puis j'ai toujours eu pour règle qu'il faut siffler le même air que les oiseaux qu'on a en cage quand on veut faire avec eux un peu d'instructive conversation. Ça les soulage et ça profite. Pour quatre francs

par mois vous aurez mes livres, tandis que vous en payez dix au dehors, et quelle différence! Je vous ferai voir cela, *signor Francese;* puisque vos livres ne sont pas encore arrivés, je vais vous chercher un de mes ouvrages.

« A propos, hé! on ne parle pas aux fenêtres; au moindre bruit que nous entendons, l'on est puni; c'est que, comme le dit Machiavel : « Quand on a sur le dos la livrée, il faut servir et bien servir le prince avant tout. » Voulez-vous que je vous prête Machiavel? C'était un homme, ça! Disposez de mes ouvrages, de ma personne; quand vous connaîtrez mieux Angelo Caldi, vous verrez s'il sait avoir soin de ses prisonniers..... Ce sont *mes enfans*, quoi! A propos, quand vous vous promènerez dans le corridor, il ne faudra pas parler haut, il ne faudra pas vous arrêter devant les portes, il ne faudra pas frapper sur le mur, sous peine d'être enfermés séparément et de ne plus sortir; du reste, vous êtes parfaitement maîtres d'aller vite ou doucement. On m'appelle, je crois? Votre très-humble serviteur, messieurs.

— Notre respectable père nous aime tant, me dit Rinaldini à voix basse, qu'il veut connaître nos secrètes pensées, car il est là qui nous écoute..... » Nous l'entendîmes en effet se placer en embuscade et coller son oreille à une espèce de petite persienne que l'on avait pratiquée au milieu de la porte et d'où l'on pouvait entendre tout ce qui se disait dans la prison. Nous rîmes beaucoup du très-érudit Caldi, auquel nous dûmes de ne pas trop sentir dans ces premiers momens les tristes impressions que nous aurait causées autrement notre nouvelle demeure.

Nous y étions établis depuis deux ou trois jours, lorsque Minghini vint nous visiter. « Comment vous trouvez-vous à *Porta-Nuova?* me dit-il; la promenade vous

fait-elle du bien? Vos parens sont enchantés de vous savoir ici, et ils ont raison, car votre santé s'en trouvera mieux. J'ai donné l'ordre qu'on vous remît du papier et de l'encre. — Mais j'ai écrit hier à ma famille, monsieur le conseiller. — Ce n'est pas pour cela; le papier et l'encre vous resteront. — Quoi! pour toujours? — Certainement. — Et je puis m'en servir? — Tant qu'il vous conviendra. — Voilà, dis-je avec joie, une faveur qui vaut mieux pour ma santé que la promenade..... Merci, cent fois merci.

— En outre, je vous annonce... — C'est l'heure de la promenade de ces messieurs, dit Caldi en ouvrant la porte. » Rinaldini sortit dans la galerie : « Je vous annonce donc, continua Minghini, un troisième compagnon, excellent homme, qui a besoin de société. — Mais pourrons-nous tenir trois dans cette prison? elle est bien étroite. — Dans presque toutes les autres il y a trois détenus, me répondit Minghini; d'ailleurs c'est une complaisance que je vous demande : le prisonnier que je désire réunir à vous s'abandonne facilement à la mélancolie, à la tristesse, il s'abat... — Il est donc gravement compromis? — Non vraiment, un an ou deux de prison est tout ce qui l'attend; mais il s'inquiète, il se tourmente, le pauvre homme, et j'ai pensé que nul n'était plus propre que vous à lui donner des distractions et du cœur. — Moi! monsieur le conseiller? plus qu'aucun autre j'aurais besoin d'être soutenu, le sort qui m'attend... — Est fatal et inévitable, il est vrai, si vous ne faites aucune démarche pour l'adoucir, reprit Minghini en soupirant, mais je connais trop bien votre caractère pour ne pas croire que les soins, les encouragemens donnés à un pauvre père de famille seront pour vous une salutaire diversion, un soulagement à vos peines, recevez-le donc bien... — De tout cœur, lui répondis-je, vous pouvez

compter qu'il trouvera en nous de véritables frères d'infortune. » Minghini continua sa visite aux autres prisonniers, et j'allai retrouver Rinaldini, qui se promenait gravement dans la galerie.

« Nous allons être trois, lui dis-je.—Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, mais nous ne pourrons plus remuer, nous suffoquerons dans notre appartement de prince...—C'est l'ordre, ou plutôt c'est une complaisance que le conseiller nous prie d'avoir en faveur d'un malheureux que la prison et sa solitude ont frappé au cœur... —Alors je me résigne, *amico*, et de bien bon gré. »

Nous étions à peine rentrés de la promenade que notre porte s'ouvrit et que le geôlier Caldi nous amena notre troisième compagnon. « *Solatium est miseris socios habere dolorum*[1], nous dit-il, tout glorieux d'une citation qu'il avait lue sans doute sur les murs de quelque prison. Voilà M. Bigoni, la fleur des honnêtes gens. » Quelle fut notre surprise quand, au premier coup d'œil, nous reconnûmes dans le *signor* Bigoni l'infortuné que nous avions vu par notre ouverture à Sainte-Marguerite et dont la paternelle douleur nous avait si profondément touchés. Nous lui serrâmes la main, nous l'accueillîmes comme si cette première rencontre eût été le retour d'un ami... Quoique la présence du geôlier l'empêchât d'épancher son cœur, le pauvre Bigoni s'en attendrit, et il nous prouva du moins par les larmes qui mouillaient ses yeux que cette réception lui faisait du bien. Quant à Rinaldini, il aurait jeté hors de notre prison nos insupportables gardiens, tant il était pressé de dire au nouveau venu ce qu'il savait sur lui.

Enfin nous restâmes seuls... « *Caroti* (cher toi), dit-il à voix basse à Bigoni, ce n'est pas la première fois que

[1] C'est un soulagement pour les malheureux d'avoir des compagnons d'infortune.

nous nous voyons... — Comment? reprit l'autre.—Non, non... nous vous avons aperçu le premier jour de votre arrestation dans cette grande salle, vous savez... quand vous pleuriez tant en appelant vos enfans... Qu'il nous en a coûté de ne pouvoir vous dire quelques bonnes paroles!..... » Et l'exactissime Rinaldini rendit compte à son compatriote de ses moindres mouvemens dans ces premières et funestes journées. Bigoni, homme simple et bon, écoutait, fondait en larmes et s'écriait : « Ah! mes enfans, mes enfans!..... » Avant que le soir fût venu, il nous avait conté ce qu'il appelait sa lamentable histoire.....

« Toute ma vie s'est écoulée à la campagne, au milieu de mes biens, que je cultive. Un homme que j'aimais, un camarade, un ami d'enfance, m'invita un jour à dîner, nous étions une vingtaine; après le repas, le comte D... me prit à part : « Bigoni, me dit-il, voilà les Napolitains et les Piémontais en train de faire de grandes choses, resterons-nous là comme les saints de marbre de la cathédrale? » Je ne sais pas trop ce que je répondis, mais il ajouta : «Je le savais, tu as du cœur, tu seras des nôtres...» Puis il parla d'Autrichiens, de joug étranger, d'indépendance nationale... que sais-je, moi!... de fédération et de l'influence que je devais avoir à Chieri, où j'avais été podesta... des efforts que devait faire tout bon Italien, de la certitude du succès, grands mots que je n'entendais guère et auxquels je ne répondais pas. Mais quand il m'eut dit que je ne lui avais jamais rien refusé depuis l'âge de quatre ans que nous nous aimions, qu'il avait compté sur moi, que je pouvais être tranquille, je m'écriai : « Je suis des vôtres, n'importe comment et pourquoi..... » Et nous nous embrassâmes en portant un toast à la fédération, dans laquelle, disait-il, j'occuperais un grade. Ce que c'était que cette fédération, on me l'expli-

qua, mais du diable si j'y voulais comprendre quelque chose ; ma fédération à moi, c'était la parole de mon ami. Toute la soirée on but, on s'amusa. Depuis on me reparla en l'air deux ou trois fois de ces affaires..... voilà tout.

« La débâcle arriva, mais j'étais si heureux au milieu de ma famille que je songeais peu aux revers des Napolitains et des Piémontais..... N'avais-je pas tout ce que je pouvais désirer? Ma femme est si bonne, mes enfans si gentils!..... D'ailleurs mes labours et mes récoltes ne me laissaient guère le loisir de m'occuper de ce qui se passait hors de chez moi. Les événemens de 1821 étaient donc bien loin de ma pensée quand un matin, à l'heure où je partais pour aller aux champs, on vint me dire que le comte D... avait été arrêté la nuit précédente.

« J'en fus atterré... non pour moi, l'idée d'un danger personnel ne pouvait me venir à l'esprit, mais pour lui, ce pauvre ami, que je chérissais comme un frère. J'allai à Brescia pour savoir de sa famille comment était la chose, s'il n'y avait pas quelque démarche à tenter, quelque sacrifice d'argent à faire..... Ils me dirent que tout ce qu'on voudrait entreprendre serait inutile, qu'il avait été arrêté par ordre de la commission inquisitoriale, qu'il était entre les mains de Salvotti, que nul ne pouvait le voir, qu'il s'était perdu par ses imprudences, et cent autres choses semblables qui me mirent la mort dans le cœur.

« Triste et contrit, je revins chez moi conter à ma femme toutes mes douleurs, tous mes regrets de ne pouvoir rien faire pour mon plus ancien ami..... Elle pleura avec moi, ma pauvre femme!... Mon Dieu! que j'étais loin de m'attendre au malheur qui nous menaçait! — Quoi! dit Rinaldini, il ne vous venait jamais à la pensée que vous pourriez être compromis? — Hélas! non, reprit l'honnête Bigoni. Comment aurais-je été m'imaginer

que toutes les sornettes qu'on avait débitées à ce fatal dîner pouvaient m'être si funestes après tant de mois?... Et puis quand j'y aurais attaché quelque importance, tout ne s'était-il pas passé entre mon ami et moi? Je me désolais donc de son arrestation, mais je ne craignais rien. Qu'avait-on fait d'ailleurs en Lombardie contre l'empereur?... — C'est, d'honneur, vrai, s'écria Rinaldini, qu'a-t-on fait contre les Autrichiens? On n'a pas même brisé la canne d'un de leurs sergens.

— Eh bien! reprit Bigoni, je m'endormais sur cette idée; j'étais tranquille, soignant mes enfans et mes champs, qui prospéraient autour de moi... Jamais les récoltes n'avaient été plus belles, plus abondantes : « Ah! si le pauvre comte voyait tout cela, nous disions-nous souvent avec ma femme, comme il jouirait, lui qui aime tant nos chers petits... Et Dieu sait quand il les reverra,» ajoutions-nous quelquefois, car les bruits devenaient plus alarmans, les arrestations se suivaient, l'inquiétude gagnait dans le pays; mais moi je ne m'effrayais pas, j'avais tant de confiance en mon ami! Les travaux de la moisson étaient en plein allage, le bon Dieu avait béni les fruits de la terre; ça donnait joie au cœur et reconnaissance pour sa bonté divine! Quand je revenais après les fatigues du jour, que je m'asseyais au milieu de mes enfans, que je les embrassais, j'étais aussi heureux, aussi confiant dans l'avenir que si le Seigneur lui-même m'avait dit comme à Jacob : « Tu seras à jamais béni dans tes biens et ta postérité... » Mais que les espérances de l'homme sont vaines! »

Bigoni se tut un instant, nous regarda, puis reprit après avoir essuyé ses larmes : « Tout allait donc à souhait; mes grains étaient presque tous rentrés; levé tôt et couché tard, je surveillais, j'activais tout. Un jour, hélas! il y a plus d'un mois, plus matinal, plus joyeux

encore que de coutume, j'allais sortir de ma cour pour mettre mes ouvriers au travail, quand un certain monsieur, suivi de quelques gardes de police, m'aborde et me dit : « C'est à monsieur Bigoni que j'ai l'honneur de parler ? — Oui, monsieur, lui dis-je ; qu'y a-t-il pour votre service? Vous croyez peut-être que je suis encore *podesta ?* — Nullement, me dit le chef, nous venons vous chercher pour vous mener à Milan. — A Milan ?..... je n'y ai point d'affaire. — Vous y avez un ami. — Un ami !..... Quoi ! viendriez-vous me prendre pour aller l'embrasser ? Je suis en pleine moisson, mais pour le voir je quitterais tout. » Ce chef me regardait d'un air embarrassé, puis, après quelques secondes d'hésitation, il me dit : « J'en ai grand déplaisir, M. Bigoni, mais j'ai ordre de vous arrêter..... — M'arrêter, moi ! vous vous trompez..... — Je le voudrais, mais c'est ainsi. » Tout bruni que je suis par le soleil, je devins pâle, mes jambes fléchirent sous moi... « Quoi ! lui demandai-je avec le désespoir dans le cœur, vous allez m'emmener ? Mais que va devenir ma femme ? et mes pauvres enfans ! Qu'ai-je donc fait? — Je l'ignore, mais c'est l'ordre de la commission. »

« Je demeurai muet ; je ne pensais plus, je ne vivais plus. « Allons, dit le commissaire, nous n'avons plus de temps à perdre : vous avez sans doute quelque ordre à donner, quelque affaire à mettre en règle ; nous allons entrer chez vous, et tandis que nous visiterons vos papiers, vous ferez ce que vous avez de plus pressé. — Entrer à la maison ! m'écriai-je en revenant tout à coup à moi ; non, non, je vous en supplie !... ma femme en mourrait..... Emmenez-moi de suite, comme je suis là ; des papiers, je n'en ai pas, excepté mes livres de compte... » Le commissaire insistait. « Au nom du ciel ! lui dis-je, partons, éloignons-nous avant que mes enfans

s'éveillent. » Il y consentit enfin, et je me mis aussitôt en route sans rien prendre, sans m'habiller, comme j'étais pour aller aux champs.

« Il ne faut pas me demander si la désolation était dans mon cœur! et pourtant je ne savais pas encore quels dangers me menaçaient..... Je croyais même parfois que c'était une erreur..... Mais durant le voyage le commissaire commença à me parler des conciliabules qu'on avait tenus à Brescia au moment de la révolution du Piémont, de la part que le comte D... y avait prise, de la fédération et des peines sévères qu'on prononçait, même contre ceux qui, sans y avoir pris part, ne l'avaient pas révélé à l'autorité..... Que voulez-vous, il m'en dit tant que la crainte s'empara de mon âme, ma tête travailla; ma femme bien-aimée, mes pauvres enfans, je m'en voyais séparé pour longtemps!... Notre avoir négligé, nos biens perdus, la ruine pour tous..... ah! c'était un martyre au-dessus de mes forces, moi qui avais toujours été si heureux, moi, qui la veille encore ne savais demander à Dieu que la continuation de tant de bienfaits! J'étais bien triste, bien désespéré; mais tout cela, qu'était-ce auprès de ce que je souffris en arrivant à Sainte-Marguerite! Ces grosses portes que l'on ouvrait, ces verrous que l'on tirait, ces geôliers, ces gendarmes; je n'en respirais plus!... Et puis, quand ils m'eurent conduit à la prison et qu'ils eurent refermé le guichet, ah! alors mon cœur se brisa, mes sanglots m'étouffèrent... — Et tu te mis, s'écria Rinaldini prenant le *tu* du malheur et de la pitié, tu te mis à appeler tes enfans d'une voix qui aurait attendri des pierres..... Nous étions là, nous t'avons vu, nous t'avons plaint... Hélas! nous y avions passé aussi! »

Quelques minutes s'écoulèrent avant que Bigoni, dont l'émotion était au comble, pût reprendre son récit. « Je ne

sais combien de temps s'était passé depuis qu'ils m'avaient enfermé, quand la porte s'ouvrit et qu'un monsieur, un conseiller, s'avança près de moi..... « Bigoni, me dit-il d'une voix sévère, vous êtes gravement compromis..... — Moi! répondis-je avec surprise; quel mal ai-je donc commis? — Il est inutile de nier, nous savons tout : vous appartenez à la fédération, vous aviez juré de faire cause commune avec les ennemis de l'État pour renverser le gouvernement autrichien.

« J'ouvris de grands yeux et je répondis : « Je n'ai jamais rien fait ni rien dit contre le gouvernement de Sa Majesté. — On saura aider votre mémoire, reprit le juge avec un sourire sardonique..... Et pour ne parler que d'un certain dîner chez le comte... » Je me troublai à ces paroles ; il s'en aperçut, car il s'empressa d'ajouter : « Et ce qui s'est passé à ce dîner entre vous et le comte suffit pour vous séparer de votre famille pendant des années... » Je me mis à sangloter à l'idée de ma femme et de mes pauvres enfans privés de tout appui... « Vous ne me dites rien, reprit le conseiller en voyant que je gardais le silence; vous ne voulez donc pas mériter la clémence de Sa Majesté par une confession franche et spontanée? Vos enfans, vous les aimez, vous désirez les revoir. Eh bien! il n'y a qu'un moyen..... — Hélas! mon Dieu! quel est-il? Que puis-je dire, monsieur le conseiller, moi pauvre père de famille, qui n'ai jamais rien fait contre les lois..... Par pitié, épargnez-moi!... je n'ai rien à avouer. — Rien ! s'écria le juge..... Ce qu'a déposé contre vous votre ami le comte D..., le nierez-vous? » Hélas! je ne croyais pas qu'il y eût encore place dans mon cœur pour de nouvelles douleurs!... J'étais anéanti..... « Allons, répondez, démentirez-vous votre compagnon d'enfance, l'accuserez-vous de mensonge? Ses interrogatoires sont précis, ils vous char-

gent; il dit tout..... Le traiterez-vous d'infâme dénonciateur? — Lui, monsieur le conseiller, lui! non!... je l'aime trop!...

— Écoutez-moi, Bigoni, me dit doucement l'inquisiteur; vous allez être appelé à la commission, je vous y montrerai les interrogatoires de votre ami, et vous verrez alors s'il vous reste autre chose à faire qu'à implorer la clémence de l'empereur.

Il s'en fut, et je restai plongé dans une morne douleur... Ma famille dans les larmes, notre bonheur à tous perdu, une longue prison, et tout cela par les révélations de celui qui était pour moi plus qu'un frère!... Ah! c'était une peine sous laquelle il fallait succomber. Je fus à la commission; on m'y lut la déposition du comte D... Rien n'y était oublié, rien n'y manquait... Que le ciel lui pardonne le mal qu'il m'a causé!... Arrivé à la fin de la lecture, Salvotti me dit : « Eh bien? — C'est vrai, m'écriai-je, c'est vrai..... Jamais je n'ai donné un démenti à mon ami, je ne commencerai pas aujourd'hui..... Mais notre Dieu m'est témoin que ce n'était pas de lui que j'attendais ma ruine. »

En prononçant ces dernières paroles, le malheureux Bigoni cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer avec autant d'amertume qu'aux premiers momens de son arrestation, et il s'écriait de nouveau : « Sans lui, sans lui, je n'aurais jamais été arraché de la maison paternelle..... »

Nous cherchâmes à consoler cet excellent homme, qui nous répondait : « Ah! vous ne savez pas ce que c'est que de sentir là que nous devons notre mal à celui que nous aimions le plus!... Hélas! je ne lui en veux pas, *poveretto!*... Dieu sait ce qu'on lui aura fait souffrir avant qu'il n'arrive à me dénoncer! Combien d'embûches on lui aura tendues dans ces prisons, où l'on se permet tout

pour tromper et effrayer les pauvres détenus ! Moi, tout le premier, puis-je dire que je n'aurais pas été aussi faible que lui? Il en gémit autant que moi, j'en suis sûr, car lui aussi est bien à plaindre... — Nous le sommes tous, s'écria Rinaldini. — C'est vrai, dis-je à mon tour; mais votre malheur n'aura qu'un temps, vous reverrez votre pays, vos familles.....» Un sourire d'espérance vint éclairer la figure de Bigoni, qui répondit : « Salvotti m'a promis, il est vrai, d'avoir des égards pour ma position; mais s'il faut rester deux ou trois ans loin de mes enfans et de leur mère, c'est fait de moi!... Pour vivre il me faut la vie des champs, l'air libre, le travail... Ici, dans cette salle basse où l'on ne respire pas, où l'on peut à peine se remuer, je languirais bientôt... — Et plût à Dieu pourtant, reprit avec inspiration Rinaldini, que ce fût ici que nous subissions notre peine! »

## V.

Notre nouveau compagnon avait tant de douceur et de bonté dans le caractère qu'il nous fut facile de régler notre vie de prison au contentement de chacun de nous ; trois frères n'auraient pas vécu avec plus d'union et d'harmonie que nous, pauvres captifs que l'adversité avait réunis si fortuitement et de si loin pour que nous pussions nous aimer et nous secourir mutuellement. Pour ne pas me déranger dans mes études, pour me laisser jouir en paix du bonheur d'écrire, ces deux hommes du même pays, parlant le même patois, ayant les mêmes idées, les mêmes craintes, se taisaient pendant des heures entières et restaient immobiles, un livre sous les yeux. Voulais-je obtenir d'eux une lecture à haute voix, du Tasse ou du Dante ; voulais-je discourir, leur parler de la France... ils étaient là, toujours prêts à donner une preuve d'un touchant intérêt à celui dont l'avenir, ils le savaient, était bien autrement sombre que le leur.

De mon côté, lorsque j'apercevais sur la figure de l'un d'eux les traces de la tristesse ou que les soupirs étouffés du père de famille trahissaient la douleur qui opprimait son âme en songeant à ses enfans, je fermais mon livre, je déposais ma plume et je m'efforçais, par des paroles de consolation, de ramener le calme et l'espérance dans leur cœur. Souvent aussi, quand nos pensées étaient trop sombres, je leur comptais quelque histoire intéres-

sante, ou bien je commençais à demi-voix quelque chant français ou italien, bien mélodieux, bien expressif, auquel ils se joignaient bientôt dans des parties inspirées par leur organisation musicale; puis, lorsque notre tristesse, en s'épanchant ainsi dans cette touchante harmonie, avait fait place à une tendre et pieuse mélancolie, tous les trois à genoux nous allions, pour bien finir la journée, prier avec ferveur celui dont la miséricorde infinie pouvait écarter de nous les coups funestes de l'adversité et nous rendre aux objets de nos regrets et de notre amour.

Mais qui l'aurait dit!... ces chants du cœur, ces chants voilés, qui se faisaient à peine entendre, on nous en fit un crime, on nous les interdit. Ils étaient inconvenans dans notre position, nous vint dire le vieux conseiller Pissini, qui désormais avait conjointement avec Minghini l'inspection des prisons.

Profondément blessé de cette injuste rigueur, je m'en plaignis amèrement à ma famille, dans une lettre que je voulus remettre moi-même à Minghini, pour être sûr qu'elle parviendrait. Je le fis donc prier de venir me trouver, et cet excellent homme, toujours prêt à me rendre service, ne tarda pas à paraître. « Je suis enchanté que vous m'ayez fait appeler, me dit-il en me prenant à part, car j'avais à vous parler; mais, avant tout, que me vouliez-vous? — C'est une lettre que j'ai voulu vous confier, afin d'être assuré qu'elle ne sera pas détournée. — Cela serait contraire à l'ordre établi, et je ne puis me le permettre, mais je dirai au geôlier qu'il me l'apporte de suite, et vous pouvez être certain qu'elle parviendra, à moins qu'elle ne contienne des choses..... — Sur ce point n'ayez aucune crainte, monsieur le conseiller; on nous empêche de chanter à demi-voix, et j'en parle à mes amis, voilà tout.

— C'est le vieux Pissini, se hâta de dire Minghini, car c'est de lui que vous allez dépendre désormais ; votre lettre sera remise, n'en doutez pas. Maintenant parlons de votre sort : bientôt je ne pourrai plus vous être utile en rien ; le sénat de Vérone doit avoir à cette heure sanctionné votre sentence..... C'est positif ; de plus, je sais que cet imposant tribunal doit supplier l'empereur de faire taire sa trop grande clémence et de laisser exécuter les deux plus coupables. — Et qui sont-ils ? — C'est le comte Confalonieri et vous. — Moi, le plus coupable !... et tellement que la première cour de l'empire se croit obligée d'attirer la rigueur du souverain sur ma tête !..... C'est impossible, monsieur le conseiller ! Quelque arbitraire que puisse être la justice de ce pays dans les affaires politiques, il n'entrera jamais dans ma pensée de croire à une partialité monstrueuse à ce point de la part de magistrats aussi élevés..... — Ce sont des hommes, me dit Minghini en souriant tristement, et il est si facile, quand on sert un souverain, de se laisser entraîner par son zèle !..... » Il s'arrêta un instant, comme si quelque profond regret eût oppressé son cœur..... « On pense à plaire au pouvoir, ajouta-t-il d'une voix émue, et l'on oublie trop souvent qu'on le servirait mieux en conservant avec les accusés le caractère impassible d'un juge intègre qu'en se laissant influencer par la crainte de déplaire à un gouvernement irrité ; puis on veut avancer.....

« On vous condamnera à Vérone, parce que l'on veut à Vienne que cela soit ainsi. Je vous avais dit, dès les premiers jours, que votre sort dépendait entièrement de Salvotti ; que lui seul pouvait vous sauver, comme lui seul pouvait vous perdre... Aujourd'hui les chances sont bien moins favorables pour conserver votre vie. J'ai conseillé à votre frère de présenter une pétition à l'empereur ; je l'ai même engagé à partir pour Vienne ; mais ces démarches

feront peu d'effet : ce qu'il faudrait, c'est une demande de votre part, un placet dans lequel vous solliciteriez la faveur extrême de parler en personne à Sa Majesté. — A Sa Majesté en personne?..... Et pourquoi ? lui demandai-je en feignant de ne pas comprendre. — Pour lui confier les secrets que Salvotti n'a pu vous arracher..... et alors vous obtiendriez de lui votre grâce pour prix de votre sincérité. Qu'en dites-vous? — L'empereur et moi, lui dis-je avec gravité, ne pouvons jamais nous rencontrer que là où le monarque et le captif sont égaux, là où ils attendent indistinctement du maître de toutes choses les peines ou les récompenses des actions de leur vie.

— Mais vous êtes donc déterminé à rejeter tout moyen de sauver vos jours? Ce que je vous ai dit est vrai..... la tempête gronde ; plus vous tarderez, moins il y aura d'espoir de détourner la foudre..... Ne m'ôtez pas la satisfaction, je vous en supplie, d'avoir pu contribuer par mes conseils à écarter le péril qui menace votre tête ; ce serait pour moi un doux souvenir, une consolation dans mes regrets ; car je n'étais pas fait pour de si pénibles devoirs, ajouta-t-il en soupirant, et je pleurerai longtemps le jour où sa majesté m'a choisi pour faire partie de la commission..... J'étais père, sans fortune..... j'ignorais ce qui m'était imposé..... Au nom de votre chère famille, écrivez à l'empereur, le temps marche..... Bientôt je ne pourrai plus vous prévenir, bientôt vos derniers jours seront comptés..... — Ah ! croyez-moi, mon cher monsieur ! votre bonté me touche, me fait mal !..... Ce que vous m'avez confié aujourd'hui, comme tout ce que vous fîtes pour moi, demeurera enseveli dans mon cœur... Maintenant, à toutes les faveurs que vous m'avez accordées veuillez ajouter celle de me faire mettre seul ; j'ai besoin désormais d'un recueillement que je ne saurais obtenir dans la société de mes deux compagnons, tout parfaits

qu'ils soient pour moi. — Il faut me l'écrire, et dans quelques heures ce sera fait. Adieu, puisse la réflexion vous ramener à mes conseils! »

J'écrivis à Minghini, comme nous en étions convenus, et quelques heures s'étaient à peine écoulées que je fus transporté dans une autre prison. Arrivé dans ma nouvelle demeure, mon cœur se serra en me retrouvant seul... Peut-être même, si je l'eusse pu, serais-je retourné de suite auprès de mes amis; mais l'ordre était précis; la porte se referma sur moi.....

Tant de tristes pensées m'assaillirent en ce moment que j'eus peur de mon isolement. Je fus aux murs, j'y frappai..... Nul ne me donna réponse..... Ce silence redoubla encore la mélancolie de mon âme; j'aurais donné quelques-uns des jours qui me restaient à vivre pour entendre la voix de mes compagnons, pour parler avec eux..... Je m'accusais d'exagération, de folie, et peu s'en fallut que je n'écrivisse sur-le-champ à Minghini, afin de le prier de me remettre immédiatement avec Rinaldini..... La crainte de paraître ridicule aux yeux du conseiller, et plus encore à ceux de Salvotti, fut la seule considération qui me retint..... Je m'efforçai alors de vaincre l'abattement qui s'était emparé de moi; je me mis au travail, en pensant que les lignes que je traçais seraient un souvenir pour les miens..... C'était au moins mon espérance!..... Et c'est dans cette pensée que je m'étais mis avec ardeur à faire un abrégé de l'histoire italienne, que je destinais à ma nièce..... unique legs que je pouvais lui faire pour la remercier de ses tendres soins. Terminer cet ouvrage avant de monter sur l'échafaud était devenu pour moi une œuvre de cœur..... J'y consacrais déjà une grande partie des heures de la journée, et, maintenant que j'étais seul, je me promettais de m'en occuper exclusivement; j'aimais d'ailleurs à m'i-

nitier de plus en plus à l'histoire du beau pays pour lequel j'allais mourir ; je l'étudiais dans tous les âges, sous toutes ses faces, et lorsque quelque belle page se présentait à mes yeux, je m'y arrêtais avec bonheur, avec amour, me figurant que les grands citoyens dont je lisais les admirables actions souriraient à la fermeté de mon âme et m'encourageraient au supplice.

J'aimais aussi à me répéter que ces lignes que je traçais passeraient de main en main, de fils en fils, dans ma famille, comme un précieux souvenir, comme une preuve que je m'étais occupé jusqu'à mon dernier jour des destinées de l'Italie. J'ignorais, hélas ! que tout ce qui est écrit par les détenus dans les prisons autrichiennes n'est, en aucune circonstance, rendu à leurs parens.

Ce travail, quelque intéressant qu'il fût, ne put cependant tellement absorber ma pensée, que le vide laissé par l'éloignement de mes compagnons d'infortune ne me devînt de plus en plus pénible ; j'avais beau me dire que j'avais avant tout besoin de recueillement et de solitude pour me préparer au moment fatal, je ne pouvais la supporter ; la tristesse aux heures de la promenade et du repas était plus forte que les raisonnemens, et cet isolement répandait sur tout ce que je faisais ses ennuis et son amertume ! Je ne mangeais plus, je ne me promenais plus ; je lisais, mais bientôt l'esprit se fatigua, le cœur s'amollit, la santé dépérit plus encore. Au bout de quelques jours je redemandai mes compagnons ; on me les rendit, et nous fûmes si consolés, si joyeux de nous retrouver que nous ne permîmes pas aux geôliers de nous prêter le moindre secours pour transporter les livres et les quelques meubles de ma prison.

Cependant les paroles de Minghini s'étaient gravées dans mon cœur..... L'échafaud était sous mes yeux ! Justement alarmé des terribles douleurs que mes parens

auraient à supporter dans ce fatal moment s'ils restaient à Milan, je résolus de tenter un nouvel effort pour les en éloigner. Mais la lettre pressante que je leur écrivis dans cette intention ne fit que redoubler leur zèle pour obtenir une autre entrevue.

« Après avoir espéré pendant toute la semaine, dit ma sœur dans son journal, à la date du 19 septembre, que nous recevrions la permission si désirée de voir notre frère, elle nous est enfin arrivée ce soir à six heures. Nous sommes partis dans le même instant pour Porta-Nuova, où nous avons trouvé M. Minghini, auquel j'ai rendu grâce du plus profond de mon cœur ; nous lui avons demandé la permission de lire à mon frère la supplique que nous venons d'adresser à l'empereur, d'après ses conseils et ceux de M. Pactha. Le pauvre prisonnier est entré avec un air si abattu et les regards si éteints que j'en suis restée atterrée !..... Mon mari lui a lu la pétition, mais il ne l'écoutait pas..... seulement, quand il a entendu ces mots : *mon vieux père*, un profond gémissement est sorti de sa poitrine et prouvait à quel point il souffre pour le pauvre vieillard.

« M. Minghini fut, pendant cette visite, meilleur encore qu'il ne l'est ordinairement..... Nous entourions notre ami tant aimé..... Joséphine, qu'enfin nous avions pu conduire avec nous, fondait en larmes..... Il la consolait ! Assise près de lui, je pus lui dire que nous voulions aller à Vienne..... Il me regarda d'un air d'étonnement et de tristesse, et me dit à voix basse : « Ah ! ma sœur, pas de soumission, pas de bassesses !.... — Jamais, jamais, lui répondis-je, pas même pour te sauver !...»

« Ces paroles lui firent un bien inexprimable, ses traits se ranimèrent, ses yeux se fixèrent sur moi avec une douce fierté... Sa figure, si pâle, se colora et perdit un instant l'expression de mélancolie que sa longue et

belle chevelure rend si touchante. Hélas ! pourquoi donc laisser ainsi croître ses cheveux? Si c'était là une preuve qu'il n'a aucun espoir et qu'il veut nous laisser en souvenir ses cheveux, que sa mère aimait tant ? Ah ! Dieu ne le voudrait pas ! N'a-t-il point déjà souffert assez ? Je lui ai dit qu'il nous avait fait mal en nous engageant à partir... Alors il a pris la main de son frère et la mienne : « Il le faut, il le faut, s'est-il écrié. —Nous avons ordre de notre père de ne pas te quitter, lui ai-je répondu en contenant mes larmes avec peine ; veux-tu donc que nous lui désobéissions ? — C'est notre devoir, notre poste d'honneur, s'est écrié mon mari..... » Alors Alexandre s'est précipité au cou de son frère avec un mouvement de reconnaissance passionnée, mais sans dire un seul mot.

« Dès ce moment sa pâleur disparut, un éclair de joie brilla dans ses yeux... Son sourire n'était plus triste, il venait de l'âme et rendait à sa figure cet air de jeunesse que la prison lui a fait perdre. Jamais la reconnaissance n'inspira des paroles plus tendres que celles qu'il nous adressait : je lui ai demandé s'il voulait encore que nous partions ? « Je n'ai plus de volonté, m'a-t-il dit en mettant ma main sur son cœur ! Je ne trouve là que des actions de grâces..... » Pauvre enfant ! comme il nous payera un jour de tout ce que nous avons tant de bonheur à faire pour lui !

« La demi-heure que nous restâmes ensemble ne nous avait paru que quelques minutes... « Déjà ! » avons-nous dit au conseiller Minghini. — Hélas ! oui, a-t-il répondu. Les visites ne sont pas ordinairement si longues, mais c'est la dernière fois que j'y assisterai, et j'ai voulu prolonger des momens qui vous sont si chers ! « Alexandre a fait un pas vers M. Minghini, lui a tendu la main, que celui-ci s'est empressé de prendre avec un air d'at-

tendrissement, nous a dit adieu, en nous répétant qu'il comptait sur notre courage. Que nous reste-t-il donc à éprouver, mon Dieu ! En sortant je l'ai recommandé à son nouveau geôlier. « Votre frère, madame, m'a dit cet homme, ah ! soyez tranquille... il est si bon qu'on ferait tout pour lui..... » C'est ainsi que chacun me parle de notre pauvre enfant ! Tant de douceur et de bonté attireront sur lui les miséricordes divines..... j'en ai l'espoir ! je le demande à Dieu dans mes prières ! »

## VI.

Les journées s'écoulaient tristes et monotones sans apporter le moindre changement à notre sort ; toujours la même incertitude sur l'époque de la sentence, toujours les mêmes combats intérieurs pour vaincre cette impatience inquiète, cette douloureuse attente d'une catastrophe fatale qui était là constamment sous mes yeux et dont tous les efforts de la raison, tous les élans d'un jeune cœur plein de dévouement à sa cause, tous les sacrifices d'une exaltation religieuse ne pouvaient écarter la funeste contemplation ! Souvent, pour soulager mon âme, qui succombait à sa peine, j'essayais d'élever la pensée de mes compagnons vers les récompenses d'une autre vie ; mais à peine venais-je à toucher ce sublime sujet qu'ils s'écriaient à l'envi : « Par charité ne nous parle pas ainsi, c'est comme une préparation à la mort ; et, s'il plaît à Dieu, nous avons le temps d'y penser. » Je me taisais pour ne pas les affliger, je reprenais ou mon livre ou ma plume, et, baisant le papier sur lequel je n'osais pas même déposer mes secrètes pensées, je disais : « Encore cette ligne, encore cette page... bientôt ce sera tout ce qui leur restera de moi ! »

Plus d'un mois s'était écoulé depuis ma dernière entrevue avec ma famille, lorsque Minghini, que je n'avais pas revu depuis lors, entra vers le soir dans notre prison. « C'est pour la dernière fois que je viens vous voir, me dit-il, Pissini me remplace ; mais avant de lui remet-

tre mes pouvoirs, j'ai voulu faire encore quelque chose pour vous : l'hiver approche (nous étions au 18 octobre), les prisons du rez-de-chaussée sont humides, vous allez passer dans celles du premier. — Bravo, monsieur le conseiller, s'écria Rinaldini ; vous nous sauvez là plus d'un rhumathisme..... voyez plutôt ?.. » Et ce disant, et pour preuve, il alla chercher son chapeau déjà tout moisi. J'avais beau le montrer chaque matin au geôlier, il prétendait que ces prisons étaient comme les caves, fraîches en été et chaudes en hiver. Minghini sourit un peu et lui dit : « Faites vos préparatifs, dans quelques minutes on vous transportera au premier.»

Pendant que mes amis se disposaient à mettre tout en ordre, il ajouta d'un air triste en se tournant vers moi : « Désormais vous n'allez avoir de relations qu'avec le vieux Pissini ; c'est lui qui lira vos lettres, qui présidera à vos entrevues avec votre famille, si l'on vous en accorde encore..... Je ne vous verrai plus ! » Je voulus lui répondre, mais il me fit signe de la main de ne point parler. « Je m'éloigne de vous avec regret, avec tristesse, ajouta-t-il en baissant la voix : si vous êtes ici maintenant, si vous périssez, Dieu m'est témoin que ce n'est pas ma faute. Je vous plains, mon jeune ami ; ce n'est point ainsi que vous deviez finir..... Si du moins vous pouviez espérer que votre sacrifice portât des fruits ! mais il est en pure perte ! Qui pensera, dans votre parti, à honorer votre mémoire, et que de cœurs vous allez déchirer ! Votre père, déjà si vieux ; cette sœur si dévouée, qui vous chérit comme une mère ; votre frère ; votre nièce, charmante enfant ; tous vos amis..... et cette dame dont je vous ai apporté une lettre, elle est ici... —Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il vrai ! » m'écriai-je.

La présence des geôliers, arrivés pour exécuter notre transport, empêcha Minghini de me répondre autrement

que par un signe de tête. Ce qu'il m'avait annoncé me causa un tel saisissement que je le laissai partir sans lui adresser un seul mot de regrets ou de remercîmens, sans lui serrer la main..... La pensée, l'image de Lucy, régnaient seules dans mon âme; ce qui se passait dans la prison n'arrivait plus jusqu'à moi; ce que m'avait dit Minghini sur notre translation, je l'avais oublié... J'étais immobile et muet comme si l'on m'eût annoncé qu'il fallait marcher au supplice et que je n'avais que cinq minutes de recueillement pour m'y préparer.

« Eh bien ! me dit Rinaldini, tu restes là les mains dans les poches; et tes livres et tes papiers, qu'est-ce qui les rangera ? dans dix minutes nous partons..... — Oui, c'est ainsi, reprit le geôlier. » Je me détournai vers eux, et, sans rompre le silence, je mis mes livres pêle-mêle dans ma couverture. « Quand vous voudrez, dis-je au gardien, je suis prêt. — C'est bien, répondit Caldi; mais, avant de vous laisser passer par le corridor, il faut que je fasse rentrer ceux qui se promènent. »

Nous attendîmes quelques secondes, puis la porte s'ouvrit..... « Allons ! » nous cria-t-il. Rinaldini passa le premier, Bigoni voulut suivre; mais le discret geôlier le retint : « Il n'y a que ces deux messieurs qui vont au premier, lui dit-il alors, c'est l'ordre. » Le pauvre Bigoni s'arrêta stupéfait, appela Rinaldini, qui avait déjà fait quelques pas dans le corridor, et se jeta en pleurant dans ses bras. Cinq minutes après nous étions arrivés au premier étage, dans une prison moins humide en apparence que celle que nous venions de quitter, mais où nous serions retournés de grand cœur si nous avions pu, à ce prix, retrouver l'excellent compagnon dont le caractère sensible et doux ne s'était jamais démenti un instant pendant les jours que nous eûmes la consolation de passer avec lui.

Bien de longues et cruelles épreuves m'ont été envoyées, bien des changemens ont eu lieu dans ma destinée depuis notre séparation, mais jamais, en aucun temps, dans la prison du Spielberg, comme de retour dans ma chère patrie, où je respire enfin depuis deux ans, je n'ai perdu le souvenir de cet homme de loyauté et de franchise, dont les vertus domestiques me donnaient une si pure idée du bonheur de famille, que je n'étais plus appelé à connaître et que je regrettais, hélas! si amèrement en pensant à Lucy.

Que de fois, oubliant la prison et le supplice qui m'attendait, ne me voyais-je pas avec elle dans l'église de mon joli village, lui promettant au pied de l'autel et devant Dieu cet amour sans mélange, cette fidélité constante, ce dévouement sans bornes, qui, jusqu'aux derniers jours, répandent sur celle qui en est l'objet les joies du cœur les plus pures, les plus vraies que le ciel nous accorde ici-bas. Avec quel charme mon imagination ne s'étendait-elle pas sur ce thème favori, si riche d'affections et d'ineffables jouissances..... Au bord des eaux, au fond des bois, dans la campagne, dans cette maison, douce retraite de mon enfance, je la plaçais partout.... tantôt seule avec moi, tantôt entourée de deux ou trois petits anges qui, chaque soir à nos côtés, priaient, priaient..... remerciant Dieu d'avoir sauvé leur père!... Alors mon âme exaltée, pleine de ces ravissantes et saintes pensées, s'ouvrait à l'espérance, et je disais : « Non, je ne mourrai pas; je serai sauvé, rendu à mon pays, à ma famille, à mes études; je serai père, bon père, et j'apprendrai, Dieu clément! aux chéris de mon cœur à te prier, à te bénir!»

Ces illusions, qui se reproduisaient sans cesse lorsque Lucy était loin de moi, disparurent, chose inexplicable, quand j'eus appris qu'elle était à Milan. La revoir en

core une fois, après tant de rêves, devint le seul bonheur où mes ardens désirs osassent aspirer.

Mais comment y parvenir, hélas ! quelque ingénieux que fussent les moyens et les expédiens que je combinais pendant des heures entières, j'étais enfin forcé de les abandonner comme autant de chimères de mon imagination. Bientôt même il ne me resta plus que la faible espérance d'apercevoir Lucy sur le bastion de la porte orientale, que l'on découvrait des fenêtres du corridor où nous nous promenions le matin pendant une heure. Chaque jour je l'y cherchais des yeux, et, ne la voyant pas, je rentrais dans la prison triste jusqu'à la mort, essayant, mais en vain, de fixer mon attention sur quelques-uns de mes poëtes favoris.

« Cette agitation me tue, dis-je un jour à Rinaldini; je vais essayer de battre au mur, peut-être serai-je plus heureux qu'au rez-de-chaussée, où nul ne répondit. — Reste tranquille, je t'en prie... nous sommes ici bien autrement surveillés qu'à Sainte-Marguerite, m'observa mon compagnon; les gendarmes ont à chaque instant les oreilles collées à notre porte, et s'ils nous surprenaient..... » Mais sans l'écouter j'allai de suite faire l'épreuve du mur de droite : Toc... toc... toc... Et le dernier coup résonnait encore que j'entendis un léger battement..... « Chut ! voici quelqu'un... — Qui es-tu ? demandai-je..... » Il frappa : la première lettre était un *c*, la seconde un *o*... puis un *n*, puis un *f* suivi d'un *a*... Je redoublai d'attention... après l'*a* vinrent un *l*, un *o*, un *n*..... Je ne respirais plus !.... toutes les fibres de mon corps étaient tendues..... Arrivé là je comptai haut, j'articulai les lettres *i*... *e*... *r*... mon cœur battit avec violence : « C'est un *i*, m'écria-je enfin... Oui, c'est lui !— Qui donc ? me demanda mon compagnon avec empressement.... — C'est lui ! c'est lui !... répétai-je avec un

sentiment de joie qui se trahissait dans l'inflexion de ma voix... *C'est Confalonieri !...* » A ce nom, Rinaldini se troubla, pâlit..... « C'est fait de nous, *amico*, si l'on te surprend à parler avec lui... au nom de Dieu..... » Je fis un geste pour lui imposer silence, Confalonieri m'appelait... « Ton nom, » me dit-il. Je me nommai. « Je te connais, ajouta-t-il ; je sais l'époque où tu as été arrêté ; je sais aussi comment tu t'es conduit depuis que tu es prisonnier ; je te plains et je t'estime. »

Ah ! qui pourrait exprimer le bien que ces paroles me firent à l'âme ! que je me sentis fier d'être si favorablement connu et accueilli de cet homme dont les malheurs et le grand caractère avaient tant de fois fait palpiter mon cœur et tant de fois parlé à mon imagination ! Ce rapprochement inattendu, je le regardais comme l'œuvre de Dieu, comme une manifestation de sa toute-puissante volonté, qui venait confirmer en mon âme les pressentimens qu'un jour nous serions réunis, qu'un jour nous partagerions le même sort... « Et moi aussi je te connais, lui répondis-je avec une telle émotion qu'elle m'empêchait de battre avec justesse les mots et les phrases... Je te connais.... Tes amis ; les exilés que j'ai rencontrés en Suisse, m'ont parlé de toi ; ils m'ont dit ce que tu étais pour l'Italie et pour eux ; ceux de Milan, qui gémissent sur ton sort, m'ont aussi entretenu avec enthousiasme de ce que tu avais fait pour ton pays, de ce que tu souffres si généreusement pour sa cause ! Et dans les prisons, le meilleur de tous ceux qui te chérissent, le bon Monpiani, m'a initié aux nobles sentimens de ton cœur !.... Je t'aime donc, Confalonieri, je te révère et bénis Dieu de m'avoir rapproché de toi. »

Il donna le signal qu'il avait compris, mais il ne répondit pas aussitôt ; l'attente au cœur, les larmes aux yeux, je prêtais l'oreille..... « Pardonne-moi cette interruption,

me dit-il après quelques instans, mais je suis si faible que le moindre effort me fatigue. Je suis heureux, crois-moi, de notre rapprochement; nous parlerons de nos amis, de la France... » Les coups devenaient plus sourds et plus lents..... Il s'arrêta, puis revint et battit à grand'peine : « A demain. »

Je restai encore quelque temps l'oreille appuyée sur la muraille, j'espérais qu'il reviendrait, je l'aurais même rappelé, tant je regrettais de ne plus l'entendre, si Rinaldi n'eût toussé légèrement. Je tournai les yeux de son côté, il était à la porte, faisant des signes de tête, un doigt posé sur la bouche... « Qu'y a-t-il ? lui dis-je avec un peu d'impatience..... » De l'autre main il m'indiquait le corridor..... « Ils sont là, me souffla-t-il enfin à voix basse.....» Je fis quelques pas vers lui en disant, pour le tirer d'embarras : « Veux-tu me faire une lecture? — Volontiers, volontiers, » me répondit-il en portant le corps en avant, pour que ceux qui nous écoutaient ne pussent le soupçonner aussi près du guichet.... Puis, comme il ne bougeait, je compris qu'il fallait faire quelque bruit pour le tirer de son incommode position.

Je remuai donc nos chaises, et, grâce à cette diversion, il s'avança sur la pointe du pied jusqu'à l'endroit où je m'étais arrêté. Là il reprit assurance et voix, et nous nous mîmes à débiter des vers, à parler des poëtes jusqu'à l'instant où nous pûmes espérer que nos espions étaient décampés... Alors Rinaldini me prenant à l'écart, répéta son significatif : « *Ils étaient là!...* » en ajoutant : « Je les écoutais respirer..... — Crois-tu donc qu'ils m'aient entendu ? — J'en tremble, *amico mio*..... ils feront leur rapport, et quand on saura que nous avons parlé avec Confalonieri, malheureux que nous sommes ! le ciel sait quel châtiment nous attend ! Je t'en supplie, ajouta-t-il, si tu parles encore avec le comte, sois plus bref, je suis

sur des charbons ardens tout le temps que cela dure ; pense donc de quelle importance est Confalonieri aux yeux de la commission et comme nous serions compromis si on découvrait que nous avons des intelligences avec lui!..... — Ce que je pense, ami, c'est qu'il est le seul homme de votre pays que je désirais connaître et que j'aurais payé de mon sang le bonheur de le délivrer ! »

Tel fut l'heureux hasard ou plutôt l'heureuse permission de la Providence qui me mit pour la première fois en rapport avec celui dont je devais partager, pendant un grand nombre d'années la douloureuse captivité ! Dès ce moment je me sentis entraîné vers lui par une irrésistible sympathie!..... Aussi avec quelle impatience j'attendais le moment de lui parler au mur ! avec quelle anxiété je m'informais chaque matin d'une santé si chancelante, si altérée, qu'il lui fallait les efforts les plus grands pour rester quelques minutes sur pied. Quelle tristesse m'accablait, hélas ! quand sa faiblesse ou l'extrême surveillance qu'on exerçait sur lui l'empêchait pendant des journées entières de s'entretenir avec moi, et quelle joie, mon Dieu ! quelle joie était la mienne quand nous avions parlé quelques minutes et qu'il m'avait dit de ces mots qui partaient d'une haute intelligence et de ce tact exquis de cœur et d'esprit que peu d'hommes ont possédé comme lui ! comme il était simple et modeste dans tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait souffert !..... Comme il savait m'encourager, m'approuver, me grandir à mes propres yeux ! Mon âme, en l'écoutant, s'identifiait à la sienne... j'étais à lui ! je lui appartenais ! et s'il m'eût dit qu'il fallait pour le soulager ou pour le voir braver les plus grands périls, je n'aurais pas hésité une seconde.

Notre réunion, à laquelle je songeais sans cesse, devint de jour en jour un besoin plus impérieux pour moi ; mais

comment l'espérer désormais, comment le tenter auprès de Pissini, nouvel inspecteur de nos prisons ? Ce conseiller, successeur de Minghini, était un petit vieillard aussi étroit d'esprit qu'il était sec de cœur ; les règlemens, les devoirs, un *servitor umilissimo* (serviteur très-humble), suivi d'un inévitable non *posso servirla* (je ne puis vous servir), étaient les seules paroles qu'on pût lui arracher dans les courtes et rares visites qu'il venait nous rendre : vainement lui demandais-je de rétracter l'ordre qu'il m'avait donné d'écrire en italien à ma famille ; il y persista en me répondant : « C'est l'italien qu'on parle à Milan et à la commission. — Mais je suis Français, et il m'est douloureux dans une situation comme la mienne de ne pouvoir m'exprimer dans ma langue..... — *Servitor umilissimo*, c'est le règlement, répétait-il en faisant des saluts interminables, quand il ne disait pas d'un ton de sbire : « Eh bien ! qu'importe !... n'écrivez pas ; c'est de la fatigue de moins pour mes yeux. » Si je demandais à voir mes parens, il s'inclinait et me disait : « Le moment n'est pas arrivé. » Si enfin, tourmenté par cette incertitude, qui est de tous les maux celui que l'on supporte avec le moins de constance, je l'interrogeais sur l'arrivée prochaine de la sentence, il me répondait en ricanant : « Demandez-le à notre Salvotti, qui travaille nuit et jour pour vous servir. » Puis il se retirait, enchanté de s'être si heureusement tiré d'affaire avec ces maudits prisonniers, qui toujours demandent et ne sont jamais contens, murmurait-il entre ses dents.

Il eût fallu, selon lui, pour la plus grande sécurité de messieurs de la commission, qu'on nous laissât sous les verrous sans livres, sans plumes et sans remuer, moyens expéditifs et simples, pensait-il, de rendre la surveillance plus facile. Un jour même où Rinaldini le

priait d'ajouter un quart d'heure à notre promenade, il fronça le sourcil et lui dit : « Vous en avez déjà trop, en d'autres lieux vous serez plus à l'étroit..... » Ce qui fit un tel effet sur mon impressionnable compagnon qu'il en fut malade tout le reste du jour.

Ces momens de promenade, dont il demandait la prolongation, nous étaient, il faut le dire, d'un grand soulagement : non-seulement nous en ressentions un bien-être physique par le changement d'air et d'exercice, mais nous trouvions aussi une salutaire diversion à nos monotones pensées par la vue des objets divers que nous découvrions sur le *corso*, en passant devant les fenêtres qui faisaient presque face à cette promenade, fenêtres où nous ne pouvions nous arrêter une seconde sans qu'un des gendarmes nous criât : *Avanti* (en avant)..... Les yeux constamment tournés vers le long bastion d'où l'on pouvait apercevoir les élégantes voitures des beautés de Milan, j'y cherchais avec anxiété, souvent avec espoir, les deux anges de ma pensée, ma sœur et Lucy... Mais l'une, trop connue des agens de police, ne se serait jamais hasardée à s'approcher de la prison, dans la crainte qu'on n'en fît le rapport et qu'on en prît prétexte pour l'éloigner de Milan, tandis que l'autre devait ignorer sans doute qu'il y avait chance de m'entrevoir à travers ces nombreuses fenêtres grillées, vers lesquelles les timides promeneurs osaient à peine lever les yeux.

Chaque femme qui se montrait sur la promenade devenait pour moi un sujet d'émotion et d'attente..... Dès que j'en apercevais une, je la suivais des regards, je l'appelais de mes désirs, je la voyais s'approcher avec agitation, jusqu'au moment où, la distinguant mieux, je pouvais enfin me convaincre que ce n'était pas celle que j'attendais... Le cœur brisé par ces déceptions trop souvent répétées, je regardais encore, mais je n'espérais

plus..... quand un jour, quelques minutes avant que le terme de notre promenade fût expiré, j'aperçus dans le lointain une femme vêtue de noir qui s'avançait doucement comme un être qui souffre et dont l'âme était dans l'affliction..... Sa tête était baissée, le voile de son chapeau cachait en partie sa figure, trop éloignée pour que je pusse la reconnaître ; mais sa taille me paraissait grande, élancée comme celle de Lucy..... Comme sa marche me semblait lente, mon Dieu ! comme je contractais les paupières pour reconnaître à son maintien, à sa tournure, celle dont la douce image vivait en moi, aussi céleste, aussi pure que celle des envoyés de Dieu dans le souvenir des patriarches.....

Plein d'impatience, je m'étais, pour mieux voir, arrêté un moment près de l'une des fenêtres..... un gendarme me fit signe de marcher, j'avançai... pour m'arrêter bientôt, suivant toujours des yeux la bien-aimée créature que mon cœur désirait.... Inquiet de mes fréquentes pauses et de l'attention que je ne cessais de donner à ce qui se passait sur le cours, le gardien se rapprochait déjà de nous quand je me remis en marche pour gagner l'extrémité du corridor la plus rapprochée du bastion.....

Chaque minute me confirmait dans ma croyance..... Arrêté devant la dernière fenêtre qui fait l'angle de la galerie, dans une attente, dans une anxiété qui surpassait toutes les douloureuses angoisses que j'avais éprouvées jusqu'alors, je la voyais venir... s'avancer vers la prison..... « Dieu de bonté ! me disais-je intérieurement, ne relèvera-t-elle donc pas son adorable tête? ne tournera-t-elle pas ses longs et doux regards vers moi, pauvre affligé, qu'un seul signe de pitié et d'amour payerait de tant de longues souffrances !... Malheureux que je suis, elle passera sans me voir !... » Ah ! cette pensée

était poignante, était terrible!... N'écoutant plus que ma douloureuse crainte, je saisis avec force l'espagnolette de la fenêtre, je la tire, je la secoue; mais impossible de l'ouvrir!.... soit que mon trouble m'en rendît incapable, soit qu'elle fût condamnée par mesure de sûreté. Au bruit que j'avais fait, Lucy... c'était bien elle!.... Lucy lève la tête, regarde.... Ah! Dieu puissant! qu'elle me sembla belle! L'appeler, briser la fenêtre, eût été fait aussitôt que voulu si je n'eusse vu tout à coup à mes côtés le même gendarme, qui me dit d'une voix sévère: « Que faitez-vous là? l'heure est sonnée; votre promenade est finie, allons, rentrez. » Pour ne point compromettre l'espoir du lendemain, j'obéis sans savoir si Lucy m'avait aperçu, sans oser me retourner vers elle pour la voir une fois encore.

Triste, désespéré, je rentrai dans la prison, où Rinaldini me demanda: « Est-ce ta sœur?... » Je ne lui répondis pas, et plein d'une discrète bonté, il me laissa tout le jour m'abandonner en silence aux regrets, aux désirs, aux chimériques espérances que la vue de Lucy avait soudain et si orageusement fait renaître en mon âme. Ma douleur était profonde et poignante!... car l'amour de la vie et la pensée des joies que j'aurais pu goûter auprès d'une femme si chère étaient rentrés en maîtres dans mon cœur et le possédaient entièrement..... C'était une lutte nouvelle qui s'engageait entre l'attachement à l'existence, que mon imagination me faisait si belle, et la résignation à une fin prochaine, à un détachement forcé de toutes les jouissances et de tous les bonheurs qu'on pouvait rêver à vingt-quatre ans!.. Moins fort en ce jour que par le passé, je ne trouvai de soulagement à mes tourmens que dans les larmes et dans l'espoir d'entrevoir encore celle dont le souvenir avait tant de fois soutenu mon courage

dans les épreuves difficiles que la Providence m'avait envoyées.

Que les heures me parurent longues jusqu'au jour suivant ! avec quelle impatience j'attendis le moment de la promenade ! avec quel empressement je me précipitai dans le corridor, jetant les yeux sur le bastion, sur l'allée d'arbres, sur l'endroit même où je l'avais vue la veille ! Que de mouvemens de joie à l'aspect d'une robe que je voyais flotter au loin, que de palpitations, que d'illusions, que d'amers désappointemens ! Et cela pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que ma croyance à quelque apparition nouvelle s'ébranlât malgré moi et que les derniers rayons d'espoir s'éteignissent dans mon cœur à la voix de Minghini, qui visitait pour la dernière fois des lieux qu'il ne devait plus revoir !

Il était souffrant et triste ; son front ridé, ses joues caves, son teint flétri et jaune, annonçaient que de graves soucis avaient dû torturer son âme et que le mal était au cœur !... J'en eus pitié, profondément pitié !... Il le vit et en sourit mélancoliquement : « Je me sens mal, dit-il, et si mal que j'ai grand'peur de ne pas voir la fin du procès. — Votre santé s'est altérée par la fatigue, repris-je avec intérêt ; le repos vous remettra. — Que Dieu le veuille pour mes enfans ! me répondit-il... mais parlons de vous, dont l'existence est encore plus compromise que la mienne..... Sans un miracle ou sans une démarche significative de votre part, vous êtes perdu ! On sait ici, à la commission, que l'empereur doit sanctionner votre sentence de mort ; peut-être même l'est-elle déjà ; bientôt elle vous sera signifiée. Ne tenterez-vous rien pour vous soustraire à cette horrible fin ? Laisserez-vous arriver votre dernière heure sans être touché des larmes de vos parens et de cette jeune dame qui est partie désespérée de n'avoir pu vous voir... — Partie...

partie !... Ah ! Dieu ! répétai-je avec un accent de douleur qui révélait toute l'angoisse de mon âme !.... elle a pu s'éloigner, quitter le lieu où souffre, où va périr celui qui l'aime, celui.....—Elle n'était pas seule, interrompit Minghini ; tout est fini entre vous sur cette terre..... à moins que pour la revoir vous n'écoutiez la voix de la nature, qui vous crie : « Conserve-toi pour des jours meilleurs, pour des êtres chéris qui vivent de ta vie et que ta mort tuera..... « Croyez-en les paroles de celui qui n'aura peut-être bientôt plus rien à démêler avec le monde et qui sait désormais plus et mieux que tout autre que les premiers devoirs de l'homme sont ceux que lui inspirent et lui imposent les affections du cœur ; ne vous sacrifiez pas ainsi, je vous en conjure ! ce serait un acte de démence, ce serait un crime ! Quelque contraire que vous ait été Salvotti, recourez à lui, appelez-le, fût-ce même le dernier jour ; il vous sauvera ; peut-être viendrait-il de lui-même si..... — Qu'il s'en garde bien, m'écriai-je..... ce serait pour lui une tentative sans résultat, et pour moi une épreuve aussi odieuse qu'intolérable ! »

Minghini laissa tomber sur moi un long regard de compassion et de regrets, puis il me dit avec un sentiment de tristesse qui ne pouvait laisser de doute sur la pureté de ses intentions : « Adieu, mon pauvre jeune ami, adieu !.... J'ignore si nous nous reverrons jamais; le ciel m'est témoin qu'adoucir votre sort, que vous sauver, eût été pour moi une grande consolation en cette vie !.... » Les larmes aux yeux, le cœur ému, touché, je l'embrassai, je le remerciai et lui souhaitai avec l'effusion de la reconnaissance bonheur et longues années. En le perdant de vue, en me disant que je l'avais sans doute embrassé pour la dernière fois, je sentis une peine profonde ; car, dès les premiers temps de ma cap-

tivité il avait traité avec douceur, avec bonté, le jeune étranger, que nul ne connaissait, et il n'avait cessé, dans chaque occasion, de combler d'égards et de soins ma chère famille, qui sans lui n'aurait jamais pu parvenir jusqu'à moi.

## VII.

Nous étions arrivés à la fin de novembre ; la saison était devenue pluvieuse, le ciel gris et couvert ; les journées, courtes de lumière, nous paraissaient de plus en plus longues, pénibles, sous l'influence toujours croissante de l'incertitude et de l'attente ; tout nous faisait pressentir cependant que nous approchions du moment décisif ; les changemens qui se faisaient dans les prisons, la surveillance plus active de nos gardiens, le mystère dont on nous entourait, étaient des signes certains que l'on s'attendait à l'arrivée prochaine des sentences. C'était mon désir, je dirai même mon espérance, tellement j'étais las d'esprit et brisé de cœur ; tellement j'étais harassé d'une existence qui n'était plus pour moi, malgré tout mon courage, qu'un douloureux martyre, où l'âme, pour être dans le silence plus forte que l'inquiétude, pour rester calme à l'idée toujours présente d'une mort inévitable, usait plus d'énergie qu'il n'en eût fallu pour affronter publiquement vingt supplices..... J'appelais donc de tous les vœux le terme de cette accablante épreuve ; et lorsque plusieurs communications de Confalonieri, jointes aux paroles de Minghini, m'eurent enfin convaincu que dans peu de jours notre sort serait décidé, je sentis un calme de pensée, une résignation, une patience de cœur que je n'avais pas encore connus jusqu'alors.

Mais, pour que cette tranquillité se maintînt jusqu'à

l'heure dernière, il fallait que je fusse seul à soutenir les anxiétés de la condamnation et la terrible attente du supplice. J'écrivis donc à plusieurs reprises à mes pauvres amis pour les engager à quitter Milan, sous le prétexte que la sentence ne devant être connue qu'au printemps, ils ne pouvaient rester aussi longtemps éloignés de notre père, vieux et malade ; et, ne réussissant pas à les persuader par lettres, je résolus de tout faire pour y parvenir dans la première entrevue que j'aurais avec eux, entrevue que je sollicitais depuis tant de jours, et qui me fut enfin accordée le 4 décembre par le vieux Pissini.

Je les trouvai tous réunis dans la salle ordinaire où les prisonniers voyaient leur famille ; Pissini était présent, remplaçant le pauvre Minghini, dont l'absence était sentie par chacun de nous. Je portais à la main les longs cheveux que je laissais croître depuis près d'un an et que j'avais coupés le matin même pour leur en faire don.

Quoique mon âme fût pleine de tristesse, je m'efforçais d'avoir sur les lèvres le sourire du calme et de l'espérance..... A ma vue ils se levèrent et m'embrassèrent à l'envi ; mon frère, ma sœur, sa Louise et notre dévouée Joséphine. « Hier, en t'écrivant pour ton jour de naissance, dis-je à ma sœur en la serrant sur mon cœur, je ne t'ai parlé que de ma reconnaissance, que de mes vœux pour ton bonheur, sans pouvoir t'offrir, comme c'était ma douce coutume, un fraternel souvenir..... Hélas ! je n'ai rien à donner..... que ces cheveux, que je vous prie, mes amis, de conserver en mémoire de moi.

—Parlez italien et plus haut, s'écria Pissini, qui s'était rapproché de nous au point que sa tête touchait la mienne. —C'est pour vous que je les ai laissés croître, » ajoutai-je en les déposant sur la table par ordre de notre stupide

argus, qui s'imaginait sans doute que cette épaisse chevelure cachait quelque mystérieux billet. « Que ce gage de ma tendresse ne vous alarme pas, repris-je en voyant l'impression douloureuse que leur causait ce dernier don et les larmes qui mouillaient leurs yeux..... — Parlez donc italien, répliqua Pissini d'une voix criarde, je suis ici pour entendre tout ce que l'on dit..... — Et comment voulez-vous, répondis-je avec vivacité, que je parle italien à mon frère, qui ne le comprend pas? — Madame votre sœur le sait, cela suffit; d'ailleurs, pour cinq minutes que avez à rester ensemble, cela ne vaut guère la peine d'ouvrir la bouche; on se voit, on s'embrasse et c'est assez. »

Lui répondre eût été perdre les précieux momens qui nous étaient si parcimonieusement accordés; je m'assis donc entre ma sœur et mon frère; Louise, à la droite de sa mère, s'appuyait sur Joséphine et pleurait avec elle. Pissini, planté en face de nous, surveillait chaque mouvement, écoutait chaque parole avec une curiosité inquiète et soupçonneuse qui mettait mon frère hors de lui et comprimait tout épanchement. Les regards que ma pauvre sœur attachait sur moi étaient tristes et découragés..... « Ne t'afflige pas, lui dis-je en donnant à ma voix, à mes traits une assurance, une résignation qui étaient si loin d'être dans mon cœur! je suis bien..... la Providence m'a envoyé une consolation inattendue, inespérée..... » et je baissai la voix en ajoutant: « Le voisinage de Confalonieri, avec lequel je communique..... Par lui, je suis au courant de ce qui se passe au dedans comme au dehors.....

— Si vous parlez toujours aussi bas, dit Pissini, dont mon frère avait essayé de détourner l'attention, je vais lever la séance..... » Je repris alors plus haut: « Si je te donne aujourd'hui ces cheveux, ma sœur, ce n'est

pas que je sache rien de plus sur mon sort ; mais, vois-tu, le moment de la sentence est incertain, éloigné..... et... — Il faut que nous partions, n'est-ce pas, dit-elle en saisissant ma main avec force, et malgré que nous t'ayons répété que notre père nous avait ordonné de rester jusqu'à la dernière heure, tu persistes à nous déchirer le cœur par cette cruelle demande ! Alexandre, ce n'est pas bien, ce n'est point généreux..... N'est-ce pas, reprit-elle en français en s'adressant à Louis, qu'aucun de nous ne consentirait désormais à s'éloigner de Milan ?..... » Sans répondre un seul mot, mon frère me jeta les bras autour du cou et se mit à pleurer..... Louise, la pauvre enfant, prit ma main, qu'elle baisait en sanglotant ; Joséphine tomba à genoux devant moi, et tous s'écrièrent : « Nous ne partirons pas !... Par pitié, épargne-nous, ne nous ôte pas notre seule consolation... Tu le vois, mon enfant, reprit ma sœur, insister serait de la cruauté, de l'ingratitude, tu n'en auras pas le courage, tu nous laisseras attendre ici, près de toi, qu'on ait prononcé sur ton sort ; tu recevras jusqu'aux derniers instans les tendres soins de ceux qui te chérissent..... Les refuser, mon ami, serait manquer à la reconnaissance envers Dieu, envers ton père ! Chasse donc de ton cœur une pensée si funeste à tous !..... Sois bon pour nous, qui avons déjà tant souffert pour toi !... »

Comment aurais-je pu résister à des preuves si touchantes de tendresse et de dévouement ? Comment trouver la force de les affliger dans un semblable moment ? Vaincu par leurs prières, je cédai, mais l'émotion avait été trop forte pour que je pusse exprimer tout ce qui se passait dans mon âme..... Tantôt pressant leurs mains dans les miennes, je les portais sur mon cœur, sur mes lèvres ; tantôt je les serrais tour à tour dans mes bras...

Cette muette et touchante scène, qui aurait attendri jusqu'au geôlier même, n'émut pas un instant le cœur blasé et froid du juge italien Pissini, qui plus d'une fois nous avait donné des signes d'impatience en nous entendant prononcer quelques mots de français, tandis que ses yeux suivaient avec anxiété chaque serrement de main, chaque embrassement inspiré par notre commune douleur, par notre mutuelle et sainte affection!.....

« Il est temps de se quitter, dit-il avec sécheresse en se levant pour venir s'accoler à notre groupe fraternel, il s'est écoulé une minute de plus... » Mon frère le regarda avec colère et mépris, ma nièce se serra plus près de moi, ma sœur se leva; puis, faisant signe à notre intolérable surveillant de s'écarter un peu, elle lui dit: « Un instant encore, monsieur..... — Oui, un seul instant, » répétâmes-nous en même temps, comme si nous eussions été simultanément saisis de la crainte de ne plus nous revoir... Pissini, selon sa coutume, s'inclina en disant: « *Servitor umilissimo*, *ma* (très-humble serviteur, mais.....).

— Nous avons avec nous, depuis quelques jours, un nouveau compagnon d'infortune, m'empressai-je de dire à ma sœur, pendant que le conseiller achevait sa phrase sacramentelle, il se nomme... — Cela n'est pas permis, cria le vieux juge; taisez-vous, si vous ne voulez pas qu'on sévisse..... » Mais sans m'inquiéter de sa menace, sans tourner la tête, je prononçai le nom du prisonnier... (*Castillia*). Et ma sœur me répondit de même: « Je le connais.

— L'entrevue ne s'est déjà que trop prolongée, nous dit alors le vieillard, il faut partir. » Ma sœur étendit la main pour prendre les cheveux qui étaient restés sur la table, mais Pissini l'arrêta en disant qu'elle ne pouvait

rien emporter avant que cela n'eût été visité. « Eh bien donc! répliqua-t-elle, veuillez les visiter vous-même et me les remettre. — Cela ne me regarde pas, répondit-il avec humeur..... » En même temps il sonna le geôlier et lui ordonna de visiter les cheveux et de les donner ensuite..... Caldi ne put s'empêcher de lever les épaules. Le ridicule de cette scène fut, heureusement pour nous, une sorte de diversion au sentiment douloureux qui présidait toujours à nos adieux et qui, cette fois plus encore que les précédentes, dominait notre cœur..... J'en profitai pour m'éloigner rapidement, mais, arrivé à la porte, je m'arrêtai soudain pour les revoir, pour les bénir, et j'allais me précipiter encore dans leurs bras si les geôliers que Pissini avait appelés ne m'eussent fait signe de les suivre.

En rentrant dans la prison, *Castillia*, notre nouvel ami, vint à moi et me dit : « Je suis sûr que la présence de Pissini vous aura fait mal à tous ?..... Je vois sur ta figure les traces de la douleur et du mécontentement..... C'est là ce que j'éprouvai la dernière fois que je vis mes pauvres parens... Quelle différence avec Minghini !...— Quelle différence ! répéta Ridaldini. »

Bien que Castillia ne nous eût été donné que peu de jours auparavant, il s'était montré si bon, si facile à vivre, que nous aurions regretté sa perte si on nous l'eût enlevé vingt-quatre heures après. C'est qu'il était impossible de passer quelques instans auprès de lui, de l'entretenir, sans éprouver cette confiance, cette sympathique attraction qu'inspire une belle âme, dont la candeur et la franchise se reflètent avec charme dans les paroles et sur les traits. Sans être beau, Gaëtano Castillia, à peine âgé de trois ou quatre ans plus que moi, avait une figure douce et mélancolique, que son extrême pâleur rendait encore plus intéressante en lui donnant un cachet de souffrance

qui ne s'harmonisait que trop avec la faiblesse de son corps frêle et amaigri. Au premier aspect, on aurait pu peut-être se demander s'il était homme d'esprit, mais on sentait déjà qu'il devait avoir du cœur, et dès qu'il avait parlé, il était facile de reconnaître que son intelligence était à la hauteur de ses sentimens. Venait-il à s'entretenir de son père, vieillard octogénaire qu'il chérissait et révérait comme Joseph révérait Jacob, alors il vous gagnait l'âme par les touchantes expressions de son amour filial et vous faisait pleurer avec lui sur le chagrin qu'il avait causé au vénérable auteur de ses jours, dont il craignait, hélas ! de ne plus recevoir la bénédiction !

Né à Milan, Gaëtano Castillia était le septième enfant de ce respectable vieillard, qui avait acquis l'estime de toute la ville pendant le long exercice de ses fonctions de notaire. Gaëtano était le plus jeune de sa famille ; chacun l'avait aimé, l'avait gâté ; son père surtout, qui, plaçant en lui ses plus chères espérances, ne demandait à Dieu que deux choses pour son fils bien-aimé, la piété et la faculté de le remplacer dignement..... C'est dans ce doux espoir qu'il attendait la fin de son honorable carrière, lorsque son fils chéri, son Benjamin, fatigué comme tant d'autres du joug humiliant des Autrichiens, que les révolutions de Naples et du Piémont firent espérer un moment de secouer, se laissa persuader par son ami le marquis Pallavicini de se rendre à Turin auprès du prince de Carignan, pour l'engager à marcher de suite sur Milan. C'était une démarche périlleuse, un acte ostensible de haute trahison, mais dont les deux jeunes gens, et Gaëtano surtout, étaient loin de sentir l'importance et le danger. Aussi, lorsqu'il se vit, longtemps après, conduit et retenu à la police pour des faits *entièrement étrangers* à cette juvénile excursion et qu'on l'eut assuré que Pallavicini, inquiet de son arrestation momentanée,

était venu se consigner lui-même et déclarer spontanément à la police, *qui l'ignorait*, que c'était lui seul, lui, Pallavicini, qu'il fallait punir, parce que seul il avait entraîné Castillia en Piémont, n'hésita-t-il pas à répondre naïvement : « C'est vrai, la chose est ainsi. »

Le dévouement de Pallavicini était louable sans doute dans son intention, mais fatal dans ses résultats, puisqu'il fut le commencement et la cause de nombreuses arrestations et d'un procès politique qui, sans ce funeste incident, n'aurait probablement atteint que les Italiens déjà réfugiés à l'étranger. Quoi qu'il en soit, les deux jeunes gens, se fiant aux perfides et trompeuses paroles du juge inquisiteur, se laissèrent aller à des aveux qu'ils crurent sans conséquence jusqu'à ce que leurs yeux s'ouvrirent et que l'un d'eux (Pallavicini), honteux d'une faiblesse qui avait coûté la liberté à Confalonieri et à quelques autres, résolut, mais trop tard, de réparer le mal qu'il avait fait par de courageuses rétractations, tandis que l'autre (Castillia), enfin mieux informé de la gravité de sa position, éprouva une douleur bien plus amère encore en songeant que sa candide obtempérance pour la déposition de son ami le tiendrait éloigné peut-être pour longtemps de son père, dont l'arrestation d'un autre fils avait redoublé le chagrin.

Heureusement pour le pauvre Gaëtano que ses illusions sur la clémence de l'empereur François, sur la bénignité des sentences, ne l'abandonnèrent pas et lui firent espérer jusqu'au dernier moment que l'orage passerait sans que nul de nous en fût dangereusement frappé..... Cet étrange aveuglement se prolongea même sous les voûtes du Spielberg et nous fit envier plus d'une fois la consolante crédulité de notre bien-aimé Castillia.

Il était de si bonne foi dans ses espérances, il parlait avec tant de certitude et de joie du moment où il rever-

rait son père, qu'il y aurait eu cruauté de ma part à le dissuader, et lorsqu'il me lisait une des lettres de ce vénérable vieillard, dont chaque parole respirait la vertu la plus pure, dont chaque pensée était une prière pour attirer sur son Gaëtano la miséricorde du Seigneur, dont chaque page était une exhortation à son fils chéri de supporter avec résignation une épreuve qu'il bénirait un jour lui-même s'il reconnaissait la main divine qui l'avait frappé, je lui disais, profondément ému de ce langage paternel si solennel dans sa simplicité : « Tu reverras bientôt, ami, ce père dont la pieuse et sainte douleur me rappelle, hélas ! qu'à deux cents lieues de nous il est un autre vieillard qui pleure aussi sur un fils qu'il regrettera longtemps encore quand tu auras consolé le tien. »

Confalonieri, auquel j'avais demandé dès les premiers momens des renseignemens sur Castillia, m'avait dit des choses si favorables sur la loyauté et la sincérité de son caractère que l'intimité, qui va si vite en prison, marcha plus promptement encore que de coutume. Les cinq ou six premiers jours de notre réunion étaient à peine écoulés que nous nous connaissions, que nous avions l'un pour l'autre cette précieuse estime, cette affection vraie dont le temps et les circonstances firent une amitié toujours plus sûre, toujours meilleure, qui ne pouvait finir qu'avec nous !

« Réjouissons-nous, me dit un jour Confalonieri, après m'avoir appelé au mur avec une vivacité et une force inaccoutumées, notre Monpiani est en liberté, ainsi que plusieurs autres de mes loyaux amis, le marquis Visconti d'Aragona, le baron Trechi, Felberg, Commoli... C'est la première et unique fois que mon étoile s'est montrée favorable depuis que je suis en prison, et je sens dans mon cœur un profond soulagement en pensant que j'ai pu contribuer à leur délivrance.

« Monpiani, ajouta-t-il, est un ange de bonté et de vertus chrétiennes qui répand autour de lui d'intarissables charités. Réjouissons-nous donc que ce modèle de piété et de dévouement soit rentré dans le monde, où sa vie n'est qu'une constante et salutaire prédication, qu'un enchaînement de bonnes œuvres, qu'un ardent et saint désir de porter des consolations, de donner le bonheur à ceux qui souffrent, à ceux qu'il aime... — Oui, oui, réjouissons-nous, lui dis-je à mon tour; le salut de notre ami est pour notre âme une de ces joies inespérées qui nous viennent du ciel, pour nous prouver que Dieu ne permet pas toujours que les justes soient la proie des méchans. »

J'ai déjà dit que tout ce qui se passait autour de nous faisait supposer que le voile qui couvrait notre destinée allait enfin se déchirer; chaque jour les indices devenaient plus positifs : la contenance de nos gardiens, leur active surveillance pour empêcher toutes nouvelles du dehors ou les communications intérieures, l'augmentation des gendarmes, qui furent doublés, les visites fréquentes de Pissini, nous étaient des avant-coureurs trop significatifs pour que nous pussions nous y méprendre; de là un redoublement d'attente et de perplexité; de là le besoin constant, impérieux, d'épier jusqu'au moindre signe, de commenter jusqu'à la plus insignifiante parole de nos geôliers ou du conseiller inspecteur, pour en tirer quelques conjectures, quelques lumières sur l'arrivée des sentences.

Vingt fois le jour nous allions, Castillia et moi, battre au mur de Confalonieri pour apprendre de lui quelque chose, oubliant que le malheureux Frédéric était gisant dans son lit et qu'il lui fallait des efforts incroyables pour venir une fois, deux fois au plus dans la journée, frapper quelques paroles, au grand risque d'être découvert par

les guichetiers, qui ne le perdaient presque jamais de vue. « Je ne sais rien, nous disait-il ; mais tout annonce que nous connaîtrons bientôt notre sort..... Plût à Dieu que ce fût demain ; car, je le sens, mon mal augmente, mes forces baissent, et je crains d'être bientôt tout à fait incapable de me lever. »

Dans l'un de ces jours d'attente je demandai à Confalonieri s'il avait des enfans : « Un fils m'avait été donné, me dit-il ; mais je l'ai perdu à cinq ans ; je tiendrais donc bien peu à la vie si je ne laissais ma Teresa, mon angélique femme, que ma mort conduira au tombeau!... --Peut-être, lui dis-je, t'exagères-tu le péril qui te menace..... » Il m'interrompit vivement. « Eh ! comment échapperais-je, de toutes parts Salvotti a obtenu des dépositions contre moi ; plusieurs de mes amis mêmes, cédant à ses perfides insinuations, m'ont accusé!... Ah ! que tu es heureux de ne pas connaître une pareille douleur!... elle me mine, elle me tue ! La prison et les indignes traitemens de l'inquisiteur ne sont rien en comparaison de cette souffrance de cœur, qui me ferait détester la vie sans la pensée de celle dont l'adorable dévouement, dont l'admirable caractère, grandissent dans le malheur et me payent des déceptions cruelles de l'amitié. »

Épuisé de fatigue, brisé par la douleur que ces déchirans souvenirs avaient réveillée dans son âme, Frédéric s'arrêta, me dit adieu, me laissant moi-même sous le poids d'une telle tristesse que j'eus besoin, pour n'y pas succomber, de m'entretenir avec Castillia de cette infortunée comtesse, dont tant de bouches m'avaient exalté les vertus et la beauté.

« Tu la connais, lui dis-je, cette femme que toute la ville plaint et honore ; dis-moi si elle est bonne, sensible, dévouée, comme ils me l'ont tous répété ; dis-moi si elle est belle, de cette beauté que la vertu ennoblit et que

l'infortune sanctifie ! « Et ce bon Castillia me répétait tout ce que valait *la Teresa*, dont toute la vie avait été un modèle de pudeur et de fidélité ; comment elle n'avait vécu que pour son mari, son Frédéric, dont elle partageait les opinions généreuses et les philanthropiques projets. Il me vantait sa taille élégante et élevée, son visage d'une beauté régulière, la gracieuse simplicité de ses nobles manières, qui donnaient à son maintien quelque chose d'imposant et de majestueux, adouci cependant par la modestie empreinte sur tous ses traits, de même qu'aux premiers siècles de notre religion, l'air grave et majestueux des matrones romaines s'adoucissait sous l'humilité, vertu nouvelle inspirée par le christianisme.

« Quand on a le bonheur de connaître *Teresa*, de causer avec elle, continua Castillia, on éprouve le besoin de rendre hommage à cette radieuse dignité de femme dont elle est l'emblème et que Schiller a si poétiquement divinisée ; l'on sent en la voyant que la terre ne saurait rien produire de plus beau et de plus adorable que l'épouse qui consacre comme elle les dons célestes que Dieu lui a prodigués à la félicité de son mari et à l'édification d'un monde qui l'admire ! »

Longtemps encore nous parlâmes avec enthousiasme de cette pauvre affligée, qui dans ses larmes était aux yeux de tous si grande et si sublime ! Pleurant moi-même sur ses souffrances, regrettant profondément de ne l'avoir jamais vue, je m'en faisais dans ma pensée une céleste image, que je réunissais à celle des femmes privilégiées dont la beauté et les vertus avaient laissé dans mon âme de ces consolans souvenirs que j'évoquais pour me réconcilier avec l'humanité, quand je ne trouvais pour résultat des analyses de l'homme qu'égoïsme et bassesse. Le nom de Teresa devint pour moi aussi doux, aussi sacré que celui d'une sœur, d'une amie.....

Je le prononçais souvent dans mes prières, comme s'il y eût eu dans mon cœur une secrète voix qui m'eût fait pressentir qu'elle me sauverait la vie.

Peu de jours restaient encore jusqu'au 1er janvier ; notre pauvre Confalonieri, de plus en plus souffrant, pouvait à peine, par intervalles, nous donner des nouvelles de sa santé ; j'en étais inquiet, tourmenté ; j'aurais voulu à tout prix me réunir à lui, mais quel moyen ? Salvotti seul en avait le droit, et comment justifier ma demande à ses yeux ? Ne serait-ce pas lui révéler que nous avions des communications secrètes ? et alors ne me ferait-il pas quitter ma prison actuelle et cet ami auquel Dieu semblait avoir voulu m'unir ? Non, c'était une imprudence, une folie, et pourtant je revenais sans cesse sur cette idée, tant j'avais à cœur de me rapprocher du mari de Teresa.

« N'entends-tu pas, dis-je à Castillia, Confalonieri qui nous appelle ? Il y a trois jours qu'il ne nous a parlé, ce doit être quelque chose d'important, quelque nouvelle !... » Déjà j'étais au mur.

« Je viens d'apprendre, me dit Frédéric en battant d'une main incertaine, que les sentences signées par l'empereur sont sur le point d'arriver ; ma femme et mon père sont à Vienne ; qu'ont-ils été y faire, mon Dieu ! Pourquoi y restent-ils si longtemps ?..... Peut-être ne me retrouveront-ils plus à leur retour ! On m'annonce que l'empereur, excité par Salvotti, est courroucé contre quelques-uns de nous, contre moi..... Quant aux autres, il se montrera indulgent. »

Je voulais lui demander plus de détails, mais il coupa ma phrase en me disant : « Adieu, je suis au bout de mes forces. »

Le lendemain nous prêtâmes vainement l'oreille, il ne nous donna pas le signal ; nous entendions ouvrir et

fermer fréquemment la porte de sa prison, les geôliers entraient, sortaient avec précipitation. Qu'est-il donc arrivé? nous demandions-nous avec anxiété; serait-il plus malade? Dans quelles mains se trouve-t-il maintenant, l'infortuné, et quels secours peut-il en attendre? La journée s'écoula triste et douloureuse; chacun de nous, dans le silence, pensait à ceux qui lui étaient chers, et plus d'une larme coulait de nos yeux. Caldi, le geôlier, entra une feuille de papier à lettre à la main. « Est-ce pour moi? lui dis-je. — Sans doute, répondit-il; mais comme vous voilà pâle! êtes-vous malade? — Non, ce n'est rien; le manque d'air, l'insomnie; le conseiller Minghini, dont vous nous avez annoncé l'indisposition il y a quelques jours, comment est-il? » Caldi, enfonçant sa tête dans ses épaules, sourit de l'air d'un esprit fort et nous dit : « A cette heure il ne craint plus ni le froid ni la pluie... — Comment! que voulez-vous dire? m'écriai-je..... — *Già, già*, il est allé d'où l'on ne revient plus. — Il est donc mort! repris-je en m'élançant vers lui. — Sans doute... mort et enterré. »

Nous fûmes tous saisis au cœur par cette funeste nouvelle.... « Que voulez-vous, chacun son tour, ajouta Caldi : hier à lui, aujourd'hui à moi..... — Et demain à nous, n'est-ce pas? » Il nous salua et m'offrit, pour me distraire, un livre, le plus amusant, disait-il, de sa bibliothèque : l'histoire de tous les brigands fameux, pendus en Italie depuis le quinzième siècle.

Restés seuls, nous déplorâmes la mort prématurée d'un homme dont nous avions tous reçu des preuves d'humanité, et moi, plus que tout autre, je regrettai sa perte, parce qu'il m'avait soutenu et soulagé dans tous les temps, au risque de compromettre son avenir. C'est sous l'influence de ces tristes pensées que je parlais de lui à mes amis dans une lettre qui fut la dernière que je leur

écrivis et dans laquelle je me mettais à leurs genoux pour les déterminer à partir. La crainte de les voir assister à mes derniers momens ne me laissait aucun repos..... Il fallait les éloigner, je le sentais, je le voulais... Mais comment y parvenir?..... Leur écrire était inutile, les voir n'était plus possible, et d'ailleurs je n'aurais pas la force de résister à leurs larmes..... Un seul moyen vint s'offrir à ma pensée, ce fut de prier Confalonieri de leur faire savoir en mon nom que je désirais les voir partir pour Vienne, à l'exemple de la comtesse.

N'écoutant donc plus que la voix de la reconnaissance, qui me criait de sauver mes consolateurs chéris de cette douloureuse agonie, j'allai, quoi qu'en pussent dire mes compagnons, battre mainte et mainte fois au mur de Confalonieri..... Mais il ne répondait pas. Cependant j'étais sûr que la prison n'était pas vide, qu'il y gémissait encore..... Enfin, le 31 décembre, après deux jours d'attente et d'incertitude, j'entendis quelques coups légers, interrompus, que mon oreille seule pouvait saisir. Sans lui demander d'abord des nouvelles de sa santé, je battis de suite et brièvement la prière que je voulais lui adresser. « Je le ferai, me répondit-il, mais il est trop tard..... Les sentences peuvent arriver à Milan d'un jour à l'autre, demain peut-être..... Tes parens le savent sans doute, ils ne partiront pas ; il y aura des exécutions, tout en donne la certitude, je le sais de haut lieu..... Il me reste bien peu de jours à vivre, et pourtant je donnerais un de ces jours-là pour te voir et t'embrasser avant de marcher au supplice. — Je t'y suivrai, lui dis-je..... N'en doute pas, nous aurons le même sort, je le sais depuis longtemps..... et s'il pouvait y avoir une consolation pour moi dans ces momens terribles, ce serait de passer mes dernières heures avec toi..... Je le demande à Dieu, il me l'accordera..... »

Confalonieri avait déjà commencé à battre le premier mot de sa réponse, lorsqu'il s'arrêta tout à coup..... Des pas précipités s'étaient fait entendre dans le corridor; on avait ouvert sa porte avec fracas..... Tous trois nous écoutions, nous cherchions à deviner ce que pouvaient signifier les meubles, les matelas que l'on semblait porter dans sa prison..... « C'est quelque compagnon qu'on vient de lui accorder pour prendre soin de lui, dit Castillia..... — Dieu le veuille! lui répondis-je..... » Mais quelques heures suffirent pour nous convaincre que ce prétendu compagnon n'était autre que des surveillans internes que l'on avait établis près de l'infortuné comte, surveillans qu'on ne place qu'auprès des condamnés et que l'on nomme en Italie *les gardes de la mort.*

Dès ce moment, tout prit encore, s'il était possible, un aspect plus sombre et plus sinistre; les gardiens étaient à leur poste, et dans l'attente d'un grand événement, chacun de nous disait : « Bientôt l'orage éclatera, bientôt Salvotti aura son jour. » Les minutes étaient des heures dans ces momens de mortelles angoisses, et malgré la fatigue, le sommeil fuyait mes yeux..... Certain de ne plus tant souffrir quand je connaîtrais mon sort, j'appelais de toutes les forces de mon âme l'instant où tout serait connu, où l'échafaud serait dressé, où il faudrait y monter..... Telle était la constante pensée de mes douloureuses insomnies, que le silence rendait plus accablantes encore..... Tandis que tout dormait, vers les deux heures de la nuit, je crus entendre quelques battemens au mur... Mais ils étaient si faibles qu'à peine pouvais-je y croire... Je me lève, j'applique mon oreille à la muraille..... C'était bien Confalonieri qui, profitant du sommeil de ses gardiens et malgré ses souffrances, m'appelait une fois encore..... « Est-ce toi, *Alessandro mio?*..... — Oui, lui dis-je. — Les sentences sont sanctionnées par l'em-

pereur, reprit-il avec lenteur, elles sont ici..... sous peu de jours elles seront exécutées, je serai pendu..... — Au nom du ciel, dis-moi si je suis condamné à la même peine que toi? Je te le demande comme une preuve de ton estime..... »

Il ne répondit pas..... tremblant que ses gardiens ne se réveillassent ou que sa faiblesse ne l'empêchât de continuer à battre. Je le suppliai de nouveau de me tirer de cette poignante incertitude..... il se tut encore..... Mais son silence en disait plus que des paroles..... J'élevai donc mon âme vers celui d'où vient la véritable résignation, le vrai courage, et j'implorai de lui, dans mon ardente prière, la grâce de mourir dignement.

## VIII.

Tandis que je m'efforçais ainsi de pénétrer le funèbre mystère dont l'inquiète commission nous entourait dans ces derniers instans, que de fausses espérances, que de doutes, que de déchirantes anxiétés ne durent pas éprouver mes trop dévoués amis, jusqu'au moment où les illusions dont ils s'étaient si heureusement bercés pour leur repos, pendant des jours et des mois entiers, disparurent tout à coup et les laissèrent en face d'une réalité d'autant plus terrible qu'elle avait été moins prévue... En proie comme nous à cette torturante impatience de savoir, qui croissait à mesure que le moment décisif approchait, ils recueillaient de tous côtés, avec un avide empressement, jusqu'aux moindres indices qui pouvaient les éclairer sur mon sort. Et ma sœur écrivait, à la date du 16 novembre :

« Ayant appris que M. le comte Patcha était revenu de Vérone, j'ai couru près de lui ; il m'a dit que la sentence devait arriver ici très-prochainement ; puis il a ajouté qu'il lui paraissait impossible que mon frère fût rendu à la liberté..... Je n'ai pu retenir mes larmes ; hélas ! sans me l'avouer, j'osais donc espérer encore ! Ce soir, croyant apprendre quelque chose, nous nous sommes rendus chez M. Mirabaud, notre banquier, dont la femme est si bonne ; tous deux nous ont comblés de soins et de preuves d'un véritable dévouement. Un Milanais qui paraît être au courant de tout ce qui se passe an-

nonça que les sentences des détenus étaient arrivées hier soir de Vienne..... Ah ! comme nos cœurs palpitaient ! Il ajouta que le bruit se répandait à Milan que mon frère était condamné à dix-huit mois de prison, à *Porta-Nuova*... Mon Dieu ! à quel point de douleur sommes-nous donc arrivés, puisque nous serions presque heureux s'il en était ainsi !

« 23 *novembre*. — Le supplice que nous éprouvons de cette incertitude est un tourment au-dessus de tout ce qu'il est possible d'exprimer, c'est une fièvre continuelle. Chaque coup de sonnette à ma porte nous fait tressaillir comme si c'était la fatale nouvelle ; chaque voiture qui paraît vouloir s'arrêter nous donne la pensée que c'est peut-être lui ! Le prince de B... nous assurait encore hier que nous connaîtrions notre sort dans quelques jours. Notre père nous mande de Paris qu'il a reçu une lettre favorable de M. de Caraman, notre ambassadeur à Vienne, et que nous pouvons espérer..... Ah ! mon Dieu ! quelle existence est la nôtre ! Un jour fait naître une vive espérance, un autre la détruit entièrement..... Dans la lettre que nous avons reçue ce matin du pauvre prisonnier on ne voit que trop, hélas ! combien l'incertitude le dévore et l'accable ! « Éloignez-vous, je vous en supplie, nous écrit-il, ce n'est qu'au mois de mars que le jugement sera prononcé. »

« Nous ne savons plus sur quoi fixer nos tristes imaginations..... Que devons-nous croire ? que faire ? Une idée m'est venue..... Malgré le mal que j'éprouve en voyant Salvotti, j'ai couru au palais, je lui ai parlé et l'ai supplié de me dire s'il était vrai que mon frère ne connaîtrait pas son sort avant le mois de mars ? — Salvotti m'a répondu que cette croyance n'avait aucun fondement raisonnable et que son opinion personnelle était que nous connaîtrions cette sentence dans le courant de décembre,

S'il le dit, lui qui sait tout, c'est que la chose est ainsi. La pensée que nous n'avons plus longtemps à souffrir pour arriver au terme fatal m'a ranimée..... Qui sait, hélas! si je ne regretterai pas ces jours si douloureux, il est vrai, mais durant lesquels l'espérance n'est pas encore tout à fait anéantie!

« 3 *décembre*. — Cette journée a été cruelle! Rentrée chez moi au jour tombant, j'ai trouvé mon mari, Louise et Joséphine qui m'attendaient en haut de l'escalier et qui tous paraissaient dans l'agitation la plus pénible..... Une lettre avait été apportée de la commission deux heures auparavant; le porteur avait dit qu'il fallait que je m'y rendisse sur-le-champ, et cette lettre, écrite en italien, n'était pas même intelligible pour ma fille. « Il n'y a nul doute, me dit Louis, la sentence est arrivée.....» Je lus alors une invitation de me rendre à la commission pour y avoir une communication relative à mon frère, et je fus convaincue que c'était pour y apprendre notre arrêt. Je m'acheminai avec Joséphine pour aller chercher la mort ou la vie, sans dire un seul mot, le cœur oppressé et respirant à peine... Cependant j'étais encore assez maîtresse de mes pensées pour observer que depuis une heure les bureaux de la commission devaient être fermés. Rester dans cette affreuse incertitude était impossible; j'allai chez M. Minghini pour savoir de lui toute la vérité; mais son domestique me dit qu'il était gravement malade et ne pouvait me recevoir. Plus inquiète que jamais, je dis à Joséphine : « Quoi qu'il m'en coûte, prenons courage, allons chez Salvotti, car supporter toute une nuit cette horrible anxiété serait au-dessus de mes forces. » Salvotti me reçut; je lui présentai la lettre de la commission en le sollicitant de m'en donner l'explication... « Ce n'est rien, me répondit-il en souriant, rien qu'une lettre que vous devez lire au palais et que votre frère vous

écrit dans un jour qui doit être cher à tous ceux qui vous aiment... — Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, c'est aujourd'hui mon jour de naissance, et le pauvre enfant ne l'a pas oublié !... » Je rentrai chez moi plus calme que je n'en étais sortie, mais bien malheureuse encore... Hélas ! sans nous le dire, nous avions tous ouvert nos cœurs à l'espérance.

« *4 décembre.* — Nous l'avons vu aujourd'hui ; il était triste, profondément triste. Malgré ses efforts pour paraître calme, je lisais dans son âme, que je connais si bien, toutes les douleurs qu'il nous cachait en nous suppliant de partir, et quand il m'a remis ses cheveux pour nous les partager entre tous à mon retour en France, mon sang s'est glacé, comme si ce touchant souvenir eût été le présage d'un horrible malheur..... Ah ! que n'ai-je pas souffert dans cette entrevue si longtemps désirée ! Quelle torture, mon Dieu ! et que la surveillance de ce vieux Pissini nous était odieuse ! Quelle différence avec le pauvre Minghini, dont la maladie devient sérieuse ; chaque fois que nous avons vu mon frère en sa présence, nous en éprouvions une douce consolation, tandis que nous n'avons ressenti aujourd'hui que la plus douloureuse contrainte.

« *8 décembre.* — Quelle a été ma surprise en apprenant ce matin que la comtesse Confalonieri est partie pour Vienne avec son beau-père et son frère. Ah ! qu'elle est heureuse de pouvoir se dévouer ainsi pour sauver son mari ! Je suis allée de suite chez M. Pactha lui exprimer toute la douleur que nous cause le refus obstiné de nous donner des passe-ports pour Vienne, tandis qu'on vient d'en accorder à la comtesse Confalonieri. « Il est vrai, m'a-t-il répondu ; mais elle est sujette de l'empereur, et il serait bien difficile de lui refuser un passeport ; d'ailleurs celui-ci arrive de Vienne. L'empereur le lui a envoyé à la prière du général Bubna, qui a fait le

voyage tout exprès pour essayer d'intéresser sa majesté en faveur du comte Confalonieri, son ancien ami. » Que répondre, hélas! M. Pactha a toujours été si parfait pour nous que je ne puis douter de tout son intérêt, de sa bonne volonté; mais nous sommes étrangers; il faut donc attendre, rester dans l'inaction quand il serait si consolant d'agir, de nous dévouer..... Que la volonté de Dieu s'accomplisse!

« 14 *décembre.* — M. Minghini n'est pas bien; je suis montée chez lui ce matin en revenant du palais; sa femme m'a ouvert la porte et s'est mise à fondre en larmes en me parlant du danger où est son mari; je n'ai pu retenir mes pleurs, et la pauvre affligée en paraissait reconnaissante.

« 17 *décembre.* — M. Minghini est au plus mal, il a reçu ce matin les sacremens. J'envoie chez lui trois fois par jour ma chère Joséphine, dont j'attends le retour avec un serrement de cœur inexprimable... Ah! comme je demande à Dieu avec ferveur de sauver un père encore si jeune et si nécessaire à ses enfans.

« 20 *décembre.* — Les nouvelles aujourd'hui avaient été meilleures, et j'espérais encore pour celui qui fut toujours si bon, si consolant pour nous, lorsqu'en passant, au jour tombant, avec ma fille, près de l'église de Santa-Maria-delle-Grazie, j'entendis la cloche qui sonnait une agonie..... le bruit en retentit jusqu'au fond de mon cœur, et, sans expliquer ma pensée, je dis à Louise : « Allons chez M. Minghini... » Nous n'étions qu'à vingt pas de chez lui..... c'était son agonie que j'entendais sonner... Abandonné des médecins, il venait de recevoir l'extrême-onction. Je repris en pleurant le chemin qui conduisait chez moi, et le son de cette cloche m'accompagna jusqu'à ma porte. Quelle perte nous faisons!

« 21 *décembre.* — Au point du jour Joséphine est entrée dans mon appartement ; sa figure, couverte de larmes, m'a bientôt appris que celui à qui nous devons tant n'existait plus. Mon cœur en est resté oppressé comme si je n'y eusse pas été préparée ou comme si ce malheur devait être le précurseur d'autres douleurs bien plus cruelles..... J'ai fait demander quelle était l'heure du service ; je veux lui donner ce dernier témoignage de reconnaissance.

« 23 *décembre.* — Je suis allée à l'église à l'heure indiquée, et tout était déjà terminé ; plus de prêtres, plus un seul parent, un seul ami auprès de ce corps emporté par quatre hommes. Un gendarme, celui qui est toujours de garde auprès de la chambre de mon frère, suivait le cercueil abandonné... Cet homme me fit un salut respectueux et triste, et parut surpris de me voir en ce lieu versant des larmes sur la mort de celui dont je bénirai toujours la mémoire. Hélas ! tous les sentimens de reconnaissance et d'humanité sont-ils donc inconnus ici !

« 27 *décembre.* — Nous avons dîné chez Mme Mirabaud, qui est pour nous une véritable amie. On nous a donné l'assurance que les sentences arriveraient d'un moment à l'autre et qu'il y a tout lieu d'espérer qu'elles seront heureuses..... Que Dieu le permette ! Mme Confalonieri a, dit-on, été bien reçue par l'empereur, qui lui a dit qu'il la plaignait beaucoup, mais qu'il ne pouvait rien lui répondre encore parce qu'il n'avait pas terminé la lecture des pièces du procès de son mari.

« 31 *décembre.* — Le dernier jour d'une année si douloureuse m'a rempli l'âme de tristesse et d'effroi. Pour faire trêve pendant quelques instans à l'anxiété cruelle dans laquelle nous vivons, j'étais sortie avec Joséphine pour faire des emplettes et offrir pour le jour de l'an quelques

jolis souvenirs à mon mari, à ma fille, à mon pauvre frère, lorsque nous rencontrâmes notre si bonne Mme Golsdmid. « Savez-vous, me dit-elle, que la comtesse Confalonieri est arrivée la nuit dernière à demi mourante ? L'empereur a signé la sentence de mort de son mari ; il n'a voulu rien entendre et lui a dit à elle-même qu'il fallait des exemples et que son mari serait exécuté sur la place de Milan. » Ces funestes paroles m'ont fait frissonner ! J'ai conjuré Mme Golsdmid, qui connaît Mme Confalonieri, de passer à sa porte pour savoir s'il est vrai qu'elle soit de retour ; notre bonne amie me l'a promis et me donnera des nouvelles ce soir même.

« En rentrant chez moi j'ai rencontré le prince de B..., qui m'a dit avec beaucoup d'agitation : « Confalonieri est condamné par l'empereur ; il y a bien peu d'espoir pour lui. On assure qu'il y a trois condamnations à mort et que toutes les sentences sont arrivées. — Mon Dieu ! que me dites-vous ! lui répondis-je. Et mon frère ? — Mais il me paraît impossible qu'il ne soit pas relâché ; c'est l'opinion de presque toutes les autorités supérieures. Que voulez-vous que nous fassions d'un pauvre étranger ? »

« Je ne partageais pas cette croyance, et cependant l'espoir pénétrait déjà dans mon cœur. Je rentrai sans pouvoir définir les sentimens qui m'agitaient..... C'était une profonde douleur du sort qui menaçait Confalonieri et en même temps une joie presque féroce de voir enfin le terme de tant d'incertitudes.... Ces sentimens étaient coupables et ne pouvaient rester longtemps dans mon âme !.... J'en ai rougi, et, pour les chasser, j'implorai Dieu pour notre prisonnier..... Hélas ! sommes-nous donc tout près de la fatale décision ?... Ah ! mon frère, mon frère ! quel sera ton sort ?... Ne pouvons-nous donc espérer ?.... J'ai tant prié ! j'ai tant de confiance

dans la miséricorde divine ! Cette veille du jour de l'an, qu'elle est différente de celle que nous passons chaque année au milieu de notre famille et de nos amis !

« *Jeudi* 1er *janvier* 1824. — Avant de commencer le récit de toutes les douleurs éprouvées dans cette affreuse journée, il faut la prendre dès son principe, afin de mieux sentir toutes ses déchirantes nuances. J'ai vu paraître le jour avec un horrible serrement de cœur, en me rappelant toutes les touchantes preuves d'affection que le premier jour de l'an amenait avec lui lorsque, entourée de ceux qui me sont chers, je les voyais tous heureux de la douceur qu'une amitié sincère apporte avec elle. Hélas ! Alexandre est là, bien près de nous... Ses pensées sont les mêmes, ses regrets bien plus amers, et nous ne pouvons lui donner aucune consolation ! Ah ! combien on sent plus vivement à quel point les liens de famille, l'amour de la patrie, les affections de nos amis sont nécessaires à l'existence lorsque tout nous est ravi en même temps !

« Bientôt ma fille se réveilla, son père vint nous offrir de charmans cadeaux ; et le plaisir que nous eûmes, lui à les donner, et nous à les recevoir, nous inspira d'heureux pressentimens ; il nous quitta vers midi pour aller voir nos amis, nos protecteurs, tandis que la bonne Joséphine partit pour Porta-Nuova, emportant nos fraternels souvenirs. Restée seule, je reçus un billet de Mme Golsdmid, qui me donnait la confirmation de l'affreuse nouvelle que l'on répandait sur le malheureux Confalonieri..... J'en étais encore bouleversée lorsque Joséphine est rentrée tout effrayée, en me disant que le geôlier n'avait pas voulu l'entendre et que, la repoussant avec une extrême rudesse, il lui avait dit : « Dans peu de jours il ne sera plus dans mes mains, remportez tout cela.... » Mon mari ne rentrait pas, j'étais au supplice,

et cependant il fallait m'habiller pour aller dîner chez Mme Golsdmid, qui depuis un mois comptait sur nous. Enfin Louis est arrivé, ses traits étaient renversés..... « Je viens de chez notre consul Maupertuis, me dit-il ; j'y ai trouvé le comte Pactha, qui nous a dit que toutes les sentences étaient ici...— Grand Dieu ! et depuis quand ? — Depuis hier soir. »

« Je retombai sur ma chaise en m'écriant : « Tout espoir est donc perdu, la sentence ne lui est point favorable puisqu'il n'a pas été mis en liberté ? — Certainement il y a une condamnation, reprit mon mari, de plus en plus ému, mais Maupertuis a refusé de s'expliquer. » Tous mes efforts pour en savoir davantage furent inutiles ; il persista dans son silence.

« J'aurais donné tout au monde pour ne point aller chez notre bonne Anglaise ; mais ma pauvre fille avait besoin de distractions, et nous partîmes. Nous étions seuls : la tristesse la plus profonde était dans tous les cœurs, sur toutes les figures..... personne ne disait mot. En proie à la plus horrible anxiété, je fis de nouveaux efforts pour obtenir des éclaircissemens de mon mari, qui me dit enfin qu'il y avait plusieurs condamnations à mort, plusieurs à vingt, quinze et dix ans de prison... « Juste ciel ! m'écriai-je, il serait condamné pour dix ans ? » Louis ne répondit rien... Mme Golsdmid voulut me prouver que nous serions trop heureux s'il n'était prisonnier que pour trois ou quatre ans..... Mais l'idée d'un pareil bonheur me causa un véritable accès de colère ; je ne voulus plus rien entendre, ni espoir ni consolation..... Rentrés à la maison, nous avons trouvé quelque soulagement dans les larmes. Ah ! quel triste souvenir laissera dans mon cœur le 1er janvier 1824 !

« *Vendredi 2 janvier* — Tout est éclairci, tout est connu !... Et depuis un an cette affreuse vérité ne s'était

pas offerte une seule fois à notre pensée ; c'est la foudre, c'est le malheur le plus horrible sans aucune préparation ! Lorsque mon mari est entré chez moi ce matin, il était facile de voir qu'il n'avait pas dormi ; son air si profondément sombre éveilla dans mon âme une effroyable pensée..... Sans m'y arrêter une seconde, je m'écriai : « Je suis sûre qu'il est condamné à mort ?.... — Il n'est que trop vrai, me répondit Louis aussi vivement que je le lui avais demandé : ils sont trois condamnés à mort! mais il n'y a nul doute qu'ils auront leur grâce, quoique l'empereur ait signé leur arrêt... »

« Mon mari ajouta tout ce qu'il croyait capable de ramener l'espérance dans mon cœur..... Je n'ouvris pas la bouche, je ne poussai pas un soupir, mais je m'habillai à la hâte et j'écrivis à M. Pactha ce billet à peine lisible : « Dans l'affreux malheur qui nous accable, votre « appui, vos conseils, sont tout ce qui nous reste..... « Ne refusez pas de me recevoir ; vous n'avez rien à « m'apprendre ; l'horrible vérité m'est connue, *je sais* « *que mon frère est condamné à mort*..... Le courage doit « s'accroître avec l'infortune, vous n'entendrez de moi « ni plaintes ni murmures. »

« Hélas! en écrivant ce billet l'espoir n'était pas éteint dans mon cœur, c'était pour l'obliger à tout dire que je m'efforçais de paraître si instruite et si résignée..... Étrange aveuglement qui me faisait douter encore !..... J'arrivai chez lui presque aussi calme que de coutume : je sentais que si je me laissais aller à la douleur, aux réflexions, tout courage disparaîtrait, et peut-être restait-il encore quelque chose à faire. M. Pactha ne me fit pas attendre longtemps la réponse à mon billet ; il arriva les yeux pleins de larmes.... « J'ai bien pensé à vous depuis deux jours, me dit-il, j'ai cherché les moyens de vous éloigner d'ici, j'aurais voulu qu'on vous

fît faire à tous un voyage aux environs de Milan sans vous prévenir de la vérité; c'est sur tout cela que je voulais hier me concerter avec le consul lorsque monsieur votre mari est arrivé, et Maupertuis n'a pas compris les signes que je lui faisais pour qu'il gardât le silence. — — Nous avons du courage, monsieur, nous saurons le prouver. Je vous demande votre parole d'honneur sur deux points essentiels au repos que je puis encore avoir : si mon frère meurt sur l'échafaud, promettez-moi que je passerai avec lui la dernière heure de sa vie. Nulle autre que moi ne pourrait lui inspirer la force nécessaire pour mourir avec la fermeté qu'exige une telle infortune ni le déterminer à finir sa vie catholiquement. Promettez-moi aussi que vous ne me laisserez jamais rien ignorer, que vous ne chercherez aucun intermédiaire pour me faire connaître la vérité à mesure que les affreux détails vous seront connus. — Je vous en donne ma parole, madame; j'admire votre courage, je vois de quoi vous êtes capable et je ne vous cacherai rien. »

« Il ajouta qu'aucune dépêche officielle n'était encore arrivée, que ce n'était que par la comtesse Confalonieri que l'on savait la condamnation de son mari..... « Oui, m'écriai-je, et celle de mon frère..... ils sont sept condamnés à mort. — Et vous pouvez croire que l'empereur ferait périr tant d'infortunés?..... Non, la chose est impossible..... Confalonieri lui-même aura sa grâce. »

« M. Pactha me dit ensuite qu'il ignorait absolument tout ce qui concernait les prisonniers; la commission, qui a tout pouvoir, garde le silence le plus absolu..... Il m'engagea à trouver assez de force pour aller, après-demain dimanche, comme de coutume, porter ma lettre au palais..... « Peut-être y découvrirez-vous quelque chose,» m'a-t-il ajouté..... Je lui ai demandé des passeports pour aller à Vienne..... « Eh! qu'iriez-vous y

faire ? Vous arriveriez trop tard !..... » Ces mots m'ont glacée d'effroi, mais je ne l'ai pas fait paraître !..... « Adressez une pétition à l'empereur, ajouta-t-il, je la ferai partir par une estafette qui doit être envoyée aujourd'hui même ; venez me voir tous les jours, vingt fois même si vous le désirez, madame, si cela peut vous faire un peu de bien, et aucune occupation, telle importante qu'elle puisse être, ne sera jamais capable de m'arrêter lorsque je croirai pouvoir vous consoler. »

« Je l'ai quitté pénétrée de reconnaissance et bien plus à plaindre encore qu'en arrivant près de lui. J'ai consterné toute la maison en rentrant, tant il est vrai que nous ne pouvons ajouter foi à l'excès de notre malheur. Mme Golsdmid est arrivée tout éplorée, et la vue de ses larmes a fait redoubler les nôtres. Elle m'a dit tout savoir depuis hier matin, et que c'était dans l'intention de nous préparer qu'elle m'avait tenu des discours si tristes et pourtant si vrais : « *Vous vous trouveriez trop heureux s'il n'était prisonnier que pour trois ou quatre ans.....* » Cette journée a été bien longue, bien difficile à supporter !

« *Samedi 3 janvier.* — Tout le jour s'est écoulé dans un douloureux accablement, une fatigue excessive. Nous avons reçu des nouvelles de Paris qui nous annoncent le calme et l'espoir de ma famille et de mes amis. « Puissiez-vous le ramener ! » nous disent-ils..... Hélas ! nous en sommes réduits à dire : « Puissions-nous le sauver ! » J'ai écrit en France pour les préparer tous, et même son pauvre père, à la connaissance de la vérité.

« Nos amis sont venus nous voir, l'excellente famille Mirabaud, la marquise S... Les bruits publics leur avaient appris notre infortune... ils pleurent avec nous, et leur intérêt nous fait du bien..... On ne sait rien sur les prisonniers, on n'est pas même sûr du nom de

ceux qui sont condamnés à la peine capitale..... Chacun fait sa version. La malheureuse Mme Confalonieri reçoit tous ceux qui se présentent chez elle..... *Pourquoi faut-il qu'on m'ait expressément recommandé de ne point la voir?...* Son désespoir est, dit-on, au-dessus de toute expression ! pourtant la ville entière s'intéresse à elle, est en mouvement pour la secourir, tandis que nous, pauvres étrangers, nous n'avons personne pour nous appuyer à Vienne, où, malgré nos instances, on ne veut pas nous laisser aller.

« Le frère de Mme Confalonieri est reparti pour Vienne avec une adresse à l'empereur présentée et signée par toute la noblesse de Milan, et une lettre de l'archevêque, qui demande *grâce au nom de la miséricorde divine*..... Ah ! puisse cette religion, qui nous fait une loi du pardon, attendrir le cœur du souverain ! puisse-t-il d'un seul mot les rendre à la vie ! Mais si M. Cassatti arrivait trop tard !..... Deux cents lieues et plus de distance, les Alpes du Tyrol, si difficiles à traverser dans cette saison, les jours si courts..... Ah ! tout mon sang se glace à la pensée qu'une roue brisée peut anéantir ce qui reste d'espérance !.....

« On attend, dit-on, à chaque instant les sentences signées de l'empereur ; elles seront renvoyées ici à la commission par le tribunal suprême de Vérone..... et une fois arrivées, il faut que ces fatales sentences soient exécutées dans les vingt-quatre heures, le vice-roi lui-même n'aurait pas le pouvoir d'accorder un sursis d'une heure ; il est d'ailleurs à Venise, et nulle puissance ne saurait sauver les infortunés..... Chaque cheval que j'entends passer au galop me serre le cœur, et cependant ma rue ne se trouve pas sur le passage de la route de Vienne... Il faut pourtant conserver mon courage pour relever celui de mon mari, qui est atterré, qui bondit de fureur à

la vue d'un Autrichien. Et si je porte ma pensée sur notre pauvre Alexandre, quelles doivent être ses souffrances s'il connaît son sort!..... Ah! c'est sur son père, sur nous qu'il pleure! Nous savoir ici doit être son plus cruel supplice..... Je ne comprends que trop maintenant pourquoi l'infortuné insistait si fortement pour que nous partissions.

« Le vieux père de Confalonieri est arrivé aujourd'hui; sa belle-fille l'avait laissé malade dans les montagnes du Tyrol. On dit que l'empereur l'a traité avec une véritable barbarie, quoiqu'il ait toujours fait profession d'un grand amour pour la maison d'Autriche et qu'il ait été fort longtemps chambellan de l'archiduchesse Béatrix, mère de l'avant-dernière impératrice, qui avait été élevée avec le malheureux Frédéric Confalonieri.

« Mon mari a écrit aujourd'hui à M. de Caraman, notre ambassadeur à Vienne..... Hélas! hélas! tout n'arrivera-t-il pas trop tard? Et il faut, mon Dieu! être enchaînés ici sans pouvoir rien pour lui..... Si du moins nous pouvions agir, même sans espérance!..... L'inaction, les pensées, l'attente fatale, sont une agonie de chaque instant du jour.

« *Dimanche 4 janvier.* — Il n'est pas une heure qui n'ajoute maintenant à nos angoisses. D'après le conseil de M. Pactha, j'ai voulu me rendre assez maîtresse de moi-même pour aller à la commission, où j'ai feint de tout ignorer. J'avais écrit à notre pauvre ami une longue lettre, dans laquelle je l'exhortais à la résignation, comme pressentant un grand malheur; j'avais mis à dessein *à la dernière ligne d'une page* la phrase suivante : « Peut-être dans deux ans seras-tu presque au terme de tes souffrances..... » Je n'ai trouvé au palais que le greffier, qui avait une figure consternée et qu'inutilement j'ai cherché à faire parler. J'ai attendu longtemps le vieux Pis-

sini, qui, reculant deux pas en me voyant, s'est hâté de me dire qu'il ne pouvait rester une seule minute, parce que le président l'attendait. « Pardon, monsieur, mais je voudrais que vous lussiez cette lettre, afin de me donner l'assurance qu'elle parviendra à mon frère, car elle est de nature à le consoler beaucoup. « Alors il a pris ma lettre, l'a lue sans dire un mot; mais en arrivant à *la page* et *à la phrase* que j'y avais placée à dessein, il m'a lancé un regard foudroyant, et ses yeux se sont arrêtés sur moi pendant plus d'une minute..... Ce regard m'a pénétrée jusqu'au fond de l'âme, j'ai senti tout mon sang s'arrêter..... Il était impossible de ne pas lire dans ses yeux, où perçait une joie cruelle: « Tu l'abuses étrangement ! encore quelques jours, et il aura cessé d'exister. »

« Après avoir terminé cette lecture, Pissini m'a saluée sans me dire un seul mot. « Eh bien ! monsieur, puis-je espérer que cette lettre sera remise à mon frère? — Je vous présente mes respects. — Mais, monsieur, vous ne répondez pas à ma demande? — *Io sono, signora, l'umilissimo suo servitore* (je suis, madame, votre très-humble serviteur). — Au nom du ciel, un seul mot ! — Mais ne voyez-vous pas, madame, que je suis attendu ? » L'excès de mon impatience me fit battre du pied, et je ne pus m'empêcher de lui dire avec une sorte d'emportement : « Vous seriez moins barbare si vous me disiez de suite que vous ne voulez pas avoir pitié de moi... » Il me répondit encore par son très-humble serviteur, et je le quittai, suffoquée par la douleur et la colère. De retour chez moi, il fallut me modérer pour calmer mon mari, qui ne se possédait plus.

« *Mercredi* 6 *janvier*. — Toute la ville est dans l'attente; chaque matin on s'interroge en tremblant sur le sort des prisonniers..... Ah ! quelle agonie, mon Dieu ! J'ai revu deux fois le comte Pactha, dont l'intérêt et la

bonté ne se fatiguent jamais ; il m'a rassurée sur la crainte que le frère de Mme Confalonieri n'arrivât trop tard à Vienne!..... *Trop tard*, grand Dieu! M. Pactha m'a dit qu'il était défendu *par le code* de signifier une sentence capitale s'il se trouve une fête de l'église *entre les trois jours qui doivent s'écouler depuis la signification de l'arrêt au prisonnier, jusqu'au jour de l'exécution.* Ainsi une sentence ne peut être signifiée un vendredi, parce que le troisième jour est un dimanche..... Ah! Dieu nous a protégés! Le courrier porteur de ces affreuses sentences est arrivé la veille au soir du jour de l'an, qui se trouvait être un jeudi. Elles auraient donc pu être publiées hier, mais c'est aujourd'hui le jour de l'Épiphanie, et il eût toujours été impossible de rien signifier avant mercredi..... M. Cassati est parti le 1er au soir, et il ne faut que trois jours et trois nuits pour arriver à Vienne, en allant aussi vite qu'un courrier..... Ces détails m'ont laissé respirer... Dieu de bonté, ayez pitié de nous, conservez la vie à notre pauvre enfant!

« On ne sait rien sur les prisonniers, la garde est doublée autour de la prison et la commission observe un silence absolu. Pour me donner du courage, M. Pactha m'a répété qu'il connaissait trop la bonté de l'empereur pour ne pas croire que personne ne périra..... Puis il ajouta avec un accent pénétré : « Dieu veuille que je ne me trompe pas!..... » Il est peut-être possible de se figurer tout ce que ces mots m'ont fait éprouver, mais qui donc voudrait essayer de l'exprimer!

« *Jeudi* 8 *janvier.* — C'est Dieu qui nous donne les forces nécessaires pour soutenir ces tristes anxiétés!..... Milan semble en deuil..... On ne s'occupe que de l'imminente catastrophe des condamnations..... L'intérêt, la crainte, la douleur, se peignent sur toutes les figures! on dirait une seule famille inquiète de la vie de l'un de

ses membres le plus cher..... S'il pouvait exister de la consolation dans un pareil moment, c'en serait une que de voir cette consternation, cet intérêt universel. On vient de me dire que M. Cassati a expédié un courrier à sa sœur pour lui dire qu'il a la promesse d'une audience impériale..... Il lui mande que l'horizon est toujours aussi sombre, mais qu'il aperçoit cependant une lueur d'espérance..... En apprenant cette nouvelle j'ai couru à l'église, j'y suis restée longtemps, longtemps en prière... J'ai demandé à Dieu qu'il touchât le cœur de l'empereur... Je sais que Mme Confalonieri est malade et qu'elle ne reçoit même pas ses amis intimes. Le temps est admirable, le soleil brille comme au printemps; cet air de fête répandu sur la nature perce le cœur! Je me dis à chaque moment : « Si dans peu de jours *le soleil ne devait plus briller pour lui?...* » Quel courage pourrait résister à cet horrible doute!

« *Vendredi 9 janvier.* — Cette journée a été cruelle, déchirante. Épuisée, malade d'une si longue lutte contre les angoisses d'une semblable attente, j'étais au lit lorsque la marquise S... força ma porte pour me donner, disait-elle, des consolations..... Mon Dieu! comment se fait-il qu'un cœur plein de bonté se trompe ainsi dans ses intentions..... « Des nouvelles viennent d'arriver de Vienne, me dit-elle, après quelques paroles de préparation..... On sait positivement qu'il n'y a plus que deux condamnations à mort, toutes les autres sont commuées en une prison. — Et savez-vous quels sont les deux infortunés qui restent définitivement condamnés à mort? lui demandai-je toute tremblante. — Oui, c'est *Confalonieri et votre frère.* »

« Ces mots m'ont pénétrée de terreur, comme si j'apprenais son arrêt pour la première fois..... Je ne pleurais pas, je n'articulais pas un mot..... mon cœur était

brisé!..... Et cette femme imprudente se doutait si peu du coup affreux qu'elle venait de me porter qu'afin de me prouver combien la nouvelle était authentique, elle y ajouta tous les détails possibles..... Jamais je n'avais tant souffert et je la laissais parler sans répondre..... Les yeux fermés, la tête appuyée sur une de mes mains, je gardais un tel silence que, me croyant endormie, elle me quitta.....

« Alors la vérité, l'horrible vérité m'apparut..... toute illusion s'était évanouie... « Le voilà donc, m'écriai-je, sur la même ligne que l'infortuné Confalonieri, dont j'entends dire depuis dix mois qu'il est impossible qu'il échappe à la mort..... » c'était une conviction ! Le seul nom de sa femme me remplissait l'âme de douleur... et notre Alexandre est aussi à plaindre que lui!..... Ah! mon Dieu! dans quel aveuglement avons-nous vécu! n'est-il donc plus de salut..... aurais-je en vain espéré en vous!

« J'ai surmonté ma douleur, je me suis levée, j'ai couru chez M. Pactha lui raconter tout ce qu'on venait de m'apprendre... « Quelle indiscrétion ! s'est-il écrié... » Hélas ! ce n'était que trop me dire que toute la vérité m'avait été révélée !..... Je lui ai rappelé ses promesses. Dieu seul peut savoir où j'ai trouvé la force de lui parler encore... Pas un seul mot d'espoir n'est sorti de sa bouche ; il me plaignait, m'exhortait au courage ; mais j'étais frappée au cœur, anéantie !..... L'agonie est trop longue, il faudrait des forces plus qu'humaines pour y résister! La désolation peinte sur ma figure, mes larmes, mes sanglots, ne dirent que trop à mon mari et à ma fille que l'horrible malheur était certain..... que c'en était fait de notre pauvre enfant ! Joséphine est presque folle de douleur. Le soir, comme chaque jour, je dis à ma fille : « Prions Dieu pour ton oncle..... » et la pauvre petite,

à genoux près de moi, demande au ciel en pleurant la grâce du prisonnier.

« *Lundi* 12 *janvier*. — Les jours s'écoulent avec une lenteur qui fait mourir! Rien n'arrive, et l'affreuse incertitude est là! Qui sait, mon Dieu! si nous ne regretterons pas les heures douloureuses qui s'écoulent aujourd'hui, car il vit, et demain..... dans deux jours, peut-être?... l'infortuné!..... ah! je n'ose m'arrêter sur cette fatale pensée!..... J'ai encore été ce matin chez M. Pactha, qui m'a renouvelé la promesse de ne me rien cacher..... J'ai été réduite à lui dire une vérité horrible : « C'est que nous accepterions avec transport une prison perpétuelle pour mon frère. »

« *Mardi* 13 *janvier*. — Il est sauvé!..... mon frère vivra! Ah! mon Dieu! je vous rends grâce!..... nous avons perdu le droit de nous plaindre pour le reste de notre vie!

« Ce matin à dix heures, j'ai reçu une lettre de Mme Goldsmid, qui me priait instamment de passer chez elle... Nous nous sommes tous écriés qu'elle savait quelque chose de bien important, car sans cela elle ne m'eût pas fait appeler dans l'état où je suis..... J'étais si hors de moi que je suis sortie en pantoufles, sans gants, et je tremblais si fort en marchant que vingt fois j'ai failli tomber..... La bonne dame me dit que M. Pactha venait de lui envoyer un de ses secrétaires intimes pour la prier de me faire venir chez elle, sous un prétexte quelconque, puis de me dire qu'il désirait me parler. Heureusement que je n'avais que la rue à traverser pour arriver chez cet excellent homme, car j'avais une si violente palpitation de cœur qu'il m'aurait été impossible de marcher. C'est avec une peine infinie que j'ai monté l'escalier. Enfin on me fit entrer dans le petit salon où je suis toujours reçue, et j'y attendis à peine une minute.

M. Pactha vint à moi précipitamment, me prit les mains et me dit avec une voix que l'émotion rendait méconnaissable. « Rendez grâce à Dieu... son existence est assurée. »

« Je ne sais ce que je lui ai répondu ni même ce que j'ai éprouvé..... Celui-là seul qui l'a ressentie peut comprendre l'indicible émotion d'un pareil moment ! « C'est un miracle qu'il n'ait point été exécuté, ajouta M. Pactha; sans un accident arrivé au courrier porteur des sentences, l'ordre de sursis serait arrivé trop tard, et au moment où nous parlons, Confalonieri et votre frère auraient cessé d'exister depuis plusieurs jours !.....

« Jamais je n'oublierai ce trait de bonté de M. Pactha, que j'ai remercié avec effusion, avec transport ! Après m'avoir dit tout ce que son excellent cœur lui suggérait, il m'a fait donner ma parole de ne révéler à qui que ce soit, excepté à mon mari et à ma fille, tout ce que je venais d'apprendre : « Ne dites point à Milan que vous avez tout su par moi, car cela pourrait m'attirer de graves désagrémens; vous êtes la seule et la première instruite: votre douce résignation méritait une récompense, et jamais je n'aurais pu me refuser la joie que j'éprouve en ce moment... Votre famille vous attend sans doute avec grande anxiété.... Allez, madame, allez près d'elle, lui rendre cette tranquillité qu'il m'a été si doux de pouvoir vous donner. » Touchée plus que jamais de tant d'attentions dévouées, je m'éloignai rapidement pour me rendre chez moi ; j'avais peine à ne pas courir, et lorsque je vis tous mes pauvres amis m'attendant à la croisée, j'agitai mon mouchoir avec un air joyeux pour les préparer à notre bonheur... Avec quelle ivresse nous avons goûté cette joie inespérée ! toutes nos souffrances ne sont-elles pas effacées par cette pensée : *il est sauvé!*.... sauvé, mon Dieu !

« Ce soir la marquise S.... est venue de la part du

prince de ***, pour nous annoncer que notre ami avait sa grâce..... Nous avons feint de l'apprendre seulement d'elle. On ne sait rien sur la durée de la peine ni sur le jour où les sentences seront signifiées aux prisonniers. Le gouverneur, M. de Strassoldo, a envoyé ce soir le marquis d'Adda annoncer à la comtesse Confalonieri que son mari avait sa grâce..... La malheureuse femme est tombée à ses genoux, qu'elle a embrassés en poussant un cri perçant..... puis, après être restée plus d'une heure sans connaissance, elle s'est écriée : « Frédéric!.. Frédéric !.... Dieu a donc eu enfin pitié de nous !..... » Admirable femme ! après Dieu, c'est à *elle* que nous devons l'existence de notre malheureux enfant !.... Il est évident que l'empereur a bien compris qu'en commuant la peine capitale de Confalonieri, il n'aurait pu, sans une horrible iniquité, faire périr un étranger. Nous avons tous remercié Dieu avec l'effusion de cœurs rappelés à la vie, en lui promettant de lui rendre grâce à chaque jour de notre existence. »

## IX.

L'agitation, les craintes d'une ville entière tout à coup saisie d'indignation et de pitié en apprenant le sort funeste qui était réservé à quelques-uns de ses premiers citoyens, dont tout le crime avait été d'aspirer à son indépendance ; les mortelles alternatives, les longues agonies de tant de familles désolées, ne nous parvenaient pas, à nous pauvres victimes, qu'une justice arbitraire avait dévouées à la captivité et à la mort... C'est dans le silence, dans le mystère qu'il nous fallait souffrir et attendre le fatal dénoûment du sombre drame dont nous étions les tristes acteurs.....

Pour mieux me préparer au terrible passage de la vie à l'éternité, pour avoir dans ces derniers jours mes pensées plus à moi et mon cœur plus à Dieu, je résolus de me séparer de mes compagnons d'infortune ; mais, au moment d'en faire la demande, je me sentis arrêté par l'attachement que j'avais pour eux et par l'idée surtout que je m'éloignerais de Confalonieri malade, de Confalonieri, dont la douloureuse position m'occupait si vivement !

Tout le jour et une partie des nuits j'étais aux aguets pour tâcher de deviner ce qui se passait dans sa prison, où l'on entendait par intervalles des bruits inusités, des dérangemens de meubles, des voix confuses qui me faisaient craindre que quelque chose de funeste ou d'extraordinaire ne lui fût arrivé ; mais vainement restais-je

des heures entières auprès du mur pour recueillir le moindre son, le coup le plus léger qui s'y ferait entendre..... tout était muet !.... Entouré de guichetiers qui ne le quittaient jamais, l'infortuné Frédéric luttait sur son lit de douleur contre la torture que Salvotti lui faisait éprouver et contre les atteintes toujours plus graves d'un mal qui le laissait souvent deux ou trois heures sans connaissance.

Cependant tout ce qui se passait nous donnait la conviction que nous étions arrivés au terme de notre affreuse incertitude; à chaque rumeur inaccoutumée dans le corridor, à chaque porte qui s'ouvrait, nous nous disions : « Ils sont venus, nous allons tout connaître... » Mais rien n'apparaissait, et nous retombions dans ces torturantes anxiétés dont un instant nous avions espéré la fin.

Le 20 janvier, la journée avait été plus agitée, plus fatigante encore que les précédentes ; la nuit venue, mes compagnons se couchèrent en répétant, comme chaque soir : « *Ce sera pour demain...* » puis ils s'endormirent. Mais moi je veillais et pleurais en silence, en songeant à la douleur qu'allait éprouver ma famille bien-aimée, en me disant que le moment approchait où j'allais quitter la vie..... la vie, hélas ! qui se montrait si belle et dont il me semblait que je n'avais jamais connu le prix !.... Ah ! que le détachement des joies et des bonheurs de la terre pénétrait difficilement dans mon âme..... et qu'il me fallait d'efforts, oh ! mon Dieu ! pour me jeter sans retour dans tes bras et pour y trouver la résignation et l'espérance !... Alors tous les sacrifices que j'avais faits à ma cause, à l'honneur, se représentaient à ma pensée; alors je me demandais avec amertume où étaient les compensations à tant de tortures, la récompense de tant de dévouement ! Et, ne les trouvant en ce monde que dans l'estime et l'amour des êtres chéris que mon sup-

plice allait désespérer, je ne voyais plus dans ma conduite qu'ingratitude et folie..... jusqu'à ce que le consolant souvenir des assauts que Salvotti avait vainement tentés contre moi ou l'exemple de Confalonieri, cet homme admirable et si à plaindre qui souffrait près de nous, vinssent me rendre la satisfaction de moi-même et la volonté de soutenir avec courage et dignité jusqu'au moment suprême l'épreuve dernière qui m'était réservée.

Minuit avait sonné depuis longtemps aux horloges de la ville, et rien n'interrompait le silence qui régnait autour de nous, lorsqu'un bruit confus de voix sourdes et entremêlées de pas pressés et circonspects parvint jusqu'à moi. Pour mieux entendre je me lève, je vais au guichet, j'écoute..... La rumeur devenait plus distincte, on s'approchait..... La grille du corridor s'ouvre, on s'avance, on s'arrête..... C'était dans la prison de Confalonieri qu'on entrait... Tant de gens ne pouvaient venir, à cette heure de la nuit, pour une visite ordinaire ; je n'avais pas entendu sortir les gardiens de Frédéric, comme il arrivait quelquefois quand ses paroxismes le prenaient et qu'il avait besoin de secours..... On venait donc le prendre pour le conduire au lieu où la sentence devait être prononcée..... J'éveillai mes compagnons : « Ils sont entrés chez Confalonieri, leur dis-je ; dans quelques minutes ils seront ici..... » Rinaldini se leva sur son séant et me dit : « Peut-être transporte-t-on seulement le comte à Santa-Margarita ?— A une heure du matin, pour un simple changement..... non, mon ami... c'est devant la commission, où nous allons le suivre... — Et moi aussi ? reprit-il. — Je ne le crois pas ; tu sais bien que le procès des Brescians n'est pas terminé... Tranquillise-toi donc..... Mais que font-ils si longtemps dans la prison de Confalonieri? serait-ce seulement le médecin,

ou Salvotti ? » J'avais à peine prononcé ces mots que notre porte s'ouvrit : « *Signor Francese*, me dit le geôlier, il faut vous habiller et nous suivre... Et vous aussi, signor Castillia... Quant à vous, signor Rinaldini, vous pouvez rester dans votre lit. » La figure du pauvre Rinaldini, où se lisaient d'abord l'inquiétude et la crainte, n'exprima bientôt que de la tristesse... « Veux-tu que je t'aide ? me demanda-t-il en me tendant la main, tandis que de l'autre il essuyait les larmes qui commençaient à couler de ses yeux. — Voici de la lumière, messieurs, ajouta le geôlier, ne tardez pas ; dans quelques minutes nous viendrons vous prendre.—Emporterons-nous quelques effets avec nous ? » demanda Castillia, qui se hâtait de s'habiller. Pour toute réponse Caldi fit un signe de tête négatif accompagné d'un sourire si plein de malignité et d'un regard si dur que nous y lûmes notre sort.

A peine fut-il sorti que Rinaldini se leva précipitamment et vint me sauter au cou en pleurant..... « Nous allons donc nous quitter, me dit-il en me pressant sur son cœur.... Ah ! que cette séparation m'est cruelle !..... Qui me consolera de ta perte ? qui te remplacera près de moi ?... Dieu sait le sort qui m'est réservé, mais je n'oublierai jamais combien tu as été bon, combien tu m'as soutenu dans le malheur ! puisses-tu revoir un jour ta patrie, ta famille !... — Au nom du ciel, Rinaldini, ne nous attendrissons pas. Nous nous sommes réciproquement aidés à supporter les douleurs de la prison, et notre infortune a fait naître dans nos cœurs une amitié..... — Qui ne finira qu'avec la vie, s'empressa de dire l'excellent homme. — Êtes-vous prêts ? nous cria le geôlier. — Encore un instant, répondis-je. »

Persuadé que mon dernier jour était venu, que j'allais être exposé aux regards d'une population tout entière, je soignai ma toilette plus que je ne l'avais fait depuis

mon arrestation. Je mis sous mon gilet un châle bleu que ma sœur m'avait donné, sur mon cœur un mouchoir de Lucy..... J'arrangeai mes cheveaux avec grâce, et, pour les tenir en ordre, j'emportai avec moi un peigne d'écaille auquel j'attachais tout le prix d'un tendre souvenir. « Eh bien ! est-ce fini ? dit alors Caldi en ouvrant la porte... Il faut partir... » J'embrassai encore une fois Rinaldini, et je sortis en lui disant le dernier adieu. Combien sa bonté, son excellent caractère, me l'avaient rendu cher ! « Allons, allons, répétait le geôlier. Vous d'abord, *signor Francese.* — Adieu donc ! s'écria Rinaldini en se laissant retomber sur son lit, adieu..... » Déjà j'étais dans le corridor, où j'eus à peine fait quelques pas que je me trouvai vis-à-vis la porte de Confalonieri, que les gardiens avaient laissée ouverte..... Regarder s'il y avait quelqu'un dans la prison, me précipiter vers le lit dans lequel était couché le comte, lui soulever la tête, l'embrasser avec transport et lui dire : « Je suis ton Alexandre, nous partagerons le même sort, » fut fait en moins de secondes que je n'en mets ici à le rapporter.

« Que diable allez-vous faire dans cette prison ? me demanda brusquement Caldi. Hé, vous autres ! cria-t-il aux gendarmes en sortant du corridor, venez ici ; faites déjà descendre celui-là et conduisez-le à sa destination. » Plusieurs des sbires s'avancèrent alors, des flambeaux à la main, et m'accompagnèrent jusque sous le portique de la prison. Là se trouvaient une troupe assez nombreuse de fantassins et un commissaire de police. « Montez, monsieur, » me dit-il en me menant à la voiture, où il prit place à mes côtés. La nuit était obscure et froide. Nous avancions lentement, escortés par de la cavalerie. « Où allons-nous ? » demandai-je à celui qui m'accompagnait. Il ne répondit pas. « Serons-nous longtemps

avant d'arriver? » Même silence. « Castillia, mon compagnon, me suivra-t-il? » Mais le personnage ne détourna même pas la tête. Notre voiture, qui n'avait d'abord été qu'au pas, roulait alors avec plus de vitesse; nous étions dans la ville, dont nous traversions rapidement les rues désertes et silencieuses... « Quelle foule la remplira dans quelques heures! me disais-je, quand on me conduira au supplice!..... »

Quelques minutes suffirent pour nous faire arriver sous le portique d'un vaste édifice, c'était le palais de justice. De nombreux soldats en gardaient les portes. On me fit descendre de voiture, et, sous l'escorte de plusieurs gendarmes portant d'une main une torche et de l'autre un fusil, je montai et traversai tantôt de vastes pièces, tantôt d'étroits corridors, dont l'un aboutissait à une porte ferrée que gardait une sentinelle.

Là, le muet commissaire prit congé de moi par un salut; la porte s'ouvrit, et j'entrai dans une salle haute et profonde, en forme de chapelle, que j'aurais crue destinée à célébrer les mystères de l'Église si la vue d'une immense cheminée où brûlait un feu ardent et la présence de huit à dix gendarmes qui s'y chauffaient et se levèrent à mon approche ne m'eussent indiqué qu'on l'avait sans doute transformée en une pièce d'attente, où l'on gardait les condamnés à mort au moment de leur exécution..... Deux lits y étaient dressés, l'un au bout, l'autre plus près de la cheminée; une table ronde grossièrement travaillée se trouvait au milieu, et près de cette table était un homme de haute taille qui me fit signe d'approcher.

« Avez-vous des bijoux sur vous? me demanda-t-il.

— Voyez..... fouillez, lui répondis-je en mettant à sa disposition les poches de mon habit.

— Vous pouvez vous asseoir, » reprit-il après s'être

assuré que je n'avais sur moi ni couteau ni aucune arme avec laquelle je pusse attenter à ma vie. Je préférai marcher; mon agitation était trop violente pour qu'il me fût possible de rester à la même place..... Je me mis en mouvement, passant et repassant devant les gendarmes, dont les yeux étaient constamment attachés sur moi.

«Encore quelques instans, me disais-je, et je vais donc enfin savoir combien d'heures il me reste à vivre..... Toute incertitude va cesser, la douleur de l'attente va finir, je vais être en présence de la mort..... Ah! qu'elle vienne, mon Dieu! qu'elle vienne! .. je la contemplerai sans faiblir!... Avant que le soleil n'ait éclairé ces hautes fenêtres, où sa lumière doit pénétrer si belle, j'aurai entendu mon arrêt!..... Quels terribles momens ne me reste-t-il pas encore à passer!..... Quelles épreuves! Si mon frère, si ma sœur..... mais non, je ne les verrai plus! je veux leur sauver cette cruelle agonie..... leurs jours en seraient à jamais empoisonnés!.....»

J'étais depuis longtemps plongé dans ces funestes pensées, où le courage et la résignation luttent si douloureusement contre les regrets et les souvenirs, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau et que je vis paraître un prisonnier, dont la distance m'empêchait de distinguer les traits. Dans l'espoir que ce pouvait être Confalioneri, je m'avançai rapidement vers lui, mais j'avais à peine fait quelques pas que je pus me convaincre, au peu d'élévation de sa taille, que ce n'était pas là l'homme au cœur ferme et généreux dont l'aspect, je le savais, était si grave et si imposant.

« *Signor* Borsieri, dit celui qui était chargé d'inspecter les poches, veuillez vous approcher. — Volontiers, répondit-il d'une voix vibrante... me voilà.» Il s'avança, et je pus alors mieux apercevoir la figure du littérateur dont le célèbre poëte Monti m'avait parlé avec tant d'é-

loges. Ses yeux vifs, ses cheveux blonds, donnaient à son visage un air de jeunesse que les souffrances de la prison n'avaient pas encore entièrement effacé. Ignorant qui j'étais, il cherchait à deviner, je le voyais, quel était celui dont la tournure contrastait si fort avec les autres personnages réunis dans cette salle ; arrivé près de moi, il me salua avec politesse.

« Nous voici parvenus au moment décisif, lui dis-je en lui rendant son salut ; encore quelques heures, et nous connaîtrons enfin notre sort. — Vous ! un des accusés ? reprit-il avec surprise... *pur troppo !* — Hélas ! oui, malgré ma qualité d'étranger, de Français..... » L'étonnement de Borsieri redoubla. « Par quelle fatalité vous trouvez-vous dans les griffes de la commission ? » me demanda-t-il avec intérêt. J'allais lui répondre lorsqu'on introduisit dans *le confortatorio* (la chapelle ardente) un petit monsieur au-devant duquel Borsieri s'empressa de se rendre en me disant : « Palavicini, mon compagnon de prison. »

J'observai alors avec un redoublement d'attention le nouvel arrivant. Sa stature était fort au-dessous de la moyenne, mais sa démarche et son maintien semblaient si fiers, si décidés qu'on se disait de suite qu'il y avait dans ce petit être un courage et un cœur dignes de la solennité du moment. Pendant qu'on le débarrassait des montres, cachets, anneaux dont il s'était chargé en partant de Porta-Nuova, il promenait des regards superbes et dédaigneux sur les gendarmes. « Tiens, dit-il en élevant la voix et en remettant au visiteur le dernier de ses nombreux bijoux, je te le donne afin que tu te souviennes du marquis Palavicini. Eh bien, reprit-il en s'adressant à Borsieri, nous y voilà !..... Mais Confalonieri, je ne le vois pas ? Je le croyais ici, cet infortuné Frédéric, à qui j'ai fait tant de mal..... Savez-vous s'il

doit venir bientôt? dit-il en se tournant vers moi. — Je l'ignore, lui répondis-je. — *Il signor* est prisonnier comme nous? se hâta de dire Borsieri..... C'est un Français. — Un Français, bravo! s'écria-t-il en me tendant la main. Mais Castillia n'est point ici! — Lorsque je l'ai quitté..... — Quoi! vous étiez avec lui, ce bon Gaëtano, que j'aime comme un frère et que j'ai perdu en voulant le sauver!..... Ah! s'il pouvait ne point partager notre sort, si ce retard était une preuve que sa condamnation est légère!..... Malheureux que je suis! le voilà qui entre!..... »

Palavicini se précipita dans les bras de son ami, qu'il embrassait avec effusion. Tous deux revinrent ensuite vers nous..... « Sais-tu si Confalonieri va bientôt venir? demanda Borsieri à voix basse en s'adressant à Castillia. — Je ne sais; lorsque j'ai passé dans le corridor, j'ai vu entrer dans sa prison le médecin Locatelli; on dit qu'il n'est pas transportable, mais que Salvotti le fera traîner ici mort ou vif. — Quelle infamie! m'écriai-je... — Et quand je pense, reprit Palavicini en nous entraînant dans un angle de la vaste salle, que c'est nous, ses amis, qui l'avons conduit là; que sans nous il jouirait encore de la liberté; que notre patrie n'aurait pas perdu son grand homme, son premier citoyen, qui va peut-être, à cause de nous, monter sur l'échafaud.....— Sa mort est certaine, dis-je alors avec l'accent de la douleur!..... — Quoi! serait-il vrai, s'écria Borsieri... Et moi qui espérais que nos rétractations auraient pu le sauver!... — Nos rétractations!... elles sont venues trop tard, reprit Palavicini..... Confalonieri périra, Confalonieri, dont l'âme grande et généreuse a eu pitié de nos douloureux regrets en nous faisant savoir qu'il pardonnait à ceux qui l'ont trahi..... Mais si je n'entendais point le *pardon* de sa bouche, s'il mourait sans m'avoir

serré sur son cœur, je m'abandonnerais au désespoir !... » La porte s'ouvrit : « C'est peut-être lui ?... » Nous avançâmes tous..... « C'est Tonnelli, s'écria Borsieri..... » Et nous vîmes arriver lentement un homme jeune encore dont les traits amaigris, le teint jaune, le dos voûté, les jambes grêles, annonçaient l'épuisement de toute force vitale. « Nous t'avions pris pour Confalonieri. — Moi ! je ne suis que Tonnelli de Cocaglio, qui ai la mort dans le cœur d'avoir été assez faible, assez lâche pour céder aux perfides paroles de Salvotti et contribué à la condamnation de celui dont l'Italie devrait à jamais pleurer la perte..... A quoi servent maintenant les regrets et les remords ?..... le mal est irréparable.....

« Oui, oui, reprit-il, je sais bien que je ne suis pas le seul, que ceux de Brescia, de Mantoue, et bien d'autres, n'ont pas été plus forts que moi, qu'ils ont fait peser charge sur charge sur la tête de Confalonieri. Mais cette communauté d'erreurs et de coupables faiblesses ne saurait m'absoudre à mes yeux ni me relever de mon avilissement.

La voix de Tonnelli, d'abord tremblante et cassée, s'était peu à peu raffermie, et ce fut avec le pénétrant accent d'un généreux repentir qu'il prononça ces dernières paroles, qui firent une impression profonde sur ceux qui l'écoutaient ; sa figure, pâle et décharnée, avait pris de l'animation, sa taille s'était redressée comme si le touchant aveu qu'il venait de faire avec tant de contrition eût momentanément soulagé son âme du poids qui l'oppressait... Bientôt épuisé de ce courageux élan, il se traîna, soutenu par un de ses compagnons, jusqu'à l'immense cheminée, où les gendarmes lui firent une place. Là, il s'assit, posa ses mains sur ses genoux, et resta tellement immobile qu'on aurait pu le croire parmi les trépassés si les flammes du foyer, en se reflétant sur

son visage, n'eussent parfois laissé entrevoir le mouvement convulsif de ses lèvres. Le moribond, entouré de gendarmes, dont les armes brillaient à la lueur rougeâtre du feu ardent qu'ils ne cessaient d'attiser, ces groupes d'employés de police, de geôliers, de commissaires, qui s'entretenaient à voix basse, ces huissiers qui entraient et sortaient mystérieusement pour s'assurer que tout était en ordre ou pour donner de nouvelles instructions, tout cet ensemble de muets personnages, dont les costumes ne caractérisaient que trop les fonctions, donnaient à cette austère chapelle, à peine éclairée par quelques torches qui brûlaient çà et là, un aspect si lugubre et si imposant qu'il ajoutait encore aux tristesses et aux perplexités de mon âme. L'attente était longue, mortelle. Fatigué d'esprit et de corps, j'allais me jeter sur un des lits qu'on avait dressés dans la salle lorsqu'un bruit de portes qu'on ouvrait et fermait, des pas précipités, des voix nombreuses, attirèrent notre attention...

« C'est le comte, s'écria un commissaire de police en entrant rapidement dans la salle; il arrive, les lits sont-ils prêts? » Ces paroles retentirent dans mon cœur; un tremblement subit passa dans tout mon être; les yeux fixés sur la porte, dans une anxiété qui fit disparaître toute autre pensée, tout autre sentiment, j'attendais Confalonieri, ce frère d'infortune que mon cœur s'était choisi...

Un homme en manteau, d'une haute stature, d'un aspect imposant, parut enfin à la porte, appuyé sur deux gendarmes... A peine l'eus-je aperçu que je m'élançai vers lui, que j'écartai ceux qui l'aidaient à marcher..... « C'est à moi de te soutenir, lui dis-je en l'embrassant avec tendresse... » et je passai mon bras autour de sa taille... Il était temps, car je le sentis défaillir, et je dus l'emporter sans connaissance, avec l'aide d'un gendarme,

jusqu'au lit de camp qui était dressé non loin de la cheminée. Là, comme s'il eût été mon père, je m'efforçai de lui donner tous les soulagemens que la tendresse inspire ; et debout à son chevet, toujours prêt à contenir les mouvemens convulsifs de ses membres contractés, je veillais, une de ses mains dans les miennes, sur celui que Dieu ne m'avait fait connaître ici-bas, je le croyais, hélas ! que pour former avec lui, au moment de la mort, une de ces fraternités saintes qui donnent au cœur, dans ces fatals momens, force, courage et consolation, par l'espoir de jouir à jamais dans les cieux de cette union indissoluble qu'un même martyre a scellée sur la terre.

Rangés autour de cette couche de douleur, nos compagnons de captivité, la consternation sur les traits, les larmes dans les yeux, attendaient avec angoisse la fin de cette crise nerveuse, tandis que les agens du pouvoir, dont la salle s'était remplie, nous regardaient stupidement donner des soins à l'infortuné qui se débattait sous la violence du mal !... Peu à peu cependant les convulsions devinrent moins fortes, moins fréquentes, et à l'agitation d'un être plein de vie succéda bientôt l'affreuse immobilité d'un corps inanimé..... Seulement, à la contraction continuelle de ses paupières, on voyait que l'agonie durait encore ! Ces tristes symptômes durèrent longtemps après que les spasmes furent apaisés ; enfin ils disparurent aussi, et la figure du pauvre patient reprit ce calme, cette majestueuse beauté qui se voit souvent sur les traits de ces hommes au cœur pur qui viennent d'exhaler leur dernier soupir.

Pour le voir de plus près, pour sentir à son souffle s'il allait se réveiller de ce long assoupissement, je penchai ma tête vers la sienne, et dans mon émotion je baisai tendrement son front pâle et glacé, tandis que mes larmes mouillaient son noble visage. Soit que l'accès fût à

son terme ou que la chaleur de mes mains, de mes lèvres, eût rappelé plus vite le sentiment de la vie, il ouvrit enfin ses yeux si grands, si beaux, dont la violence du mal n'avait pas altéré la pureté ; les promena d'abord vaguement sur tout ce qui l'entourait, puis, les fixant sur moi avec une expression de tendresse et de bonté qui me pénétra jusqu'au cœur, il m'attira vers lui et me serra sur son sein!... Ce fut là un de ces momens sacrés et solennels où deux âmes éprouvées par les mêmes douleurs, deux âmes crées par Dieu pour s'aimer et souffrir, se retrouvent et sentent qu'ainsi réunies par la volonté suprême elles seront plus fortes contre l'adversité, plus calmes, plus résignées, meilleures dans chacun des instans de leurs douloureux sacrifices !

« Soulève-moi un peu, me dit-il avec un accent qui exprimait sa tendre reconnaissance ! Le paroxisme, si je restais entièrement couché, pourrait recommencer encore, et j'ai besoin de te voir, de te dire quel soulagement j'éprouve à t'entendre, à sentir ta main dans la mienne, à te presser sur mon cœur..... » Et il m'embrassait avec effusion !..... Alors je l'aidai à se redresser et je lui dis doucement : « Le pauvre Palavicini est là qui n'ose s'approcher..... D'autres aussi malheureux que lui attendent.....» Sans me laisser achever, il tourna vers eux sa tête appesantie et leur tendit la main en gage de pardon..... Tous s'inclinèrent, tous fondirent en larmes, et Palavicini s'écria : « Quoi! tu ne me repousses pas! Quoi! tu pardonnes! à moi qui t'ai trahi, à moi qui suis la cause première de ta ruine!..... Ah ! Frédéric !..... ta générosité me rend la vie! Que me font les malheurs qui m'attendent, maintenant que je suis assuré que ta grande âme est touchée de mon repentir!..... C'est qu'ils m'ont indignement trompé, vois-tu, ces scélérats ! c'est que j'étais jeune, sans expérience..... Confalonieri,

ému, s'empressa de lui dire, en lui ouvrant ses ses bras : « Giorgio, je ne me souviens plus que de tes efforts pour réparer l'erreur d'un premier moment..... viens ici sur mon cœur, il ne garde rien du passé..... »

Ces touchantes paroles de réconciliation furent prononcées avec tant de simplicité et de conviction qu'elles me donnèrent une idée bien plus haute, bien plus juste encore du caractère de l'homme dont je me sentais si fier de mériter l'estime! Palavicini sanglotait, et cachant son visage dans le sein de l'ami généreux sur lequel il avait, par sa faiblesse, attiré tant d'irréparables calamités, il répétait avec transport : « C'est la vie que tu me rends en me réhabilitant à mes yeux!... . et moi je t'ai donné la mort!.....» L'attendrissement était général : Borsieri, Castillia, Tonnelli, profondément émus des paroles de bonté que Confalonieri leur avait adressées, s'en étaient rapprochés et lui exprimaient en silence leur profonde reconnaissance par des larmes, des serremens de mains, tandis que la pitié empreinte sur les figures des nombreux surveillans révélait qu'eux aussi avaient été touchés de cette pathétique scène de regrets et d'évangélique pardon.

« M. le comte a-t-il repris connaissance? demanda pour la quatrième fois un personnage vêtu de noir, devant lequel s'inclinaient respectueusement tous les gens qui nous entouraient. Un gendarme lui ayant fait signe que oui, il ajouta : « Que chacun soit à son poste; dans quelques minutes je viendrai chercher les prisonniers.»

« C'est pour paraître devant le tribunal, me dit Confalonieri; on va nous lire notre sentence... — Il faut que je descende de ce lit, ajouta Frédéric..... aide-moi, je t'en prie..... si je ne pouvais me tenir debout pour aller à la commission, ils m'y porteraient de force, et je

veux à tout prix éviter cette humiliation.....—Appuie-toi sans crainte, lui dis-je en le soutenant avec vigueur, laisse aller s'il le faut sur mon bras tout le poids de ton corps ; Dieu m'a donné la force, et je l'en bénis dans ce moment. » Nous fîmes alors quelques pas dans la salle. « Grâce à toi je me soutiendrai, je le sens, je l'espère. » Ces derniers mots étaient à peine articulés qu'une des portes de la salle s'ouvrit avec rapidité : « Qu'on fasse avancer les accusés, dit à haute voix l'huissier de la commission...» Nous nous regardâmes, Confalonieri et moi, nous nous serrâmes le bras avec une tendre et sympathique énergie, et je lui dis bien bas : « Plût à Dieu qu'on nous laissât marcher ainsi au supplice ! »

Précédés de quelques commissaires, nous nous avançâmes lentement au milieu de la haie que les gendarmes avaient formée de chaque côté. « Si la distance à parcourir est longue, pensais-je avec douleur, si nous faisons plus de cent pas, Confalonieri succombera.....» car je sentais ses jambes faiblir malgré toute sa résolution et l'appui de mon bras..... Heureusement que peu de secondes suffirent pour arriver à la salle où nous attendait l'inquisitoriale commission, dont les membres, au nombre de neuf, étaient rangés en demi-cercle autour d'une table chargée de flambeaux.

A la gauche du président se voyait Salvotti, plus pâle, plus sinistre que jamais. On nous plaça debout le long du mur qui faisait face au tribunal. Le silence que notre arrivée avait interrompu se rétablit, il y eut un moment d'attente..... il fut long et terrible !..... Mais de toutes mes anxiétés, celle qui dominait mon âme était la crainte de voir Confalonieri perdre tout à coup connaissance devant nos impitoyables juges !.. Quelle joie cruelle en aurait éprouvée Salvotti, dont les yeux étaient arrogamment fixés sur nous..... « Courage, » dis-je à voix basse à mon

ami en le soutenant plus fortement encore..... Son regard assuré, le calme de sa belle figure, qu'il tourna un moment vers moi, me tranquillisèrent sur l'effroi d'un paroxisme nerveux. On aurait entendu s'agiter une feuille..... Enfin le président (que nous n'avions jamais vu) fit signe au greffier de passer à la lecture des sentences ; ses mains tremblantes pouvaient à peine tenir le fatal papier..... Il commença, mais sa voix était si faible, si émue, qu'il fut obligé de s'arrêter dès les premiers mots..... Déjà Salvotti, qui se trouvait près de lui, étendait la main pour proclamer lui-même sans doute le tragique résultat de ses infernales œuvres quand le greffier reprit avec plus d'assurance :

« *Per sentenza della commissione imperiale, confirmata dal supremo tribunale di Verona e sanzionata da Sua Maestà, il conte Federico Confalonieri, accusato e convinto di alto tradimente, è condannato a morte* (par sentence de la commission impériale, confirmée par le tribunal suprême de Vérone et sanctionnée par Sa Majesté, le comte Frédéric Confalonieri, accusé et convaincu de haute trahison, est condamné à mort)..... » Là il s'arrêta, et Salvotti, pour jouir de l'effet terrible que devait produire sur sa victime ce sanguinaire arrêt, jeta sur l'infortuné comte des regards perçans et victorieux ;.... mais son attente fut déçue : aucun trouble, aucune altération ne se montra sur les traits de Confalonieri.

Après une assez longue pause, le greffier continua :

« *Ma la pena capitale, con somma clemenza di Sua Maestà, gli è stata commutata in carcere duro, in vita, nella fortezza di Spielberg* (mais la peine capitale, par l'inépuisable clémence de sa majesté, a été commuée en la prison dure, pour toute la vie, dans la forteresse du Spielberg). »

Un léger frémisssement se fit entendre parmi les assistans..... Confalonieri demeura impassible..... Palavicini articulait des mots entrecoupés de soupirs et de murmures, Castillia leva les yeux au ciel, Tonnelli parut frappé de la foudre.....

Pour moi, il me fallut toute ma force de volonté pour ne pas m'élancer dans les bras de l'infortuné que je voyais ainsi, contre toute espérance, passer de la mort à la vie.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que la lecture recommençât..... Puis nous entendîmes encore :

« Par une même sentence de la commission impériale, confirmée par le tribunal suprême de Vérone et sanctionnée par Sa Majesté, Alexandre Andryane, accusé et convaincu de haute trahison, est condamné à mort ; mais par l'inépuisable clémence de sa majesté, la peine capitale est commuée en prison dure, pour toute la vie, dans la forteresse du Spielberg. »

Les yeux de Salvotti, brillans d'une satisfaction cruelle, me disaient : « Je te l'avais bien promis !..... » tandis que ceux de Confalonieri, qui s'étaient tournés vers moi, me laissèrent voir la plus touchante compassion..... Je répondis à l'un en lui serrant tendrement la main, à l'autre par un sourire de pitié !..... Quant au salut inespéré de ma vie, j'en entendis la certitude sans émotion et sans joie..... J'avais déjà trop souffert pour que le sentiment de l'existence prévalût aussitôt sur les tristesses de mon âme.....

On passa ensuite aux autres sentences. Palavicini, Borsieri, Castillia, furent condamnés à vingt ans de *carcere duro*, Tonnelli à dix ans.

Quand le greffier eut terminé sa lecture, le président nous adressa quelques mots pour nous exhorter à mériter par notre conduite la haute clémence que Sa Majesté avait

montrée à notre égard. Nous l'écoutâmes dans le plus profond silence, puis sans qu'aucun de nous fît entendre une seule parole, nous saluâmes et reprîmes le chemin de la chapelle.

## X.

Les forces de Confalonieri étaient épuisées, et ce fut à grand'peine, malgré tous ses efforts et les nôtres, qu'il gagna le lit où nous l'avions déposé lors de son arrivée. « Serais-tu menacé d'une attaque? lui demandai-je avec empressement..... — Non, je ne le crois pas; quelques instans de repos me remettront; sans toi je n'aurais pu résister si longtemps, je serais tombé devant la commission !..... que Dieu t'en récompense ! — C'est lui qui nous a réunis, répondis-je en tombant dans ses bras, et c'est lui que je remercie de m'avoir associé à ton sort... » Frédéric me serra fortement la main sur son cœur, puis vaincu par la fatigue, sa tête retomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent.

Après avoir été prier les gendarmes et gens de police de garder le silence, pour que le comte pût reposer quelques instans, nous vînmes nous asseoir non loin de lui, causant à voix basse de la sentence qui venait de nous frapper; tous me plaignirent, tous tombèrent à l'envi sur la conduite odieuse de l'inquisiteur, dont ils citaient des traits révoltans d'astuce et de perfidie. « Vingt ans de *carcere duro !* s'écria Borsieri, pour de semblables peccadilles !... Qu'avons-nous fait pour être traités avec tant de barbarie ?... — Ce que tu as fait, dit Confalonieri, que la voix un peu vibrante de notre compagnon tira pour un instant de son assoupissement... ce que tu as fait? indignement trompé dans les premiers momens de ton

arrestation par les perfides suggestions de Salvotti, tu rétractas ensuite généreusement ce qui pouvait me nuire..... voilà ton crime aux yeux de notre implacable ennemi et ce qui te conduit à Spielberg... » Borsieri, touché de ce témoignage d'estime, s'avança rapidement vers Confalonieri, lui prit la main et lui dit, les yeux mouillés de pleurs : « Maintenant je ne craindrai plus le *carcere duro*.

Les vitraux de la chapelle commençaient à être légèrement éclairés par les premiers rayons du jour, les torches s'éteignaient, et les rares lueurs du foyer perçaient à peine par intervalles l'obscurité qui régnait encore autour de nous. Assis près du chevet de Confalonieri, et pensant à notre condamnation, à cette dure et perpétuelle prison de Spielberg, je me disais : « Qui sait si nous ne regretterons pas bientôt que notre arrêt de mort n'ait pas été exécuté! qui sait quelle déplorable existence nous allons mener dans ce séjour affreux dont le nom seul suffit pour glacer d'épouvante..... Les angoisses de l'attente, nous les avions connues, les adieux à la vie, nous les avions faits..... nous étions prêts à mourir..... encore quelques heures, quelques jours de plus, et le supplice mettait fin à nos maux! Hélas! que de fois peut-être n'appellerons-nous pas, du fond de notre cachot, cette mort avec laquelle nous avons si longtemps causé! cette mort qui nous aurait délivrés....

« Délivrés, oui sans doute, mais ceux que nous laisserions, mais l'inguérissable douleur de nos familles et leur joie en apprenant que nous sommes sauvés, pouvons-nous ne pas en être touchés? pouvons-nous ne pas remercier Dieu de nous conserver des jours qui finiront peut-être encore par la liberté et le bonheur. »

Une fois échappé à l'échafaud, les miens comptant sur ma jeunesse, sur ma forte constitution, peuvent es-

pérer que je ne succomberai pas aux souffrances du cachot; mais la pauvre Thérèse, qui calmera ses craintes sur la santé de cet époux si cher? qui peut lui répondre qu'il résistera à toutes les privations, toutes les rigueurs d'une longue prison? Malade comme il l'est, ne doit-elle pas trembler, l'infortunée, qu'il ne périsse faute de secours, qu'il ne meure à la peine dans l'isolement et l'abandon?... Ah! la pensée en est intolérable, déchirante!... Moribond, abandonné... Non, mon Dieu! non, Thérèse, un tel malheur ne lui sera pas réservé... Nous n'avons pas été ainsi réunis, sauvés si miraculeusement pour ne pas supporter ensemble les épreuves à venir. Je serai là, j'en ai le pressentiment, l'espérance; je serai là pour le veiller, pour le soutenir, regardant comme une faveur du ciel de pouvoir consacrer mes forces et ma jeunesse au soulagement de l'homme qui vient de me prouver, dans ces momens solennels, que sa grande âme est à la hauteur de tout ce que ses admirateurs étaient en droit d'en attendre.

L'espoir d'adoucir les douleurs de mon ami, d'agir encore dans cette vie de passive souffrance, à laquelle nous allions désormais être condamnés, avait ranimé mon cœur..... Je contemplai avec consolation l'infortuné que la Providence semblait confier à mes soins pour que je supportasse avec plus de résignation ma triste destinée!... je sentais le besoin de l'embrasser avec tendresse, de l'assurer que j'étais à lui corps et âme... et j'aurais cédé sans doute à ce désir si la crainte de troubler le salutaire repos dont il paraissait jouir n'eût retenu mon effusion. Pour me dédommager alors de la contrainte que je m'imposais, je parlai de lui, de sa Thérèse avec mes compagnons d'infortune. Tous rendaient hommage à la puissance de volonté, à la profondeur d'esprit, à l'amour de justice et de vérité qui caractérisaient Con-

falonieri ; ce qu'il avait fait et ce qu'il avait voulu faire pour son pays avant d'être arrêté était dignement apprécié par eux ; mais ce qu'ils admiraient surtout, c'était sa généreuse conduite, son inébranlable fermeté pendant le cours d'un procès qui dura deux ans et durant lequel tant d'accusés s'étaient sauvés en l'accablant, tandis que lui n'avait agi et pensé que pour les sauver tous !... Jamais éloge n'avait mieux trouvé le chemin de mon cœur ; c'était le tribut payé par la conviction du malheur reconnaissant à l'héroïsme de l'infortune !

« Entendez-vous ce bruit sourd et prolongé, semblable aux murmures lointains des vagues de la mer ? » nous dit Borsieri en s'interrompant tout à coup..... Nous levâmes tous les yeux vers les hautes fenêtres d'où semblait arriver cette rumeur confuse que nous entendions depuis quelque temps sans nous en rendre compte..... « Écoutez, continua-t-il, comme ce bourdonnement s'élève et monte jusqu'à nous !..... C'est la foule et ses mille voix que la crainte comprime..... La foule empressée, curieuse, avide de contempler, de se repaître du spectacle de notre exposition..... — Nous, exposés ! répéta Castillia... pour quelle raison, et dans quel but !... Je n'en crois rien ; n'avons-nous pas entendu les sentences ? — Oui, mais le peuple ne les connaît pas ; et, comme les condamnés du procès de Venise, on nous favorisera d'une exhibition en plein air, d'une ignoble station sur le pilori, afin que chacun puisse voir à son aise la figure et la contenance de ces ennemis acharnés de la société qui ont commis le plus impardonnable des crimes, celui de douter un instant des droits de l'Autriche sur l'Italie... Voyez d'ici cette multitude se presser, s'étouffer pour arriver plus près de nous... Prêtez l'oreille à la clameur toujours croissante..... Qu'on aille maintenant annoncer à cette populace que l'arrêt ne sera pas lu

en public, et des cris de mécontentement partiront de toutes les bouches. « Si quelqu'un était assez lâche pour nous insulter, s'écria Palavicini, je lui cracherais au visage. »

Déjà le jour avait pénétré dans toutes les parties de la chapelle, et Confalonieri ne donnait aucun signe de vie... Inquiet de cette immobilité, je me rapprochai de lui, je me baissai doucement jusqu'à sa tête, j'écoutai sa respiration..... « Il dort, dis-je à Castillia, qui se trouvait près de moi.... » Confalonieri ouvrit les yeux. « Pardonne-moi d'avoir troublé ton sommeil, *Federico mio*, je craignais qu'un nouvel accès..... » Il me sourit avec bonté, puis il me dit : « Le sommeil ! il y a longtemps que je ne le connais plus ! Mais après tant de mortelles angoisses, ne devais-je pas, dans un pieux recueillement, consacrer mes pensées à l'ange dont l'héroïque dévouement est l'unique cause de mon salut..... Sans elle, j'en suis certain, je n'aurais plus que quelques heures à vivre... Pauvre Thérèse ! elle aura surmonté tous les obstacles, vaincu toutes les volontés !... Mais quelles épreuves, grand Dieu ! n'a-t-elle pas supportées, l'angélique créature !... Et qui sait, hélas ! qui sait quels ravages de si cruels assauts ont pu produire dans tout son être !... » Un long soupir suivit ces dernières paroles ; puis il reprit : « Ne songeons aujourd'hui qu'au soulagement que vont éprouver les bien-aimés de nos cœurs en apprenant que notre existence est assurée... Plus tard, quand nous serons seuls, nous parlerons d'eux ; à cette heure, nous nous attendririons, et nous avons besoin de calme et de résolution pour le reste du jour : le moment de l'exposition ne doit pas être éloigné..... Dieu veuille que mes forces ne me trahissent pas !..... Heureusement que je compte sur toi, ajouta-t-il en s'appuyant sur mon bras pour se relever et se mettre sur une chaise..... Grâce à

ton secours, j'échapperai à cette nouvelle torture de mes ennemis.

— *Signor conte*, dit en ce moment à Confalonieri un commissaire de police dont j'avais remarqué la tournure singulière et la continuelle activité..... *Signor conte*, *la riverisco umilissimamente* (je vous salue très-humblement), je suis enchanté, ravi de voir votre seigneurie sur pied; elle ne reconnaît peut-être pas le fameux *Chiesa*, la terreur des voleurs... *Chiesa*, le *commissaire aux exécutions*, que les fermiers de monsieur le comte accueillaient si bien quand il allait dans leurs environs faire quelque expédition contre les bandits? — En effet, il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous vois, lui dit Confalonieri. — J'étais bien sûr, reprit notre homme d'un air satisfait, que monsieur le comte me reconnaîtrait..... C'est que sans me flatter, *nel mio piccolo* (dans ma petite sphère) j'ai su m'acquérir quelque estime..... Ce que je fais, seigneur comte, je tiens à le bien faire; c'est mon principe, le devoir avant tout; mais le devoir n'empêche pas qu'on ait un cœur, et la reconnaissance que je vous dois, *signor conte*, pour toutes les bontés que votre noble famille a eues pour la mienne, ne finira qu'avec ma vie... Je suis comme ça, moi! dans ma petite sphère je me suis toujours dit que ce sont les sentimens qui font l'homme, et que c'est l'esprit qui les distingue des animaux; aussi me suis-je fait une bibliothèque... là... que plus d'un littérateur pourrait envier; sans me vanter, *nel mio piccolo* (dans ma petite sphère) j'ai quelque goût; et tout en poursuivant mes voleurs, je profite des moindres instans pour enrichir ma mémoire de quelque bonne lecture... Ça donne de l'agrément et de la considération..... »

Confalonieri ne put s'empêcher de sourire en écoutant l'érudit commissaire, dont le langage était un mélange bi-

zarre des dialectes milanais, bergamasques et de mots italiens cousus les uns aux autres, qu'il prononçait à la toscane.

« C'est un plaisir pour moi, continua l'éloquent *Chiesa*, d'avoir affaire avec un homme de la portée de monsieur le comte, d'un homme que je révère, et avec un aimable *cavaliere* comme *il signor Francese*, ajouta-t-il en se tournant gracieusement vers moi..... Aussi quand il s'est agi de l'exécution et qu'on m'a fait appeler pour me consulter sur l'ordonnance de la cérémonie, je me suis dit : « Attention, *Chiesa!* il ne s'agit pas ici de misérables brigands, mais de la fine fleur de la noblesse, mais d'une des premières familles de Milan, d'un comte auquel tu es heureux de montrer ton respect, ta reconnaissance, et d'un étranger à qui tu dois donner une belle idée de ton savoir-faire... A l'œuvre donc, et prouve que tu sais traiter chacun de tes condamnés suivant son rang et son mérite; alors j'ai réfléchi, j'ai consulté mes livres, j'ai fait mes plans..... et sans me vanter, *signor conte*, dans ma petite sphère j'avais réussi à souhait, tout était combiné : le moment où le cortége devait partir du palais de justice, les rues par lesquelles il devait passer, comme le lieu où j'avais ordonné de dresser les deux potences, car je savais trop ce que je devais *al signor conte* pour le traiter comme un condamné ordinaire. D'abord tout était neuf, le gibet et les cordes, et jusqu'à l'échelle pour y grimper..... Les deux potences se regardaient, c'était comme il faut, et dans ma petite sphère je puis dire, sans me flatter, qu'on n'aurait pas vu de longtemps quelque chose d'aussi bien ordonné que cette exécution là. Ça m'avait donné du mal, c'est vrai..... Et quand on est venu m'annoncer que tous mes préparatifs ne serviraient à rien, moi qui comptais là-dessus pour me faire honneur, j'ai dit : « *Che peccato* (quel dommage)! cela

aurait joliment été, et *il signor conte* aurait été satisfait de mes intentions pour lui prouver ma reconnaissance. »

Il y avait quelque chose de si burlesque et de si étrange dans les discours et les manières du personnage en nous racontant les soins qu'il avait pris pour que tout allât *a dovere* (à ravir) dans notre pendaison, que nous nous regardions, Confalonieri et moi, pour nous demander si cet ordonnateur distingué de cordes et de gibet ne se moquait pas grossièrement de nous; mais il y avait aussi dans son air tant d'importance pour ses honorables fonctions, tant d'amour du métier, joints à tant de désir de paraître un *uomo di garbo* (un homme comme il faut) et plein de sentimens, que force nous fut de croire à son impudente et incroyable bonne foi [1].

« C'était donc une chose arrêtée que notre exécution? lui demandai-je. — Arrêtée, décidée, décrétée, *caro il mio signor Francese;* bel et si bien que tout était prêt, qu'il m'a fallu qu'on me répétât dix fois le contraire pour que je pusse croire que cela n'avait pas lieu; c'est que, voyez-vous, dans ma petite sphère je suis assez bon juge des choses et des hommes. Qu'est-ce qui a maintenant plus de vouloir et de pouvoir dans ces affaires-là? m'étais-je dit, en faisant ainsi mes déductions. — C'est le conseiller Salvotti. — Qu'est-ce qui tient comme à un royaume que *questi signori siano appiccati* (ces messieurs soient pendus)? — C'est le conseiller Salvotti. — Qu'est-ce qui a dit à tous que rien ne pouvait les sauver? — C'est le conseiller Salvotti. — Or donc, pour parler comme mes livres, si ce fameux inquisiteur si zélé, si habile, a le désir, le pouvoir et le vouloir que l'exécution ait lieu, qu'est-ce qui pourra l'empêcher? — Per-

[1] Ce récit, qui peut paraître exagéré, n'est que l'exacte vérité. (*Note de l'éditeur.*)

sonne. — C'était raisonné clair et juste, n'est-ce pas, *signor conte?*

« Aussi, quoi que tout fût suspendu, ne me suis-je rendu qu'à une dernière preuve.— Et quelle était cette preuve, signor Chiesa? dit Confalonieri.— C'est, seigneur comte, lorsque j'ai entendu la chose de la bouche même du conseiller Salvotti ; je comprenais bien que ça ne l'arrangeait pas, cet homme, c'était tout simple ; après s'être donné tant de mal, voir comme ça s'échapper un gibier si bien traqué, ce n'est pas fait pour satisfaire ; quand on travaille comme nous en conscience, seigneur comte, on n'aime pas à perdre ainsi le fruit de ses peines..... Il est vrai, ajouta-t-il en souriant d'un air entendu, que le conseiller Salvotti, qui s'attend à être nommé membre du sénat de Vérone, aura là une belle fiche de consolation; mais c'est égal, je parierais que la joie d'un avancement si bien gagné ne le consolera pas de ne point en être venu à ses fins avec vos seigneuries... C'était pour lui la couronne du procès... car chez nous autres criminalistes, voyez-vous, la pièce n'est pas complète quand le cinquième acte ne finit pas en l'air. »

Et le facétieux Chiesa riait encore de l'heureuse saillie de son esprit *sbirien* lorsqu'un bruit de chaînes vint l'interrompre. « Voyez un peu comme on s'oublie, reprit-il, quand on a le bonheur de causer avec des gens qui vous comprennent..... Le diable m'emporte si je croyais que l'heure de l'exposition fût déjà sonnée. Seigneur comte, je vous salue très-humblement... si jamais vos seigneuries ont besoin de mes petits services, sans me vanter, dans ma petite sphère je m'acquitte assez bien des devoirs qu'on me confie ; et, pour une personne à laquelle je dois autant qu'à monsieur le comte, il n'est rien.....— Que vous ne fassiez, dit Confalonieri, pour que la potence soit des plus belles et que la corde glisse

et l'étrangle *a dovere* (à ravir), n'est-ce pas, monsieur Chiesa ? — Ah ! seigneur comte, seigneur comte, répéta l'obséquieux commissaire en nous saluant : *Ange quot angis, age quod agis* (fais bien ce que tu fais).

« Allons vous autres, cria-t-il aux familiers de la police, faites promptement, apportez ici les fers. Monsieur le comte veut-il que je les lui attache moi-même ? dépêchons, dépêchons... — Je vous saurais infiniment de gré, dis-je à voix basse à Chiesa, de ne mettre les chaînes au comte qu'au dernier moment ; il ne le demanderait pas, mais il est si faible, si exposé à s'évanouir, qu'il y aurait de la barbarie à ne pas diminuer ses souffrances, je ne conçois même pas que la commission puisse exiger qu'un pauvre malade soit martyrisé de la sorte. — La loi le veut, *signor Francese*, et c'est l'ordre précis de la commission qu'aucun de vous n'en soit exempt. »

## XI.

Déjà l'on n'entendait que le cliquetis des chaînes qu'apportaient ou traînaient les geôliers et leurs valets... bruit sinistre ! qui fit sur nous une impression aussi pénible que nouvelle. « Nous voilà donc assimilés aux bandits et aux assassins, dis-je tristement à Confalonieri ; les mêmes fers qui ont chargé leurs mains infâmes vont aussi enchaîner les nôtres... Ah ! c'est ignoble !...—Mon ami, me répondit-il d'une voix douce, souviens-toi de ce vers de l'un de vos plus grands poëtes :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.....

« Soumettons-nous à ce que nous ne pouvons empêcher, et montrons-nous, chargés de fers, aussi calmes, aussi dignes que nous l'eussions été en marchant au supplice... Mais hélas ! en aurai-je la force ? Si j'allais m'évanouir publiquement !... comme ils jouiraient de cette faiblesse involontaire, comme ils la feraient passer aux yeux du vulgaire comme une preuve d'abattement ou de lâcheté ! Le peuple ne juge que sur les apparences ; s'il me voit pâlir, m'affaisser, il dira : « Voyez, il a peur, il tremble, ce Confalonieri !... Qu'aurait-ce donc été s'il eût fallu marcher à la mort ?... » Et mon nom, cette fois encore, serait souillé d'une tache que le témoignage des gens de cœur qui me connaissent ne saurait effacer... Que de viles et grossières calomnies n'a-t-on pas amassées sur

ma tête! que d'absurdités n'a-t-on pas répandues sur mon compte... et pourtant, quoique l'on sache aujourd'hui que ces bruits infâmes n'étaient que la tactique d'une police perfide, il en restera peut-être encore quelque chose dans l'opinion de tant de crédules Milanais... Oui, je te l'avoue, si mon malheur voulait que je tombasse privé de sentiment aux yeux de tous, ce serait pour mon cœur une mortelle douleur! Laisse-moi m'essayer, ajouta-t-il en s'efforçant de se lever seul... Ah! s'il suffisait de ma volonté pour rendre la vigueur à mon corps; mais la maladie a consumé toutes mes forces!... » Et il avait à peine fait trois pas qu'il fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur une chaise.

C'est dans cette position que vinrent le trouver, leurs chaînes et menottes en mains, les geôliers, qui avaient déjà fini *la toilette* de Borsieri, Castillia, Palavicini et Tonnelli. « *Signor conte*, dit l'un d'eux, il est temps..... la commission vient d'ordonner qu'on conduisît les condamnés au pilori..... — Je suis prêt, répondit Confalonieri en leur tendant les mains pendant que je le soutenais fortement par derrière... Quoi! les jambes aussi? ajouta-t-il avec douceur... — Oui, *signor conte;* il faut que la chaîne soit attachée aux pieds et aux poignets, et qu'elle fasse deux fois le tour du corps... — *Fate pure* (faites donc), leur dit mon ami.

— Maintenant c'est à vous, *signor Francese*, et tout sera fini.— Commencez quand il vous plaira, leur dis-je... Mais non, attendez quelques secondes encore, » car je venais d'être frappé du désordre d'habits et de chevelure de mon pauvre Confalonieri... Je me hâtai de réparer sa toilette; et prenant le peigne *précieux* dont je m'étais pourvu, j'arrangeai ses longs cheveux, que la souffrance de la prison avait blanchis... Et lui, touché de ces soins, qui lui allaient au cœur, il me regardait avec des yeux si

tendres et si reconnaissans que mon âme s'en épanouissait ! « L'heure presse ; allons, *signor Francese*. — A l'instant, je suis à vous ; mais avant tout laissez-moi rajuster mon châle, ma cravate et mes cheveux. » En moins d'une minute j'étais à leur disposition... « Les menottes sont trop étroites, dis-je au chef de la troupe, elles me blessent.—Nous n'en avons pas d'autres, » me répondit-il ; et il s'éloigna, me laissant aux poignets les deux anneaux, dont je conservai longtemps les marques.

« Appuie ton coude sur mon bras, dis-je à Confalonieri ; ne crains pas de me fatiguer : ainsi soutenu, tu iras jusqu'au bout, sois tranquille. N'auras-tu pas froid ?... L'air va te saisir peut-être ?... Tes mains..... Ah ! j'ai dans ma poche des gants pour les couvrir ; mais le moyen de les prendre, maintenant que nous sommes si bien harnachés ! Je vais appeler ce gendarme qui est là près de nous. » Il vint en effet, tira les gants de ma poche et les mit, à ma prière, aux mains de Confalonieri.

Le signal du départ venait d'être donné : Palavicini ouvrait fièrement la marche, faisant sonner ses chaînes à chaque pas ; Castillia, Tonnelli, les traînaient lentement ; Borsieri s'y prenait les pieds et manquait de tomber avec fracas ; puis nous venions à notre tour, marchant serrés l'un contre l'autre, pour que mon ami pût avec plus de facilité s'appuyer sur moi. Un gendarme ayant voulu l'aider, il le repoussa : « J'irai, me disait-il à voix basse, j'arriverai... » Nous descendîmes pas à pas un escalier de pierre d'où l'on entendait plus distinctement le solennel murmure, les bruits, les trépignemens d'une multitude dans l'attente.

Déjà, à droite, à gauche, autour de nous, dans l'enceinte du palais, sur l'escalier, sous le péristyle, se voyaient des fonctionnaires, des officiers de tous rangs, de toutes armes, des hommes privilégiés et jusqu'à des

femmes qui avaient brigué l'insigne faveur de contempler les premières les tristes victimes d'un gouvernement absolu.

« Voilà Confalonieri ! voilà Confalonieri ! répétait-on de toutes parts ; mon Dieu ! comme il est pâle... » Et, plein d'anxiété, je jetai les yeux sur sa figure, tremblant d'y apercevoir les signes précurseurs d'un paroxisme nerveux... Mais il me rassura par un mot, par une pression plus forte de son bras emboîté dans le mien... et je repris courage.

L'infanterie hongroise faisait la haie, soutenue par des hussards qui suffisaient à peine pour contenir la foule qui se pressa de notre côté sitôt que le cri d'annonce : « Les voilà ! les voilà ! » eut volé de bouche en bouche. Et les ondulations de cette masse furent telles que l'étroit passage par lequel nous devions marcher au pilori fut dix fois sur le point d'être encombré de monde. Alors les hussards appuyaient leurs chevaux contre les premiers rangs, les écrasaient, les refoulaient, et des milliers de voix aiguës s'élevaient de tous côtés. « Les forces, comment sont-elles ? demandais-je souvent à Confalonieri au milieu de ce bruyant tumulte. Veux-tu que nous nous arrêtions quelques secondes pour reprendre haleine ? — Non, non, me disait-il ; allons, allons toujours !... Si je fais une pause, je succomberai peut-être..... — Allons donc, » répétais-je après lui. Et la crainte qu'il ne s'évanouît tout à coup devenait si forte que je ne respirais plus.

« Encore quelques pas, lui dis-je, et nous serons au pied du pilori, » qu'on avait dressé contre les murs du palais... Déjà même Palavicini et Borsieri montaient les marches roides et hautes de l'étroit escalier, où l'on ne pouvait passer qu'un à un... A peine leurs têtes eurent-elles dominé la foule de quelques pieds qu'une grande exclamation se fit entendre presque aussitôt, suivie d'un

silence général... En moins de deux minutes ils arrivèrent sur le pilori, où les attendait un geôlier qui les attacha, le dos tourné contre le mur et le visage vers le peuple, à de gros anneaux de fer scellés dans la pierre de distance en distance... Castillia, Tonnelli, vinrent après. « Maintenant c'est à vous à monter, » dit d'un air de dédain à Confalonieri un capitaine de grenadiers hongrois. Je le regardai fièrement, puis quittant le bras du comte je lui dis tout bas : « Monte le premier, monte sans crainte, je serai là, derrière toi, tout prêt à te soutenir... » Il monta, mais à chaque degré qu'il franchissait avec tant de peine ses jambes faiblissaient, sa respiration devenait plus courte, plus oppressée, et, dans une mortelle perplexité, je me demandai : « Ira-t-il jusqu'en haut? »

Dès qu'il fut en vue de la multitude, on entendit : « Confalonieri! Confalonieri! » Puis tout rentra dans le silence. « Courage! lui dis-je en me plaçant à ses côtes ; remets ton bras sur le mien... Le plus difficile est fait. —Je l'espère, me répondit-il.—Suis-je pâle?—Non, non, tout ira bien. » Alors je tournai mes regards vers la place, vers les rues aboutissantes, où l'on n'apercevait que des milliers de têtes levées vers nous, tandis que toutes les fenêtres des maisons environnantes étaient garnies de nombreux spectateurs, hommes et femmes, qui se penchaient en avant pour mieux nous distinguer... Mais il n'y avait rien dans cette vive curiosité qui dût nous être pénible, rien qui pût nous faire croire que nous étions entourés d'une population indifférente, prévenue et prête à se réjouir de l'affligeant spectacle de notre odieuse exposition..... Loin, bien loin de là ; et si j'eusse été moins inquiet, moins occupé de mon pauvre Confalonieri, j'aurais pu remarquer parmi cette foule immense des marques non équivoques de compassion et d'intérêt. J'avoue

même que je n'aurais pas cru que les Milanais, sous les yeux de leurs maîtres, dont les nombreux bataillons garnissaient la ville entière, auraient été susceptibles d'une manifestation publique aussi clairement antiautrichienne; c'est un témoignage que je suis heureux de pouvoir leur rendre aujourd'hui.

Quelques minutes s'étaient écoulées dans cette silencieuse contemplation lorsque l'attention générale fut soudain attirée vers un balcon qui se trouvait placé à gauche au-dessus de nous et sur lequel venaient de se montrer plusieurs personnages, dont un, en uniforme, tenait à la main un rouleau de papier. Le silence devint plus profond encore..... l'attente était au comble..... Et lorsque le crieur commença d'une voix peu rassurée d'abord à lire les sentences, on eût dit que chacun des spectateurs avait parmi nous un frère, un parent, un ami dont il allait enfin connaître le déplorable sort; mais à peine eut-on recueilli ces mots : « Par la toute clémence de sa majesté, la peine capitale a été commuée pour le comte Confalonieri en celle de la prison dure pour toute la vie dans la forteresse du Spielberg..... » à peine, dis-je, eut-on recueilli ces mots qu'une rumeur soudaine, qu'un murmure universel, énergique, prolongé, révéla quel pénible effet produisait sur la multitude cet acte de *souveraine clémence*..... Tous les yeux se portèrent sur Confalonieri, comme pour lui payer un tribut de commisération et de regrets. Quand mon tour fut venu, qu'on eut entendu que j'étais aussi condamné aux galères du Spielberg à perpétuité, il y eut une exclamation nouvelle, et des paroles de compassion parvinrent jusqu'à moi..... paroles qui allèrent jusqu'à mon cœur, en me rappelant plus vivement encore les douloureuses anxiétés, le désespoir des chers amis dont je m'efforçais dans ce moment cruel d'effacer le souvenir,

de détourner l'image, dans la crainte d'être moins fort que mon attendrissement.

Il y eut un instant où Confalonieri, que je regardais à chaque seconde, ferma les yeux, pencha la tête..... Un frisson mortel courut par tout mon corps..... Je ne vis, je ne songeai plus qu'à lui, qu'à son affreuse douleur, à la pensée que son évanouissement pouvait être attribué à la faiblesse ou à l'abattement. « Frédéric, Frédéric ! » m'écriai-je, le cœur plein d'un poignant regret de ne pouvoir tendre la main, faire le moindre mouvement pour l'appuyer, pour le secourir..... Il releva péniblement la tête, et tournant vers moi son visage tout baigné de sueur : « J'ai cru que j'allais me trouver mal, me répondit-il d'une voix faible et entrecoupée ; mais s'il plaît à Dieu, j'irai..... j'irai encore !..... » Ah ! de quel poids affreux je me sentis soulagé !... La victoire, et c'en était une que de ne pas être la risée de nos ennemis, la victoire nous paraissait plus probable, plus sûre, et un éclair de joie, dans ce fatal moment, put encore briller dans mon âme.

Les sentences étaient lues ; la foule, de plus en plus pressée, de plus en plus avide de s'approcher de nous, aurait fini par repousser la troupe si l'on eût persisté à nous laisser exposés aussi longtemps que la commission en avait donné l'ordre ; mais la police, inquiète de cette manifestation d'intérêt, prit sur elle de nous faire abandonner notre pilori quelques minutes avant le temps fixé. Alors les geôliers nous détachèrent, et nous redescendîmes dans le même ordre où nous étions montés, non sans que le peuple, chez lequel l'instinct du juste et du bon vaut mieux dans de semblables circonstances que le sentiment des hautes classes, eût fait entendre, au moment où Confalonieri allait disparaître, un de ces longs gémissemens qui prouvaient qu'il savait plaindre la destinée de celui qui s'était sacrifié pour le bonheur de sa patrie.

Les chaînes dont on avait chargé nos jambes et nos mains rendaient nos mouvemens si pénibles et si difficiles que je n'ai jamais compris comment mon ami, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, soit parvenu jusqu'en bas sans être entraîné dans une chute que tous mes efforts n'auraient pu prévenir.

Au bas de l'escalier, Confalonieri, que j'avais précédé pour descendre, s'arrêta pour reprendre haleine..... Là nous nous regardâmes en silence; mais nos yeux, mais notre imperceptible sourire, en disaient plus pour nous féliciter d'être sortis vainqueurs de cette cruelle épreuve que toutes les exclamations de triomphe et de joie!

De nouveau l'un près de l'autre, lui s'appuyant plus que jamais sur moi, nous partîmes pour regagner la sombre chapelle.... Que de têtes, malgré les soldats, s'avançaient vers nous pour nous voir une fois encore! que de *Poveretti!* (pauvres infortunés!) nous furent adressés avant que nous eussions quitté la place où se trouvait la foule, que le bruit de nos fers semblait frapper d'horreur!.... Confalonieri, qui avait épuisé le reste de ses forces pour ne pas s'évanouir aux yeux de la multitude, semblait incapable d'arriver jusqu'au péristyle du palais. Il y parvint cependant et se traîna même jusqu'à la porte de la chapelle... Mais à peine en touchions-nous le seuil que, cédant à tant de fatigue, l'infortuné tomba roide à nos pieds, sans que nos bras, retenus par les chaînes, pussent s'ouvrir pour le soutenir ou l'emporter au moins sur son lit de douleur.

A nos cris les gendarmes s'empressèrent de le relever, de le porter sans connaissance jusqu'à la misérable couche où nous l'avions déjà vu privé de tout sentiment!... Mais l'accès de la nuit précédente n'était rien en comparaison du paroxisme horrible dont il fut alors attaqué..... Qui pourrait redire les impressions déchirantes

que nous causaient les mouvemens convulsifs de tous ses membres, qui en s'entre-choquant faisaient résonner les lourdes chaînes dont ils étaient entourés!..... Qui pourrait exprimer la souffrance que j'éprouvais dans ce cruel moment, de ne pouvoir ni soutenir sa tête ni lui tenir une main, et d'en être réduit, garrotté comme je l'étais, à supplier les geôliers, les gendarmes d'aller chercher le commissaire en chef et d'obtenir de lui qu'on ôtât de suite à l'infortuné malade les fers dont il était accablé!

Enfin l'on écouta nos justes réclamations ; Confalonieri fut délivré, et nous le fûmes tous après lui. Libres alors de le secourir efficacement, nous l'étendîmes plus commodément sur le lit, et chacun de nous s'efforça de le soulager ; mais plus de deux mortelles heures se passèrent avant qu'il eût repris connaissance. A peine ses yeux se furent-ils ouverts, à peine eut-il réuni ses idées qu'il me dit en prenant ma main dans les siennes : « Je te rends grâce, ami..... Mais où suis-je tombé?—Ici, ici... lui répondis-je vivement, près de la porte. » Il respira plus librement. « Maintenant, reprit-il, je n'ai plus rien à craindre de la persécution de Salvotti..... N'ayant pu m'ôter la vie, il aurait voulu du moins m'avilir aux yeux de mes concitoyens!..... Il n'a pas été plus heureux dans cette dernière tentative que dans toutes celles qu'il s'est permises pendant le cours du procès pour ternir mon honneur..... J'en rends grâce à Dieu et à toi, mon ami, dont les soins si touchans, dont le dévouement inespéré ont déjà mêlé tant de douceurs à l'amertume de ces cruels instans!..... »

Il tendit alors affectueusement la main à nos compagnons, les encouragea en leur parlant de grâces nouvelles, de temps meilleurs qu'il n'espérait plus pour lui. « Un jour viendra, leur disait-il, où vous rentrerez dans Milan et

où la considération publique vous paiera des maux que vous aurez soufferts...— Tandis, s'écria Palavicini, qu'on méprisera ce colonel A..., dont la sentence aurait dû être la même que la nôtre, mais qui a racheté des années de prison et l'exposition publique en persistant vilement dans ses révélations contre notre Confalonieri! — A quoi est-il condamné? demanda Borsieri. —A une simple détention peut-être, répondit Tonnelli.....

— Ne pensons plus à ce qu'il a pu faire, ainsi que d'autres, durant le cours de cette odieuse procédure, dit notre ami avec une adorable indulgence, mais seulement à la cause première de son emprisonnement, à la bonne intention qu'il eut un moment d'être utile à son pays..... Il n'était pas donné à tous de résister aux embûches, à la torture morale d'un inquisiteur tel que Salvotti; ceux qui l'ont pu furent plus heureux que les autres, voilà tout. »

A ces conciliantes paroles, tous s'empressèrent autour de lui, et tous, en l'admirant, le bénissaient de jeter ainsi le voile du pardon sur les faiblesses de ses compagnons de captivité.

Après un léger repas, on nous fit quitter la chapelle vers cinq heures, quand la nuit fut venue. Confalonieri descendit, appuyé sur moi, jusqu'à la voiture qui nous attendait sous le péristyle; nous y montâmes avec trois gendarmes, et en peu de minutes nous étions arrivés à Santa-Margarita, ma première prison, et installés tous deux, à ma grande surprise, dans une petite chambre sombre et basse où il faisait horriblement froid et humide, parce qu'on en avait à dessein enlevé le poêle et qu'il n'y avait aux fenêtres pour tous carreaux que du papier huilé.

« Est-il bien possible, dis-je au geôlier Riboni, qu'on vous ait ordonné de mettre le comte Confalonieri, qu'on

sait gravement malade, dans une prison où l'on ne peut ni se chauffer ni se retourner, tant elle est petite et mal close? — C'est l'ordre, *signor mio*, l'ordre du directeur général de la police, dont vous dépendez maintenant. Il a demandé à la commission qu'on lui cédât pour vous un quartier sûr et isolé, et on a mis ce corridor à sa disposition. — N'aurait-on pas pu, au moins, nous mettre dans les prisons du rez-de-chaussée, où j'ai été renfermé au moment de mon arrestation? Elles sont très-étroites, très-obscures, il est vrai, mais il y a des poêles, et nous aurions eu moyen de secourir le comte quand ses attaques le prendront. »

Riboni s'excusa, dit que j'avais raison, me promit de donner l'ordre à ses guichetiers d'ouvrir la nuit pour m'aider à soigner mon compagnon si le cas était urgent, puis il nous souhaita le bonsoir pour aller recevoir, disait-il, les autres condamnés, qu'on allait loger près de nous. Peu d'instans après nous entendîmes en effet la voix de Palavicini, qui s'écria en entrant dans la prison voisine de la nôtre : « Mais c'est une porcellière où vous nous mettez là! »

En arrivant, Confalonieri, épuisé, s'était laissé tomber sur un des lits. « Te sentirais-tu plus mal? lui demandai-je avec empressement... Mon Dieu! que cette prison est fraîche!..... l'air y pénètre et me glace..... Quel mal il peut te faire!..... Pour en souffrir moins, ami, il faudrait te coucher. — Dans un moment, me répondit-il, quand je serai moins faible... » Mais j'avais trop à cœur de lui voir prendre quelque repos pour le laisser ainsi plus longtemps exposé à l'humidité, à la fatigue d'une position incommode.

Cédant à mes prières, il consentit à ce que je l'aidasse à se déshabiller, et j'eus la consolation de voir enfin mon pauvre malade, bien étendu, bien couvert, re-

prendre haleine et chaleur et se remettre un peu des efforts inouïs qu'il avait été obligé de faire pour soutenir les douloureuses épreuves de cette longue et cruelle journée.

N'ayant pu obtenir du geôlier qu'il nous laissât de la lumière, notre prison eût été dans une obscurité complète si le reflet d'une lampe suspendue dans le corridor n'en eût faiblement éclairé quelques parties. C'est à cette lueur douteuse que, assis au chevet de Confalonieri, encore trop oppressé pour s'entretenir avec moi, j'observais en silence la plus légère contraction de sa pâle figure. « Puisse le sommeil calmer un peu ta douloureuse agitation! lui dis-je bien bas. Dors en paix, je veillerai sur toi. »

Sans me répondre, il m'attira vers lui, prit ma tête entre ses mains et la baisa tendrement à plusieurs reprises, comme fait une mère à son enfant bien-aimé..... « Dormir!... et le pourrais-je, dit-il, quand mon cœur est si plein de regrets et de craintes pour mon infortunée Thérèse!... Comment aura-t-elle soutenu cette dernière épreuve, mon Dieu! Elle a dû tant souffrir dans ce cruel voyage et depuis son retour!..... quand chaque jour elle s'attendait à me voir marcher à l'échafaud! Tu sais, ajouta-t-il en soupirant profondément, que j'avais le moyen secret de correspondre avec elle.....Juge alors de mes anxiétés quand elle m'annonça dans les premiers jours de décembre qu'elle partait pour Vienne avec mon père, afin de se jeter aux pieds de l'empereur, dont on connaissait déjà les préventions à mon égard..... Dieu sait de quelles poignantes douleurs elle aura été abreuvée, l'infortunée!..... La pensée seule, hélas! m'en déchire le cœur..... Je ne te dirai pas toutes les angoisses, tous les accès de désespoir qui m'assaillirent pendant qu'elle se dévouait pour sauver une vie que je ne dois qu'à elle, j'en suis certain, et que j'étais sûr de perdre, tant on

m'avait noirci dans l'esprit du souverain. Tu as senti comme moi, mon Alexandre, que le courage manque quand il s'agit des souffrances causées aux chéris de notre âme!..... Sans aucun espoir de salut, je voulus au moins que mes derniers instans fussent consacrés à l'ange de mes jours, à celle dont je n'avais jamais si bien connu les précieuses qualités, les vertus adorables qu'au moment où je fus arraché de ses bras!

« Je demandai d'abord à la commission l'autorisation de faire un testament, que je changeai ensuite, après plus mûre réflexion, en une donation pure et simple; mais que de débats il me fallut soutenir! que d'obstacles il me fallut vaincre pour obtenir ce qu'on ne pouvait me refuser selon la loi et ce qui me fut accordé par l'empereur, m'a-t-on dit, à titre de faveur! Que d'efforts Salvotti n'a-t-il pas faits pour que je laissasse ma fidèle compagne à la merci des événemens[1]! Que de perfides mensonges, que de menaces pour me faire abandonner mon projet, qui ne servirait à rien, selon lui, qu'à irriter de plus en plus sa majesté.....

« Je l'emportai cependant sur toutes ces odieuses menées; l'acte de donation fut fait en bonne forme, et j'étais tranquille sur le point si important pour l'avenir de ma Thérèse, lorsque ma prison fut envahie tout à coup, la veille du jour de l'an, par les guichetiers et les gendarmes, qui s'y établirent en permanence..... Leurs figures sinistres, leur silence sombre et obstiné, leur surveillance inquiète, ne m'annoncèrent que trop que j'avais près de moi les *gardes de la mort* et que bientôt j'aurais cessé de vivre..... La commission prit soin de me confirmer dans cette opinion en me faisant prévenir que

[1] La fortune du comte Confalonieri eût été séquestrée après la sentence comme celle des autres condamnés sans cet acte de donation. (*Note de l'auteur.*)

l'empereur s'était montré inexorable et qu'il avait sanctionné la sentence de mort qui serait exécutée sous peu de jours si je n'obtenais un sursis par la promesse de faire les aveux et les révélations qu'on attendait de moi depuis si longtemps.

« Je ne répondis rien à de telles propositions et je me préparai à mourir..... C'est alors que je reçus, malgré la vigilance de Salvotti et de ses sbires, quelques mots d'un ami dévoué, qui, fidèle à sa promesse de ne me rien cacher, m'annonçait que ma pauvre Thérèse était de retour, que l'empereur s'était montré inflexible et qu'un jeune Français était destiné à périr avec moi sur l'échafaud..... Profitant une nuit d'un moment de sommeil de tous mes gardiens, je risquai de battre au mur pour l'annoncer que je devais être pendu..... Tu m'interrogeas alors sur le sort qui t'attendait et j'allais répondre quand un de mes Argus se réveilla et m'empêcha d'aller plus loin dans ce funèbre entretien..... Depuis lors la continuelle surveillance dont je fus l'objet et ma santé de jour en jour plus faible ne me permirent plus de frapper un seul mot au mur.

« C'est ainsi que, constamment entouré par ces misérables agens, dont le bruit et les propos m'ôtaient nuit et jour toute possibilité de recueillir mes pensées, sans cesse en butte aux odieuses tentatives de Salvotti pour ébranler ma fermeté, de plus en plus épuisé par les paroxismes nerveux que cette terrible attente ne faisait qu'augmenter, inquiet jusqu'au désespoir de ma bien-aimée Thérèse, il me fallut supporter pendant vingt jours la lutte fatale d'une volonté plus forte que la contemplation de la mort et d'un cœur qui ne savait pas se résigner aux larmes éternelles d'une femme adorée!

« Deux choses encore semblaient être au-dessus de mon courage dans ces affreux momens : l'ignominie du sup-

plice auquel j'allais être soumis et la crainte que la commission ne tentât d'avilir ma mémoire par d'infâmes calomnies. Pour échapper à la potence, j'adressai à l'empereur une requête dans laquelle je revendiquai, en ma qualité de descendant, par ma mère, d'une noble famille hongroise, le droit d'être décapité; mais ma demande fut rejetée, tandis que pour sauver ma mémoire j'avais projeté d'écrire une protestation courte, mais énergique, sur quelques petits morceaux de papier que j'aurais roulés et cachés dans la main pour les jeter au peuple en marchant au supplice.

« C'est dans cette torturante alternative des tourmens qui me venaient des hommes et des douloureuses anxiétés qui prenaient leur source dans mon âme que s'écoulèrent lentement et une à une les heures d'une agonie dont je crus enfin toucher le terme quand on vint nous chercher la nuit dernière pour nous conduire au palais; mais les forces me manquèrent, et j'avais déjà plusieurs fois vainement essayé de me lever lorsque tu te précipitas dans ma prison et que j'entendis à mon oreille ta voix si bonne, dont les tendres paroles m'allèrent au cœur ! Pour te revoir plus tôt, je voulus à tout prix abandonner mon lit, m'habiller..... impossible ! Deux fois je le tentai, et deux fois je retombai sans connaissance dans les bras de mes gardiens..... Alors on courut à la commission, qui décida, malgré les réclamations du médecin, qu'on me transporterait mort ou vif jusqu'au palais de justice.

« Tu sais le reste, ajouta Confalonieri, dont la voix faiblissait de plus en plus et que j'avais inutilement prié de ne point continuer... Tu as vu en ce jour tout ce que j'ai souffert, tout ce que jai redouté; mais ce que tu ne peux connaître encore, c'est le baume que tu as mis sur mes blessures, c'est le soulagement, la joie qu'éprou-

vera ma Thérèse quand elle apprendra que je ne suis plus sans secours, sans appui, et que Dieu, après tant d'épreuves, m'a donné un frère d'infortune auquel je dois les seuls momens de consolation que j'aie éprouvés depuis deux ans.....

—Ce Dieu de bonté, qui m'a réuni à toi, m'écriai-je, m'accordera la grâce de voir ta Thérèse bien-aimée, pour que je puisse la tranquilliser sur ton sort et lui dire combien je suis heureux, malgré tant de malheurs, de pouvoir me consacrer entièrement à son Frédéric... Ah! je sens qu'en m'écoutant l'espoir rentrera dans son cœur, et qu'un avenir moins sombre..... — Mon Alexandre, ne parlons point d'avenir; la gravité du mal dont je souffre et le caractère de l'empereur doivent m'enlever toute espérance.....

— L'empereur! répétai-je..... mais je croyais au contraire qu'il était bon et humain et qu'une fois détrompé sur les calomnies de l'inquisiteur, il reviendrait à des sentimens plus doux? — C'est une erreur, ami; l'empereur, que je crois connaître, aura de l'indulgence pour tout, excepté pour ce qu'il appelle de l'obstination dans les odieux principes du libéralisme, et de l'orgueil, de l'impudence dans le maintien et la dignité de la conduite. Pour le fléchir, il faut plier... pour mériter grâce à ses yeux, il faut faire amende honorable et renier ses antécédens en lui donnant quelque gage d'humilité et de repentir.

« L'homme modéré dans ses opinions politiques, mais ferme, inébranlable dans ses principes, est un ennemi plus dangereux, selon lui, que le démocrate le plus exagéré..... Car il sait bien que l'exagération n'est que de courte durée et qu'il est avec elle des accommodemens, tandis qu'il n'en existe pas avec la conviction qui prend sa source dans la modération et la conscience... Jamais,

tant qu'il vivra, les portes du Spielberg ne s'ouvriront pour moi, parce que jamais je ne changerai d'opinions sur l'indépendance de mon pays, et parce que jamais je n'avilirai mon caractère par quelques-unes de ces concessions que le gouvernement autrichien exige pour discréditer un homme et le tenir pour toujours sous sa dépendance immédiate... Je ne saurais donc me faire illusion sur ce point... si j'échappe à la maladie dont je suis atteint, si ma santé s'améliore, je suis condamné à languir dans une captivité qui ne se terminera que par la mort de l'empereur ou la mienne... A moins, reprit-il, que mon bon ange, ma Thérèse, n'ouvre les portes de notre cachot et qu'une évasion..... Ce sera, j'en suis certain, la pensée de chacun de ses jours, le but constant de tous ses efforts, l'œuvre de toute sa vie... *Poverella !*.... rien ne lui coûtera, rien ne sera négligé ; mais que d'angoisses encore attendent sa persévérance et son conjugal dévouement !

« Si tu savais tout ce qu'elle a dû risquer pour correspondre avec moi malgré la surveillance de Salvotti ! Les portes du Spielberg ne seront pas plus infranchissables que celles de la prison de Milan... j'en ai l'espoir !.. et c'est pour cela, ajouta-t-il avec une touchante bonté, qu'il faudra prier ta chère sœur, dans la première entrevue que tu auras avec elle, de voir ma Thérèse... Elles sont dignes l'une de l'autre, elles pleureront ensemble, le même malheur les unira pour toujours... »

Je remerciai Frédéric avec effusion de cette fraternelle pensée. Longtemps encore nous prolongeâmes cet intéressant entretien, où mon ami, malgré sa faiblesse extrême et malgré mes prières, me parlait avec tant de chaleur, tant de regrets et d'amour de l'incomparable compagne dont il tremblait d'être séparé pour toujours. Enfin, après que chacun de nous eut payé son tribut de

tristesse et de larmes aux êtres chéris que nous perdions, après qu'en nous tenant silencieusement la main, nous eûmes longtemps abandonné notre âme aux souvenirs du passé et aux douleurs de l'avenir, il exigea de moi que je profitasse du lit que l'on avait dressé tout à côté du sien, pour me garantir du froid et y trouver quelques heures d'un sommeil si nécessaire après tant et de si rudes épreuves !

Quoi que j'en pusse dire, il fallut lui céder ; mais avant de terminer cette mémorable journée, je remerciai Dieu avec ferveur de m'avoir si miraculeusement conservé la vie et adouci l'amertume de mes chagrins par les douces jouissances du dévouement envers un être plus infortuné que moi! Confiant dans la bonté divine, je m'endormis en espérant qu'un jour viendrait où je retrouverais Lucy heureuse et révérée, où je compenserais ma famille bien-aimée des maux que je lui avais fait souffrir et où je couvrirais de baisers la chevelure blanche de mon pauvre père, qui me pardonnerait et me bénirait d'être resté fidèle à l'honneur.

Je reposais depuis quelques instans lorsqu'un long gémissement vint frapper mon oreille.... Je me dresse sur mon lit, j'écoute... c'était mon malheureux ami, dont la respiration haletante, dont les cris sourds et inarticulés, n'annonçaient que trop qu'il se débattait en vain contre les premières atteintes d'un violent paroxisme... Saisi au cœur de ces symptômes alarmans, je me précipitai vers lui ; mais avant que mes bras eussent pu l'étreindre, je l'entendis s'agiter convulsivement et tomber lourdement sur le carreau... Guidé par ses cris plaintifs et par les battemens redoublés de sa tête contre le mur, je parvins aussitôt, malgré l'obscurité, devenue profonde, à l'endroit où il gisait si misérablement : le prendre dans mes bras, le soulever avec force pour le remet-

tre sur son lit fut ma première pensée, mon premier soin ; mais son corps roide et convulsif était si lourd, si difficile à saisir, à porter, que je dus renoncer à l'enlever de suite du carreau humide où ses membres se glaçaient... Alors, éperdu, hors de moi, j'appelai à haute voix les guichetiers, les gendarmes, tandis que je continuais à soutenir mon pauvre malade... mais nul ne répondait à mes cris, et voyant que, loin de nous porter secours, on nous laissait impitoyablement sans lumière, j'en éprouvai un tel accès d'indignation qu'avec une vigueur que le désespoir seul peut donner j'enlevai de terre mon ami tout palpitant encore et le replaçai sur son lit, où je m'efforçai de le contenir jusqu'au moment où l'agitation nerveuse fit place à l'anéantissement qui en était toujours la suite.

Certain de son immobilité, je gagnai alors à tâtons les portes de la prison ; je criai, je frappai plus haut, plus fortement encore ; puis, sachant combien il importait dans ces sortes de crises de rappeler la chaleur aux extrémités, je revins près du comte, je pris ses pieds glacés, je les appuyai sur ma poitrine, et ce fut dans cette position que me trouvèrent les gardiens lorsqu'ils vinrent, longtemps après, me demander ce que je désirais. C'est là que je sentis qu'il n'est destinée si cruelle, qu'il n'est coupe si amère qui ne s'adoucissent alors que Dieu nous laisse au cœur la vivifiante conviction que nous pouvons encore, malgré notre infortune, soulager, consoler nos semblables par des preuves de notre amour ! Émus par mes prières, les geôliers m'apportèrent enfin de la lumière ; mais ce ne fut que bien longtemps après qu'ils m'eurent laissé seul que Confalonieri commença à se remettre d'une attaque qui avait duré plus de quatre heures. Lorsque je vis enfin à la tranquillité de son regard que la crise était passée, je l'appelai doucement,

doucement..... Et lui sans me répondre me tendit les bras, me serra sur son sein..... m'en disant plus dans ce muet langage que toutes les paroles que les hommes inventèrent pour rendre les sentimens du cœur et les inexprimables élans de l'âme.

## XII.

Rassurée désormais sur ma vie, grâce à la bienveillante communication de M. le comte Pactha, ma famille était loin cependant de ne plus s'alarmer sur mon sort, et ma sœur continuait à exprimer sur son journal les inquiétudes auxquelles ils étaient tous en proie.

« *Samedi* 17 *janvier*. — Tous nos jours se passent dans l'attente de la sentence, qu'on ne fait pas connaître. M. Pactha n'a pas voulu répondre à mes questions, il m'a dit seulement : « Qu'il soit condamné à cent ans ou à dix ans, c'est la même chose, parce que la bonté de l'empereur ne lui permet jamais de laisser subir aux prisonniers tout le temps de leur peine. » Il a ajouté que les sentences seraient probablement signifiées aux condamnés jeudi et qu'il fallait qu'on attendît jusque-là à cause des *préparatifs*..... Ce mot m'a causé un tel effroi que je n'ai pu m'empêcher de presser M. Pactha de questions ; il s'est borné à répondre avec un embarras visible que c'étaient des préparatifs de police..... Que nous est-il donc réservé, ô mon Dieu !...

« *Mardi* 20 *janvier*. — C'est demain que notre agonie se termine..... Hélas ! je sens souvent que les forces me manquent ! On m'a dit aujourd'hui que les sentences leur seraient lues sur la place du Palais ; d'autres personnes m'ont assuré que serait sur la place d'Armes, et à sept heures du matin, afin de les sauver de la curiosité du peuple..... Aura-t-on cette humanité ? Ah ! mon Dieu,

soutenez le courage de l'infortuné, ce n'est pas pour nous que je vous implore !

« *Mercredi 21 janvier.* — Notre sort est enfin accompli, et nous avons épuisé dans cette journée tout ce que la douleur a de plus déchirant. A huit heures, notre ami M. Mirabaud est venu nous voir pour nous dire, avec tous les ménagemens que son excellent cœur a pu lui suggérer, que les prisonniers seraient chargés de fers .. Déjà frappée au cœur par ce déplorable détail, j'ai prié ma toute dévouée Joséphine de se rendre sur la place du Palais pour voir si en effet on lirait là leur affreuse sentence..... Elle est rentrée bientôt après fondant en larmes et dans un désespoir que rien ne peut exprimer .... A peine a-t-elle été capable de nous dire que la place et toutes les rues environnantes étaient envahies par des troupes et par la foule..... Parvenue avec une peine infinie jusqu'à la porte du palais, elle a vu presque au-dessus du grand balcon un échafaud dressé contre le mur... « C'est là, lui a-t-on dit, où les condamnés monteront, et c'est du balcon qu'on leur fera connaître leur destinée ; ils ont été transportés cette nuit dans la chapelle du Palais... »

« A ce triste récit, nous sommes restés tous anéantis comme si c'était une douleur nouvelle, comme si nous eussions douté de la réalité..... Mon mari se livrait au désespoir et s'écriait : « Quel coup pour notre père ! » Ma Louise poussait de véritables hurlemens en répétant sans cesse : « Les monstres, les monstres !... Mon pauvre oncle !... » Joséphine était dans un tel état d'exaltation que je l'enfermai sous clef dans sa chambre pour prévenir quelque nouveau malheur, et moi, à force de souffrir, je ne sentais plus rien... je ne pouvais ni pleurer ni parler... Le soleil était resplendissant comme dans un beau jour de mai, et je m'écriais seulement : « Vous

permettez, mon Dieu, que votre soleil éclaire tant de malheur!... » Puis la pensée de notre pauvre frère resta seule dans mon âme, et je devins calme en priant pour lui!... Je me le représentais montrant un front serein à la multitude, je le voyais ayant soigné sa mise, arrangé ses cheveux..... Pauvre cher enfant! il s'était dit sans doute que c'était pour la dernière fois..... La foule passait avec vitesse sous nos fenêtres, se rendant à la place du Palais..... C'était à onze heures le moment fatal..... Les yeux fixés sur une montre, j'en ai compté toutes les minutes..... Ah! que l'épreuve a été cruelle!..... Mais je ne me plains pas, ô mon Dieu, car cette heure pouvait être la dernière de sa vie.

« Mme Golsdmid est venue nous voir à midi; elle fondait en larmes en nous embrassant. Une personne de sa maison a vu notre malheureux Alexandre sur l'échafaud..... Il y est resté plus de vingt minutes. Les prisonniers avaient les mains et les jambes chargées d'énormes chaînes, il en est plusieurs qu'on a dû aider à monter .... Confalonieri avait peine à se soutenir, tant il est malade; il était près de notre Alexandre, dont la figure exprimait le calme et la résignation. Trois régimens de cavalerie contenaient une foule innombrable; un long murmure s'est fait entendre au moment de la lecture des sentences..... C'est plus que je n'espérais des Milanais.

« Nous ignorions encore à combien d'années de prison Alexandre avait été condamné ; Mme Golsdmid assurait qu'elle n'avait pu le savoir..... Cependant on vint me dire que les sentences étaient affichées partout et qu'on était certain d'y avoir lu pour notre frère une condamnation de dix ans..... L'espoir est encore une fois rentré dans nos cœurs; nous l'avons presque cru... J'ai donné l'ordre qu'on me trouvât la *Gazette de Milan*..... Bientôt

après ma pauvre fille est rentrée tout en larmes, en me remettant cette fatale gazette, sans avoir la force de me dire la vérité..... et je pus à peine trouver assez de voix pour lire à mon mari ces funestes paroles : « Condamné au *carcere duro pour toute la vie*..... » N'est-ce pas là boire le calice jusqu'à la lie !

« *Jeudi* 22 *janvier*. — Nous l'avons vu, il est héroïque, il est admirable ! il a passé nos espérances..... Ah ! tant de dignité dans le malheur, tant de douceur, de résignation, causent une joie ineffable qui est au-dessus de notre mutuelle infortune !

« A trois heures nous étions à Sainte-Marguerite : on nous a conduits dans cette même salle où nous l'avons vu deux fois il y a six mois. Trois gendarmes étaient au fond de la chambre, ainsi que Cardani, chef du bureau de police, chargé de l'inspection des condamnés : le geôlier a pris place à côté d'eux..... Alexandre est entré au milieu de deux autres gendarmes qui sont allés rejoindre les premiers : il était extrêmement pâle et maigri..... Nous nous sommes tous trois jetés dans ses bras, et ses premiers mots ont été : « Mes amis, pardonnez-moi le mal que je vous ai fait !... » Son frère pleurait si fort qu'il ne put lui répondre.....

« Louise s'était cramponnée à l'un de ses bras et ne faisait entendre que des sanglots..... Je ne pleurais pas, je restais calme et j'ai pu lui dire : « Sois tranquille sur moi, j'ai du courage... Mais, mon enfant, tu as de la fièvre ; je le sens, je le vois... — Non, non, je suis bien ; c'est peut-être l'impression de l'air qui m'a fait mal, il y avait si longtemps que je n'y étais plus habitué... et puis, le jour d'hier a été bien douloureux !..... Ah ! oui, bien douloureux ! peut-être aussi cela tient-il à ce que nous sommes dans une chambre humide et sans feu..... Ah ! monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Cardani, qui se

tenait près de nous, ce n'est pas pour moi que je vous le demande, mais mon malheureux compagnon, mais Confalonieri, qui est malade au point d'être resté ce matin encore trois heures sans connaissance dans mes bras, ne peut demeurer dans une prison où l'air pénètre de toutes parts, où les carreaux des fenêtres sont en papier, comme si l'on pouvait craindre que nous attentions à nos jours! — Vous paraissez l'aimer beaucoup, et sans doute vous vous connaissez depuis longtemps, répondit Cardani, puisque vous vous êtes précipité dans ses bras avec une si vive tendresse lorsqu'on vous a tous réunis dans la chapelle du Palais la nuit avant celle-ci? — Nous nous sommes vus alors pour la première fois; mais notre commun malheur ne devait-il pas nous unir dans ce même moment?... Louise, ma Louise, calme-toi! tes sanglots me déchirent le cœur!... Si je te vois jamais, tu seras bien grande alors..... fais toujours le bonheur de tes parens..... soigne ta mère, imite-la!... Mon frère, je te confie la vieillesse de notre père; je lui écrirai une fois encore..... Vous trouverez, mes amis, à Porta-Nuova tout ce que j'y ai laissé; demandez surtout ce que j'ai écrit, c'est un souvenir qui fut destiné à Louise...» Puis il se remit à parler de son père en termes si touchans que l'un des gardiens fut obligé de changer de place pour nous cacher l'excès de son attendrissement. Il nous conta alors très-rapidement tout ce que Confalonieri avait souffert depuis le 1er janvier.

« Quant à moi, ajouta Alexandre en nous regardant avec tant de tristesse que nos cœurs s'en brisèrent, il y avait longtemps que je l'attendais, cette mort, dont on m'avait tant de fois menacé!... Et vous comprendrez maintenant, ô mes amis chéris! pourquoi je voulais à tout prix vous éloigner de Milan..... » Notre émotion était à son comble, lui-même allait s'y abandonner, mais il reprit

d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir : « Dans la nuit du 20 au 21 janvier, on nous transporta au palais de justice, dans la chapelle, où nous sûmes enfin que notre condamnation à mort était commuée. Ce moment a été terrible, mais Dieu a permis que nous ayons été plus forts que l'épreuve. »

« Ce récit avait mis mon mari dans une agitation si grande qu'il n'entendait plus rien de ce que lui disait Alexandre..... Et l'infortuné ajoutait : « Mon ami, mon frère, calme-toi..... on voulait des victimes ! résignons-nous. »

« J'étais assise en face de lui, tenant une de ses mains dans les miennes, mais sans jamais oser fixer mes yeux sur les siens dans la crainte de fondre en larmes..... Cependant je retrouvai assez de force pour lui dire : « Mon enfant, si jamais tu sens ton courage prêt à faillir, ranime-le par la pensée de la consolation que me causent et ta noble résignation et les vertus si admirables que tu ne cesses de nous montrer depuis un an..... Tu as été bien au-dessus de ton malheur... Oui, mon ami, dans ce moment cruel, notre joie est encore plus forte que nos angoisses et que les tiennes... Nous sommes fiers de toi ! » Et la pauvre victime me répondit avec un accent qui ne peut s'exprimer : « Ah ! je le sais bien ! je le sais bien ! je connais trop vos cœurs pour en douter !... »

« Je pouvais bien encore retenir mes pleurs, mais je ne pouvais plus proférer une parole.

« Il nous parla ensuite de Confalonieri avec enthousiasme. « C'est l'âme la plus grande, la plus noble, la plus généreuse que j'aie jamais connue, nous disait-il ; c'est une perte pour l'Italie, une perte irréparable..... Quand on le voit, quand on l'entend, il faut l'aimer, le révérer, parce que rien n'est plus simple, plus vrai, plus digne que le langage de cet homme, dont le caractère

antique se montre et se déploie dans chaque circonstance et dans chacune de ses paroles... Dieu ne m'a pas entièrement abandonné, reprit-il avec ferveur, puisqu'il m'a donné pour compagnon de captivité celui qui s'est montré si grand dans l'infortune..... Helas! il est bien plus malheureux que moi, » ajouta notre pauvre Alexandre en levant les yeux au ciel..... Puis après avoir soupiré profondément, il nous répéta plusieurs fois : « Bannissez toute inquiétude sur mon compte ; tout ce qui sera privations ou douleurs physiques ne pourra m'atteindre, et je ne leur accorderai jamais la joie de m'entendre proférer une seule plainte... » Il nous demanda si nous avions fixé notre départ..... Mon mari n'avait pas le courage de dire que c'était une chose arrêtée, mais je répondis que nous partirions jeudi prochain et que nous le verrions encore une fois... Après une heure d'entretien, notre surveillant Cardani nous a dit qu'il était temps de nous séparer : nos cœurs étaient brisés, mais le courage n'a manqué à aucun de nous. Alexandre m'a dit à voix basse en m'embrassant : « *Il faut voir M^me^ Confalonieri.* »

« Ces mots m'ont bouleversée ; je les répétai bientôt après à mon mari, à Joséphine, à ma fille, et nous y avons tous vu la preuve d'un projet de fuite... Cette idée me fait frémir!..... Quel moyen de voir la comtesse, que je ne connais pas, et dans un moment où elle et moi sommes surveillées avec tant d'exactitude!..... Chacun de nos pas est observé, la moindre imprudence peut tout perdre! Je suis allée chez M^me^ Golsdmid afin qu'elle voie M^me^ Confalonieri et qu'elle lui fasse comprendre que j'ai besoin de l'entretenir, mais ce moyen ne réussira pas... Hélas! à qui m'adresser? — Lui écrire? — Par qui et comment?..... Dieu nous inspirera peut-être!

« J'ai passé la soirée à traduire à mon mari cet acte d'ac-

cusation si horrible, si infâme; nous avons su qu'hier les palais de presque toute la noblesse de Milan sont restés fermés en signe de deuil, ainsi que les loges de la Scala, qui étaient vides et les rideaux baissés.

« *Samedi et dimanche* 24 et 25 *janvier*. — J'ai passé toute la journée d'hier à m'occuper de mon pauvre frère; je n'ai pas eu un moment à moi, et cet excès d'occupation fait du bien, car il ne laisse pas le loisir de penser. Il a fallu lui faire une sorte de trousseau et que le tout fût déposé ce matin de bonne heure à la police..... ils partiront peut-être demain. J'ai fait beaucoup d'emplettes pour lui, surtout pour le garantir du froid..... Tous les marchands devinaient pour qui j'achetais et ils me disaient avec des yeux pleins de larmes : « Pauvre jeune homme, *tanto giovine e tanto bello!*..... (si jeune et si beau!) » Je les remerciais de leur compassion et plus d'une fois, n'y pouvant résister, je pleurais devant eux l'infortuné qui s'est sacrifié pour leur pays!

« J'ai vu le directeur de la police pour lui demander s'il nous était permis de remettre pour mon frère des livres et de l'argent : il a consenti à l'un et l'autre, mais sans pouvoir m'assurer qu'on lui en laissera le libre usage au Spielberg. Il m'a recommandé de ne pas dire demain à mon frère que nous le voyions pour la dernière fois... puis il a ajouté : « Je sais que vous avez été tous on ne saurait plus courageux; cependant ces scènes déchirantes ne peuvent manquer de faire un mal affreux à ce pauvre jeune homme, dont l'infortune est si grande! Dites-lui, madame, que j'irai le voir avant son départ. Je suis dans la nécessité de vous adjoindre demain mon secrétaire particulier pendant votre dernière entrevue, parce que Cardani comprend à peine le français. »

« En quittant le directeur de la police, il a fallu aller au palais, à la commission, y demander un ordre pour le

geôlier de Porta-Nuova, afin qu'il me remît tout ce qui appartient à mon frère. J'ai passé sur le seuil de cette porte où trois jours auparavant..... ah! mon Dieu! j'ai vu cet odieux Pissini qui avait peine à soutenir mes regards..... Il m'a délivré l'ordre et j'ai couru à Porta-Nuova, et je suis entrée avec Joséphine dans cette étroite prison où il a tant souffert pendant six mois!.....

« C'est là qu'il travaillait, m'a dit le geôlier en me montrant une petite table large à peine d'un pied..... depuis six heures du matin jusqu'à minuit, sans y manquer. Il a lu, le cher jeune homme, toute ma bibliothèque, et c'est quelque chose au moins que ma bibliothèque. Ce n'est pas pour dire, signora, mais j'en avais bien soin de ce pauvre Français qui vous était en prison comme un autre est à l'église..... un vrai charmant prisonnier!.....

« Son lit, ajouta-t-il, était ici entre ces deux couchettes..... — Comment! par terre? m'écriai-je.....

« — Si, signora, il l'avait voulu ainsi, pour que les autres fussent mieux. Foi de Caldi, pour empêcher qu'il ne lui arrivât malheur, j'aurais donné quelque chose de gros... C'est qu'il nous avait pris au cœur, voyez-vous, par sa douceur et le caractère..... la..... si poli, si gai..... et des manières donc! avec cela qu'il avait de la littérature comme un livre. »

« Je laissais parler cet homme, dont le langage était maintenant si différent de celui qu'il tenait quelques jours auparavant, et nous continuions, Joséphine et moi, à contempler tout ce qui lui appartenait..... cette place surtout où il s'asseyait et où tant de fois l'infortuné avait pleuré sur nous et compté les heures qui lui restaient à vivre.

« On m'a remis tout ce qui était à son usage, livres, habits et jusqu'à sa guitare, qu'il aimait tant! Mais les papiers qu'il nous avait recommandés n'y étaient pas.....

C'est Pissini, le vieux conseiller, qui s'en est emparé pour les remettre à Salvotti..... Hélas! ils sont perdus pour nous..... En emportant ces chères dépouilles, j'ai récompensé le geôlier, qui nous a souhaité *gioja e salute* (joie et santé).

« Louise a reçu le couvert d'argent dont il s'est servi pendant un an de captivité ; elle a baisé avec respect ce souvenir sacré... « Mon enfant, lui ai-je dit, chaque fois que tu verras ce précieux couvert, pense à celui qui avait préféré la mort et qui s'est condamné peut-être pour toujours à manger le pain noir des galères plutôt que de manquer aux devoirs de sa conscience et à ceux de l'honneur... » Ma pauvre fille me regarda en pleurant et me dit avec une effusion qui pénétra mon cœur d'une sainte joie : « Si jamais je t'afflige, maman, ôte-moi mon couvert... » Je la serrai dans mes bras en remerciant Dieu, qui me compensait dans ma fille chérie de la perte de mon autre enfant.

« Joséphine et moi, nous avons passé toute la nuit à travailler pour notre prisonnier; j'ai fait la malle qu'il emportera, j'ai choisi les livres qui peuvent être envoyés sans causer d'ombrage, et j'ai réuni quatre-vingts petits volumes en latin, français, anglais et italien. En feuilletant l'un des livres qui m'avait été remis à Porta-Nuova, les lettres de Jacopo Ortis en anglais, je fus frappée des signes presque imperceptibles tracés sur les marges..... Mais quelle fut ma surprise et ma joie quand, à force de les regarder, de les tourner dans tous les sens, je me convainquis que c'étaient des mots, des phrases qu'Alexandre avait écrits avec une épingle..... En redoublant d'efforts et d'attention, je déchiffrai d'abord quelques lignes, tracées sans doute au moment *où il causait avec la mort*..... Je parvins donc à lire ce qui avait été écrit il y a vingt jours.

« *5 janvier.*—Mon cœur déchiré a besoin de la tombe... Mon Dieu! prends pitié de moi, car je mourrai pur de toute tache, de toute faiblesse..... Mais qui dira seulement : « Il est mort en homme de conscience et de « cœur?..... » Toi, ma sœur, toi que je ne verrai plus, toi qui répéteras, en pleurant sur mon sort, que je fus digne!... »

« Des larmes effaçaient le reste. Pauvre enfant! que de résignation dans cette longue agonie! Je transcrirai plus tard toutes les douloureuses impressions écrites depuis neuf mois dans ce précieux volume.

« Nous ne nous sommes pas couchées et nous avons vu naître le jour avec un sentiment de douleur impossible à rendre..... Hélas! nous devions le voir pour la dernière fois. Après avoir été à la messe, où j'ai prié Dieu de nous rendre un jour notre enfant, je me suis rendue à la police pour y remettre tout ce qu'il peut emporter; l'on m'en a fait une note exacte et l'on m'en a donné le reçu. A peine ai-je eu le temps de retourner chez moi pour prendre mon mari, ma fille et Joséphine, qui avait aussi la permission de le voir. M. Volpini, le secrétaire du directeur de la police, ne s'est pas fait attendre, et bientôt Alexandre a été introduit comme la première fois..... Sa contenance était plus calme encore, sa résignation peut-être plus touchante!..... Volpini et Cardani nous entouraient et nous surveillaient. « Est-ce la dernière fois que je vous vois? » demanda-t-il. Aucun de nous n'avait la force de répondre..... Après quelques secondes de silence je lui dis cependant « : Je le crains... — Il suffit, mes bien-aimés..... » Il nous recommanda alors son père, ses amis, me chargea de ses derniers sentimens pour chacun d'eux, pour une femme qui lui est bien chère, et me légua tous les objets de ses plus tendres affections.

« En lui promettant de remplir tous les vœux de son

cœur, ma voix s'était tellement affaiblie qu'on avait peine à m'entendre..... Volpini me dit du ton le plus dur : « Parlez plus haut, je ne suis ici que pour vous écouter..... — Pardon, monsieur; mais quand le cœur est profondément ému, il est difficile que l'accent n'en soit pas altéré; nous allons faire nos efforts pour élever la voix. » L'excès de l'indignation avait rendu la parole à mon mari, qui se remit à causer avec son frère; mais peu à peu il affaiblit aussi le son de ses paroles, et Alexandre lui dit avec une douceur angélique : « Mon ami, parle plus haut, tu vois que monsieur ne peut t'entendre. »

« Louis adressa quelques mots à Volpini, et Alexandre put me demander si j'avais vu M^me^ Confalonieri. « Impossible... Mais cela est-il indispensable? » L'infortuné leva les yeux au ciel et me dit : « Hélas !... » J'allais essayer de lui faire d'autres questions lorsque Volpini répéta pour la seconde fois qu'il était temps de nous séparer.... Notre émotion était trop violente, nos cœurs trop brisés pour pouvoir articuler une seule parole..... Il nous serra tous en silence dans ses bras; puis j'entendis encore prononcer doucement à mon oreille : « *Il faut voir M^me^ Confalonieri.....* »

« A peine remontée en voiture, je répétai ces mots, qui nous causèrent un trouble inexprimable..... Louis était plus que jamais certain qu'il y avait un projet de fuite organisé, et il tressaillait d'espérance et de joie, tandis que j'en frémissais, moi, pauvre femme!..... Je voyais Alexandre avec son ami malade, ne pouvant le sauver qu'en l'emportant dans ses bras, et tout ce qui peut être inspiré par une imagination fébrile en pareille occurrence venait se présenter en foule à ma pensée.

« Nous réfléchissions depuis longtemps, nous tenions conseil sans trouver aucun moyen d'arriver jusqu'à la

comtesse lorsque notre dévouée Joséphine s'écria : « Tout n'est pas désespéré..... vous savez que toutes les fois que je suis allée à la prison porter des fruits à notre ami, j'attendais toujours en même temps que Carlo, l'homme de confiance du comte Confalonieri, et que dans l'espoir d'apprendre quelque chose, j'ai constamment cherché à causer avec lui ; vous savez aussi que je rencontre souvent ce même Carlo chez cette bonne marchande de fruits qui nous est si dévouée et qui pleure tant sur nous !..... Je vais aller chez elle sous un prétexte quelconque, et qui sait !.... la Providence viendra sans doute à notre aide.—Chère Joséphine, lui dit mon mari, soyez prudente! n'oubliez pas que la police a les yeux sur nous et que dans le cas où un projet de fuite serait organisé, tout pourrait être perdu si l'on savait que nous avons des relations avec Mme Confalonieri... »

« Nous en étions encore à nous demander à quoi nous mènerait ce faible moyen de communication lorsque Joséphine rentra, les yeux brillans de joie : « Tout nous sert, s'écria-t-elle..... La bonne femme m'a dit d'elle-même : « Eh bien! Carlo va suivre M. le comte dans la forteresse, car il est si malade, le pauvre homme, qu'on n'a pu refuser cette faveur à Mme Confalonieri.. » Et moi j'ai répondu : « Il est bien heureux, ce Carlo! que je voudrais pouvoir obtenir la même faveur auprès de celui que nous aimons tant ! Si du moins je pouvais le recommander aux soins du bon Carlo! — Pourquoi ne le feriez-vous pas ?—Et où voulez-vous que je le voie ? vous savez bien que je ne vais pas au palais Confalonieri..... —Mais qui vous empêche de le voir ici demain matin à neuf heures ? je lui ferai dire que j'ai besoin de lui.— Ah! mais je n'ose... on me recommande toujours tant de prudence..... N'importe, faites toujours venir Carlo demain matin ; je ferai mon possible pour m'y trouver. »

« Nous admirâmes l'adresse de Joséphine..... Tout cela nous a paru parfaitement prudent, et la soirée s'est passée à former mille conjectures.

« 26 *janvier*.—Voici ce que j'ai écrit ce matin à la comtesse : « Depuis bien des jours, j'éprouve le besoin de vous voir, de vous assurer que l'objet de votre amour sera tendrement soigné par le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il sera pour lui un frère dévoué. J'irai aujourd'hui à la police à dix heures, je suivrai le cours de Porte Orientale et la rue de Sainte-Marguerite; je serai vêtue d'une robe de soie noire, chapeau et voile de la même couleur, et un châle rouge. Après avoir été à la police, je viendrai à l'église de *San-Fedel*, et j'y resterai jusqu'à midi... Je me mettrai à genoux sur les marches du grand autel, et j'aurai toute confiance dans la personne qui prononcera près de moi le nom de *Carlo*. »

« J'ai remis cette lettre toute cachetée à Joséphine, mais sans aucune adresse. Elle est revenue me dire, à neuf heures et demie, que tout allait au mieux et que Carlo avait reçu le billet avec une si prompte intelligence que personne ne s'en était aperçu. Je suis donc sortie à pied en suivant le chemin que j'avais indiqué. Oh ! combien le cœur me battait à chaque fois que je voyais quelqu'un marcher près de moi..... il me semblait sans cesse entendre à mon oreille le nom de *Carlo*. J'allai d'abord à la police remettre une cravate de soie noire qu'Alexandre m'avait demandée et reprendre en échange le châle bleu qu'il portait le jour de son exposition.....

« Cardani me reçut dans son bureau : il alla lui-même faire l'échange des mouchoirs, et je m'approchai d'un grand feu autour duquel étaient deux dames en deuil et trois messieurs..... Tous paraissaient profondément affligés. Absorbée dans mes pensées et dans ma douleur, je

tenais mon visage caché dans mes deux mains lorsqu'une des dames me demanda d'une voix timide si j'étais parente de l'un des condamnés. La force me manqua pour prononcer ce nom, maintenant dévoué à la douleur, et, sans répondre un seul mot, je tirai de mon sac une carte de visite que je lui remis..... Tous se précipitèrent pour la lire, et à peine y eurent-ils jeté les yeux que les deux femmes se reculèrent avec un mouvement de désespoir et se mirent à pleurer..... Les hommes levèrent les yeux et les mains au ciel.....

« Un profond silence régna pendant plusieurs minutes, et l'on n'entendait que nos sanglots. Enfin la même dame me dit encore : « *Lei è senza dubbio la sorrella sua?* (vous êtes sans doute sa sœur?) — Oui, madame..... Mais vous, sur qui répandez-vous des larmes? — Je suis la sœur de Tonnelli..» Et ses pleurs redoublèrent. « Hélas! ne pleurez pas, lui dis-je, car il n'est condamné qu'à dix ans; mais mon frère! mon frère!..... pour toute la vie, et il n'a que vingt-cinq ans.»

« L'arrivée de plusieurs commis vint mettre fin à notre conversation, mais non pas à l'intérêt réciproque que nous nous portions. Cardani n'arrivait pas, et j'étais au supplice, car l'heure fixée à la comtesse était presque écoulée. Enfin il est revenu me remettre le châle bleu... Il sera pour nous une sainte relique.

« Midi allait sonner lorsque j'entrai à *San-Fedel*. En prenant de l'eau bénite je vis une femme de grande taille debout près du bénitier; son regard me fit battre le cœur..... J'allais traverser l'église, où il y avait à peine dix personnes éparses, lorsque j'entendis très-distinctement à mon oreille : « *Carlo*..... » Je tournai la tête précipitamment, c'était la grande femme..... Sa mise commune, un voile posé sur un bonnet, me firent soupçonner que c'était la femme de chambre de la comtesse :

l'excès de mon trouble m'empêcha de distinguer aucun de ses traits. Je marchais sans répondre..... « *Carlo,* me dit-on une seconde fois...—*Si, Carlo,* répondis-je...» et j'allais me mettre à genoux lorsque la même voix me dit de la suivre.

« J'obéis de suite, nous prîmes une porte qui mène derrière l'église, et là mon inconnue, en me prenant par le bras, me conduisit par un passage long, obscur et presque souterrain où nous étions tout à fait seules. Elle me serrait la main avec une telle affection que tous mes doutes cessèrent et que je demeurai convaincue que c'était la comtesse elle-même..... Je pris cette main, que je posai sur mon cœur, et ses battemens si précipités durent lui faire comprendre tout ce qui s'y passait!.....

« Nous arrivâmes enfin dans un lieu un peu moins obscur, un carré entre deux portes, et là avec un mouvement, un accent impossible à rendre, elle releva son voile, se précipita dans mes bras en fondant en larmes et en me disant..... « *Vous avez donc un moyen de les sauver!* — Hélas! hélas! c'est moi-même qui espère et qui attends tout de vous. »

« Nos larmes, nos sanglots, furent alors notre seul langage pendant plusieurs minutes..... Chacune de nous venait de voir renverser l'espoir et l'illusion qui la soutenaient! La comtesse retrouva la voix pour s'écrier avec autant de douleur que d'énergie : « Vous comptiez sur moi, mon Dieu!... et je ne puis rien!... et je n'ai trouvé partout que des cœurs vils et lâches!... C'est de la résolution, ce sont des bras qu'il faudrait, et nul ne veut s'exposer!.... nul ne veut se dévouer pour celui qui s'est sacrifié pour le salut de tous! Ah! c'est infâme!... » Et ses sanglots étouffaient sa voix. « Vous êtes notre ange tutélaire, lui dis-je, c'est vous qui avez sauvé la vie de mon frère. » Et je ne pouvais que pleurer en la serrant sur

mon cœur. — C'est la plus douce et la seule consolation que je puisse éprouver en ce moment, me dit-elle en fixant sur moi un regard angélique, car Dieu m'est témoin qu'il n'est pas sur la terre un cœur plus brisé que le mien!... »

« Nous cherchâmes ensuite les moyens de nous voir, et ne pouvant se fier à qui que ce soit au monde, elle me pria de venir chez elle à la fin du jour vêtue comme une femme de chambre et de demander la sienne comme étant son amie. Nos faits bien arrêtés, nous avons repris le chemin de l'église..... Là, nous nous sommes séparées après avoir prié pour nos infortunés..... Cette première entrevue n'a duré qu'un instant ; mais je ne crains pas de le dire, ce seul moment nous a unies pour toute la vie!

« Ainsi qu'il avait été convenu, je me suis rendue au jour tombant chez la comtesse avec Joséphine au bras, et dans un costume qui ne pouvait faire soupçonner qui j'étais. Nous avons été assez heureuses pour sortir de chez moi sans être vues, et lorsque nous sommes arrivées à la porte du palais Confalonieri, j'ai demandé au suisse la signora Élisa, qui est bientôt descendue, faisant de grandes démonstrations de joie en me voyant. Nous nous sommes vite embrassées comme d'anciennes amies ; elle m'a conduite dans sa chambre, où le bon Carlo n'a pas tardé à venir me prendre et m'a introduite dans le cabinet de la comtesse, qui m'a reçue dans ses bras avec un transport de bonheur impossible à exprimer!....

« Nous avons pleuré longtemps sans pouvoir prononcer une seule parole, mais combien nos cœurs se comprenaient! Son mari, qu'elle avait vu deux fois, lui avait dit aussi qu'il fallait me voir, et dès ce moment elle avait compté sur moi comme j'avais compté sur elle!..... Les deux infortunés avaient pensé que peut-être rien ne serait impossible à notre dévouement. « Frédéric m'a dit

tant de bien de votre frère, reprit la comtesse en me serrant de nouveau sur son cœur, que mes angoisses se sont apaisées en pensant qu'il avait près de lui, pour le secourir, un être bon, accompli dans son abnégation, qui lui prodigue les soins les plus tendres..... C'est Dieu qui a permis qu'il fût sauvé pour qu'il me remplacât auprès de mon Frédéric, pour qu'il veillât sur lui et qu'il le soutînt dans ce fatal moment où tout semblait l'abandonner! »

« J'ai conjuré Thérèse de me faire connaître tous les détails de ce qu'elle a entrepris, de ce qu'elle a souffert pour sauver son mari, et c'est en frissonnant que je l'écoutais lorsque, se rapprochant de moi et prenant mes mains dans les siennes, elle me dit :

« A peine eus-je appris par des amis puissans que le procès de Frédéric était parti de Vérone et devait se trouver dans les mains de l'empereur que je demandai sur-le-champ des passe-ports pour me rendre à Vienne : le comte Confalonieri, mon beau-père, effrayé comme moi des dangers que courait son fils, en sollicita également, et nous les obtînmes enfin malgré les intrigues de Salvotti et grâce à l'efficace protection du général Bubna. Nous partîmes..... quel voyage, mon Dieu! La tristesse et la crainte dans le cœur, nous avancions rapidement vers Vienne, d'où l'on nous avait fait connaître les dispositions défavorables et les fatales préventions de l'empereur contre mon mari.

« Ce fut à l'impératrice que je m'adressai d'abord pour obtenir une audience ; elle me l'accorda, me reçut avec bonté, me promit de faire connaître notre arrivée à l'empereur. « Peut-être alors, me dit-elle, pourrai-je lui demander de vous recevoir ; peut-être aussi trouverai-je l'instant favorable pour lui parler en faveur de votre mari, contre lequel il est bien irrité!.... Vous pouvez

compter sur moi, ajouta-t-elle en m'embrassant.... » Et je la quittai avec quelques lueurs d'espérance! J'allai chez le prince Metternich, chez les ministres, dans l'espoir de les intéresser à notre sort ; mais tous me répondirent que la décision de l'affaire dépendait uniquement de Sa Majesté, qui se l'était exclusivement réservée.

« Chaque jour se passait dans une mortelle attente, et l'audience désirée n'arrivait pas. L'empereur, qu'on pressait pour qu'il m'accordât un entretien, me fit dire qu'il était occupé à lire le procès de mon mari et qu'il ne pouvait encore m'admettre auprès de lui. Enfin l'impératrice, qui n'avait cessé de me donner les marques les plus touchantes de son intérêt, me fit écrire par sa grande maîtresse que l'empereur consentait à me recevoir. Je ne vous dirai pas quelles furent les anxiétés de mon cœur lorsque je fus introduite dans son cabinet..... Il était debout, auprès d'une table chargée de papiers. « Savez-vous bien, madame, me dit-il avant même que j'eusse pu le saluer, que le comte Confalonieri est un grand coupable ? Ces pièces, dont je fais une lecture scrupuleuse, me le prouvent..... C'est l'homme le plus dangereux de l'Italie, celui qui est le plus fait pour troubler le repos dont je veux qu'elle jouisse ; aussi dois-je écouter les instances des souverains de ce pays qui me demandent un exemple, et il sera terrible..... — Sire, lui répondis-je, au nom du ciel et de la justice, n'écoutez point les calomnies que Salvotti n'a cessé d'accumuler sur mon mari, auquel il a voué une haine implacable! Pour la satisfaire, il se croit tout permis..... La défense de Confalonieri prouvera bientôt à Votre Majesté que l'inquisiteur n'a été retenu par aucune crainte pour noircir les actions les plus simples et leur donner l'apparence de la culpabilité... » L'empereur m'interrompit pour m'assurer qu'il ne quitterait pas les pièces du procès qu'il ne les eût terminées et que

cette lecture pourrait seule décider du sort de mon époux. Avant de me congédier, il ajouta : « Puisque rien n'a pu jusqu'aujourd'hui faire ployer ce caractère de fer qui n'a cessé de se montrer aussi orgueilleux qu'il est insoumis, je ne dois à mon tour écouter que la justice. »

« Comment vous donner une idée, continua la comtesse, des tortures qui vinrent m'assaillir à l'issue de cette audience, où mon cœur n'avait pas recueilli un seul mot consolant? La pensée que l'empereur serait peut-être accessible aux prières de sa fille, Marie-Louise, qui devait exercer quelque influence sur son cœur, put seule me ranimer; je savais qu'il repousserait toute intercession des souverains de l'Europe, quels qu'ils fussent, parce qu'il la regarderait comme une atteinte portée à son autorité, mais qu'il pourrait peut-être écouter la voix de l'un de ses enfans..... Je fis donc toutes les démarches qui étaient capables d'intéresser la grande-duchesse de Parme; puis, quand ce devoir fut accompli, je retombai dans cette mortelle attente, dans cette angoisse de l'âme qui vous fait arriver à la fin de chaque journée avec une telle souffrance qu'il semble que toutes les forces sont épuisées et qu'il ne vous reste plus qu'à mourir.

« Ce fut dans le moment le plus cruel de cette attente que l'empereur me fit appeler. Je ne suivis que l'élan de mon cœur en tombant à ses genoux, en lui disant que j'espérais que, mieux instruit, il était enfin détrompé.... Mais avant que j'eusse pu continuer, il m'avait relevée sans donner le moindre signe d'intérêt, et sa voix ne se montra pas moins sévère lorsqu'il me dit : « Je n'ai acquis qu'une certitude, c'est que Confalonieri s'est joué de la justice impériale, qu'il s'est montré récalcitrant, sans que jamais le repentir pût faire fléchir son caractère; je sais qu'il est le chef et l'espoir de tous les mécontens d'Italie, il faut donc un exemple..... Je l'ai promis, ma promesse s'ac-

complira. — Mais, sire, lui dis-je, aucun événement n'a justifié tout ce que la haine est venue accumuler sur sa tête..... Jamais la tranquillité de la Lombardie n'a été troublée un seul moment..... — Madame, c'est assez! s'écria l'empereur; je ne puis que vous dire qu'il vous reste à peine le temps nécessaire pour arriver à Milan si vous voulez revoir encore votre époux.....»

« Puisse Dieu, dans sa miséricorde, pardonner à l'empereur ces paroles si cruelles! et puisse cette même miséricorde me tenir compte des efforts inouïs qu'il fallut m'imposer pour garder le silence et ne répondre que par mes larmes. Mon beau-père eut une audience peu de momens après la mienne, et là ce vieillard, si dévoué depuis tant d'années à la maison d'Autriche, ne craignit pas d'embrasser les genoux de ce souverain dont il me vantait la bonté et qui ne sut que lui répondre : « Relevez-vous, mon cher comte..... *faites votre sacrifice et voyez déjà votre fils dans le paradis.* »

« — Ah! mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je à mon tour en interrompant Thérèse, est-ce ainsi qu'on abuse de tout ce qu'il y a de sacré sur la terre!... Mais mon cœur si plein doit retenir tout ce qui l'oppresse pour vous supplier de continuer..... « Et l'angélique femme reprit ainsi :

« Le seul espoir qui me restât était dans la bonté si connue de l'impératrice..... Combien j'avais raison de m'y confier, puisqu'elle me reçut à onze heures du soir, lorsque, retirée dans ses petits appartemens, elle était déjà prête à se mettre au lit. Mes traits bouleversés, les sanglots qui s'échappaient de ma poitrine et qui me permettaient à peine de m'exprimer lui en dirent bien plus que les paroles les plus éloquentes et trouvèrent le chemin de son cœur..... Comme une tendre amie, elle me prit dans ses bras, essuya elle-même les larmes qui

baignaient mon visage..... et lorsque l'excès de ma douleur m'eut fait tomber évanouie près d'elle, ses soins me rappelèrent à la vie!.... « Espérez encore, me dit-elle, espérez, pauvre infortunée, je vais tout tenter afin d'émouvoir le cœur de l'empereur et obtenir un sursis; il ne résistera pas, je l'espère, à l'ardeur de mes prières, et si je réussis dans ce premier bonheur, reprenez courage : mettez votre confiance en Dieu et dans l'affection que je vous porte. »

« Pénétrée jusqu'au fond de l'âme de la bonté de l'impératrice, je la quittai pour monter en voiture avec mon beau-père et mon frère, car perdre une seule minute eût été prendre sur ma vie. Mais la neige et la glace obstruaient les chemins ; le dégel commençait et amenait un épais brouillard qui permettait à peine de suivre la trace de la route; la brièveté des jours, le passage des Alpes du Tyrol, tout retardait ma marche et me faisait désirer à chaque moment de franchir la distance à cheval, tant il me semblait que l'excès de mes désirs et de mon amour centuplerait mes forces et me rendrait capable de tout.

« Puis la réflexion m'enchaînait dans ma voiture, car si un accident me rendait incapable de poursuivre, si, retenue quelques heures par un malheur plus fort que ma volonté, je retardais mon arrivée à Milan, et *qu'il ne fût plus temps !*.... Fatale pensée que je repoussais parce qu'elle m'aurait rendue folle et que mon Frédéric pouvait encore avoir besoin de moi !...

« Mon beau-père, brisé de douleur et de fatigue, se trouva si mal que je fus forcée de le laisser au second jour et de poursuivre, seule avec mon frère, un voyage qui me semblait éternel.

« Quand je pensais qu'une roue brisée, une chute dans l'un des précipices qui nous environnaient et qu'il

était si dangereux d'affronter par une nuit obscure, pouvaient anéantir ce qu'il me restait d'espérance, il me prenait une sorte de vertige, un désespoir de mon impuissance qui est une des plus grandes douleurs qui puisse déchirer le cœur.

« Enfin Dieu permit que je visse le terme d'une telle agonie, que je reprisse courage en apprenant que mon horrible malheur n'était pas consommé et que la divine Providence avait veillé sur nous en permettant que le courrier *porteur de l'ordre d'exécution* qui m'avait précédée fût retenu dans les montagnes du Tyrol par un accident grave qui l'y arrêta pendant dix heures ; sans cette permission du ciel je serais sans doute arrivée trop tard.....

« — Grand Dieu ! que me dites-vous ! m'écriai-je. Cet horrible malheur était-il donc imminent à ce point ? et ne dois-je point croire à ce que l'on m'avait affirmé, que nous ne pouvions le redouter avant le 10 janvier, parce que les fêtes de l'Église, qui se succédaient jusqu'à cette époque, rendaient toute exécution impossible ? — Rendez grâce à qui vous l'a dit par humanité, reprit Teresa, car on l'a fait avec d'autant plus de raison que c'est véritablement un article du code autrichien qui s'applique aux tribunaux ordinaires ; mais la commission spéciale est en dehors des lois et devait faire exécuter les sentences *douze heures après leur arrivée à Milan*... Jugez donc si c'est avec raison que je répète qu'un miracle de la Providence a pu seul les sauver !

« Ce retard du premier courrier permit qu'un autre expédié de Vienne au milieu de la nuit, peu d'heures après mon départ, et qui était porteur d'un sursis accordé aux larmes, aux instances de l'impératrice, arrivât assez à temps pour empêcher l'exécution immédiate..... Mon frère avait peut-être le temps de retourner près de

l'empereur et d'en revenir avant que ce sursis fût révoqué..... L'espoir était encore là, il me rendit l'énergie qui m'était si nécessaire !

« J'obtins une lettre pressante du vice-roi, frère de l'empereur : l'archevêque et tout le clergé de Milan lui adressèrent la supplique la plus touchante : tous ceux qui nous sont attachés par les liens du sang ou de l'amitié, les Lita, les Borremeo, toute la noblesse en masse se réunit et signa la requête la plus énergique et en même temps la plus capable d'émouvoir, même un cœur endurci !

« Mon frère partit, emportant avec lui les consolantes preuves que le plus vif intérêt avait succédé à la stupeur qui avait d'abord frappé les Milanais en apprenant la fatale condamnation de mon infortuné Frédéric. Il arriva à Vienne en même temps que la lettre de Marie-Louise, qui n'avait pas trompé mon espérance et qui implorait son père dans les termes les plus faits pour l'émouvoir. Cette réunion d'instantes prières acheva ce que l'impératrice avait si admirablement commencé..... Les deux sentences de mort furent révoquées, et ce fut le 8 janvier que l'ordre en fut expédié de Vienne. »

« Teresa avait terminé son douloureux récit que je l'écoutais encore ! Je ne pouvais réunir mes idées !.. Une seule les absorbait toutes, et en trouvant cette femme angélique si digne du bonheur d'avoir sauvé les deux infortunés, je ne sentais que ce sentiment de reconnaissance qu'on éprouve envers Dieu lorsqu'il vous a préservé d'un péril inévitable ! Ah !.. je n'essayais plus de lui parler de tout ce qui remplissait mon cœur ! Assise près d'elle, la tête appuyée sur son épaule, où mes larmes coulaient, je ne pus que lui vouer une tendresse qui ne finira qu'avec moi !

« Il fallut enfin se séparer après nous être promis de nous revoir une fois encore... Je ne pouvais m'arracher

de cette femme si admirablement belle, si angélique dans son amour et dans son dévouement! Elle me quitta, pour plus de prudence, en haut de l'escalier, que je descendis le cœur déchiré en pensant que l'infortuné Frédéric n'y reviendra jamais! J'ai pu rentrer chez moi sans être remarquée et j'ai fait bientôt partager à mon mari, à ma fille, à notre Jeséphine tous les sentimens que je venais d'éprouver, par le récit exact d'une entrevue si mémorable....

« *Mardi* 27 *janvier*. Toute la journée s'est écoulée en préparatifs de départ; après-demain nous serons en route, et nos malheureux prisonniers ne quitteront peut-être Milan que dans huit jours, parce que la santé de Confalonieri est dans un état si alarmant qu'il est impossible de l'exposer aux fatigues d'un aussi long voyage.

« *Mercredi* 28 *janvier*. Nous l'avons vu encore une fois!... Ah! mon Dieu! daignez permettre que ce ne soit pas la dernière! J'ai été mandée ce matin à la police, où Cardani m'a dit que si nous voulions voir encore mon frère, cela nous était accordé... Je n'ai pas eu la force de refuser ce déchirant bonheur, et à midi nous étions près de lui. Il entra avec un bouquet de fleurs jaunes qui répandaient un parfum délicieux et me dit en me les remettant : « Pauvre sœur, j'ai voulu que tu eusses un dernier souvenir de moi! » Au moment où je prenais ce bouquet, Volpini me l'ôta des mains pour l'examiner feuille par feuille et s'assurer qu'un billet n'y était pas caché... Alexandre me paraissait agité; je feignis d'être calme, mais j'avais un affreux battement de cœur!...

« C'est donc la dernière fois que je vous vois, dit notre pauvre ami, vous partez demain ?... — Oui, nous partons demain... » Chacun de nous garda le silence, mais, hélas! que de choses ne disait-il pas!

« Nous lui contâmes avec détail que nous avions la

certitude de pouvoir lui écrire au Spielberg..... Il ne répondait pas, et ses regards nous disaient : « Pauvres amis, on vous abuse!... une fois que vous m'aurez quitté, tout sera fini !... » Je voulus le convaincre de la vérité des promesses qu'on nous a faites, mais je n'obtins de lui que le même silence et les mêmes regards. J'étais de si bonne foi dans cette consolante croyance que je l'ai prié de nous écrire longuement lorsqu'il en aurait la permission..... A cette demande, son cœur a paru déchiré, il s'est caché la tête dans ses mains en s'écriant : « Mon Dieu, mon Dieu ! que me dites-vous, mes amis !.... Si chaque goutte de mon sang pouvait tracer une ligne, je serais trop heureux, mille fois trop heureux de le verser pour vous écrire ; mais n'oubliez pas, chers amis, n'oubliez jamais que je ne m'appartiens plus !.... que j'ai perdu le droit d'avoir une volonté et que si mes désirs sont refusés, je ne puis que me résigner. »

« Nous gardâmes tous le silence ; l'affreuse vérité commençait à pénétrer dans nos cœurs.... « Ton père ira avec moi à Vienne dans deux ans pour obtenir la permission de te voir, » lui dis-je alors... Il ne me répondit point, et je le répétai de nouveau en ajoutant : « Ne m'entends-tu pas ? — Si, ma sœur, si, j'entends..... mais la pensée de mon père si âgé, si malheureux par moi, me brise le cœur. » Après m'avoir encore recommandé tous les objets de son affection, il ajouta : « Je suis enterré vif à vingt-cinq ans !... si tout est fini pour moi ici-bas, soyez bien sûrs, ô mes amis, que jamais la résignation ne m'abandonnera... Je serai toujours digne de vous ! »

« Nous étions tous arrivés au terme de nos forces, et cependant nous ne versions pas une larme. Volpini me fit signe que c'était assez ; je transmis le même signe à ma fille, car j'étais incapable de parler... Alexandre nous

embrassa une seule fois sans prononcer un mot... Il prit toutes nos mains réunies, qu'il posa sur son pauvre cœur, puis il dit : « Vous y serez jusqu'à ce qu'il ait cessé de battre, » et il disparut au milieu des gendarmes...

« J'eus besoin de rester quelques minutes dans cette chambre avant de trouver la force de descendre. Il fallut encore que j'allasse prendre congé du directeur de la police ; mon mari était trop irrité pour pouvoir s'y présenter. Avant d'y être introduite, Cardani me remit une lettre d'Alexandre pour son père ; puis il me dit adieu avec les yeux pleins de larmes.

« Le directeur de la police m'a reçu avec toute la bienveillance que je pouvais espérer et m'a dit qu'il avait été la veille visiter mon frère, dont il avait été parfaitement content. Après avoir pris congé de M. le comte Torresani, je suis allée chez M. Pactha, qui m'a comblée de témoignages d'estime et d'intérêt.

« Voici la lettre que notre malheureux ami écrit à son père :

« *Milan, prison de Sainte-Marguerite,* 24 *janvier* 1824. — « Il y a trois jours, mon cher père, que mon sort est décidé ; je ne vous en retracerai pas toute la rigueur ; déjà vous la connaissez, déjà vous avez pu sonder l'étendue de notre malheur. Sans doute, ô mon père ! ce malheur est grand !.... Chercher à s'en diminuer présentement toute la rigueur serait manquer à la fois de raison et de sensibilité ! Disons-le donc et reconnaissons avec douleur le terrible poids qui nous accable ! Cherchons dans la patience, cette vertu de l'infortune, des forces telles que nous puissions soutenir avec une noble résignation l'épreuve que la Providence nous envoie !... Laissons-nous aller avec calme au vague de l'avenir... effrayant, il est vrai, terrible même, puisqu'il ne peut être changé que par

l'anéantissement de l'existence..... Mais n'éloignons pas de nous tout espoir; quelque faibles que soient ses lueurs, elles doivent encore arriver jusqu'à notre cœur et devenir l'unique planche de notre naufrage.

« Vous parlerai-je de mes amers regrets, ô mon père! Vous dirai-je que mes souffrances ne sont pas en moi, mais en vous?... que je sentirais à peine l'amertume du calice si je devais seul en approcher les lèvres? Non, car je sais que mon père connaît les sentimens de mon âme, qu'il en a mesuré les forces, les résolutions et l'abnégation dont elle est susceptible... Seul au monde, Alexandre se laisserait entraîner sans murmure au torrent de l'adversité... mais ses souvenirs, ses affections sont là et l'oppriment!... Alors, seulement alors, il est prêt à accuser la rigueur du sort!... Mon bon père, soulagez la douleur de votre fils en lui pardonnant le mal qu'il vous a fait!... Faites descendre sur lui votre bénédiction, épanchez votre cœur dans le sien et remettez-lui ses fautes en anticipation de Dieu même!... Le chagrin que j'ai pu vous causer dans le cours de ma vie restera dans mon âme, il excite en elle des regrets plus cuisans que la séparation du monde, que l'avenir anéanti! Votre seul amour peut cicatriser mes blessures... Ah! je tombe à vos pieds, mon père, je vous demande le pardon de mes fautes passées! J'implore le Tout-Puissant pour la conservation de vos jours, pour votre bonheur! Mes amis, mes frères, ont épuisé pour moi tout ce que le dévouement a de plus sublime; je les bénis!... leur récompense est dans leur cœur, dans le contentement d'eux-mêmes, dans leur amour pour tout ce qui est noble et vertueux.

« Dans l'isolement profond où je suis appelé à vivre, je m'efforcerai de cultiver les germes de vertu que je sens dans mon âme; je me rendrai meilleur pour sup-

porter le malheur avec résignation et dignité ; je passerai mes jours dans le regret de ne pouvoir faire le bien, mais dans la consolation passive de ne point faire le mal ; je m'instruirai, si j'en ai la possibilité, et chercherai à me créer une existence intellectuelle et morale, puisque je ne suis plus appelé à jouir de l'existence sociale... Je m'entourerai de mes souvenirs, de mes sentimens, je les considérerai comme des consolateurs, comme des amis vertueux... Je puiserai dans la philosophie la résignation ; dans la religion, l'espérance... J'attendrai en paix ou le changement de mon sort ou la fin de ma vie... Adieu, mon père bien-aimé, adieu ! Je vous aime et vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir ! »

---

« La fin de ce jour a vu mes derniers adieux à Teresa, à celle que je bénirai constamment ! — Je suis allée chez elle, comme la première fois, à l'entrée de la nuit, avec Joséphine au bras. Elle m'a reçue dans le même cabinet, et là, tout au bonheur de nous revoir, nous nous sommes tenues longtemps embrassées, toutes deux fondant en larmes !... Teresa me montrait un redoublement d'affection qui m'allait à l'âme ! — Laissez-moi, me dit-elle, puisque je ne puis exprimer à celui qui est devenu mon seul espoir tout ce que j'éprouve pour lui, — laissez-moi soulager mon cœur auprès de vous, qui devenez aussi ma sœur et qui me comprendrez plus que tout autre au monde ! J'ai passé hier une heure auprès du lit de mon Frédéric ; mais quelle horrible douleur, mon Dieu ! que celle de voir celui qui est pour moi tout l'univers, l'unique amour de ma vie, et qui m'est devenu, s'il est possible, mille fois plus cher encore, de le voir, dis-je, entouré de gardiens, qui suivent tous nos mouvemens, écoutent

chacune de nos paroles... Et quelle souffrance de ne pouvoir lui dire la millième partie des sentimens qui surabondent dans mon cœur! de ne pas l'assurer que tant qu'il me restera un souffle de vie il sera employé à travailler à sa délivrance... « Ah ! ne le sait-il pas! m'écriai-je. — Oui, reprit Teresa, oui je sais qu'il compte sur moi et que jamais femme ne fut plus aimée que je ne le suis de mon Frédéric! Peut-être même ce bonheur si grand est-il encore mêlé d'amertume, car si je lui étais moins chère, il ne souffrirait pas autant de l'affreux malheur de notre séparation! Si j'étais, hélas ! rassurée sur son existence, en le sachant avec l'ami si dévoué que le ciel lui a donné, je pourrais trouver une sorte de résignation;... mais sa maladie s'aggrave chaque jour, la violence du mal est telle que tout peut être à redouter... Locatelli, son médecin, a dit positivement à la police que mon mari est hors d'état de supporter le voyage, que le péril serait imminent après deux jours de route,... et ils n'écoutent rien, les barbares! et ils appellent cela commuer la peine!... Si du moins il m'était permis de l'accompagner jusqu'au Spielberg, de le soigner jusqu'à la porte de son tombeau!

« — Calmez-vous, ma chère amie, lui dis-je. Dieu ne vous a pas donné l'ineffable joie d'avoir sauvé votre Frédéric d'une mort certaine pour vous le ravir ensuite... Alexandre le soignera comme un tendre fils, et ce sera en lui prodiguant ses soins pieux qu'il pourra retrouver quelque douceur à l'existence. — Ah ! je n'en doute pas, répondit la malheureuse femme; mais laissez-moi pleurer sans contrainte! laissez-moi vous montrer toutes les tristesses de mon âme! Partout ailleurs, avec tous, il faut que je me montre forte et courageuse, quand je me sens mourir!... Si vous saviez avec quelle passion je l'aime, mon Frédéric!... à quel point je suis fière de lui appar-

tenir! Oui, je saurai me rendre digne de lui, mon courage ne faiblira jamais, ma persévérance sera de tous les instans!...

« Mon amie, un grand œuvre doit s'accomplir;... à nous seules il appartient de l'entreprendre : travaillons d'abord à les soulager, puis à obtenir un jour leur délivrance; vous, dans votre patrie, où sans doute votre dévouement doit trouver aide et protection; moi, partout où mes prières pourront se faire entendre. Bientôt je retournerai à Vienne, et rien ne me coûtera pour obtenir la permission d'aller m'établir à Brünn [1], où je pourrai du moins respirer le même air que lui et voir les murs qui le renfermeront. — Hélas! lui répondis-je, étrangère à votre pays, à tout ce qui est autrichien, je ne puis espérer de trouver pour mon prisonnier assistance et intérêt... — Faites agir votre gouvernement, ne vous découragez pas, ajouta Teresa, et soutenez-vous par la sainte promesse que je vous fais ici de ne séparer jamais, dans le bien que je pourrai leur faire, ceux que Dieu a unis dans le même malheur et par une éternelle amitié. Tout le soulagement que je pourrai procurer à mon Frédéric sera partagé par son Alexandre, et je parviendrai, n'en doutez pas, à rendre leur sort moins affreux, parce qu'il n'est pas d'obstacle qu'une volonté forte ne puisse vaincre lorsqu'elle est animée par une cause aussi sacrée.

« — Quoi! m'écriai-je dans un transport de joie, vous pourrez parvenir à soulager leur misère, à faire arriver quelques secours jusqu'à eux... — Oui, reprit Thérèse, et je me flatte même de pouvoir correspondre avec eux au Spielberg, comme je n'ai jamais cessé de le faire à Milan, malgré les innombrables difficultés qui nous entouraient. Je vous le répète, Alexandre et Frédéric ne

[1] La forteresse du Spielberg est bâtie sur une hauteur qui domine la ville de Brünn.

seront qu'un dans mes constans efforts... Comptez donc sur moi, ou plutôt comptons mutuellement l'une sur l'autre... Notre tâche est la même, rien ne peut rompre le lien qu'un tel malheur a formé entre nous. »

« Je ne pus contenir plus longtemps les sentimens qui se pressaient dans mon âme... Mais que l'expression est faible quand le cœur sent aussi vivement !

« Nous convînmes alors des moyens de correspondre et de le faire avec sécurité ; puis elle me donna un ancien portrait de son mari, le seul dont elle pût disposer,... et je contemplai avec vénération celui qui fut si digne dans le malheur !...

« J'ai promis à Thérèse de lui envoyer le portrait d'Alexandre aussitôt mon retour en France, et après nous être répété cent fois que nous serions les anges gardiens de nos malheureux prisonniers, nous nous sommes séparées avec la consolante conviction que chacune de nous avait acquis une amie à toute épreuve ! »

## XIII.

Si mes derniers adieux à ma famille, si cette funeste séparation, dont la durée pouvait être éternelle, me déchiraient le cœur et m'accablaient, moi, dans toute la force de la jeunesse et du courage, quelle douleur ne devait pas éprouver mon malheureux Frédéric, dont la maladie prenait chaque jour un caractère plus alarmant et qui se sentait mourir chaque fois que son adorable Thérèse était introduite auprès de son lit de douleur..... Quelles scènes déchirantes, mon Dieu! et qu'ils souffraient, ces infortunés, de ne pouvoir épancher leurs cœurs si pleins d'amour et de désolation!.....

Vainement avais-je supplié qu'on me permît de voir un instant la comtesse, de lui baiser la main..... Cette grâce me fut refusée. Un moment avant qu'elle entrât dans la prison, on venait me prendre, puis on m'enfermait dans une chambre voisine, jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée... Alors je revenais, et je retrouvais mon pauvre ami bouleversé, pâle, frappé au cœur, comme s'il n'eût plus eu que quelques heures à vivre. Et pourtant, quels efforts n'avait-il pas faits pour que sa Thérèse ne pût s'apercevoir des ravages que la prison, les tourmens et le mal cruel dont il était atteint, avaient exercés sur lui!... Comme il rassemblait toutes ses forces pour diminuer ses craintes, pour lui donner l'espoir qu'il reviendrait à la vie!... Mais qui pourrait tromper les yeux, le cœur d'une femme lorsqu'elle aime réellement?

Thérèse ne crut pas aux protestations de son mari; elle le vit ce qu'il était,... luttant avec sa volonté de fer contre la souffrance, mais affaibli, mais épuisé par cette longue et douloureuse maladie. Elle résolut donc de tout tenter pour empêcher son départ pour le Spielberg, ou du moins pour le faire retarder ; elle demanda une consultation de médecins pour faire constater que le voyage lui serait mortel, et, pour que Confalonieri se conduisît de manière à ne pas tromper ses espérances, elle le prévint de toutes ses démarches dans une lettre qu'elle avait entourée de cire et qu'elle lui remit à sa dernière entrevue.

Il me semble voir encore mon malheureux ami lorsqu'il ouvrit en ma présence le mystérieux écrit que sa Thérèse venait de lui glisser dans la main..... Avec quel attendrissement ne lut-il pas tout ce qu'elle lui expliquait pour qu'il fît valoir auprès des médecins son incapacité de soutenir le voyage : « Si tu pars, lui disait-elle, tu succomberas en route; si tu restes, ne fût-ce que quelques semaines, ta santé pourra se remettre, et Dieu peut-être aura pitié de nous. J'ai vu la sœur de ton compagnon, ajoutait-elle, nous avons pleuré ensemble!... Elle comprend ma douleur, et l'a soulagée en me répétant que son frère le soignera, que Dieu, qui vous a sauvés une fois, vous rendra à nos vœux... Ah! puisse cet heureux présage s'accomplir!... puisses-tu, mon Frédéric, me revenir un jour!..... »

Il n'alla pas plus loin dans sa lecture, le cœur lui manqua... Longtemps il resta absorbé dans sa douleur, n'interrompant ce mortel silence que par ces tristes et prophétiques paroles : « Pauvre ange, je ne te verrai plus!..... ils te feront mourir dans les tourmens et les souffrances!... » Puis il se tut de nouveau et demeura immobile jusqu'à ce que les peines cruelles qu'il voulait

comprimer dans son cœur eussent déterminé le plus violent paroxisme qu'il eût encore éprouvé jusqu'alors.

Il n'en était pas entièrement remis que les médecins demandés par la comtesse et accordés par le vice-roi vinrent auprès du malade pour s'assurer de l'état où il se trouvait et donner leur avis sur la possibilité de le conduire à sa destination. Tous, sans exception, reconnurent que la santé du comte était tellement compromise qu'il était impossible, à moins de vouloir risquer sa vie, de le mettre en route dans une saison aussi rigoureuse que celle où nous étions, et pour un aussi long voyage. Il ne fut pas nécessaire que j'insistasse auprès de ces hommes de l'art sur les souffrances qu'éprouvait mon pauvre ami, sur ces attaques de plus en plus fréquentes, sur l'impossibilité où il se trouvait de prendre aucune nourriture, sur sa faiblesse enfin, qui était arrivée à un tel point qu'il ne pouvait mettre pied à terre ni se poser cinq minutes sur ses jambes sans être sujet à un évanouissement.

Les médecins le jugèrent comme un pauvre moribond dont l'existence tenait à un fil et que le repos seul pouvait sauver... Ils prononcèrent selon leur conscience et leurs lumières, et, quelque dangereux qu'il fût pour eux de se montrer contraires aux volontés de Vienne, ils n'hésitèrent pas à déclarer qu'il y avait toute probabilité que le comte Confalonieri succomberait si l'on persistait à le faire partir de suite pour Spielberg..... Ce fut un acte de courage, je le répète, car ils dépendaient presque tous du gouvernement autrichien par les places qu'ils occupaient.

Mais il n'en fut pas ainsi d'un chirurgien en chef des hôpitaux militaires récemment arrivé de Hongrie, qu'on fit venir de suite en poste de Brescia pour visiter Confalonieri. Son thème était fait, ses ordres précis, et,

quand il fut près du malade, qu'il ne pouvait ni interroger ni entendre, faute de comprendre l'italien, il se contenta de le regarder stupidement pendant quelques minutes, puis de lui tâter le pouls en disant : « *Es kann so gehen, es kann so gehen* (cela peut aller, cela peut aller). » Après quoi il se retira pour faire son rapport, dans lequel il déclara que le comte était transportable et pouvait partir sur-le-champ ; ce rapport, véridique et sincère, comme on le voit, devait néanmoins suffire pour mettre à couvert la responsabilité consciencieuse de celui dont nous allions uniquement dépendre désormais.

La nuit et la journée qui suivirent cette dernière visite furent tellement mauvaises pour l'infortuné comte qu'il m'était impossible de croire, tant cette cruauté me paraissait horrible, inexécutable, qu'on le forçât à se mettre en route avec nous.

C'est ce que je pensais plus que jamais dans la soirée du 4 février, alors que je le tenais comme mort dans mes bras et que je m'efforçais de le tirer de sa léthargie ; c'est ce que je me disais encore quelques heures après, en cherchant le sommeil, qui fuyait de mes yeux.

Peu à peu cependant mes idées devinrent plus confuses, plus vagues ;... mes paupières étaient lourdes, j'allais dormir quand nos verrous crièrent et que la porte s'ouvrit pour donner passage au geôlier, portant une lanterne, et à trois gendarmes, vêtus de leurs capotes, couverts de leurs buffleteries et le fusil en main.

« *Signor Francese*, me dit Riboni, il faut vous lever. — Pourquoi? Pour partir? Il ne répondit rien. » « Et le comte, demandai-je, doit-il se lever aussi?..... » — Même silence. « Peux-tu en douter, me dit Confalonieri, » qui releva péniblement la tête pour voir ce qui se passait... « Si j'en doute, repris-je, mais ce serait un assassinat!..... » Et, croyant le quitter, je m'attachais à

lui, je l'embrassais, je lui disais adieu en pleurant amèrement.

« *Signor Francese,* répéta le geôlier, il faut partir, on nous attend. »

Je me revêtis alors de mes habits de voyage, que j'avais commandés de manière à ce qu'ils pussent se mettre avec les fers, dans le cas où nous en serions chargés, ce que nous ignorions encore. Aidé par les gendarmes, j'eus bientôt terminé ma toilette. Quand tout fut prêt, il me prit un serrement de cœur si violent, à l'idée que j'allais peut-être me séparer pour toujours de mon malheureux ami, que les forces me manquaient... « Frédéric! Frédéric! m'écriai-je en voulant de nouveau me précipiter dans ses bras, que Dieu veille sur Thérèse et sur toi!... » Mais le geôlier me retint... « Allons, allons, dit-il... » Et les gendarmes m'entraînèrent.

L'horloge de la prison sonnait deux heures, les corridors, les cours étaient dans l'obscurité la plus profonde, il faisait froid... Nous marchions en silence derrière le geôlier, dont la lanterne jetait une pâle lueur qui suffisait à peine pour diriger nos pas..... J'entendis de loin comme le retentissement d'un marteau sur une enclume, et le frisson passa par tout mon corps.....

« C'est ici, me dit notre conducteur en nous ouvrant à demi une porte donnant sous la voûte de l'entrée principale ; puis il me salua en disant : « Adieu! »

J'entrai, et la première personne qui tomba sous mes yeux, au milieu d'une salle basse, fut Bolza, l'auteur de mon arrestation, qu'on avait choisi pour être le chef de notre triste convoi. « Vous ici, *signor* Bolza? lui dis-je avec étonnement. — Oui, monsieur, Sa Majesté a daigné me confier l'importante mission d'escorter vos seigneuries à Spielberg. — C'est une preuve de confiance dont vous devez être fier, ajoutai-je en souriant,..... tout en

regardant un serrurier qui venait de paraître, portant d'une main une lourde chaîne et de l'autre un marteau. Ces fers me sont-ils destinés? demandai-je à Bolza.— Oui, monsieur, répondit-il avec hésitation. —Mais ils sont énormes!... » Et je m'approchai de l'enclume et du groupe de gendarmes et d'agens de police qui l'entouraient.

« En France, continuai-je en soulevant la pesante chaîne qu'on allait me river aux pieds, on m'aurait fait donner ma parole de ne pas chercher à m'évader, et l'on m'aurait conduit ainsi sans crainte jusqu'au lieu de ma destination; jamais aucun prisonnier n'a porté des fers aussi lourds, aussi massifs que ceux-là... — Ce n'est pas de moi que cela dépend, me dit le commissaire, on m'en a donné l'ordre. — C'est juste, lui répondis-je en m'asseyant sur une chaise que m'avançait un des gendarmes, aussi n'est-ce pas à vous que je m'en prends... « Et je tendis au serrurier ma jambe droite, qu'il appuya sur son enclume après m'avoir passé préalablement au-dessus de la cheville un maître anneau large de quelques pouces, épais de plus d'un doigt; prenant ensuite une cheville de fer, dont il introduisit l'extrémité dans un trou pratiqué dans la charnière du bracelet, il la frappa à coups redoublés, au risque de me briser les pieds, jusqu'à ce que la tête en fût entièrement rabattue et rivée.

L'opération fut longue et difficile : le marteau retentissait sur l'enclume, et l'ouvrier fut obligé de reprendre haleine plus d'une fois avant de terminer ce dangereux ferrement, où le moindre mouvement de ma part, la plus légère déviation du forgeron, aurait pu me briser les os.

Il venait enfin de donner le dernier coup au fer de la jambe gauche lorsque je vis entrer, porté plutôt que

soutenu par les gendarmes, Confalonieri mourant.... Je me levai précipitamment pour aller à lui..... mais la chaîne qui m'étreignait les pieds me fit tomber lourdement sur ma chaise. « Lui aussi, m'écriai-je en me tournant du côté de Bolza..... lui aussi vous allez le charger de fers ! mais c'est une cruauté atroce ! mais ayez donc pitié d'un malheureux malade. » Au lieu de Bolza, ce fut un personnage du gouvernement envoyé, dit-on, de Vienne pour surveiller l'exécution des ordres de l'empereur, qui s'avança vers moi en faisant signe à nos gardiens de m'enlever de ma place et de m'entraîner hors de la salle.

Sans attendre que ces misérables missent la main sur moi, je me levai pour rejoindre Frédéric, dont les regards pleins de tendresse semblaient me dire: « Calme-toi, calme-toi, bientôt nous serons réunis ! » La chaîne était si courte et mon élan si fort que je faillis tomber dans ce premier mouvement, et la douleur que je ressentis aux jambes fut telle que je fus obligé de m'arrêter encore, puis de m'éloigner ensuite sans avoir pu rejoindre Confalonieri.

Conduit par deux gendarmes et m'appuyant sur eux pour m'aider à marcher, j'arrivai de nouveau sous la voûte, où se trouvait une voiture dans laquelle on me hissa péniblement. A peine y étais-je installé que le marteau résonna sur l'enclume..... Ah ! combien chacun de ces coups pesans, redoublés, retentissait douloureusement jusqu'à mon cœur ! Avec quelle joie j'aurais fait ajouter à ma chaîne celles que l'on rivait avec tant de bruit aux jambes déjà si faibles du malheureux comte ! J'étais dans une telle inquiétude, dans une telle exaspération, que je me serais précipité de la voiture au moindre cri que je lui aurais entendu pousser. Le marteau cessa enfin de frapper, et quelques minutes après

je reçus dans mes bras, j'appuyai sur mon cœur cette grande victime de la vengeance impériale !

Bolza et un sous-officier de gendarmerie nommé Pavèse, qui m'avait accompagné déjà dans mon passage de la prison de Sainte-Marguerite à celle de Porta-Nuova, se placèrent sur le devant de la voiture, un autre gendarme s'assit près du cocher..... Nous partîmes.... et pas à pas, silencieusement, nous traversâmes la ville, où nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est les heures qui sonnaient successivement à toutes les églises ou les *ver da* ( qui vive ) répétés des sentinelles qui appelaient à l'ordre les soldats qui nous précédaient.

Confalonieri, dont la tête était restée longtemps sur ma poitrine et que je croyais évanoui, ayant fait un léger mouvement, me demanda à voix basse : « Sommes-nous encore dans Milan ? — Oui, » lui répondis-je, heureux de le voir revenir à lui..... Alors il se redressa et, me serrant la main qu'il n'avait pas quittée, il essaya de reconnaître les rues où nous passions... Plus d'une fois, à la vue de quelque monument, de quelque riche demeure, je le sentis tressaillir, je l'entendis soupirer jusqu'à ce que, trop ému sans doute par l'aspect de ces lieux qui lui rappelaient tant de souvenirs, il retombât au fond de la voiture, où, sans répondre à mes demandes inquiètes autrement que par un serrement de main plus affectueux encore, il s'abandonna sans réserve à ses douloureuses pensées !.....

J'éprouvai bientôt moi-même le besoin de ce pieux recueillement d'amour et de regrets quand, parvenu à la porte de la ville, je me dis : « Ceux que je chéris, ceux qui, pendant leur séjour dans cette cité de joie et de plaisirs, n'ont connu que les larmes et les angoisses, sont sortis de ces murs, sont partis pour la France, mon cher pays !..... la France, qui m'aurait paru si

belle en la revoyant avec eux..... Hélas ! que de douleurs les accompagnent encore dans leur triste retour et que de douleurs les attendent quand ils retrouveront notre père, qui s'écriera en les pressant dans ses bras : « Mon fils, mon Alexandre, je ne le reverrai plus !... »

Nous étions déjà loin de Milan, que chacun de nous restait plongé dans le religieux silence de ses afflictions !... Le jour commençait à poindre ; bientôt même on put distinguer les objets... Les yeux fixés sur Confalonieri, je tremblais d'apercevoir sur ses traits fatigués les indices d'une nouvelle attaque, mais, à ma grande joie, je l'entendis respirer librement... « Puisse Dieu, pensai-je, déjouer les malveillans desseins de tes ennemis et conserver tes jours pour le bonheur des tiens et la gloire de ton pays ! »

Ces vœux ardens de mon âme, je les crus exaucés par le ciel, quand je vis tout à coup la noble figure de mon ami éclairée par les premiers rayons du soleil levant.

A cette douce lumière, à cette bienfaisante chaleur, le pauvre malade ouvrit ses languissantes paupières... Son premier regard fut pour moi, dont la présence et les tendres paroles firent éclore sur ses lèvres décolorées un sourire de consolation !..... le second, pour l'astre qu'il aimait, pour ce soleil qu'il n'avait pas vu depuis deux ans !..... Les yeux fixés sur l'orient, il admirait ce sublime spectacle, dont, comme moi, il avait cru ne plus jouir !.....

« Heureux ! s'écria-t-il, heureux celui qui, dans les beaux climats que le soleil échauffe, peut goûter en paix, sous le chaume, les bienfaits de ces vivifiantes clartés ! mais nous allons aux lieux où il brille sans donner de chaleur, et jamais il ne pénétrera dans nos tristes demeures !... Je suis un enfant du Midi ; pour vivre, il me faut du soleil !..... sa privation n'a pas peu contribué à perdre ma santé..... — Monsieur le comte se trouve

cependant mieux que je ne croyais, dit le maréchal des logis ; d'après ce qu'on m'avait assuré, je m'imaginais... — N'avoir à escorter qu'un cadavre, n'est-ce pas ? dit Confalonieri : peut-être vos prévisions se réaliseront-elles bientôt. »

Joyeux de lui voir supporter les commencemens du voyage mieux que je ne l'avais espéré, je mis la conversation sur des sujets divers, que nos gardes pouvaient écouter sans inconvéniens pour nous et où j'aimais à entendre l'inépuisable érudition, la parole élégante et juste, les vues profondes, fines et variées de cet homme supérieur, dont le cœur, l'esprit ou le goût se montraient grands et sûrs à chaque maxime, à chaque opinion qu'il émettait.

Nous cheminions ainsi depuis des heures lorsque nous fîmes halte devant une auberge isolée où nous entrâmes pour faire rafraîchir les chevaux de notre voiturin et prendre nous-mêmes quelque nourriture. C'est alors que je m'aperçus pour la première fois que nous étions suivis par trois autres voitures, qui vinrent se ranger à côté de la nôtre dans la cour de l'hôtellerie. C'étaient nos compagnons d'infortune que je n'avais pas revus depuis le jour de l'exposition.

Quinze ou vingt gendarmes et quelque cinquante hommes de troupes de ligne qui nous suivaient dans des *forspan* composaient notre convoi, dont il était défendu d'approcher. Déjà les autres prisonniers étaient descendus et entrés dans l'auberge que nous étions encore à combiner la manière dont on pourrait faire sortir le pauvre comte, qui ne désirait autre chose que d'être posé sur une chaise au milieu de la cour pour y respirer l'air et s'y réchauffer au soleil.

Lorsqu'on l'eut tiré à grand'peine du voiturin et qu'on l'eut porté à l'endroit où la chaleur était plus douce, je

le quittai quelques instans, à sa prière, pour aller rejoindre les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le fameux colonel A., dont la conduite avait été si répréhensible dans le cours du procès et qui n'avait été condamné qu'à trois ans de Spielberg, pour prix de ses révélations contre Confalonieri.

Curieux de voir la figure d'un tel homme, je voulus me hâter, mais ma chaîne était trop courte pour que je pusse marcher aisément..... Malgré mon impatience, il fallut donc aller à petits pas, me battant les chevilles et menaçant de tomber à chacune de mes douloureuses enjambées. Mon premier soin en entrant dans la salle où se trouvaient ces messieurs fut de chercher des yeux celui dont mon ami avait tant à se plaindre..... C'était un homme de cinquante ans, de taille moyenne, voûté d'épaules et n'ayant rien dans sa tournure, malgré le superbe *wishoura* dont il était revêtu, qui pût rappeler qu'on voyait en lui un des plus brillans colonels de l'ancienne armée italienne; son teint plombé, ses joues flasques et tombantes, ses regards ternes et incertains, donnaient à sa figure, qu'on disait avoir été belle, une expression de bassesse que l'on pouvait traduire ainsi : « Je sais que j'ai été vil, que je me suis déshonoré, mais j'y suis résigné..... j'aime mieux ma honte avec trois ans de prison qu'une réhabilitation avec vingt ans de fers. »

A mon approche Castillia, Borsieri, Palavicini, se levèrent avec empressement, et je vis à la facilité de leur marche qu'ils ne portaient pas les mêmes chaînes que nous. Les leurs en effet étant longues, légères, ne gênaient nullement le mouvement des jambes et ne leur brisaient pas les os.

« Où est Confalonieri ? me demandèrent-ils.....

— Dans la cour, où je retournerai dès que j'aurai pris

cette tasse de lait. — Nous irons aussi, s'écrièrent-ils tous, à l'exception du colonel, qui mangeait tranquillement le déjeuner que l'aubergiste venait d'apporter.

— Tonnelli, où est-il donc ? je ne le vois pas. — Il est resté à Milan pour cause de maladie. — Pour cause de maladie? repris-je... Ah ! qu'était donc son mal en comparaison de tout ce que souffre Confalonieri, qu'on a si cruellement forcé de se mettre en route ?..... »

La collation finie, nous descendîmes auprès du comte, dont on avait placé la chaise contre un mur exposé au midi, afin qu'il pût jouir des rayons du soleil et se trouver garanti du souffle un peu âpre du vent. Dès que les gendarmes qui l'entouraient et le regardaient avec respect nous eurent aperçus, ils se rangèrent à droite et à gauche pour nous laisser arriver jusqu'à lui.

Enveloppé d'un ample manteau, qui se drapait noblement autour de sa haute taille et formait à ses pieds une masse de plis qui ne laissait entrevoir que quelques anneaux de sa chaîne, la tête couverte d'un élégant bonnet de velours noir qui laissait voir en entier son front large et élevé, Confalonieri, dont la figure, dont les yeux levés vers le soleil semblaient, en y cherchant de la vie, rendre hommage à son Créateur, Confalonieri, dis-je, nous parut si noble, si imposant dans cette majestueuse attitude, que tous en même temps nous nous arrêtâmes pour le contempler !.....

J'avais bien vu des rois, des puissans de la terre, mais jamais la pompe qui les environnait, jamais les prestiges de la gloire ou du diadème n'avaient produit sur mon âme une impression aussi profonde d'étonnement et d'admiration que le touchant aspect de ce martyr de la liberté, *sacré* par le malheur d'une impérissable couronne !... Oui, je contemplai avec vénération cet homme, jeune encore et si grand dans ses souffrances que

ceux-là mêmes que l'on avait chargés de le traiter avec rigueur et de l'abreuver de dégoûts le comblaient de soins et l'entouraient d'hommages dès qu'ils avaient passé quelques instans près de lui.

Nous nous groupâmes autour de sa chaise, moi à droite, Borsieri et les autres à gauche, ainsi que Bolza, qui avait quitté ses collègues les commissaires pour venir nous surveiller. « *Signor* comte Bolza, lui dis-je en lui montrant les chaînes de Confalonieri et celles de nos compagnons, auriez-vous la bonté de m'expliquer pourquoi cette différence? comment se fait-il, je vous le demande, qu'on nous ait mis, à nous deux seulement, ces énormes fers qui nous fatiguent et nous blessent! passe encore pour moi, mais notre pauvre malade! Est-ce la police de Milan qui a fait cette distinction?... je ne puis le croire... est-ce la commission?... »

Bolza répondit : « Je ne sais... ce n'est pas mon affaire. » Jusqu'à ce que, poussé par mes questions et jaloux sans doute de rendre à chacun ce qui lui appartenait, il s'écria : « Puisqu'il le faut, je vous dirai que l'ordre est venu directement de Vienne; nous n'aurions pas fait cela à Milan.

Pendant que nous parlions ainsi, presque tous les gendarmes et les soldats du convoi s'étaient peu à peu rapprochés de Confalonieri, que chacun voulait voir; plus loin, à quelque distance, les gens de l'auberge, hommes et femmes, se levaient sur la pointe du pied, tendaient la tête pour le mieux regarder, et leurs physionomies exprimaient à la fois la compassion et la curiosité..... C'était un tribut touchant payé par le bon sens et la sensibilité du peuple et des soldats à la résignation et au courage, tandis que les regards de mépris qu'ils jetaient sur le colonel A., qui se tenait à l'écart sans oser s'approcher de nous, prouvait que la lâcheté et la trahison, même sous

les gouvernemens où tout est mystère et répression, sont stygmatisées aussitôt qu'elles sont connues par la vindicte publique et la réprobation générale.

Le commissaire en chef, vétéran de police, dont le dévouement à la maison d'Autriche et le séjour de trente-cinq ans qu'il avait fait dans les États héréditaires (comme il le disait avec emphase) lui avaient valu l'insigne honneur de veiller à ce que nous arrivassions sans encombre au Spielberg ; le commissaire, dis-je, ayant donné le signal du départ, tout se mit en mouvement ; les soldats montèrent dans leur charrette, les gendarmes à cheval ou sur les siéges, et les prisonniers deux à deux dans leurs voitures respectives. « Encore quelques minutes, avais-je dit à Bolza : voyez comme le comte se ranime, comme il semble revenir à la vie... La route est longue d'ici à Crémone, laissez-le, de grâce, reprendre encore quelques forces. » Bolza y consentait, mais le vieux commissaire s'en vint, tout courroucé, nous répéter qu'il fallait partir, qu'il le voulait... « Vous allez être obéi, monsieur, lui dit Confalonieri ; mais j'aurais pensé que vos instructions n'étaient pas tellement précises que vous ne pussiez permettre à un pauvre moribond de jouir quelques minutes encore de la douce chaleur du soleil, dont il a été privé depuis si longtemps...—C'est un vieux *kaiserlich* (un vieux ponctuel), nous dit Bolza à demi-voix, qui a tout juste autant d'instinct qu'il en faut pour tirer en son temps les verrous d'une prison ; mais c'est l'obéissance passive en chair et en os ; et c'est comme cela qu'on les veut... J'aurais bien désiré rester avec vous toute la route, malheureusement force m'est de prendre place auprès de mon chef. » Cela dit, il nous aida à monter en voiture, nous salua et fut donner l'ordre qu'on se mît en marche.

Ce bain de soleil, ainsi que le disait Confalonieri, lui

avait causé momentanément un bien-être, un soulagement dont j'étais si consolé, si plein d'espoir, que la joie m'en était venue au cœur et que plus d'une fois je fis sourire mon ami par la gaîté de mes paroles et de mes observations. » Voilà ce que c'est que d'être Français, s'écria tout à coup le maréchal de logis Pavèse, ancien sous-officier de dragons de la garde du vice-roi Eugène, quand les autres pleurent, crac les voilà qui rient!... J'aime ça, moi... A chose faite, conseil pris; le chagrin tue, la gaîté sauve, c'est leur devise, je les ai toujours vus ainsi; témoin ce facétieux fantassin dans la dernière campagne où nous mourions de froid et de faim, qui me dit en m'invitant à venir me chauffer à son mauvais feu de feuilles sèches et à prendre ma part d'un mauvais navet à moitié cuit... Hola!... hé... sergent, voulez-vous le gras ou le maigre?... Diable de Français, va!... Eh bien! ça soutient; c'est ce qu'il faut.

« Ma foi, *signor conte*, ajouta-t-il en s'adressant à Confalonieri, vous en êtes revenu d'une belle!... Et, pour dire la vérité, je ne croyais pas vous retrouver aussi capable de soutenir la route; qui m'aurait dit lors de votre arrestation que vous seriez vivant après deux ans de prison... — Vous étiez donc présent? lui demanda Confalonieri. — Non, pour mon malheur, *signor conte*, nous étions allés faire avec ce malin de Bolza une petite expédition dans le canton du Tessin. — Quoi! une arrestation? lui dis-je en pensant à mon jeune homme de Lugano. — Justement; mais l'affaire alla mal, et nous en revînmes comme nous étions partis... Pendant ce temps-là on agissait sans nous, on arrêtait M. le comte; et comment l'a-t-on arrêté? d'honneur, c'est pitoyable!... Sans précaution, sans aucun plan, en écolier! Bolza et moi nous nous y serions pris autrement, et nous ne lui aurions pas causé toute l'agitation qu'il a dû éprouver quand il a

tenté de s'échapper ; avec nous, voyez-vous, l'arrestation est sûre, et le prisonnier peut de suite mettre son cœur en paix, nous cernons la maison, nous barrons les issues, et une fois que nous avons découvert notre homme, c'est fini, nous ne le quittons plus d'une seconde... il est à nous. Chacun son métier, n'est-ce pas, *signor conte*, et l'État en marcherait mieux ; d'ailleurs c'est un passe-droit qu'on nous avait fait à Bolza et à moi, et j'aurais ri de bon cœur si j'avais appris que le plus gros oiseau s'était envolé..... Ah! ah! c'eût été plaisant! — D'autant plus, reprit Confalonieri en souriant, que nous n'aurions pas eu le bonheur de voyager aujourd'hui dans votre aimable compagnie... — Ah! pour ce qui est de ça, *signor conte*, répondit-il, je puis vous assurer que je suis très-honoré de me trouver auprès d'un homme aussi célèbre que l'est votre seigneurie... »

Le soulagement qu'avait éprouvé Confalonieri ne s'était pas soutenu ; depuis longtemps il n'écoutait plus les bavardages du sieur Pavèse, et je sentais au froid de ses mains que le mal reprenait le dessus... la nuit, qui vient si vite dans les premiers jours de février, nous avait surpris sur la route, et Crémone était loin encore..... L'obscurité qui régnait autour de nous m'empêchait de distinguer la figure du comte ; je lui demandais souvent comment il se trouvait : il me rassura d'abord ; mais bientôt les forces lui manquèrent entièrement, sa parole s'éteignit, et je n'entendis plus que ses longs et lamentables gémissemens, signes précurseurs d'une violente crise.

« Il est impossible que nous continuions le voyage, dis-je avec force aux gendarmes : le malheureux comte, qui ne revient de ses accès que lorsque son corps est étendu, risque d'être suffoqué par le mal s'il reste ployé en deux comme il se trouve là... Tenez, le voilà qui s'affaisse, à peine puis-je le soutenir ; au nom du ciel, Pa-

vèse, faites arrêter la voiture... — Je ne le puis, *signor*. — Mais au moins faisons halte à la première maison, au premier village?... — Impossible, j'ai mes ordres... — Mais voulez-vous donc que cet infortuné meure dans mes bras? Voyez, les convulsions commencent... il étouffe!... Oh! mon Dieu!... Vous êtes un vieux soldat, vous ne laisserez pas périr ainsi un homme dont on vous attribuera la mort?... Allez, allez, pour l'amour de Dieu, demander de ma part aux commissaires qu'on arrête le convoi... »

Pavèse, touché enfin de la position toujours plus alarmante du pauvre Confalonieri, consentit à descendre pour aller raconter à ses chefs ce qui arrivait. Qu'on juge dans quelle anxiété j'attendais leur réponse et de quelle indignation je fus saisi quand il vint m'annoncer que le *vieux ponctuel* avait répondu que les étapes étaient fixées et que mort ou vivant il fallait ce soir même arriver à Crémone. « Au moins faites aller les chevaux plus vite, lui demandai-je, nous allons au pas, et de ce train-là nous en avons pour des heures avant d'arriver à notre destination...—Cela ne se peut pas non plus, répondit-il, on vient de me le commander; il fait sombre, les voiturins pourraient se séparer...—Vous a-t-on dit aussi qu'il fallait ouvrir une fosse pour enterrer votre prisonnier?... Je vous le répète, dans cette position, s'il arrive avec un souffle de vie, ce sera un miracle. »

L'accès devenait de plus en plus effrayant, mon malheureux ami se tordait, se roidissait en poussant des cris étouffés qui me fendaient le cœur! Je l'avais débarrassé de son manteau, de sa cravate, les glaces étaient ouvertes, le vent était glacial, et pourtant je sentais, à la fréquence de sa respiration, que l'air pénétrait à peine jusqu'à ses poumons...

Pour l'empêcher de glisser au fond de la voiture, je le

tenais fortement enlacé pendant que le brigadier s'efforçait de contenir ses jambes ; mais quelle que fût notre vigueur, il arrivait parfois que le corps du pauvre comte s'échappait de nos mains et roulait tout à coup à nos pieds, où il serait mort étouffé si nous ne l'eussions relevé aussi vite que le permettaient l'obscurité et l'étroitesse de la voiture. La crise devint si horrible que nos gendarmes, touchés eux-mêmes de tant de souffrances, firent une seconde tentative pour obtenir qu'on arrêtât ou qu'on allât plus vite... — Leur démarche fut inutile : « C'est réglé, c'est ordonné, leur répondit le commissaire principal, qu'on ne m'en parle plus. »

Le convoi se remit lentement en marche dans les ténèbres, et moi, qui tremblais à chaque instant que mon ami n'expirât dans mes bras, moi qui, révolté d'une barbarie si stupide, avais peine à contenir la fureur qui s'était emparée de mon âme, je m'écriais : « Mon Dieu, mon Dieu ! suis-je donc condamné à voir périr ainsi misérablement la plus noble de tes créatures ! »

Les convulsions avaient cessé, on n'entendait plus que de rares soupirs, bientôt même tout mouvement, tout signe de vie disparut... Sa tête tomba sur mon épaule, sur ma poitrine, où je la retins ; et ce fut dans cet agonie, dans cette attente cruelle, où l'effroi, l'indignation et le désespoir torturaient à la fois mon cœur, que s'écoulèrent les heures les plus longues, les plus douloureuses que j'aie passées dans ma vie !

« Sommes-nous encore bien loin ? demandais-je à chaque instant aux gendarmes. — Non, *signor*, bientôt nous y serons... Prenez patience, prenez courage. — Mais s'il était mort, m'écriai-je avec horreur, en sentant que sa figure, sur laquelle je venais d'appuyer la mienne, était froide comme un marbre.... Son cœur, tâtez, il ne bat plus !... Ses mains, touchez-les, elles sont glacées !...

Malheureux que je suis ! le froid l'aura saisi !... et rien pour le réchauffer !... Ah ! pourquoi ne l'ont-il pas laissé monter sur l'échafaud !... il n'aurait pas tant souffert !

Ces plaintes, auxquelles je m'abandonnais avec amertume, duraient encore quand nous entrâmes enfin dans Crémone. « Voilà la ville, voilà la ville ! s'écrièrent les gendarmes..... » J'en fus si soulagé, que je répétai, comme s'il eût pu m'entendre : « Frédéric, mon pauvre Frédéric !.... voilà la ville. »

Un quart d'heure après nous entrâmes dans la cour de la prison, où nous attendaient les geôliers et les employés de la police de Crémone ; longtemps je suppliai qu'on nous délivrât de cette gêne horrible : ils ne m'écoutaient pas !..... Le comte, plus que jamais immobile, inanimé, pesait sur moi de tout son poids, et comment, hélas ! le sortir de cette voiture ?..... Si j'eusse été libre de mes pieds, la chose eût été simple, ma volonté, mes forces seules auraient suffi ; mais enchaîné comme je l'étais et à peine capable de me tenir debout, quels secours pouvais-je lui rendre ?.....

Aussi quelles craintes n'éprouvai-je pas quand ils vinrent le tirer brusquement de la voiture, d'où ils m'avaient fait descendre ! Comme ils le prenaient et le secouaient, l'infortuné, malgré mes prières et mes cris ! L'un d'eux, plus maladroit ou plus dur que les autres, ayant heurté violemment la tête de Confalonieri contre la roue, je fus saisis d'une telle horreur que je voulus me précipiter sur lui pour arracher de ses mains le corps de mon ami..... « *Lascia stare* (laissez faire), dit-il ironiquement en me repoussant, qu'on tape la tête où les jambes, il n'en sera ni plus ni moins, il n'y a que les vivans qu'on peut blesser... — Misérable ! m'écriais-je... » et j'allais, dans mon indignation, me jeter de nouveau sur lui quand les autres gardiens m'entraînèrent et me

conduisirent dans la prison que l'on nous avait préparée.

Bientôt ils apportèrent comme un cadavre mon bien-aimé Frédéric, qu'ils jetèrent sur le misérable lit qui lui était destiné.

Oui, c'est ainsi qu'ils le traitèrent à mes yeux! Et lorsque dans mon agitation, dans mon désespoir, je frappai au guichet pour demander du secours, pour supplier qu'on allât chercher un médecin, ils ne répondirent pas à mes cris et me laissèrent seul et sans lumière, recherchant à tâtons le pauvre Frédéric, que j'avais quitté un instant pour implorer la pitié de ceux auxquels on avait commandé sans doute de ne pas en avoir. Il était là, le malheureux, étendu, immobile, sans que mes frictions, sans que la chaleur de mon haleine et de mes mains pussent le ranimer! Vainement aurais-je voulu poser ses pieds à leur place ordinaire, sur ma poitrine, ses chaînes et l'obscurité m'empêchèrent de pouvoir lui ôter sa chaussure; tout ce que je pus faire, fut de le redresser sur sa couche, de l'y couvrir, attendant à genoux, dans l'anxiété la plus poignante, que Dieu et la nature sauvassent cette victime que les hommes abandonnaient si cruellement.

Ah! qui pourrait redire toutes les tristesses de mon âme dans ce fatal moment!..... Et quelle joie fut la mienne lorsque après une attente mortelle, un soupir, un seul..... faible, imperceptible, se fit entendre... Confalonieri vivait!... J'écoutai mieux encore, et c'est avec bonheur, avec ivresse que je me convainquis que mon ami était sauvé, tant mon cœur s'était alarmé, tant je tremblais qu'une crise si longue, qu'un voyage si forcé, n'eussent éteint son dernier souffle de vie!...

Déjà la parole lui était revenue, déjà même il m'avait appelé, et j'étais près de lui, et je l'embrassais avec transport quand il me demanda : « Où sommes-nous?

— A Crémone, dans une prison froide et basse, où ils nous ont jetés comme les derniers des brigands ! — L'accès a-t-il duré longtemps ? je me sens si faible ! — Si longtemps, ami, que je t'ai cru perdu, que je t'ai pleuré !... mais Dieu a eu pitié de nous.

Quoique la nuit fût avancée et que Confalonieri, à peine remis des suites de cet horrible paroxisme, eût encore besoin de mes secours, il fallut cependant consentir à quitter son chevet, à le laisser tout habillé sur son lit, pour aller moi-même chercher le sommeil, qui m'était si nécessaire, répétait-il, si je voulais soutenir jusqu'au bout, et pour lui et pour moi, les fatigues de ce long voyage. J'obéis, mais mon agitation avait été trop grande pour que je trouvasse de suite le repos : le moindre frissonnement du comte, un cliquetis de sa chaîne, un soupir étouffé, me ramenaient à lui, à ses souffrances, à ses malheurs, jusqu'à ce que, cédant enfin à mon extrême lassitude, je m'endormis d'un profond sommeil, qui fut à peine troublé par le bruit des verrous de notre porte, la voix du geôlier qui venait nous prévenir qu'il fallait partir dans une heure, et la lumière qu'il nous avait laissée en sortant pour éclairer nos préparatifs.

Mes yeux appesantis s'étaient refermés, quand ils s'ouvrirent de nouveau au bruit des chaînes de Confalonieri. Redressé à demi sur son lit, je le vis se roidir sur ses faibles bras pour se tourner vers le bord et descendre lentement à terre..... J'allais me lever pour l'aider et le gronder de ne pas m'avoir éveillé lorsque la crainte de le gêner peut-être par trop d'empressement me retint à ma place, d'où je pouvais suivre tous ses mouvemens et le secourir au moindre accident.

Déjà ses pieds touchaient le sol ; mais que de soins, que de peines ne s'était-il pas donnés pour que ses chaînes ne se heurtassent pas en tombant ! Que de précau-

tions pour se traîner sans bruit et tout courbé jusqu'au bout de son lit, sur lequel il s'appuyait des deux mains ! Et là, que de nouveaux efforts pour atteindre la lampe que le geôlier avait posée par terre et dont la faible clarté, ainsi cachée, parvenait à peine jusqu'à nous !... Il chancela même tellement en se baissant que j'eus un instant la crainte d'entendre frapper sa tête contre les dalles ; mais il se releva bientôt, tenant en main l'objet de ses désirs : cette lampe aux lueurs pâles et blafardes, qui, se reflétant sur les sombres parois de la prison et sur le visage altéré de l'infortuné comte, donnait à cette nocturne scène quelque chose de sépulcral et de fantastique qui rappa mon esprit comme une apparition.

Quand il fut parvenu au chevet de sa misérable couche, il déposa doucement sa lampe sur une pierre qui était scellée dans le mur et qui servait de siége aux malheureux que l'on enfermait dans cette prison ; après qu'il eut repris haleine, je le vis se baisser lentement, lentement, plier ses jambes et s'agenouiller enfin avec tant de peine que tout son corps en frémissait..... Alors il tira de son sein un écrin et l'ouvrit... C'était le portrait de sa Thérèse, qu'il m'avait montré à Milan et qui ne le quittait jamais ! Il le couvrit d'abord de baisers, épanchant avec passion sur cette image chérie tout l'amour, tous les cuisans regrets d'un pauvre cœur oppressé !... puis il le détacha de ses lèvres et le tint d'une main tremblante près de la lumière, contemplant longtemps immobile et comme dans une douloureuse adoration les traits si beaux de cette femme angélique, dont la noble physionomie n'était qu'un heureux assemblage de sérénité, de sagesse et d'élévation.

Mais bientôt son âme fléchit sous sa douleur et se brisa..... De longs soupirs s'échappèrent de sa poitrine, des pleurs coulèrent de ses yeux, et de ses lèvres sor-

taient des invocations, des prières à sa Thérèse, dont le nom adoré revenait sans cesse comme celui de Marie, mère de Dieu, dans les saintes litanies.

« Frédéric ! Frédéric ! m'écriai-je en le voyant tout à coup incliner sa tête vers la pierre et ne plus la relever, Frédéric !... » Déjà j'étais près de lui... « Au nom du ciel, relève-toi ! tu dois être glacé, brisé par la fatigue..... Je t'en supplie au nom de l'ange que tu invoques... » Il ne me répondit pas, mais il me tendit comme à un frère le portrait adoré, que je baisai avec autant de respect et de tendresse que celui d'une mère chérie.

« Cette Thérèse si chère, qui nous a sauvé la vie, je lui ai promis, tu le sais, de veiller sur toi, de te soigner..... » Et en lui disant ces mots je le soulevai doucement pour le remettre sur pied. Docile à mes prières, il rassembla ses forces, et bientôt j'eus la consolation de le voir assis sur son lit.

« Tu m'avais donc entendu ? me dit-il après s'être remis de ses poignantes émotions..... Ah ! viens plus près de moi, tu es digne de partager les douloureux épanchemens d'un pieux amour ; avec toi, dont le cœur est s tendre, les sentimens si purs, je puis ouvrir mon âme et pleurer sur cette sainte !... Tiens, regarde, et dis-moi si ce n'est point là une beauté du ciel ? si tout ce que le dévouement et la vertu ont de plus sacré n'est pas exprimé sur cette céleste physionomie ?... Infortunée ! que de traces cruelles les chagrins n'ont-ils pas déjà laissées sur ta douce figure, naguère si fraîche et si radieuse ! Par quelles agitations, quelles fatales angoisses n'as-tu pas été déchirée depuis le funeste jour où j'ai compromis à jamais le repos de ta vie en me dévouant à la cause de l'indépendance de l'Italie !..... C'est qu'elle connaissait mes projets, reprit-il en levant sur moi des yeux pleins d'une mortelle tristesse et d'un touchant orgueil... c'est

qu'elle aimait comme moi notre malheureux pays... Nos espérances et nos désappointemens, nos joies et nos alarmes, elle a tout partagé.

« Quand je revins souffrant de mon dernier voyage dans les provinces du midi de l'Italie, où tout contribuait à décourager mon âme; quand les Napolitains justifièrent nos désolantes prévisions, c'est elle qui releva nos esprits abattus et nous ranima tous... Quand, succombant à la fatigue au moment même où la révolution du Piémont venait d'éclater, le sang brûlé par les inquiétudes et les veilles, je dus céder à la violence du mal et me débattre, pendant des jours et des jours, contre une maladie mortelle que les médecins ne pouvaient vaincre, c'est elle encore qui veilla sagement sur nos projets, comme elle veillait avec amour sur la conservation de ma vie... Mais à quelles horribles épreuves ne fut-elle pas soumise!... Deux fois elle dut entendre de la bouche même des médecins que c'en était fait de moi, et deux fois elle répondit comme inspirée par Dieu : « Non, il vivra..... il vivra..... » Et ses soins me rappelèrent à la vie quand elle-même se sentait mourir !

« Quelle admirable présence d'esprit au milieu de tant d'anxiétés, quelle inépuisable patience, quel adorable dévouement n'a-t-elle pas déployés dans ces momens critiques où la moindre imprudence, la moindre parole mal interprétée, pouvaient compromettre la tranquillité de la Lombardie et faire peser sur ma tête la plus accablante des responsabilités, celle de la sûreté de mes concitoyens!.....

« Ma Thérèse, continua-t-il, fut encore ma consolation après les défaites du Piémont et le renversement de toutes nos espérances ; elle adoucissait mes regrets, calmait l'agitation de mon âme et me faisait bénir chaque jour les soins pieux qui raffermissaient ma santé chancelante.

« Retirés sur le lac Como, où nous respirions en paix après tant d'orages, je m'y sentais renaître, et cette régénération était celle du cœur ; car, renonçant à tout projet politique, je commençais, ami, une vie nouvelle, une vie de dévouement, d'amour pour mon incomparable Thérèse, qui devint le seul but de mes pensées, l'arche sainte de mes adorations et de mes espérances.

« Ah ! comme l'avenir souriait encore à mes yeux !... Que de félicité je rassemblais dans la retraite où devaient s'écouler nos jours ! Que de projets je formais pour que ma douce Thérèse ne connût plus sur cette terre que joies et que béatitudes !..... C'était le thème constant des désirs de mon âme et des rêves de mon imagination ; c'était la principale ou plutôt l'unique cause qui m'empêchait de chercher sur-le-champ un refuge en pays étranger, pour me mettre à l'abri des dangers dont ma liberté semblait menacée en Lombardie. Comment en effet aurais-je pu me déterminer à quitter ma patrie, mon père, ma famille, à abandonner mes intérêts les plus chers, à condamner ma femme bien-aimée aux tristesses de l'exil avant d'être certain que ces dangers étaient réels et inévitables ?.... N'avais-je pas des amis puissans qui me tenaient journellement au courant de ce qui se passait et des mesures de rigueur que prendrait le gouvernement autrichien.... J'étais sûr de leur dévouement, de leur parole..... Hélas ! je m'endormais sur le bord de l'abîme, et les jours de quiétude et de bonheur s'écoulaient pour ne plus revenir !

« Nous retournâmes à Milan ; faible et souffrant encore des suites de ma longue maladie, je commençai cependant les préparatifs de notre expatriation. Thérèse le voulait !... car tout autour de nous devenait sombre et menaçant ! Les arrestations de plusieurs étudians de Pa-

vie augmentèrent mes inquiétudes, et bientôt celle de Palavicini, si étrange, si imprévue, nous alarma plus vivement encore.

« Depuis longtemps nous avions ménagé une secrète issue par laquelle je pouvais m'échapper dans le cas où l'on viendrait m'arrêter chez moi ; nos précautions redoublèrent ; le jour fut fixé, les mesures prises pour notre départ, que ma santé nous avait obligés de différer jusque-là ; enfin tout était prêt.... lorsque, vers les cinq heures... ô souvenir poignant !... un commissaire de police, à la tête de plusieurs agens, entra dans le palais de mon père ; Thérèse, qui m'avait soigné tout le jour, était près de moi quand on l'introduisit dans mon appartement ; il venait, disait-il, pour visiter mes papiers ; mais les gendarmes qui l'accompagnaient n'indiquaient que trop de quelle sinistre mission il était chargé... Thérèse, mon infortunée Thérèse ! oh ! grand Dieu ! quelle douleur saisit son âme !.... quelle pâleur de mort s'étendit sur ses traits..... Mais une lueur d'espoir lui restait encore, et toujours calme, toujours maîtresse d'elle-même, elle me regarda..... et ses yeux me disaient : « Fuis, mon Frédéric, fuis !.... »

« Je recueillis mes forces, je me levai, je m'éloignai de Thérèse, que je n'osai pas regarder, en priant le commissaire de police de me laisser passer dans mon cabinet de toilette pour achever de m'habiller ; il y consentit. Dieu, qui nous envoie les souffrances, peut seul mesurer toute l'horreur de celles que nous éprouvâmes dans ce fatal moment..... Suivi des gendarmes, je quittai l'appartement pour me rendre dans ma chambre à coucher, dont une porte dérobée et masquée par une tapisserie donnait sur un corridor. Pour ôter toute défiance à mes gardiens, je pris leur bras pour me soutenir, affectant de me traîner avec peine... Arrivés près d'une alcôve

obscure où l'œil ne pouvait voir aucune issue, ils s'arrêtèrent pour me laisser m'habiller. Alors je tirai la tapisserie, j'ouvris la porte secrète et je m'élançai aussi rapidement que mes forces me le permirent sur une haute échelle que j'avais dès longtemps fait placer dans le corridor et par laquelle on aboutissait à une trappe donnant sur les combles du palais.

« A peine en avais-je franchi quelques échelons qu'un des gendarmes se précipite dans le corridor et s'élance à ma suite ; à sa vue, je redouble d'efforts, je monte, je monte, et j'arrive assez à temps encore en haut de l'échelle pour refermer avec violence sur sa tête la lourde trappe dont le terrible coup le fit tomber sans connaissance dans le corridor. Délivré de ce dangereux ennemi, je courus plein d'espoir vers une lucarne qui donnait sur une maison voisine ; lucarne que j'avais fait visiter peu de jours avant et par laquelle j'étais certain de m'échapper sûrement... Mais, ô désespoir ! la grille de cette lucarne, unique voie de salut, la grille que je comptais trouver ouverte était fermée !... fermée, ami !

« Je cherche de tous côtés, point de clef..... je tire, je secoue, je me consume en efforts pour briser la serrure ; je veux rompre ou écarter les barreaux, rien ne cède... mes mains sont ensanglantées, mes ongles arrachés, et la grille, l'impitoyable grille résiste toujours..... Un instant anéanti par ce dernier coup de la fatalité, je contemplai avec désespoir à travers les barreaux ce seul moyen de fuite qui était là sous mes yeux.... Puis, ranimé tout à coup par la pensée de ma Thérèse, je voulus me sauver par le toit en brisant les lattes et les tuiles.

« J'y travaillais avec acharnement lorsque des cris confus retentirent à mon oreille..... Depuis le haut jusqu'en bas le palais se remplissait d'agens de police, les toits des maisons voisines en étaient couverts.... le son

de leur voix se rapprochait de plus en plus ; bientôt ils parvinrent jusqu'à l'endroit où un instant avant j'espérais m'échapper... Je les entendais courir, s'appeler, se répondre, répétant : « Il est là, il est là.... » Je les vis pénétrer par toutes les lucarnes, par la trappe même, qu'ils avaient forcée, et je dus me rendre à ces misérables, qui poussèrent des cris de triomphe à la vue de la proie qui avait failli leur échapper.....

— Assez, assez, *Federico mio*, m'écriai-je..... Ce récit, ces souvenirs qui m'oppressent le cœur, ils te déchirent, ils te tuent !...» Mais il voulut continuer, car le vase de ses afflictions débordait de toutes parts.

« Lorsqu'on m'eut reconduit dans mes appartemens, lorsque je vis Thérèse, dont l'attente, dont les tortures se peignaient..... Ah ! mon âme se brise à ces déchirantes pensées !.... L'image de sa noble douleur est là, s'écria-t-il avec force en appuyant le portrait sur son cœur..... Qu'elle était grande ! grande, ô mon Dieu ! dans ce fatal moment.....

« Un jour, continua-t-il après un morne silence, un jour, si Dieu prolonge mon existence, je te dirai ce qu'elle a fait, ce qu'elle a souffert, cette héroïque femme, pendant la durée de ce funeste procès où son dévouement a été plus fort encore que la persécution ! Et pour combler la mesure de ses douleurs, son voyage de Vienne, les paroles de l'empereur, son inhumanité, ses angoisses pendant son retour à Milan, ces jours d'attente, ces jours d'agonie, où l'échafaud était sous ses yeux, où ma mort pouvait chaque matin à son réveil..... Ah ! Dieu puissant ! elle a pu résister ! elle a vécu !... Mais sa santé est altérée, profondément altérée, j'en ai vu les douloureuses traces dans ses adieux... *Povero me !* suis-je donc condamné à ne plus revoir la douce lumière, la bienfaisante étoile que Dieu m'avait accordée ici-bas

pour éclairer le sentier de ma vie !... et c'est à cause de moi..... »

Il n'acheva pas ; sa voix, déjà si faible, mourut sur ses lèvres, d'où je n'entendis plus que ces mots : « Pauvre martyre ! » qui résumaient avec tant de vérité cette agonie de larmes et de regrets.

« Tu la reverras, m'écriai-je avec l'accent de la conviction... Peu d'années, peu de mois s'écouleront peut-être avant que, grâce à elle, tes chaînes n'aient été brisées..... Crois-tu donc qu'elle restera inactive ? Et de notre côté ne pouvons-nous pas agir pour nous échapper du Spielberg ? Que l'espérance rentre dans ton cœur..... Songe que rien n'est impossible à l'amour d'une femme et au dévouement d'un ami !... Qui sait si dans un an nous ne serons pas en France ?...»

Confalonieri m'écoutait, sa physionomie, ses yeux, me disaient tout l'intérêt qu'il prenait à mes paroles..... je continuai..... et j'eus la consolation de le voir se ranimer peu à peu à l'idée d'une fuite dont nous ne pouvions encore calculer les chances, mais qui souriait trop à l'imagination pour qu'il n'en saisît pas enfin toutes les bienfaisantes illusions..... « Si je ne succombe pas à mes souffrances, me dit Frédéric en m'embrassant avec effusion, ma planche de salut, mon espoir est là... — Oui, avec l'aide de Dieu et de Thérèse, lui répondis-je, nous sortirons, n'en doute pas, de la tombe où l'empereur François a résolu de nous ensevelir. »

## XIV.

Deux heures avant le jour nous quittâmes la prison de Crémone, dont le triste souvenir ne mourra qu'avec moi. On porta Confalonieri jusqu'à la voiture, et nous partîmes comme nous étions arrivés, sans bruit et comme un convoi funèbre.

Par une permission du ciel, le voyage alla passablement pour Confalonieri jusqu'à Mantoue, où nous entrâmes à la nuit tombante; il avait bien éprouvé, il est vrai, quelques légers évanouissemens, mais aucun accès sérieux n'était venu me contrister comme les jours précédens. Charmé de cette amélioration, que je me figurais devoir être durable, je m'abandonnais en paix au bonheur toujours nouveau pour moi de l'entendre causer de ce qu'il avait vu, de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait étudié; car cette richesse de savoir et d'expérience était un bien qui m'appartenait désormais, un bien dont la jouissance, en élevant mon esprit et purifiant mon âme, me ferait supporter avec fruit les années de notre captivité.

« Seigneur comte, vint lui dire Bolza au moment où notre voiture s'arrêtait devant la prison dans laquelle nous devions passer la nuit, il nous faudra monter trois étages; mais j'ai préféré vous mettre tous ensemble et vous faire servir par mes gens plutôt que de vous exposer à être aussi maltraités que vous l'avez été la nuit der-

nière par les geôliers de Crémone; l'escalier est large et facile, les gendarmes vous porteront jusqu'au haut. »

Grâce à leur aide, nous parvînmes effectivement à une vaste salle où l'on avait disposé les lits des prisonniers et tout ce qu'il fallait pour les hommes de garde. « La pièce est grande et aérée, nous dit Bolza; vous y serez bien, je l'espère; c'est ici, ajouta-t-il, qu'étaient renfermés les colonels et généraux italiens qui avaient pris part à la conspiration militaire de 1814..... Adieu, messieurs; si vous aviez besoin de moi, je suis à vos ordres. »

Je regardai avec curiosité notre passagère demeure, et je dis à Confalonieri, que l'on avait déposé sur son lit : « C'est donc ici que le brave général Demeester et le pauvre colonel Moretti ont été jugés et condamnés à la perte de leurs grades et aux fers ? — Oui, répondit-il tristement... Tous deux ont sacrifié pour leur patrie ce qu'ils avaient de plus cher, et ils n'ont pas hésité, malgré leurs premiers malheurs, à compromettre de nouveau leur existence pour tenter de la rendre libre lors des événemens de 1821. Ce sont deux hommes de cœur et de volonté, qui mourront, l'un dans l'exil et l'autre dans les prisons, sans démentir un seul instant leur patriotique et honorable caractère : puisse l'histoire rendre justice un jour à leur *modeste* dévouement et placer leurs noms parmi ceux des généreux défenseurs des droits sacrés des nations. »

Alors tous les pauvres exilés italiens que j'avais connus en Suisse nous revinrent à la pensée, et nous nous en entretînmes jusqu'à ce que le sommeil vînt nous fermer les yeux.

« Debout, messieurs, debout! vint nous crier une heure avant le jour le vigilant Bolza..... Il ne faut pas arriver trop tard à Vérone, et les journées sont courtes. » Tout se mit en mouvement, et une heure après nous

avions passé le dernier pont-levis de Mantoue. Joyeux de voir mon ami soutenir les fatigues du voyage au delà de mes espérances, je fus tout le jour d'une humeur aussi vive, aussi gaie qu'aux temps heureux de ma jeunesse... Spielberg ne m'effrayait plus; il me semblait que tout devait m'être rendu avec la santé de Confalonieri, tant j'avais de confiance dans son ferme vouloir et dans sa profonde sagesse.

Les projets d'évasion, les plans d'études, les résolutions, les espérances de devenir meilleur et plus instruit se présentaient en foule à mon esprit, et mon cœur ranimé se berçait encore de ces douces illusions lorsque des maisons de plus en plus rapprochées, des voitures nombreuses m'annoncèrent que nous étions près de Vérone. « Dans une demi-heure nous y serons, me dit le maréchal des logis Pavèse, qui n'avait jamais vu, ajouta-t-il, autant de monde en dehors du faubourg..... C'est quelque fête sans doute!... » Mais les regards curieux que l'on jetait sur nous ne tardèrent pas à le convaincre que nous étions attendus et qu'on venait au-devant de notre convoi. « Nous voilà bien! reprit-il avec humeur; nous qui voulions rester incognito!..... » A peine avait-il prononcé ces mots que nous vîmes passer quelques soldats à cheval; notre gendarme mit aussitôt la tête à la portière..... « *Maledetto!* (maudit soit!) il ne nous manquait plus que cela, s'écria-t-il..... voilà le commandant de Vérone qui arrive au-devant de nous avec tout son état-major..... *Che razza d'invenzion!*..... » Deux minutes après, le commandant et sa nombreuse escorte nous croisèrent.

Nous parlions encore de son air d'importance et des grotesques figures qui l'entouraient quand Bolza s'en vint tout essoufflé donner l'ordre à notre voiturin d'arrêter: « Excusez-moi, messieurs, de faire baisser les sto-

res ; mais *quel Tedescaccio* (ce gros Allemand) ne s'est-il pas mis dans la tête de nous faire entrer dans Vérone au son des tambours et des trompettes..... il veut à toute force marcher en tête du cortége ; la garnison est sous les armes pour empêcher sans doute que les prisonniers ne s'échappent..... Toute la ville est dans les rues, par suite de ces préparatifs..... *Che bestia !* (quel imbécile !) »

Les stores baissés, nous reprîmes notre route. Bientôt le bruit des roues et les voix nombreuses que nous entendions à droite et à gauche nous firent juger que nous entrions dans Vérone ; plus nous avancions, plus l'affluence semblait devenir grande ; les voitures allaient lentement ; la foule, désappointée dans son attente, s'en approchait, les entourait et murmurait qu'on l'eût privée du spectacle annoncé..... Il fallut même que la force armée nous frayât un passage jusqu'au palais du sénat, où l'on nous avait préparé notre logement.

La large cour où nous pénétrâmes avec peine avait été réservée pour les privilégiés, pour le beau monde de la ville, avide de connaître ces hommes audacieux qui avaient osé conspirer contre le paternel gouvernement de l'Autriche..... « C'est une seconde exposition qu'on a voulu nous faire subir devant une population qui n'est pas favorable à la cause italienne, me dit Confalonieri à voix basse..... Écoute ces murmures.... — Et ces rires, repris-je... Ils n'ont donc pas de cœur, ces Véronais, d'insulter ainsi l'infortune !..... »

La voiture, que l'on ouvrit à l'instant même, m'empêcha de donner cours à mon indignation ; je sortis, et du haut du marchepied je promenai un moment sur cette élégante multitude des regards de colère et de pitié..... La vue du petit Palavicini, qui s'avançait la tête haute et d'un air digne, m'expliqua les signes d'hilarité que nous

avions entendus quelques secondes auparavant. « Race abâtardie, s'écria-t-il en arrivant près de moi ; vil troupeau d'esclaves, qui a besoin pour être heureux du joug de fer de Venise ou du bâton des Autrichiens !..... S'ils osaient insulter Confalonieri, continua-t-il avec exaspération en se précipitant pour soutenir notre ami, que l'on descendait de voiture, je les traiterais !... » Mais ses craintes ne furent pas justifiées : un profond silence régna parmi cette foule nombreuse à la vue des chaînes qui comprimaient les pieds d'un homme se soutenant à peine et portant déjà sur ses traits la douloureuse empreinte d'une dure captivité.

Frédéric ayant refusé de se laisser porter par les gendarmes, ce ne fut que lentement et avec peine qu'il arriva jusqu'au bas de l'escalier, où les spectateurs et surtout les femmes affluaient plus encore que dans la cour. Là il prit mon bras et me dit en souriant : « Les marches sont élevées, et nos fers sont si courts et si pesans que nous aurons bien du mal à monter jusqu'à la prison..... mais il le faut ; c'est debout et la tête haute que nous devons passer au milieu de ces gens-là. »

Nous commençâmes donc notre pénible ascension, précédés de quelques gendarmes qui faisaient ranger non sans peine, à droite et à gauche de l'escalier, tous ces élus de la curiosité, qui s'applaudissaient sans doute d'avoir obtenu des oppresseurs de l'Italie la faveur de contempler plus près, plus à leur aise les malheureux qui s'étaient dévoués pour elle.

De distance en distance Confalonieri s'arrêtait pour reprendre haleine. « Appuie-toi sur moi, » disait alors Palavicini, qui lançait des regards foudroyans sur tous ceux qui nous environnaient..... « Laisse-moi te soutenir, ô Confalonieri ! toi que l'Italie entière révèrera un jour comme un martyr de ses libertés..... » Et les yeux

du pauvre marquis exprimaient tour à tour l'admiration pour le comte et le mépris pour ceux qui ne s'inclinaient pas devant lui..... « Voyez un peu, il y aura du monde jusqu'à la porte! continua-t-il avec l'accent de la colère... C'est un tour de ces imbéciles d'Autrichiens, qui s'imaginent qu'il y a de la honte à porter aux yeux de tous des fers qu'on a gagnés en voulant les chasser..... La honte, elle n'est pas pour nous, elle est pour les êtres vils!..... — De la prudence, Giorgio, dit Confalonieri en se penchant vers lui... pense à ta mère! — Tu as raison, toujours raison, » répondit Palavicini en s'efforçant de suppléer par la dignité du maintien à l'absence des paroles. On souriait, les femmes surtout, mais on ne riait pas..... et ce fut heureux, car il se serait immanquablement précipité sur les imprudens ricaneurs.

L'escalier était roide, interminable ; les forces de Frédéric semblaient l'abandonner, il pâlissait, et je tremblais que, malgré notre appui, il ne vînt tout à coup à tomber.

C'est dans cette anxiété que nous nous traînâmes jusqu'au palier de l'avant-dernier étage, où les curieux se montrèrent si pressans, si impolis que la colère m'en vint au cœur et que je m'arrêtai pour leur adresser avec force ce vers de Voltaire :

Étrange empressement de voir des misérables!...

Tous alors se retournèrent vers moi : « C'est le Français, répétaient-ils..... *Guarda, guarda* (regarde, regarde), » et ils me montraient du doigt..... Peut-être allais-je m'abandonner à toute l'irritation que me faisait éprouver cette indigne conduite si Confalonieri, toujours maître de lui, ne se fût empressé de me dire :

*Non ragioniam di lor!... Ma guarda e passa* [1]...

Amère sentence, que Dante a mise dans la bouche de

[1] Ne raisonnons pas d'eux, mais regarde et passe.

Virgile quand il passe avec lui devant ces ombres insignifiantes qui vécurent, comme dit le poëte, sans infamie et sans louanges :

*Che visser, senza infamia e senza lode.*

Bolza, qui nous avait rejoints dans ce moment, ayant fait descendre les curieux des dernières marches que nous avions encore à franchir, nous pûmes enfin gagner avec tranquillité le gîte où nous devions passer la nuit. C'était une salle oblongue, dont les fenêtres garnies d'épais barreaux donnaient sur une petite place et dominaient une partie de la ville. « Je suis vraiment désolé, nous dit Bolza en nous introduisant dans la prison, de tout ce qui vient de se passer; c'est une maladresse autrichienne dont nous sommes, je vous l'assure, plus contrariés que vous. A l'avenir..... — Tranquillisez-vous, monsieur le commissaire, se hâta d'ajouter Palavicini, il n'y a qu'une Vérone en Italie... et d'ailleurs ce n'est pas ceux que l'on vient voir qu'il faut plaindre, mais ceux qui ont assez peu de cœur pour les insulter..... »

Des voix confuses qui montaient jusqu'à nous interrompirent tout à coup notre jeune compagnon, qui s'élança vers une des fenêtres pour découvrir d'où elles venaient..... « Tenez, tenez, reprit-il en indiquant du doigt la foule qui s'était amassée sous nos fenêtres, les voilà, les voilà, ces infâmes!..... » Et il se dressait sur la pointe des pieds pour mieux les voir et mieux leur montrer sa figure courroucée..... Mais, ô malheur! à peine l'aperçut-on que quelques rires se firent entendre : « Canaille, s'écria-t-il alors en secouant les barreaux comme pour les arracher..... si ces maudites grilles ne me retenaient, je vous écraserais en sautant sur vos têtes. » Je regardais en souriant Confa-

lonieri, que nous avions placé sur son lit à l'autre extrémité de la prison et qui répondit à mon sourire en me disant : « Il le ferait comme il le dit... »

Déjà Palavicini, dont la fureur était au comble, s'était emparé de tout ce qui se trouvait sous sa main pour jeter sur les malencontreux rieurs lorsque ses amis arrêtèrent cette inconvenante explosion en lui faisant observer qu'il compromettait sa dignité..... « C'est vrai, c'est vrai, leur répondit-il dans son agitation ; mais vous ne sauriez imaginer tout ce que l'on souffre quand il faut se dire comme moi que le courage de lion qui soutient votre cœur ne saurait vous soustraire, même dans un malheur aussi solennel que le nôtre, à la pitié et aux dérisions qu'excite la petitesse de votre personne. »

J'avais à peine entendu ces paroles pleines d'amertume et de vérité que je me retournai vers Confalonieri. « Te rappelles-tu, lui dis-je, dans *Péveril du Pic*, ce pauvre petit conspirateur dont l'âme est trop grande pour sa taille de pygmée et qui se désespère de n'exciter, presque sous l'échafaud, que les rires et les plaisanteries ? Eh bien ! ne l'avons-nous pas là, sous nos yeux ? — Walter Scott est comme Shakspeare, me répondit Confalonieri, c'est dans la nature qu'il puise, et ses personnages resteront types dans tous les temps : chez Palavicini, comme chez le courageux nain Geoffrey, le cœur est trop riche et le physique trop pauvre pour que la tête puisse toujours conserver un juste équilibre entre le vouloir et le pouvoir... Un jour, quand nous serons seuls et plus tranquilles, je te raconterai l'étrange invention de notre Palavicini pour désavouer et annuler les dépositions fatales qu'il avait faites contre moi. — Ah ! je t'en supplie, lui répondis-je aussitôt, ne me prive pas de cet intéressant récit ; tu vois que la discussion grammaticale dans laquelle l'a plongé Borsieri pour détourner son

courroux l'absorbe tellement qu'il ne saurait nous entendre ; d'ailleurs cette salle est longue et nous sommes loin ; conte-moi donc, je t'en conjure, si ta poitrine te le permet. » Je fis si bien que Frédéric consentit à satisfaire ma curiosité.

« Tu sais, me dit-il, comment dans un bel accès de dévouement il alla se remettre lui-même à la police pour délivrer son ami Castillia, qu'il perdit au lieu de le sauver ; une fois sous les verrous, sa tête s'égara à la pensée de sa mère et du chagrin qu'elle éprouverait. L'inquisiteur en profita pour attaquer son cœur, et c'est dans un de ces momens d'attendrissement que, lui montrant mon nom qu'il venait de tracer sur une feuille de papier, il obtint de lui des aveux et des révélations qui amenèrent la perte de ma liberté et furent la cause principale du procès politique qui a coûté si cher à tant de Milanais !

« En paix avec sa conscience, qui lui disait qu'il n'avait agi ainsi que par amour pour sa mère, il était loin de penser à la responsabilité qui pesait sur sa tête lorsqu'un jeune étudiant, qu'on lui avait donné pour compagnon de captivité, vint jeter le trouble dans son âme en lui faisant connaître que sa conduite était telle en cette circonstance qu'il serait à jamais déshonoré s'il ne se rétractait généreusement. Ses yeux s'ouvrirent, la honte, le regret s'emparèrent de son cœur..... Il fallait, il voulait réparer ses torts ou mourir..... Mais quel moyen inventer pour invalider des dépositions précises et circonstanciées ?..... Ils cherchèrent, et dès qu'ils crurent l'avoir trouvé, ils se mirent à l'œuvre.

« Bientôt les guichetiers entendent des sons aigus et des sifflets perçans ; ils accourent, ouvrent la porte, et voient le marquis Palavicini qui sautillait à pieds joints dans sa prison, poussant par intervalles des piaulemens et des

cris d'oiseaux. Les geôliers en rirent d'abord, mais le jeune étudiant leur ayant fait signe *che la testa era andata* (que la tête était partie), ils s'en allèrent au plus vite prévenir de cette mésaventure le gardien en chef, qui n'en tint compte dans les premiers momens et attendit jusqu'au lendemain pour voir et s'assurer lui-même de ce qu'il ne regardait que comme une plaisanterie. Il vint le jour suivant, mais quel fut son étonnement quand on lui dit que le marquis n'avait rien mangé de la veille et qu'il refusait toute nourriture; un peu ébranlé dans son incrédulité, il entre, et que voit-il?... Palavicini sautant, sifflant, criant, les deux mains sur les hanches et agitant avec rapidité sans discontinuer un instant les coudes et les bras. « *Signor marchese, signor marchese* (monsieur le marquis), que faites vous? — *Io sono un merlo* (je suis un merle), s'écria alors d'une voix glapissante l'infatigable sauteur. — Un merle, monsieur le marquis! — Certainement; ne voyez-vous pas mon bec, reprit-il en avançant son formidable nez... et mes ailes donc!... ajouta-t-il en redoublant de vitesse dans le mouvement de ses bras... Voyez, voyez mes plumes... — *Ma signore marchese*, répétait le geôlier en le suivant dans ses sautillemens. — Que voulez-vous?... — Je ne veux rien que des bâtons, des bâtons... » Et les sifflemens et les gambades recommençaient de plus belle.

« Le geôlier insistait encore pour lui faire entendre raison quand Palavicini se planta droit devant lui, les yeux fixes et hagards : « Ah! tu ne veux pas m'arranger ma cage, vieux assassin d'oiseaux... attends un peu... » Et ce disant, il tourne, tourne autour de lui, jusqu'au moment où, d'un bond, il lui saute sur les épaules, le frappe, le mord et ne lâche prise qu'alors que les guichetiers l'eurent arraché à ce qu'il appelait son perchoir. « Suis-je un merle? suis-je un merle?... criait-il à

tue-tête au pauvre geôlier, dont la vieille expérience commençait à être mise en défaut. As-tu senti mon bec et mes griffes? Va-t'en vite me faire préparer mes bâtons et changer ma nourriture si tu ne veux pas que je me brise la tête contre les barreaux de ma cage. »

« Le geôlier, tout interdit d'un accès de folie dont les suites pouvaient être fâcheuses, lui promit tout pour l'apaiser et courut faire son rapport à Salvotti. « Ah! monsieur l'inquisiteur, lui dit-il avec la plus grande agitation, le marquis Palavicini..... — Eh bien? — Il est fou! — *Davvero!* (vraiment!) — J'ai d'abord cru qu'il voulait plaisanter, mais à présent je commence à craindre que la chose ne soit vraie..... Si vous pouviez le voir! il pousse des cris perçans, il saute comme un possédé en sifflant: *Io sono un merlo*..... (je suis un merle). — Vraiment, répéta Salvotti..... Et que dit-il encore? — Qu'il se fracassera la tête si on ne lui pose pas des bâtons dans sa cage et si l'on ne change pas sa nourriture..... — Eh bien! répondit l'impassible Salvotti, *portategli del miglio*..... (portez-lui du millet). »

« Pendant longtemps encore, et jusqu'au moment où nous devions paraître ensemble devant la commission, le pauvre Palavicini se crut obligé de soutenir le rôle fatigant qu'il s'était imposé et auquel personne n'ajoutait foi; enfin, le jour de la confrontation arriva. Assis dans la salle de la commission, où je l'avais précédé, je le vis entrer fièrement, son bonnet sur l'oreille, la tête haute, et ses deux bras en ailes d'oiseau.... « Me voilà, monsieur le conseiller, » dit-il à Salvotti, en se plantant droit et roide au milieu de la salle. « Persistez-vous, lui demanda celui-ci, dans les puériles rétractations que vous avez faites dans vos premiers interrogatoires? — *Si signor, si signor*, cria cinq ou six fois Palavicini en battant des ailes sans interruption..... — Mais c'est une

absurdité. — Absurdité !..... Il n'y a d'absurde ici que vous et vos acolytes ; on a surpris ma bonne foi, on m'a fait parler, on m'a torturé, martyrisé, on m'a fait perdre la raison !.... C'est une infamie !....» *Crescendo* de récriminations que Salvotti accompagnait d'un léger mouvement de tête et d'un sourire ironiquement approbateur, se bornant à dire : « A votre aise, soulagez-vous. Maintenant, *signor marchese*, que vous avez déchargé votre cœur, voudriez-vous nous répéter ce que..... — Je n'ai rien à ajouter, rien à répéter, rien à confirmer, s'écria Palavicini en élevant de plus en plus la voix et en remuant les bras à se les démonter..... — Vous refusez donc de répondre à la commission, dit Salvotti après avoir vainement essayé d'en obtenir quelques réponses suivies et raisonnables ; cette conduite irrévérencieuse pourra vous coûter cher, *signor marchese !*.... prenez-y garde, le gibet !..... — Le gibet !..... le gibet, eh ! que m'importe le gibet !..... Eh bien ! j'y monterai, et M. le conseiller servira de bourreau. »

« En prononçant ces mots d'une voix tonnante, Palavicini redressa la tête, fit un tour sur ses talons et reprit superbement le chemin de la porte en agitant violemment ce qu'il appelait ses ailes et en jetant sur ses juges des regards triomphans. C'est ainsi, termina Confalonieri avec l'accent de la tristesse, que ce noble trait de courage, car c'est de la tête qu'il s'agissait ici, au lieu d'inspirer de l'admiration ne fut qu'une scène de bouffonnerie. »

Palavicini, que je n'avais pas perdu de vue pendant ce récit, se trouvait alors si chaudement engagé dans une question de langue qu'il entendit à peine Bolza lorsque celui-ci, qui nous avait quittés quelques momens pour aller donner des ordres à ses gens, revint et dit : « *Signor marchese*, j'espère que vous serez satisfait du dîner

que l'on va vous servir ; rien n'y manquera. » Mais ayant ajouté qu'il venait d'apprendre que le conseiller Salvotti était nommé membre du sénat de Vérone..... Palavicini bondit à ces mots et s'écria : « Parlez-vous sérieusement ? — Sans doute, lui répondit Bolza, c'est la récompense de son zèle et de son dévouement...—Dites plutôt que c'est le prix du sang! » s'écria le marquis, dont l'indignation ne connut plus de bornes.

Fatigué de la route et plus encore du rapide escalier qu'il avait fallu monter, Confalonieri se coucha sans prendre aucune espèce de nourriture ; sa nuit fut mauvaise, et le lendemain soir, après une journée cruelle, l'on fut obligé de le porter jusqu'à l'obscure et froide prison qui nous reçut à Vicence : ses forces déclinant visiblement, ses accès devenant plus fréquens, j'insistai auprès des commissaires pour qu'on allât chercher un médecin ; ils y consentirent enfin, et le docteur, après avoir examiné le malade, déclara qu'il y avait danger à continuer le voyage.

« Eh bien ! demandai-je avec anxiété à Bolza, que ferez-vous ? — Nos instructions sont trop précises, me répondit-il avec douleur, pour que nous prenions sur nous de laisser ici le comte ; il faut qu'il suive le convoi. — Mais c'est l'assassiner ! m'écriai-je ; faites au moins votre rapport à Vienne, dépeignez-y la position du malheureux Confalonieri ; dites que son existence est compromise, que c'est l'avis des médecins..... Me le promettez-vous ? — Oui ! me répondit-il avec force, je le ferai ; ce n'est pas l'opinion de mon chef, mais je l'y déterminerai ; il ne sera pas dit que Bolza ait laissé mourir un de ses compatriotes sans avoir tout fait pour le sauver. » Je pressai avec reconnaissance la main de cet homme, dont la triste profession n'avait pu cependant étouffer entièrement la sensibilité première.

L'humidité de la prison, le froid glacial que nous y avions éprouvé, contribuèrent encore à empirer le mal de l'infortuné comte. La route fut pénible, accablante !... Perdant haleine en parlant, il passait d'évanouissement en évanouissement, sans que rien pût le tirer de cette atonie fatale qui semblait m'annoncer la fin prochaine de sa vie !.... « Encore une journée comme celle qu'il vient de supporter, dis-je à Bolza en arrivant à la prison d'Udine, et vous n'aurez plus à conduire qu'un cadavre..... Pas une seule goutte d'eau n'a mouillé ses lèvres depuis hier ; sa faiblesse est au comble ; sa fièvre est ardente et continue !..... Voyez-le, et dites-moi si c'est dans un cachot pareil à celui où l'on nous entasse ici que l'on devait mettre un pauvre moribond ! »

Tous nos compagnons, et Palavicini surtout, réclamèrent contre un semblable traitement ; et Bolza nous disait : « Les ordres sont donnés, nous n'y pouvons rien..... Croyez-moi, patience, patience ! demain nous coucherons dans une auberge. — Mais demain, repris-je avec douleur, demain il ne sera plus temps peut-être !..... » Et tandis que je perdais courage, Confalonieri, d'une résignation, d'une douceur qui ne se démentait pas un seul moment, Confalonieri s'efforçait de me consoler en me disant : « Demain je serai bien..... Va reposer, mon Alexandre, je me sens mieux. » Je cédai, mais le sommeil ne vint point faire trêve à l'inquiétude qui me dévorait, à l'abattement que j'avais au cœur, car tout espoir de soulager mon ami m'était ravi !

« L'heure est sonnée, il faut partir, messieurs, vint nous dire au matin notre maréchal des logis. — C'est impossible, lui répondis-je, le comte n'est pas transportable, il périra si on l'arrache de son lit ; allez prévenir le commissaire supérieur. — J'y vais, j'y vais..... » Et

dix minutes après il revint la tête basse, l'air consterné. « Il faut se lever, seigneur comte. — Je ne le puis, dit Confalonieri avec une touchante mansuétude..... — On vous habillera, seigneur comte, je vais appeler mes gens..... »

Mais je ne souffris pas que de pareilles mains touchassent mon pauvre Frédéric..... Aidé de nos compagnons, qui lui prodiguaient les soins les plus tendres, je le soulevai, je l'habillai, sans permettre qu'aucun de nos gardiens approchât de lui avant qu'il fût prêt. « Venez, leur dis-je, le voilà..... » Ils s'avancèrent alors, le posèrent sur une espèce de civière et l'emportèrent jusqu'à notre voiture.

Jamais journée ne m'avait paru plus mortellement longue, jamais je n'avais plus cruellement connu les tourmens d'une souffrance d'attente, d'une souffrance passive, où toute réaction vous est interdite, où vous devez passer par toutes les phases de l'anxiété et de la douleur sans pouvoir arracher un seul des glaives qui vous percent le cœur! Dans l'impuissance de soulager Confalonieri, qu'il me fallait presque toujours tenir évanoui dans mes bras, j'attendais en silence, les yeux fixés sur sa figure, qu'un soupir, un regard, vinssent enfin me tirer de mes poignantes angoisses.....

La nuit était venue : le vent des Alpes, dont nous avions franchi les premiers monts quelques heures après notre sortie d'Udine, pénétrait en sifflant dans la voiture; le froid devenait de plus en plus vif; tous mes membres en étaient transis : à peine pouvais-je soutenir la tête de Confalonieri, dont le corps depuis longtemps inanimé changeait de place et ballottait lourdement à chaque cahot, à chaque secousse..... Que j'ai souffert, mon Dieu!..... et que Tarvis, village de la montagne où nous devions nous arrêter, était long à venir!..... Enfin

nous l'aperçûmes! Des lanternes, des lumières, des gens rassemblés devant une maison d'assez belle apparence indiquaient que c'était là que nous devions coucher : on arrêta. Les gendarmes, touchés de l'état désespéré du comte, s'empressèrent de le descendre de la voiture, de le porter dans l'intérieur; je me précipitai après eux, et soutenu par un des soldats, j'arrivai enfin au rez-de-chaussée, dans une grande salle bien meublée, bien éclairée, dont le plancher était couvert de paille et de matelas, sur lesquels gisait comme mort l'infortuné Frédéric. « Mais, voyez donc l'état dans lequel il se trouve! m'écriai-je en conduisant Bolza vers mon malheureux ami... peut-être n'existe plus, mon Dieu!... — Je cours chercher un médecin, me répondit-il; ne perdez pas courage. » Il sortit, et nous restâmes auprès du malade, qui demeurait pâle et immobile comme si son âme eût été dans les cieux.

« Nous le veillerons ensemble, » me dit Palavicini, dont les pleurs et les sanglots trahissaient la profonde douleur.....

« Silence, lui dis-je; il me semble que je viens d'entendre un gémissement... Non, c'est le vent qui siffle dans la fenêtre... Bonté divine, je ne me trompe pas, il vit!... Sa main a frémi... regarde!... ses bras s'agitent, sa poitrine se soulève, ses lèvres se contractent... Il vit! il vit!... »

Prisonniers et gendarmes accoururent à ma voix. Il ne sortit d'abord de la bouche de Confalonieri que des cris brisés et plaintifs; mais bientôt nous distinguâmes ces paroles : « *Andiamo, andiamo!..... Teresa, Teresa!.....* (Allons, partons!... Thérèse, Thérèse!.....) » qu'il répétait ensuite douloureusement en s'agitant avec violence dans nos bras..... « Essayons, dis-je à Palavicini, de le relever en l'appuyant contre ce lambris;

le sang, qui se porte au cerveau, prendrait un autre cours, et le délire cesserait. »

Alors je levai les yeux pour fixer le lieu où nous devions placer Frédéric... Mais de quelle pénible surprise ne fus-je pas saisi à la vue d'un grand portrait de l'empereur François placé précisément au-dessus du pauvre Confalonieri, comme pour présider à cette scène de douleur... Je tressaillis... «Voilà donc, pensai-je avec effroi en regardant cette longue et sèche figure, si nulle d'expression, voilà donc celui duquel dépend uniquement la destinée de l'être généreux dont le mâle visage conserve encore, malgré tant d'agonie, l'empreinte de la supériorité... Oui, c'est de cet homme, ennemi né de ce qu'il y a de grand, qu'il faut attendre la liberté et la vie de cette noble victime!... »

« Teresa, Teresa! » murmurait mon malheureux ami en résistant à nos efforts pour lui soulever la tête, *Teresa, andiamo!* (allons)... » Cri de détresse et d'amour qui semblait une invocation à son bon ange contre le mauvais génie dont la triste image planait au-dessus de lui.

« Je vous amène le meilleur docteur des environs, dit Bolza en nous présentant un homme de petite taille dont le teint animé annonçait qu'il pouvait prêcher l'abstinence, mais qu'il ne l'observait guère; comment va le seigneur comte? — Il est toujours là sans connaissance, » lui répondis-je. Le médecin voulut s'approcher, mais il chancelait à chaque pas; c'était un Allemand qui savait à peine quelques mots d'italien : arrivé près du comte, il se croisa les bras, l'observa en silence, puis se mit à crier à tue-tête en allemand : « *Dieser mann ist verloren! dieser mann ist gestorben!*..... (cet homme est perdu! cet homme est mort!).

« Pourquoi m'a-t-on dérangé? continua-t-il en se penchant pour tâter le pouls du malade. C'est une apo-

plexie foudroyante... il est trop tard, il n'y a plus rien à faire, et je m'en vais. » Comme il disait ces mots, Confalonieri, qui depuis quelques minutes était resté immobile, se remua brusquement... « La saignée, la saignée! s'écria le docteur, dont l'équilibre fut si compromis qu'il faillit tomber sur le comte..... Et moi qui n'ai pas ma trousse!... courez chez moi, dit-il à un gendarme; mais non, j'y vais moi-même : versez de l'eau glacée sur la tête du malade... je me trompe, ne faites rien..... si, si, les pieds chauds... Oh! mon Dieu, mon Dieu!... *Ah! mein Gott, mein Gott!*..... » Et il partit en renversant deux ou trois chaises qui faillirent l'entraîner dans leur chute.

A son retour, Confalonieri, que nos soins avaient enfin tiré de son évanouissement, refusa la saignée que le malencontreux docteur voulait lui administrer à toute force, ainsi que la glace qu'il prétendait lui faire appliquer sur la poitrine : de là, scandale et colère de la part de notre Esculape, qu'on fut obligé de mettre à la porte pour nous délivrer de ses ordonnances et surtout de ses injurieux propos.

« Demain nous prendrons des mesures, vint m'annoncer Bolza après avoir congédié le médecin; soyez tranquille, je me compromettrai peut-être, mais j'aime mieux m'exposer à quelques désagrémens que de voir périr ainsi, faute de secours, un homme qui supporte avec tant de courage un si funeste sort, et dont la bouche, malgré tant de souffrances, ne laisse pas échapper un seul murmure, une seule parole d'impatience et de mécontentement. C'est une justice, continua-t-il, que je me fais un devoir de lui rendre et que nous avons fait connaître à Vienne. »

Je remerciai Bolza de ses bons procédés, et je repris ma place auprès de mon ami, dont la faiblesse était

extrême et la respiration si étouffée qu'il ne pouvait articuler une seule parole. Je le veillai, je le soignai jusqu'au moment où Bolza vint nous prévenir que l'heure du départ était arrivée. « Vous partirez sans le comte, me dit-il d'un air satisfait; pendant quelques heures il reposera ici, puis je monterai avec lui dans notre voiture, à laquelle je ferai atteler des chevaux de poste pour arriver promptement à *Willach;* là, nous aviserons aux moyens de le traiter mieux encore. Êtes-vous content? — Puissé-je vous le prouver un jour! » lui répondis-je.

Quoique je ne quittasse Confalonieri que pour quelques heures et que cet arrangement, qui pouvait lui sauver la vie, me causât une grande consolation, ce ne fut pas sans une profonde tristesse que je m'en séparai. Qui pouvait, hélas! le soigner comme moi?... n'était-ce pas un frère chéri que je laissais mourant? — « A revoir, » me dit-il en me pressant avec tendresse sur son cœur; « à revoir!... c'est la seule espérance que Dieu m'ait laissée désormais. »

Nous partîmes..... mais la neige et le verglas ralentirent tellement notre marche que, dépassés par Confalonieri, nous n'arrivâmes à Willach que bien longtemps après lui. Quelle ne fut pas mon impatience durant cette interminable route : « Dans quel état sera-t-il arrivé? » me demandais-je avec une anxiété toujours croisante! Enfin nous aperçûmes les clochers, puis les maisons..... « Voyez-vous tout ce peuple? me dit un gendarme. C'est là qu'est notre logement; la plus belle auberge de la ville, cela vaut mieux que les prisons d'Italie... hein? — Que Dieu en soit loué! » lui répondis-je.

Notre voiture était arrêtée, et Bolza, qui nous attendait, vint en ouvrir lui-même la portière. « Le comte a passablement supporté la route, s'empressa-t-il de me

dire ; descendez vite, je vais vous conduire auprès de lui. » Je descendis en effet aussi promptement que me le permettaient mes chaînes, dont la vue et le bruit firent une pénible impression sur les bons Allemands qui me regardaient passer en silence. Guidé par Bolza et soutenu par les gendarmes, je montai un escalier qui aboutissait à une de ces immenses salles qu'on trouve ordinairement dans les auberges allemandes. « C'est ici que vous dormirez cette nuit, me dit le commissaire en ouvrant la porte ; au fond, à droite, est le lit du comte. »

En me revoyant, la figure de Confalonieri se ranima ; il se sentait mieux, disait-il ; mais ce mieux n'eut pas de durée ; et, convaincu de plus en plus qu'il succomberait si l'on persistait à l'emmener avec nous à Spielberg, je fis de telles représentations à Bolza qu'il détermina le commissaire en chef à le laisser à Willach. Peut-être cette mesure d'humanité ne fut-elle prise qu'avec l'autorisation préalable des autorités supérieures de Vienne, que l'on avait déjà instruites de l'état dangereux du comte ; mais toujours est-il vrai que c'est à Bolza seul que nous dûmes cette condescendance inespérée, qui sauva les jours de mon ami. Je fus moins heureux pour les fers, dont je voulais faire délivrer le pauvre malade ; toutes mes instances vinrent échouer contre cette réponse : « Je le ferais de grand cœur, j'en reconnais la nécessité, l'urgence ; mais c'est l'ordre... l'ordre de Vienne... »

Tout fut donc disposé pour que Confalonieri séjournât à Willach. Quand vint le soir, il nous appela tous auprès de son lit pour nous faire ses adieux. « Croyez bien, nous dit-il, que j'ai le cœur déchiré de devoir ainsi me séparer de vous. J'avais compté que notre destinée serait la même, que nous nous soutiendrions mutuellement..... La Providence en a décidé autrement ! Soumettons-nous !... Soyez unis, toujours unis, et vous pour-

rez supporter plus facilement une infortune qui ne pourra durer longtemps une fois que je ne serai plus !..... Gardez, je vous en prie, le souvenir d'un homme qui vous aime et qui aurait voulu vous sauver tous..... Plaignez-le surtout d'avoir tant souffert en ayant si peu fait pour l'indépendance de sa chère patrie..... »

Nous l'embrassâmes tous en fondant en larmes... « Quant à vous, mes enfans, nous dit-il, à Palavicini et à moi, lorsque nos autres amis se furent éloignés, vos cœurs sont faits pour s'entendre, aimez-vous donc !..... Si jeunes tous deux, vous avez encore un long avenir... utilisez les jours de la captivité, devenez meilleurs, devenez des hommes sages et vertueux, afin que le monde reconnaisse en vous les fruits d'une grande et noble adversité!..... Giorgio, ajouta-t-il à Palavicini, je te confie à notre nouvel ami ; écoute ses conseils, et tu suivras toujours avec persévérance la ligne élevée et généreuse que ton cœur te suggère!... » Palavicini prit ma main, l'unit à celle de Confalonieri qu'il tenait sur son cœur, et répéta : « Je te le promets! je te le jure!... » Puis il s'agenouilla en disant d'une voix brisée par les sanglots : « Frédéric!..... ton pardon, une fois encore, ton pardon ! »

Profondément touché d'un si généreux repentir, Confalonieri le releva, l'attira sur son sein en s'écriant : « Ce n'est plus un pardon que je te donne, Georgio, tu n'en as plus besoin désormais, mais un témoignage solennel d'estime et de la consolation que j'éprouve en pensant quelle vie d'honneur et de loyauté des sentimens si nobles me donnent le droit d'attendre de toi. »

Jugeant bien, à l'oppression toujours croissante de mon malheureux ami, que ses forces étaient épuisées, j'obtins de Palavicini de s'éloigner de son lit, auprès duquel il voulait absolument passer la nuit. Quand tout le monde fut couché, je repris ma place habituelle au che-

vet de mon bien-aimé malade..... « Ne crains rien, me dit-il doucement en voyant que je me penchais avec inquiétude sur son visage..... la pâleur et l'agitation qui t'effraient, c'est l'émotion et la tristesse qui les causent ; cet adieu... ah! mon ami, c'est l'adieu d'un mourant!... Approche-toi plus près encore, ma voix est faible et mes paroles ne doivent être que pour toi..... Ne pleure pas, je t'en supplie, j'ai besoin de force. Ce qu'il adviendra de moi, Dieu le sait! mais je me sens si mal que la mort..... Mon ami, mon Alexandre, sois courageux, sois résigné..... peut-être ne nous retrouverons-nous plus en ce monde, peut-être dans quelques jours aurai-je cessé de souffrir!... Tu es jeune et robuste, toi, et malgré la prison perpétuelle à laquelle tu es condamné, tu verras le jour de ta liberté, tu rentreras dans la vie. Si je ne te revois plus... au nom du ciel, sèche tes pleurs... tu n'oublieras pas ma Thérèse?... » En disant ces mots, il tira de dessous son chevet une tresse de cheveux bruns. « Ces cheveux, reprit-il avec effort, ce sont les siens... prends-les, je te les donne; je les ai partagés avec toi comme avec un frère..... Si on te les laisse à Spielberg jusqu'à l'heure de ta délivrance, tu les montreras *a questa mia adorata* (à mon adorée), tu lui diras que ce gage sacré... non... ne lui dis rien! son cœur saura bien que c'est la preuve la plus grande d'estime et d'affection que je pouvais te donner sur la terre!... »

Cédant aux douloureuses pensées qui oppressaient son âme, Confalonieri cacha sa figure dans ses mains et pleura..... tandis que je pressais respectueusement sur mes lèvres les cheveux de son infortunée Thérèse!..... Quelques minutes après il souleva sa tête, et d'une voix encore plus faible et plus émue, il ajouta : « C'est elle que j'invoquerai en mourant, elle, mon seul regret, elle, mon unique but..... Tu lui diras que sa douce image à

mon dernier moment reposera sur mon cœur, que je l'emporterai avec moi dans la tombe..... O divine Providence, à quelles épreuves n'as-tu pas condamné celle dont les anges seuls peuvent égaler les perfections et les vertus !..... »

Alors il me montra son anneau nuptial, le baisa et me dit : « Puisse Dieu me laisser jusqu'à mon dernier soupir le sentiment de mes malheurs et de mes pieux souvenirs! puisse ma dernière parole être le nom de Thérèse! »

Ces mots furent prononcés si bas, si étouffés que je les entendis à peine. Il se fit alors un long et douloureux silence que Frédéric fut le premier à rompre quand il fut assez maître de lui pour me dire : « Tu trouveras à Spielberg Silvio Pellico, dont je t'ai si souvent parlé ; fais tout pour le connaître, mon enfant, c'est le cœur le plus aimant, c'est l'âme la plus pure, la plus candide que j'aie rencontrée dans le cours de ma vie ; son amitié est un bien précieux. Si jamais tu as le bonheur de le voir, dis-lui que j'ai pleuré sur son sort et qu'un de mes profonds regrets est de renoncer à l'espoir de l'embrasser ; avec lui tu pourras parler *dell' angelo mio*... (de mon ange...). » Il s'arrêta, puis il reprit avec effort, quelques secondes après, comme s'il venait de consommer un nouveau sacrifice en s'arrachant à l'idée fixe qui dominait son âme : « Si j'étais seul sur la terre, j'attacherais peu de prix à l'opinion des hommes ; mais mon nom, ma famille, ne s'éteignent pas avec moi.....

« Je te confie le soin de ma mémoire..... Tu sais ce que j'ai voulu faire pour l'indépendance de mon pays, tu sais aussi quelles étaient les institutions sages et modérées que je me serais efforcé de faire triompher si nous avions pu lui rendre sa nationalité. Dis bien que je ne fus ni démocrate ni révolutionnaire, que mon unique but était le

bonheur de mes concitoyens et que jamais il n'est sorti de ma bouche, pendant tout le cours du procès, un seul mot nuisible à ceux qui avaient partagé mes espérances sur les libertés de notre patrie ; jamais la dignité de notre sainte cause ni celle de mon caractère n'ont été compromises aux yeux de nos ennemis par aucune de mes actions, j'en ai la consolante conviction ; ce que j'ai été jusqu'à ce moment, Dieu me fera la grâce de l'être encore tant qu'il me restera un souffle de vie! Oui, ton ami mourra pour son pays, exempt de toute faiblesse et de toute exagération. Ce témoignage, mon Alexandre, tu pourras le lui rendre avec conscience si l'on mettait en doute son honneur et sa fermeté!... Hélas! c'est le seul prix de tous mes sacrifices!.....

« Que les années de captivité ne te découragent pas ; je te le répète, mon enfant, tu reverras cette France, où, loin des vexations autrichiennes, tu vivras du moins en paix, sans gémir sans cesse, comme les autres condamnés, d'avoir un instant laissé parler ton cœur pour la délivrance de l'Italie..... Quand ces heureux jours seront revenus pour toi, quand tu seras au milieu de ta famille, auprès de cette bonne sœur qui depuis quinze ans fut une mère pour toi, parle quelquefois de cet ami dont tu avais gagné et soulagé l'âme par les plus tendres soins que jamais l'on ait prodigués à la souffrance!..... — Frédéric, m'écriai-je avec douleur, ni les hommes ni le malheur ne sépareront ce que Dieu a uni... Bientôt tu me seras rendu, et je te le dis, j'en ai là le présage, un jour nous nous retrouverons tous en France... ta Thérèse... » Il ne me laissa pas achever... « Que Dieu ait pitié d'elle! » reprit-il... Puis il ajouta avec résolution : « Séparons-nous, mon ami ; songe qu'il faut ménager nos forces pour les derniers adieux... Mais avant que tu ailles chercher le repos, viens, que je te bénisse et que

je te dise une fois encore en te pressant dans mes bras que tu as été mon ange de consolation dans les momens les plus cruels de ma vie! »

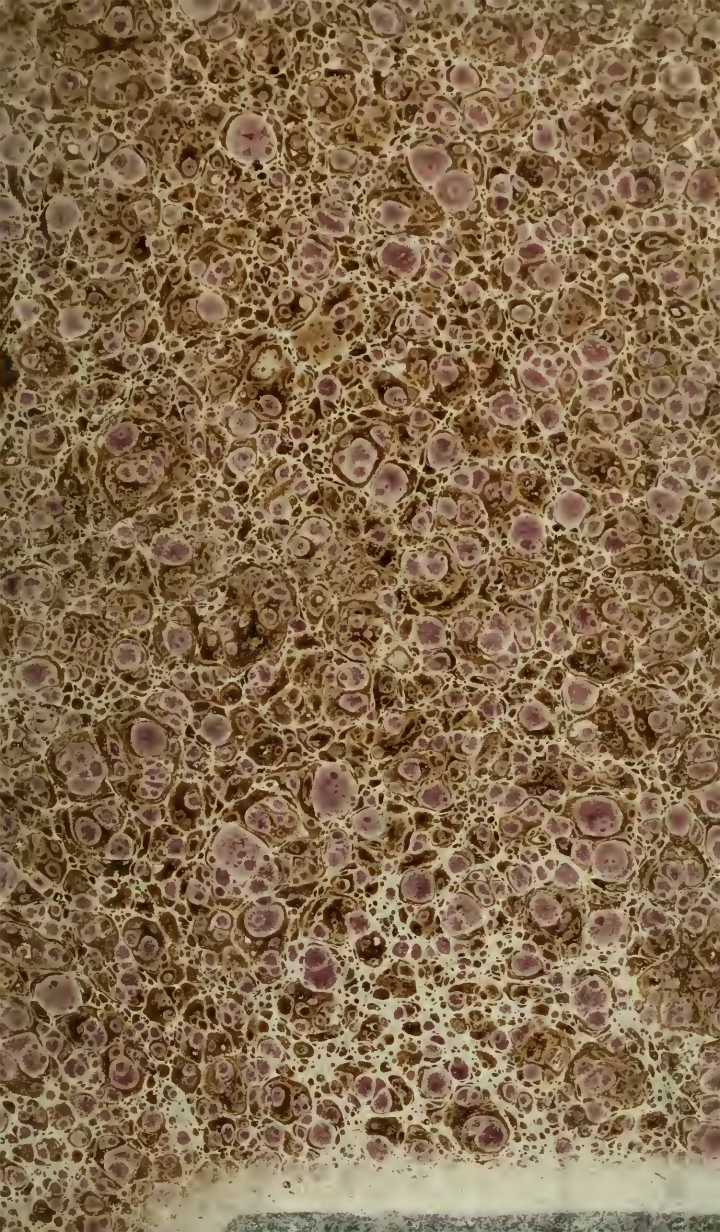
La nuit fut longue et sans sommeil; le lendemain j'éprouvai une telle douleur, au moment de notre séparation, qu'on fut obligé de m'emporter jusqu'à la voiture, où je restai la journée entière plongé dans un morne silence.

Plus abattu, plus sombre que je ne l'avais été depuis mon arrestation, j'écoutais sans les comprendre les paroles consolantes, les encouragemens que m'adressaient Borsieri, Palavicini, Castillia, que le commissaire Bolza faisait tour à tour prendre place dans ma voiture pour que je ne fusse pas seul pendant la route.

A Krems, petite ville sur le Danube où nous arrivâmes huit jours après avoir quitté Confalonieri, nous apprîmes par un employé supérieur expédié de Vienne pour inspecter notre convoi que le ministre avait envoyé un commissaire en chef à Willach pour y chercher le comte et le ramener dans la capitale. J'accueillis cette nouvelle avec un sentiment de joie, parce qu'elle me prouvait que mon malheureux ami existait encore..... Mais lorsque Bolza, pour compléter sa confidence, nous eut annoncé que l'empereur faisait venir Confalonieri pour essayer de vaincre son obstination et que lui, Bolza, se promettait les résultats les plus favorables pour notre destinée future de cette démarche du souverain, je me dis avec douleur que c'était le dernier sceau que la fatalité mettait à l'éternelle captivité du généreux époux de Thérèse!..... Quelques-uns d'entre nous, qui ne connaissaient pas bien encore l'inébranlable constance de mon Frédéric et le caractère froidement implacable de l'empereur, pensaient autrement et espéraient... Hélas! douze années d'une affreuse prison ne leur ont que trop prouvé la justesse de mes tristes prévisions!.....

Il ne restait plus que quelques jours de marche pour arriver à Spielberg : nous allions lentement, lentement, il est vrai, mais le terme de ce voyage approchait, et, lorsqu'un soir on nous annonça que c'était le dernier repas que nous ferions ensemble, que c'était la dernière nuit que nous coucherions dans un lit, saisis tous d'une mortelle tristesse, nous nous embrassâmes, nous nous dîmes adieu, comme si nous ne devions jamais plus nous revoir!..... Le lendemain, c'était un dimanche (29 février), trois heures s'étaient à peine écoulées à cheminer sur la grande route de Znaïm à Brünn qu'on nous montra sur la hauteur l'antique forteresse de Spielberg..... « C'est donc là, me dit Borsieri, qui se trouvait en ce jour auprès de moi, que languit depuis deux ans mon pauvre Pellico!..... C'est là que nous allons être comme lui ensevelis vivans, sans que nos familles, nos amis, entendent parler de nous... Que l'aspect de cette prison est sombre, grand Dieu! malgré les rayons du soleil qui semble se lever pour que nous découvrions plus vite notre fatale demeure!... Mon père! ma pauvre mère, et vous, mes sœurs chéries, continua-t-il à voix basse, c'en est donc fait, je ne vous verrai plus!..... » Je le regardai alors, je pris sa main et lui dis : « Borsieri, celui d'où viennent les peines et les joies aura pitié de celles qui nous pleurent... Un jour, n'en doute pas, il exaucera leurs ferventes prières..... Pour nous, méritons sa miséricorde par la patience et la résignation! »

La route se peuplant de plus en plus de cavaliers, de voitures et de curieux, le directeur général de la police de Moravie, qui était venu à notre rencontre, fit baisser les stores; nous allions au pas... Le cœur serré, les yeux secs et fixes, nous attendions en silence le moment où les portes de Spielberg s'ouvriraient pour nous recevoir... Il vint, hélas! ce moment!... Que de pénibles ef-

forts pour traîner nos lourdes voitures jusqu'au sommet de la montagne... Nos chevaux s'arrêtèrent... Un bruit de chaînes et de verrous se fit entendre... Les palissades, les pesans guichets crièrent sur leurs gonds, nous entrâmes!... Midi sonnait à l'horloge de la chapelle... et dans la tristesse profonde de mon âme, pensant aux objets si chéris de mes affections, je demandai à Dieu de leur accorder sa paix et ses consolations pour prix des longues souffrances qui m'attendaient dans ces lieux de douleur.

FIN DU TOME PREMIER ET DE LA DEUXIÈME PARTIE.